

Alphonse
Nicot



La Grande Guerre

Tome I
Les Prétextes - L'Invasion



eBook offert par



La Grande Guerre

Tome I
Les Prétexes - L'Invasion

www.ilivri.com

**la librairie en ligne
des textes rares
et classiques**

**format numérique,
impression papier
et impression
grandes lettres**



Alphonse
Nicot

La Grande Guerre

Tome I
Les Prétexes - L'Invasion

AVANT-PROPOS

Ce livre n'a pas la prétention d'être une « Histoire de la guerre ». Une véritable « Histoire » de cette lutte gigantesque, à laquelle participe tout l'ancien monde, ne pourra pas être écrite avant plusieurs années, et comprendra forcément un grand nombre de volumes.

Mais il nous a semblé qu'on pouvait déjà faire un récit suffisamment clair des premiers événements de cette grande rencontre de nations. Les documents que nous avons pu recueillir nous ont permis de raconter avec clarté les trois phases principales de la guerre actuelle jusqu'à la fin de 1914 en France et en Belgique, c'est-à-dire les grandes batailles de Charleroi, de la Marne et de l'Yser. Cela nous conduit à la fin de l'année 1914, et constitue l'ensemble des événements qui ont arrêté la ruée allemande contre notre pays.

Dans ce récit, nous avons fait une large part au côté anecdotique, et l'héroïsme de nos glorieux « poilus » est mis en lumière comme il convient. Nous avons également souligné le rôle admirable joué par le clergé de France au milieu de nos troupes, et nous avons rappelé les généreuses initiatives par lesquelles la charité privée est venue en aide aux infortunes innombrables que la guerre avait fait naître. Nous avons ainsi une leçon d'héroïsme et de charité pour les individus.

Mais nous avons aussi, au récit de ces événements tragiques, une leçon pour la nation tout entière. Cette leçon ressort de la lecture des premiers chapitres du livre, où sont exposées les raisons qui ont amené cette guerre, les causes qui nous avaient affaiblis à l'intérieur, les motifs qui avaient augmenté les forces de nos ennemis. Et ce ne sera pas, croyons-nous, une lecture inutile, que celle de ces pages consacrées à la revue rapide des événements qui, depuis 1870, ont peu à peu amené la situation de l'Europe au point où elle était au mois d'août 1914, c'est-à-dire à une déclaration de guerre inévitable de la

part de l'Allemagne.

Et c'est avec un sentiment de fierté que nous voyons la France, malgré ses fautes et ses erreurs passées, se redresser dans un geste héroïque, faire hardiment tête à une attaque brusquée contre ses frontières, et réaliser le miracle d'improviser en quarante jours la résistance contre un ennemi qui se préparait depuis quarante ans à l'attaque.

C'est toujours la même France que nous aimons, et que nos fils ont sauvée avec leur sang, C'est la France de Clovis, la France de saint Louis, la France de Jeanne d'Arc, celle de Henri IV et celle de Napoléon ; c'est la France que ses sentiments généreux ont placée à la tête des nations civilisées de la terre ; c'est la France qui a tiré sa glorieuse épée et qui ne la remettra au fourreau qu'après avoir, par un complet écrasement des barbares qui l'ont assaillie, assuré le triomphe définitif du droit, de la justice et de la liberté, en réalisant du même coup, avec le concours de ses courageux alliés, la libération de l'Europe, que le joug allemand tendait à asservir.

ALPHONSE NICOT

UNE PAGE D'HISTOIRE

Les conséquences de la guerre de 1870. — L'extension prodigieuse de l'Allemagne. — Son développement commercial, industriel, militaire. — Ses ambitions et ses convoitises. — Ses armements. — La Triple-Alliance. — L'Alliance franco-russe. — L'Entente cordiale. — Le rapprochement franco-italien.

Le 19 juillet 1870, à la suite de la falsification, faite par Bismarck, d'une dépêche adressée d'Ems par le roi de Prusse Guillaume 1^{er} à l'empereur Napoléon III, la guerre éclata entre la Prusse et la France.

La France venait de traverser vingt ans de prospérité économique sans précédent dans son histoire. Elle se croyait invincible. Hélas ! elle portait en elle-même le germe de sa défaite, et ce germe, c'était l'état des partis politiques qui s'agitaient à l'intérieur du pays.

Cependant, vers la fin du second Empire, des hommes éclairés voyaient les armements de la Prusse et suppliaient le pays de réorganiser ses forces militaires sur une base nouvelle, en créant une armée de seconde ligne digne de ce nom. Mais en vain le maréchal Niel demanda-t-il à la Chambre de voter les crédits nécessaires ; la gauche de l'assemblée, qui formait une opposition systématique et irréductible au Gouvernement impérial, fit rejeter la demande du maréchal ; et l'un des tribuns de cette opposition, dans une apostrophe véhémement au ministre de la Guerre, lui jeta cette phrase célèbre : « Voulez-vous donc faire de la France une vaste caserne ? »

À quoi le ministre répondit par cette phrase presque prophétique :

« Prenez garde, alors, d'en faire un vaste cimetière. »

Ce fut malheureusement ce qui arriva. Des défaites successives : Fröschwiller, Sedan ; la prise de Strasbourg et la capitulation de Metz ; l'invasion du territoire, jusqu'à la Loire, par les hordes allemandes ; le siège de Paris, furent autant de tristes épisodes de cette lutte inégale, dans laquelle l'héroïsme de nos soldats et le courage de nos populations ne purent rien contre le nombre et l'organisation matérielle de l'ennemi.

Après un armistice signé le 28 janvier 1871, un détachement de 30 000 Allemands défila dans la capitale. Les préliminaires de paix furent conclus le 26 février. L'Allemagne nous enlevait la Lorraine et l'Alsace, à l'exception de Belfort, héroïquement défendu par le colonel Denfert-Rochereau. Elle exigeait, de plus, le paiement d'une indemnité de guerre de cinq milliards !

Le traité de paix ratifiant ces conditions fut signé à Francfort, le 10 mai 1871.

Mais, auparavant, le 15 janvier 1871, dans la salle des Glaces du palais de Versailles, occupé par les souverains des États confédérés de l'Allemagne, et sur la proposition du roi de Bavière, la reconstitution de l'empire d'Allemagne fut proclamée, et Guillaume I^{er}, roi de Prusse, nommé par acclamation *empereur d'Allemagne*.

Ainsi, non seulement la France se trouvait morcelée et appauvrie, mais encore, à côté d'elle, s'élevait, en un bloc formidable, une puissance nouvelle. Cette puissance, c'était le nouvel empire d'Allemagne.

*

La guerre de 1870 fut certainement l'événement capital de l'histoire de l'Europe au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler.

Elle a, en effet, changé du tout au tout la situation respective des différentes puissances de l'ancien continent.

La France, en particulier, en sortait diminuée et affaiblie. Notre défaite avait changé les sentiments de nos voisins à notre égard. L'Italie s'était emparée de Rome, que les troupes françaises avaient défendue jusqu'à la fin de l'Empire ; mais ces troupes furent retirées au début de la République, et l'occupation de Rome par les soldats de Victor-Emmanuel amena la fin du pouvoir temporel des Papes.

L'Italie, en même temps, se rapprochait des deux empires du centre, Allemagne et Autriche, auprès desquels elle cherchait un appui contre la restauration éventuelle du pouvoir temporel du Saint-Siège, restauration désirée par tous les catholiques.

Les armements intenses, les fortifications dont il fallut couvrir les frontières, les vaisseaux cuirassés de plus en plus coûteux et si vite démodés, tout cela coûtait horriblement cher. De plus, en raison du paiement des milliards qu'il avait fallu donner à l'Allemagne comme indemnité de guerre, les charges fiscales se sont augmentées, et les impôts sont devenus de plus en plus lourds.

Les autres États, pour maintenir l'équilibre des forces militaires, ont également accru leurs armements dans des proportions absolument inconnues jusqu'alors. Sauf en Angleterre, le service militaire obligatoire, avec extension des obligations militaires jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans et même davantage, est devenu général en Europe.

Et, craignant de se sentir isolées en cas d'attaque, les puissances européennes se sont groupées en « alliances » qui représentaient des forces énormes. Nous allons avoir l'occasion de parler de ces groupements de nations ; mais, auparavant, il nous faut jeter un coup d'œil sur la situation intérieure de l'empire d'Allemagne à la suite de la guerre de 1870.

*

Après sa victoire, dont elle fut, disons-le bien haut, la première étonnée, l'Allemagne se trouva brusquement dans la situation d'un pauvre ménage d'ouvriers ou d'employés auquel une fortune inespérée arrive tout à coup.

Telle fut la fortune subite de l'Allemagne après 1870, et nos voisins passèrent par les mêmes phases que traversent des travailleurs enrichis inopinément.

C'est d'abord la phase de la thésaurisation et celle de l'inquiétude pour la conservation de la richesse inattendue. Le nouvel enrichi commence par acheter un coffre-fort épais, un revolver pour se défendre contre les voleurs, qu'il redoute plus que jamais.

Puis vient la période des ambitions. Alors commence l'ère des dépenses. L'enrichi achète des propriétés et se fait bâtir des maisons.

Mais, en même temps, il voit fondre très vite son argent en dépenses de luxe et de plaisir. Alors vient la phase de la spéculation. Il faut faire travailler cet argent immobile ; il faut qu'il rapporte, qu'il se multiplie, qu'il se double, se triple, se décuple, se centuple.

Et l'on voit notre enrichi d'hier se lancer dans des spéculations hasardeuses. Sous l'éblouissement de ses premières réussites, il augmente son train de vie et accroît ses dépenses hors de toute proportion. Il lui faut donc élargir le cercle de ses entreprises, qui deviennent de plus en plus nombreuses, de plus en plus risquées, jusqu'au jour où, acculé au dilemme de « faire un grand coup » ou de disparaître, il se voit obligé de jouer la partie suprême et de risquer « le tout pour le tout ».

Ce tableau est exactement celui de l'Allemagne depuis 1870.

Comme notre homme brusquement enrichi, l'Allemagne est une nation « parvenue ». Du « parvenu », en effet, elle a toutes les

qualités ; mais elle a également tous les défauts.

Aussitôt après sa victoire, elle commença par chercher à s'assurer la conservation, la sauvegarde de ce qu'elle avait conquis. Elle augmenta, dans des proportions formidables, les fortifications et les défenses de ses frontières. L'Alsace et la Lorraine furent hérissées de forts aussi puissants qu'il était possible de les faire ; Strasbourg et Metz devinrent des camps retranchés inexpugnables. En même temps, le long du Rhin, les forteresses se multipliaient ou s'augmentaient, et, dans tout l'empire, la construction d'un immense réseau de chemins de fer avait surtout pour but de pouvoir concentrer rapidement à la frontière des masses d'hommes de plus en plus considérables.

Ce n'est pas seulement sur la frontière qui la séparait de la France que l'Allemagne se fortifiait ainsi ; elle en faisait autant tout le long de sa frontière orientale, qui la sépare de l'empire russe, tandis qu'une puissante usine métallurgique, l'usine Krupp, établie en Westphalie, à Essen, occupait plusieurs dizaines de mille d'ouvriers, uniquement employés à la fabrication du matériel de guerre, des canons et des munitions.

En même temps les Allemands asservissaient à l'accroissement de leur armée et de leur matériel de guerre toutes les conquêtes de la science. Une découverte scientifique nouvelle était-elle faite dans un autre pays ? aussitôt l'Allemagne s'en emparait, la modifiait, la perfectionnait, l'appliquait à ses armements. Ainsi, c'est au génie du professeur Branly, de l'Institut catholique de Paris et membre de l'Académie des sciences, que la télégraphie sans fil a dû d'être réalisée ; ce sont les Allemands qui en avaient, au début de la guerre, le réseau le plus serré sur toutes les côtes du globe.

Voilà comment les Allemands ont traversé la phase de la « défense du trésor », qui fut pour eux celle des armements.

*

Mais alors arrive la période de la « folie des grandeurs », dont la première forme fut la construction de bâtiments et d'édifices immenses.

L'Allemagne a, en effet, acquis, à la suite de sa fortune inespérée, un goût subit pour tout ce qui est colossal, *kolossal*, comme on l'écrit là-bas.

C'est en conséquence de ce goût bizarre que tout ce pays a été couvert de gares de chemins de fer immenses, « kolossales, » hideuses d'ailleurs.

C'est ainsi que furent construits à Strasbourg, à Metz, dans ces vieilles cités si pittoresques par leurs anciennes maisons à toits aigus, à cheminées couronnées de nids de cigognes, des quartiers neufs où tout le mauvais goût d'outre-Rhin éclate dans des bâtisses énormes, qui veulent être imposantes et qui ne sont que ridicules.

C'est ainsi que se sont élevés, dans beaucoup de villes d'Allemagne, des « monuments patriotiques » qui résument tout ce qu'il peut y avoir de laid et de hideux au monde. Tel ce « monument de Leipzig », édifié en commémoration de la « bataille des Nations » ; telles ces innombrables « Germania », hissées sur des collines d'où elles dominent et écrasent de leurs formes massives des paysages souvent fort beaux ; telles ces statues « kolossales » de Bismarck, comme celle de Hambourg, statues pour lesquelles l'artiste, n'ayant pas trouvé de monolithe suffisant, a sculpté la personne du chancelier de fer à même un bloc de moellons jointoyés, de sorte qu'on voit, au milieu de la figure, les lignes de ciment qui marquent l'assemblage des pierres superposées.

Cette manie du « kolossal » apparaît d'ailleurs partout dans l'Allemagne moderne.

Quand l'essor des grandes compagnies transatlantiques a amené entre elles une concurrence de plus en plus aiguë, les Allemands ont

voulu avoir « le plus grand bateau » du monde ; ils ont construit et lancé le paquebot *l'Imperator*, de 45 000 tonnes et de 80 000 chevaux-vapeur.

Et ils poussent si loin leur amour du « kolossal », qu'ils arrivent aux excentricités les plus follement absurdes. C'est ainsi qu'à l'exposition américaine de Saint-Louis, il y a quelques années, une importante fabrique de chocolat d'Allemagne avait exposé, pour attirer l'attention du public, devinez quoi ? je vous le donne en mille. Elle avait exposé *une statue de la Vénus de Milo, en chocolat, de seize mètres de hauteur !*

C'était vraiment « kolossal » !

Inutile de dire que la simple pensée de la Tour Eiffel, ce monument le plus élevé du monde, les empêcha de dormir. Et un ingénieur s'est trouvé, qui a établi le projet d'une tour à cheval sur le Rhin, dont les deux rives lui serviraient ainsi de bases, et qui, dépassant la Tour Eiffel, aurait quatre cents mètres de hauteur !

C'est cet enthousiasme natif pour tout ce qui est colossal qui a fait le succès de ces engins aériens, irrationnels, coûteux et inefficaces, que sont les *Zeppelins*. Ils coûtaient, cher, c'est vrai ; mais ils réalisaient le « monstre » aérien, l'aéronef plus grand que ceux des autres pays, plus « kolossal » en un mot. De là l'emballement, de toute une nation pour ce type de dirigeables.

*

Mais après la période de la mégalomanie extérieure, arriva celle de la spéculation. Et c'est ici que commence l'ère du prodigieux développement commercial et industriel de l'Allemagne.

Tout d'abord l'Allemand est essentiellement, non seulement commerçant, mais « mercanti » dans le sens le plus complet du mot. Il

a le génie du placement de sa marchandise. Les insuccès, les refus, les affronts mêmes ne le rebutent point ; toujours il revient à la charge pour placer sa camelote, et il est si obsédant, si obséquieux dans ses démarches, si insinuant, si persévérant, que l'on finit par lui acheter, ne fût-ce que pour se débarrasser de lui.

D'ailleurs, il est toujours à l'affût des « bonnes affaires » ; il est prêt à tous les sacrifices pour réussir. Pour une première affaire, au besoin il se contentera d'un bénéfice minime et même nul, persuadé que cette première affaire lui en amènera d'autres plus lucratives. Il accepte de tout fournir, même s'il n'a pas la marchandise demandée immédiatement disponible.

Voici un exemple de cette façon insinuante de placer la marchandise d'origine allemande.

Le fait se passait à Paris, en 1906. Un généreux bienfaiteur de la science venait de faire don à la France d'un magnifique institut destiné à l'étude et à l'enseignement d'une science nouvelle. Les plans avaient été dressés et adoptés, les professeurs désignés.

Or l'un d'eux, le professeur B..., reçut la visite d'un courtier allemand en instruments de précision, qui lui offrit des appareils à des conditions très avantageuses. Inutile de dire que le professeur l'éconduisit proprement.

Mais l'autre revint à la charge et fit alors l'offre fantastique, non seulement de fournir des instruments scientifiques, mais encore de faire les installations de plomberie, tuyauterie, porcelaine, cheminées, etc., et cela à des conditions « inférieures aux conditions françaises, quelque réduites que fussent celles-ci » !

Tel est le caractère du courtier, du placier, du voyageur de commerce allemand.

*

Avec de pareils agents de vente, on conçoit que l'industriel, que le commerçant en gros ait sa tâche singulièrement facilitée. Aussi la production allemande augmenta-t-elle, au cours des quarante dernières années, dans des proportions véritablement inimaginables. La plupart du temps, les articles ainsi exportés étaient de l'affreuse camelote, mais de la camelote à bon marché, dont, en particulier, nos bazars de province étaient abondamment pourvus. Évidemment, dans un petit coin, au besoin au-dessous d'une étiquette française, on trouvait la marque D. R. P. (*Deutsches Reichs Patent*) ou D. R. M. G. ; mais il fallait être initié pour la reconnaître, et l'article en question se vendait à qui mieux mieux.

L'industrie électrique était devenue une sorte de monopole germanique. La plupart des petits moteurs, des dynamos, des magnétos d'automobile ou de motocyclette provenaient des ateliers d'Allemagne.

Quant à l'industrie chimique, dans laquelle les Allemands pouvaient à merveille exercer leur esprit de patiente investigation, elle était devenue, pour ainsi dire, leur apanage exclusif. Il en était de même des produits pharmaceutiques, et maintes « spécialités », vendues sous une étiquette française ou anglaise, provenaient en droite ligne de laboratoires de Bavière, de Saxe ou de Prusse,

Mais il faut reconnaître qu'il y avait, dans l'industrie et la fabrication allemande, un esprit extraordinaire d'organisation. L'usine fait appel aux savants, dont elle utilise et exploite les découvertes. La fabrication, c'est-à-dire le côté industriel, se double d'une organisation commerciale de premier ordre, dont les voyageurs parcourent les cinq parties du monde ; et ainsi la production allemande put rapidement devenir formidable.

En cinquante ans la population des villes a augmenté dans des proportions incroyables. Ainsi, Leipzig a passé de 110 000 à 625 000 habitants ; Berlin, de 700 000 à 3 millions ; Hambourg, de 500 000 à 1

200 000. Toutes les autres villes de l'empire se sont accrues en proportion.

Quant au chiffre global d'affaires du commerce allemand, il s'élevait, en 1912, à environ 25 milliards de francs ; et, si l'on considère le développement des chemins de fer comme un signe d'accroissement de la prospérité économique d'un pays, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'en vingt-cinq ans le réseau allemand des voies ferrées a passé de la longueur totale de 40 000 kilomètres à celle de 70 000.

Enfin, l'accroissement de la fortune nationale allemande est de 6 à 10 milliards par an. Quant au chiffre global de cette fortune nationale, les économistes l'évaluaient à 200 milliards en 1895, et à 320 milliards en 1913.

Ainsi le développement économique de l'Allemagne a subi, au cours des quarante dernières années, une progression continue et extrêmement rapide.

*

Mais à côté de ce prodigieux développement de l'industrie et du commerce se place un autre développement, dont l'effet est aussi nuisible que l'autre est utile. Cette extension de l'industrialisme, cette centralisation de masses d'ouvriers dans les villes et dans les usines, a fait désertifier les campagnes et a amené l'accroissement des vices inséparables des grandes agglomérations urbaines.

Ainsi, dans les grandes villes d'Allemagne, la natalité diminue, le sentiment religieux s'éteint graduellement ; en même temps la race s'affaiblit dans les villes, et le nombre des aliénés augmente hors de toute limite.

Ces maux, les dirigeants de l'Allemagne les connaissent

certainement ; mais les grandes villes de l'empire, leur accroissement incroyable, leur extension continue, sont l'orgueil de la nation ; et ce sentiment d'orgueil prédomine chez le peuple allemand, qui, comme nous l'avons dit, est un peuple « parvenu ».

Et, comme à la phase de la construction succède celle de la spéculation, nous voyons, au cours de ces dernières années, celle-ci prendre, en Allemagne, un développement intensif. Le nombre des sociétés par actions augmenta dans des proportions inouïes, et, contrepartie fatale, le nombre des faillites s'accrut en conséquence. La témérité des entreprises industrielles et commerciales rendit nécessaire une extension inaccoutumée du crédit ; et l'on peut dire que l'Allemagne ne vivait, économiquement, que sur du crédit à longue échéance.

Ce besoin de jouissance immédiate, dépassant la limite des ressources disponibles, s'est même étendu à la bourgeoisie et à la classe ouvrière. En France, les maisons de vente à crédit se comptent et sont rares ; en Allemagne, non seulement il y en a de très importantes dans la capitale, mais encore on en trouve dans toutes les grandes villes.

Dans la petite bourgeoisie et dans le peuple allemand, on ne trouve donc pas cette qualité essentiellement française qui fait la force économique de notre pays ; l'amour de l'épargne. Tandis que le Français tâche de s'assurer, en « mettant de l'argent de côté » et en remplissant son bas de laine, de l'aisance pour ses vieux jours, l'Allemand cherche dans l'emprunt et dans l'achat par abonnement les jouissances immédiates de la vie. Dans une famille d'employés allemands, les meubles journaliers ne sont pas la propriété du ménage ; ils sont payables au bout de douze, quinze, dix-huit, vingt-quatre et même trente-six mois.

*

Ce besoin d'amélioration matérielle devait se traduire naturellement dans l'orientation de la politique de l'empire d'Allemagne.

Il s'est manifesté, en premier lieu, par l'expansion coloniale.

Ce furent d'abord des conquêtes en Afrique : le Togoland, le Cameroun dans l'Afrique équatoriale, puis l'Ouest-Africain allemand et l'Est-Africain allemand.

Ce fut ensuite l'installation successive du pavillon allemand sur diverses îles de l'Océanie. Ce fut enfin cette prodigieuse extension de l'émigration allemande en Amérique, où les sujets de l'empire constituent aux États-Unis, où ils sont au nombre de près de dix millions, un véritable « Etat dans l'État ». Enfin, dans les provinces méridionales du Brésil, les émigrés allemands ont fondé des villes et des provinces entières.

Cette émigration, cette implantation de l'Allemand en pays étranger, est, du reste, grandement aidée par une loi, toute d'hypocrisie, qui est la loi Delbrück.

En vertu de cette loi, un Allemand, émigré aux États-Unis par exemple, peut s'y faire naturaliser, devenir citoyen américain et jouir de tous les privilèges attachés à ce titre ; mais *il ne cesse pas pour cela d'être sujet allemand, et il conserve dans son pays sa nationalité d'origine*. On voit combien une pareille législation peut favoriser l'espionnage en pays étranger, et la trahison, en cas de guerre, contre le pays d'adoption.

Cette emprise des émigrés allemands dans tous les pays est, d'ailleurs, facilitée par une qualité dominante de la race, qualité poussée à l'excès, mais que l'on doit reconnaître. Cette qualité, c'est *l'esprit de discipline*.

L'Allemand est essentiellement « sujet ». Il est incapable de se conduire seul, il manque d'initiative personnelle ; mais, une fois

groupés, tous les individus qui composent le groupement marchent comme un seul homme et obéissent aux ordres du chef.

Cet esprit de discipline ne se manifeste pas seulement dans l'armée, où il a pris une forme presque sauvage par la brutalité avec laquelle les officiers et surtout les sous-officiers exercent le commandement ; il se manifeste dans les moindres circonstances de la vie civile, et principalement par les associations.

Les associations, les *Verein*, pour employer le terme teuton, sont une puissance formidable de l'autre côté du Rhin. Il y a d'abord, pour maintenir l'esprit chauvin, l'esprit de conquête et de domination par la force des armes, une association-toute-puissante dite des anciens militaires. C'est le *Krieger Verein*, qui étend ses ramifications sur tout l'empire, et qui a une succursale dans le plus petit village.

Les associations mutuelles, sportives, musicales, témoignent au plus haut degré de cet esprit de discipline qui fait leur force. Les sportmen allemands sont supérieurs dans tous les concours où il s'agit de lutter « en corps » ; tandis qu'ils perdent leur valeur dans les matchs individuels, où il ne s'agit plus de marcher en obéissant passivement aux ordres d'un chef, mais bien de lutter avec toutes les ressources d'une initiative personnelle qui leur fait le plus souvent défaut.

*

Les conquêtes coloniales, le besoin de défendre une industrie poussée à son paroxysme, poussaient naturellement l'Allemagne à accroître sa puissance militaire et à augmenter ses armements.

Mais, en même temps, elle voyait « plus loin » encore. Elle pensait bien que, quelque jour, les nations voisines s'effrayeraient à juste titre de cette augmentation formidable de puissance, tant dans l'ordre militaire que dans l'ordre économique ; elle prévoyait une attaque générale et cherchait, dans le cas où cette attaque se produirait, à ne

pas se trouver isolée.

Ainsi naquit la fameuse « Triple-Alliance ».

Annoncée au congrès de Berlin, en 1879, l'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie devint définitive par le traité signé à Vienne, le 7 octobre de la même année. Cette alliance était un coup directement porté contre la France et contre la Russie. En unissant étroitement ces deux puissants empires du centre de l'Europe, l'Allemagne et l'Autriche, Bismarck réalisait son rêve le plus cher : il augmentait dans des proportions formidables les forces dont il disposait.

Mais bientôt cette double alliance devait devenir la « Triple-Alliance » par l'adhésion, à son traité, du royaume d'Italie.

Malgré l'affinité de race qui la rapprochait de la France, malgré le souvenir de la guerre de 1859 par laquelle les armées françaises avaient créé et assuré son unité, l'Italie en voulait à notre pays. La France, en effet, sous le règne de Napoléon III, s'était faite le défenseur de la Papauté. Tant que dura le second Empire, un corps d'occupation français défendit Rome et le pouvoir temporel des Papes contre toute attaque. L'Italie ne pouvait pas pardonner à la France d'avoir ainsi défendu les intérêts du Souverain Pontife.

D'autre part, les Italiens avaient des vues sur la Tunisie et la Tripolitaine. Or nous avions, en 1881, établi le protectorat français à Tunis, et ce fut, pour nos voisins de l'autre côté des Alpes, un vif désappointement.

Aussi Bismarck trouva-t-il un terrain favorable, en Italie, pour le rapprochement de ce pays et des deux empires du centre. Et, en 1882, fut signé le traité qui transformait l'alliance austro-allemande en « Triple-Alliance » par l'adhésion de l'Italie.

Ce traité, qui comportait entre les trois puissances contractantes une alliance purement « défensive », fut signé pour cinq ans ; il fut

renouvelé en 1887, en 1898, en 1904 et en 1909, et enfin, pour la dernière fois, au mois de mai de l'année 1913. L'Italie toutefois y faisait ses réserves, et cette sorte de prescience des événements l'autorisa à conserver sa neutralité au début de la guerre actuelle.

*

Entre les mains de l'Allemagne, dont les ambitions démesurées se manifestaient de jour en jour, une pareille coalition devenait une menace grave pour la paix du monde. Les Allemands, d'ailleurs, ne manquaient pas de s'en prévaloir en toute circonstance, et l'empereur Guillaume II, toujours « cabotin », toujours « en représentation », affectait de tenir de temps en temps des discours belliqueux, au cours desquels il recommandait à ses sujets de tenir « leur poudre sèche et leur épée aiguisée ».

Il était donc naturel que, vis-à-vis de cette coalition menaçante, un autre groupement de résistance se fit parmi les États de l'Europe.

Le premier de ces groupements fut l'*alliance franco-russe*.

En 1890, M. Carnot était président de la République. Une visite faite en France par le grand-duc Nicolas, chef des armées russes, jeta les bases d'une entente militaire entre les deux nations. Et, à son retour à Saint-Pétersbourg, il fit savoir à l'ambassade de France qu'il verrait avec plaisir la visite d'une escadre française à la capitale russe.

Ce fut l'origine d'une première manifestation.

En 1891, en effet, l'amiral Gervais, à la tête de l'escadre française, se rendit à Cronstadt, et nos marins reçurent de l'empereur Alexandre III un accueil qui demeure et demeurera historique. Et au retour de ce voyage, où avaient été jetées les bases de l'alliance des deux nations, l'escadre française se rendit à Portsmouth, pour souligner nos

sympathies à l'égard des Anglais.

En 1893, une escadre russe, sous les ordres de l'amiral Avellan, rendit à la France la visite que ses marins avaient faite à la Russie, et Paris fit aux marins russes un accueil d'un enthousiasme frénétique, dont tous les témoins ont gardé le souvenir.

De ce jour, l'alliance était effectivement conclue. Elle fut annoncée au public, à la tribune des Chambres, par M. Hanotaux, ministre des Affaires étrangères, le 31 mai 1895 ; elle fut, de plus, solennellement affirmée par le voyage des souverains russes en France et par celui du président Félix Faure en Russie.

Dans ce dernier voyage, au cours d'un dîner à bord du vaisseau-amiral *le Pothuau*, l'empereur de Russie, levant son verre, but aux deux nations « amies et alliées ». C'était, cette fois, l'annonce solennelle de l'alliance, non plus au Parlement de l'une des deux nations, mais bien à l'Europe tout entière.

*

L'alliance franco-russe ne devait pas tarder à se fortifier encore par l'adjonction d'une troisième puissance : nous voulons parler de l'Angleterre.

Celle-ci, en effet, nation essentiellement industrielle, commerçante et maritime, voyait s'accroître à ses côtés, dans une proportion menaçante pour sa propre prospérité, la puissance maritime, la puissance commerciale, la puissance industrielle de l'Allemagne.

De plus, l'Angleterre est le pays qui possède les plus vastes et les plus nombreuses colonies.

De son côté, la France avait édifié, au cours de quarante années, un empire colonial qui venait au premier rang après celui de l'Angleterre. Outre notre admirable colonie de l'Algérie, nous avons

occupé la Tunisie. Savorgnan de Brazza nous avait conquis le Congo. Le Soudan et la Mauritanie constituaient une chaîne ininterrompue qui reliait le Congo français au Sénégal et au Sahara algérien. Nous nous installions à Djibouti ; nous menions à bien la conquête de l'île, si convoitée, de Madagascar. Enfin, indépendamment de nos anciennes possessions aux Indes, aux Antilles et en Océanie, nous achevions la conquête de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonkin, créant ainsi en Asie une véritable « France de l'Extrême-Orient ».

Évidemment, à côté de ce vaste domaine de la France au-delà des mers, les quelques possessions allemandes faisaient mesquine figure. Et combien plus petit paraissait encore le domaine colonial de nos ennemis à côté de l'immense empire colonial des Anglais !

Ceux-ci comprenaient fort bien les convoitises des Allemands. Aussi pensèrent-ils à s'assurer contre elles en se rapprochant de la France, et, par conséquent, de son alliée la Russie.

Ce rapprochement fut l'œuvre politique d'un grand souverain, Édouard VII, roi d'Angleterre et empereur des Indes, qui réalisa l'*Entente cordiale* avec la France et la *Triple-Entente* entre la France, la Russie et l'Angleterre.

Dans les premières années qui s'écoulèrent après les événements de 1870, la politique anglaise avait évolué dans le sens d'un rapprochement avec l'Allemagne. L'Angleterre et la France étaient alors en concurrence sur bien des points des questions coloniales, notamment en Égypte, et la Grande-Bretagne voyait d'un œil soupçonneux l'extension du domaine français en Méditerranée, par la conquête de la Tunisie.

Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1899.

Mais alors se produisit un grand événement : la guerre que les Anglais eurent à soutenir dans l'Afrique du Sud, au Transvaal. L'empereur Guillaume, par un de ces « éclats » retentissants, adressa

au président du Transvaal, Krüger, un télégramme célèbre où il l'assurait de toute sa sympathie. La diplomatie allemande proposa même à la France d'intervenir en faveur des Boërs. De là un premier « refroidissement » des relations anglo-allemandes.

Ce refroidissement s'accrut lorsque, à la mort de la reine Victoria, le prince de Galles, Edouard VII, monta, en janvier 1901, sur le trône d'Angleterre.

Sous le règne de ce souverain, les difficultés qui avaient surgi entre la France et l'Angleterre, au cours des années précédentes, s'atténuèrent peu à peu jusqu'à disparaître entièrement. En 1902, le roi d'Angleterre venait rendre officiellement visite à la France, sous la présidence de M. Loubet. En avril 1904 fut signée une convention qui réglait définitivement toutes les questions coloniales encore pendantes entre nos deux pays : Terre-Neuve, l'Égypte et le Maroc.

L'Entente cordiale était créée.

Petit à petit, cette *entente*, surgie grâce aux efforts persévérants de M. Delcassé, s'orienta de plus en plus dans le sens d'une coopération étroite des deux pays voisins, et elle allait se compléter bientôt par l'adhésion de la Russie.

*

L'Angleterre, en se rapprochant de la France, devait forcément se rapprocher de la Russie, son alliée. Les vues de cette dernière puissance sur l'Asie se trouvaient bien atténuées depuis la guerre russo-japonaise, et les ambitions russes étaient, au fond, bien moins faites pour porter ombrage à l'Angleterre que les ambitions allemandes, qui se manifestaient en Extrême-Orient par la prise de Kiaou-Tchéou, et en Asie Mineure par la mainmise sur le chemin de fer de Bagdad et la façon dont les Allemands prenaient peu à peu une influence prépondérante dans l'administration intérieure de la Turquie.

Aussi le rapprochement anglo-russe se fit-il naturellement, sans effort. Les questions en suspens, relativement au golfe Persique, au Tibet, à l'Afghanistan, furent amicalement réglées. En juin 1908, le roi Edouard VII eut une entrevue solennelle avec l'empereur Nicolas II à Revel, et désormais le rapprochement était chose faite : l'alliance franco-russe devenait la *Triple-Entente*.

Ce qu'il y a de très remarquable dans cette Triple-Entente, ce qui lui donne une haute portée, non seulement politique, mais morale, ce qui fait sa grande valeur devant l'histoire, c'est son caractère absolument « pacifique ».

Pas un seul moment il n'était entré dans l'esprit des trois États contractants de se réunir pour faire la guerre à l'Allemagne. L'entente entre la France, la Russie et l'Angleterre avait, au contraire, pour but unique, le maintien de la paix en Europe. Les trois nations ne s'étaient groupées en un bloc compact que pour montrer aux Allemands qu'ils étaient, *en cas de besoin*, décidés à unir leurs forces pour se défendre, mais jamais dans le but d'une agression quelconque contre les empires du centre.

Et, afin de bien montrer que la Triple-Entente n'était pas un instrument d'hostilité systématique contre l'Allemagne et l'Autriche, les souverains d'Angleterre et de Russie eurent à plusieurs reprises, entre 1908 et 1914, des entrevues soit avec l'empereur l'Allemagne Guillaume II, soit avec l'empereur d'Au riche François-Joseph. Ceux-ci faisaient, d'ailleurs, tous leurs efforts pour essayer de rompre la Triple-Entente ; mais ces efforts restèrent inutiles, l'union de la France, de la Russie et de l'Angleterre étant basée sur des sympathies profondes autant que sur des intérêts puissants.

La Triple-Entente était née ; elle avait grandi, elle était devenue assez forte pour pouvoir résister victorieusement à tous les assauts, à toutes les tentatives effectuées dans le but de la défaire.

II

LES PRÉLUDES DE LA GUERRE

Les incidents. — Tanger. — Agadir. — Les concessions de la France en vue du maintien de la paix. — Les incidents des Balkans.

Nous avons vu l'immense besoin d'expansion coloniale que manifestaient les Allemands. Ce besoin avait un objet bien précis : il visait nos possessions de l'Afrique du Nord et plus particulièrement le Maroc, sur lequel nous n'avions pas encore établi notre protectorat, mais que la proximité de l'Algérie désignait d'avance pour devenir, dans le nord de l'Afrique, une nouvelle « terre française ».

Pour réaliser cette expansion par des annexions et des emprises dans le monde musulman, l'empereur Guillaume II commença d'abord à flatter la Turquie ; mais il voyait encore plus loin ; il préparait la pénétration allemande en Asie Mineure et avait fait, en 1898, un voyage retentissant à Jérusalem.

Désireuses de conserver la paix à tout prix, ni la France, ni l'Angleterre, ni la Russie, ne s'opposèrent aux tentatives allemandes. Aussi l'empire du centre augmenta-t-il ses prétentions d'une façon inattendue. Les affaires du Maroc allaient lui en fournir le prétexte.

Nous avons dit que, petit à petit, toutes difficultés pendantes entre la France et l'Angleterre s'étaient aplanies, principalement grâce aux patriotiques efforts du roi Edouard VII. En vertu de l'accord qui intervint, la France abandonnait ses droits sur l'Égypte, tandis que l'Angleterre reconnaissait les nôtres au Maroc.

Cette concorde entre ces deux puissances porta ombrage aussitôt

aux Allemands, dont elle contrariait les visées ambitieuses.

Le Maroc, surtout, était l'objet des convoitises de l'empire d'Allemagne. Sa double situation en bordure de la Méditerranée d'une part, de l'Atlantique de l'autre ; la fertilité d'une grande partie de son sol, et enfin les richesses minérales qu'il était soupçonné contenir, en faisaient une proie toute désignée pour la rapacité teutonne.

C'est au printemps de 1905 que l'« affaire du Maroc » commença à devenir une des plus grandes questions politiques des temps modernes.

À ce moment, nous avions dû y engager plusieurs opérations militaires.

L'empereur Guillaume vint attiser le feu qui couvait en faisant un voyage à Tanger. Au cours de ce voyage, il affecta de dire qu'il venait rendre visite au sultan, *souverain indépendant* : c'était donner suffisamment à entendre qu'il s'opposerait à toute tentative d'annexion ou de protectorat de la part de la France.

Cependant la diplomatie française, forte de son bon droit, passa outre. Une conférence fut réunie à Algésiras en 1906, et dans cette conférence furent reconnus et précisés les droits de la France au Maroc. L'Allemagne signa même avec nous, en 1909, un accord dans lequel la France accordait à l'Allemagne des concessions immenses, en lui reconnaissant « l'égalité économique » et en s'engageant à une « collaboration commerciale et financière » pour l'exploitation future du territoire marocain.

*

Mais les ambitions allemandes ne pouvaient se contenter de ces concessions, quelque grandes qu'elles fussent ; elles exigeaient davantage.

Le manque de sécurité pour nos nationaux, dans certaines villes de l'intérieur du Maroc, notamment à Fez et à Marakech, nous avait amenés à y réunir un corps expéditionnaire.

Les choses en étaient là, quand un coup de théâtre se produisit brusquement.

L'Allemagne venait d'envoyer, devant la ville d'Agadir, un croiseur cuirassé, le *Panther*, pour affirmer d'une façon « armée » les droits qu'elle prétendait avoir à une zone d'influence plus étendue sur le territoire marocain. Cela se passait en juillet 1911.

Et, en même temps, sa diplomatie annonçait qu'à défaut de cette zone d'influence agrandie, elle *exigerait des compensations*, en retour des droits reconnus à la France.

C'était une véritable menace de guerre que l'Allemagne faisait retentir. Désireuse de maintenir la paix coûte que coûte, la France, au prix d'un grand sacrifice d'amour-propre, s'inclina devant les exigences d'outre-Rhin et céda à l'Allemagne, en matière de compensation, une partie importante de la colonie du Congo français.

Mais on sentait bien que, malgré ces concessions, une tension croissante allait désormais régner entre les deux nations, et que la menace allemande ne ferait que grandir avec le temps.

Les concessions faites par la France, d'ailleurs bien loin d'apaiser les gourmandises germaniques, n'avaient fait, pour ainsi dire, que les surexciter. « L'appétit vient en mangeant, » dit un vieux proverbe. Ce fut le cas pour l'opinion publique allemande, qui se montra alors de plus en plus affamée de conquête.

Et, parallèlement, l'Allemagne s'imposait de plus en plus en Turquie et se faisait donner la concession du chemin de fer de Bagdad.

*

Pendant que s'accomplissaient ces événements si importants, d'autres événements, d'une importance au moins égale, se passaient dans la péninsule des Balkans.

La Bosnie et l'Herzégovine sont habitées, en grande partie, par des populations de race serbe. Un régime assez compliqué, sorte de « cote mal taillée », en régissait l'administration, sur laquelle l'Autriche avait un certain droit de contrôle.

Mais les ambitions autrichiennes poussaient parallèlement aux ambitions allemandes. Aussi l'émotion en Europe fut grande quand, pendant l'été de l'année 1908, le gouvernement autrichien annonça qu'il *annexait* la Bosnie et l'Herzégovine à son territoire.

On commençait à apercevoir alors le double plan combiné de concert entre les Allemands et les Autrichiens : s'avancer jusqu'à Constantinople, d'une part ; de là, grâce à la concession du chemin de fer de Bagdad, avoir un débouché sur l'océan Indien, et tenir ainsi une des clefs du grand commerce maritime international, en même temps que se fonderait un port de guerre allemand sur le golfe Persique.

L'esprit pacifique de la Triple-Entente se manifesta là aussi. L'empereur de Russie ne fit pas d'opposition au projet de chemin de fer de Bagdad, et, pour maintenir la paix du monde, laissa de ce côté le champ libre à l'expansion allemande.

Mais l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche allait malheureusement produire des effets désastreux.

Cette annexion, en effet, était une première atteinte à cette intégrité de l'empire ottoman que l'Europe garantit sans cesse et à laquelle elle porte, à chaque événement, une atteinte nouvelle. Et, cette série de restrictions du domaine turc en Europe excitant les appétits, l'Italie se rattrapa sur la Tripolitaine de la conquête de la Tunisie que nous avions faite vingt ans auparavant.

Mais cette expédition des Italiens à Tripoli avait été l'occasion de

pour parler avec la France, et une sorte d'*entente* avait été conclue entre les deux nations latines, de façon qu'aucune d'elles ne fit obstacle à l'expansion de l'autre. C'était le commencement du rapprochement franco-italien qui, quelques années plus tard, devait devenir une alliance.

L'expédition italienne à Tripoli, l'occupation par les troupes romaines des îles turques de l'Archipel, constituaient une menace pour Constantinople, au sein de laquelle, d'ailleurs, une révolution intérieure avait éclaté, troublant le pays dans ses assises les plus profondes et y semant la guerre civile.

Jugeant le moment propice pour satisfaire de vieilles rancunes, aussi légitimes que séculaires, contre la Turquie, les États balkaniques : la Serbie, le Monténégro, la Bulgarie et la Grèce, firent un pacte d'alliance et déclarèrent la guerre à l'Empire ottoman, en 1912. Nulle cause, d'ailleurs, n'était plus juste que la leur. On oublie trop à la suite de quelles conquêtes féroces et sanguinaires les sultans s'étaient installés sur les rives européennes du Bosphore.

On peut dire, sans crainte d'exagération, que la présence d'un *seul Turc* à Constantinople est une honte permanente pour la civilisation chrétienne.

L'Allemagne croyait la victoire des Turcs certaine. Elle avait envoyé une mission d'officiers de son état-major pour « façonner » les troupes ottomanes ; et, dans son orgueil épais, elle se figurait que ces troupes, dressées à la prussienne, devaient par conséquent être invincibles.

Mais la Grèce, plus avisée, avait fait appel à une mission militaire française pour mettre son armée au point. Cette mission, dirigée par le général Eydoux, avait fait de l'armée grecque un ensemble de premier ordre. Les Turcs ne tardèrent pas à s'en apercevoir.

De plus, les Serbes avaient commandé leur artillerie en France, au

Creusot ; leurs pièces de campagne étaient de ces admirables « canons de 75 » auxquels nous devons d'avoir pu résister victorieusement à la brutale agression de l'Allemagne.

Aussi la guerre des Balkaniques contre la Turquie ne traîna-t-elle pas en longueur. Quelques semaines après l'ouverture des hostilités, les États alliés avaient remporté les belles victoires de Kir-Kilissé et de Lulé-Burgas ; ils avaient pris Andrinople et Salonique ; ils menaçaient de près Constantinople même.

Alors les grandes puissances européennes jugèrent bon d'intervenir. Une conférence diplomatique se réunit à Londres. L'Allemagne et l'Autriche, dans le but de sauvegarder la Turquie, qu'elles considéraient comme « leur chose », firent tant, que les courageux États des Balkans furent à peu près frustrés de leurs principales conquêtes.

La Bulgarie fut, de tous ces États, celui qui ressentit le plus vivement cette véritable spoliation. Mais, au lieu de s'en prendre à l'auteur responsable, c'est-à-dire à la politique allemande, elle s'en prit à la Serbie et à la Grèce, à qui elle déclara la guerre. Voilà donc une seconde campagne balkanique engagée en 1910, un an après la première.

La Roumanie intervint alors et sortit de la prudente réserve dans laquelle elle s'était jusque-là maintenue, au milieu de la conflagration générale.

En deux semaines, l'armée roumaine franchit la frontière bulgare et marcha vers la capitale de la Bulgarie, Sofia. La résistance était impossible, et la Bulgarie signa le traité de Bucarest, qui la dépouillait de partie de ses provinces au profit de la Roumanie.

Néanmoins, la Turquie sortait du conflit fortement diminuée ; elle perdait Salonique et de nombreux territoires, et cela contrecarrait les plans de la politique allemande et autrichienne, qui voyait se fermer

peu à peu devant elle cette « porte ouverte sur l'Orient » que lui assurait leur prédominance à Constantinople.

Les Austro-Allemands rendirent la Serbie responsable de cet échec de leur politique, et à partir de ce moment ils résolurent d'écraser ce courageux et héroïque petit État sous la masse de leurs colossales armées.

On peut donc dire que c'est le succès des Serbes dans les guerres balkaniques de 1912 et de 1913 qui est la cause directrice de la guerre européenne de 1914 – 1915.

*

Dès le printemps de 1910, l'Autriche était fermement décidée à attaquer la Serbie, à l'anéantir, à la faire disparaître de la carte d'Europe comme État indépendant.

Elle avait tâté ses deux associées de la Triple-Alliance, l'Allemagne et l'Italie, pour s'assurer leur concours ou tout au moins leur consentement éventuel. Poussant la duplicité à ses dernières limites et se rappelant que les clauses de la Triple-Alliance en faisaient une union purement *défensive*, elle alla jusqu'à représenter la guerre avec la Serbie comme une guerre *défensive* au point de vue autrichien.

Le Gouvernement italien agit alors avec une grande loyauté. Il annonça au Gouvernement autrichien que l'Italie ne considérerait pas, dans une lutte avec la Serbie, l'Autriche comme « attaquée », et qu'en conséquence, ce cas ne rentrait pas dans ceux prévus par le traité de la Triple-Alliance.

À partir de ce moment, l'Allemagne et l'Autriche sont résolues à la guerre et *commencent à prendre des mesures qui la préparent*.

Le général allemand Liman von Sanders est nommé commandant en

chef de l'armée turque à Constantinople. Cette mainmise sur la puissance militaire turque était une menace directe dirigée contre la Russie.

Et, au printemps de 1913, l'empire d'Allemagne faisait adopter une loi qui augmentait dans des proportions considérables les effectifs de ses armées. Cette fois, la menace ne visait plus seulement la Russie ; elle s'adressait à la France. En même temps l'accroissement inattendu de la flotte de guerre allemande constituait contre l'Angleterre un projet d'attaque non déguisé.

On peut donc dire que, dès le printemps de 1913, l'Allemagne et l'Autriche avaient décidé la guerre.

Le prétexte leur en fut fourni par un attentat commis à Serajevo, capitale de la Bosnie, sur la personne de l'archiduc François-Ferdinand, héritier présomptif du trône d'Autriche, qui y trouva la mort, ainsi que la duchesse de Hohenberg, sa femme.

Nous reviendrons sur ces événements dans un chapitre ultérieur.

III

LA SITUATION INTÉRIEURE DE LA FRANCE

Les divisions politiques du pays. — La campagne antireligieuse et la campagne antimilitariste. — Les concessions aux exigences socialistes. — Les réductions des périodes d'instruction militaire. — Les armements allemands et le réveil national : la loi de trois ans.

Voici donc, au commencement de 1913, la menace d'une guerre générale.

Quelle était, en présence de cette menace, la situation intérieure de notre pays ?

La France était dévorée par le ver rongeur de la politique, et cette politique s'exerçait depuis plus de vingt-cinq ans.

Le souci prédominant de la plupart des députés n'était pas le bien général, c'était leur réélection. La Chambre, élue au scrutin uninominal, au scrutin d'arrondissement, se trouvait donc composée, en majeure partie, d'éléments dont l'unique préoccupation était de flatter leurs électeurs et de satisfaire, par l'octroi de faveurs, leurs ambitions individuelles.

Les gens omnipotents dans le pays sont donc ceux qui peuvent agir, par leur situation, sur le plus grand nombre de votants, et en première ligne il faut placer les cabaretiers, les marchands de vin et les débitants de boissons. C'est au cabaret, en effet, que péroraient les orateurs destinés à mener la campagne pour le candidat de leur choix.

Et ce candidat était presque toujours celui qui flattait les basses passions de la foule, celui qui promettait la reprise de la fortune au

« capital » pour la distribuer aux « travailleurs ». Comme si le capital ne représentait pas le fruit de l'épargne longuement amassée, et n'était pas, suivant une heureuse expression, « du travail accumulé ! »

*

Cette manière de préparer le recrutement des représentants élus du peuple avait amené peu à peu dans le pays une sorte d'omnipotence accordée à une caste de quelques agents électoraux influents.

Dans chaque commune, dans chaque village, était le groupe des « amis du député », et malheur à ceux qui s'élevaient contre lui ou qui contrecarraient ses visées ! Pour ceux-là, pas de faveurs, pas de sursis d'appel, souvent pas *de* permis de chasse. Pour les « amis », au contraire, toutes les faveurs dont dispose l'Administration : sursis d'appel, levée des condamnations pour les délits courants, les yeux fermés sur le braconnage et la maraude, et souvent (des exemples graves l'ont démontré) les yeux fermés aussi sur des fraudes considérables faites aux dépens des droits fiscaux et, par conséquent, du Trésor public.

En revanche, l'écu était le prisonnier de ses électeurs. Il leur devait sa situation ; il là leur payait en faveurs et en votes à la Chambre.

Dans les districts ouvriers et industriels, les députés ainsi élus n'avaient qu'un souci : accorder satisfaction aux convoitises de leurs électeurs, sans se préoccuper de savoir si ces satisfactions n'allaient pas contre le bien général, contre le salut même de l'État.

Ainsi furent votées successivement les lois sur les syndicats ouvriers, qui donnaient à ceux-ci toute puissance de désorganiser le travail, d'organiser les grèves, de se réunir, de se grouper pour constituer un véritable « accaparement » de la main-d'œuvre.

Ainsi furent votées les lois néfastes qui assurèrent le privilège, si

dangereux pour la santé nationale, des bouilleurs de cru.

Mais toutes ces lois coûtaient cher. De plus, pour satisfaire les demandes des députés désireux de « payer » leurs électeurs influents, on créait un nombre de plus en plus grand de fonctionnaires auxquels il fallait donner des traitements, des retraites.

Alors se dessina, dans l'orientation de la politique intérieure, la triple campagne contre les congrégations religieuses, contre l'armée et contre le capital.

*

Nous ne voulons pas faire de personnalités. Nous ne nommerons donc pas les hommes politiques qui furent les auteurs ou les complices de ces différents projets. Nous nous contenterons de résumer brièvement les résultats déplorables de leurs agissements.

Pour couvrir les dépenses nécessitées par l'accroissement du fonctionnarisme, on eut l'idée de proposer la confiscation des biens possédés par les congrégations religieuses. On évalua, — un peu hâtivement, comme les faits l'ont démontré, — la somme globale de ces biens à plus d'un milliard, et l'on fit miroiter aux yeux des électeurs la reprise du fameux « milliard des congrégations ».

En même temps, cette politique servait à merveille les tendances antireligieuses de la majorité de la Chambre. Celle-ci avait juré d'éteindre le sentiment chrétien dans les masses. Déjà elle avait obtenu la suppression des aumôniers militaires et des aumôniers de la flotte ; déjà il était interdit de donner, dans l'intérieur des écoles, l'enseignement du catéchisme.

Les anticléricaux de la Chambre (ainsi s'intitulaient-ils) avaient compris quelle force l'Église puisait dans la collaboration des congrégations religieuses, dont la vie d'ascétisme et de discipline

librement consentie assurait le recrutement d'un personnel d'élite, tant pour l'enseignement que pour les œuvres hospitalières.

Cette force, cet appui que les congrégations apportaient à l'Église, il fallait les supprimer. Aussi la « loi des congrégations » fut-elle votée.

Eu vertu de cette loi, tous les biens possédés par les congrégations étaient confisqués au profit de l'État. En dépit du principe de l'*égalité*, qui forme la base de nos institutions, il était interdit à toute personne appartenant ou ayant appartenu à une congrégation de faire œuvre d'enseignement sous quelque forme que ce fût.

L'expérience montra le maigre résultat de cette campagne. Le « milliard des congrégations » fendit, comme par hasard, entre les mains d'agents d'affaires peu scrupuleux ; de sorte que, pour satisfaire des programmes électoraux, on avait créé un grave précédent de spoliation, et le profit tiré par le Trésor était pratiquement nul.

Mais la dissolution des congrégations religieuses ne suffisait pas à satisfaire les haines anticléricales de nos députés ; ils allèrent plus loin et votèrent la loi de séparation de l'Église et de l'État.

En vertu de cette loi, l'État s'emparait de tous les biens des fabriques et des menses épiscopales, cessait de rétribuer les ministres du culte et rompait toute relation diplomatique avec le Saint-Siège. L'ambassadeur de France auprès du Vatican fut rappelé, et le nonce apostolique à Paris brutalement expulsé de France, après qu'on eut, en violation de l'immunité diplomatique, perquisitionné dans ses papiers et dans les archives particulières de la nonciature.

*

Tels sont les points essentiels de la campagne antireligieuse. Mais celle-ci fut bientôt suivie l'une autre campagne, au moins aussi grave

pour le salut du pays : je veux parler de la campagne antimilitariste.

Pour la majorité de la Chambre de cette époque, la religion constituait, en effet, avec l'armée, le frein susceptible de s'opposer à la manifestation extérieure des mauvaises passions de la foule : la religion, parce qu'elle moralisait les esprits, prêchait la concorde et la charité, enseignait la soumission à ses supérieurs ; l'armée, parce qu'elle représentait, par sa force matérielle, le respect de l'*ordre* et la résistance certaine aux fauteurs de troubles

Aussi les deux campagnes contre la religion et contre l'armée furent-elles connexes. La campagne antimilitariste commença par les mesures destinées à diminuer le prestige des soldats et des officiers sur le reste de la population. On supprima les « retraites en musique » que les tambours et les clairons faisaient, le soir, dans les villes de garnison.

Ensuite, ce fut les décrets réglant l'ordre de préséance dans les cérémonies officielles ; puis ce furent les lois et les décrets successifs qui réduisirent petit à petit la durée du service militaire par des libérations anticipées, jusqu'à ce que le service de trois ans fût remplacé par celui de deux ans, réduit effectivement à dix-huit et même à quinze mois par des renvois prématurés de la classe dans ses foyers.

Puis, à la suite d'une retentissante « affaire » dans laquelle, sous prétexte de rectifier une erreur judiciaire, la majorité de la Chambre trouvait surtout une occasion unique d'attaquer notre état-major, la lutte contre l'armée fut poursuivie par tous les moyens : par la propagande parlée, par le livre, par les journaux, par les chansons qui tournaient en ridicule nos chefs militaires.

Et, comme couronnement à cette œuvre, les grèves antipatriotiques, faites par les ouvriers des arsenaux de l'État, encouragées à tel point que l'on put voir un jour, dans un de nos grands ports de guerre, un ministre de la Marine entrant dans l'arsenal précédé du drapeau rouge

du syndicat des ouvriers et aux sons de l'*Internationale*, jouée par leur musique !

Les manifestations de l'autorité des généraux étaient contrariées par des interpellations de députés influents, et la campagne se continuait dans la presse majoritaire. Déjà l'on avait voté la réduction des périodes d'instruction des réservistes et des territoriaux. Les « vingt-huit jours » des premiers étaient devenus vingt et un jours ; les « treize jours » des seconds avaient été réduits à neuf jours seulement, et l'on commençait à préparer la « grande réforme », celle qui devait nous conduire au service *d'un an*, en attendant la réforme, plus démocratique encore, de la suppression totale du service militaire, l'armée suspecte étant remplacée par une « garde nationale ».

On poursuivait en même temps une formidable propagande socialiste et internationaliste. Des « pacifistes », les uns criminels, les autres de très bonne foi, prêchaient l'union des peuples, la suppression des armées permanentes ; et, sans se douter qu'ils servaient ainsi la cause de l'internationalisme, nombreux furent les adeptes de cette fameuse langue universelle, *l'esperanto*, pour la diffusion de laquelle les efforts se faisaient parallèlement, et que l'on a justement appelée « le latin du prolétaire » !

*

Tel était l'état intérieur de la France au début de l'année 1911. Notre pays était profondément divisé par les tendances antireligieuses, antimilitaires, et par la haine des classes sociales les unes contre les autres.

Et cependant le patriotisme, inné dans l'âme française, sommeillait peut-être, mais n'était pas détruit malgré tous les efforts. Il suffisait d'un régiment passant dans la rue, d'une revue des troupes le 14 juillet ou à l'occasion de l'arrivée à Paris d'un souverain étranger, pour

réveiller dans le cœur de tous le noble sentiment de l'amour de la Patrie, que ressuscite la seule vue du drapeau.

Pendant ce temps, l'Allemagne se préparait à la guerre.

Il n'y a, pour s'en rendre compte, qu'à comparer les effectifs croissants des forces militaires de nos ennemis au cours des quarante dernières années.

En faisant cette comparaison, nous trouvons que l'empire d'Allemagne pouvait disposer, en 1874 *pour l'armée active seulement* :

de 470 bataillons d'infanterie,
de 460 escadrons de cavalerie,
de 300 batteries d'artillerie.

Mais déjà, en 1890, ces chiffres, qui formaient un total de 400 000 hommes, furent portés à 490 000, sans compter les officiers et les sous-officiers. Ces 490 000 hommes se répartissaient entre :

540 bataillons d'infanterie,
465 escadrons de cavalerie,
435 batteries d'artillerie,

En 1905, le ministre de la Guerre allemand décida un nouvel accroissement des effectifs de l'armée active, qui furent portés à 506 000 hommes, répartis de la façon suivante :

635 bataillons d'infanterie,
510 escadrons de cavalerie,
575 batteries d'artillerie.

Ce dernier chiffre de batteries était renforcé en 1911 et porté à 592 batteries.

En 1912, nouvel accroissement des effectifs, accroissement qui

portait l'armée active à 700 000 hommes, répartis en 25 corps d'armée, avec tous les perfectionnements modernes représentés par des troupes techniques : aérostiers, aviateurs, télégraphistes, sapeurs du génie, électriciens, compagnies de chemin de fer, etc...

Mais cela ne suffisait pas encore aux visées germaniques. L'empereur voulait, en effet, une armée tellement forte, qu'elle pût *assommer* d'abord l'un de ses adversaires, pour pouvoir ensuite se retourner contre l'autre.

Ce résultat fut obtenu par la loi militaire de 1913.

Par une habile campagne de presse, les pouvoirs publics allemands préparèrent l'opinion à une loi qui décrétait un *impôt de guerre* ; impôt non remboursable et prélevé, non pas sur le revenu, mais *en une seule fois, sur le capital possédé*.

Pour faire passer cet impôt, l'empereur agitait le spectre de la menace slave. Il disait, en somme, à ceux de ses sujets qui possédaient quelque fortune :

« Vous avez gagné un million par votre travail et votre économie. Ce million, cela vous ennuerait beaucoup de le perdre, c'est certain.

« Eh bien, ce million est menacé par les ambitions de la Russie, aidée de la France. Si vous voulez que je vous en garantisse la propriété, donnez-moi le moyen de le faire en me fournissant, par un sacrifice pécuniaire, les sommes nécessaires pour que je puisse augmenter efficacement les effectifs de l'armée, qui sont nos moyens de défense. »

Ce raisonnement « prit » en Allemagne ; l'impôt fut accepté par la masse du peuple, surtout avec l'appui des socialistes, qui saluaient avec joie ce commencement de réalisation de la « reprise du capital ».

Une fois l'impôt acquis, l'augmentation de l'armée fut aussitôt réalisée, et, en 1910, elle était, en temps de paix, portée au chiffre de 856 000 hommes :

660000	soldats,
110 000	sous-officiers.
32 000	officiers,
14 000	volontaires,
40 000	employés d'administration.
Total. 856 000	hommes.

*

En même temps que les effectifs allemands s'accroissaient ainsi et constituaient une menace non équivoque de guerre, l'état-major allemand s'attachait à perfectionner et à pousser au plus haut degré d'achèvement le matériel militaire et les services auxiliaires de l'armée.

Aux usines Krupp, à Essen, usines qui travaillent presque exclusivement à la fabrication du matériel d'artillerie, 90 000 à 100 000 ouvriers étaient employés en permanence à la réalisation des nouveaux engins de guerre. Non seulement les Allemands construisaient en nombre considérable des obusiers lourds du calibre voisin de 155 millimètres, mais encore ils créaient des mortiers de grande puissance allant jusqu'au calibre de 420 millimètres. Ces énormes pièces furent signalées chez nous, dès leur apparition, par des officiers aussi patriotes que clairvoyants ; mais leurs avertissements se heurtèrent à l'inertie bureaucratique.

Les Allemands développaient en même temps tous les engins qui devaient venir en aide à cette artillerie nouvelle. Celle-ci est remarquable par la longue portée de ses pièces. Une pièce de 305, tirée sous grand angle, peut envoyer un obus à près de 40 kilomètres !

Il fallait donc améliorer ou créer les appareils destinés à guider le tir de l'artillerie à des distances où les servants des pièces ne pouvaient plus apercevoir le but. Aussi nos ennemis poussèrent-ils très loin leurs recherches dans la voie des projecteurs électriques à grande puissance et dans celle de l'aéronautique et de l'aviation.

Et ici, c'est avec un douloureux sentiment que nous devons constater leurs progrès. L'aéronautique est une science entièrement française ; c'est en Allemagne, grâce à l'effort persévérant des pouvoirs publics, que l'aéronautique militaire a trouvé son plus grand développement.

Sous l'impulsion de l'inventeur, le comte Zeppelin, qui imagina d'immenses aérostats munis d'une carcasse rigide (type d'ailleurs assez défectueux), une véritable flotte aérienne fut créée en Allemagne. Le déplacement de ces *Zeppelins* est de plus de 30 000 mètres cubes, et leur vitesse dépasse 75 kilomètres à l'heure. Ils enlèvent un équipage de 20 à 30 hommes et peuvent emporter 1 200 à 1 500 kilogrammes d'explosifs. De plus, des usines furent construites pour fabriquer l'hydrogène nécessaire au gonflement de ces énormes aéronefs.

L'effort qu'ils ont fait pour l'aéronautique, ils l'ont fait, plus grandement peut-être encore, pour l'aviation et la construction des aéroplanes.

L'aviation, elle aussi, est une science française. Ses débuts, ses progrès ont eu lieu en France, et ce sont des aviateurs français qui établirent tous les « records du monde ». Mais les pouvoirs publics, en vain sollicités par des esprits clairvoyants, ne donnèrent pas à « la cinquième arme », comme on appelait déjà l'aviation militaire, les crédits nécessaires à son développement et à son organisation.

De sorte que l'aviation, créée en France par le génie français, fut surtout utilisée par les Allemands au point de vue des applications à la guerre moderne.

Enfin, nos ennemis poussèrent à un degré de perfection inconnu jusqu'alors l'art des transports de troupes par les voies les plus rapides, d'un point à un autre de leur territoire.

Des lignes de chemins de fer, sans autre utilité que leur but militaire, furent construites en grand nombre, surtout au voisinage des frontières où elles convergeaient. Sept grandes lignes parallèles traversent l'empire d'Allemagne de l'est à l'ouest, de façon à permettre le transfert simultané de nombreux corps d'armée de la frontière russe à la frontière française, et *vice versa*.

Les automobiles ne furent pas négligées. Les Allemands s'emparèrent aussi de cette invention essentiellement française, et l'organisation de leurs automobiles de guerre, de leurs « tracteurs » pour poids lourds, de leurs camions porteurs, constitue un modèle du genre.

On voit donc qu'en 1913 l'Allemagne était, de tous points, prête à entrer immédiatement en guerre contre la Triple-Entente.

*

Les chiffres des effectifs que nous avons donnés, relativement à l'armée allemande, ne concernent que l'armée *active*. Il faut ajouter, pour avoir le total des combattants, les effectifs des armées de réserve (*landwehr*) et de l'armée territoriale (*landsturm*).

En Allemagne, toute la partie mâle de la nation, de dix-sept à quarante-cinq ans, est susceptible d'être appelée à servir dans l'armée. On admet, en général, que la proportion de population en état de servir représente 10 pour 100 de la population totale d'un État. Si l'on applique cette règle à la population de l'empire d'Allemagne, évaluée, d'après les recensements de 1912, à 64 millions d'habitants, on voit que le nombre des combattants que l'empire du centre peut mettre en ligne atteint *six millions de soldats*.

Quant à la marine de guerre allemande, elle est formidable. Après celle de l'Angleterre, c'est la plus puissante, et elle a dépassé de beaucoup la flotte de guerre française.

Sous l'impulsion personnelle de l'empereur Guillaume, la flotte a subi des accroissements continuels jusqu'en 1912, où une loi fut votée pour en régler la composition définitive.

On voit donc que, sur mer comme sur terre, l'Allemagne, en 1913, était prête à la guerre. Ajoutons à cet exposé de sa puissance maritime la création du *canal de Kiel*, creusé entre la mer Baltique et la mer du Nord, et qui permet à nos ennemis de faire passer leurs vaisseaux de guerre de l'une à l'autre de ces deux mers, sans courir le risque de rencontrer une escadre adverse.

L'exposé de tous ces préparatifs démontre suffisamment que l'empire d'Allemagne fut, dans cette effroyable guerre de 1914 – 1915, l'agresseur conscient et patient.

*

Quelle était, en face de ces armements formidables, la situation militaire de la France ?

En 1912, l'armée comprenait, en troupes du territoire français, 530 000 hommes et 30 000 officiers ; en troupes du territoire colonial, 87 000 hommes et 4 200 officiers. C'était l'effectif total de l'armée *active* ; en y comprenant les troupes de la réserve et de l'armée territoriale, on arrive à un chiffre global de plus de 4 millions d'hommes.

Notre infanterie de l'active comprenait 163 régiments, 30 bataillons de chasseurs, 4 régiments de zouaves, 4 régiments de tirailleurs algériens, 2 régiments de la légion étrangère.

Notre cavalerie comprenait 91 régiments : 12 de cuirassiers, 32 de

dragons, 23 de chasseurs à cheval, 14 de hussards, 6 de chasseurs d'Afrique et de spahis.

Notre artillerie comprenait 62 régiments de campagne, représentant 634 batteries de 4 pièces. Cette artillerie est armée du canon de 75 millimètres, dû à la collaboration de deux officiers de la plus haute valeur : les colonels Deport et Sainte-Claire Deville. Il y avait en outre 16 batteries à cheval et 21 batteries lourdes (canon de 120 court et de 155 court). Il faut ajouter 2 régiments d'artillerie de montagne et 11 régiments d'artillerie à pied.

Huit régiments du génie (aérostiers, aviateurs, chemins de fer, téléphonistes) et 20 escadrons du train complètent cet état de l'armée active.

En période de guerre, les régiments de l'active se renforcent par l'adjonction des réservistes des classes les plus jeunes. Les réservistes plus âgés forment des *régiments de réserve*, auxquels s'ajoutent 145 régiments d'infanterie territoriale, 7 bataillons de chasseurs et 12 bataillons de zouaves territoriaux.

Quant aux troupes coloniales, elles comprenaient, en 1912, 16 régiments d'infanterie coloniale, 1 régiment de tirailleurs annamites, 4 de tonkinois, 4 de sénégalais, à 8 bataillons chacun ; 3 de malgaches, 2 escadrons de spahis sénégalais, 7 régiments d'artillerie coloniale.

Telle était l'armée de 600 000 hommes que nous avions à opposer aux 800 000 hommes de l'armée allemande.

*

L'annonce des armements allemands avait cependant secoué quelque peu la torpeur de nos gouvernants, et surtout de l'opinion publique. Il se trouva, heureusement, un ministre de la Guerre qui comprit la grandeur de la tâche qu'il avait à remplir et qui s'y attela

avec ardeur. Ce ministre fut M. Millerand.

Tout d'abord il s'appliqua à réveiller le sentiment patriotique et militaire en France ; il rétablit, dans les villes de garnison, les retraites en musique du samedi soir ; il multiplia les occasions de contact entre l'armée et la nation. Il accomplissait ainsi une œuvre préparatoire hautement utile.

De plus il précisa, dès le temps de paix, les fonctions et les pouvoirs de celui qui aurait, en temps de guerre, la lourde responsabilité du commandement en chef de nos armées. Par un choix qui indiquait une véritable prescience de l'avenir, il désigna pour le poste de généralissime le général Joffre, à qui il confia ainsi l'autorité militaire la plus haute.

Une série de réformes heureuses relatives aux cadres de la cavalerie et de l'aéronautique militaire fut encore l'œuvre de ce ministre, qu'un ridicule incident de politique intérieure amena à abandonner son portefeuille. Mais il avait bien commencé son œuvre patriotique. Il devait la reprendre avec éclat moins de trois ans après, au plus fort de la mêlée.

C'est sur ces entrefaites que l'on connut le nouveau programme des armements allemands, au commencement de l'année 1913.

Cette fois, la menace était plus directe. L'armée allemande allait avoir, pour l'active seule, 850 000 hommes, auxquels la France n'avait à opposer, comme nous l'avons vu, qu'un effectif de 600 000 soldats tout au plus.

La situation devenait grave ; une solution se présentait. Cette solution, le pays tout entier la comprit et la comprit si bien que, sous la pression de l'opinion publique, il sut l'imposer à la majorité de la Chambre des députés elle-même.

Cette solution, c'était le retour au service de *trois ans*, qui devait donner à l'active les 200 000 hommes qui lui manquaient pour se

trouver sur le pied d'égalité avec les formidables effectifs allemands.

Un projet dans ce sens fut déposé devant la Chambre par le ministre de la Guerre du cabinet Briand, M. Etienne, qui l'avait préparé dans l'esprit le plus patriotique. Le cabinet Briand tomba et fut remplacé par un ministère dont le chef fut M. Barthou. Celui-ci, d'ailleurs, appuya de toutes ses forces le projet de la « loi de trois ans ».

La loi fut, à la Chambre, l'objet de discussions très vives. Parmi les députés qui la combattirent le plus vivement, il faut citer : MM. Augagneur, Thomas, Thalamas, le général Pédoya et d'autres. Jaurès, au nom des socialistes, présenta son projet opposé de la « nation armée ».

Mais elle fut éloquemment défendue par MM. Le Hérissé, Joseph Reinach, de Montebello et d'autres députés patriotes. Dans le parti radical même, des hommes politiques comme MM. Clemenceau et Bourgeois s'étaient nettement prononcés en faveur de la loi de trois ans.

Malgré l'opposition des socialistes, la loi de trois ans fut votée, avec quelques amendements, le 19 juillet 1913, par 358 voix contre 204. M. Caillaux crut devoir protester contre ce vote « au nom du parti radical-socialiste ».

Au Sénat, la loi fut votée, le 7 août 1913, par 200 voix contre 36.

Il était temps, on le voit, puisque, un an plus tard exactement, l'Allemagne nous déclarait la guerre !

Heureusement, l'application de la loi de trois ans augmentait de 220 000 hommes les effectifs de notre armée active, qui allait être portée ainsi au chiffre de 800 000 soldats, à peu près égal à celui de l'armée allemande.

Le vote de cette loi de salut provoqua en Allemagne du désappointement d'abord, de la fureur ensuite. Aussi, en présence de l'adoption de la loi de trois ans, qu'elle considérait comme une

menace, alors qu'elle n'était, de la part de la France, qu'un acte purement défensif, l'Allemagne résolut de profiter de son avance et de nous attaquer brusquement.

Elle allait s'apercevoir que la France possédait sur elle une autre supériorité, qui, celle-là, lui est particulière : celle du patriotisme ardent de son peuple et de la valeur héroïque de ses soldats.

IV

L'« AVANT-GUERRE »

L'organisation de l'espionnage allemand. — L'industrie hôtelière. — La mainmise sur le commerce. — Les manufactures. — Les installations. — Les postes clandestins de télégraphie sans fil. — Les entrepôts cachés.

Avant d'entrer dans l'histoire de la guerre proprement dite, il y a cependant encore un chapitre à écrire sur la façon dont les Allemands avaient, par de patients travaux poursuivis depuis de longues années, préparé d'avance, *sur notre propre territoire*, les installations capables de faciliter les manœuvres, les évolutions, la marche de leurs armées lorsque celles-ci auraient envahi notre chère et belle terre de France.

Un écrivain hautement patriote, Léon Daudet, a trouvé un mot pour qualifier l'ensemble de ces opérations préparatoires ; il l'a appelé très justement l'*avant-guerre*.

Cette « avant-guerre » fut signalée par lui dans un livre véritablement prophétique, paru en 1913, un an avant la grande lutte mondiale.

Nos ennemis escomptaient une invasion d'abord, une occupation ensuite, du territoire belge. Aussi avaient-ils mené dans le royaume de Belgique une « avant-guerre » des plus soignées, afin d'y préparer l'arrivée et l'installation de leurs troupes.

L'avant-guerre avait également été organisée en Suisse et en Hollande. Dans un plan antérieur d'invasion du territoire français, les Allemands, comptant sur la collaboration de l'Italie, qui était alors

alliée, avaient projeté d'envahir la France par une marche sur Lyon en passant par la Suisse, dont ils auraient violé la neutralité.

Aussi l'infiltration allemande en Suisse fut-elle considérable. Berne, Zurich et Bâle sont trois villes dont on a pu dire qu'« elles sont aussi allemandes que Berlin » !

À Bâle, la situation est plus grave encore, la gare centrale constituant le *terminus* des deux grandes lignes de chemin de fer qui bordent le Rhin, l'une en Alsace, l'autre dans le grand-duché de Bade. Là la pénétration des armées allemandes était toute préparée.

On peut dire que le tiers de la population de Bâle est allemand.

À Berne et à Zurich (le quart de la population de cette dernière ville est également allemand), l'avant-guerre était au moins aussi poussée qu'à Bâle. De plus, les capitalistes et les ingénieurs d'outre-Rhin se sont insinués dans toutes les grosses entreprises financières ou industrielles de la Suisse, en particulier dans l'exploitation, si importante au point de vue stratégique, du chemin de fer du Saint-Gothard, qui assurait, en cas de collaboration de l'Italie avec l'Allemagne, le passage de troupes allemandes à travers les Alpes.

Heureusement, du cote suisse, ces tendances pangermanistes ont trouvé, dans les cantons de langue française, une hostilité manifeste. À Genève, à Lausanne, on a compris le danger de cette infiltration germanique lente, continue, mais sûre ; et de courageux citoyens, par la plume et par la parole, opposèrent une résistance acharnée à la conquête subreptice du pays par l'élément teuton

Quant à la Hollande, l'influence allemande s'y est exercée avec d'autant plus de facilité, que le prince consort, l'époux de la reine régnante, est un prince allemand.

On a bien vu, d'ailleurs, dans cette guerre, l'effet de cette mainmise de l'influence germanique sur la Hollande. Malgré une neutralité « théorique », la Hollande fut la porte ouverte par laquelle

l'Allemagne, à peu près séparée économiquement du reste du monde, put se ravitailler librement.

*

Mais c'est surtout la Belgique qui, en dehors de la France, a été le plus « travaillée » par les agents et les espions d'outre-Rhin.

La Belgique, étant donnée l'idée bien arrêtée des Allemands de violer son territoire pour envahir la France, avait pour nos ennemis une importance de premier ordre.

Liège, en effet, situé à trente kilomètres à peine de leur frontière, où ils ont concentré un réseau serré de chemins de fer qui tous convergent vers cette ville, a pris, au point de vue stratégique, une importance considérable. Liège commande la vallée de la Meuse. La grande ligne de chemin de fer de Paris à Berlin y passe, et, comme nous l'avons dit, de nombreuses voies ferrées allemandes sont dirigées vers cette grande cité.

Il était donc de première urgence pour les Allemands d'avoir la mainmise sur Liège et la Wallonie tout entière.

Les Belges avaient, d'ailleurs, pressenti le danger. Un de leurs généraux, le général Brialmont, avait dressé sur les hauteurs qui entourent la ville un cercle de forts en béton, armés de coupoles blindées.

Pour arriver à « posséder » la Wallonie industrielle, nos ennemis usèrent de leurs procédés ordinaires d'infiltration : ils y envoyèrent leurs ouvriers et leurs employés de commerce.

Dans chaque usine, des ouvriers allemands étaient embauchés. Ces ouvriers étudiaient tout, prenaient des notes sur tout et communiquaient leurs observations à Berlin, au service central des renseignements confidentiels.

La fameuse *fabrique d'armes*, en dépit de son titre, soigneusement mis en avant, de *nationale*, était presque entièrement la propriété d'actionnaires germaniques.

Dans de nombreuses usines, appartenant à des Allemands sous le couvert d'un prête-nom belge, et situées au voisinage de la frontière française, on avait établi d'avance des terrasses en béton armé pour recevoir des pièces d'artillerie lourde et de siège.

Bruxelles était, naturellement, fortement envahie par l'élément tudesque. La plupart des brasseries, des restaurants, des cinématographes de la capitale belge étaient possédés ou exploités par un personnel allemand. Inutile de dire que l'élément d'outre-Rhin dominait dans la domesticité des hôtels et des restaurants.

Mais c'est à Anvers, surtout, que l'effort allemand a été porté au maximum.

Anvers, en effet, comme Liège pour le pays *wallon*, revendique le titre de métropole du pays *flamand*. Or on sait que l'antagonisme a toujours existé en Belgique entre l'élément flamand et l'élément wallon. Alors que ce dernier emploie exclusivement le français, le Flamand ne se sert que de la langue flamande, sorte de patois dérivé plus ou moins directement de la langue de nos ennemis.

Cette similitude de langage d'une part, l'antagonisme avec l'élément francophile d'autre part, constituaient un excellent terrain pour les menées allemandes. L'importance maritime du port d'Anvers, près de l'embouchure de l'Escaut, fournit le prétexte de l'installation d'innombrables « firmes » germaniques dans la capitale des Flandres.

Anvers est le port naturel d'exportation des produits d'Allemagne du centre et du sud ; aussi fut-elle vite envahie par les commerçants teutons. Les banques allemandes s'y distinguèrent par leur nombre et leur prospérité. Les grandes compagnies de navigation d'Allemagne y installèrent des docks et des entrepôts immenses ; leur influence s'y

affirma rapidement prépondérante, et les meilleurs emplacements le long des quais étaient réservés à leurs bateaux.

Le commerce des grains, si important à Anvers, était presque devenu un monopole allemand. Il en était de même de l'importation des engrais chimiques et du commerce des peaux.

Naturellement tous ces résidents ennemis travaillaient, dans l'ombre, en vue de la guerre prochaine et imminente. Ils installaient, à leur domicile, des postes clandestins de télégraphie sans fil.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que, tout en séjournant dans des cités belges, les Teutons n'en restaient pas moins exclusivement *Allemands*.

Ils le demeuraient, non seulement de cœur, mais encore de fait ; ils n'achetaient que des produits de leur pays, ne s'habillaient que de vêtements venant de chez eux, ne consommaient que des denrées d'origine germanique.

*

Noyons maintenant ce qu'a été l'« avant-guerre » en France.

Tout d'abord, le nombre des naturalisations s'est accru, au cours des dernières années, dans des proportions telles, que sa seule inspection aurait dû émouvoir les pouvoirs publics.

Ainsi ces naturalisations, dont le nombre était de 38 000 en 1896, atteignaient, en 1901, le chiffre de 65 000, celui de 90000 en 1906, et de *cent vingt mille* en 1911 !

En outre, de puissantes agences de renseignements, déguisées sous le couvert d'agences de « renseignements commerciaux », centralisaient et envoyaient à Berlin tous les documents relatifs à la situation commerciale, à la situation de fortune, au crédit des industriels, des commerçants, des fabricants, des banquiers. De sorte

que, grâce aux fiches précises fournies par ces agences, les Allemands, en envahissant le territoire et en occupant une ville, devaient connaître exactement le montant des fortunes locales et l'importance de la contribution de guerre dont ils pouvaient ainsi frapper la cité envahie par eux.



Garçons de café, revendeurs, livreurs, chacun de ces industriels était doublé d'un espion.

Indépendamment de ces faits, d'autres beaucoup plus graves se produisaient, qui pouvaient compromettre gravement l'efficacité de notre défense nationale.

Ainsi, dans la plupart de nos forts de l'Est, les machines étaient alimentées par des charbons de provenance allemande, l'ait d'autant plus regrettable, que nous avons précisément, dans la Lorraine française, d'importants gisements de houille encore inexploités.

De plus, par d'habiles manœuvres de substitutions de personnes, les locomotives des voies ferrées qui les relient entre eux proviennent de fabriques allemandes. Quand il fallut procéder à l'installation et aux essais de ces machines, on dut, naturellement, faire venir des ingénieurs et des ouvriers au courant de leur construction et de leur

fonctionnement, c'est-à-dire des Allemands. Et ainsi des individus de la nationalité ennemie eurent toutes facilités pour entrer dans nos forts et en connaître, à leur aise, les dispositions !

Notre service de l'aéronautique militaire, dans lequel, par le génie de nos savants et l'audace de nos pilotes, nous avions pris la première place, était complètement à la merci de l'industrie allemande pour la fourniture de l'hydrogène nécessaire au gonflement des dirigeables.

*

Mais où l'infiltration allemande s'est surtout manifestée, c'est dans l'industrie des hôtels et des restaurants.

C'est, surtout dans les grands hôtels, dans ces luxueux caravansérails modernes où un luxe, de mauvais goût d'ailleurs, comme tout ce qui est allemand, est en quelque sorte l'enseigne de la maison, que cet espionnage s'exerce sur une grande échelle.

En effet, c'est là que descendent les voyageurs de marque, les diplomates en mission, les officiers généraux en voyage. C'est donc là qu'il y a le plus de chance de glaner les bons « tuyaux ».

De plus, dans ces immenses maisons, se donnent, au restaurant, les dîners et les thés. À ces dîners et à ces thés les voyageurs importants donnent rendez-vous à leurs amis. Souvent, afin d'éviter les oreilles indiscretes des voisins, leur dîner est commandé et servi dans un petit salon séparé.

Ils sont, en effet, à l'abri des oreilles « des autres convives » ; mais il y a d'autres oreilles aux écoutes, ce sont celles des maîtres d'hôtel et des garçons, Allemands pour la plupart. Tous sont polyglottes.

Ces valets accomplissent, pendant le repas, un service remarquable par sa discrétion. Ils se gardent de faire du bruit en choquant les assiettes et les couverts : ce bruit leur ferait perdre les mots qu'ils

doivent saisir au cours des conversations entre les convives. Ceux-ci se laissent aller sans crainte à leurs confidences, dont pas une syllabe n'est perdue. Tout est recueilli par des oreilles attentives, tout est noté fidèlement sur des carnets, tout est ensuite transmis intégralement à Berlin, au service des renseignements.

Une autre « industrie d'espionnage » où les Allemands, — ou plutôt les Allemandes, — sont sans rivales, est celle des gouvernantes d'enfants et des institutrices.

Combien de familles de hauts fonctionnaires, de généraux même, ont commis inconsciemment l'imprudence d'introduire chez eux une institutrice allemande pour « apprendre la langue à leurs enfants » ! Ces institutrices ont, d'ailleurs, toutes les qualités requises ; elles sont instruites, assidues à leur travail, dociles et soumises dans leurs rapports avec les maîtres de la maison. Ce sont des auxiliaires modèles. Aussi *Fraulein* est-elle bientôt de la famille ; elle dîne à table avec les enfants et leurs parents. On ne se gêne plus devant elle ; elle est si discrète et fait si peu de bruit !

Mais *Fraulein* n'a pas les oreilles fermées ; elle recueille et note avec soin tout ce qu'elle entend, elle enregistre avec précision tous les renseignements qu'elle peut recueillir sur les personnes, sur les fonctionnaires qui fréquentent la maison où elle est placée. Tout cela est communiqué, soit à Berlin directement, soit à l'ambassade allemande de Paris.

*

Mais nous allons assister maintenant à une entreprise allemande d'une importance beaucoup plus grave : je veux parler de la mainmise sur les ressources minérales du sol français, et en particulier sur les richissimes gisements ferrugineux découverts en Normandie.

On sait la prodigieuse extension qu'ont prise, chez nos ennemis,

deux industries qu'ils ont portées au premier rang : l'industrie chimique et l'industrie métallurgique.

La première comporte, comme accessoire, l'industrie des produits pharmaceutiques. De ces produits ils ont inondé la France, si bien que les huit dixièmes des « spécialités » vantées à la quatrième page des journaux et vendues par nos pharmaciens, sous des étiquettes de forme française, étaient des produits de l'industrie allemande.

La seconde grande industrie de nos ennemis est l'industrie métallurgique.

Pour celle-ci, deux éléments, deux « matières premières », sont également nécessaires : la houille, qui est le combustible, et le minerai de fer, qui est l'origine du produit.

L'Allemagne est assurée, par ses mines de Westphalie, d'une quantité suffisante de charbon, et cela pour de longues années encore. Ses puits fournissent en abondance le précieux élément. Mais il n'en est pas de même du minerai de fer, et des statisticiens ont fait ce calcul que, dans un demi-siècle au plus, les gisements de minerai ferrugineux d'Allemagne seront complètement épuisés.

Or que deviendrait l'Allemagne, cette nation dont la guerre est l'« industrie nationale », sans ses fabriques d'acier, de fusils et de canons ?

Aussi les gouvernants d'outre-Rhin, qui savent prévoir les événements à longue échéance, ont-ils jeté leur dévolu sur les régions de l'Europe où existaient d'abondants minerais de fer. Parmi ces régions, se trouve une province française, la Normandie, où des géologues ont découvert récemment des gisements ferrugineux d'une exceptionnelle richesse.

De plus, en Lorraine française, tout le bassin de Briey est un immense champ de mines de fer ; mais ces mines sont loin d'avoir la richesse des gisements nouvellement découverts dans les régions

normandes.

Aussitôt que ces gisements furent signalés, les capitalistes allemands se ruèrent à l'assaut des concessions d'exploitation. À l'aide de sociétés à façade habilement « maquillée », ils s'emparèrent de ces richesses minérales.

De sorte que, sur onze mines de fer du bassin normand, neuf appartiennent ou sont concédées à des Allemands, une à un Hollandais. La onzième seule est la propriété de Français ; encore ont-ils avec les Allemands un contrat pour plus de quinze ans.

Mais ces produits minéraux, extraits du sol français, il faut les transporter aux fourneaux allemands, et le transport par les voies ferrées françaises a le double inconvénient, pour nos ennemis, d'être onéreux et de procurer des bénéfices à une entreprise française.

Aussi les Allemands ont-ils agi autrement. Ils ont créé de toutes pièces un *port maritime* sur la Manche, à proximité des gisements de fer. Ce port est voisin de Cherbourg, ce qui facilite l'espionnage de notre grand arsenal maritime. Là, dans ce port de Diélette, les minerais sont chargés par des manouvriers allemands sur des bateaux allemands, qui les transportent directement au port allemand de Hambourg, d'où ils gagnent, par les chemins de fer allemands, les hauts fourneaux allemands qui les transformeront en acier allemand, en canons allemands, en obus allemands, en fusils allemands.

On comprend aisément la gravité d'un pareil état de choses.

Pareille campagne d'accaparement a été commencée également en Bretagne, dans le département de la Loire-Inférieure, où trois importants gisements de minerai sont concédés à des exploitants étrangers, associés de plus ou moins loin avec les usines Krupp.

Les tentatives d'accaparement et d'installation des Allemands sur des points importants de nos côtes se sont, d'ailleurs, traduites par des achats considérables de terrains dans les îles du littoral breton, à

Bréhat notamment, et dans la Méditerranée, à Porquerolles, près de Toulon. Ces points, une fois acquis, pouvaient aisément devenir, soit des postes clandestins de ravitaillement pour des sous-marins, soit des postes de télégraphie sans fil.

*

Puisque nous sommes amené à parler de ces installations allemandes dans des ports du littoral, il importe de signaler cette forme de l'« avant-guerre », consistant en une préparation lointaine des opérations navales de la flotte germanique *sur toutes les mers du monde*.

Ainsi, pendant plusieurs années, la campagne sur mer était préparée par les Allemands. Aux États-Unis, de nombreuses stations de télégraphie sans fil étaient établies, les unes fonctionnant ouvertement, comme postes de sociétés allemandes ; les autres (et celles-ci les plus nombreuses) clandestines, dissimulées dans de vastes propriétés voisines de la mer. À l'aide de ces stations, les émissaires teutons installés aux États-Unis pouvaient prévenir les croiseurs et les pirates allemands de l'Atlantique du départ des navires allant en Angleterre, leur en signaler la cargaison et l'itinéraire, leur en faire connaître la vitesse, c'est-à-dire leur fournir tous les renseignements nécessaires pour qu'ils puissent les couler à leur aise.

Dans les îles isolées des Antilles étaient installés d'importants dépôts de pétrole pour les sous-marins. Des dépôts analogues ont été découverts dans les rochers des îlots déserts qui abondent le long de la côte de Norvège.

Sur la Terre de Feu, dans l'Atlantique sud, se trouvaient dissimulés des postes de ravitaillement. De même, dans des îles de l'archipel Chilien, le long de la côte pacifique de l'Amérique du Sud, les navires allemands avaient établi une véritable « base navale », qui a permis à

une de leurs escadres de croiseurs d'écumer la mer pendant plusieurs mois, en leur offrant un abri sur contre les poursuites des navires de guerre anglais ou alliés. Tout cela avait été exécuté grâce à des expéditions, d'apparence scientifique, faites par des navires de guerre allemands, comme le *Planel*, par exemple. Sous le prétexte de recherches océanographiques, ce navire avait parcouru la mer dans tous les sens et avait pu choisir avec soin les stations, les plus avantageuses pour les installations d'avant-guerre.

On le voit, nos ennemis avaient tout prévu, tout organisé longtemps à l'avance ; et c'est cette longue préparation qui montre bien leur préméditation de déclarer la guerre.

*

Il nous reste à signaler une dernière forme de l'« avant-guerre », l'invasion dans un domaine qui, semble-t-il, devait être complètement fermé aux lourds et grossiers citoyens de l'empire d'Allemagne.

Nous voulons parler du domaine de l'art et de la mode.

En matière d'art, par suite d'un snobisme excessif de la part des Français et surtout des Françaises, ils ont réussi, pendant les vingt dernières années, à imposer chez nous de véritables horreurs.

Ce furent d'abord les meubles et les objets d'art connus sous le nom générique de « *modem style* », style conçu, enfanté et développé à Munich sous le nom de style « *sécession* ».

C'est d'Allemagne également que nous est venue la nouvelle école musicale, déguisant sous le nom de « *polyphonie* » une véritable « *cacophonie* ».

C'est d'Allemagne que nous sont venues certaines productions théâtrales, aussi ridicules que malsaines, qui ont empoisonné, pendant des années, les scènes de nos théâtres parisiens.

C'est d'Allemagne enfin que nous vient cette architecture qui, par les « maisons de rapport » qu'elle a construites, déshonore l'harmonie des plus beaux quartiers de la capitale de la France. L'architecture allemande est, à la façade, le digne pendant de la décoration intérieure.

C'est d'Allemagne que nous viennent ces images et ces objets, aussi grossiers que peu décents, que les camelots de nos boulevards offraient aux étrangers ; et ceux-ci ne manquaient pas d'accuser la légèreté des mœurs de la « Babylone moderne », alors que ces produits provenaient d'outre-Rhin.

Voilà pour « l'art » allemand et son influence en France.

En ce qui concerne les modes, l'intrusion germanique est moins compréhensible encore, quoique tout aussi importante.

Les commerçants d'outre-Rhin ont vite senti quelle source de fortune constituait, à Paris, la *mode* avec ses innombrables ramifications. Ils ont donc cherché à s'en emparer.

Au cours des dernières années surtout, de nombreuses maisons du quartier de la rue de la Paix, de l'Opéra, de la place Vendôme, étaient, sinon entièrement allemandes, du moins commanditées en grande partie par des capitaux allemands. Plusieurs journaux de mode, édités à Paris, s'imprimaient à Berlin, à Munich, à Vienne.

Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, que les modes des dernières années aient été hideuses : elles étaient le produit du goût allemand, ce qui est tout dire. Il y a cependant une chose caractéristique de ces modes : c'est leur indécence, indécence qui n'avait jamais été atteinte tant que la mode était restée une chose purement française, c'est-à-dire élégante et distinguée.

Et non seulement, à l'aide de leur infiltration lente et continue, ils avaient réussi à mettre la main sur les modes féminines, mais ils avaient contaminé le costume masculin, et ils avaient réussi à

implanter chez nous ces horribles chapeaux fendus, en feutre vert, avec le nœud de ruban placé par derrière, rappelant les chapeaux tyroliens, pourvus d'une plume de coq de bruyère, dont aiment à se parer les massifs touristes allemands qui excursionnent dans les Alpes Bavaroises.

*

Pour terminer ce chapitre consacré à l'avant-guerre, il nous reste à dire un mot de l'occupation, par des entreprises ou des propriétaires allemands, du territoire français aux endroits les plus importants au point de vue militaire et de la mobilisation.

Aux environs immédiats de Paris, à Puteaux, par exemple, qui possède un arsenal d'artillerie, une succursale d'une grande fabrique allemande de lampes électriques est venue s'installer juste en face des ateliers militaires.

Le long des voies ferrées stratégiques, au voisinage des ponts que franchissent les grandes lignes de chemins de fer devant être utilisées pour la mobilisation, on est toujours sûr de trouver une usine ou un entrepôt prussien.

Mais c'est surtout la vallée de l'Oise qui fourmille d'usines, de fabriques et d'entrepôts de marchandises et de produits d'outre-Rhin.

De tout temps, comme nous l'avons dit, les stratèges germains avaient conçu le projet, pour envahir la France, de violer la neutralité de la Belgique, de franchir la Meuse et de descendre sur Paris en suivant la vallée de l'Oise. Les événements du début de la guerre ont, d'ailleurs, démontré que ce rêve devenait une réalité.

Il fallait donc à tout prix s'assurer, dans la vallée de l'Oise, des installations préalables. Les Allemands n'ont eu garde d'y manquer.

C'est ainsi qu'à Creil, dans cette importante station de jonction de

la ligne du Nord, plusieurs usines d'électricité, de produits chimiques, sont, sinon allemandes, du moins en partie allemandes ou comptent un grand nombre d'actionnaires allemands.

En Champagne, région qui fut toujours prévue comme l'un des grands champs de bataille probables de la guerre, les Allemands se sont installés directement en marchands et en fabricants de vins de Champagne. Aussi nombreuses sont, à Reims même, les maisons de champagne appartenant à des Allemands. On en a mis quelques-unes sous séquestre depuis la déclaration de guerre, et leurs propriétaires sont internés. Mais on frémit à l'idée que la plus grande partie du personnel de ces maisons comprenait des sous-officiers et des officiers de la landwehr allemande, qui connaissaient à merveille tous les coins de la malheureuse ville de Reims, et qui indiquaient aux artilleurs de Guillaume II les endroits précis où ils devaient diriger leurs obus.

En Lorraine, dans la région frontière des environs de Nancy et dans les Ardennes, l'intrusion germanique s'est particulièrement intensifiée.

Là, en plein milieu de nos installations militaires, de nos grands forts de couverture et de nos casernements, des fermes, des carrières, des fours à chaux ont été achetés, outillés ou mis en œuvre par nos ennemis.

À Charleville, notamment, des industriels allemands, exploitent d'énormes étendues de forêts, à l'aide d'un personnel qui en connaît ainsi les moindres sentiers. Enfin, dans toute notre région de l'Est, en Champagne, en Lorraine, en Argonne, de véritables colonies d'Allemands cultivateurs se sont fondées. Ils ont loué des fermes, sous prétexte de les cultiver, en réalité pour pouvoir explorer à loisir la région de la frontière sur laquelle ils séjournent. En Woëvre, ces fermes allemandes sont nombreuses. On a vu, au cours des opérations qui se sont déroulées dans ce pays, l'importance qu'avait pour nos

ennemis le fait de trouver des installations toutes prêtes, d'avoir sous la main des agents de renseignements parfaitement instruits sur les hommes et les choses du pays envahi.

C'était donc une longue et minutieuse préparation que celle de l'avant-guerre faite par l'Allemagne ; elle s'y prenait à l'avance pour envahir le territoire français.

Heureusement l'héroïsme de la nation belge, la vaillance de nos soldats et celle de nos alliés ont fait échouer ces plans monstrueux, si laborieusement et si perfidement combinés.

LES PRÉTENTES DE LA GUERRE

L'attentat de Serajevo. — L'ultimatum autrichien à la Serbie. — La préméditation. — Les efforts de la France, de la Russie, de l'Angleterre en vue du maintien de la paix. — L'intervention de S. S. Pie X. — Berlin pousse à la guerre.

Nous avons vu, au cours des chapitres qui précèdent, que la politique autrichienne était basée sur l'anéantissement de la Serbie. Les deux empires du centre, les deux « nations de proie », n'attendaient qu'une occasion pour provoquer l'incident d'où devait sortir la guerre.

Cette occasion fut l'attentat de Serajevo.

Le 28 juin 1914, Paris était en fête : c'était le jour du « Grand-Prix ». Toutes les élégances parisiennes se donnent, ce jour-là, rendez-vous autour du champ de courses de Longchamp, et un concours de population, que l'on peut évaluer à deux cent mille personnes, vient assister aux épreuves qui s'y donnent en vue de conquérir le « Grand-Prix ».

Or, au moment du « retour du Bois », les camelots criaient une nouvelle sensationnelle, annoncée par les journaux du soir :

« Demandez l'assassinat du prince héritier d'Autriche ! »

La foule se jetait sur les journaux et apprenait alors la vérité, que les dépêches du lendemain matin confirmèrent en la complétant.

Au cours d'une visite dans la capitale de la Bosnie, à Serajevo, en compagnie de sa femme, la duchesse de Hohenberg, l'archiduc François-Ferdinand, prince héritier du trône d'Autriche et de Hongrie,

avait été assassiné. Un premier attentat venait d'être accompli, une bombe avait éclaté après le passage de la voiture du prince, quand un individu du nom de Prinzip tira deux coups de *browning* sur le couple princier, qui fut mortellement frappé. L'archiduc et la duchesse rendirent le dernier soupir quelques instants après.

À l'annonce de ce meurtre, une véritable stupeur s'empara de l'Europe, et l'on comprit, sans trop savoir pourquoi, par une sorte de prescience des événements, que des conséquences graves allaient en résulter pour la paix générale.

*

Aussitôt l'attentat commis, la presse autrichienne commença son œuvre par une campagne tendancieuse. Elle rendait la Serbie tout entière responsable du crime commis par Prinzip. Or Prinzip, né en Bosnie, n'était pas Serbe. Il avait simplement étudié à Belgrade. Quant à l'auteur du lancement de la bombe, c'était un typographe, qui déclara avoir reçu l'engin d'un anarchiste serbe, dont il ne put dire le nom. Mais cet individu avait été signalé à la police autrichienne par le service de la sûreté du royaume de Serbie.

Comme première conséquence de cette campagne, il y eut une véritable persécution contre l'élément serbe en Bosnie et en Herzégovine. Les perquisitions, les visites domiciliaires, les arrestations des sujets serbes ou de personnages simplement soupçonnés de sympathies pour la Serbie, furent choses absolument courantes.

Le 7 juillet, au cours d'un conseil des ministres, on prit une résolution extrême. La Russie fut avertie que l'Autriche serait peut-être « obligée » de recourir, vis-à-vis de la Serbie, à « des mesures de répression ».

À partir de ce moment, commença l'ère de la tension diplomatique ;

tension d'abord faible, puis peu à peu croissante, et qui devait aller jusqu'à la rupture.

La presse austro-allemande insinuait que la guerre à la Serbie serait limitée à la lutte inégale du puissant empire austro-hongrois contre le petit royaume serbe ; que cette lutte serait d'ailleurs courte et facile pour l'Autriche, étant donné l'état d'épuisement où deux guerres successives avaient jeté la Serbie.

La tension augmentait, et, le 20 juillet, on commençait à perdre un peu de confiance dans une solution pacifique.

C'est alors que le Gouvernement autrichien adressa une note au Gouvernement serbe au sujet de l'attentat de Serajevo.

Dans cette note, il exposait qu'il considérait la Serbie comme responsable de l'attentat. La note se terminait par une formule, véritable « acte de soumission » que l'Autriche voulait imposer à la Serbie, et en vertu de laquelle le Gouvernement serbe devait s'engager, entre autres choses, « à supprimer de l'instruction publique tout ce qui pourrait servir à fomenter la haine contre l'Autriche ; à éloigner du service militaire tous les officiers coupables de propagande contre le Gouvernement autrichien, et *dont celui-ci se réservait de faire connaître la liste* ; à accepter la collaboration du Gouvernement autrichien dans la répression du mouvement subversif. »

Cette dernière clause n'était autre que l'intrusion du Gouvernement austro-hongrois dans les affaires intérieures de la Serbie, pour qui elle eût été un véritable commencement de domestication.

Mais, chose plus grave, la note se terminait par une clause qui donnait *quarante-huit heures* au Gouvernement serbe pour faire connaître son acceptation, faute de laquelle le Gouvernement autrichien rappellerait son ambassadeur à Belgrade.

C'était, on le voit, une véritable manœuvre de brigand qui met le

couteau sous la gorge du voyageur qu'il veut détrousser. C'était un véritable *ultimatum*, avec la restriction que les délais d'acceptation rendaient précisément toute discussion impossible.

Dès lors la tension diplomatique s'accroît d'une façon dangereuse.

*

Pendant ce temps, le 15 juillet, M. Poincaré, président de la République française, avait quitté Paris pour se rendre à Dunkerque et s'y embarquer à bord du cuirassé *la France*, qui devait le conduire à Saint-Petersbourg, en compagnie de M. Viviani, président du Conseil des ministres, et sous l'escorte de l'amiral Le Bris.

Le président débarqua à Cronstadt, le 20 juillet. Au dîner qui eut lieu le soir de l'arrivée, et auquel assistaient, outre les souverains russes, le prince de Montenegro et le prince de Serbie, les toasts de l'empereur et du président furent très intentionnellement empreints des sentiments les plus pacifiques ; mais cependant ils affirmèrent, avec une chaleur particulière, le désir des deux nations de maintenir toujours leur union par une collaboration étroite. Une grande revue de l'armée russe donnait d'ailleurs à l'affirmation de cette union une sorte de consécration militaire.

Mais, pendant ce mois de juillet, de graves événements de politique intérieure se déroulaient dans les États de la Triple-Entente.

En France, le retentissant procès de M^{me} Caillaux, — elle avait tué, le 16 mars, de deux coups de revolver, le directeur du *Figaro*, Gaston Calmette, qui menait dans son journal une campagne française et patriotique contre l'ancien ministre des Finances, — avait réveillé les divisions politiques et la haine des partis.

De plus, au commencement de juillet, le sénateur Charles Humbert

avait interpellé le Gouvernement sur l'insuffisance des armements de nos forts de l'Est.

M. Clemenceau, appuyant énergiquement cette interpellation, insista sur la question posée au ministre de la Guerre. Le pays fut très ému par cet incident, soulevé précisément au moment où l'horizon diplomatique devenait sombre et où la paix commençait à paraître menacée.

En Angleterre, la situation politique intérieure était également fort agitée.

Une loi avait été votée, qui établissait l'existence d'un Parlement irlandais. Or on annonçait que la province de l'Ulster, protestante en majeure partie, refuserait de reconnaître l'autorité de ce Parlement, et ce refus se traduisait par des préparatifs militaires qui pouvaient justement faire craindre une guerre civile.

D'autre part, les « suffragettes », propagandistes par le fait en faveur du vote des femmes, avaient entrepris dans le Royaume-Uni une violente campagne qui se manifestait par le jet et l'explosion de bombes dans les églises et les monuments publics.

La situation intérieure de l'Angleterre se trouvait donc également des plus troublées lorsque éclata le conflit austro-serbe. Cependant le roi George II passa en revue, le 15 juillet, dans la rade de Spithead, la formidable flotte britannique. Ce fut une véritable mobilisation navale, au cours de laquelle le souverain put constater la présence et l'armement complet de quatre cent quatre-vingt-dix navires prêts à partir en guerre.

En Russie, l'horizon intérieur n'était guère plus éclairci.

Vers le milieu de juillet, une crise ouvrière très grave s'était produite à Saint-Petersbourg. Plus de cent mille ouvriers grévistes parcouraient les rues de la capitale russe, entrant en conflit avec les forces de police, à un tel degré que cette manifestation, commencée

avec des allures de grève, prenait peu à peu l'aspect d'une véritable révolution.

Ainsi, en France, division politique à l'intérieur ; en Angleterre, menace d'une guerre civile en Irlande ; en Russie, symptôme d'un mouvement insurrectionnel.

Les conditions paraissaient donc favorables à l'Allemagne et à l'Autriche pour poursuivre leur politique de conquête, à laquelle il semblait que les puissances de la Triple Entente ne fussent pas en état de résister efficacement.

*

Malheureusement pour la diplomatie austro-allemande, celle de la Triple-Entente avait l'œil ouvert et l'attention éveillée.

La rencontre, à Saint-Petersbourg, du tsar et de M. Poincaré, au moment précis où s'obscurcissait l'horizon de la politique européenne, avait permis aux deux chefs d'État d'échanger leurs vues et d'arrêter en commun les dispositions à prendre en cas de conflit.

Pendant ce temps, le Gouvernement serbe avait répondu, dans les délais exigés, à l'ultimatum posé par l'Autriche.

Dans cette réponse, il repoussait énergiquement toute complicité dans l'attentat de Serajevo, à la répression duquel il se disait tout prêt à collaborer.

Il s'engageait à réprimer toute tentative dans le sens de ce qui pourrait paraître hostile à l'Autriche-Hongrie ; à éloigner de l'armée ceux qu'une enquête judiciaire aurait montrés coupables de manœuvres anti-autrichiennes ; à ouvrir une enquête contre ceux qui auraient été éventuellement mêlés au complot dont le résultat fut l'assassinat de Serajevo.

Mais, ces concessions faites, il déclarait ne pas comprendre la

clause par laquelle le Gouvernement autrichien exigeait que la Serbie s'engageât à accepter, *sur son propre territoire*, la collaboration des organes du Gouvernement austro-hongrois.

La réponse serbe donnait satisfaction à toutes les demandes de l'Autriche, sauf à la clause, inacceptable pour lui, de l'intrusion d'un contrôle autrichien dans les affaires intérieures de la Serbie. Malgré le court délai accordé, la réponse était faite en temps voulu.

La Serbie avait donc montré toute sa bonne volonté en vue d'éviter un conflit grave entre les deux nations voisines.

Le Gouvernement russe avait fait en vain demander à Vienne une prolongation du délai accordé pour la réponse. L'Autriche répliqua que la question était *uniquement entre l'Autriche et la Serbie*, et que le conflit éventuel était destiné à être absolument *localisé*.

*

Cependant, malgré ces concessions, malgré cette bonne volonté évidente de la Serbie d'écarter tout motif de rupture, le Gouvernement autrichien passa outre.

Il prétendit ne pas pouvoir se montrer satisfait de la réponse serbe. En conséquence, l'ambassadeur d'Autriche à Belgrade quitta la capitale serbe avec son personnel.

Ce fut alors que la diplomatie européenne intervint.

L'ambassadeur d'Allemagne à Paris, M. de Schœn, vint hypocritement s'entretenir avec M. Bienvenu-Martin, chargé de l'intérim de la présidence du Conseil, en l'absence de M. Viviani, qui accompagnait le président de la République en Russie. Dans cet entretien, il exprimait l'espoir que le conflit pourrait encore être localisé, et que « la conflagration guerrière ne s'étendrait pas à l'Europe, qui resterait en dehors du débat ».

Mais, pendant que le faux personnage faisait ainsi des protestations pacifiques, l'Allemagne commençait sa mobilisation. Le 25 juillet, elle avait déjà concentré plusieurs corps d'armée aux environs de Thionville et de Metz.

À Berlin, en outre, une propagande active était faite dans le peuple pour organiser des manifestations de sympathie pour l'Autriche.

Malgré ces symptômes belliqueux, les diplomates de la Triple-Entente s'employèrent énergiquement à lutter en faveur du maintien de la paix.

Les puissances de la Triple-Entente avaient l'impression très nette que l'action directrice de la politique autrichienne n'était pas à Vienne, mais bien à Berlin ; aussi l'Angleterre prit-elle l'initiative d'une action commune, en vue d'amener l'Autriche-Hongrie sur le terrain de la conciliation.

La Russie avait, dès le début de la crise, soutenu la politique de la Serbie, menacée par un adversaire dont la puissance était hors de proportion avec la sienne. L'Angleterre proposa à la France, à l'Italie et à l'Allemagne, d'exercer une action médiatrice entre la Russie et l'Autriche, et de s'entremettre en vue d'éviter la guerre, qui menaçait de plus en plus.

L'Italie et la France adhérèrent officiellement à la proposition anglaise.

Quant à l'Allemagne, elle réservait sa décision, et ses ambassadeurs à Londres, à Paris, à Saint-Pétersbourg, communiquaient aux chancelleries de ces pays des réponses dilatoires.

Pendant ce temps-là, l'empereur Guillaume II, en croisière à bord de son yacht, sur les côtes de Norvège, rentrait précipitamment à Kiel, où il débarquait le 27 juillet.

Aussitôt débarqué, bien que parfaitement instruit de tous ces

incidents, dont il était, au fond, le principal instigateur, il simula la plus profonde surprise et télégraphia la dépêche suivante à son cousin l'empereur de Russie, Nicolas II :

« J'apprends avec une grande inquiétude l'impression que l'action austro-hongroise a produite dans ton empire.

« L'agitation sans scrupule qui s'exerce depuis des années en Serbie a provoqué l'assassinat de l'infortuné François-Ferdinand.

« Les Serbes sont encore dominés par l'esprit qui les a poussés naguère à l'assassinat de leur roi et de leur reine.

« Sans aucun doute, tu conviendras avec moi que tous deux, ainsi que les autres souverains, avons intérêt à ce que tous ceux qui portent la responsabilité de cet horrible attentat soient punis.

« D'autre part, je comprends très bien comment il est difficile, pour toi et pour ton gouvernement, de marcher à l'encontre de l'opinion publique.

« Grâce à l'amitié qui me lie étroitement à François-Joseph depuis de longues années, *je déploie toute mon influence sur l'Autriche-Hongrie pour la pousser à s'entendre ouvertement et pacifiquement avec la Russie*. J'espère ardemment que tu seconderas mes efforts en vue d'éloigner les difficultés actuellement pendantes.

« Ton dévoué cousin,

« GUILLAUME. »

Ainsi l'empereur allemand avait l'audace d'envoyer cette dépêche mensongère à l'empereur de Russie, à l'heure même où il commençait la mobilisation de ses armées, et où l'Autriche venait, le 28 juillet, de déclarer officiellement la guerre à la Serbie.

Le 29 juillet, dans la matinée, l'empereur de Russie répondit à

Guillaume II par la dépêche suivante :

« Je me réjouis de te savoir rentré en Allemagne dans ces circonstances sérieuses, et je te prie vivement de me seconder.

« Une guerre honteuse a été déclarée à un pays faible. Je prévois que bientôt je ne pourrai plus résister aux pressions qui s'exercent autour de moi, et que je me verrai sans doute forcé de prendre des mesures qui provoqueront la guerre.

« Ce serait une guerre européenne et un grand malheur. Pour l'éviter, je te prie, au nom de notre ancienne amitié, de faire tout ton possible pour empêcher ton alliée d'aller trop loin.

« NICOLAS. »

La Russie avait, pendant ce temps, commencé à mobiliser ses troupes, mais nullement le long de la frontière allemande ; sa mobilisation n'avait eu lieu que sur la frontière autrichienne.

L'empereur d'Allemagne prit prétexte de cette mobilisation pour rejeter sur la Russie la responsabilité de la guerre qui allait éclater, et, le 29 juillet, il télégraphiait la dépêche suivante à l'empereur Nicolas II :

« 29 juillet, 1 heure.

« Mon ambassadeur a été chargé de représenter à ton gouvernement les dangers et les graves conséquences d'une mobilisation de tes troupes.

« L'Autriche-Hongrie ne mobilisera contre la Serbie qu'une partie de son armée. Si maintenant, comme cela paraît certain, tu mobilises contre l'Autriche, la mission que tu m'as confiée est rendue difficile, sinon tout à fait impossible.

« La difficulté de la décision à prendre repose maintenant sur tes épaules. C'est toi qui as la responsabilité entière de la guerre ou de la paix.

« GUILLAUME. »

À cette dépêche, l'empereur de Russie répondit par le télégramme suivant :

« 30 juillet.

« Je te remercie cordialement pour ta médiation, qui me fait espérer que nous aurons encore une solution pacifique.

« Véritablement, il est impossible d'arrêter nos préparatifs militaires, rendus nécessaires par la mobilisation autrichienne. Nous ne désirons pas la guerre, et, tant que dureront les négociations avec l'Autriche, nos troupes ne prendront aucune attitude hostile. *Je l'en donne solennellement ma parole.*

« J'ai confiance en la grâce de Dieu, et j'espère dans le succès de ta médiation à Vienne, pour le bien de nos pays et pour la paix européenne.

« Cordialement et tout dévoué à toi,

« NICOLAS. »

Ainsi la Russie épuisait tous les moyens d'éviter le conflit et, sachant bien que c'était l'Allemagne qui poussait à la guerre, cherchait à agir directement sur elle.

Mais, pendant ces négociations, Guillaume II avait fort avancé les opérations de sa mobilisation. Ses régiments étaient massés tout contre la frontière française. Il pouvait donc, comme on dit, « démasquer ses batteries. » C'est ce qu'il fit par le télégramme suivant, qu'il adressa, le 30 juillet, à minuit, à l'empereur Nicolas II :

« Pendant que ma médiation, selon ton désir, était en pleine action entre ton gouvernement et celui de l'Autriche, tes troupes ont été

mobilisées contre mon alliée, ce qui rend mon action illusoire. Néanmoins je la continuerai :

« Or, je reçois des nouvelles certaines sur tes préparatifs belliqueux à mes frontières.

« La responsabilité que j'ai de la sûreté de mon empire m'oblige à prendre des contre-mesures défensives.

« J'ai fait tous mes efforts en faveur de la paix, *et je ne porterai pas la responsabilité du malheur qui menace le monde civilisé* (! ! !). En ce moment, tu as encore le moyen de le conjurer. Personne ne menace l'honneur et la force de la Russie, qui aurait pu attendre le résultat de mes efforts.

« L'amitié que, pour toi, pour ton pays, j'ai jurée au lit de mort de mon grand-père, m'a toujours été sacrée, et je suis demeuré fidèle à la Russie dans les moments les plus difficiles, dans la dernière guerre notamment. Aujourd'hui, la paix européenne ne peut être assurée que par toi-même, si la Russie se décide à suspendre les mesures militaires qui menacent l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

« GUILLAUME. »

Or, pendant que le kaiser expédiait ce télégramme hypocrite, les armées allemandes étaient concentrées sur notre frontière et la menaçaient à un tel point, que le Gouvernement français, soucieux d'éviter tout incident, maintenait nos troupes à dix kilomètres en arrière de la ligne de séparation de la France et de l'Allemagne, afin d'éviter tout choc inopiné entre les troupes adverses ; ce qui, dans l'état de tension du moment, aurait « mis le feu aux poudres ».

*

Pendant ce temps-là, que se passait-il à Paris ?

Le 29 juillet, le président de la République débarquait à Dunkerque et arrivait à Paris, le même jour, à 13 heures et demie.

La population de la capitale avait tenu à manifester, par l'accueil qu'elle ferait au chef de l'État revenant de visiter le souverain allié, les sentiments de son ardent patriotisme. Une foule immense, que l'on peut évaluer à trois cent mille personnes, était massée sur les trottoirs, tout le long de l'itinéraire que suivit le président pour aller de la gare du Nord au palais de l'Élysée, et lui fit des ovations enthousiastes.

Dans la même journée, M. Viviani, président du Conseil, rentré de Russie avec le président Poincaré, reçut, au ministère des Affaires étrangères, la visite de M. de Schoen, ambassadeur d'Allemagne, avec qui il eut un long entretien. Il reçut ensuite l'ambassadeur de Russie, M. Isvolsky.

Puis les deux ambassadeurs de Russie et d'Allemagne eurent ensemble une longue conversation.

Au cours de cette journée de négociations et de pourparlers, les activités effectives s'étaient cependant donné libre cours.

Ainsi les Serbes avaient reçu la veille, le 28 juillet, la déclaration officielle de guerre de la part de l'Autriche-Hongrie.

Aussi, dans la nuit du 28 au 29, à 1 heure du matin, firent-ils sauter le pont qui relie Belgrade, leur capitale, à la ville de Semlin (Szimony), située vis-à-vis de la capitale serbe, sur la rive hongroise de la Save.

Pendant la même nuit, les Autrichiens ouvrirent les hostilités. Ils amenèrent au bord de la Save des pièces de gros calibre, en particulier des pièces de 305 millimètres, et commencèrent le bombardement de Belgrade. Avec une férocité que nulle raison militaire ne justifiait, ils s'attaquèrent surtout aux églises et aux hôpitaux, ainsi qu'à l'Université, qui fut une de leurs cibles

privilégiées. Les documents du recteur, le professeur Stanoiéwitch, en font foi.

En présence de cette lâche agression d'un puissant empire contre un petit pays, la Russie, champion du droit, avait donné l'ordre de mobilisation tout le long de la frontière autrichienne. Quatorze corps d'armée, soit environ 700000 hommes, furent ainsi amenés et échelonnés sur la frontière de Galicie et de Bukowine.

L'Angleterre, de son côté, ne demeurait pas inactive. Sans mobiliser encore son armée de terre, elle mobilisait ses formidables flottes.

L'escadre anglaise de la Méditerranée reçut l'ordre de se concentrer au large de l'île de Malte, et la première escadre du Nord, celle dite des *Dreadnoughts*, composée de puissants cuirassés du type du navire portant ce nom, quitta Portland sous le commandement de l'amiral Galleghan.

En Belgique, l'activité n'était pas moindre. Le Gouvernement rappela sous les drapeaux les classes de 1912, 1911 et 1910. On contremanda les grandes manœuvres militaires qui avaient été prévues, et l'on hâta la mise en état de défense des forts de Liège et de Namur, ainsi que des fortifications de la place d'Anvers.

Les Belges, en effet, ne se faisaient aucune illusion sur les intentions des Allemands. Ils avaient pour eux, il est vrai, la garantie de leur neutralité, garantie assurée par un traité européen portant la signature des plénipotentiaires allemands. Mais qu'est-ce qu'un traité pour l'Allemagne ? Son chancelier lui-même l'a dit : « un simple chiffon de papier ! »

À Paris, pendant que se déroulaient ces événements avant-coureurs de la conflagration générale qui allait, de par la volonté du kaiser Guillaume II, mettre l'Europe à feu et à sang, la population restait calme et digne.

Pas de cris, pas de manifestations bruyantes, pas de fanfaronnades.

Le peuple français donnait là un bel exemple de sang-froid et de possession de soi-même. La seule animation inaccoutumée se manifestait dans les banques et à la Caisse d'épargne.

À la Banque de France, une foule considérable, d'ailleurs parfaitement calme, faisait queue devant les guichets pour échanger les billets de banque contre de l'argent métallique. À la Caisse d'épargne, dans les établissements de crédit, il y avait également affluence de monde. On venait retirer l'argent déposé, afin de ne pas se trouver démuné en cas d'alerte. Mais tout cela, nous le répétons, se faisait avec ordre et dans le plus grand calme.

Du fait de ces retraits d'argent et de la thésaurisation instantanée qui s'exerça chez tous les particuliers du territoire français, l'argent, ainsi caché, devint rare ; et il fut, en deux jours de temps, très difficile de se procurer de la monnaie divisionnaire.

Aussi la Banque de France, en présence de cette disparition spontanée de l'argent métallique, prit-elle la détermination de remettre en circulation le stock de billets de vingt et de cinq francs, qu'elle tenait en réserve dans ses caisses depuis de longues années.

Étant donnés les préparatifs militaires menaçants de l'Allemagne, d'importantes mesures étaient, de plus, prises chez nous pour veiller à la sûreté des ponts de chemins de fer, des points stratégiques importants et des voies de communication, si nécessaires pour le rassemblement des armées.

*

Le jeudi 30 juillet fut la dernière journée des négociations diplomatiques.

L'Allemagne, ce jour-là, demanda à la Russie des explications au sujet de la mobilisation générale de ses troupes.

Pendant ce temps-là, d'ailleurs, les troupes autrichiennes étaient entrées dans Belgrade, ville non défendue, et que les Serbes avaient évacuée après le bombardement. C'était la guerre affirmée par la première invasion d'un territoire étranger.

Le vendredi 31 juillet, les mesures militaires s'étendirent aux divers États de l'Europe. L'Allemagne déclara la situation de « menace militaire » sur tout son territoire, ce qui correspond à l'état de siège en France.

De plus, bien qu'aucune déclaration de guerre n'eût encore eu lieu, bien qu'aucun acte hostile n'eût été accompli par le Gouvernement français, des mesures agressives furent prises par l'Allemagne contre nous. Les fils télégraphiques et téléphoniques furent coupés à la frontière ; les routes furent barrées ; de nombreux automobilistes virent leurs voitures confisquées par les autorités allemandes, et les voies ferrées de transit international furent détruites sur le territoire allemand à proximité de la frontière française, tandis que des mitrailleuses étaient placées en travers de ces voies.

Enfin, un véritable attentat avait été tenté contre un tunnel de la ligne de l'Est, à Lagny. Une automobile, contenant plusieurs individus et chargée d'explosifs, s'était approchée du tunnel, où ses voyageurs se disposaient à décharger leurs caisses de poudre. Ils ne s'enfuirent que lorsque les sentinelles eurent fait feu sur eux.

On le voit, la tension augmentait de plus en plus, et les chances du maintien de la paix s'évanouissaient en présence de l'attitude nettement agressive de l'Allemagne et de son alliée l'Autriche, qui résistaient à toutes les propositions en vue d'éviter le conflit. En vain, Sa Sainteté le Pape Pie X, dans une lettre admirable qu'il écrivit alors à l'empereur François-Joseph, adjurait-il le vieux souverain de ne pas « ensanglanter sa vieillesse ».

L'empereur d'Autriche, qui pourtant s'intitulait « Majesté Apostolique », resta sourd aux appels du chef de l'Église. Aussi

quand, quelques jours après, il écrivit à Pie X en le priant de bénir ses armées, reçut-il du Saint-Père cette belle réponse : « Je bénis la paix. »

Le Gouvernement allemand avait, au cours de cette même journée du 31 juillet, transmis au Gouvernement français la teneur de l'ultimatum qu'il venait d'adresser à la Russie, l'invitant à lui faire connaître l'attitude que garderait la France au cas où éclaterait le conflit germano-russe.

Ce même soir du 31 juillet, le chef du parti socialiste en France, le grand prêtre de l'antimilitarisme et de l'internationalisme, le rhéteur Jean Jaurès, l'excitateur des masses populaires contre le capital, qu'il attaquait incessamment dans son journal *l'Humanité*, était assassiné, dans un restaurant de la rue Montmartre, par un « isolé » nommé Vilain. Malgré ce meurtre, qui en tout autre temps eût soulevé des passions violentes et sans doute provoqué de grands désordres dans la rue, Paris demeura calme.

C'est qu'en effet il ne s'agissait plus de divisions politiques ; il s'agissait d'être tous unis en face du danger qui devenait de plus en plus menaçant.

*

Le *samedi 1^{er} août* se produisit l'explosion finale : l'*Allemagne*, par la voie de son ambassadeur à Saint-Petersbourg, *déclara la guerre à la Russie*.

Ce jour-là, M. de Schoen, ambassadeur d'Allemagne à Paris, rendit encore deux visites à M. Viviani, président du Conseil. Mais celui-ci lui signifia nettement qu'en présence des mesures militaires prises par l'Allemagne le long de nos frontières, le Gouvernement français se voyait dans la nécessité de décréter la mobilisation générale des forces de terre et de mer. Il lui fit observer que, tandis que les troupes

allemandes étaient massées sur la frontière, les troupes françaises étaient maintenues à dix kilomètres en arrière de celle-ci et que, par conséquent, s'il surgissait des incidents, ceux-ci ne pourraient provenir que du fait des Allemands.

Et, en effet, ce jour-là, 1^{er} août, à 2 heures du soir, le décret de mobilisation générale était affiché dans les bureaux de poste et dans toutes les mairies.

Nous reproduisons ici le texte même de ce décret, qui constitue le document historique du début de la Grande Guerre.

MINISTÈRE DE LA GUERRE

(ARMÉES DE TERRE ET DE MER)

ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

« Par décret du président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais, nécessaires au complément de ces armées.

« Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août 1914.

« Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du fascicule de mobilisation (pages coloriées placées dans son livret).

« Sont visés par le présent ordre tous les hommes non présents sous les drapeaux et appartenant :

« 1° A l'armée de terre, y compris les troupes coloniales et les hommes des services auxiliaires ;

« 2° A l'armée de mer, y compris les inscrits maritimes et les armuriers de la marine.

« Les autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

« Signé : Le ministre de la Guerre, Le ministre de la Marine. »

En même temps, le président de la République et les membres du Gouvernement rédigeaient la proclamation suivante, qu'ils adressaient au peuple français :

PROCLAMATION DU GOUVERNEMENT A LA NATION FRANÇAISE

« Depuis quelques jours, l'état de l'Europe s'est considérablement aggravé, en dépit des efforts de la diplomatie.

« L'horizon s'est assombri.

« A l'heure présente, la plupart des nations ont mobilisé leurs forces. Même des pays protégés par la neutralité ont cru devoir prendre cette mesure à titre de précaution.

« Des puissances dont la législation ne ressemble pas à la nôtre ont, sans avoir pris un décret de mobilisation, commencé et poursuivi des préparatifs qui équivalent, en réalité, à la mobilisation même, et qui n'en sont que l'exécution anticipée.

« La France, qui a toujours affirmé ses volontés pacifiques, qui a, dans des jours tragiques, donné à l'Europe des conseils de modération et un vivant exemple de sagesse, et a multiplié ses efforts pour maintenir la paix du monde, s'est elle-même préparée à toutes les éventualités et a pris, dès maintenant, les premières dispositions indispensables à la sauvegarde de son territoire.

« Mais notre législation ne permet pas de rendre ces préparatifs complets s'il n'intervient pas un décret de mobilisation.

« Soucieux de sa responsabilité, sentant qu'il manquerait à un devoir sacré s'il laissait les choses en l'état, le Gouvernement vient de prendre le décret qu'impose la situation.

« *La mobilisation n'est pas la guerre.* Dans les circonstances présentes, elle apparaît, au contraire, comme le meilleur moyen d'assurer la paix dans l'honneur.

« Fort de son ardent désir d'aboutir à une solution pacifique, le Gouvernement, à l'abri de ces précautions nécessaires, continuera ses efforts diplomatiques, et il espère encore réussir.

« Il compte sur le sang-froid de cette noble nation pour qu'elle ne se laisse pas aller à une émotion injustifiée.

« Il compte sur le patriotisme de tous les Français et sait qu'il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à faire son devoir.

« A cette heure, il n'y a plus de partis. Il y a la France éternelle, la France pacifique et résolue ; il y a la patrie du droit et de la justice, tout entière unie dans le calme, la vigilance et la dignité.

« Le Président de la République,

« RAYMOND POINCARÉ.

« Par le Président de la République,

« Le Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères,

« RENÉ VIELLANI. »

Suivaient les signatures de MM. BIENVENU-MARTIN, ministre de la Justice ; MALVY, ministre de l'intérieur ; NOULENS, ministre des Finances ; MESSIMY, ministre de la Guerre ; GAUTHIER, ministre de la Marine ; AUGAGNEUR, ministre de l'instruction publique ; RENÉ RENOULT, ministre des Travaux publics ; THOMSON, ministre du Commerce ; FERNAND DAVID, ministre de l'Agriculture ; RAYMOND, ministre des Colonies ; COUYBA, ministre du Travail ; ABEL FERRY, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères ; LAURAIN, sous-secrétaire d'État à la Guerre ; JACQUIER, sous-secrétaire d'État à l'Intérieur ; DALIMIER, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts ; AJAM, sous-secrétaire d'État à la Marine marchande. Ainsi, même dans le texte du décret de mobilisation, le Gouvernement affirmait son espoir suprême dans une solution pacifique, et l'affirmait par la phrase : « La mobilisation n'est pas la guerre. »

*

Le lendemain, le dimanche 2 août, en dépit de la modération dont la France faisait preuve, en contradiction avec les déclarations pacifiques que l'ambassadeur d'Allemagne à Paris avait faites au président du Conseil, au mépris du droit international, les troupes allemandes franchissaient notre frontière en trois points différents : à Longwy et à Bertrambois, à Petit-Croix, où des uhlans ouvrirent le feu sur le poste de douane français, et à Joncheray, où une patrouille allemande, ayant pénétré sur le sol français et ayant tué un soldat, fut faite prisonnière.

Malgré ces faits, M. de Schœn, se rendit dans la journée auprès de M. Viviani et ne sollicita pas encore ses passeports.

Mais le Gouvernement français, en présence de ces actes d'hostilité manifestement préparés, ordonna à son ambassadeur à Berlin, M. Jules Cambon, de demander ses passeports au Gouvernement allemand.

En même temps qu'ils violaient notre frontière, les Allemands, brisant ainsi le traité de 1867, qui garantissait la neutralité du Luxembourg, violaient également le territoire de ce petit État, malgré les protestations de la grande-duchesse.

À 7 heures du soir, le ministre d'Allemagne à Bruxelles remet au Gouvernement belge un ultimatum comminatoire

Dans cet ultimatum, le Gouvernement allemand prétendait avoir appris que « des masses françaises importantes *se disposaient* à opérer vers Givet et Namur », et qu'il se considérait dans l'obligation de prendre des mesures défensives. Il priait, en conséquence, le Gouvernement belge de faire connaître *avant 7 heures du matin* si la Belgique était disposée à *lui faciliter l'accomplissement de ses opérations militaires*.

La réponse de la Belgique est une des plus belles pages de l'histoire du droit ; elle est de celles qui honorent un peuple et le

placent, quelque petit que soit son territoire, au premier rang des plus grandes nations.

Le roi Albert I^{er} répondit qu'il était très surpris de cette affirmation, ayant reçu des assurances formelles du Gouvernement français en ce qui concerne la neutralité de la Belgique.

Il ajoutait que *la Belgique avait trop le sentiment de sa dignité et de ses intérêts pour accéder à une pareille mise en demeure*. Par conséquent, la Belgique refusait nettement de « faciliter » les opérations militaires allemandes et protestait contre toute violation de son territoire.

Enfin le roi ajoutait que la nation belge était résolue, par tous les moyens en son pouvoir, à défendre énergiquement sa neutralité, *garantie par les traités et par le roi de Prusse lui-même*.

Aussitôt les Chambres belges furent convoquées pour le 3 août à 6 heures du matin, et l'armée belge, mobilisée à 250 000 hommes, se préparait à résister énergiquement à l'invasion des barbares sur son territoire.

On ne rendra jamais assez justice à l'héroïsme du peuple belge.

En refusant de se prêter aux combinaisons allemandes, la Belgique savait qu'elle risquait la destruction et l'incendie de ses cités, la ruine de son industrie, l'invasion et l'occupation de son territoire par les hordes sanguinaires qui forment l'armée allemande.

Elle a placé, au-dessus de toutes ces considérations, son HONNEUR NATIONAL ; elle a marché au-devant des pires événements, le front haut et le cœur ferme, sous la conduite de son héroïque souverain, le roi Albert I^{er}.

Gloire à la noble nation belge ! Elle a mérité, dans l'histoire des peuples, d'occuper une place d'honneur.

LA DÉCLARATION DE GUERRE

La violation de la neutralité de la Belgique. — L'intervention de l'Angleterre. — La neutralité de l'Italie. — La mobilisation. — Les armées en présence. — La guerre et les princes français. — Les volontaires étrangers.

Le lundi 3 août, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, M. de Schoen, après avoir essayé de démontrer que les premiers actes d'hostilité avaient été accomplis par la France, ce qui était démenti par les faits, vint, à 17 heures trois quarts, rendre visite à M. Viviani pour lui demander ses passeports, afin de quitter la France.

En même temps il remettait au président du Conseil une note du Gouvernement allemand par laquelle celui-ci déclarait qu'il se considérait désormais en état de guerre avec la France.

C'était la déclaration de guerre.

M. de Schoen quitta Paris le soir, à 10 heures. Il est à noter que l'ambassadeur allemand fut, jusqu'à son départ, l'objet des plus grands égards : on le fit monter dans un train spécial, formé à la gare du Bois de Boulogne pour lui et tout le personnel de l'ambassade, et il y fut accompagné par le chef du protocole.

Le même jour, le Gouvernement allemand avait fait remettre, à 10 heures du soir, ses passeports à l'ambassadeur de France, M. Jules Cambon.

Mais ici éclate le caractère brutal et grossier de nos ennemis.

En effet, tandis que M. de Schoen était entouré d'égards jusqu'à la dernière minute de son séjour en France, à Berlin les choses se

passaient d'une façon toute différente vis-à-vis du représentant de la France.

Il avait été convenu que M. Cambon ne partirait que le lendemain 4 août, afin qu'il eût le temps de s'entendre avec l'ambassadeur d'Espagne, qui avait bien voulu accepter la garde des archives de notre ambassade.

Or M. Cambon fut averti de « ne plus avoir à prendre ses repas dans des restaurants berlinois » ! ! ! Et il fallut une intervention ministérielle pour que, le 4 août, un hôtelier consentît à envoyer à l'ambassade de France les repas de M. Cambon et de ses attachés.

L'odyssée de notre ambassadeur ne faisait cependant que commencer.

M. Cambon avait exprimé le désir de rentrer en France par la Hollande ou la Belgique. Le Gouvernement allemand refusa d'accéder à cette demande et déclara qu'il ne lui « permettait » de passer que par la Suisse ou le Danemark. Encore, dans ce dernier cas, ne lui garantissait-on pas le libre passage de la mer.

M. Cambon se décida pour ce dernier itinéraire ; mais il fut traité littéralement comme un prisonnier, ainsi que les vingt-sept personnes qui l'accompagnaient dans son retour en France.

Après vingt-quatre heures de voyage, le train qui emmenait l'ambassade arriva à Kiel. Il fut immédiatement occupé par des gendarmes prussiens, qui, la carabine au poing, restèrent postés à toutes les portières tout le temps que dura l'arrêt du train dans cette gare.

On arriva enfin à la frontière danoise. Là, un nouvel incident se produisit, qui montre sous leur vrai jour les sentiments de rapacité des Allemands, chez qui le sentiment du pillage et du vol semble inné.

À la dernière station qui précède la frontière danoise, l'officier allemand qui avait reçu la mission d'escorter M. Cambon jusqu'à la

sortie du territoire de l'empire lui réclama la somme de trois mille six cents marks, condition absolue pour qu'il le laissât continuer son voyage et pénétrer en Danemark ! C'était la première « réquisition » de la guerre.

M. Cambon s'étonna doublement, d'abord de se voir réclamer cette somme, ensuite du fait qu'on ne la lui eût pas demandée à Berlin. L'officier fut intraitable.

Notre ambassadeur offrit alors, en paiement, un chèque sur une grande banque de Berlin ; mais le grossier soudard allemand le refusa et exigea « de l'argent ».

M. Cambon dut alors faire, parmi ses compagnons de voyage, une collecte qui réunit les quatre mille francs exigés. Grâce au versement de cet argent, vraiment « extorqué » par la force, il fut enfin autorisé à franchir la frontière danoise et à monter dans un train spécial que le Gouvernement danois, plus courtois et plus hospitalier, avait fait préparer pour conduire jusqu'à Copenhague notre ambassadeur et son personnel.

*

Pendant ce temps, l'Angleterre ne perdait pas son temps en vaines paroles.

Elle avait, dès la veille, annoncé que « la flotte anglaise garantirait la France contre la flotte allemande, et que la nation britannique se prononçait très fortement pour le maintien et la sauvegarde de la neutralité belge ».

Le 4 août, l'Angleterre adressait à l'Allemagne un ultimatum et lui accordait jusqu'à minuit « pour donner, en ce qui concerne la neutralité de la Belgique, les mêmes assurances que celles données par la France ».

L'Allemagne répondit à cet ultimatum par l'action odieuse et lâche de déclarer la guerre à la Belgique.

Cet acte inqualifiable ouvrait la période des hostilités ; c'était le véritable commencement des opérations de guerre.

Le matin de ce jour, la Chambre belge avait été réunie, et le roi Albert I^{er}, au milieu d'un silence profond, prononça le discours suivant :

« Jamais, depuis 1830, une heure plus grave ne sonna pour la Belgique.

« La force de notre droit, la nécessité pour l'Europe de cette existence autonome, nous font encore espérer que des événements redoutés ne se produiront pas. Mais *s'il faut résister à l'invasion de notre sol, le devoir nous trouvera armés et décidés aux plus grands sacrifices.*

« Dès maintenant la jeunesse est déjà debout pour défendre la patrie en danger. Un seul devoir s'impose à nos volontés : une résistance opiniâtre, le courage et l'union.

« Notre bravoure est démontrée par notre irréprochable mobilisation et par la multitude des engagements volontaires. Le moment est aux actes.

« Je vous ai réunis pour permettre aux Chambres de s'associer à l'élan du pays. Vous saurez prendre d'urgence toutes les mesures. Vous êtes tous décidés à maintenir intact le patrimoine sacré de nos ancêtres. Personne ne faillira à son devoir.

« L'armée est à la hauteur de sa tâche. Le gouvernement et moi avons pleine confiance. Le gouvernement a conscience de ses responsabilités et les assurera jusqu'au bout pour sauvegarder le bien suprême du pays. Si l'étranger viole notre territoire, il trouvera tous les Belges groupés autour de leur souverain, qui ne trahira jamais son

serment constitutionnel.

« J'ai foi dans nos destinées. *Un pays qui se défend s'impose au respect de tous et ne périt pas. Dieu sera avec nous.* »

Ces nobles paroles du roi des Belges furent acclamées par la Chambre, qui vola aussitôt un crédit de deux cents millions pour la défense nationale.

*

C'est à 3 heures que, ce jour du mardi 4 août, le Gouvernement français annonça officiellement aux deux Chambres la déclaration de guerre faite par l'Allemagne.

Séance historique, digne de constituer une des belles pages de l'histoire de France.

À 3 heures, le président de la Chambre, M. Deschanel, fait son entrée entre deux haies de zouaves, qui rendent les honneurs militaires. La salle des Pas-Perdus, les couloirs, les tribunes, sont bondés. Au dehors, une foule compacte se presse.

M. Deschanel donne la parole à M. Viviani, président du Conseil des ministres, qui lit le message du président de la République. Voici le texte exact de ce document :

« Messieurs les sénateurs,

« Messieurs les députés,

« La France vient d'être l'objet d'une agression brutale et préméditée, qui est un insolent défi au droit des gens.

« Avant qu'une déclaration de guerre nous eût encore été adressée, avant même que l'ambassadeur d'Allemagne eût demandé ses passeports, notre territoire a été violé. L'empire d'Allemagne n'a fait,

hier soir, que donner tardivement le nom véritable à un état de fait qu'il avait déjà créé.

« Depuis plus de quarante ans, les Français, dans un sincère amour de la paix, ont refoulé au fond de leur cœur le désir des réparations légitimes.

« Ils ont donné au monde l'exemple d'une grande nation qui, relevée définitivement de la défaite par la volonté, la patience et le travail, n'a usé de sa force renouvelée et rajeunie que dans l'intérêt du progrès et pour le bien de l'humanité.

« Depuis que l'ultimatum de l'Autriche a ouvert une crise menaçante pour l'Europe entière, la France s'est attachée à suivre et à recommander partout une politique de prudence, de sagesse et de modération.

« On ne peut lui imputer aucun acte, aucun geste, aucun mot qui n'ait été pacifique et conciliant.

« A l'heure des premiers combats, elle a le droit de se rendre solennellement cette justice qu'elle a fait, jusqu'au dernier moment, des efforts suprêmes pour conjurer la guerre qui vient d'éclater et dont l'empire d'Allemagne supportera, devant l'histoire, l'écrasante responsabilité.

« Au lendemain même du jour où, nos alliés et nous, nous exprimions publiquement l'espérance de voir se poursuivre pacifiquement les négociations engagées sous les auspices du cabinet de Londres, l'Allemagne a déclaré subitement la guerre à la Russie ; elle a envahi le territoire du Luxembourg ; elle a outrageusement insulté la noble nation belge, notre voisine et notre amie, et elle a essayé de nous surprendre traîtreusement, en pleine conversation diplomatique.

« Mais la France veillait Aussi attentive que pacifique, elle s'était préparée, et nos ennemis vont rencontrer sur leur chemin nos

vaillantes troupes de couverture qui sont à leurs postes de bataille et à l'abri desquelles s'achèvera méthodiquement la mobilisation de toutes nos forces nationales.

« Notre belle et courageuse armée, que la France accompagne aujourd'hui de sa pensée maternelle, s'est levée toute frémissante, pour défendre l'honneur du drapeau et le sol de la patrie.

« Le président de la République, interprète de l'unanimité du pays, exprime à nos troupes de terre et de mer l'admiration et la confiance de tous les Français.

« Étroitement unie en un même sentiment, la nation persévéra dans le sang-froid dont elle a donné, depuis l'ouverture de la crise, la preuve quotidienne. Elle saura, comme toujours, concilier les plus généreux élans et les ardeurs les plus enthousiastes avec cette maîtrise de soi qui est le signe des énergies durables et la meilleure garantie de la victoire.

« Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit, dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale.

« Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera, devant l'ennemi, L'UNION SACRÉE, et qui sont aujourd'hui fraternellement rassemblés clans une même indignation contre l'agresseur et clans une même foi patriotique.

« Elle est fidèlement secondée par la Russie, son alliée ; elle est soutenue par la loyale amitié de l'Angleterre.

« Et déjà, de tous les points du monde civilisé, viennent à elle les sympathies et les vœux. Car elle représente aujourd'hui, une fois de plus, devant l'univers, la liberté, la justice et la raison.

« Haut les cœurs et vive la France ! »

Tels sont les derniers mots du message présidentiel ; ils sont salués par une longue et formidable acclamation de la Chambre tout entière.

*

Cependant M. Viviani reste à la tribune et ajoute :

« Messieurs, le Gouvernement doit au Parlement le récit véridique des événements qui, en moins de dix jours, ont déchaîné la guerre européenne et obligé la France, pacifique et forte, à défendre sa frontière contre une agression dont la soudaineté calculée souligne l'odieuse injustice. »

Et le président du Conseil résuma les faits que nous avons énumérés précédemment, démontrant la lâche agression contre la Serbie et contre la Belgique, la préméditation voulue de l'Allemagne.

Puis M. Deschanel prononça de patriotiques paroles. Et les députés, unis pour la première fois, sans réserve, dans l'amour commun de la Patrie, firent entendre de formidables acclamations : « Vive la France ! Vive l'Alsace ! »

L'Allemagne avait escompté chez nous la division des partis, et même la guerre civile : elle trouvait la nation entière debout, dressée dans un seul et sublime élan contre l'ennemi barbare, l'ennemi détesté et couvert du mépris de l'Europe entière.

La Chambre adopte ensuite sans débats et à l'unanimité tout un ensemble de projets de lois déposés par M. Noulens, ministre des Finances, relativement à des mesures urgentes commandées par la situation actuelle : *moratorium* des loyers, prolongation des échéances, etc.

À 3 heures et demie, le Gouvernement se transporte au Sénat pour y faire approuver les lois votées par la Chambre. Le même ardent patriotisme accueille, dans la haute assemblée, le message

présidentiel et la déclaration du Gouvernement. Les projets de lois proposés furent votés aussitôt.

À 7 heures, la Chambre rentre en séance pour les votes définitifs, et M. Deschanel, avant de déclarer la session close, prononce les paroles suivantes :

« Les représentants de la nation, dont un grand nombre vont combattre sous nos drapeaux et repousser une agression monstrueuse, s'associent au Gouvernement et offrent à la France et à son armée, qui ne s'est jamais levée pour une plus juste cause, leur admiration, leur dévouement toujours prêt, et leur confiance dans son indomptable énergie.

« Que nos armées de terre et de mer soient fermes pour le salut de la civilisation et du droit.

« Vive la France, notre mère ! Vive la France ! Vive l'Alsace-Lorraine ! »

Ces paroles furent accueillies par des applaudissements enthousiastes, non seulement des députés, mais encore du public des tribunes, qui s'associa à la manifestation par des ovations ardentes et prolongées.

Le même jour, Son Éminence le cardinal Amette, archevêque de Paris, décida que les prêtres du diocèse réciteraient chaque jour, en célébrant la sainte messe, une oraison spéciale, et cela jusqu'à la fin de la guerre. Elle arrêta, en outre, qu'une messe serait dite, chaque semaine, dans toutes les églises, à l'intention des combattants de nos armées de terre et de mer.

*

L'attaque inqualifiable de la Belgique par l'Allemagne, la violation du territoire de cet État neutre au mépris de tous les traités, allait

entraîner cependant une conséquence des plus graves et des plus heureuses au point de vue de la poursuite de la guerre.

L'Angleterre, comme nous l'avons dit, avait annoncé que sa flotte garantirait, en tout état de cause, les côtes françaises contre les attaques possibles de la flotte allemande. En même temps elle avait demandé à Berlin des assurances au sujet du respect de la neutralité belge.

Forte de son droit, loyalement fidèle à ses promesses, elle comprit l'étendue du devoir qui lui incombait. En présence de la lâche agression des soldats du kaiser contre la Belgique, le mercredi 5 août, à minuit précis, elle déclara la guerre à l'Allemagne.

Aussitôt, dans Londres, l'enthousiasme fut immense. Une foule compacte se rendit devant le palais royal, où Leurs Majestés, le roi George et la reine Mary, furent obligées de paraître au balcon.

La même affluence se produisit à Whitehall, devant les ministères, et surtout devant les palais du War-Office (ministère de la Guerre) et de l'Amirauté.

C'est qu'en effet, dans toute l'Europe civilisée, la guerre contre l'Allemagne était une véritable guerre sainte, qui n'a d'égale que celle qui se produisit au moment des croisades, lorsque l'Europe chrétienne se levait pour aller combattre le Turc infidèle et féroce.

Et, afin de souligner ces manifestations et de les appuyer par des faits, le nombre des engagements dans l'armée et dans la marine prit aussitôt d'énormes proportions.

On sait, en effet, que l'Angleterre n'est pas soumise à la conscription et que son armée est uniquement recrutée à l'aide d'engagements volontaires. C'est cette forme de service que l'empereur Guillaume prétendait stigmatiser en parlant de la « méprisable petite armée de mercenaires du maréchal French ».

Mais il ne devait pas tarder à s'apercevoir que, par le mouvement

unanime qui poussa les hommes de toutes les classes de la société anglaise à s'enrôler pour servir sous le drapeau britannique, c'était la nation entière qui allait se trouver dressée contre lui.

Immédiatement, lord Kitchener, le glorieux vainqueur d'Égypte, fut nommé ministre de la Guerre, le feld-maréchal sir John French reçut le commandement en chef de l'armée de terre qui devait débarquer sur le continent pour combattre à côté des troupes françaises et belges, et l'amiral sir John Jellicoe fut nommé commandant en chef de la flotte anglaise.

Le roi George adressa à l'amiral Jellicoe le message suivant :

« En ce grave moment de notre histoire nationale, je vous envoie à vous, et, par votre intermédiaire, aux officiers et aux équipages de la flotte dont vous avez pris le commandement, l'assurance de ma confiance que, sous votre direction, ils sauront faire revivre et renouveler les anciennes traditions glorieuses de la marine royale, et montrer une fois de plus qu'ils constituent le véritable bouclier de la Grande-Bretagne et de son Empire à l'heure de l'épreuve.

« Signé : GEORGE, R. I. »

Le même jour, la mobilisation de toute l'armée de terre était ordonnée, le décret signé et inséré aussitôt au *Journal officiel* du Royaume-Uni.

*

L'Allemagne et l'Autriche, cependant, ne s'attendaient pas à voir l'Europe se lever ainsi contre elles.

Il restait aux empires de proie à faire appel à leur troisième alliée : l'Italie. Le kaiser et l'empereur François-Joseph escomptaient bien cette intervention, qui viendrait fort à propos pour retenir, le long de la frontière des Alpes, plusieurs corps d'armée français ; ce qui

diminuerait d'autant les forces qu'ils allaient avoir à combattre.

Mais l'Italie ne se laissa pas prendre à ces tentatives. En vain l'Allemagne et l'Autriche firent appel au traité d'alliance qui la liait aux empires du centre ; notre « sœur latine » répondit que le traité de la Triple-Alliance était un traité *défensif*, et n'était valable qu'au cas où l'un des trois États contractants *serait attaqué*.

Or tel n'était pas le cas, ajoutait le Gouvernement italien. Non seulement l'Allemagne et l'Autriche n'ont pas été attaquées, mais elles sont les *agresseurs*. Dès lors le traité cesse de s'appliquer, et l'Italie entend garder sa neutralité complète.

L'Italie ajoutait qu'elle ne renoncerait pas à cette neutralité, non seulement parce que le traité de la Triple-Alliance ne lui commande pas, dans ces conditions, de participer à la guerre, mais encore et surtout *parce qu'il serait impossible d'aller à rencontre de la volonté nationale, qui ne permettrait jamais l'ouverture d'hostilités contre deux nations amies* comme la France et l'Angleterre, dont les drapeaux sont acclamés dans toutes les villes italiennes.

Ainsi l'Autriche et l'Allemagne étaient abandonnées par leur ancienne alliée, qui allait bientôt devenir leur ennemie et se ranger aux côtés des puissances de la Triple-Entente.

Les gouvernements scandinaves, l'Espagne, les États-Unis, affirmèrent leur neutralité dans le conflit.

Dans la lettre que M. Wilson, président des États-Unis de l'Amérique du Nord, écrivait au kaiser pour lui annoncer que les États de l'Union resteraient neutres, il terminait par ces paroles, qui étaient un terrible avertissement :

« Je prie Dieu que la guerre soit bientôt finie. *Celui qui l'aura déchaînée en subira les conséquences, et la responsabilité retombera sur le coupable.* »

*

À côté des belles proclamations du Gouvernement français, du roi d'Angleterre, du roi des Belges, qui venait de prendre le commandement suprême de son armée, il n'est pas sans intérêt de placer le texte des proclamations que l'empereur Guillaume II adressait au peuple allemand et à son armée.

Au peuple allemand il adressait le manifeste suivant :

« Je suis forcé de tirer l'épée pour repousser une attaque complètement injustifiée, et, avec toute la force dont dispose l'Allemagne, de faire la guerre pour la défense de l'empire et de notre existence nationale (! !).

« J'ai fait tous mes efforts (! !) depuis le commencement de mon règne pour préserver la nation allemande de la guerre et pour conserver la paix.

« Même dans le cas actuel, j'ai jugé que c'était pour moi un devoir de conscience de faire tout mon possible pour éviter la guerre. *Mais mes efforts ont été vains* (! ! !). J'ai la conscience pure et je suis convaincu de la justice de notre cause. De durs sacrifices d'hommes et d'argent seront demandés à la nation allemande pour la défense de la patrie que nous impose le défi de l'ennemi ; mais je sais que mon peuple me soutiendra loyalement, comme dans les jours sombres il a soutenu mon grand-père, qui maintenant repose en Dieu.

« Ayant appris dès mon enfance à mettre ma confiance en Dieu le Père, je crois nécessaire, en ces jours solennels, de m'incliner devant lui et d'implorer sa grâce. Je fais appel à mon peuple pour s'unir à moi dans une commune prière, observer la journée du 5 août comme jour extraordinaire de prières générales, et se réunir dans toutes les églises de l'empire pour invoquer Dieu, afin qu'il soit avec nous et

qu'il bénisse nos armes. Après le service divin, chacun pourra retourner à ses occupations.

« GUILLAUME. »

Dans ce document, on ne peut pas décider si le cynisme l'emporte sur l'hypocrisie. C'est un véritable blasphème que profère cet empereur, chef d'une armée de brigands et de soldats sacrilèges, quand il ose invoquer Dieu et implorer son aide.

Mais tout cela est encore dépassé dans le manifeste adressé à l'armée :

« Je lève l'épée qu'avec l'aide de Dieu j'ai gardée au fourreau pendant de longues années.

« J'ai tiré cette épée que, sans victoire et sans honneur, je ne puis remettre au fourreau. Il vous appartient à tous de veiller à ce qu'elle ne rentre au fourreau qu'avec honneur.

« Nous combattons pour l'existence de l'Allemagne. Nos ennemis veulent tuer notre nation. Mais, si nous sommes vainqueurs, — et nous devons l'être, — un nouvel empire plus magnifique qu'aucun de ceux que le monde ait pu voir s'élèvera : *un nouvel empire romain-allemand qui gouvernera le monde, et le monde sera heureux !*



Les grands maîtres de la « kultur ».

Au centre, le kronprinz ; à sa droite, son père, le kaiser ; à sa gauche, un de ses frères, le prince Oscar.

« Rappelez-vous que vous êtes le peuple élu.

« *L'Esprit du Seigneur est descendu sur moi, parce que je suis l'empereur des Germains.*

« *Je suis l'instrument du Très-Haut, je suis son glaive et son représentant (! !).*

« Malheur et mort à ceux qui résisteront à ma volonté ! Malheur et mort à ceux qui ne croient pas à ma mission ! Malheur et mort aux lâches !

« Qu'ils périssent, tous les ennemis du peuple allemand. Dieu exige leur destruction ; Dieu qui, par ma bouche, vous commande d'exécuter sa volonté. »

Ne croirait-on pas, en lisant de telles élucubrations, assister à la manifestation d'un être atteint d'aliénation mentale ? N'est-ce pas là le

message d'un déséquilibré, d'un homme atteint de la folie des grandeurs ?

*

Pendant que le souverain allemand se livrait à ses penchants oratoires, la France effectuait sa mobilisation, qui s'opérait dans le plus grand ordre et avec une régularité merveilleuse.

Grâce à un dévouement, à une abnégation à laquelle on ne saurait trop rendre justice, le personnel des chemins de fer, depuis les hauts fonctionnaires jusqu'au plus modeste homme d'équipe, par un labeur acharné de jour et de nuit poursuivi pendant près d'un mois, assura le transport à la frontière des énormes effectifs de nos troupes, tant de l'active que de la réserve et de la territoriale, et le transport, encore plus complexe, du matériel formidable de l'artillerie, du train des équipages, des approvisionnements de l'intendance, des hôpitaux et du service de santé.

L'uniforme, ou tout au moins la coiffure de nos hommes, avait, dès le début, été modifié. Le rouge du képi étant trop voyant, cette coiffure avait été recouverte d'un manchon de toile bleue, de la même couleur que la capote. Les fourreaux de sabre des officiers étaient enveloppés de cuir ou d'étoffe. Les casques des dragons et des cuirassiers, dont l'éclat aurait révélé de loin la présence, avaient également reçu une coiffe de couleur neutre qui les rendait moins visibles.

Dans les campagnes, outre la mobilisation des hommes, avait lieu la réquisition des chevaux et des voitures. Là aussi tout se passa dans un ordre parfait. Des commissions, qui parcouraient les divers arrondissements, faisaient défiler devant elles animaux et véhicules. Un prix d'estimation était établi, et un bon de la somme correspondant délivré au propriétaire en échange du cheval, de la voiture, des

harnais, qui passaient ainsi au service de la nation.

La réquisition des automobiles se fit, de même, avec une méthode remarquable. À Paris, en particulier, c'est sur l'esplanade des Invalides que les véhicules à moteur étaient convoqués.

Il y eut là des incidents amusants, d'autres touchants par leur patriotisme.

Un gentleman de trente-cinq ans se présente avec une magnifique quarante-chevaux, en parfait état de neuf.

« Combien voulez-vous de votre voiture ? demande le président de la commission.

— *Un franc*, répond le propriétaire.

— Un franc ? dit le président, qui croit avoir mal entendu.

— Oui, monsieur, un franc ; mais à la condition que c'est moi qui en serai le chauffeur et que ce sera sur la ligne du front. »

Enfin, de leur côté, les initiatives privées, les œuvres de charité, d'assistance, de secours aux blessés, s'organisèrent avec une promptitude et un ensemble admirables ; mais c'est là une partie importante de l'histoire de la guerre, et nous lui consacrerons un chapitre spécial.

*

Dès le début des hostilités, le général Joffre, chef suprême de nos armées de terre, prit le commandement et la direction générale des opérations militaires.

Les escadres françaises et anglaises dans la Manche, dans la mer du Nord et dans l'Atlantique, étaient sous le commandement suprême de l'amiral anglais, chef de la Hotte britannique, sir John Jellicoe.

Les escadres françaises et anglaises chargées d'opérer dans la

Méditerranée et dans l'Adriatique étaient sous les ordres de l'amiral français Boué de Lapeyrière.

Notre force de terre opposée sur le front aux forces de l'envahisseur se composait de plusieurs armées, Chacune d'elles était formée au moins de deux corps d'armée. Chaque corps comprenait deux divisions d'infanterie, avec l'artillerie, la cavalerie, le génie, les services d'aviation et auxiliaires. Chaque division était formée de deux brigades, comprenant chacune deux régiments d'infanterie. On sait qu'en temps de paix nos troupes comptaient vingt et un corps d'armée.

Les troupes de premier choc furent donc réparties en cinq armées, dont les positions étaient choisies de la manière suivante :

La 1^{re} armée, commandée par le général Dubail, prenait position le long de la chaîne des Vosges et s'étendait du Donon à la Suisse.

La 2^e armée, sous le commandement du général de Castelnau, étendait ses lignes à la suite de la première et allait du Donon à la région de Metz.

La 3^e armée, sous les ordres du général Ruffey, disposait ses effectifs en Woëvre, en face de la région fortifiée qui va de Metz à Thionville.

La 4^e armée, avec le général de Langle de Cary à sa tête, et la 5^e armée, sous les ordres du général Lanrezac, prenaient position le long de la frontière franco-belge.

Quant à l'armée britannique, commandée par le maréchal French, et qui, au début, ne comprenait que deux corps d'armée, elle était disposée de façon à prolonger, à l'extrême gauche, la ligne d'ensemble formée par ce dispositif général.

Les forces allemandes qui menaient l'agression comprenaient non seulement des troupes de l'armée active et de la réserve, mais encore

des régiments de l'armée territoriale. Les Allemands, pour la première rencontre avec les troupes anglo-franco-belges, disposaient de plus de quarante-quatre corps d'armée, répartis en neuf armées distinctes.

La 9^e de ces armées, commandée par le général Von Deimling, tristement célèbre par ses brutalités en Alsace, vis-à-vis des populations annexées, devait demeurer sur la défensive, en arrière de la ligne des Vosges.

Les huit autres armées s'étaient entre Aix-la-Chapelle et Strasbourg, afin de se concentrer sur notre frontière du Nord-Est, par un mouvement convergent.

Ces armées étaient commandées comme il suit :

La 1^{re} armée, placée à l'extrême droite du front allemand et, par conséquent, directement opposée à l'extrême gauche du nôtre, avait pour chef le général Von Kluck.

La 2^e armée allemande, placée à la suite de la précédente, était sous le commandement du général Von Bülow.

La 3^e armée, concentrée aux environs de Malmédy, était sous les ordres directs du général Von Hansen.

La 4^e armée, massée aux environs de Saint-With, à quelques kilomètres de la frontière belge, était placée sous le commandement du duc de Wurtemberg.

La 5^e armée, concentrée à Trèves et ayant comme objectif premier l'occupation du Luxembourg, était sous les ordres du kronprinz de Prusse lui-même, de ce sinistre et grotesque personnage, chez qui l'odieux le dispute au ridicule.

La 6^e armée, qui s'étendait de Metz à la Sarre, avait pour chef le kronprinz de Bavière.

La 7^e armée, sous les ordres du général Von Heeringen, avait disposé ses effectifs sur une ligne allant de la Sarre à Strasbourg.

Enfin une 8^e armée, armée d'avant-garde, « l'armée de la Meuse, » obéissant aux ordres du général Von Emmich, était massée en avant d'Aix-la-Chapelle, tout contre la frontière belge. C'est cette armée qui devait, par une ruée irrésistible, pénétrer sur le territoire belge, s'emparer, sans coup férir, de Liège et de Namur, et préparer ainsi la route de l'invasion à l'ensemble des armées allemandes arrivant derrière elle. Cette irruption dans le pays neutre devait avoir lieu à la minute précise où expirait le délai accordé par le kaiser au roi Albert I^{er} pour répondre à son insolent ultimatum.

Telle était, avant le premier choc, la disposition générale des forces des puissances belligérantes. Quant à l'armée belge, elle occupait les forteresses de Liège, de Namur, d'Anvers. L'armée de Liège était sous les ordres du général Leman. Le roi Albert avait pris, dès le début des hostilités, le commandement en chef de ses forces militaires.

*

Nous avons vu combien les opérations de la mobilisation et celles des réquisitions accessoires avaient été, en France, conduites avec ordre et régularité. Il en avait été de même en Angleterre ; et, dès le premier jour de la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne à l'Allemagne, les contingents anglais, amenés par de véritables chapelets de bateaux à vapeur, débarquaient dans nos ports de la Manche et de la mer du Nord.

De toutes les colonies anglaises affluèrent des troupes. L'Inde mit en roule ses meilleurs régiments indigènes, ses plus solides cavaliers. Le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, levèrent immédiatement de nombreux régiments d'hommes endurcis aux fatigues et rompus à la

grande vie en plein air.

Quant à nos colonies françaises, leur loyalisme ne fut pas moindre.

L'éloge de nos troupes d'Algérie n'est plus à faire. Maintes fois elles se sont couvertes de gloire : en Crimée, en Italie, au Mexique, en 1870. Elles furent, est-il besoin de le dire ? au premier rang du danger, à la première place, par l'ardeur et l'enthousiasme. Zouaves, turcos, chasseurs d'Afrique, spahis, goumiers, rivalisaient d'entrain et de courage.

Mais ce qu'on ne saurait trop admirer, et ce qui est tout à l'honneur de nos moyens de colonisation, ce qui montre l'ascendant énorme pris par nos officiers sur les soldats indigènes, c'est le loyalisme qu'ont montré les « nouveaux venus » sous le drapeau français, ceux qui n'avaient jamais combattu pour la défense du territoire national : les Tunisiens, les Sénégalais, les tirailleurs marocains ; ces derniers, Français depuis quatre ans à peine. Les prodiges de valeur accomplis par toutes ces troupes formeront certainement l'une des plus belles pages de notre histoire militaire.

L'armée métropolitaine, d'ailleurs, partait à la frontière avec un entrain remarquable. C'est que, dans celle guerre, on avait le sentiment, vraiment profond, de la DÉFENSE NATIONALE. C'était la Patrie qu'on allait préserver, c'était le sol français que l'on allait sauver de l'invasion. Ce n'était pas, comme dans beaucoup de guerres passées, un combat pour satisfaire des ambitions ou des convoitises ; c'était vraiment la lutte pour la vie de la France.

Les soldats anglais, d'ailleurs, faisaient preuve du même esprit et de la même bonne humeur. Quand on voyait passer ces fantassins admirablement équipés, vêtus de kaki, ces *Tommies*, comme on les désigne familièrement en Angleterre, on était frappé de leur entrain et de leur jovialité souriante. Ils chantaient leur chanson de route : *It's a long, long way to Tipperary*, et ils se rendaient allègrement au front de bataille.

Quant à nos hommes qui se battaient à la frontière, le langage populaire eut vite fait de leur trouver une appellation qui fit fortune, et qui marquait que leur héroïsme quotidien ne leur laisserait peut-être pas le temps de songer tous les jours à une toilette méticuleuse.

On les nomma des POILI'S !

*

Il y eut cependant, au milieu de la mobilisation générale, et malgré cette « égalité » qui est l'un des termes de la devise inscrite sur nos monuments, quelques Français, bien Français pourtant, qui ne partirent pas pour le front. Disons tout de suite que ce ne fut pas faute d'avoir sollicité cet honneur, qui leur fut refusé.

Aussitôt la déclaration de guerre, le duc d'Orléans, le prince Louis Napoléon, le duc de Vendôme, écrivirent au président du Conseil.

Le 2 août, le prince Louis Napoléon adressait au président de la République la lettre suivante :

« Monsieur le Président.

« Après avoir, il y a trente ans, rempli mon devoir militaire en France, je fus, par une loi d'exception, privé de mes droits de citoyen et rayé du contrôle de l'armée.

« Aujourd'hui, l'ordre de mobilisation appelle aux armes *tous les Français*.

« Je me permets, Monsieur le Président, d'avoir recours au premier magistrat de la République pour obtenir de concourir à la défense de mon pays.

« Je serais heureux de remplir, quel qu'il soit, l'emploi dont il

voudrait bien me charger.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mon profond respect.

« LOUIS NAPOLÉON,

« Ancien général de division de l'armée impériale russe. »

Le duc d'Orléans, qui était en voyage, se hâta de rentrer à Bruxelles et envoya la lettre qui suit au ministre de la Guerre :

« Monsieur le Ministre,

« Devant les événements actuels, *toutes les lois d'exception*, tous les dissentiments politiques *doivent tomber* ; tous les Français ont le devoir et le *droit* de reprendre leur place sous les drapeaux.

« Ce droit et cet honneur, je viens vous les demander pour la durée des hostilités, certain que vous saurez comprendre à quel sentiment j'obéis.

« J'attends donc avec confiance votre réponse télégraphique et vos instructions pour partir.

« PHILIPPE, DUC D'ORLÉANS. »

Le duc de Vendôme, fils du duc d'Alençon, écrivit une lettre analogue, ainsi que le prince Boland Bonaparte, ancien sous-lieutenant de l'armée française.

Voici la réponse que M. Viviani, président du Conseil, fit à l'une de ces nobles et patriotiques requêtes :

« Le président du Conseil des ministres à Philippe, duc d'Orléans,

hôtel Métropole, à Bruxelles.

« Paris, le 29 août 1914.

« L'état de la législation française ne permettant pas votre enrôlement dans l'armée française, tout en rendant hommage à votre initiative, je ne puis que vous faire la réponse déjà faite à d'autres demandes pareilles à la vôtre, et vous engager à vous enrôler dans les armées amies ou alliées qui combattent à nos côtés. »

Il y eut donc des Français à qui fut refusé l'honneur de défendre la terre de la patrie. À la suite de cette réponse, le prince Louis Napoléon s'adressa à S. M. l'empereur de Russie, qui, faisant droit à la demande de son ancien général, lui accorda un commandement dans l'armée active. Quant aux princes Louis et Antoine d'Orléans et Bragance, ils ont obtenu du roi George V l'autorisation de servir dans l'armée anglaise, où ils sont partis rejoindre l'état-major du général French.

Pendant ce temps, la sympathie des nations pour la cause de la France et de ses alliés, c'est-à-dire la haine générale et universelle de l'Allemagne, se traduisait par le nombre extraordinaire des étrangers demandant à contracter des engagements volontaires et à servir sous les plis du drapeau français.

La foule de ces volontaires n'allait pas cesser de grossir. Le chiffre des enrôlements volontaires ainsi contractés paraît devoir dépasser le chiffre de *quarante mille*.

À Paris, le régime de l'état de siège s'est installé sans difficultés, sans la moindre récrimination de la part de la population, pourtant touchée dans ses plus chères habitudes.

Ainsi, tous les théâtres, tous les concerts sont fermés.

Les cafés et les débits de vin sont clos à 8 heures du soir. Les restaurants doivent de même être fermés à 9 heures et demie. Sur les boulevards, dans tous les quartiers, la plupart des magasins et des boutiques sont fermés. Sur la devanture close s'étale une affiche tricolore : « Maison française, » pour la protéger contre la violence de la foule qui, dans son indignation, avait, aux premières heures de la déclaration de guerre, saccagé quelques magasins allemands.

Au bois de Boulogne, naguère le centre des élégances, aujourd'hui désert, des ouvriers plantent des piquets et entourent certaines pelouses d'un réseau de toiles métalliques. Vu milieu de tout cela se répand une bonne odeur de foin coupé.

C'est le « parc » qu'on prépare ainsi, le parc destiné à recevoir les dizaines de milliers de bestiaux que l'on va y réunir pour assurer éventuellement le ravitaillement de Paris.

On le voit, la mobilisation était complète à tous les points de vue.

LA GUERRE AU XX^e SIÈCLE

Le caractère « scientifique » de la guerre. — Les nouveaux fusils et les nouveaux canons. — Les mitrailleuses. — Le 75. — Dirigeables et avions. — Les sous-marins et les torpilles. — La T. S. F. — L'automobile. — Les nouvelles poudres. — Les gaz asphyxiants.

Voilà donc déclarée cette terrible guerre.

Que va-t-elle être, en ce xx^e siècle, où la science est arrivée à un tel degré de découvertes et de progrès incroyables ?

On peut caractériser la guerre actuelle par deux mots :

Du côté des Allemands, c'est une guerre de *barbares*. Par l'étendue des moyens mis en œuvre par tous les combattants, c'est une guerre *scientifique*.

Dans le présent chapitre, nous allons essayer de faire ressortir le caractère essentiellement « scientifique » de la guerre actuelle.

Le xix^e siècle a été, on peut le dire, le siècle des grandes découvertes en même temps que celui de leurs immenses applications.

À son début, la vapeur et l'électricité dynamique faisaient timidement leur apparition ; les premiers engins de navigation aérienne, lancés par Montgolfier et Charles, étaient encore le jouet des vents ; la chimie, retardée de plusieurs lustres par l'exécution de Lavoisier, son créateur, mort sur l'échafaud, victime des brutes sanguinaires de 1793, commençait à s'épanouir avec Berthollet et Gay-Lussac, qui indiquaient les lois des combinaisons de la matière ;

la science de l'énergie voyait ses principes posés par Carnot et Joule.

Mais ce ne fut guère qu'à partir de 1850 que les progrès de la science commencèrent à devenir rapides. Lu quelques années, l'hélice, appliquée aux bateaux, leur communique des vitesses inespérées ; les chemins de fer se multiplient ; le télégraphe électrique couvre le monde du réseau de ses fils ; la chimie invente des explosifs, et les artilleurs créent des armes à tir rapide se chargeant par la culasse.

C'est le commencement de l'ère des grandes découvertes.

En 1830, à l'époque de la conquête de l'Algérie, le fusil réglementaire de l'infanterie lançait sa balle à la vitesse initiale de 370 mètres à la seconde, avec une charge de poudre noire de 9 grammes et demi, et le pistolet de cavalerie ne communiquait à sa balle qu'une vitesse initiale de 200 mètres.

En 1870, où pour la première fois le fusil se chargeant par la culasse fit son apparition sur les champs de bataille européens, le fusil modèle 1866, dit fusil « Chassepot », imprimait à son projectile une vitesse initiale de 430 mètres, et lui assurait une portée effective de 1 000 mètres.

Lors de la conquête de Tunisie, notre armée était dotée du fusil modèle 1873, dit fusil « Gras », à cartouche métallique. La vitesse initiale de la balle approchait de 500 mètres, et la portée était prolongée jusqu'à 1 800 mètres ; le tir en était rapide.

Actuellement, toutes les armées d'Europe sont armées de fusils à *répétition*, pouvant tirer de suite plusieurs cartouches accumulées dans un magasin spécial, par le simple mouvement d'ouverture et de fermeture de la culasse. Le calibre très petit de ces armes varie entre 6 et 8 millimètres. Elles ont des vitesses initiales qui dépassent 700 mètres, et leur portée atteint 3 000 mètres. Ces fusils utilisent de la poudre *sans fumée*, formée de composés nitrés. Ces poudres, qui sont

d'invention française (elles sont dues à l'ingénieur des poudres M. Vieille, membre de l'institut), lancent des balles blindées, entièrement recouvertes d'une chemise de maillechort ou de nickel, qui n'encrasse pas les rayures de l'arme, comme le ferait une balle de plomb.

Tel est notre fusil modèle 1886, dit « fusil Lebel », du nom de son inventeur. Quant aux pistolets, ils sont remplacés par le revolver, d'abord à poudre noire, puis à poudre sans fumée. Celui-ci imprime à une balle de 8 millimètres de diamètre une vitesse initiale de plus de 350 mètres par seconde et lui assure une portée efficace de 200 mètres.

*

Mais ces armes à tir rapide, à répétition même, ne suffisaient pas à l'esprit inventif des artilleurs. Ils estimaient que c'était encore trop demander au tireur que d'exiger de lui l'exécution des mouvements d'ouverture et de fermeture de la culasse pour amener une nouvelle cartouche dans le canon de son arme. Aussi ont-ils inventé les armes *automatiques*, dont le type est le célèbre pistolet appelé, du nom de son inventeur, le pistolet *Browning*.

Dans ces armes, plusieurs cartouches, poussées par un ressort, sont accumulées dans un magasin. L'arme utilise le recul produit par la déflagration, et ce recul effectue tous les mouvements : extraction de la cartouche tirée, armement du mécanisme, mise en place de la première des cartouches suivantes, fermeture de la culasse. Le tireur n'a plus qu'à appuyer sur la détente, et les coups se succèdent avec la rapidité de l'éclair.

On a construit des carabines ainsi rendues automatiques. Cependant aucune des armées en présence n'en est encore pourvue ; mais elles utilisent le fusil automatique sous la forme de *mitrailleuses*.

La mitrailleuse n'est autre chose qu'un fusil automatique, monté sur une sorte de chevalet à trois pieds. Dans ce fusil, les coups se succèdent automatiquement, et il suffit d'alimenter l'arme d'une quantité suffisante de projectiles pour obtenir un véritable arrosage. Une mitrailleuse peut tirer plusieurs coups *par seconde* ; elle en tire plusieurs centaines par minute.

C'est donc, par excellence, un engin de défense merveilleux, un auxiliaire puissant de l'infanterie.

Mais il comporte avec lui son défaut : c'est un terrible mangeur de munitions. À raison de plusieurs centaines de coups à la minute, on conçoit qu'il faille une énorme provision de cartouches pour alimenter ainsi une mitrailleuse. De plus, sous l'action d'un tir aussi rapide, dans lequel le nombre de coups en un court espace de temps est considérable, le canon s'échauffe beaucoup. Il faut donc avoir en réserve un canon de rechange, que l'on substitue périodiquement au canon en service, afin de laisser refroidir celui-ci.

Les mitrailleuses sont de petit calibre et tirent des cartouches à poudre sans fumée et à balle blindée, analogues à celles des fusils d'infanterie.

*

Voilà les progrès qu'ont faits les armes portatives. Mais si nous examinons ce que sont devenus les canons, nous allons voir une transformation bien plus radicale encore.

En 1830, les canons étaient en bronze et se chargeaient par la bouche. Une pièce de campagne de 12 lançait son boulet rond à la vitesse initiale de 440 mètres par seconde. La portée maxima était de 1 000 mètres, et la bouche à feu ne pouvait guère tirer plus d'un coup à la minute.

Aujourd'hui le canon de campagne de notre artillerie, — canon qui, soit dit en passant, sera l'un des grands facteurs de notre victoire, — est en acier ; il se charge par la culasse, avec une véritable cartouche dans laquelle l'obus, du diamètre de 75 millimètres, est fixé à l'extrémité d'une douille en cuivre dont le culot porte, à son centre, une capsule fulminante. Le poids de l'obus est de 7 kilogrammes, et celui de la charge de poudre sans fumée qui le propulse est de 720 grammes.

La longueur du canon est de trente-trois fois son calibre, c'est-à-dire 2^m, 47, et la vitesse initiale de l'obus est de 530 mètres par seconde. Cet obus, grâce à une *fusée* dont un mécanisme ingénieux règle le fonctionnement, éclate exactement au point voulu de sa trajectoire. À 1 000 mètres de la pièce, le projectile a encore une vitesse de 410 mètres à la seconde ; à 3 000 mètres, cette vitesse est encore de 200 mètres. La portée extrême de la pièce dépasse 6 000 mètres.

Mais ce qui constitue le caractère le plus remarquable du canon de 70, c'est son recul et sa remise en place automatique.

Dans les anciens canons, la pièce tout entière, avec son affût, reculait sous l'action de la décharge de la poudre. Il fallait donc, après chaque coup tiré, refaire un pointage nouveau.

Pour le 70, rien de tout cela n'est nécessaire.

L'affût est fixé sur le sol, grâce à une bêche qui termine la crosse et qui s'enfonce dans la terre ; de plus, les deux roues sont fortement calées par des freins, de sorte que tout l'affût constitue un système inébranlable, faisant, pour ainsi dire, corps avec la terre.

Mais cette fixité de l'affût par rapport au sol ne suffirait pas s'il n'intervenait un autre dispositif. En effet, sous l'action du recul, l'affût, ne pouvant pas céder et aller en arrière, se cabrerait ; il changerait de position, et le pointage serait à recommencer.

On évite cet inconvénient en reliant le canon à son affût par l'intermédiaire d'un organe élastique appelé le frein hydropneumatique.

Le frein est un cylindre dans lequel un piston, relié au canon, se meut en éprouvant une résistance provoquée par un liquide et par de l'air qui y sont enfermés. C'est le frein qui est relié à l'affût par deux tourillons. Le canon glisse sur une gouttière placée sur le frein, lorsqu'il effectue son mouvement de recul.

En reculant, le canon entraîne le piston, lequel comprime l'air et éprouve une résistance de la part du liquide. Cette résistance est calculée de telle façon que, sur la longueur de 1^m, 20 choisie pour le frein, le recul soit absorbé par la compression. On évite ainsi le soulèvement de l'affût, et, de plus, l'élasticité des corps comprimés ramène instantanément le canon dans la direction de son pointage primitif.

Des appareils très ingénieux, tels que le débouchoir, permettent de régler le moment d'explosion de chaque obus.

La rapidité de tir du canon de 75 est telle, que l'on peut tirer jusqu'à vingt coups par minute, soit un coup toutes les trois secondes.

Tel est, en principe, le merveilleux canon dû aux travaux des colonels Deport et Sainte-Claire Deville. Une foule de dispositifs ingénieux, dans lesquels il serait trop long de s'étendre, facilitent le pointage, abritent les servants. La disposition du caisson à fond blindé est également des plus remarquables et des plus heureuses. Les Allemands ont un canon analogue, le 77, mais d'une valeur bien inférieure au nôtre, qui reste le roi de l'artillerie de campagne actuelle.

*

Si maintenant nous passons aux gros canons, aux pièces de marine ou de siège, nous arrivons à des résultats vraiment extraordinaires.

Les gros canons ont des calibres de 305 millimètres (pièce de marine), de 380, et même les Allemands ont employé, au bombardement d'Anvers et de Liège, des mortiers de 420 millimètres. Les pièces de 305 ont des longueurs qui varient de trente à quarante fois le calibre ; ce qui, dans ce dernier cas, porte la longueur totale de la pièce à environ 13 mètres.

Une pièce de 305 millimètres, tirant sous un angle de 45 degrés un obus de 440 kilos, lui communique une vitesse initiale de 945 mètres. Dans ces conditions, le projectile, après avoir décrit dans l'air une trajectoire curviligne dont le point culminant atteint une hauteur verticale de plus de 16 000 mètres, retombe sur le sol à plus de 40 kilomètres de son point de départ. Nous sommes loin du canon de 24, qui, en 1830, tiré sous son angle maximum, n'avait qu'une portée extrême de 3 000 mètres.

On conçoit donc que les Allemands aient pu bombarder Dunkerque avec une pièce placée à 38 kilomètres de distance de la ville.

Quant à la force explosive des obus lancés par les gros canons, en particulier par ceux de 420 millimètres, elle est formidable. Un tel obus, éclatant en touchant le sol, y creuse un trou conique de 10 mètres de profondeur et d'un diamètre équivalent. Une centaine d'hommes peuvent y trouver abri.

Il résulte de tout cela que la guerre actuelle doit être, avant tout, une guerre d'artillerie et de dépense de projectiles.

Indépendamment des obus qui éclatent en projetant les éclats de leurs enveloppes, les canons modernes utilisent des obus chargés à balles, des shrapnells (du nom de l'officier anglais qui les inventa il y a déjà longtemps).

Enfin, dans la guerre barbare qu'ils pratiquent, les Allemands ont

employé des projectiles prohibés par la convention internationale de la Haye, convention qu'ils ont pourtant signée : ce sont des obus qui, en éclatant, répandent d'énormes quantités de gaz délétères qui tuent, par asphyxie, tout ce qui se trouve à proximité du lieu de leur chute.

À côté de ces canons qui tuent à très grande distance, on a employé, dans les combats de tranchées qui caractérisent la guerre actuelle, des engins qui sont des réminiscences de l'ancienne artillerie. C'est ainsi que, dans les attaques rapprochées, on a repris l'emploi des grenades, sorte de petits obus qu'on lance à la main et qui explosent en tombant. On a également repris les vieux mortiers à faible portée et à grand angle, auxquels nos soldats ont donné le nom pittoresque de « crapouillots ».

*

Mais les progrès de la science appliquée à la guerre ne se bornent pas aux canons et aux poudres.

La conquête de l'air, en particulier, est aujourd'hui complète, et nous avons deux sortes d'engins pour naviguer dans l'atmosphère : les appareils plus légers que l'air ou ballons dirigeables, et les appareils plus lourds que l'air ou avions.

Les premiers sont des aérostats remplis d'un gaz moins dense que l'air et soutenus par une force ascensionnelle égale à la différence entre leur poids total et le poids de l'air qu'ils déplacent. Ils sont forcément volumineux, si l'on veut qu'ils aient une force d'ascension capable d'enlever un poids un peu fort. Ils sont très vulnérables, vu la grande surface qu'ils offrent aux coups de l'ennemi et les gaz inflammables dont ils sont gonflés. Ils sont plus exposés que les avions à l'action antagoniste du vent, à cause de la grande enveloppe qu'ils offrent à son action. En revanche, ils ont un avantage : ils peuvent stopper et rester à peu près immobiles dans un air calme.

Les dirigeables, inventés en France (le premier a été construit par le colonel Renard, qui, en 1886, a exécuté un voyage circulaire au-dessus de Paris), ont été très développés en Allemagne, surtout par le comte *Zeppelin*, qui a conçu ces mastodontes de l'air, longs de 160 mètres, dépassant 30 000 mètres cubes de volume et marchant avec une vitesse propre de 75 kilomètres à l'heure. Ils sont formés d'une carcasse rigide d'aluminium, à l'intérieur de laquelle sont dix-huit ballons indépendants, le tout recouvert d'une gaine de toile.

De tels engins peuvent enlever vingt à vingt-cinq hommes d'équipage et une tonne d'explosifs.

Mais ils sont très difficiles à manier et dangereux à monter. Depuis l'ouverture des hostilités, *vingt et un zeppelins* ont été détruits, onze l'avaient été avant la guerre, et chacun d'eux coûte environ deux millions !

Les dirigeables français, beaucoup moins volumineux, beaucoup plus manœuvrables, sont du type souple sans carcasse intérieure. Ils ont au moins la même vitesse, coûtent dix fois moins que les zeppelins et rendent infiniment plus de services.

Quant aux appareils plus lourds que l'air, avions ou aéroplanes, ils reposent sur l'action résistante que l'air offre à un corps en mouvement. Ce sont, en somme, des cerfs volants automoteurs, ou, si l'on veut, un cerf-volant est un aéroplane à l'ancre. Celui-ci n'est donc soutenu en l'air qu'à la condition de « marcher ». Si le moteur s'arrête, s'il a une panne, c'est, non pas la chute, mais la descente forcée en vol plané, les ailes de l'avion formant parachute et ralentissant la descente, que l'aviateur dirige à l'aide de ses gouvernails.

Les avions, que l'on divise en *monoplans* ou en *biplans*, peuvent, en général, enlever deux et même trois personnes. Le plus souvent ils sont montés par deux navigateurs aériens : un pilote et un observateur. Ils ont des moteurs qui aujourd'hui atteignent 100 chevaux-vapeur. Ce

sont des moteurs à essence, en France du type rotatif, et qui leur permettent d'atteindre des vitesses de 100 kilomètres à l'heure et même davantage (avec vent arrière, l'aviateur Gilbert a réalisé 204 kilomètres à l'heure).

De tels engins sont des outils de guerre de premier ordre.

D'abord, ils permettent un service d'observation des positions de l'ennemi. Les aviateurs sont là pour rectifier le tir de l'artillerie, à l'aide de signaux soit lumineux, soit de télégraphie sans fil.

Ensuite ils constituent des machines de guerre redoutables. Laissant tomber, du haut de l'air, des projectiles explosifs, ils peuvent bombarder une ville, une troupe, un camp, sans risquer beaucoup d'être atteints par les projectiles ennemis, à cause de la hauteur à laquelle ils planent.

Enfin, ils sont des instruments combattants. Ils attaquent les dirigeables et les avions de l'adversaire et font, autour des camps retranchés, une véritable police de l'air. Munis de mitrailleuses que fait fonctionner l'observateur, ils ont ainsi une arme offensive, et nos aviateurs ont montré, par maintes prouesses, qu'ils savaient efficacement s'en servir.

Beaucoup d'entre eux, d'un type plus puissant, sont blindés ; leur moteur et leur fuselage, où prennent place les passagers, sont à l'épreuve des balles.

Les Allemands, naturellement, ont profité largement des progrès de l'aviation faits en France. Alors que c'était chez nous que l'aviation progressait, c'était chez eux qu'elle était utilisée et, surtout, *organisée* admirablement. Au début de la guerre, leur aviation militaire paraissait même avoir une supériorité sur la nôtre ; mais, depuis, nous les avons rattrapés, et même largement dépassés.

*

L'Océan, jusqu'à ces quinze dernières années, n'était utilisé qu'à sa surface par les instincts guerriers de l'homme. Aujourd'hui, toujours grâce au génie de Français comme Goubet, Gustave Zédé, Laubeuf, l'homme s'est emparé du domaine sous-marin, la navigation sous la mer est devenue chose possible

Toutefois elle n'est réalisée que d'une façon amphibie, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le sous-marin, bateau déplaçant environ mille mètres cubes d'eau, peut à volonté naviguer en surface ou en immersion.

Quand il navigue en surface, une partie de sa coque émerge ; son intérieur communique librement avec l'air, et il est propulsé par des moteurs à pétrole, qui lui communiquent une vitesse allant, dans les derniers types, jusqu'à 20 milles marins à l'heure (vingt fois 1 852 mètres, soit 37 kilomètres). En même temps que ces moteurs actionnent les hélices propulsives, ils actionnent des dynamos qui chargent de puissantes batteries d'accumulateurs, faisant ainsi une provision d'énergie électrique. Cette provision est utilisée pour la navigation en plongée.

Quand le sous-marin veut naviguer sous l'eau, il ferme hermétiquement toutes ses ouvertures, ouvre des robinets qui remplissent d'eau des compartiments vides attachés à sa coque ; il augmente ainsi de poids et s'enfonce jusqu'à être en équilibre. Cet équilibre est maintenu par les « gouvernails de profondeur ».

Mais alors ce ne sont plus les moteurs à pétrole qui propulsent le bâtiment. Ceux-ci, en effet, exigent de l'air pour fonctionner, et absorberaient à eux seuls la provision d'air respirable enfermé à bord.

Ce sont les accumulateurs qui font tourner des moteurs électriques actionnant les hélices. La vitesse obtenue en plongée est environ la moitié de la vitesse en surface.

En naviguant ainsi sous l'eau, le sous-marin avancerait comme un aveugle. L'opacité de l'eau de mer ne permet pas, en effet, de distinguer les objets à une distance de plus de quarante mètres. Mais on obvie à cette difficulté à l'aide du périscopes.

Le périscopes est un tube émergeant au-dessus de la coque du sous-marin, qu'il dépasse de quatre à six mètres. À sa partie supérieure est un système de lentilles et de prismes qui renvoie, à l'intérieur du bateau, l'image de l'horizon sous les yeux du commandant. La profondeur d'immersion du sous-marin est réglée de façon que l'extrémité supérieure du périscopes émerge seule au-dessus de l'eau. Le périscopes est donc l'œil du sous-marin. Comme il en est la seule partie émergeante, celle-ci est très peu visible et, par suite, très peu vulnérable.

Le sous-marin ne peut pas plonger jusqu'au fond de l'abîme ; la plus grande profondeur qu'il puisse atteindre sans danger d'écrasement par la pression est de quarante mètres.

Quand le sous-marin navigue sous l'eau, son équipage respire forcément un air vicié par la respiration des hommes, laquelle dégage de l'acide carbonique.

Pour remédier à cet inconvénient, on absorbe l'acide carbonique par des alcalis, et on renouvelle l'atmosphère respirable en lançant dans le sous-marin de l'air comprimé emmagasiné à haute pression dans des récipients d'acier.

Le sous-marin est un outil redoutable de destruction, parce qu'il lance sous l'eau des *torpilles* chargées de cent kilos d'explosifs. Ces torpilles sont elles-mêmes de petits sous-marins en réduction, contenant un moteur mû par de l'air comprimé à haute pression dans la torpille ; des organes extrêmement ingénieux en règlent la direction et l'immersion à une profondeur constante, qui est d'environ trois mètres. Ces torpilles sont lancées, par une faible charge de poudre initiale, dans un tube lance torpilles fixé au bâtiment. Ce lancement n'a

pour but que de leur faire quitter le bateau et de les mettre à l'eau. Une fois qu'elles y sont, elles naviguent par leurs propres moyens et peuvent atteindre la vitesse de 43 nœuds (80 kilomètres à l'heure. 22 mètres à la seconde). Leur portée la plus utile est d'environ 1 000 mètres ; mais elles peuvent atteindre 8 000 mètres en réduisant un peu la vitesse de route.

La torpille est l'instrument le plus redoutable de la guerre maritime actuelle. Une seule torpille, coûtant environ vingt mille francs, suffit à couler un cuirassé coûtant quarante millions, et à faire disparaître en outre un équipage de huit cents hommes !

Qu'a-t-on pour lutter contre la torpille ? Les grands navires s'entourent d'un réseau de filets de métal, tenus à distance de la coque par de longs espars de bois : ce sont les filets pare-torpilles. En ce qui concerne les sous-marins, leur ennemi le plus sûr est le contre-torpilleur, qui, à cause de sa grande vitesse, qui atteint et dépasse trente milles à l'heure, les rattrape et les coule.

Quant à la guerre maritime de surface, elle se fait à l'aide de navires cuirassés d'une puissance formidable. Les *dreadnoughts* sont des navires déplaçant 25 à 30 000 tonnes, montés par huit cents hommes d'équipage, propulsés par des machines de 40 000 chevaux et armés d'une forte artillerie, dont les plus grosses unités comprennent au moins dix à douze pièces de 305 ou de 340, montées dans des tourelles revêtues d'une cuirasse d'acier de 30 centimètres d'épaisseur. La coque du navire elle-même est protégée sur toute sa longueur par une cuirasse analogue.

À bord, toutes les manœuvres se font mécaniquement, soit par des moteurs hydrauliques, soit par des moteurs électriques, qui actionnent les différents engins si nombreux, nécessaires au fonctionnement de cet organisme si complexe.

*

L'électricité n'intervient pas seulement, dans la guerre moderne, pour la propulsion des sous-marins ou la manœuvre des cuirassés ; elle intervient de bien d'autres manières, en particulier sous la forme des puissants projecteurs qui servent à éclairer de loin un but invisible dans la nuit.

Ces projecteurs, montés sur des automobiles dont les moteurs, une fois la voiture arrêtée, actionnent les machines électriques qui produisent la lumière, sont de véritables phares d'une énorme puissance. Un projecteur utilisant un courant de 150 ampères peut envoyer ses rayons jusqu'à une distance de huit kilomètres.

Ces projecteurs servent, à bord des cuirassés, pour fouiller l'horizon, la nuit, et apercevoir ainsi de loin l'arrivée des sous-marins dont le périscope émerge au-dessus de l'eau. Ils sont employés, à terre, pour guider dans la nuit le tir de l'artillerie, dont ils éclairent le but, invisible sans cela. Ils sont employés également pour fouiller les nues et y déceler l'arrivée des avions ou des zeppelins.

Mais là ne se borne pas le rôle de l'électricité. Les Allemands l'ont employée sous la forme de courants à haute tension qu'ils lancent dans les fils de fer barbelés dont ils protègent leurs tranchées, de façon que le simple contact d'un fil soit mortel à l'homme qui les touche.

L'électricité intervient encore sous la forme des ondes électriques, qui, par suite de la découverte géniale de notre illustre compatriote M. Branly, membre de l'Académie des sciences, professeur à l'institut catholique de Paris, ont donné naissance à la *télégraphie sans fil*.

À l'aide des ondes électriques reçues par les détecteurs, des avions peuvent correspondre avec le quartier général et même communiquer entre eux. Grâce à cette merveilleuse découverte, les vaisseaux, au milieu de l'Océan, restent en relation, soit avec la terre, soit les uns avec les autres. Si la science contribue aujourd'hui à détruire des vies humaines sur les champs de bataille, du moins la science de Branly aura-t-elle servi à en sauver de nombreuses, en appelant au secours

d'un navire naufragé les bâtiments qui naviguent dans les mêmes parages que lui.

Enfin l'électricité sert à la guerre par le moyen des nombreux fils télégraphiques et téléphoniques que les armées de campagne utilisent pour leurs communications.

*

Il est une autre application de découvertes scientifiques, toute récente celle-là, puisqu'elle date de quelques années : c'est l'*automobile* sous toutes ses formes, dans ses utilisations à la guerre.

Il y a à peine vingt ans, le moteur à explosion, actionné par la combustion d'un mélange d'air et de vapeur d'essence de pétrole, était à ses débuts, et les premières autos excitaient le rire des spectateurs par leur lourdeur, leur fracas, leurs « pannes » nombreuses.

Aujourd'hui l'auto est la maîtresse de la route. Elle marche à quatre cents kilomètres à l'heure ; elle se prête à toutes les exigences, car elle comprend tous les genres de véhicules, depuis le tracteur servant à traîner sur les routes les plus lourds canons, jusqu'à la motocyclette, sur laquelle une estafette porte, d'un point à un autre, les ordres de l'état-major.

L'automobile sert à établir, dans des voitures spéciales, grâce à son moteur, soit des postes de projecteurs, soit des stations mobiles de télégraphie sans fil.

Elle sert au transport des munitions, des approvisionnements, des malades, des blessés, et même des combattants, comme nous le verrons quand nous ferons le récit de la bataille de la Marne.

Mais elle est aussi, elle-même, un instrument de combat. On a construit des automobiles blindées sur lesquelles, dans une petite tourelle cuirassée, est installé, à l'abri des projectiles ennemis, une

mitrailleuse ou même un petit canon. Ces autos-mitrailleuses, ces autos-canon ont rendu, dans la guerre des Flandres, les services les plus signalés.

Et, puisque nous sommes à parler des transports, constatons le rôle prépondérant que jouent les chemins de fer dans la guerre actuelle. Tous les mouvements de troupes d'un point à un autre du front, ou de l'intérieur du pays vers la ligne de bataille, reposent sur le fonctionnement des voies ferrées.

*

Mais ce n'est pas tout d'avoir les instruments de guerre dont nous venons de parler, il faut encore pouvoir les utiliser. En particulier, la précision du tir des canons actuels, leur énorme portée, rendent beaucoup plus difficile la pratique du tir de l'artillerie.

Il est nécessaire que les officiers qui le dirigent puissent connaître exactement la distance à laquelle se trouve le but à atteindre, afin de régler le pointage des pièces.

Pour cela on a amélioré les moyens de visée d'abord, de mesure des distances ensuite.

Pour les visées au loin, on a aujourd'hui l'admirable instrument qu'est la jumelle à prismes, non pas née en Allemagne, comme l'a répandu une légende créée par une maison d'optique d'outre Rhin, mais inventée en 1859 par l'officier du génie italien Porro.

Pour les mesures des distances, on a des *télémètres*, qui font connaître par une simple lecture, à moins d'un centième, la distance à laquelle se trouve un objet éloigné.

Pour la conduite des aéroplanes, des boussoles directrices spéciales guident les aviateurs. Quant à l'altitude qu'ils atteignent, elle leur est indiquée avec la plus grande précision par le baromètre

devenu un altimètre.

Et pour étudier les conditions de l'atmosphère, avant une ascension d'un avion ou d'une escadrille d'avions, un véritable laboratoire de météorologie mobile a été institué : c'est la voiture d'aérologie, imaginée et construite par le commandant Sacconey.

*

Après l'électricité, d'autres sciences interviennent encore dans la guerre moderne. Au premier rang de ces sciences, il faut placer la chimie.

La chimie contribue à la guerre, d'abord et surtout par la fabrication des explosifs.

Nous sommes loin, en effet, aujourd'hui de l'ancienne poudre noire, qui dégageait une abondante fumée, et qui encrassait énormément les armes.

Aujourd'hui, les poudres nitrées sont des poudres vives, qui ont une déflagration beaucoup plus rapide, et qui impriment aux projectiles des vitesses initiales considérables. Ces poudres se transforment complètement en produits gazeux ; par conséquent, elles ne produisent pas de fumée et n'encrassent d'aucun résidu l'intérieur des canons.

Quant aux bombes d'aéroplanes, aux mines sous-marines, aux torpilles, elles sont chargées, soit avec un explosif appelé le trinitrotoluène, soit avec du coton-poudre.

L'esprit de barbarie qui anime les Allemands les a incités à faire à la science chimique d'autres emprunts en vue de détruire leurs adversaires. Violant en cela les conventions internationales de la Haye, que leurs plénipotentiaires avaient cependant signées, ils se servent, dans la guerre de tranchées, de gaz asphyxiants.

Ces gaz, s'échappant sous pression, se dégagent en avant des lignes

allemandes et, comme ils sont de grande densité, s'accumulent au-dessus du sol, formant ainsi, sur une épaisseur de quelques mètres, une atmosphère absolument irrespirable et même mortelle.

Il a été reconnu que ces gaz étaient généralement du chlore et des vapeurs de brome.

Heureusement, aussitôt que le premier emploi en fut fait par nos sauvages ennemis, le remède fut vite trouvé par nos savants. Un masque est placé devant la bouche des hommes. Ce masque contient un tampon d'ouate hydrophile imbibé d'une solution d'hyposulfite de soude, qui fixe les gaz délétères et les empêche de pénétrer dans les voies respiratoires.

La chimie a d'ailleurs eu d'autres applications, humanitaires celles-là.

Ainsi, grâce à la découverte des produits antiseptiques, les opérations chirurgicales les plus graves peuvent être pratiquées sans crainte de voir apparaître la terrible gangrène, qui autrefois faisait tant de victimes dans les ambulances.

C'est également grâce aux préparations antiseptiques que l'hygiène des locaux sanitaires, des wagons, des casemates, peut être obtenue d'une façon complète.

De plus, grâce aux progrès de la microbiologie, on a pu préparer des sérums qui permettent de vacciner nos soldats contre une des plus terribles maladies : la fièvre typhoïde.

Enfin, utilisant les dernières conquêtes de la physique, les chirurgiens ont aujourd'hui, à l'aide des rayons X, le moyen de découvrir avec précision remplacement d'un projectile logé dans le corps d'un blessé.

On le voit par tous ces exemples, la guerre actuelle est bien une guerre scientifique.

VIII

L'INVASION DE LA BELGIQUE

Le plan d'invasion allemand. — Les prévisions. — La violation du Luxembourg. — La violation du territoire belge. — L'attaque et la résistance héroïque de Liège. — Le général Leman. — La bataille de Dinant. — L'entrée des Allemands à Bruxelles. — La destruction de Louvain et de Matines.

Après la guerre de 1870, qui nous avait coûté l'Alsace et la Lorraine, et qui avait reculé notre frontière de l'Est du Rhin aux Vosges, la France avait puissamment fortifié sa nouvelle frontière.

Ainsi furent élevées ces redoutables forteresses qui s'alignent de la Meuse à la frontière suisse. Elles comprennent les camps retranchés de Verdun et de Toul, dans la région de la Meuse, et ceux d'Épinal et de Belfort, dans la région de la Moselle.

Ces deux systèmes de fortifications ne laissaient libres, en somme, que deux étroits passages entre la Suisse et le grand-duché de Luxembourg.

Le plan d'attaque de l'Allemagne devait tenir compte de l'alliance entre la France et la Russie. L'empire de proie ne pouvait pas se dissimuler la difficulté de sa position, entre les deux adversaires de l'Ouest et de l'Est.

Aussi les Allemands préparèrent-ils de longue main leur manière d'attaquer.

En premier lieu, considérant que l'étendue immense de l'empire russe rendrait forcément très lente la mobilisation de ses troupes, ils réalisèrent les moyens de jeter tout d'abord le gros de leurs forces

contre la France, afin de l'écraser tout de suite et de se retourner ensuite, une fois débarrassés de leur premier adversaire, sur la Russie, qu'ils pensaient facilement vaincre à son tour.

Mais, pour réaliser ce programme, il ne suffisait pas de pouvoir transporter des troupes rapidement d'un front sur l'autre ; il fallait encore faire aboutir la première partie, c'est-à-dire l'écrasement complet et prompt de la puissance militaire française.

Or les fortifications élevées en arrière des Vosges rendaient très difficile un succès rapide de ce côté. Notre frontière de l'Est était supérieurement défendue, et le forçement des lignes de forteresses qui la protégeaient eût demandé de longs efforts et de grands sacrifices d'hommes.

Aussi, dès la conception de leur plan de campagne, les Allemands, fort peu soucieux d'observer les traités qui garantissaient la neutralité du territoire belge, avaient-ils décidé de violer celui-ci, d'y faire passer leurs armées d'invasion, qui, d'après eux, ne trouveraient là aucune résistance.

Dès lors, en entrant en Belgique par Aix-la-Chapelle, en s'emparant (ce qu'ils croyaient très simple) de Liège et de Namur, leurs armées remontaient la vallée de la Meuse, entraient en France et, descendant la vallée de l'Oise, avaient un chemin facile pour arriver sous les murs de Paris, objet éternel de leurs convoitises et de leurs rapacités. Une fois Paris occupé, pensaient-ils, la France demanderait la paix, le couteau sous la gorge, et il serait aisé de se retourner contre la Russie.

Ainsi le plan allemand, longuement prémédité, comportait fatalement le passage en territoire belge et l'agression par la frontière du Nord.

Ce programme d'invasion avait été pressenti par des militaires clairvoyants, qui avaient la nette conscience de l'avenir.

Nous étions donc prévenus de l'attaque allemande par le Nord.

Mais, par une sorte d'apathie, dominés également par le sentiment que nous avions du respect des neutres, nous ne voulions pas admettre que l'Allemagne foulât aux pieds des traités qu'elle avait signés elle-même.

Aussi laissâmes-nous dégarnie notre frontière du Nord, où seule la place de Maubeuge représentait réellement une valeur militaire.

*

Nous avons dit précédemment que, le 2 août, l'Allemagne adressait son ultimatum à la Belgique ; nous avons reproduit la fière et noble réponse du roi Albert.

La violation commença par celle du grand-duché de Luxembourg.

Le samedi soir, 1^{er} août, trois automobiles bondées de soldats allemands s'arrêtèrent devant la station de Trois-Vierges, sur le chemin de fer de Luxembourg à Liège. Un officier en descendit, signifiant au chef de gare qu'il avait ordre d'occuper la station. Il brisa l'appareil télégraphique, et le chef de gare fut chasse par la force de son propre bureau.

Aussitôt le Gouvernement luxembourgeois envoya à Berlin une énergique protestation contre cette inqualifiable violation de son territoire.

La réponse de l'Allemagne fut ce qu'on pouvait attendre d'une nation de bandits : une seconde violation plus caractéristique que la première eut lieu.

Le lendemain, en effet, à Wasserbillig, quarante autos pleines d'officiers, escortées par deux escadrons de uhlans et suivies de trois trains blindés remplis de troupes, franchissaient les frontières du Luxembourg. Le Gouvernement grand-ducal dépêcha en vain, en parlementaire, un officier chargé d'une protestation. Le chef des

Allemands se borna à donner acte de la protestation, mais déclara passer outre.

Alors les quarante autos pénétrèrent dans la ville de Luxembourg.

La grande-duchesse régnante, Marie-Adélaïde, télégraphia à l'empereur Guillaume pour protester de nouveau et demander des explications. Le Gouvernement luxembourgeois reçut du chancelier allemand la réponse suivante :

« *A notre grand regret*, les mesures militaires que nous avons dû prendre étaient rendues nécessaires par le fait que nous avons reçu *des nouvelles sûres*, d'après lesquelles des forces militaires françaises étaient en marche contre le Luxembourg. Nous étions donc forcés de prendre ces mesures pour protéger notre armée et nos lignes de chemins de fer. Un acte hostile contre le Luxembourg *ami* n'est pas dans nos intentions.

« En présence de l'imminence du danger, il nous a été malheureusement impossible d'entamer des pourparlers préalables avec le Gouvernement luxembourgeois. »

Le Luxembourg fut ainsi le premier territoire neutre violé.

*

Les colonnes allemandes passèrent la frontière belge dans la nuit du 3 au 4 août. Elles comprenaient environ cent vingt mille hommes, disposés sur le front suivant : l'aile droite marchait sur Visé, dans la banlieue de Liège ; l'aile gauche suivait la vallée de la Vesdre, et le centre se dirigeait par Herve.

Une première rencontre entre les uhlans d'avant garde et la cavalerie belge se produisit au sud de Visé. Les lanciers belges mirent en fuite les uhlans et leur firent une trentaine de prisonniers.

Mais le gros de l'armée allemande continuait sa marche sur Liège,

dans le but d'investir et d'occuper la place.

Cette ville était très fortifiée, et de fortifications récentes. Indépendamment d'une ancienne citadelle et d'un ancien fort, proches de la ville, mais sans grande valeur militaire, Liège est entourée d'une ceinture de douze forts détachés, situés en moyenne à huit kilomètres de la ville, et dont la distance de l'un à l'autre varie entre deux et six kilomètres.

L'artillerie de ces forts, entièrement construits en béton, occupe des tourelles recouvertes de coupoles blindées. Chaque fort est entouré d'un fossé large de près de dix mètres. La garnison de Liège, au moment de l'arrivée des Allemands, était commandée par le général Leman, qui avait sous ses ordres, outre les garnisons des forts, 150 000 hommes de défense mobile, la 3^e division et la 15^e brigade mixte, ce qui portait les troupes dont il disposait à environ 40 000 hommes. L'armée allemande, commandée par le général Von Emmich, représentait un effectif total de 120 000 combattants.

L'attaque des forts de Liège commença dans la journée du 5 août.

Chacune des colonnes d'attaque allemandes avait comme objectif un fort déterminé. Ces colonnes se lancèrent à l'assaut ; mais leur élan fut bientôt arrêté par les innombrables obstacles dont les soldats du génie belge en avaient hérissé les abords.

Une autre colonne se glissa entre les forts pour se porter sur la ville et l'occuper. Une automobile était remplie par des officiers allemands qui avaient pour mission d'assassiner le général Leman, le glorieux commandant de la place.

L'attaque des trois colonnes allemandes avait été complètement enrayée. L'artillerie belge, dont le tir avait été parfaitement réglé, avait réussi à faire taire une partie de l'artillerie lourde des Allemands.



Peloton belge tirant sur un détachement d'artillerie allemande.

À ce moment, le général Von Emmich, commandant les troupes d'assaut, envoie un parlementaire exigeant la reddition immédiate de la place ; faute de quoi, un *zeppelin* bombardera les bâtiments occupés par l'état-major.

À cette sommation, les défenseurs répondirent par une reprise plus violente de la canonnade. Aussi les Allemands, cédant sous la violence de cet effort héroïque, furent-ils rejetés à dix kilomètres en arrière de leurs lignes.

Pendant que ces attaques échouent dans la région au nord-est de la ville, les Allemands cherchent à tourner la garnison par le sud-est. Mais, là encore, les défenses accumulées autour des forts arrêtent les assaillants, et leur offensive est repoussée. Le général Leman, dans la nuit du 5 au 6, lança quinze mille hommes contre les troupes ennemies.

Ce fut un combat épique. Les adversaires en arrivèrent à la lutte corps à corps, et les baïonnettes belges firent sentir leur valeur aux Allemands. Mais, grâce à l'obscurité et au déguisement de ses hommes, qui s'étaient coiffés des bonnets de police belges, une colonne allemande réussit à pénétrer dans la ville.

Des gendarmes, ayant découvert le subterfuge, engagent avec les agresseurs un combat violent dans les rues et parviennent à dégager le bâtiment de l'état-major, que les assaillants se disposaient à attaquer. Le général Lemans put s'échapper à temps et se réfugier dans le fort de Loncin. Là il déclara qu'il ne se rendrait jamais et qu'il tiendrait jusqu'à la dernière extrémité.

Et, en effet, l'héroïque général fit sauter le fort.

Mais la mort ne voulut pas enlever ce héros à sa patrie. Le général fut retrouvé vivant, sous un amas de décombres. Son héroïsme excita même l'admiration des Allemands, qui sont pourtant des brutes difficiles à émouvoir. Le général Lemans fut emmené en captivité à Magdebourg, et le général allemand lui permit de conserver son épée.

En même temps que le général Lemans faisait sauter le fort de Loncin, un autre héros belge, le commandant Namèche, plutôt que de livrer aux Allemands le fort de Chaudfontaine qu'il commandait, après avoir résisté jusqu'à la dernière minute, le fit sauter et trouva, avec sa garnison, une mort glorieuse sous les ruines de la forteresse inviolée.

Les pertes allemandes étaient considérables : 5 000 hommes tués, 24 canons pris, de nombreux prisonniers, dont un général.

La ville fut occupée par les Allemands le 7 au soir. Mais sa résistance avait retardé de soixante-dix-neuf heures l'avance allemande. Les troupes de la défense, la 3^e division et la 15^e brigade mixte, sortirent de la ville et rejoignirent le reste de l'armée belge.

Aussi, le 7, le roi Albert adressait-il à l'armée l'ordre du jour suivant :

« Attaqués par des forces quatre fois supérieures, nos camarades de la 3^e division et de la 15^e brigade mixte ont repoussé tous leurs assauts. Aucun fort n'a été enlevé, et la place de Liège est toujours en notre pouvoir.

« Des étendards et quantité de prisonniers sont les trophées de ces journées.

« Au nom de la nation, je vous salue, officiers et soldats. Vous avez rempli tout votre devoir et montré à l'ennemi ce qu'il en coûte d'attaquer injustement un peuple paisible, mais qui puise dans sa juste cause une force invincible. La Patrie a le droit d'être fière de vous.

« Soldats de l'armée belge, n'oubliez pas que vous êtes à l'avant-garde des armées immenses de cette lutte gigantesque, et que nous n'attendons que l'arrivée de nos frères d'armes pour marcher à la victoire. Le monde entier a les yeux fixés sur vous. Montrez par la vigueur de vos coups que vous entendez vivre libres et indépendants.

« La France, ce noble pays qu'on trouve dans l'histoire associé aux causes justes et généreuses, vole à notre secours, et ses armées entrent sur notre territoire. En votre nom, je leur adresse un fraternel salut.

« Signé : ALBERT. »

Pour perpétuer la mémoire de l'héroïque résistance de la cité belge, le Gouvernement français décida de décerner à la ville de Liège la croix de la Légion d'honneur.

Le 4 août, le Gouvernement belge avait officiellement sollicité le secours de la France, et, dès le 6 août, un corps de cavalerie français entra en Belgique pour surveiller les colonnes allemandes et s'efforcer d'en ralentir les mouvements.

Nos troupes avaient répondu à l'appel de la nation belge.

Dès le 5 août, nos avions survolaient le territoire de nos amis, et nos patrouilles d'avant-garde y pénétraient. Le 8 août, le

Gouvernement belge ordonnait à ses chemins de fer de se mettre à la disposition complète des autorités, militaires françaises.

Le 9 août, nos troupes de cavalerie couvraient de leurs pelotons la région de Baronville, à l'est de Givet, et dispersaient des patrouilles de uhlans, dont un grand nombre fut capturé.

Le 10 août, nous enlevâmes plusieurs canons à des détachements allemands, et, le 12, nous infligeâmes des pertes sérieuses à une forte colonne ennemie. Nous faisons, en effet, un millier de prisonniers, dont dix officiers.

Pendant ce temps, l'ennemi poursuivait méthodiquement l'invasion de la Belgique. Le 12 août, six régiments de cavalerie, deux d'infanterie, avec seize canons et des mitrailleuses, s'avançaient dans la direction de Haelen.

Les troupes belges, après un simulacre de retraite de leurs avant-gardes, firent volte-face et infligèrent aux Allemands une défaite qui leur coûta trois mille hommes tués ou prisonniers. Le 13 août, nouvelle offensive allemande vers Eghezée, repoussée également avec de grosses pertes.

À ce moment, plusieurs forts de Liège tenaient encore. La ville était occupée par une troupe allemande d'environ deux mille hommes ; les Allemands y amenèrent de la grosse artillerie de siège pour réduire les derniers forts qui résistaient à leurs assauts et dont le tir gênait la liberté de leurs communications.

Mais, en même temps, des forces françaises considérables pénétraient en Belgique et opéraient leur jonction avec l'armée belge, et l'armée anglaise commençait à se concentrer à la frontière franco-belge, près de Maubeuge.

Aussi, le 15 août, put-on annoncer avec certitude l'échec du plan initial allemand, qui comportait l'attaque brusquée simultanément contre Nancy et la frontière du Nord.

La partie de ce plan comprenant l'offensive par la Belgique était arrêtée par la résistance, que n'avaient pas prévue les Allemands, des forts de Liège, dont le dernier ne tomba que le 15 août.

Le Gouvernement français a eu à cœur de souligner d'une façon particulière l'éminent service que lui avait rendu la résistance des troupes belges à l'armée d'invasion.

Le 9 août, un décret du président de la République conférait au roi des Belges la médaille militaire, la plus haute distinction que l'on accorde à un général « ayant commandé en chef devant l'ennemi ».

*

Ce ne fut qu'à partir du 15 août que se manifesta la grande progression des armées allemandes et leur marche en avant.

À cette date, la droite des armées envahissantes avait gagné du terrain sur les deux bords de la Meuse et était ainsi entrée en contact avec les forces alliées ; mais, au sud du fleuve, leurs corps de cavalerie avaient été refoulés par les forces belges et françaises réunies, tandis qu'au nord ils avaient pu progresser librement, en poussant dans la campagne de nombreuses reconnaissances.

L'armée belge avait terminé son rôle de force de couverture. À présent qu'elle était réunie aux forces françaises et anglaises, elle devenait un élément de cette formidable armée alliée à laquelle le général Joffre donnait le mouvement.

La première bataille se livra le 15 août, sur la Meuse, à Dinant.

Ce jour-là, deux divisions de cavalerie allemande, dont une de la garde, appuyées par plusieurs bataillons d'infanterie, prononcèrent une attaque générale sur la ville. Les ponts de la Meuse étaient défendus par deux divisions françaises des 1^{er} et 2^e corps d'armée, que commandait le général Mangin.

Dès que les troupes allemandes se présentèrent sur la rive gauche du fleuve, les forces françaises les attaquèrent et obligèrent les Allemands à reculer et à repasser la Meuse en grand désordre.

Beaucoup de leurs soldats ne purent gagner le pont. Précipités dans la Meuse, dont les berges sont à cet endroit très escarpées, ils s'y noyèrent en foule.

Profitant de cette déroute, un régiment de chasseurs à cheval français réussit à passer le pont derrière les Allemands, et, grâce à la vigueur de sa poursuite, mit ainsi en fuite des forces très supérieures en nombre.

La ville de Dinant est dominée par une vieille citadelle sans grande valeur militaire en tant que forteresse, mais importante par sa situation sur un rocher à pic au-dessus de la ville. On y accède par des pentes et par un escalier aux marches nombreuses.

Cette citadelle avait été prise par les Allemands, qui, vers 3 heures, en délogèrent ceux de nos détachements qui s'y étaient établis. À 7 heures du soir, notre artillerie avait réduit au silence les canons ennemis, sauf ceux de la citadelle, qui tiraient toujours. Ordre fut donc donné de la prendre d'assaut.

Nos clairons sonnèrent la charge, et nos braves fantassins commencèrent, sous un ouragan de mitraille, l'escalade des chemins difficiles qui mènent au sommet.

Nos hommes avaient, pour exciter leur ardeur, un but bien apparent : c'était le drapeau aux couleurs allemandes qui flottait orgueilleusement. Ce drapeau abhorré, il fallait l'enlever à tout prix.

Sans le moindre souci des pertes qu'ils éprouvaient, nos bataillons d'infanterie continuent leur irrésistible assaut, soutenus par le feu de nos canons. Enfin ils atteignent le plateau et arrachent le drapeau ennemi, qu'ils jettent à terre.

La citadelle est prise, et les Allemands en sont chassés.

Au bout de quelque temps, le VII^e corps allemand était coupé en deux. Une partie se retirait au nord, vers Assesse ; l'autre au sud, dans la direction de Givet.

Cette journée coûta cher aux Allemands. Indépendamment de nombreux prisonniers, de plusieurs centaines de chevaux pris par nos chasseurs, ils eurent près de trois mille hommes tués.

*

Malgré ces combats heureux sur certains points, l'avance allemande, soutenue par l'arrivée continue d'effectifs de plus en plus forts, se poursuivait lentement. Le 18 août, au sud de la Meuse, une nouvelle tentative de l'ennemi pour passer le fleuve n'eut pas plus de succès que celle du 15 à Dinant. Le 19, à Florenville, notre cavalerie livra encore un combat, couronné de succès, contre la cavalerie ennemie. Mais ce même jour, après un recul vers Aerschot, l'aile gauche de l'armée belge se vit aux prises avec un ennemi formidable et dut se replier vers Louvain.

En même temps, une autre division belge, à Jodoigne, cédait devant le nombre, et les Allemands enlevèrent Tirlemont, qu'ils occupèrent. Ils étaient ainsi maîtres de la route de Louvain. Leurs lignes occupaient le front Dinant-Neufchâteau.

À la suite de leur insuccès à Dinant, ils remontèrent vers le nord et tentèrent de traverser le fleuve entre Namur et Huy.

L'armée belge avait pour mission de défendre le passage du fleuve, appuyée à gauche par la petite forteresse d'Huy, à droite par la place très fortifiée de Namur. Mais elle avait devant elle des forces trop supérieures en nombre, et, pour éviter de se laisser envelopper par l'ennemi, elle commença à battre en retraite, ce qui permit à des colonnes allemandes très importantes de franchir la Meuse entre Liège

et Namur. L'ensemble des forces ennemies ainsi rassemblé comprenait huit corps d'armée et quatre divisions de cavalerie.

L'armée belge effectua en très bon ordre son mouvement de retraite dans la direction d'Anvers, où elle allait se réunir à l'abri des canons de la forteresse. Le 19, le quartier général fut transféré de Louvain à Malines, et, le même jour, les Allemands entraient à Louvain.

Cette retraite sur Anvers, considéré de tout temps comme le « réduit national », si elle était fâcheuse au point de vue immédiat, avait cependant un avantage : elle créait sur la droite de l'armée allemande un redoutable centre de résistance, vu l'importance des forces accumulées dans l'enceinte du formidable camp retranché constitué par la ville et la double ceinture de ses forts.

Grâce à ce mouvement de recul nécessaire de l'armée belge, les Allemands purent pousser encore plus à fond leur avance, et le 20 août, à 2 heures de l'après-midi, leurs avant-gardes de cavalerie firent leur entrée à Bruxelles. Elles furent suivies du IV corps d'armée, commandé par le général Von Arnim.

Ces troupes firent dans la capitale de Belgique, qui, comme l'on sait, n'est pas fortifiée, un défilé théâtral, comportant une suite de cent mitrailleuses automobiles roulant derrière les troupes, et qui dura jusqu'après 5 heures.

Dès l'annonce de leur arrivée, le bourgmestre de la ville, un héroïque citoyen dont le nom glorieux appartient désormais à l'histoire, M. Max, accompagné de ses quatre échevins, se porta en automobile au-devant des envahisseurs.

Le bourgmestre exigea pour ses concitoyens le droit d'être traités conformément aux règles ordinaires de la guerre, applicables à une ville ouverte. Les officiers allemands lui demandèrent s'il était prêt à rendre la ville sans conditions, et lui signifièrent que, dans le cas contraire, celle-ci serait bombardée. On lui ordonna de retirer son

écharpe, et M. Max dut se soumettre à cette odieuse injonction.

Après la clôture de la négociation, qui, d'ailleurs, dura très peu de temps, les Allemands rendirent à M. Max son écharpe de bourgmestre, et lui intimèrent qu'il serait rendu personnellement responsable de tout acte de malveillance commis à l'égard de leurs hommes.

C'est alors qu'eut lieu le défilé dont nous avons parlé.

La foule avait aperçu des officiers belges prisonniers, *les menottes aux mains*, attachés aux étriers des uhlands ; elle fit entendre des murmures d'indignation. Aussitôt les officiers allemands s'élancèrent sur la foule le sabre haut, et la forcèrent à reculer.

Au moment du défilé de l'artillerie, les Bruxellois virent avec stupeur un petit ours, que des artilleurs avaient juché sur un caisson. L'animal, affublé d'un uniforme de général belge et coiffé d'un chapeau à cornes, faisait de temps en temps le salut militaire. Cette odieuse caricature, qui avait l'intention de représenter le roi Albert, excita la colère du peuple de Bruxelles, qui sut pourtant en contenir l'expression.

Les troupes sortirent ensuite de la ville pour aller camper à Waterloo ; mais les officiers revinrent, envahirent les grands hôtels et s'étalèrent aux balcons en fumant d'énormes cigares sur lesquels ils avaient commencé par faire main basse.

Avant l'arrivée des Allemands, la reine et le Gouvernement s'étaient transportés à Anvers, à l'abri des envahisseurs.

Comme le vol est la spécialité des Germains, ceux-ci prirent prétexte d'un coup de fusil tiré d'une fenêtre d'une maison de Liège pour imposer à la ville une contribution de guerre de *cinquante millions de francs*.

Du reste, l'Angleterre et la France s'étaient associées pour assurer à la Belgique une avance de cinq cents millions.

*

Le 19 août, Namur fut investie par l'ennemi.

Cette ville est entourée d'une ceinture de forts modernes, dont cinq grands et quatre moyens. Le général Michel y commandait une garnison dont l'effectif total s'élevait à environ vingt-cinq mille hommes.

Des mortiers de 305, de l'artillerie autrichienne, avaient été dirigés de Verviers vers Namur. Ils ouvrirent le feu, à une distance de dix kilomètres, sur les forts du nord-est.

La violence du bombardement fut inouïe : en une seule journée, quatre cents obus de 10 centimètres et douze cents autres de calibre plus faible tombèrent sur un seul ouvrage.

Le fort de Maschovelett fut réduit en miettes par l'éclatement des obus de 420 allemands, et le fort Coguelée sauta sous l'action des projectiles de 305 autrichiens.

Alors, par cette trouée de dix kilomètres dans la ceinture fortifiée, les Allemands s'élancèrent à l'assaut, en colonnes serrées et compactes.

La garnison se défendit vaillamment. Une série de combats furent livrés, tant dans les bois qui avoisinent Namur que dans les rues de la cité elle-même. Mais, débordée par le nombre des assaillants, elle dut se décider à la retraite, qui s'effectua en bon ordre, sous la protection d'un régiment de cavalerie français. Les Allemands pénétrèrent dans la ville le 24 août. À ce moment, plusieurs forts tenaient encore, et leurs canons répondaient énergiquement au tir de l'artillerie ennemie.

Mais, pendant que ces événements s'accomplissaient à Namur et à Bruxelles, la cavalerie ennemie battait le pays entre cette dernière ville et Anvers, afin de couper les communications entre ces deux centres.

Le 22, l'avant-garde allemande s'avavançait dans la vallée de la Deudre, et l'ennemi occupait Alost et Wetteren. L'armée belge, concentrée dans le camp retranché d'Anvers, conservait sa liberté d'action et constituait une défense mobile redoutable pour les Allemands.

Le but des troupes belges, d'ailleurs, avait été d'attirer sous les canons de la place des forces allemandes, au moment ou, comme nous le verrons plus loin, une grande bataille allait se livrer entre Mons et Charleroi. Des combats incessants avaient ainsi lieu au nord de Bruxelles. Un zeppelin, qui avait jeté des bombes sur Anvers, avait été abattu.

Le 25, les Allemands subirent un échec sérieux et durent se replier sur Louvain, en battant en retraite dans le plus grand désordre.

Dans le désarroi de cette véritable déroute, ils se tirèrent les uns sur les autres des coups de fusil. Alors, prétendant que des civils de la population de Louvain avaient fait feu sur eux, ils détruisirent la ville de fond en comble, brûlant l'Université et sa riche bibliothèque, se conduisant non comme des soldats, mais comme de véritables sauvages.

Des notables, le bourgmestre, le recteur de l'Université, des professeurs, furent fusillés sans autre forme de procès. Les femmes et les enfants, entassés dans des trains, furent emmenés vers une destination inconnue.

Puis commença le pillage méthodique des habitations particulières. Or, argenterie, meubles, bijoux, dentelles, vêtements, tout fut *volé* par les Allemands, comme par une bande de brigands.

Quand il n'y eut plus rien à prendre, on procéda à l'incendie de la ville.

Le feu détruisit des centaines de maisons.

La merveilleuse église gothique, la collégiale Saint-Pierre, fut

complètement anéantie. Il en fut de même de la célèbre Université et de sa bibliothèque, contenant une collection inestimable de livres, de documents précieux, de manuscrits, collection commencée en 1426, et dont il ne restait plus, le soir de cet abominable attentat, qu'un amas de cendres.

Seul, l'hôtel de ville survécut au désastre et résista aux atteintes des flammes par un véritable miracle.

Cette sauvage destruction d'un des plus anciens centres universitaires provoqua l'indignation du monde civilisé, indignation accrue encore par le cynisme avec lequel les immondes soldats de Guillaume II affichaient leur joie du forfait accompli.

La destruction de Louvain ne suffisait pas à la férocité allemande ; celle-ci s'exerça sur une autre cité, sur Malines.

Ils avaient, une première fois, occupé la ville, qu'ils avaient été contraints d'évacuer. Mais, le 26, ils renforcèrent leurs lignes, et, le 27 août, ils l'investissaient de nouveau à l'aide d'une force militaire de quarante mille hommes.

Ils lancèrent cette armée à l'assaut de la vieille ville belge, après avoir arrosé celle-ci d'une véritable pluie d'obus, dirigés principalement sur les monuments les plus anciens.

Ainsi, l'admirable collégiale de Saint-Rambaud fut surtout visée par leurs canons. L'hôtel de ville eut à souffrir énormément de cet ouragan de fer, et l'église Saint-Pierre fut transformée en un monceau de décombres.

Mais, malgré le feu des forts avancés d'Anvers, à l'appui desquels les troupes belges résistaient avec leur vaillance habituelle, celles-ci durent plier sous le nombre et se retirer dans la forteresse, laissant les Allemands maîtres de Malines. Inutile de dire qu'ils s'y conduisirent avec la même sauvage férocité qu'à Louvain. Le cardinal-archevêque, M^{gr} Mercier, fut incarcéré, gardé à vue dans son propre palais, et mis

ainsi dans l'impossibilité absolue de conférer avec ses prêtres et d'exercer ses fonctions épiscopales.

Le 21 août, d'ailleurs, la ville de Dinant avait subi le même sort.

Nous aurons à revenir, dans un autre chapitre, sur les atrocités commises par les Allemands, au cours de l'invasion de la Belgique, avant de parler des opérations militaires importantes qui se déroulèrent dans le sud du royaume envahi, entre les ennemis et les troupes franco-britanniques, et que termina la bataille, malheureuse pour nous, de Charleroi.

*

Un événement, tant au point de vue de la catholicité que du monde entier, se produisait en même temps : la mort de Sa Sainteté Pie X.

Depuis longtemps la santé de l'auguste Pontife laissait à désirer, et son grand Age venait ajouter encore aux inquiétudes du monde chrétien.

La déclaration de guerre, dont l'Autriche, c'est-à-dire une nation se disant catholique par-dessus tout, avait pris l'initiative, l'avait profondément affecté. Tous ses efforts pour empêcher le redoutable conflit qui allait ensanglanter l'Europe avaient été vains. Il en avait gardé une tristesse profonde, qui influa beaucoup sur sa santé ; aussi celle-ci alla-t-elle en déclinant de jour en jour.

Le 19 août, la faiblesse du Pontife avait augmenté. Depuis plusieurs jours déjà, les médecins qui se relayaient au chevet de Sa Sainteté ne gardaient plus beaucoup d'espoir. À 8 heures du soir, le vénéré malade entra en agonie.

Vers 10 heures, après une injection de caféine faite par le docteur Amici, le Pape prononça ces mots : « Où sont-ils ? » Il cherchait Giuseppe Sarto et ses sœurs, pour leur adresser un suprême adieu. Il

demanda alors : « Viendra-t-il ? » faisant allusion à son frère Giuseppe. Sa nièce Gilda répondit qu'on lui avait envoyé une dépêche, et qu'il arriverait le lendemain.

« Trop tard peut-être ! » murmura Pie X.

Ce furent les dernières paroles qu'il proféra distinctement.

Entouré de ses deux sœurs, Anna et Maria Sarto, de sa nièce Gilda, du cardinal Merry del Val, de M^{gr} Bresson, des docteurs Marchiafava et Amici, Pie X rendit le dernier soupir à 1 heure et demie de la nuit.

On peut dire que l'auguste Pontife est une victime de la guerre. C'est elle qui l'a tué.

Le sort de la Belgique, les massacres de Louvain, de Visé, de Malines, l'assassinat de nombreux prêtres, de femmes, d'enfants, fusillés par les Allemands, l'avaient fortement touché, et un jour il s'écria :

« Malheureuse guerre abominable ! elle me fera mourir. »

Et le Saint-Père en est mort, en effet.

Qu'il nous soit permis d'adresser un respectueux salut à la mémoire vénérée de ce Pape, qui fut l'un des plus grands de l'Église par l'œuvre dogmatique qu'il a accomplie. En effet, dans ce siècle de discussions et d'argumentations philosophiques, à une époque où la théorie du libre examen a été poussée si loin et où le jugement des individus a été si altéré par les circonstances extérieures, Pie X a eu le grand mérite, justifiant en cela la qualification d'*ignis ardens* que lui donnait la prophétie, de rétablir le dogme dans toute sa rigueur, d'avoir consolidé, en les resserrant avec sa haute autorité, les liens de la discipline ecclésiastique. Partout, et surtout en France, les décisions du Pontife souverain n'ont rencontré que la soumission la plus entière, la plus complète obéissance. Il a condamné le « modernisme » et replacé le dogme sous son patronage le plus haut :

celui de saint Thomas d'Aquin.

Le Conclave réuni à Rome pour procéder aussitôt à l'élection du nouveau Pape fut l'un des plus courts qui aient été tenus dans l'histoire de l'Église catholique.

On sentait que les cardinaux réunis avaient visiblement le sens des besoins de l'Église, et qu'ils tenaient à y donner une satisfaction immédiate.

L'élu du sacré Collège, le nouveau Pape, fut le cardinal della Chiesa, archevêque de Bologne. Il choisit comme nom pontifical celui de Benoît XV.

Le nouveau chef de l'Église catholique a été le bras droit du cardinal Rampolla ; il l'a suivi dans sa mission diplomatique auprès du roi d'Espagne, et fut son collaborateur pendant vingt ans.

On a beaucoup remarqué qu'à la cérémonie de l'« hommage », qui suit immédiatement l'élection, le nouveau Pape serra dans ses bras le cardinal Mercier, l'archevêque de l'infortuné diocèse de Malines que les barbares venaient de dévaster, et qu'il lui adressa ces paroles :

« Dans votre personne, c'est tout votre peuple que je plains et que je bénis. »

C'était la première protestation du nouveau Pontife contre les atrocités allemandes. Ce ne devait pas être la dernière.

IX

LES ATROCITÉS ALLEMANDES EN BELGIQUE ET EN FRANCE

Les incendies et les massacres. — Visé, Aerschot, — Le pillage des caves et le vol. — La destruction de Louvain. — L'incendie de Dinant. — Neufchâteau. La guerre faite par les Allemands est une « guerre de religion » du luthéranisme au catholicisme. — En France.

Lorsque, le 4 août 1914, en violation de tous les traités, les soldats de Guillaume II envahissaient le sol de la Belgique, l'Allemagne commettait déjà un crime abominable. Elle foulait aux pieds des traités que ses ambassadeurs eux-mêmes avaient signés ; elle les considérait comme de simples « chiffons de papier ».

Mais où la conduite des Allemands dépasse en horreur et en sauvagerie tout ce que l'imagination la plus audacieuse pourrait concevoir en fait d'atrocités, c'est dans la façon dont ils ont pillé, brûlé, massacré, dans les localités belges qu'ils occupèrent.

Ces horreurs débutèrent le premier jour de l'invasion, dans la petite ville de Visé, la première cité belge que souilla la présence des hordes germaniques.

Elles se continuèrent ensuite, en s'aggravant, dans toutes les villes, dans tous les villages envahis par les troupes allemandes.

La Belgique « en appela tout de suite au tribunal du monde ».

Afin de donner à sa protestation une forme solennelle et juridique, M. Carton de Wiart, ministre de la justice, institua un comité, composé

de magistrats et de jurisconsultes, ayant pour mission d'enquêter sur les griefs des populations, de recueillir les témoignages authentiques attestant les atrocités commises, et d'en rédiger des rapports officiels au gouvernement royal.

Cette commission effectua ses travaux avec la plus haute conscience et la plus scrupuleuse probité.

Elle n'admit pas de témoignages indirects ; elle ne recueillit que les dépositions de témoins oculaires, susceptibles de donner des précisions de noms et de lieux au sujet des attentats signalés à son attention. Elle n'accepta aucun témoignage qui ne fût sévèrement contrôlé par une contre-enquête.

C'est de ces rapports, adressés au Gouvernement par les membres de la commission, que sont extraits les récits des faits monstrueux que nous allons rapporter ici.

Beaucoup de ces faits révèlent une telle cruauté, qu'on a peine à y ajouter foi. Cependant ils sont rigoureusement exacts, et il est essentiel de les citer, afin que la honte de les avoir commis retombe à jamais sur leurs abominables auteurs.

*

La première localité belge ravagée par les barbares, nous le disons plus haut, fut la petite ville de Visé.

Les Allemands, en présence de l'indignation causée dans le monde entier par le récit de leurs actes de sauvagerie, ont prétendu (ce qui, d'ailleurs, ne les excusait nullement) que des civils avaient tiré sur leurs troupes.

De nombreux témoins entendus affirment qu'il n'en fut rien ; que, au contraire, les premiers coups de feu ont été tirés par des fantassins allemands en état de complète ivresse, et qui visaient leurs propres

officiers.

À l'exception d'un seul établissement, la ville fut entièrement détruite par l'incendie, sciemment allumé et soigneusement entretenu par les soldats ennemis.

Des compagnies organisées de sapeurs incendiaires, pourvus d'un matériel spécial et de produits particulièrement inflammables, parcouraient les maisons, y lançaient ces substances combustibles et les allumaient, après avoir fermé les portes et pris des mesures pour empêcher de combattre les flammes.

Plusieurs citoyens, tant de la ville que du village de Canne, ont été fusillés.

Dans un grand nombre de localités de la région comprise entre Vilvorde, Malines et Louvain, en particulier dans les communes de Semst, de Weerde, de Hofstade, de Wilsele, d'Eppeghem, de Rotseoler, de Werchter, de Thilndonck, de Boortmeerbeek, de Honthem, de Tremeloo, de nombreuses maisons furent brûlées. De ce dernier village, l'église seule resta debout.

Partout les populations étaient dispersées, tandis qu'au hasard des rencontres, des habitants étaient arrêtés et fusillés sans motif, sans jugement, dans le seul but, semble-t-il, de terroriser et de provoquer la fuite en masse.

La petite ville de Wavre fut frappée d'une contribution de guerre, exorbitante pour elle, de *trois millions*. Comme elle ne put les fournir, on mit le feu à *cinquante-quatre de ses maisons*.

Loin d'avoir excité les populations à tirer sur les envahisseurs, les autorités civiles, à leur approche, avaient partout recommandé le sang-froid à leurs administrés. Le clergé ne cessa de leur prêcher le calme, et les femmes n'avaient qu'une seule préoccupation : celle, bien naturelle, d'échapper aux horreurs d'une guerre dont la sauvagerie n'a pas de précédent dans l'histoire.

La ville d'Aerschot fut le théâtre de faits vraiment monstrueux, accomplis le 19 août.

Lorsque, venant de Lierre, on approche du pont sur la Démer, la route est bordée des deux côtés par des maisons de maraîchers et de petits cultivateurs.

Toutes ces maisons, sans exception, ont été incendiées.

Les annexes, étables, bergeries, forges, poulaillers, rien n'a été épargné, et il est visible que l'œuvre de destruction a été activée par l'emploi de matières incendiaires, attendu que le feu s'est propagé au ras du sol, détruisant les cultures, les jardins, les haies, les arbres fruitiers dans un rayon de vingt à trente mètres des bâtiments.

Les premières maisons qu'on rencontre au-delà du pont sont également détruites.

La route de Lierre tourne ensuite à droite, et l'on pénètre en ville par une rue qui conduit à la place du Marché. Sur toute la longueur de cette rue (six cents mètres), les maisons ont été la proie des flammes. Le feu s'est propagé dans les ruelles qui y aboutissent à droite et à gauche, de sorte que, de ce côté de la ville, un quartier tout entier a été anéanti.

L'église présente un aspect lamentable. Ses trois portes, ainsi que celle de la sacristie, ont été plus ou moins brûlées. La porte donnant sur la grande nef et celle de droite, toutes deux en chêne massif, semblent avoir été enfoncées à coups de bélier après que la flamme les eut entamées.

À l'intérieur, les autels, les confessionnaux, les harmoniums, les candélabres, sont brisés, *les troncs fracturés*. Les statues gothiques qui ornaient les colonnes de la grande nef ont été arrachées ; d'autres ont été partiellement détruites par l'action des flammes.

C'est à la sortie de la ville, dans un champ, à cent mètres de la route, que les Allemands ont fusillé le bourgmestre Tiélemans, son fils, son frère et tout un groupe de leurs concitoyens.

Vingt-sept victimes tombèrent ainsi sous les balles des assassins.

La description des quartiers incendiés ne donne qu'une faible impression de la dévastation accomplie ; car, si la ville a été en partie détruite par le feu, *elle a été entièrement saccagée.*

La commission d'enquête a pénétré dans plusieurs maisons choisies au hasard. Partout le mobilier est bouleversé, éventré, souillé d'une façon ignoble ; les papiers de tentures pendent en lambeaux le long des murs ; les armoires, les tiroirs, ont tous été crochetés et vidés.

Les portes des caves sont enfoncées.

Dans les maisons bourgeoises, les tableaux ont été lacérés, les œuvres d'art brisées.

Sur la place du Marché, l'intérieur de la maison du notaire offrait un spectacle effrayant. Sur le seuil, une odeur fade de vin répandu attirait l'attention sur des centaines de bouteilles vides ou brisées qui encombraient le vestibule, l'escalier, la cour.

Ainsi, outre le vol, l'orgie et l'ivresse étaient les pratiques familières de ces bandits.

Dans les appartements régnait un désordre inexprimable. Par terre, une véritable couche de vêtements déchirés, de laine échappée de matelas éventrés ; partout des meubles béants, et dans toutes les chambres, à portée des lits, encore de nombreuses bouteilles vides.

La salle à manger était également encombrée de bouteilles ; des verres à vin, par douzaines, couvraient la table et les guéridons, qu'entouraient les fauteuils et les canapés lacérés, tandis que, dans un coin, un piano au clavier maculé paraissait avoir été défoncé à coups de botte.

Tout indiquait que ces lieux avaient été, pendant des jours et des nuits, le théâtre de beuveries et de débauches, ignobles. Il en est de même de la plupart des maisons appartenant à des familles notables, et où les officiers allemands avaient élu leur domicile. Partout ils avaient laissé les mêmes traces de leur passage, de leurs vols et de leurs orgies.

Le vol fut, en effet, organisé conjointement à l'incendie et au pillage méthodique de la ville.

Pendant trois semaines, de proche en proche, les soldats allemands ont dévalisé la presque totalité des maisons. Les officiers se réservaient les plus opulentes.

Toutes les valeurs que leurs propriétaires n'eurent pas le temps de mettre en sûreté, l'argenterie, les bijoux de famille, l'argent monnayé, ont ainsi disparu ; et les habitants affirment que, le plus souvent, l'incendie des maisons n'eut d'autre but que de faire disparaître la preuve de vols importants.

Des fourgons entiers, chargés de butin, sont partis d'Aerschot dans la direction de l'Allemagne.

*

L'incendie, le pillage, les assassinats de Louvain, que nous avons déjà brièvement mentionnés, constituent une des pages les plus sinistres de ce *Livre rouge* des atrocités allemandes en Belgique.

Avant l'entrée des Allemands, le bourgmestre, M. Colins, avait fait placarder une affiche dans les rues de Louvain, pour exhorter la population au calme.

Celle-ci cependant était terrorisée, et de nombreux habitants avaient quitté la ville. Ceux qui y étaient demeurés étaient décidés à suivre les conseils de leur bourgmestre et à accueillir les armées ennemies avec

le sang-froid et la dignité qui conviennent à une population forte de son bon droit.

Les parlementaires allemands pénétrèrent dans la ville le mercredi 19 août, vers 2 heures de l'après-midi. Ils s'étaient fait précéder par M. le doyen de Louvain. Les rues étaient désertes.

Dès leur arrivée, les envahisseurs réquisitionnèrent d'une façon grossière et brutale des vivres en quantités énormes, estimées à plus de cent mille francs. De nombreuses troupes firent, à 2 heures et demie, une entrée triomphale ; leurs chants et les airs de leur musique redoublaient d'entrain quand les soldats de Guillaume II croisaient des soldats belges blessés et mourants, amenés des ambulances voisines.

Le 20 août, M. le sénateur Van der Keulen et le bourgmestre Colins furent gardés comme otages. L'autorité allemande réclama le paiement d'une indemnité de guerre de cent mille francs.

Les jours suivants, de nouvelles réquisitions eurent lieu. M^{gr} Ladeuze, recteur de l'Université ; M. de Bruyn, vice-président du tribunal ; le notaire Van der Eynde, furent pris comme otages.

Les autorités allemandes se rendirent dans les banques privées et *s'emparèrent des sommes restées en caisse*, Ainsi, douze mille francs furent volés à la Banque populaire.

Pendant toute cette période, la soldatesque allemande avait déjà commis des actes de pillage et s'était livrée à de nombreux attentats sur des femmes et des jeunes filles.

Au cours des opérations militaires devant Anvers, le 28 août, des troupes allemandes furent refoulées par la garnison de la forteresse belge et durent se replier sur Louvain. Des témoignages précis permettent d'affirmer que, dans la confusion produite par cette retraite, des coups de fusil furent échangés entre ces troupes et des soldats allemands de Louvain. Un religieux a affirmé à la commission

d'enquête avoir assisté, rue des Joyeuses-Entrées, à un combat entre deux troupes allemandes et avoir compté, dans cette seule rue, quand le feu cessa, plus de soixante cadavres, Aucun cadavre de civil ne s'y trouvait.

Dès ce moment, une vraie panique s'empara des troupes occupant la cité. Les soldats tiraient dans tous les sens parmi les rues désertes.

Alors éclatèrent les incendies sur tous les points de la ville, notamment aux Halles universitaires, qui renfermaient la bibliothèque et les archives de l'Université, à l'église Saint-Pierre, à la place du Peuple, dans la rue de la Station, dans la rue et le boulevard de Tirlemont.

Sur l'ordre de leurs chefs, les soldats allemands enfonçaient les portes des maisons et y mettaient le feu au moyen de fusées. Ils tiraient sur les habitants qui tentaient de sortir de leurs demeures. De nombreuses personnes furent brûlées vives.

Beaucoup d'habitants de Louvain, qui étaient parvenus à sortir de leurs maisons en s'échappant par les jardins, furent conduits sur la place de la Station, où une dizaine de cadavres de civils étaient étendus. Ils furent brutalement séparés de leurs femmes et de leurs enfants et *dépouillés de tout ce qu'ils emportaient.*

D'autres citoyens de la ville, en particulier M^{gr} Ladeuze, recteur de l'Université, de Becker, recteur du collège américain, furent envoyés dans la direction de Bruxelles. Plusieurs d'entre eux, notamment le Père Depierraux, de la Compagnie de Jésus, furent fusillés en route. Tous subirent d'odieuses tortures.

Les femmes et les enfants, parqués sur la place de la Station, y demeurèrent sans nourriture pendant toute la journée du 26 août. Ils assistèrent à l'assassinat d'une vingtaine de leurs compatriotes, qui furent tués à coups de fusil. Parmi ceux-ci se trouvaient plusieurs prêtres et religieux qui, liés quatre par quatre, furent fusillés à

l'extrémité de la place, sur le trottoir qui longe la propriété de M. Hamaide.

Le jeudi 27 août, ordre fut donné aux survivants de quitter Louvain, la ville devant être bombardée.

« Vieillards, femmes, enfants, malades, aliénés, religieux, religieuses, furent chassés brutalement sur toutes les routes, comme un troupeau.

« Ce que furent l'exode des habitants, les atrocités commises, on commence seulement à le savoir. Ils furent chassés au loin, sous la conduite de soldats brutaux, dans des directions diverses, *forcés de s'agenouiller et de lever les bras à chaque passage d'officiers et de soldats, sans nourriture et, la nuit, sans abri.*

« Plusieurs moururent en route ; d'autres, parmi lesquels *des femmes et des enfants qui ne pouvaient suivre, ainsi que des ecclésiastiques, furent fusillés.*

« Plus de dix mille habitants furent poussés jusqu'à Tirlemont, ville située à près de vingt kilomètres de Louvain. Ce que dut être leur calvaire, on ne peut le décrire. Beaucoup d'entre eux furent encore, le lendemain, repoussés de Tirlemont jusqu'à Saint-Trond et Hasselt.

« Pour ne citer qu'un exemple, il nous suffira de dire qu'un groupe de douze ecclésiastiques, comprenant six curés de Saint-Joseph, M. Noël, professeur à l'Université, le Père recteur de Scheut, a été arrêté en cours de route, sous la commune de Lovenjoul. Ils ont été injuriés de toutes les façons, enfermés dans une porcherie dont les Allemands avaient, sous leurs yeux, fait sortir le porc ; puis certains d'entre eux ont été forcés d'enlever tous leurs vêtements. Tous ont été frappés, *dépouillés de tous les objets précieux et de toutes les valeurs qu'ils emportaient, et fusillés.*

Lue grande partie du butin, chargée sur des fourgons militaires, a été ensuite transportée en Allemagne.

Sans compter les Halles universitaires et le Palais de justice, *huit cent quatre-vingt-quatorze maisons ont été incendiées, sur le territoire de la ville, cinquante sur le territoire du faubourg de Kessel-Loo*. Le faubourg de Herent, la commune de Corbeek-Loo, ont été presque entièrement détruits.

Le faubourg de Héverlé a été respecté, parce que le duc d'Arenberg, sujet allemand, y possédait de nombreuses propriétés.

Il serait difficile de préciser le nombre des victimes de ces incendies. À la date du 8 septembre, quarante-deux cadavres avaient été retirés des décombres.

Le pillage, l'incendie, le meurtre, se font toujours sur l'ordre de l'autorité supérieure. Quant aux produits des vols, ils sont toujours expédiés en Allemagne.

Les intellectuels allemands, dans une adresse « au monde civilisé », signée de quatre-vingt-treize noms connus chez nos ennemis dans les sciences, les lettres et les arts, ont essayé de nier les faits incriminés. Ils ont signé un manifeste collectif dont chaque paragraphe commence par ces mots : « Il n'est pas vrai... » Ils ajoutent, d'ailleurs (ce qui est un démenti à leur dénégation), que « là où les troupes allemandes durent accomplir un acte de destruction, elles cédèrent aux impitoyables lois de la défense dans le combat ».

Mais les faits sont plus forts que tous les démentis.

*

Nous allons donner encore un récit des atrocités commises en Belgique : c'est celui du sac de Neufchâteau, raconté par un témoin oculaire, qui l'a publié dans le journal belge *le XX^e Siècle*.

Nous laissons la parole à ce témoin, dont la déposition est terrible.

« Le 18 août, un détachement du 69^e régiment allemand, de Trêves, arriva en ville, emmena le doyen et le bourgmestre et afficha qu'il fallait remettre toutes les armes, sans quoi on serait fusillé. La population, déjà terrorisée tant par la nouvelle des atrocités commises au pays liégeois que par les brutalités et les menaces, remit même les armes les plus saugrenues.

« Le 20, la cavalerie française surgit de partout, avec de l'artillerie et un bataillon d'infanterie. C'était une heureuse surprise, et nous nous crûmes sauvés. Mais tout à coup le canon tonna : c'était la première bataille de Neufchâteau.

« Quand les Français se furent retirés devant les forces trop supérieures, nos grands malheurs commencèrent.

« Les Allemands se répandirent partout. Chez moi, par exemple, ils enfoncèrent la porte, emmenèrent mes parents pour quelques heures et firent alors tout ce qu'ils voulurent.

« Toutes nos provisions y passèrent, ainsi que tout le linge, le tabac, les bijoux, les cartes géographiques. Ils salirent tout ce qu'ils purent, cassèrent de même et partirent.

« Les principaux notables furent conduits en Allemagne, forcés de faire à pied la première étape de leur voyage et maltraités continuellement.

« Deux jeunes gens réquisitionnés le 18 pour porter des armes à Bastogne, et qui revenaient avec leur chariot vide et un laissez-passer régulier, furent massacrés. *L'un d'eux eut d'abord les doigts coupés.*

« Étant de service à l'ambulance, je partis à travers les lignes allemandes pour chercher les blessés français. Je vis d'abord une flaque de sang devant la maison G... et deux trous au mur : un gamin de seize ans venait d'y être assassiné. Puis, en grimpant sur la côte d'Hamipré, je vis Longlier s'allumer dans la nuit. Les contours de la vieille ferme historique se détachèrent un instant dans le feu.

« Plus à l'ouest, le hameau de Semel brûlait, et par-ci par-là, dans la lande, brillaient des incendies.

« En entrant à Hamipré, je vis la maison Pierret achever de flamber. D'abord je distinguai un cheval mort, puis je vis deux corps humains, les vêtements calcinés par la flamme, des taches noires sur la peau grillée, du sang sombre sur les chairs brunes et verdâtres. Les deux hommes étaient raidis en une torsion crispée. Un cheval allemand, tué par un éclat d'obus, était la cause de l'affaire. Un troisième homme et une femme avaient trouvé la mort en même temps ; leurs corps étaient dans le feu.

« Rentré à Neufchâteau après bien des difficultés, je fus de garde à l'ambulance. Pendant la nuit, j'entendis une trentaine de coups de feu. Or Français et Allemands n'étaient nullement en contact, *je le sais de la façon la plus sûre*. De plus, il n'y avait aucun feu dans la campagne. Les détonations ne provenaient donc pas de cartouches éclatant dans des vêtements qu'on brûlait.

« Les paysans ont toujours affirmé que *les Allemands achevaient les blessés français*, et plusieurs blessés m'ont apporté des précisions très graves. D'ailleurs, je ne puis expliquer autrement les coups de feu, tirés à l'intérieur des lignes allemandes sur l'ancien champ de bataille.

« Le 22, la bataille s'engagea sur Grapfontaine et Nolinfaing. Les Allemands furent un instant rejetés sur la ville, puis avancèrent à nouveau.

« Mais ce recul passager fut le signal des meurtres et des incendies.

« Ivres de rage et *de peur*, gorgés de vins volés, *persuadés par des chefs criminels que les civils liraient sur eux*, les bandits envahirent toutes les maisons.

« Le premier quartier rencontré, près de la route de Florenville, fut brûlé, et les hommes furent tués. Cela fit une douzaine de victimes. Le

vieux F... et sa sœur, concierge à l'hôtel de ville, furent fusillés. Un boucher fut fusillé : il venait de recevoir une première balle allemande au bras, alors qu'il était caché chez lui.

« Tous nous étions dans les caves, et les Allemands tiraient partout, au hasard, dans les vitres, les portes et les soupiraux des caves, d'où ils arrachèrent ceux qui s'y étaient cachés. Quelques-uns de ceux-ci furent fusillés. Tout dépendait de la chance, car *on tuait au hasard*.

« Presque tous nous fûmes emmenés comme otages, avec les menaces les moins rassurantes.

« Hommes, femmes, enfants, parqués dans une petite cour, attendaient dans l'angoisse, quand on vint chercher quelques hommes. Je fus du nombre. On nous mena place de l'Hôtel-de-Ville, et nous aperçûmes cinq corps humains baignant dans une énorme flaque de sang.

« C'est ici que j'ai vu de très près les atrocités allemandes.

« Nous fûmes obligés de porter ces corps. J'essayai d'en prendre un par les bras ; mais un bras était brisé par une balle et pendait comme une loque sanglante. Enfin nous les emportâmes. Le mien avait reçu une balle et un coup de baïonnette dans le ventre, et les entrailles sortaient.

« Il fallait les traîner dans une côte à pic. Nous les faisons descendre en les tirant par les pieds, dans les ronces et les chardons. Si, parfois, exténués, nous nous arrêtons, une baïonnette ou une crosse avait vite fait de nous remettre en marche.

« Dans cette descente affreuse, le veston des morts se relevait en flottant, la chemise sortait et se tordait, et le corps n'était plus qu'une masse de sang, d'entrailles, d'habits souillés et de chairs sanglantes. Les assassins regardaient avec flegme et grognaient.

« Nous enterrâmes leurs victimes à trente-cinq centimètres de profondeur, dans un jardin. Quand ce fut fini, nous courûmes le réel

danger d'être fusillés sur place ; mais on nous épargna.

« Replacé parmi les otages, je fus emmené dans une grange avec cent cinquante hommes, jeunes ou vieux, femmes et enfants. Une même quantité resta en plein air.

« De chaque côté, nous passâmes ainsi trois jours et trois nuits. Après la première nuit, les femmes et les enfants furent relâchés ; mais, cette première nuit ! Les enfants pleuraient ; de ces petits, beaucoup ne savaient encore ni parler ni marcher. Moi, j'étais plein de sang et d'entrailles, et je sentais horriblement.

« Parmi ceux qui dormirent en plein air, plusieurs vieillards et malades sont morts cet hiver. Après trois jours, nous fûmes menés en prison, ou on nous laissa encore trois jours sur le béton.

« Voici quelque chose à retenir : un jour, nous arrive un officier disant qu'on a tiré sur les Allemands et que, si les coupables n'étaient pas retrouvés, dix d'entre nous seraient fusillés. Même chose pour l'indemnité : il fallait leur payer cinquante mille francs, faute de quoi le reste de la ville serait brûlé et les otages fusillés.

« Je n'ai rien exagéré. Il n'y a ici aucun on dit. J'aurais pu citer des témoignages sérieux et formels : l'intérêt du récit y aurait gagné ; mais je ne voulais écrire que ce que j'avais vu, et je pourrais répéter cela sous serment, et bien d'autres détails avec.

« J'ai acquis la certitude absolue que pas un coup de fusil n'avait été tiré par un civil dans tout le canton de Neuchâteau. J'ai la certitude morale aussi grande que pas un acte hostile à l'ennemi ne s'est produit dans toute la province.

« Le vin, la rage, la peur des combats, des instincts barbares et criminels, *une confiance aveugle et fanatique dans la suggestion des chefs*, voilà qui suffit à expliquer ces crimes. »

Il n'y a pas une ligne à ajouter pour commenter ce récit, d'une trop terrible éloquence par lui-même.

*

Mais la sauvagerie des Germains ne se bornait pas à des fusillades de civils inoffensifs ; elle s'exerçait sur ceux qui auraient dû leur être sacrés par-dessus tout, sur des blessés de guerre.

Les témoignages authentiques et nombreux qu'a recueillis la commission d'enquête prouvent surabondamment que les Allemands achevaient les blessés, et surtout d'une façon odieusement cruelle.

Ainsi, entre Impde et Wolverthem, deux soldats belges blessés furent jetés par eux dans une maison qui brûlait. Le 18 août, vingt-cinq soldats belges blessés et prisonniers furent fusillés.

Le maréchal des logis Baudoin Van de Kerchove, du 3^e régiment de lanciers, déclare qu'étant blessé de deux balles allemandes à la bataille d'Orsmael, le 10 août 1914, malgré ses blessures les Allemands le maltraitèrent, et que l'un d'eux lui arracha la carabine des mains, la fit tourner au-dessus de sa tête et lui en infligea un formidable coup sur les reins. Voyant qu'il vivait encore, un autre le mit en joue à deux mètres. Heureusement la balle ne fit que lui effleurer le ventre.

Au cours du même engagement, un carabinier cycliste belge, tombé entre les mains des Allemands, a été trouvé pendu à une haie. Le fait a été attesté par plusieurs témoins, notamment par le curé du village qui présida à l'inhumation.

Le 16 août, des soldats français, blessés la veille à la bataille de Dinant, ont été retrouvés la tête fracassée à coups de crosse de fusil.

Le 23 août, à Namur, les soldats allemands, après avoir fait sortir les blessés allemands, tuèrent quatre blessés, deux belges et deux français, qui étaient soignés dans la clinique du docteur Bribosia, transformée en ambulance. Après quoi, ils incendièrent la clinique

elle-même.

Le 25 août, à Hofstade, près de Malines, un soldat belge appartenant à un régiment de carabiniers, légèrement blessé, a été achevé à coups de crosse qui lui ont défoncé la tête.

Sur les vingt-deux soldats de la même arme trouvés morts dans un petit bois situé à droite de la route de Malines à Tervueren, avant Baarbeck, dix-huit avaient été achevés à coups de baïonnette dans la tête. Leurs blessures causées par les balles étaient insuffisantes pour les tuer. Seuls, les quatre hommes atteints de blessures mortelles ne gardaient pas trace de coups de baïonnette.

Le 25 août, dans le combat livré aux environs de Sempst, le soldat Lootens, du 24^e de ligne, chargé de relever les blessés avec le personnel ambulancier, a aperçu, à une cinquantaine de mètres, deux soldats belges qui avaient été liés à un arbre. Ces militaires portaient encore leurs effets ; leur veste était ouverte et permettait de constater qu'on leur avait ouvert le ventre. On voyait très bien les entrailles qui en sortaient.

Le 25 août également, à 4 heures de l'après-midi, une infirmière soignant des blessés à Eppeghem a vu un soldat allemand achever, à coups de crosse sur la tête, un soldat belge blessé légèrement au bas de la figure.

Le colonel commandant le 2^e régiment de chasseurs à cheval constate, dans un rapport du 17 septembre 1914, qu'un cavalier de 2^e classe de ce régiment, Richard Bœchelant, est signalé comme ayant été tué par les Allemands au cours d'une reconnaissance. D'après les témoins, ce cavalier a été retrouvé les deux mains liées ensemble avec une lanière de cuir. Il aurait donc été blessé, fait prisonnier, puis achevé d'un coup de baïonnette qui lui a ouvert le ventre. Les traces de constriction des poignets étaient encore visibles quand le docteur Leman a visité le cadavre.

Le 11 septembre, le nommé Buron, du 24^e de ligne, a déclaré que, fait prisonnier par les Allemands près d'Aerschot, ceux-ci, pour l'obliger à parler, *lui ont plongé les mains dans une marmite d'eau bouillante !* Le médecin Thomé, attaché au 24^e de ligne, a constaté que l'intéressé portait encore des traces de brûlures.

Buron a déclaré avoir vu soumettre deux autres soldats à des tortures. L'un d'eux a été saisi par les Allemands, qui lui ont tenu bras et jambes et lui ont tordu le cou jusqu'à ce que la mort s'ensuivît ; l'autre a eu un doigt coupé.

*

Non seulement nos féroces ennemis s'acharnent sur les blessés tombés sur le champ de bataille, mais encore ils accablent de leurs mauvais traitements ceux qui, prisonniers de guerre, sont en leur pouvoir.

Pendant la durée de leur transfert en Allemagne, les blessés ont été fréquemment privés de nourriture et des soins les plus élémentaires. Les prisonniers anglais, surtout, sont l'objet de brutalités.

La Croix-Rouge de Verviers a organisé un service de ravitaillement pour les blessés et prisonniers de passage dans cette ville. Le 18 septembre, vers 5 heures du soir, un train comprenant plusieurs wagons de prisonniers anglais a traversé la gare de l'Est. Les Allemands ont empêché les ambulanciers de leur donner à manger. Un autre train contenait des blessés français et des blessés anglais. Les sentinelles ont permis à un ambulancier de donner des soins aux Français, mais lui ont interdit de soigner les Anglais. Les témoins rapportent que ces faits se reproduisent couramment.

Le mercredi 16 septembre, les Allemands descendirent à la gare de l'Est deux blessés français, un sergent-major et un soldat, qui

déclarèrent avoir été blessés à Saint-Quentin, *dix-huit jours auparavant*. Pansés sommairement sur le champ de bataille, *ils n'avaient plus reçu de soins depuis lors !*

L'attaque de colonnes d'ambulance par les troupes de Guillaume II est un fait fréquent. Les Allemands semblent même s'acharner plus particulièrement à prendre pour but de leurs tirs d'artillerie, lors des bombardements, les édifices sur lesquels flotte le drapeau de la Croix-Rouge.

Eux-mêmes font un abus fréquent de ce drapeau, contrairement aux lois internationales de la guerre.

Le 19 août, à Lovenjoul, les Allemands ont arraché à trois ambulanciers leur brassard et l'ont jeté à terre. Les ambulanciers ont été frappés et injuriés. Relâchés enfin, emportant un blessé, ils ont dû le déposer sept fois, parce que les Allemands dirigeaient sur eux le feu des mitrailleuses. Un ambulancier a été atteint d'une balle à la cuisse.

Le 26 août, à 3 heures, sur la route de Werchter à Hœcht, une voiture portant le drapeau de la Croix-Rouge et transportant trois blessés a été attaquée par des Allemands ; de nombreux coups de feu furent tirés ; une balle traversa la carrosserie et transperça les jambes de deux des blessés dans l'auto.

Les hôpitaux de Heyst-op-den-Berg et de Malines n'ont pas été respectés par les troupes ennemies bombardant ces localités, alors que le drapeau de la Croix-Rouge flottait très ostensiblement sur ces établissements.

Pénétrant dans Namur, le 19 août 1914, elles criblèrent l'hôpital de projectiles.

Le 28 septembre, une voiture d'ambulance contenant un médecin auxiliaire, un aumônier brancardier, ainsi que le conducteur, a été l'objet d'un tir systématique des Allemands. Tous trois furent

gravement blessés.

Enfin, à Namur, des membres du personnel sanitaire belge ont été retenus, l'*oberartz* déclarant que c'était de l'intérêt de l'Allemagne de ne point permettre aux médecins de rejoindre l'armée à Anvers, pour priver celle-ci des secours médicaux, « la maladie et l'épidémie étant pour elle un atout de plus. »

Le 26 août, au combat de Schiplœcken, les colonnes d'assaut allemandes étaient précédées du drapeau de la Croix-Rouge. Le 25 août, ils ont également abusé de cet emblème en le faisant flotter sur les casernes occupées par leurs troupes et sur les bâtiments où ils avaient logé leur artillerie.

*

De très nombreuses dépositions civiles et militaires attestent que les Allemands ont contraint leurs prisonniers à leur servir de guides, les ont forcés à exécuter des travaux militaires ou *ont fait marcher en avant de leurs troupes des soldats prisonniers et une partie de la population civile*.

Les soldats Goffin, Heyvœrts et Hertleer déclarent que, faits prisonniers avec d'autres hommes de leur compagnie, le 6 août, ils ont été entraînés par les Allemands, qui leur ont lié les mains derrière le dos. Rencontrant à Saive une compagnie belge du 19^e régiment de ligne, les Allemands les ont placés devant eux. À un certain moment, ils leur ont ordonné de crier : « Belges, ne tirez plus ! vous tirez sur des Belges ! » Deux d'entre les prisonniers sont tombés frappés par les balles de nos soldats.

À Namur, les Allemands ont contraint les habitants du village de Warisoul à creuser, près du cimetière, des tranchées qui étaient exposées au tir des forts.

Le 23 août, les Allemands ont placé des femmes et des enfants devant leur colonne d'attaque, au pont de Lives, en face de Biez. Des femmes et des enfants furent ainsi atteints par le feu des Belges.

Le 22 août, les Allemands ont arrêté, à Grinbergen, dans leurs maisons, les nommés Obrechts, Van Cappelen et Van Campenhout. Ils les ont retenus pendant une semaine, durant laquelle ces hommes étaient contraints à chercher pendant le jour, sous le feu de l'artillerie, le matériel de guerre abandonné et à creuser des tranchées avec le concours d'autres habitants de Grinbergen.

Le 24 août, le nommé de Wleeschouwer, son frère et son père, âgé de soixante-sept ans, habitant la même localité, ont été poussés devant un groupe d'Allemands, pour protéger ceux-ci contre la canonnade des Belges. À Sempst, le 25 août, des femmes et des enfants ont été placés à la première ligne du feu.

Le 26 août, les Allemands emmenèrent, les mains liées derrière le dos, un groupe de soixante-dix habitants de Louvain. Arrivés à Herent, au premier rang des unités, ils essuyèrent des coups de feu. Le lendemain, on les dirigea sur Malines, en leur disant « qu'on allait leur faire goûter de la mitrailleuse belge » !

Le 29 août, à Herent, les Allemands ont fait marcher devant leurs armées cinq cents femmes et enfants, précédés des deux curés de Wygmaël et de Wesemaël.

Le 12 septembre, à Elpe, une colonne allemande de deux à trois cents hommes, attaquée par une automitrailleuse belge, a pris dans les maisons vingt à vingt-cinq hommes et jeunes gens, y compris un garçonnet de treize ans. Elle s'est fait précéder de ces prisonniers, qu'elle a placés au milieu de la chaussée. Deux jeunes gens ont été blessés par une balle. Les occupants de l'auto-mitrailleuse, s'apercevant que des prisonniers étaient devant eux, cessèrent le feu. Le témoin ajoute qu'à un moment donné il a clairement entendu donner l'ordre de fusiller tous les prisonniers, si les Belges tiraient encore.

Enfin on ne compte pas les bombardements de villes ouvertes et inoffensives, effectués par des avions allemands et des zeppelins. Ces bombardements, sans aucune utilité militaire, ne pouvaient avoir comme résultat que de tuer des gens paisibles, des enfants et des femmes !

Si l'on fait, comme la commission d'enquête, le résumé des ravages et des crimes commis par les Allemands en Belgique, *rien que pendant les mois d'août et de septembre*, on arrive à des chiffres véritablement effrayants.

Sans compter les incendies de Louvain, où mille huit cent vingt-huit maisons furent incendiées ; de Namur, d'Aerschost, de Dinant, qui ont été à peu près brûlées, on peut dire que, rien que dans la province du Luxembourg belge, *le nombre des maisons ravagées par l'incendie dépasse trois mille !* Les maisons ainsi détruites, l'ont été, non au cours d'opérations de guerre, mais par des incendies systématiques.

Le nombre des habitants civils fusillés dans l'ensemble de la même province *dépasse un millier*. Dans certains villages ont eu lieu de véritables massacres en masse. Par exemple, à Tuitigny, 157 fusillés ; à Ethe, 300 fusillés ; à Aulcoy, 52 hommes et femmes fusillés ; à Arlon, 111 personnes furent fusillées publiquement.

À toutes ces horreurs s'ajoutent les violences odieuses dont furent victimes les femmes et les jeunes filles de la part de ces brutes, ivres de vin et gorgée ? de sang !

Et c'est là ce que les Allemands appellent leur « kultur » !

*

Mais une des caractéristiques de cette guerre de sauvages, est d'être surtout une guerre au catholicisme, menée par une nation essentiellement luthérienne.

Il ne faut pas oublier, en effet, que si l'Allemagne comprend quelques États catholiques, comme la Bavière, ces États, ces royaumes sont ramenés au rang de vassaux ; leurs souverains sont des rois de carton, simples domestiques de leur tout-puissant maître le roi de Prusse Guillaume II, qui est en même temps empereur d'Allemagne.

Or la Prusse est essentiellement un État protestant : c'est le foyer du luthéranisme. Et ces actes de destruction et de sauvagerie contre les églises et contre les prêtres constituent, en somme, une guerre des luthériens contre Rome et le catholicisme.

Et l'on a pu dire avec raison que la guerre actuelle avait tous les caractères d'une guerre de religion.

Ce caractère s'est manifesté surtout en Belgique, sur cette terre essentiellement catholique. La destruction s'est appliquée aux églises, l'assassinat a d'abord porté sur les prêtres.

Et c'est à un tel point qu'un écrivain étranger, peu suspect pourtant de sympathie pour les Belges, puisqu'il est Hollandais et protestant, le professeur Grondijs, de l'institut technique de Dordrecht, en a fait la juste remarque. Il a constaté, de plus, que pour mieux assurer l'exécution de ce programme de guerre de religion, ce sont les régiments protestants de l'armée allemande qui ont été envoyés pour envahir la Belgique, tandis que les régiments formés de contingents catholiques ont été dirigés sur la frontière russe, pour combattre les Slaves orthodoxes.

Il n'est pas surprenant de trouver cette haine contre l'Église romaine ancrée si profondément dans l'âme du peuple allemand, âme façonnée par Luther et sa doctrine de négation. Et comment s'étonner de cet état d'âme du peuple prussien quand on lit ce qu'écrivait son roi, Guillaume II, à la landgrave de liesse récemment convertie au catholicisme : « Je hais, disait-il, cette religion que tu as embrassée. Tu accèdes donc à cette superstition romaine, *don ! je considère la destruction comme le but suprême de ma vie .* »

Voilà des paroles nettes. Le roi de Prusse n'a qu'un but : abattre et détruire le catholicisme. C'est pourquoi, dans la catholique Belgique, ses féroces soldats se sont acharnés sur les universités catholiques, sur les églises, et pourquoi ils ont fusillé tant de religieux et tant de prêtres.

Nous parlerons plus tard de la destruction sauvage du chef-d'œuvre de l'art religieux gothique, de la cathédrale de Reims. Pour le moment, nous nous bornons à constater la fureur iconoclaste des Prussiens sur la terre de Belgique.

Au cours de son terrible réquisitoire, le professeur Grondijs remarque : « Je vois des flammes s'élever de la tour de l'église Saint-Pierre, à Louvain. Toutes les maisons qui entourent ce monument sont intactes. L'église a donc été incendiée *intentionnellement*. »

Il en a été de même de l'église Saint-Martin à Ypres, de l'église Saint-Rambaud à Malines, de l'église Notre-Dame de Termonde, de l'église de Dinant, des treize églises du diocèse de Namur, et de beaucoup d'autres encore, tant paroisses que chapelles.

Le caractère intentionnel de destruction des églises est significatif dans les opérations allemandes. À Fourcquevillers, les Allemands ont tiré cinquante-sept obus de 210 sur l'église ; au cinquante-septième, le clocher s'est écroulé. Le tir a cessé aussitôt : le *but* était atteint.

*

Indépendamment de la destruction matérielle des temples, il y a les attaques sacrilèges, les attentats qui furent, en grand nombre, perpétrés dans leur intérieur.

La profanation, le pillage, sont, pour ainsi dire, les condiments qui assaisonnent la sauvagerie des bandits prussiens.

Fréquemment des soldats ivres, conduits par leurs officiers,

chantaient, hurlaient dans les églises et y exécutaient des danses au son de l'orgue, dont l'un d'eux jouait.

Ce n'est pas tout. Ils souillaient de leurs ordures les nefs, les sacristies, les bénitiers ; ils forçaient les portes des tabernacles et, chaque fois qu'ils le pouvaient, faisaient main basse sur les vases sacrés, après en avoir profané les hosties.

À Dinant, en Belgique, les officiers eux-mêmes, s'encanaillant par hasard avec leurs hommes, se sont livrés, au milieu des ruines fumantes et des rues encombrées de cadavres, à une comédie atrocement carnavalesque : ils s'amusaient, au dire d'un témoin, à s'affubler des habits des religieux Prémontrés, dont ils ravageaient et pillaient l'abbaye.

On vit ainsi de faux Prémontrés circuler en automobile aux environs de Dinant. Un dîner fut même servi aux officiers par un soldat déguisé en moine.

Mais leur fanatisme anticatholique prend toutes les allures et revêt toutes les formes, même les plus variées. Le professeur Grondijs signale l'acharnement de ces vandales contre les statues religieuses.

Ainsi, *dans quelques-unes des maisons particulières* où cet écrivain impartial a pénétré, il a trouvé les meubles respectés, les fauteuils non éventrés ; mais, en revanche, des statuettes pieuses, représentant la sainte Vierge, le sacré Cœur de Jésus, saint Joseph, sont à terre, brisées ou décapitées.

Dans l'église d'Hastière, les ornements sacerdotaux ont été déchirés et souillés ; les chandeliers, les statues, les bénitiers, ont été brisés ; le reliquaire a été fracturé, et les reliques dispersées ; deux des quatre autels ont été profanés, les vases sacrés ont servi aux usages les plus immondes.

M^{gr} Carton de Wyart a raconté lui-même, d'ailleurs, les indignités dont il fut la victime. Ayant assisté au sac de l'église d'Hastière, il vit

une bande de soldats ennemis s'approcher de sa personne, lui mettre un revolver devant la figure, lui arracher les saintes Espèces qu'il portait sur lui, et les jeter dans la boue.

Partout, après l'incendie, après le vol, la profanation et le sacrilège. Voilà la civilisation qu'ils ont la prétention d'imposer à l'Europe asservie par eux !

*

Mais ce n'est pas assez de ravager les édifices du culte, d'en profaner les objets. Il faut détruire la religion elle-même ; et, pour cela, quel meilleur moyen que d'en supprimer les ministres ?

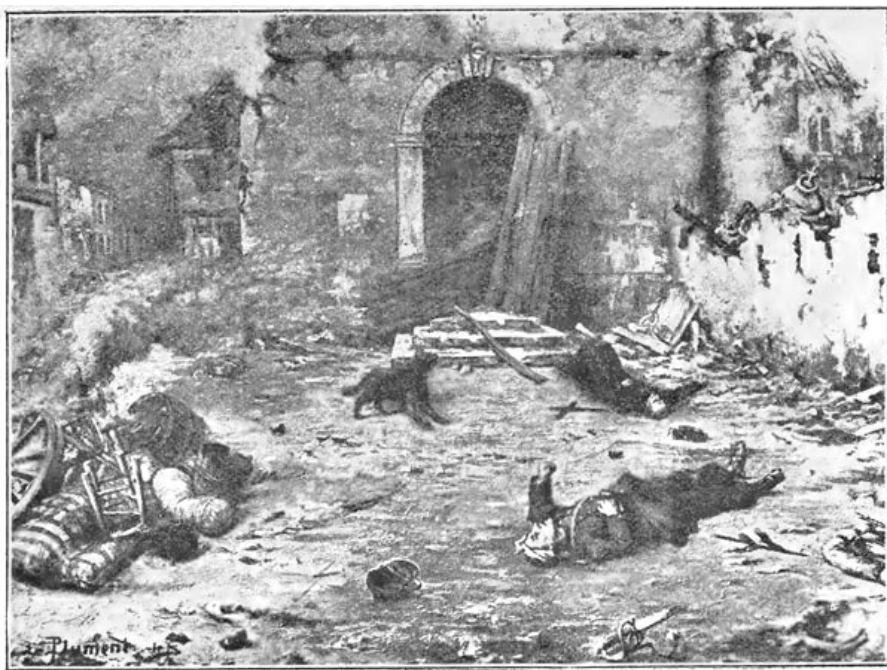
Aussi les assassinats de prêtres et de religieux furent-ils nombreux, et souvent accomplis dans des circonstances effroyables de cruauté.

En Belgique, au premier rang des otages pris par les Allemands, sont des prêtres. Toujours l'évêque ou le curé est emmené d'abord, et les instructions données aux officiers le prescrivaient : « Seront, comme otages, placés en première ligne : *les prêtres*, le bourgmestre et les autres membres de l'administration communale. »

Après ce prélèvement des otages religieux, le sort qui leur est réservé est un long martyre. À Aerschot, trente ecclésiastiques, enfermés plusieurs jours dans l'église, y ont été laissés sans autre nourriture qu'une ration dérisoire de pain aigre ; puis ce fut, pour la plupart d'entre eux, l'exil en Allemagne, c'est-à-dire un long chemin de croix.

Non seulement les Prussiens ont arrêté le cardinal Mercier, archevêque de Malines, le maintenant captif dans son palais épiscopal, l'empêchant de communiquer avec ses prêtres, mais encore ils ont odieusement outragé le vénérable M^{gr} Walravens, évêque de Tournai, malgré sa vieillesse et ses cheveux blancs. Il fut emprisonné

à Ath pendant cinq jours, dans un local infect, n'ayant comme lit qu'une pailleasse, et sans autre nourriture que celle que des personnes dévouées venaient spontanément lui apporter. Un soldat même donna un coup de poing dans le dos de l'évêque pour le faire avancer plus vite, et c'est à coups de crosse qu'on le fit marcher. Le saint vieillard ne se releva pas de ces mauvais traitements, et, quelques mois plus tard, il rendait son âme à Dieu, sans avoir vu le jour de la délivrance !



Les otages. (Tableau de M. P. de Plument. — Phot. Fiorillo.)

Dans le seul diocèse de Namur, quatre-vingt-neuf prêtres furent ainsi malmenés, odieusement brutalisés. Dans la Belgique entière, quarante-neuf prêtres ont été fusillés.

À Horeennes, ce fut un officier qui jeta un Père jésuite en pâture à une bande de bourreaux féroces. Le malheureux religieux fut d'abord

battu jusqu'à ce qu'il tombât sans connaissance. Revenu à lui, il fut frappé de nouveau, à coups de crosse cette fois et à coups d'éperons ! Après un second évanouissement, il fut traîné nu, boueux et sanglant dans le jardin, où il fut abandonné à demi-mort.

L'agonie de l'abbé de Clerck, curé de Buecken, *âgé de quatre-vingt-trois ans*, fut épouvantable. On le lia à un canon, qui le secouait à le briser. Quand on le détacha, ce fut pour le traîner à terre par les pieds, la tête rebondissant sur les gros pavés. À bout de forces, l'infortuné vieillard ne put retenir cette tragique prière : « Tuez-moi ! tuez-moi ! » Ou fit alors à ce martyr la grâce de l'achever.

Parfois les chefs de bandes, ces êtres indignes de porter l'épée et qui président à ces sanglantes exécutions, s'offrent la joie de se moquer de leurs victimes. Ainsi les officiers qui interrogent le curé de Roselies font semblant de croire à ses réponses et lui délivrent un papier, que la victime prend pour un ordre de mise en liberté. Il le montre aux soldats ; ceux-ci, lui riant au nez, le poussent contre un mur et le fusillent séance tenante.

Le meurtre de l'abbé Glouden, curé de la Tour, fut également une facétie des assassins. On le chargea, avec un groupe de ses paroissiens, de relever les cadavres d'hommes précédemment fusillés. À peine eut-il achevé cette sinistre besogne, qu'on le poussa, avec ses compagnons, sur le bord de la route et que tout le groupe fut tué à coups de mitrailleuse.

Le curé de Gelrode est tombé à la façon des martyrs, en refusant d'obéir à une sommation de renoncer à la foi catholique, moyennant quoi il aurait la vie sauve. Ce prêtre héroïque préféra mourir. On le tua sur le pont du Demer, après une longue série de mauvais traitements et de brutalités sans nom.

Enfin il est un dernier ordre de forfaits commis par les Allemands, sur lesquels la plume refuse de s'étendre, mais qu'il faut cependant mentionner, parce qu'ils couronnent dignement leur œuvre

abominable : ce sont les odieuses violences que de nombreuses religieuses eurent à subir de la part de soldats ivres de vin et de sang. Ils se sont acharnés à souiller ces vierges, ajoutant en cela le sacrilège au crime.

L'Histoire saura prononcer leur sentence, en attendant celle du Juge suprême !

*

En France, au cours de leur occupation des départements envahis, les atrocités commises par les troupes allemandes ne l'ont cédé en rien à celles de Belgique.

Dans le Nord, dans les Ardennes, en Lorraine, en Seine-et-Oise et dans la Marne, les sauvages envahisseurs se sont distingués par un véritable déchaînement de férocité sanglante.

Les incendies, les assassinats en masse, les vols, surtout les vols de caves en Champagne, furent les jalons qui marquèrent la route des armées allemandes. Partout on acquiert la preuve que ces actes non seulement n'étaient pas refrénés, mais étaient ordonnés par le haut commandement des armées de Guillaume II.

Il serait superflu de relater par le détail les cruautés commises dans nos départements : ce serait une répétition, encore augmentée, de ce que nous avons dit pour la Belgique. Ils ont incendié l'hôtel de ville d'Arras et la cathédrale de Reims, le chef-d'œuvre gothique et le joyau de notre histoire de France. Ils ont lancé leurs obus sur ce monument à jamais historique, sur cette basilique où furent couronnés nos rois, et ils ont agi ainsi *sans aucune nécessité militaire*. Cette destruction d'une merveille de l'art du passé est donc un acte de sauvagerie pure, de vandalisme voulu et réfléchi.

En Meurthe-et-Moselle, en particulier, la fureur des Teutons s'est

acharnée sur certaines localités : Nomény, Gerbéviller, Crévic, ont été entièrement brûlés par les Allemands, et les habitants y ont été fusillés ou *brûlés vifs* par centaines.

Ce sont partout les Bavares qui se sont, là aussi, comme en 1870, distingués par leur férocité supérieure. Il est bon qu'on le sache en France, et nous le répétons pour mettre fin, ainsi que nous le disions plus haut, à une légende trop longtemps répandue, tendant à les représenter comme les « civilisés » de l'Allemagne, alors qu'ils n'en sont que les tortionnaires et les bourreaux les plus sauvages.

Comme en Belgique, des maisons furent incendiées et pillées, des vieillards et des enfants lâchement assassinés, des femmes et des jeunes filles violentées, des églises souillées, et les vases sacrés profanés. Comme en Belgique, des faits d'ordre militaire, contraires aux lois de la guerre, se sont produits à chaque instant : abus du pavillon de la Croix-Rouge, bombardement d'hôpitaux et d'ambulances, coups de fusil tirés sur des médecins et des infirmiers dans l'exercice de leurs fonctions. Ces faits ont été constatés par d'indiscutables témoignages, recueillis par une mission officielle d'enquête nommée par le Gouvernement, et ont fait l'objet d'une importante publication.

Tout cela, d'ailleurs, se payera un jour, et se payera cher.

Mais ce qui caractérise l'âme allemande, ce qui est tout à fait digne de ces brutes sans nom, c'est leur conduite à Sampigny.

Là, dans cette jolie petite ville de Lorraine, le chef de l'État possède sa résidence d'été ; c'est à Sampigny que M. Poincaré vient passer ses vacances.

Les Allemands se sont acharnés à tirer sur cette demeure, qu'ils ont détruite de fond en comble. Mais ce n'est pas tout. À Mibécourt, près de Sampigny, ils ont pénétré dans le cimetière, et là, sans crainte de la honte qui rejaillira éternellement sur eux du fait de cette action

odieuse, *ils ont violé la sépulture de la famille Poincaré.*

Les termes manquent pour qualifier un tel acte ; il n'y en a qu'un, un seul qui convienne : c'est « Allemand » !

LA BATAILLE DE CHARLEROI

Les forces en présence. — Les positions des armées. — L'entrée des Français en Belgique. — L'offensive générale du 22 août. — Charleroi pris et repris. — Les causes de l'insuccès. — La retraite générale des armées alliées. — La bataille de Guise. — La marche des Allemands.

Nous avons vu, en parlant de l'invasion de la Belgique, que, vers le 23 août, la phase des tentatives d'essai, des tâtonnements stratégiques, était terminée, et que les armées commençaient à prendre position les unes en présence des autres.

Le flot d'invasion avait amené d'une façon continue des forces très importantes, par la trouée de la vallée de la Meuse et grâce à la chute de Liège et de Namur.

C'est le moment de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les forces mises en ligne par les deux adversaires au moment où allait se produire la première rencontre de ces deux formidables armées.

Les forces allemandes étaient considérables, plus considérables même que ce que nous avions pu prévoir. Malgré leur étal de longue préparation préalable, poursuivie pendant quarante ans dans le but unique de nous déclarer la guerre et de nous écraser rapidement par une attaque brusquée ; malgré cette longue préméditation, qui nous donnait à prévoir que nous serions attaqués par des effectifs énormes, la réalité les a montrés plus énormes encore.

Dès l'ouverture des hostilités, c'est-à-dire dès le 2 août, les Allemands mettaient en ligne, contre nous, vingt et un corps d'armée

de l'active et treize corps d'armée de réserve, répartis sur l'ensemble du front d'opérations, de la Meuse à l'Alsace. À la fin d'août, ces effectifs étaient augmentés de quatre corps d'armée de réserve ; ce qui faisait, en tout, *trente-huit corps d'armée*.

Au début de la campagne, c'est-à-dire pendant tout le mois d'août, trente-quatre corps d'armée constituaient donc les forces allemandes qui marchaient à l'attaque de la France.

Ces trente-quatre corps étaient groupés en *huit armées* et représentaient un total de près de 1 400 000 hommes. De ces huit armées, trois opéraient en Alsace-Lorraine : l'une, commandée par le général Von Deimling, opérait en Alsace proprement dite, dans la région de Strasbourg ; la seconde, sous les ordres du général Von Heeringen, se mouvait dans la région du Donon ; la troisième, obéissant au kronprinz de Bavière, opérait en Lorraine.

Entre ce groupe de trois armées et la Belgique envahie par l'ennemi, le camp retranché de Metz jouait le rôle d'une armée interposée.

Cette forteresse de Metz est la cheville ouvrière de la stratégie allemande ; c'est autour d'elle que se font les évolutions des armées ennemies.

Mais à la forteresse allemande de Metz, une forteresse française, centre d'un puissant camp retranché, est directement opposée. Cette forteresse, c'est la place de Verdun.

Verdun est également, de notre côté, la cheville ouvrière de nos opérations stratégiques. À droite de Verdun se trouve une ligne de fortifications comprenant Épinal et Belfort ; à gauche de la place se meut l'ensemble des armées françaises chargées de résister à la poussée de l'invasion ennemie.

Aussi, pendant toute la campagne, Verdun sera-t-il le point de mire des attaques de l'ennemi, dont toutes les manœuvres chercheront,

directement ou indirectement, à investir la place et à s'en emparer.

*

Vers la fin d'août, la ligne de résistance des armées françaises avait pris ses positions en Belgique, dans la zone même où l'ennemi déployait ses efforts avec la plus grande activité.

Les cinq armées françaises, qui, au début de la guerre, avaient été disposées de façon à faire face à la frontière allemande, de la Meuse à la trouée de Belfort, prolongèrent leur front vers la gauche, le long de la frontière franco-belge, jusqu'à la hauteur de Fourmies.

Mais, malgré ce déploiement de nos forces, notre état-major ne pouvait pas encore engager l'action directe. Il lui fallait, pour cela, attendre l'entrée en ligne de l'armée anglaise, commandée par le maréchal French.

La concentration des troupes britanniques, qui s'était opérée d'une façon remarquable à la suite de débarquements effectués dans le plus grand ordre, fut complètement achevée le 21 août au soir.

Le 22 août, le maréchal French, ayant pris connaissance du plan de campagne qu'avait arrêté le général Joffre, était en mesure de coopérer à l'action générale avec ses troupes.

L'armée anglaise était ainsi placée à la gauche de notre front de bataille. Les armées françaises qui devaient participer à l'action étaient au nombre de trois : les 3^e, 4^e et 5^e armées.

La 3^e armée, ou armée de la Woëvre, commandée par le général Ruffey, devait se diriger sur Virton, Neufchâteau et le Luxembourg belge. Elle était formée des 2^e, 4^e, 5^e et 6^e corps. À l'aile droite de cette armée était la 10^e division de cavalerie.

Cette armée du général Ruffey allait attaquer les forces

commandées par le kronprinz. Celui-ci, à la tête de cinq corps d'armée, arrivait du grand-duché de Luxembourg et descendait, en marchant vers l'ouest, la vallée de la Semoy.

À la suite de l'armée du général Ruffey, en allant vers la gauche, était la 4^e armée de Sedan, sous les ordres du général de Langle de Cary.

Cette armée, dont le point de départ avait été la Meuse et qui débouchait des Ardennes, se dirigeait vers Bouillon et Rochefort. Elle avait pour objectif d'attaquer les forces commandées par le duc Albert de Wurtemberg. Ces forces, composées de cinq corps d'armée, marchaient entre la Lesse et la Meuse. Pour lutter contre ces cinq corps d'armée, le général de Langle avait à sa disposition les 9^e, 11^e, 12^e et 17^e corps.

Plus à gauche encore, et à la suite de l'armée de Langle, était disposée la 5^e armée, commandée par le général Lanrezac. Elle comprenait la division de réserve du 1^{er} corps, commandée par le général Bouttegourd ; la division de réserve du 2^e corps, commandée par le général Mangin ; le 1^{er} et le 10^e corps, les 3^e et 18^e corps, deux divisions d'Algérie et la division des troupes marocaines. En outre, deux divisions de réserve servaient de liaison avec l'armée anglaise.

Cette 5^e armée avait à lutter, à sa droite, contre l'armée du général Von Hausen et, sur le front Charleroi-Namur, contre l'armée du général Von Bülow.

À la gauche de l'armée Lanrezac, reliée à celle-ci par deux divisions de réserve, se tenait l'armée anglaise du maréchal French, composée du 1^{er} et du 2^e corps anglais. Cette armée avait la lourde tâche de résister à l'armée allemande, commandée par le général Von Kluck et formée de cinq corps d'armée. De plus, cette armée ennemie était cachée par un épais rideau de cavalerie qui en dissimulait les

mouvements.

Enfin, à l'extrême gauche de ce front des alliés, on avait organisé, dans la zone de Lille, une importante force comprenant des éléments considérables de troupes actives, de réserve et de territoriale, afin de réaliser une force mobile destinée à faire face à des événements imprévus, en particulier à une attaque de la cavalerie allemande sur le flanc de notre ligne de bataille.

Quant à l'armée belge, concentrée dans Anvers, elle constituait une menace sur l'arrière des lignes allemandes ; mais l'abondance et l'activité de la cavalerie ennemie dans les Flandres lui ôtaient toute liaison avec les forces alliées.

*

Le 22 août, au matin, le Gouvernement français communiquait à la presse la note suivante :

« L'entrée des Allemands à Bruxelles est pour les Belges une épreuve douloureuse ; elle est cruellement sentie par tous les Français.

« Le gouvernement de la République a tenu à affirmer que les souffrances de la Belgique étaient aussi les nôtres. Du jour où le sol belge a été foulé par des soldats allemands, où du sang belge a été versé pour s'opposer à leur passage, les causes des deux pays sont devenues indissolublement liées ; elles se confondent désormais.

« La France est résolue à tout faire pour libérer le territoire de son alliée. Elle considère que son devoir ne sera accompli que quand il ne restera plus un seul soldat allemand en Belgique.

« Il n'a pas été possible, en raison de nécessités stratégiques, de participer plus tôt avec l'armée belge à la défense du pays. Mais les engagements que nous avons pris n'en sont que plus solennels, notre coopération n'en sera que plus étroite ; elle se poursuivra avec une

extrême énergie.

« La retraite de l'armée belge sous les canons d'Anvers est une opération prévue, qui ne porte aucune atteinte à sa valeur ni à son incontestable puissance. Lorsque le moment sera venu, l'armée belge se trouvera aux côtés de l'armée française, à laquelle les circonstances l'ont étroitement et fraternellement unie. »

Le but des Allemands était le suivant :

Sept ou huit corps d'armée devaient s'efforcer, avec quatre divisions de cavalerie, de passer entre Givet et Bruxelles et même de prolonger leur mouvement encore plus vers l'ouest.

Notre objectif était donc tout d'abord de maintenir et de repousser le centre de l'ennemi, ensuite de nous lancer, avec toutes nos forces disponibles, sur le flanc gauche des armées allemandes groupées au nord.

Notre offensive commença, le 22 août, sur toute la ligne du front.

Une de nos armées attaquait par Neufchâteau les forces allemandes qui, du grand-duché de Luxembourg, avaient gagné la rive droite de la Semois.

Une seconde armée française se portait contre les corps ennemis en marche entre la Meuse et la Lesse, et une troisième armée montait dans la région de Chimay, contre la droite allemande, entre la Sambre et la Meuse, avec l'aide des armées britanniques, dont Mons était le point d'appui.

Ainsi la bataille générale s'engageait entre Mons et la Moselle. Elle devait durer trois jours, les 22, 23 et 24 août.

Il n'est pas encore possible, actuellement, de raconter en détail cette série de combats, dont l'action dominante devait se dérouler dans la journée du 24 août. Ce sera le rôle de l'histoire de montrer, à l'aide de documents authentiques, les raisons pour lesquelles, en dépit

des prodiges de valeur déployés par nos troupes, le résultat ne répondit pas à nos efforts et à nos espérances.

À l'aide des communiqués tant français qu'anglais, à l'aide de récits de témoins oculaires, on peut cependant donner une idée générale de ce formidable choc de deux armées, fortes chacune d'un million et demi de combattants.

*

Dans le Luxembourg belge et dans l'Ardenne belge, les armées des généraux Ruffey et de Langle de Cary avaient pris immédiatement l'offensive. Malheureusement, dès les premières rencontres avec l'ennemi, cette offensive fut arrêtée avec de grosses pertes pour nous.

Il faut reconnaître que, dans ces régions, le terrain, couvert de bois et de taillis, est très pénible. Le caractère boisé de ce pays y rend particulièrement difficiles les reconnaissances aériennes faites par les avions, aussi bien que les reconnaissances de cavalerie.

De plus, l'ennemi, fort de l'impossibilité où l'on se trouvait de déceler avec précision les emplacements de ses troupes, avait organisé une défense puissante. De véritables fortifications de campagne avaient été élevées, pourvues de grosse artillerie dont le tir avait été, au préalable, soigneusement repéré sur des points bien déterminés. En avant de ces fortifications et au ras du sol, d'inextricables réseaux de fils de fer barbelés avaient été tendus sur un assez long espace. Dans l'intervalle et en avant de ces fils, la terre avait été creusée de trous larges et profonds, véritables chausse-trapes dont le fond était garni de pieux aiguisés où devaient s'embrocher ceux qui y tombaient.

L'ennemi profita largement de notre inexpérience autant que de la savante préparation du terrain qu'il avait si habilement organisée. Il en sut tirer le maximum de profits, étant donné surtout l'avantage que

lui donnaient ses cadres de sous-officiers, véritable force vive de son armée, et qui, à cette période de début de la guerre, étaient encore au complet et n'avaient pas été décimés par les batailles successives, comme ils le furent dans la suite.

Aussi nos troupes subirent-elles des échecs et éprouvèrent-elles des pertes graves. De terribles combats furent livrés par l'armée de Langle de Gary, dans la région de Paliseul, Framont, Bertrix, contre l'armée du duc de Wurtemberg ; mais finalement celle-ci, plus forte numériquement et avantagée par la solidité de ses positions, lit reculer l'armée du général de Langle, qui dut se replier au sud de la Semoy.

Le duc de Wurtemberg put alors progresser et établir son quartier général à Neufchâteau, où ses troupes, comme nous l'avons vu, se signalèrent par d'odieus massacres et de sauvages destructions.

Quant à l'armée du général de Langle de Cary, elle regagna ses positions du départ, en maintenant l'occupation des débouchés de la grande forêt des Ardennes.

*

À droite, l'armée du kronprinz assiégeait, depuis le 21 août, la place forte de Longwy, à laquelle elle faisait subir un bombardement intense.

Contre cette armée, très supérieure en nombre et en artillerie, l'armée commandée par le général Ruffey avait à lutter dans des conditions particulièrement désavantageuses.

Elle lutta héroïquement, pourtant ; elle livra successivement des combats effroyables à Saint-Vincent, à Bellefontaine, à Ethe, à Virton, à Pierrepont, sans réussir à progresser, sans gagner un pouce de terrain. Cependant, le 24 août, ses efforts furent couronnés de succès ; son offensive énergique força l'ennemi à reculer, et le 6^e corps, en

particulier, fit essuyer de lourdes pertes à l'armée allemande commandée par le kronprinz.

Mais le mouvement de repli de l'armée du général de Langle de Cary empêcha l'armée Ruffey de poursuivre son avantage. Le général en chef tint à rétablir le front de combat sur les lignes qu'il avait assignées, et l'armée Ruffey dut se replier également vers la masse.

Le choc principal des ennemis, au nombre de 500 000 hommes, dont l'objectif visait le triangle formé par les villes de Condé, Namur et Givet, fut dirigé contre l'armée commandée par le général Lanrezac. Le demi-million d'Allemands qui se ruait sur cette armée était formé des meilleures troupes de l'empire ; en particulier, il comptait douze régiments d'infanterie du célèbre corps de la Garde prussienne.

Les trois corps d'armée du général Von Hausen réussirent à passer la Meuse, bousculant la division de réserve du général Bouttegourd. Ils purent ainsi se fortifier et permettre à l'armée du général Von Bülow de précipiter ses opérations.

Le 22, à 8 heures du soir, les Allemands parvenaient, comme nous l'avons vu, à occuper Namur, que ses troupes de défense avaient évacuée, sous la protection d'un régiment de cavalerie français.

Le 22 au soir également la bataille commença, à Charleroi, par une lutte d'artillerie. Une formidable canonnade fut poursuivie de part et d'autre et dura toute la nuit.

C'est à ce moment qu'eut lieu un combat véritablement épique entre nos troupes africaines et les régiments de la Garde prussienne.

Les Allemands avaient franchi la Sambre et gardaient fortement les points de passage. Le 1^{er} corps d'armée, commandé par le général Franchet d'Espérey, et les troupes d'Afrique s'élancèrent à l'attaque des lignes ennemies avec une audace incroyable. Reçues par un feu terrible, elles ne cédèrent cependant pas ; mais, à la suite d'une contre-attaque de toute la Garde prussienne, nos héroïques soldats se

virent dans la nécessité de se replier.

Au cours de cette rencontre, qui devint aussitôt une lutte corps à corps, les turcos et les tirailleurs sénégalais accomplirent de véritables prodiges. S'élançant comme des lions, ils attaquèrent à la baïonnette les masses de la Garde prussienne, dont les régiments d'élite subirent des pertes épouvantables.

La ville de Charleroi, qui fut ainsi prise et reprise *cinq fois*, eut à subir un bombardement des plus terribles. Des combats corps à corps se livraient dans les rues, dont les ruisseaux étaient transformés en ruisseaux de sang. On se battait de maison à maison. Les environs de la gare furent, en particulier, le théâtre de luttes effroyables, engagées pour la possession du pont qui traverse le canal.

Les Allemands s'emparèrent de ce pont moyennant d'énormes pertes en hommes. Ils purent ainsi occuper Marchiennes, Montigny, les environs de Charleroi. Mais l'artillerie française, bombardant alors la partie basse de la ville, permit à notre infanterie de reprendre un instant l'offensive. Celle-ci s'empara des villages précédemment perdus et reprit position sur la ligne allant de Thuin à Mettet.

La ville était littéralement encombrée de cadavres, qui s'élevaient parfois en monceaux dans les rues. Parmi les morts figurait le prince Albert, cousin du kaiser.

À l'ouest de Charleroi, le 18^e corps d'armée restait sur ses positions ; mais le 3^e corps, commandé par le général Sauret, dut rétrograder. Les divisions qui devaient servir de liaison avec l'armée anglaise avaient fléchi, et les troupes britanniques elles-mêmes se voyaient contraintes de se replier, en présence de la manœuvre par laquelle l'armée du général Von Kluck tentait de les envelopper avec des forces très supérieures.

Ce qui est à retenir du récit sommaire de cette terrible journée, c'est qu'à droite, avec ces chefs admirables que sont le général

Mangin et le général Franchet d'Espérey, nous avons gagné la première « manche » de la bataille. Entre Namur et Charleroi, nos troupes avaient pris nettement l'avantage sur l'ennemi. À gauche, le 18^e corps, lui aussi, tenait bon.

Mais, au centre, le 3^e corps dut se replier, et l'armée anglaise, pour éviter d'être cernée, dut également exécuter un mouvement de recul.

L'aile droite allemande, commandée par Von Kluck, se précipita par la trouée ainsi faite dans nos lignes, et les masses ennemies déferlèrent comme une trombe sur la rive gauche de la Sambre. Dès lors, la retraite générale s'imposait.

*

Voyons ce que, de son côté, avait fait l'armée anglaise.

Les troupes du maréchal French s'étendaient sur une ligne allant de Coudé à Binche, par le canal de Coudé à Mons.

Le 1^{er} corps d'armée, sous les ordres du général sir Douglas Haig, avait pris position à l'est de Mons. Le 2^e corps, commandé par le général Smith Dorrien, était placé à l'ouest de cette ville. La 5^e brigade de cavalerie, sous les ordres de sir Philip Chetwoode, était massée sur la Binche, et la division de cavalerie constituait la réserve dont pouvait disposer le maréchal French.

Le 23 et le 24 août, le général anglais réunit ses commandants de corps d'armée, leur exposa le plan du général Joffre en leur donnant des instructions détaillées en vue de son exécution. Le maréchal French, comme d'ailleurs le général Joffre le lui avait confirmé, pensait n'avoir en présence de ses troupes que la valeur de deux corps d'armée allemands. Aucun mouvement d'enveloppement n'était même esquissé par l'armée ennemie, et les reconnaissances d'aviateurs

n'avaient rien signalé de suspect.

Mais, vers 3 heures de l'après-midi, le maréchal French apprit que le 1^{er} corps de l'armée anglaise était l'objet d'une attaque violente, et que sir Douglas Haig était contraint de se replier pour s'appuyer à une hauteur située au sud de Bray. La 5^e brigade de cavalerie avait également dû reculer devant des forces supérieures, et le 2^e corps d'armée britannique, sous les ordres du général Smith Dorrien, se voyant menacé, dut pareillement rétrograder.

Ce mouvement de recul à peine effectué, le général Joffre annonçait au maréchal French que trois nouveaux corps d'armée allemands se dirigeaient contre ses troupes, et qu'un quatrième esquissait, dans le but d'envelopper sa gauche, un mouvement tournant.

En présence de cette menace d'enveloppement par des forces numériquement très supérieures aux siennes, sir John French dut se résoudre à battre en retraite.

Dès qu'il connut la nouvelle du recul de l'armée du général Lanrezac, le généralissime anglais commença son mouvement en arrière et vint se replier sur la ligne allant de Maubeuge à Jeulain, dès le lever du jour.

Pendant toute la nuit, la bataille fit rage sur l'étendue du front. Le 24, au petit jour, le 1^{er} corps d'armée anglais fit face à la pression de l'ennemi pour couvrir la retraite du 2^e corps. Celui-ci parvint, au prix de mille efforts, à s'établir sur la ligne de Quarouble à Frameries, permettant ainsi au 1^{er} corps de se replier à son tour, ce qu'il fit vers 7 heures du soir, en s'installant sur la ligne de Maubeuge à Bavai.

Les Allemands, aux environs de midi, avaient paru orienter leurs tentatives vers la gauche de l'armée britannique. De ce côté, la cavalerie du général Allenby eut un rôle très efficace. Vers 7 heures et demie, la 5^e division, commandée par sir Charles Fergusson, étant

sérieusement attaquée, le général Allenby se porta dans sa direction. La 2^e brigade, sous les ordres du général de Lisle, afin d'arrêter l'avance de l'infanterie allemande, chargea avec une rare intrépidité et fut arrêtée à peu de distance de l'ennemi par un réseau de fils de fer. En se repliant, le 9^e lanciers et le 18^e hussards furent très éprouvés.

Enfin, toujours dans le but de protéger la gauche du 2^e corps d'armée, la 19^e brigade d'infanterie, transportée par chemin de fer à Valenciennes les jours précédents, avait, le 24 au matin, pris position au sud de Quarouble. Le 24 au soir, grâce à la cavalerie, le 2^e corps anglais, affaibli par l'attaque de *dix régiments d'artillerie et de trois corps d'armée allemands*, avait pu complètement opérer sa retraite et s'établir sur la ligne à l'ouest de Bavaï.

Le 1^{er} corps, à droite, s'appuyait sur Maubeuge.

L'armée du général Lanrezac, pendant ce temps, reculait toujours, pressée par les forces allemandes, qui cherchaient à s'opposer à la retraite des troupes anglaises et à les acculer contre la place forte de Maubeuge.

Le maréchal French comprit alors qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Malgré l'état de fatigue extrême où se trouvaient ses troupes, harassées par trois journées de combats ininterrompus, il donna l'ordre de continuer la retraite.

La résistance admirable des divisions Mangin et Franchet d'Espérey, entre Charleroi et Namur, ne pouvait compenser les échecs que nous avions subis sur les autres parties du front. Le général Joffre, de son côté, ordonna la retraite générale.

L'armée franco-anglaise, après cette malheureuse tentative d'offensive à Charleroi, allait donc être obligée de se replier sur les positions de couverture qu'elle occupait avant d'entrer en Belgique, et de passer de l'offensive audacieuse à la défensive persévérante.

Toutefois, malgré cet insuccès, dû à des causes multiples dont nous avons déjà brièvement parlé, la bataille de Charleroi eut quelques conséquences heureuses. Elle montra nettement la supériorité de notre artillerie de campagne sur celle de l'ennemi. Notre glorieux 75 avait fait là ses premières armes d'une façon brillante, et les pertes terribles que ses obus infligèrent aux troupes allemandes, surtout à raison de leurs attaques par colonnes compactes que fauchaient nos projectiles, affirmèrent d'une façon irréfutable l'absolue efficacité de son tir, sa grande rapidité et la virtuosité de nos artilleurs.

En outre, cette bataille avait révélé l'admirable moral de nos troupes. Ardentes à l'attaque, elles étaient pleines de sang-froid dans la retraite. Quand celle-ci fut ordonnée, elle s'accomplit avec le plus entier bon ordre, sans rien qui ressemblât à une déroute. Cette retraite était plutôt une manœuvre, accomplie sous le feu de l'ennemi, avec une méthode parfaite.

*

À la suite de la bataille de Charleroi, le commandement de la place de Lille et des forces qui s'y trouvaient réunies avait été retiré au général Percin et confié au général Michal.

Le 25 août, l'armée anglaise, continuant à battre en retraite, se replia vers la ligne Cambrai-Landrecies. Le maréchal French put soutenir le mouvement de retraite de ses deux corps d'armée à l'aide d'un renfort que lui apporta la 4^e division, commandée par le général Snow. Cette division, débarquée le 23 au Cateau-Cambrésis, put, le 25 au matin, mettre en ligne onze bataillons et une brigade d'artillerie. C'était un appoint précieux pour couvrir la retraite britannique.

C'est alors que se produisit le combat de Landrecies.

Le 1^{er} corps anglais avait continué sa route sur Landrecies jusqu'à

la nuit du 25 au 26 août. Les troupes y arrivèrent, harassées de fatigue, à 10 heures du soir ; mais à peine commençaient-elles à goûter un peu de repos, qu'une formidable attaque allemande vint les forcer à reprendre les armes. La 4^e brigade des *Guards* soutint héroïquement le choc.

Les mitrailleuses anglaises prenaient en enfilade les rues de la ville, et tiraient sur les colonnes compactes des Allemands qui cherchaient à y pénétrer. Nos alliés firent ainsi subir à l'ennemi de très fortes pertes, et une seule brigade du IX^e corps allemand, balayée de la sorte dans une rue étroite où elle marchait en rangs serrés, y perdit près de mille hommes.

Dans la région qui entoure la ville, la cavalerie anglaise fit également de très bonne besogne ; elle repoussa et mit en déroute la division de cavalerie de la Garde prussienne, incapable de tenir contre l'ardente attaque des cavaliers britanniques.

Au sud et à l'est de Maroilles, la 1^{re} division du 1^{er} corps d'armée anglais était, à ce moment, fortement pressée par les troupes allemandes. Le maréchal French demanda alors l'aide des deux divisions françaises de réserve qui se trouvaient à sa droite. Grâce à cet appui, sir Douglas Haig sut se tirer très habilement d'une situation qui était devenue difficile et continua sa marche vers le sud, dans la direction de Wassigny et de Guise.



Défense d'un village. (Tableau de M. Alph. Lalauze.
Cliché Vizzavona.)

*

Le 25 août au soir, le général en chef se trouvait en face de l'alternative suivante :

Ou bien il continuerait la lutte sur place ; mais alors les conditions de la bataille, commencée par des échecs pour nos troupes, nous étaient nettement défavorables.

Ou bien il reculerait, en se repliant en bon ordre sur toute l'étendue du front, jusqu'au moment où les conditions seraient meilleures en vue de la reprise de l'offensive.

C'est à ce second parti que s'arrêta le général Joffre.

Il allait donc faire exécuter à ses armées une retraite générale et, tout en la poursuivant avec le plus d'ordre possible, livrer des attaques incessantes d'arrière, dans le but d'affaiblir l'ennemi en lui tuant du monde et de retarder ses mouvements.

La retraite commença aussitôt, opérée, comme l'avait prescrit le général en chef, dans l'ordre le plus parfait, et en fatiguant l'ennemi par d'incessantes et acharnées contre-attaques.

Mais, le 26 août, la place de Longwy capitulait. Cette petite place forte, n'ayant pour toute garnison qu'un simple bataillon d'infanterie, était commandée par le lieutenant-colonel Darche. La ville était investie depuis le 4 août, c'est-à-dire depuis la déclaration de guerre, et elle fut bombardée à partir du 21. Elle avait fait une résistance héroïque, et sa petite garnison comprenait, quand elle dut se rendre, autant de morts et de blessés que d'hommes encore indemnes. Le lieutenant-colonel Darche fut cité à l'ordre de l'armée et nommé officier de la Légion d'honneur pour sa belle défense.

Sur la Meuse, l'armée du général Ruffey faisait échec à l'offensive allemande au cours de plusieurs rencontres heureuses ; l'armée du général Lanrezac conservait à peu près ses positions. Mais, le 26 août, les Allemands réussissaient à pénétrer dans Avesnes ; et l'armée anglaise, poursuivant son mouvement de retraite, malgré l'extrême

fatigue de ses hommes, essayait de gagner la ligne allant de Vermaud à Saint-Quentin.

Le général Allenby, commandant la cavalerie anglaise, avait pu rassembler les débris de ses troupes et reconstituer deux brigades, qui vinrent se placer autour de Cambrai.

C'est là que l'armée anglaise eut à livrer un sanglant et terrible combat.

Dès le matin du 26 août, le général French se vit assailli, avec ses deux corps d'armée, par *cinq* corps d'armée allemands, dont l'attaque fut si vigoureuse, qu'il fut impossible d'effectuer avant l'après-midi les opérations que comportait le mouvement de retraite.

Au lever du jour, l'ennemi jeta toutes ses forces contre la gauche de la ligne anglaise, occupée par le 2^e corps et la 4^e division, et contre lesquels toute l'artillerie de quatre corps d'armée vomissait un ouragan de mitraille et d'obus.

Le général Smith Dorrien se couvrit de gloire en ces terribles circonstances. Voyant que le 1^{er} corps n'était pas en situation de lui envoyer des secours, il résista d'une façon héroïque à l'attaque de troupes quatre fois plus nombreuses que les siennes. Grâce à la précision du tir de son artillerie, grâce à la bravoure de sa cavalerie, il put faire tête assez longtemps pour que la retraite pût s'exécuter vers 3 heures et demie et éviter, par son énergique résistance, une action plus longue, qui se fût peut-être terminée en un véritable désastre pour l'armée anglaise et par conséquent pour les alliés.

Mais cette résistance vigoureuse et désespérée n'allait pas sans des pertes importantes. Les Anglais avaient perdu environ six mille hommes. Les pertes allemandes, du reste, étaient deux ou trois fois plus considérables, étant donné leur méthode invariable d'attaquer par masses compactes et profondes, dans les rangs desquels l'artillerie anglaise faisait de terribles ravages.

*

C'est le 26 août, également, que commença l'investissement de Maubeuge.

L'armée du général Von Bülow avait bombardé la place avec une violence extrême. Mais la garnison, forte de trente mille hommes, résistait ferme à cette pluie de projectiles, que lançaient sur les forts les plus grosses pièces de l'artillerie de siège allemande, les 305 et même les 420.

Trois forts furent successivement détruits. La vaillante garnison, commandée par le général Fournier, tenait toujours, et cette belle défense, en immobilisant des effectifs allemands considérables, aidait ainsi indirectement au succès futur des opérations du général Joffre sur la Marne, en même temps que la place, demeurant entre nos mains, constituait un obstacle sérieux au ravitaillement des armées allemandes par les voies de chemin de fer.

Aussi le ministre de la Guerre envoya-t-il au général Fournier, en le citant à l'ordre de l'armée, ses félicitations pour sa belle résistance. Celle-ci dura, malgré un bombardement d'une violence sans précédent, jusqu'au 7 septembre, et ne cessa que quand les forts furent tous, l'un après l'autre, réduits à l'état de ruines. Mais cette défense avait infligé à l'ennemi des pertes énormes et, en plus, avait retenu, pendant près de quinze jours, des forces considérables autour de la place assiégée.

À partir du 26 août, la retraite de l'armée anglaise put s'effectuer dans une tranquillité relative ; son arrière-garde fut dégagée par l'intervention de deux divisions de réserve, commandées par le général d'Amade. Les Allemands n'en firent pas moins de nouvelles tentatives pour contrarier le mouvement de retraite des Anglais ; mais leur cavalerie fut dispersée par les charges héroïques du 12^e lanciers et du Royal Scots Greys. Un régiment allemand fut entièrement

anéanti, et, le soir du 28 août, les troupes britanniques, ayant enfin réussi à se dégager complètement des menaces allemandes d'enveloppement, prenaient leurs positions sur la ligne allant de Noyon à la Fère.

Pendant que l'armée anglaise opérait ainsi son mouvement de retraite, l'armée du général Lanrezac se retirait aussi et, partant de la ligne d'Avesnes à Chimay, se repliait vers le sud-ouest, pour s'installer, le 28, au sud de la ligne de l'Oise, entre la Fère et Guise.

Mais, entre temps, nous avons constitué deux armées nouvelles.

La première, l'armée de la Somme, commandée par le général Maunoury, avait été organisée pour couvrir la retraite des troupes britanniques. Elle était formée du 7^e corps et de quatre divisions de réserve. C'était la 6^e armée, et elle comprenait, en outre, les trois divisions de cavalerie du général Sordel.

La seconde, commandée par le général Foch et destinée à combler le vide qui s'ouvrait entre les armées des généraux Lanrezac et de Langle de Cary, était formée par la réunion, dans le sud, de trois corps d'armée. C'était la 9^e armée, qui se trouvait ainsi manœuvrer entre la 4^e et la 5^e.

Les armées de Langle et Ruffey, cependant, combattaient heureusement sur la Meuse. Des drapeaux furent pris aux Allemands, dont des régiments entiers furent anéantis. Mais alors le mouvement progressif des ennemis s'accroissait.

Malgré une bataille très importante qui eut lieu à Launois le 28, et au cours de laquelle le 1^{er} corps d'armée saxon fut fortement éprouvé par l'attaque héroïque de la 1^{re} division des troupes marocaines, formé de zouaves, de tirailleurs marocains et d'infanterie coloniale, les Allemands réussirent à passer la Meuse. L'armée du duc de Wurtemberg rejoignit ainsi l'armée du kronprinz et celle du général

Von Hausen. Toutes trois s'avancèrent alors vers l'Aisne, en livrant de continuels combats avec les troupes des armées de Ruffey et de Langle de Cary.

Mais, le 30 août, le fort des Ayvelles succombait sous les coups de l'artillerie de siège allemande. La place de Montmédy tombait également ; sa garnison était faite prisonnière, et, le 1^{er} septembre, l'armée ennemie faisait son entrée à Rethel.

*

Dès ce moment, le plan des Allemands apparaissait avec une grande netteté. Nos ennemis, ayant franchi la Meuse, allaient effectuer une descente en France, à l'est par l'Argonne et la Woëvre, à l'ouest en suivant la vallée de l'Oise.

Leur objectif était l'occupation de Paris. C'était « Paris » qui était devenu leur cri de guerre. Paris représentait, pour les soldats allemands, toutes les gloires, toutes les richesses, tous les plaisirs. Ils pensaient avoir rapidement raison de nos armées en retraite. Ils s'imaginaient forcer en peu de jours la capitale et, une fois celle-ci réduite, obliger la France à signer la paix, en lui imposant les plus dures conditions, puis se retourner ensuite contre les Russes et les écraser à loisir.

Et, de fait, la continuité de notre mouvement de retraite, dans lequel leur orgueil démesuré, au lieu de voir un mouvement hautement stratégique, voyait une déroute et, par conséquent, une victoire pour leurs armes, pouvait un instant leur faire illusion.

Ils auraient dû cependant, à la vigueur avec laquelle nos arrières-gardes retardaient leur poursuite, s'apercevoir que l'énergie de nos troupes était loin d'être atteinte.

C'est ainsi que, sur l'Oise, l'armée du général Lanrezac opposait

avec succès ses quatre corps aux attaques du général Von Bülow.

Autour de Guise, les portions qui formaient la droite de cette armée rencontrèrent le X^e corps d'armée allemand et la Garde prussienne ; ils infligèrent à ces formations ennemies une véritable défaite, et la bataille de Guise restera une des belles pages du début de la guerre.

Mais, en revanche, au sud de Saint-Quentin, notre gauche fut moins heureuse et dut se replier encore sous la pression combinée des armées de Von Bülow et Von Kluck, qui se dirigeaient à marches forcées vers la Fère. Aussi le maréchal French, qu'inquiétait la rapide progression des troupes allemandes, craignant pour la sécurité de sa ligne de communication avec le Havre, qui était le centre de débarquement de ses troupes, fit reporter celui-ci à Saint-Nazaire et établir une base avancée au Mans.

Nous avons dit plus haut que le plan du général Joffre était de n'accepter la bataille générale avec l'ennemi que quand il jugerait réalisées les conditions les plus avantageuses.

Le généralissime, d'accord avec le maréchal French, ordonna donc une retraite générale sur la Marne, et toutes les forces françaises reçurent l'ordre de se conformer à ce plan. Cette conception était d'autant plus heureuse que, nulle part, nos armées n'avaient été sérieusement entamées. Les vides produits dans leurs rangs par les combats successifs avaient été rapidement comblés par les envois des dépôts, et, malgré quelques revers incontestables subis au cours de la campagne de Belgique, l'état moral de l'ensemble de notre armée était excellent.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, les Allemands prirent cette retraite pour une fuite. Dès ce moment leur marche s'accéléra. L'aile droite du front ennemi, commandé par Von Kluck, s'avancait en faisant quarante kilomètres par jour. Elle passait successivement à la Fère, à Saint-Quentin, à Compiègne. À la fin du mois d'août, elle était à Creil

et menaçait directement Paris.

Le 2 septembre, l'ennemi était à Senlis et à Crépyen-Valois ; il s'approchait donc de plus en plus de la capitale. Cependant notre ligne restait intacte tout en reculant. En vain l'armée du kronprinz essayait d'y faire une trouée pour séparer nos troupes de l'Est de celles du Nord ; notre ligne demeurait toujours ferme, et surtout continue.

Pendant ce temps, l'armée belge, bien qu'elle fût coupée de toute liaison avec les troupes alliées, ne restait pas inactive. Elle était pour l'ennemi une menace permanente et l'obligeait à maintenir en Belgique des forces considérables, qui sans cela eussent pu se joindre à l'armée d'invasion qui progressait sur noire territoire.

L'armée belge était concentrée dans le camp retranché d'Anvers, qui constituait toujours, pour la Belgique, le « réduit national ». Mais, de là, par les fréquentes sorties qu'elle opéra, elle put attaquer fréquemment les troupes allemandes et remporter même sur elles, en plusieurs points, de réels avantages.

Ainsi, au début de septembre, les Belges attaquèrent délibérément les forces allemandes établies dans la région qui s'étend entre Bruxelles, Louvain et Malines. Sortant du camp retranché d'Anvers, ils prennent résolument l'offensive, réoccupent Termonde et livrent, à Audenarde et à Courtrai, des combats qui sont des succès.

Mais ce fut surtout à Cortenberg, entre Louvain et Bruxelles, qu'ils remportèrent une véritable victoire. Les Allemands, en présence de l'attaque belge, avaient concentré sur ce point toutes les forces disponibles en Belgique, et auxquelles s'étaient joints quinze mille marins, arrivés à Bruxelles par le chemin de fer.

La division de cavalerie, la 2^e division d'armée, détruisirent une section de la voie ferrée Louvain-Tirlemont. La 7^e brigade, avec le roi Albert à la tête, parvint jusqu'aux portes de Louvain, et une partie des

troupes allemandes battit en retraite dans la direction de la France.

Mais, à la fin, l'ennemi amena des troupes numériquement trop fortes, et l'armée belge dut, le 13 septembre, après ces brillants succès, se replier de nouveau sous la protection des canons d'Anvers.

Ainsi, notre sol était de nouveau envahi par les hordes barbares ; de nouveau l'Allemand souillait notre territoire par son odieuse présence ; de nouveau les Huns modernes, dignes héritiers de ceux d'autrefois, ravageaient, pillaient, dévastaient quelques-uns de nos plus riches départements, en massacraient les habitants, en incendiaient les maisons, en volaient les richesses.

Mais Dieu n'avait pas abandonné la France. Et nous verrons, dans le volume qui va venir, comment nos généraux et nos héroïques soldats, par un ressaut prodigieux, réussirent à arrêter les envahisseurs en leur infligeant la plus sanglante des défaites, celle de la bataille de la Marne.

www.ilivri.com

**la librairie en ligne
des textes rares
et classiques**

**format numérique,
impression papier
et impression
grandes lettres**



EAN : 9782335015492

©Ilivri 2015

Table des Matières

Annonce	4
Page de titre	6
AVANT-PROPOS	8
I UNE PAGE D'HISTOIRE	10
II LES PRÉLUDES DE LA GUERRE	30
III LA SITUATION INTÉRIEURE DE LA FRANCE	38
IV L' « AVANT-GUERRE »	54
V LES PRÉTENTES DE LA GUERRE	70
MINISTÈRE DE LA GUERRE	88
ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE	88
PROCLAMATION DU GOUVERNEMENT A LA NATION FRANÇAISE	89
VI LA DÉCLARATION DE GUERRE	94
VII	119
VIII L'INVASION DE LA BELGIQUE	138
IX LES ATROCITÉS ALLEMANDES EN BELGIQUE ET EN FRANCE	158
X LA BATAILLE DE CHARLEROI	188
Annonce	212
Page de Copyright	214

Alphonse
Nicot



La Grande Guerre

Tome II
De la Marne à la mer



eBook offert par



La Grande Guerre

Tome II
De la Marne à la mer

www.ilivri.com

**la librairie en ligne
des textes rares
et classiques**

**format numérique,
impression papier
et impression
grandes lettres**



Alphonse
Nicot

La Grande Guerre

Tome II
De la Marne à la mer

AVANT-PROPOS

Dans le premier volume de cet ouvrage, nous avons exposé les raisons qui ont amené la guerre, les opérations qui en avaient marqué le début, la violation et l'invasion de la Belgique, la chute de Liège et de Namur et la bataille de Charleroi.

À la suite de cette bataille, la France vit son sol envahi par les hordes allemandes.

Mais alors se produisirent des événements qui jugulèrent l'effort ennemi et anéantirent ses plans de conquête ; ces événements furent la bataille de la Marne, des Flandres et de l'Yser.

C'est le récit de ces événements, arrêté au mois de février 1915, qui fera l'objet du présent volume. Nous l'accompagnerons de quelques pages sur l'héroïsme de nos soldats, sur la bienfaisance et le rôle du clergé pendant cette guerre terrible mais glorieuse.

ALPHONSE NICOT.

L'INVASION

L'invasion du territoire. — La démission du cabinet. — Le nouveau ministère. — Le général Galliéni. — L'union sacrée. — Le départ du Gouvernement pour Bordeaux. — Le camp retranché de Paris. — L'avance allemande sur la Marne. — Le plan du général Joffre.

Le territoire français était donc envahi par notre ennemi héréditaire !

Les colonnes ennemies avançaient rapidement. L'armée du général Von Kluck, qui occupait la droite des troupes d'invasion, descendait sur Paris à marches forcées, faisant des étapes formidables, qui comptaient jusqu'à quarante-cinq kilomètres par jour. Cette armée était arrivée à Senlis, à Creil, à Crépy-en-Valois.

La situation, on le voit, était très grave.

En présence de ces événements, le président du Conseil, M. Viviani, ministre des Affaires étrangères, comprit qu'il était urgent de fortifier le cabinet ministériel en le reconstituant sur de nouvelles bases, affirmant davantage encore l'union de tous les Français.

Un conseil de cabinet fut tenu le 26 août, à 7 heures du soir.

Au cours de ce conseil, M. Viviani décidait, d'accord avec tous ses collègues, de remettre au président de la République la démission collective du cabinet.

Le président accepta la démission que lui adressait ainsi le président du Conseil ; mais il le chargea aussitôt de constituer un

nouveau ministère.

Le même jour le ministère était ainsi constitué :

<i>Présidence du Conseil (sans portefeuille). MM.</i>	VIVIANI.
<i>Justice (vice-présidence du Conseil)</i>	BRIAND.
<i>Affaires étrangères</i>	DELCASSÉ.
<i>Intérieur</i>	MALVY.
<i>Guerre</i>	MILLERAND.
<i>Marine</i>	AUGAGNEUR.
<i>Finances</i>	RIBOT.
<i>Agriculture</i>	FERNAND DAVID.
<i>Travaux publics</i>	SEMBAT.
<i>Travail</i>	BIENVENU-MARTIN
<i>Commerce, postes et télégraphes</i>	THOMSON.
<i>Instruction publique</i>	SARRAUT.
<i>Colonies</i>	DOUMERGUE.
<i>Ministre sans portefeuille</i>	JULES GUESDE.

Ainsi, tous les partis politiques, *sauf le parti conservateur et catholique*, étaient représentés dans ce nouveau cabinet.

Trois hommes, principalement, inspiraient la confiance.

D'abord le choix de M. Delcassé comme ministre des Affaires étrangères ne pouvait que recevoir l'approbation unanime du pays.

M. Ribot, chargé du département des finances, était également l'homme dont le choix était particulièrement heureux.

Enfin le retour de M. Millerand au ministère de la Guerre ; qu'il avait dû abandonner, au moment où il réorganisait nos forces nationales, à la suite d'un ridicule incident soulevé à propos de la réintégration d'un ancien officier d'état-major, le colonel du Paty de Clam, était bien fait pour donner confiance à l'armée et au pays tout entier.

*

L'union de tous les Français s'affirmait aussitôt « union sacrée » en face du péril de plus en plus menaçant.

D'où venait ce prodige, cette transfiguration de la France ? Comment étions-nous tous debout, unis, purifiés, enflammés ? Reproduisons ici les belles pages de Maurice Barrès :

« La France a toujours été la terre des réveils et des recommencements. Ses ennemis la croient mourante ; ils accourent, haineux et joyeux ; elle se dresse au bord de sa couche et dit, en saisissant l'épée : Me voilà !... me voilà ! Je suis la jeunesse, l'espérance, le droit invincible. Je suis jeune comme Jeanne d'Arc, comme le grand Condé à Rocroi, comme Marceau le républicain, comme le général Bonaparte. Elle respire à pleins poumons l'atmosphère des grands jours religieux et nationaux, et d'un mouvement de l'âme elle décide la victoire.

« C'est pour exprimer cette force de résurrection qu'il y a dans notre race, que nous demandions une fête nationale en l'honneur de la Pucelle lorraine, qui sauva la patrie quand tout semblait perdu. Si nous n'avons pas fait la fête et la commémoration du miracle, nous avons mieux, car voici que le miracle recommence. Nous vivons aujourd'hui un de ces moments sublimes, à la française, où tout est sauvé par un sursaut d'enthousiasme, par l'embrasement du foyer profond.

« Les Allemands disaient : « Cette France épuisée « par des siècles de grandeur et plus encore par les « désirs où elle se livre en voulant tout à la fois « maintenir son passé et préparer l'avenir du monde, « nous allons en faire aisément notre esclave. C'est « une proie riche et facile. Ses fils ont pris en dégoût « la guerre, ils ne veulent plus que se battre entre « eux. »

« Qu'ils nous regardent, ces Germains ! ils verront nos jeunes gens, les yeux brillants, la poitrine gonflée par l'amour de la vraie gloire et par le mépris de la mort, former un rempart derrière lequel les aînés attendent l'heure d'aller remplir les vides sanglants. Une force mystérieuse, qui ne s'incarne dans personne et qu'aucune volonté ne commande, nous relie étroitement, coude à coude et les pas dans les pas. Les frères ennemis d'hier sont devenus des frères d'armes et des frères en esprit. Plus de partis ! une seule âme, élancée vers le ciel et brûlante.

« Ah ! de quel cœur, de quel sanctuaire a-t-il jailli, le feu rédempteur qui vient d'enflammer la France ? Quel mot d'un grand poète s'en est allé ranimer dans nos consciences l'esprit de nos aïeux ? Quel acte d'un politique génial a pu percer des épaisseurs d'indifférence et faire jaillir la nappe profonde ? Qui devons-nous remercier et glorifier d'avoir jeté dans notre nation un tel courant d'amitié ?

« C'est l'Alsace-Lorraine qui nous a sauvés.

« C'est d'Alsace qu'est partie l'étincelle libératrice. Le secret de notre puissance reposait au fond de nos êtres, inconnu de nous-mêmes ; la gangue épaisse fut forée, la source commença de jaillir quand, il y a quelques mois, l'impérialisme militaire s'efforça de brimer, provoquer et frapper d'honnêtes bourgeois, ouvriers, paysans d'Alsace, parce qu'ils gardaient silencieusement une filiale sympathie pour le génie de la France. Ces méchancetés arrogantes, ces offenses à la justice, cette barbarie insultant à la fois notre patrie et l'humanité,

voilà ce qui a réveillé d'abord, chez nous tous, le sentiment de notre supériorité morale et l'idée de notre mission. Ce n'est pas nous qui avons posé la question : « Quel est l'esprit qui doit gouverner le monde ? » Mais, puisqu'on la posait, d'une seule voix la France a répondu : « L'esprit d'injustice ne peut pas prévaloir sous le ciel. » Et, de l'univers entier, les cœurs et les armées accoururent nous assister.

« Alsace-Lorraine, fille de la douleur, sois bénie ! Depuis quarante-quatre ans, par ta fidélité, tu maintenais sous nos poitrines souvent irritées une amitié commune. Les meilleurs recevaient de toi leur vertu, Tu fus notre lien, notre communion, le foyer du patriotisme, un exemple brûlant. Aujourd'hui le feu sacré a gagné la France entière. Tu nous as sauvés de nous-mêmes. À nous de te délivrer, Rédemptrice ! »

*

C'était bien, en effet, l'« union sacrée » dont la France donnait le spectacle, aussi bien sur le front de ses armées qu'à l'intérieur de son territoire.

Toutes les querelles, toutes les divisions politiques avaient cessé, et l'on vit des antipatriotes et des internationalistes notoires, comme Gustave Hervé et Anatole France, écrire des articles patriotiques et même prendre du service.

Au début des hostilités, le Gouvernement avait établi un régime particulièrement sévère pour les journaux : interdiction de mettre en grosses lettres, en « manchette », les titres sensationnels ; interdiction d'avoir plus d'une édition par jour. La censure fut organisée de façon plus impitoyable que jamais. Eh bien ! dans ce pays de liberté de la presse allant parfois jusqu'à la licence, tout cela fut accepté sans murmures.

Le public comprit très bien que la rareté et la concision des communiqués officiels du ministère de la Guerre n'étaient avares de détails que dans l'intérêt du succès des opérations militaires. Et, malgré son impatience de savoir, il se résignait, par patriotisme, à ignorer. Et les journaux acceptaient docilement l'état de siège qui leur valait des coupures remplaçant souvent par du blanc, sur des colonnes entières, des articles jugés dangereux.

À Paris, en plein mois d'août, à l'époque où la population aime à se promener, le soir, sur les boulevards, à s'attabler à la terrasse des cafés pour jouir de la fraîcheur après une journée torride, le Gouvernement militaire décida que les cafés fermentaient à 8 heures, et les restaurants à 9 heures. Là encore le règlement fut accepté sans résistance, malgré le trouble qu'il apportait dans les habitudes invétérées du peuple parisien.

Il en fut de même de la fermeture des théâtres, de la suppression des autobus, réquisitionnés pour faire, sur le front, le service des subsistances. Paris s'arrangea des moyens de transport qui lui restaient, et quelques lignes de tramways furent, avec le métropolitain, les seuls moyens de locomotion mis à la disposition de ses habitants, qui firent contre fortune bon cœur.

*

D'ailleurs, la menace d'un investissement de la capitale, le danger résultant de l'approche rapide de l'ennemi, mettaient d'autres préoccupations dans l'esprit des Parisiens.

Déjà, à la fin d'août, des avions allemands, des *Tauben*, avaient survolé Paris et y avaient jeté des bombes, qui firent quelques victimes, entre autres un vieillard, qui fut tué, et une fillette, qui eut une jambe emportée. Malgré cela, le calme de la population ne se démentit pas. Quand un avion ennemi était signalé, en dépit de toutes

les recommandations de l'autorité, c'était la curiosité qui l'emportait. Au lieu de se réfugier dans leurs caves, les Parisiens montaient sur leurs toits !

Le 2 septembre, le général Michel, qui commandait la place de Paris, fut remplacé par un chef dont le passé glorieux était une garantie et un espoir pour tous, le général Galliéni, le conquérant et l'organisateur de Madagascar.

Mais en même temps le président de la République, les ministres, les Chambres, quittaient Paris, allant installer à Bordeaux les services des divers ministères, afin de mettre les organisations centrales loin de l'atteinte éventuelle de l'ennemi. Le trésor de la Banque de France, le grand-livre de la dette publique, avaient déjà été transportés au chef-lieu de la Gironde. Les machines à frapper les monnaies étaient installées à Castelsarrasin.

*

Le Gouvernement se retirait donc en province.

Celte retraite, un peu hâtée peut-être, eut comme conséquence de provoquer dans une partie de la population parisienne une sorte d'affolement qui se traduisit par des départs en très grand nombre. Pendant plusieurs jours, les gares Montparnasse, d'Orléans, de Lyon, Saint-Lazare, furent littéralement prises d'assaut par les gens qui, craignant d'avoir à endurer un siège, cherchaient à se mettre à l'abri. Le midi de la France, surtout, fut leur refuge de prédilection.

On put voir aussi, autour des gares précitées, des milliers de personnes faire queue pendant vingt-quatre heures pour arriver à s'embarquer dans l'unique train qui partait chaque jour. On put voir des hommes riches, des femmes élégantes, trop heureux de s'entasser dans des wagons à bestiaux, où ils devaient passer deux ou trois jours avant d'arriver plus loin que Bordeaux même, à Biarritz, à Saint-Jean-

de-Luz, à Pau, à Luchon, à Arcachon, à Cauterets.

Devant l'insuffisance des chemins de fer, certains loueurs d'automobiles firent des affaires d'or. On paya jusqu'à *cinq mille francs* pour être conduit de Paris à Marseille en auto !

En outre, le départ du Gouvernement provoquait un autre genre d'affolement : celui de l'emmagasinement des victuailles. Les ménagères, par crainte de manquer de denrées, faisaient des provisions considérables et bien inutiles de sel, de sucre, de charbon, de pétrole, de pommes de terre, de haricots, de conserves de toute nature. De sorte que, malgré l'abondance avec laquelle la France était approvisionnée de tous ces produits, dont beaucoup proviennent de son sol si fertile, ces denrées devenaient cependant rares sur le marché parisien.

Mais, fort heureusement, à part ces quelques défaillances de partants apeurés, l'ensemble de la population resta absolument calme et résolu.

D'ailleurs, dès le 3 septembre, de mâles paroles lui donnaient confiance. Le 3 septembre, en effet, le nouveau gouverneur, le général Galliéni, adressait à la population de Paris la courte et énergique déclaration suivante :

« Armée de Paris, habitants de Paris,

« Les membres du gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner une impulsion nouvelle à la défense nationale.

« J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.

« Ce mandat, je le remplirai *jusqu'au bout*.

« Le Gouverneur militaire, commandant l'armée de Paris :

« GALLIÉNI. »

Cette fois, ce n'était plus de la rhétorique parlementaire : c'était une brève et forte parole de soldat qui se faisait entendre.

Aussi cette simple, laconique et énergique proclamation remonta-t-elle le courage des Parisiens plus que tout : la confiance revint plus forte que jamais.

*

D'ailleurs, les faits venaient donner confiance aux Parisiens.

Sous l'active impulsion du gouverneur, le camp retranché de Paris avait été rapidement mis en état de résister.

Toutes les précautions étaient prises. Le soir, en prévision d'une attaque aérienne, tous les réverbères étaient éteints ; les devantures des boutiques étaient masquées, les persiennes des appartements fermées. On ne laissait, au coin des rues et aux carrefours, que des becs de gaz coiffés d'une sorte de capuchon, qui rabattait la lumière sur le sol et l'empêchait d'être vue d'en haut.

En outre, de nombreux projecteurs, établis sur les sommets de différents édifices, fouillaient le ciel de leurs puissants faisceaux de lumière et rendaient ainsi impossible l'arrivée inopinée d'avions ou de dirigeables ennemis pendant la nuit.

De plus, les avions de la défense faisaient bonne garde ; aussi, après quelques tentatives au-dessus de Paris pendant le mois de septembre, les *taubes* et les *aviatiks* allemands, pourchassés et souvent descendus par nos courageux aviateurs, ne se risquèrent plus à venir évoluer au-dessus de la capitale.

Et, de la sorte, la grande ville put être tranquille sur son sort,

malgré l'imminence du danger résultant de l'approche continue des troupes allemandes.

*

L'ennemi, en effet, s'avancait vers Paris à grande vitesse.

À la date du 2 septembre, nos armées poursuivaient leur mouvement général de retraite vers le sud, dans la direction de la Marne, pour effectuer la manœuvre stratégique décidée par le général Joffre. La veille, 1^{er} septembre, les Anglais avaient remporté à Compiègne un avantage sérieux et réussi à prendre dix canons aux Allemands.

Les positions de nos armées étaient les suivantes :

La 6^e armée, commandée par le général Maunoury, se repliait au nord du camp retranché de Paris, dans la direction de la capitale.

La 5^e armée était commandée par le général Franchet d'Espérey, qui venait de succéder au général Lanrezac. Cette armée, ainsi que la 9^e, de nouvelle formation, “ sous les ordres du général Foch, dépassaient la ligne de la Marne et reculaient vers le sud.

La 4^e armée, que dirigeait le général de Langle de Cary, se retirait vers l'Ornain.

La 3^e armée, commandée par le général Sarrail, qui succédait au général Ruffey, achevait d'opérer un mouvement tournant aux environs de Verdun.

Le 2 septembre, les Allemands, envahissant tout le territoire du nord et du nord-est de la France, avaient atteint Senlis et Crépy.

Le général Galliéni, chargé d'assurer la défense de Paris, en présence de l'approche des Allemands, confia au général Maunoury et au 6^e corps le soin de couvrir et de défendre la capitale.

Le 3 septembre, le général Maunoury avait établi son quartier général au Raincy, à l'est de Paris. Son armée comprenait la 14^e division, sous les ordres du général de Villaret, qui entourait Louvres ; deux divisions de réserve, dont la 6^e, sous les ordres du général de Lamaze, au Mesnil-Amelot ; une division de troupes d'Afrique, et des troupes de territoriale pour parfaire la liaison avec l'armée anglaise du maréchal French.

Celle-ci, d'ailleurs, avait déjà pris position au sud de la Marne.

Après avoir défendu, au cours des journées précédentes, les passages de la rivière et fait sauter les ponts, les Anglais s'étaient disposés entre Lagny et Signy-Signets.

À ce moment, les armées allemandes cherchaient à lancer des ponts sur la Marne, dans le but de franchir la rivière sur plusieurs points à la fois, de menacer ainsi le flanc des lignes françaises, et de les tourner s'il était possible.

Le général Joffre, en concentrant ses forces au sud de la Marne, tendait aux Allemands un véritable piège : il semblait ainsi abandonner Paris et le leur livrer comme appât. Les Allemands savaient qu'une armée était chargée de défendre la capitale ; mais ils ne supposaient pas un instant que cette armée pût concourir à la bataille générale qui allait se livrer en Champagne.

En cela le général Joffre montra qu'il connaissait à fond l'état d'âme de ses adversaires, et les faits lui donnèrent amplement raison. Il ne pouvait évidemment réussir son audacieux projet qu'à la condition que l'armée du général de Castelnau pût tenir fermée la porte de Nancy. Mais il était sûr que ce serait ainsi, et nous verrons plus loin qu'il en fut ainsi en réalité.

En effet, dès le 3 septembre, au soir, les Allemands se décidèrent à arrêter leur marche sur Paris et à obliquer vers l'est, afin de rejoindre le gros des forces allemandes le long de la Marne.

Leurs troupes avaient donc dérivé vers le sud-est et se trouvaient à droite de la ligne allant de Nanteuil-le-Haudouin à Lizy-sur-Ourcq. D'autres formations ennemies avançaient vers la rive gauche de l'Ourcq, en faisant face à la Marne, le long de laquelle elles s'étaient arrêtées et avaient pris position. Les aviateurs annoncèrent aussi que deux corps d'armée allemands s'avançaient de Nanteuil vers la Marne.

Dès lors, le plan des Allemands se montrait d'une manière évidente.

Donnant en plein dans le piège tendu par le général Joffre, ils négligeaient l'intervention possible de l'armée de Paris ; ils allaient chercher à écraser d'un seul coup l'armée française, à une distance relativement grande de la capitale. Cet écrasement une fois opéré, ils comptaient se retourner sur Paris avec l'ensemble de leurs forces, venir aisément à bout de la métropole, au besoin en incendiant quelques quartiers, obtenir ainsi une capitulation et, par suite, imposer leurs conditions de paix, pour se retourner alors contre la Russie, sur laquelle ils lanceraient la totalité de leurs formidables armées.

Le plan de notre généralissime était donc excellent, puisqu'il comportait la bataille livrée aux forces allemandes par l'ensemble de nos armées, sur un terrain savamment choisi, et, de plus, qu'il prévoyait une attaque de côté des forces ennemies par une armée, l'armée de Paris, que l'ennemi jugeait incapable de sortir du camp retranché qu'elle avait mission de défendre.

C'est dans ces conditions que fut engagée la bataille de la Marne, à l'heureuse issue de laquelle la France dut certainement son salut.

II

LA BATAILLE DE LA MARNE

Les forces en présence. — L'ordre d'offensive générale. — Le rôle des armées : L'armée de Maunoury. — L'intervention de l'armée de Paris. — L'armée britannique. — L'armée Franchet d'Espérey. — L'armée Foch. — L'armée de Langle de Cary. — L'armée Sarraill. — La déroute des Allemands. — La victoire et ses conséquences.

La terrible rencontre, celle dont dépendait le sort de la France, allait donc commencer.

Le général Joffre avait admirablement jugé les circonstances favorables. Avec la même sûreté, il arrêta le plan de la bataille.

Dans la soirée du 4 septembre, il donna l'ordre général de l'offensive :

En vertu de cet ordre, la mission de la 6^e armée, celle du général Maunoury, se trouvait modifiée. Au lieu d'avoir à se préoccuper de couvrir le camp retranché de Paris, cette armée avait pour objectif d'attaquer et de tourner l'armée de Von Kluck, formant la droite des lignes allemandes, puis de marcher dans la direction de Château-Thierry.

Dans la journée du 5, les dernières dispositions furent arrêtées entre le généralissime français et le maréchal French, commandant les troupes anglaises. Celui-ci fut prié d'appuyer la droite de son front sur l'armée du général Franchet d'Espérey, et sa gauche sur la Marne.

Ainsi tout était prêt pour l'attaque d'ensemble que les armées

alliées devaient exécuter dans la journée du lendemain, 6 septembre.

*

Le jour du 6 septembre arriva enfin !

Dès la veille, les troupes savaient qu'une action décisive allait se livrer ce jour-là. Les hommes étaient prêts à tous les sacrifices, et leur moral était à la hauteur des événements. Ils comprenaient la grandeur du plan du général en chef ; ils voyaient nettement alors pourquoi on les avait fait systématiquement reculer, non pour fuir, mais pour chercher l'occasion de la victoire.

Et de cette victoire le jour venait de se lever !

Le matin du 6 septembre, le général Joffre faisait parvenir aux chefs de corps un nouvel ordre du jour, dont voici le texte exact : ¹

« ORDRE DU GÉNÉRAL EN CHEF

« Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi.

« Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis, et *se faire tuer sur place* plutôt que de reculer.

« Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Récapitulons rapidement l'ordonnance générale de la bataille.

L'armée anglaise, formée des 3^e, 2^e et 1^{er} corps d'armée, se trouvait, au sud du Grand-Morin, sur la ligne allant de Villeneuve-le-Comte à Jouy-le-Châtel.

À sa suite venait l'armée du général Franchet d'Espérey (5^e armée), échelonnée de Courchamps à Sézanne, et comprenant les 18^e, 3^e, 1^{er} et 10^e corps d'armée. Entre l'armée Franchet d'Espérey et l'armée anglaise, le 1^{er} corps de cavalerie, sous les ordres du général Conneau, était en position.

L'armée du général Foch (9^e armée) était disposée le long de la ligne allant de Sézanne à Lenharrée, en passant par le sud des marais de Saint-Gond. Elle comprenait la 42^e division, la 1^{re} division des troupes marocaines, le 9^e corps commandé par le général Dubois, le 11^e corps par le général Eydoux, et les 52^e et 60^e divisions de réserve.

L'armée du général de Langle de Cary (4^e armée), formée des 17^e et 12^e corps, du corps des troupes coloniales, et du 2^e corps sous les ordres du général Gérard, s'échelonnait sur la ligne allant de Humbeauville à Sermaize, en passant par le sud de Vitry-le-François.

Entre l'armée du général Foch et celle du général de Langle de Cary se trouvait la 9^e division de cavalerie.

Enfin, à la droite de la ligne française, l'armée du général Sarrail, qui avait sous ses ordres les 4^e, 5^e et 6^e corps d'armée, deux divisions de réserve et les troupes de la défense mobile de Verdun, occupait un front allant de Sermaize à Verdun, en s'appuyant sur les Hauts-de-Meuse.

*

Quelles étaient, maintenant, les forces allemandes opposées aux armées alliées dont nous venons d'indiquer les positions ?

Les armées allemandes, ne l'oublions pas, descendaient, en direction générale, du nord au sud. Leur droite était donc directement opposée à la gauche de nos armées, et *vice versa*.

À l'extrême droite des lignes allemandes était la 1^{re} armée, commandée par le général Von Kluck. C'était celle dont la marche rapide avait directement menacé Paris, et qui s'était légèrement déplacée vers le sud-est. Elle comprenait les IV^e, II^e, III^e et VII^e corps d'armée allemands. Ces deux derniers, les III^e et VII^e corps, dirigeaient leur marche vers la gauche de l'armée du général Franchet d'Espérey. Deux divisions de cavalerie y étaient jointes, la 9^e en position vers Crécy, la 2^e au nord de Coulommiers.

À la suite de l'armée de Von Kluck, venait la 2^e armée allemande, commandée par le général Von Bülow. Cette armée, qui était formée des IX^e corps et X^e corps, du X^e corps de réserve et de la Garde prussienne, occupait la ligne allant du Petit-Morin à Morains-le-Petit, et marchait à la fois contre la droite de l'armée Franchet d'Espérey et contre la gauche de l'armée Foch.

Puis venait la 3^e armée, sous les ordres du général Von Hausen, formée des XII^e et XIX^e corps d'armée active et du XII^e corps de réserve. Cette armée, comprenant des contingents saxons, s'avancait contre la droite de l'armée Foch.

À l'ouest de l'Argonne, entre Suippes et Ville-sur-Tourbe, s'échelonnait la 4^e armée, que commandait le duc de Wurtemberg, formée de cinq corps d'armée et demi.

Enfin l'armée du kronprinz était située à l'extrême gauche de la ligne allemande. Cette armée, qui débouchait de l'Argonne, se

composait de cinq corps et devait être renforcée par cinq corps d'armée nouveaux.

Les armées en présence comprenaient donc les effectifs suivants :

Vingt-sept corps d'armée du côté allemand ;

Vingt-deux corps d'armée du côté des alliés.

*

Le 6 septembre, dès le lever du jour, la bataille fut engagée sur toute l'étendue du front.

Elle dura les 6,7, 8,9 et 10 septembre pour l'armée britannique et pour les armées des généraux Maunoury, Franchet d'Espérey et Foch. Les armées des généraux de Langle de Cary et Sarraail eurent à la continuer jusqu'à la journée du 13 septembre.

L'exécution de cette bataille fut une admirable réalisation des vues du général en chef ; ses ordres furent scrupuleusement exécutés, et l'unité merveilleuse de commandement se traduisit par une non moins merveilleuse unité dans l'action. Chacune des armées en ligne suivait les prescriptions qui lui étaient données, mais restait en rapports constants avec les armées voisines. Les efforts des différents éléments de nos troupes furent ainsi parfaitement coordonnés, absolument concordants, et aboutirent finalement à la victoire définitive.

La première armée dont nous avons à retracer l'action est l'armée du général Maunoury, que nous avons vu détacher du camp retranché de Paris pour aller attaquer la droite de l'armée allemande du général Von Kluck.

Cette armée avait commencé son mouvement dès le 5 septembre. Sa droite était commandée par le général de Lamaze ; elle comprenait, en particulier, la division des troupes du Maroc.

La gauche, qui comprenait la 14^e division active, était sous les ordres du général de Villaret.

Le 5 septembre, les troupes du général de Lamaze attaquèrent furieusement le IV^e corps allemand de réserve, qui formait la protection du flanc de l'armée de Von Klück. Les villages de Penchard et de Monthyon furent enlevés brillamment, et, au premier d'entre eux, la division marocaine se couvrit de gloire en exécutant une charge furieuse qui culbuta les Allemands.

De son côté, le général de Villaret partait de Dammartin-en-Goële, s'avancait avec rapidité sur Bouillancy et forçait les Allemands à se retirer. Le mouvement qui consistait à envelopper l'armée allemande commençait donc à se manifester sur le terrain.

Le 6, le IV^e corps allemand fut attaqué de nouveau par le général de Lamaze. Celui-ci, dans la soirée du 6, avait atteint la ligne allant de Marcilly à Chambry. Le général de Villaret, avec la 14^e division active, avait atteint la ligne de Puiseux à Etavigny, quand il se trouva tout à coup engagé contre de nouvelles et très importantes forces ennemies.

En effet, le général Von Kluck s'était, lui aussi, aperçu de la manœuvre tendant à l'envelopper, et il avait rappelé immédiatement en arrière son II^e corps, déjà parvenu au sud de la Marne. Les Anglais ne purent pas l'arrêter à temps, de sorte que, le 7, le général de Villaret se trouva, avec la 14^e division active, avoir à combattre le II^e corps allemand et le IX^e, qui n'avait pas tardé à le rejoindre sur la ligne de bataille.

La situation était donc grave pour notre 14^e division, qui se trouvait, à son tour, sous la menace d'un enveloppement.

Nous étions ainsi rejetés sur Bouillancy et Villiers-Saint-Genest, et

la disproportion de nos forces avec celles de l'ennemi, beaucoup plus considérables, rendait impossible notre tentative d'encercllement de l'armée de Von Kluck, qui, au contraire, nous en menaçait à son tour.

Le général Joffre, prévenu aussitôt de ce danger, y fait face en envoyant au général Maunoury le 4^e corps d'armée, commandé par le général Boëlle, qu'il a distrait de l'armée du général Sarraill. Une partie de ce 4^e corps est laissée comme soutien au maréchal French, pour l'aider à lutter contre des forces très supérieures de l'ennemi ; l'autre partie arrive à l'aide de la 14^e division.

Le front de combat de l'armée du général Maunoury s'étendait de Villers-Saint-Genest à Etavigny. Celle-ci se trouvait aux prises avec des effectifs au moins doubles des nôtres.

C'est alors que le général Maunoury, d'accord avec le général Galliëni, eut une idée heureuse. On réquisitionna à Paris tous les fiacres automobiles (autos-taxis) ; on entassa dans chacun d'eux sept soldats, et l'on put transporter ainsi rapidement sur la ligne de combat environ douze mille hommes. En même temps, le reste de l'armée de Paris était envoyé par chemin de fer à Nanteuil-le-Haudouin, sur le champ de bataille même, et des régiments de cavalerie, constituant une force commandée par le général Bridoux, arrivèrent également sur le théâtre de la lutte.

À ce moment, se produisit un incident qui faillit un instant compromettre l'issue de la bataille. Tout à coup, sur l'arrière de notre armée, on signale l'arrivée d'une masse de troupes de la landwehr, formant sensiblement la valeur d'une division, et qui s'avancent pour nous attaquer.

Devant ce danger il faut reculer, et deux divisions du 4^e et 7^e corps se replient vers le sud-est de Nanteuil-le-Haudouin.

Mais à ce moment parvient à l'état-major de la 6^e armée une

communication du général Joffre. Le généralissime annonçait au général Maunoury que, sur tout le reste de la ligne de bataille, nos armées ont fait subir à l'ennemi des pertes terribles, et lui indiquait en même temps la nécessité absolue de continuer les tentatives d'encerclement de l'armée de Von Kluck.

Le général Maunoury donna alors au général Boëlle l'ordre de tenir coûte que coûte jusqu'au bout, jusqu'à son dernier homme et son dernier canon.

Le général Boëlle n'hésite pas. Il suspend aussitôt le mouvement de repliement de sa division du 4^e corps, et s'élance sur les colonnes ennemies, en une série de contre-attaques héroïques qui leur infligent de grosses pertes et arrêtent tout net leurs progrès. On ne peut trop admirer l'audace de nos soldats, qui attaquèrent ainsi les Allemands en plaine complètement découverte, sans aucun obstacle, sans aucun accident de terrain derrière lesquels ils eussent pu se couvrir ou auxquels ils eussent pu s'accrocher.

Cependant la nuit était arrivée. Les troupes étaient harassées par cinq journées de combat sans interruption contre un ennemi auquel ses effectifs, constamment renforcés, avaient assuré à chaque instant la supériorité du nombre. Le général Maunoury pouvait justement se demander s'il lui serait possible de reprendre, le lendemain, l'offensive que prescrivait le général Joffre.

Malgré les fatigues de l'armée, l'ordre d'offensive générale est pourtant donné dans la nuit du 9 au 10. Le 10 septembre, au petit jour, nos troupes se mettent en mouvement.

Mais Von Kluck a « flairé le coup ».

Comprenant le danger de sa position, averti des échecs terribles qu'avaient subis les autres armées allemandes, qui ne pouvaient, par conséquent, lui apporter aucun concours, il s'était décidé à une retraite prudente, et il reculait, avec autant de rapidité qu'il était venu, dans la

direction de Betz et de Villers-Cotterets.

L'armée française se lançait aussitôt à sa poursuite et chassait devant elle, la baïonnette dans les reins, ce troupeau de barbares qui n'avaient de courage que quand ils se sentaient trois contre un.

C'était la victoire de la 6^e armée contre l'armée de Von Kluck.

Et le 10 septembre, de son quartier général de Claye, le général Maunoury pouvait adresser à ses troupes victorieuses l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats,

« La sixième armée vient de soutenir, pendant cinq jours entiers, sans interruption ni accalmie, la lutte contre un adversaire nombreux, dont le succès avait, jusqu'à présent, exalté le moral.

« La lutte a été dure. Les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil, et parfois de nourriture, ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer. Vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté, une endurance que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent.

« Camarades, le général en chef vous avait demandé, au nom de la Patrie, de faire plus que votre devoir ; vous avez répondu au-delà même de ce qui paraissait possible.

« Grâce à vous, la victoire est venue couronner nos drapeaux. Maintenant que vous en connaissez la glorieuse satisfaction, vous ne la laisserez plus échapper.

« Quant à moi, si j'ai fait quelque bien, j'en ai été récompensé par le plus grand honneur qui m'ait été décerné dans ma longue carrière : celui de commander des hommes tels que vous. C'est avec une vive

émotion que je vous remercie de ce que vous avez fait, car je vous dois ce vers quoi étaient tendus, depuis quarante-quatre ans, tous nos efforts : la revanche de 1870 !

« Merci à vous, et honneur à tous les combattants de la 6^e armée !

« Général MAUNOURY. »

La bataille de l'Ourcq, livrée par la 6^e armée à l'armée allemande du général Von Kluck, se terminait donc par une victoire, et l'on peut dire que l'action du général Maunoury, qui amena l'intervention de l'armée de Paris, fut l'une des surprises géniales de cette guerre gigantesque.

*

À la suite de la 6^e armée commandée par le général Maunoury, était placée, ainsi que nous l'avons dit en commençant ce récit de bataille, l'armée britannique sous les ordres du maréchal French.

Le 6 septembre, à midi, les troupes anglaises, fortes de trois corps d'armée et d'une importante cavalerie, occupaient la ligne allant de Villeneuve-le-Comte à Jouy-le-Châtel, en passant par Maupertuis.

C'est à ce moment que le maréchal French, croyant avoir devant lui des forces supérieures, fit demander du renfort au général Joffre. Celui-ci lui envoya, prélevée sur la 6^e armée, une division du 4^e corps d'armée français.

Le 7, les Allemands, fortement repoussés par nos 5^e et 6^e armées, durent reculer devant l'attaque énergique des troupes anglaises. Ils étaient protégés, dans ce mouvement de retraite, par les 2^e et 9^e corps d'armée et par la cavalerie de la Garde prussienne.

Mais celle-ci fut alors vigoureusement attaquée, dans une charge

irrésistible, par la cavalerie anglaise, qui montra, une fois de plus, ses qualités incomparables. La brigade de cavalerie, comprenant le 9^e lanciers et le 18^e hussards, commandée par le général de l'Isle, culbuta littéralement la cavalerie prussienne et lui infligea des pertes terribles.

Le 8, la retraite de Von Kluck continuait, les Anglais harcelaient ses arrière-gardes d'attaques incessantes, le long de la rive sud du Petit-Morin. À la Trétoire, les Allemands s'étaient fortifiés sur la rive nord de la rivière, dans une position très solide, qu'ils défendaient par une nombreuse infanterie et une artillerie importante. Mais ils ne purent résister à l'assaut victorieux des troupes britanniques, qui les chassèrent de leur position en leur faisant de nombreux prisonniers, en leur capturant des canons et des mitrailleuses, et en leur tuant beaucoup de monde.

À la fin de cette même journée du 8 septembre, le 1^{er} corps anglais repoussa victorieusement une contre-attaque allemande. Les troupes ennemies en furent pour leur tentative, qui leur coûta encore plusieurs canons et des pertes sanglantes.

Le même jour, au centre du front anglais, le 2^e corps britannique rejetait sur tous les points les arrière-gardes allemandes, auxquelles il faisait de nombreux prisonniers, et à gauche du front, le général Pulteney, à la tête du 3^e corps, chassait également devant lui d'importantes troupes d'infanterie allemandes, capturant des prisonniers.

À partir de ce moment, l'armée anglaise était certaine de son succès.

Attaquant de flanc l'armée de Von Kluck, déjà engagée contre celle du général Maunoury, elle la contraignait à battre en retraite dans la nuit du 9 au 10 août. Les Allemands étaient descendus sur Paris à

marches forcées en faisant quarante kilomètres par jour. Cette nuit-là, ils se sauvèrent en faisant également un raid de quarante kilomètres.

Le 10 septembre, l'armée anglaise reprit son mouvement de poursuite.

Couverts par les 3^e et 5^e brigades de cavalerie, le 1^{er} et le 2^e corps d'armée britanniques chassèrent devant eux les arrière-gardes allemandes. Au cours de cette poursuite d'un ennemi dont la retraite ressemblait fort à une déroute, les Anglais lui tuèrent 5 000 hommes, lui firent 2 000 prisonniers et capturèrent treize canons, sept mitrailleuses et de très importants convois de matériel.

Le 11 septembre, les trois corps anglais traversaient l'Ourcq sans rencontrer de résistance, et la cavalerie britannique atteignait, le même jour, les rives de l'Aisne.

Gomme pour la 6^e armée française, la bataille se terminait par une brillante victoire pour les valeureuses troupes du maréchal French.

*

Dans la disposition générale du front de bataille des forces alliées, la 5^e armée, commandée par le général Franchet d'Espérey, qui avait succédé dans ce commandement au général Lanrezac, venait à la suite de l'armée britannique, avec laquelle elle était reliée par le corps de cavalerie sous les ordres du général Conneau. Elle étendait ses troupes de Courtaçon à Esternay et à Sézanne.

Cette 5^e armée avait comme tâche principale de tenir tête aux III^e et VII^e corps allemands, formant la gauche de l'armée de Von Kluck, et aux troupes formant la droite de l'armée de Von Bülow.

Le 7 septembre, elle prit une énergique offensive et attaqua vigoureusement les corps allemands qu'elle avait en face d'elle ; elle

réussit à les repousser au-delà du Petit-Morin, après leur avoir fait subir des pertes très dures. Nos troupes agirent avec tant de rapidité dans leur offensive, qu'elles ôtèrent aux ennemis la possibilité de se fortifier le long de la route d'Esternay à Sézanne.

Au cours de ces attaques, où notre infanterie déploya une fois de plus ses merveilleuses qualités de souplesse et d'audace irrésistible, le 73^e et le 127^e de ligne se couvrirent de gloire.

Le 9 septembre, aux environs de Montmirail, un nouveau et très violent combat fut livré contre les Allemands, qui commençaient déjà leur mouvement de recul. Ils furent, cette fois, repoussés de l'autre côté de la Marne et poursuivis avec acharnement par la 5^e armée, qui atteignit les environs immédiats de Château-Thierry.

Le 10, la retraite des Allemands s'accroissait et prenait presque les apparences d'une fuite. Leur VII^e corps d'armée était déjà aux environs de la forêt de Compiègne.

C'était donc aussi la victoire complète pour la 5^e armée, qui avait mis en déroute les corps allemands qui lui étaient opposés. C'était la récompense glorieuse des efforts généreux de nos soldats pendant ces quatre jours de dangers, de fatigues inouïes, de souffrances héroïquement supportées ; c'était le triomphe sur le Prussien détesté, comme l'avaient été, cent ans auparavant, *sur les mêmes champs de bataille*, les succès de Napoléon au cours de sa célèbre campagne de France.

*

Immédiatement après la 5^e armée, on rencontrait sur notre front, au moment du début de l'offensive, le 6 septembre, la 9^e armée sous les ordres du général Foch.

On se souvient que cette armée avait été constituée à la fin du mois d'août, après la bataille de Charleroi, à l'aide du 7^e corps et de quatre divisions de réserve.

Cette 9^e armée occupait la ligne allant du plateau au nord de Sézanne jusqu'à Lenharrée, en passant par Morains-le-Petit, et en logeant au sud les marais de Saint-Gond, qui allaient être le tombeau de la Garde prussienne.

Conformément aux instructions du grand quartier général, le général Foch prit l'offensive le 6 septembre dès le matin. Mais le 11^e corps, commandé par le général Eydoux, placé sur la droite de son armée, fut aussitôt contre-attaqué par les Allemands avec une grande violence.

En présence de ces contre-attaques, le général Foch se replia lentement vers le sud, en reculant d'une dizaine de kilomètres ; mais, malgré ce mouvement en arrière, il faisait informer le général Joffre que la situation lui paraissait bonne, la violence des efforts de l'ennemi semblant indiquer qu'il avait dû subir un échec important sur une autre partie du front.

Aussi, le 9 septembre, le commandant de la 9^e armée reprend-il énergiquement l'offensive. Par une manœuvre hardie et décisive, il prélève sur les contingents de sa gauche la 42^e division, qu'il fait marcher sur son centre, où s'exerce l'effort le plus acharné de l'ennemi, et le 10^e corps de l'armée du général Franchet d'Espérey est mis à sa disposition.

Pendant que le 11^e corps maintenait les trois corps d'armée saxons du général Von Hausen au sud-est de la Fère-Champenoise, le centre de l'armée Foch, renforcé comme il vient d'être dit, tombe sur l'ennemi en attaquant vigoureusement la Garde prussienne de l'armée Von Bülow, tandis que sa gauche attaque Maudement et Baye, où se trouvait l'état-major du X^e corps d'armée ennemi.

C'est ici que se place l'épisode qui amena la perte à peu près complète du contingent de la Garde prussienne faisant partie de l'armée de Von Bülow.

Aux environs des sources du Petit-Morin, se trouve une vaste étendue d'un terrain marécageux formé de tourbe recouverte de roseaux. Ces marais de Saint-Gond constituent une aire de dix à douze kilomètres de longueur sur trois de largeur environ.

Le sol de ces marais, desséché par les grandes chaleurs de juillet et d'août, était absolument compact et ferme ; il semblait donc éminemment convenable à l'établissement d'une position militaire. La Garde prussienne s'y installa, dans l'après-midi du 9 septembre, avec ses deux divisions d'infanterie et toute son artillerie, qu'elle disposa aisément sur le terrain bien sec, bien dur, en la dissimulant en même temps dans les épais couverts de roseaux, afin de nous surprendre par une attaque de ce côté.

Dans la nuit du 9 au 10, une pluie longue et abondante se mit à tomber. Le sol redevint marais, et marais à tel point que non seulement toute l'artillerie de la Garde prussienne y demeura enlisée, mais encore que sa nombreuse infanterie s'y trouva également embourbée et hors d'état de se mouvoir pour battre en retraite. Nos obus de 75 firent de ces embourbés une terrible hécatombe ; plus de dix mille hommes trouvèrent, dans les vases des marais de Saint-Gond, à la fois une mort horrible et une sépulture définitive.

À gauche, sur la rive du Petit-Morin, une nombreuse infanterie allemande était massée, appuyée d'une quantité de batteries de 77. Cette artillerie, déjà très forte, était encore renforcée par des batteries d'artillerie lourde, établies dans des retranchements et dans les tranchées creusées sur la rive nord de la rivière.

Notre admirable armée d'Afrique trouva là l'occasion d'écrire un nom de plus en lettres d'or sur le blanc de ses drapeaux.

La 1^{re} division du Maroc, en particulier, se fit remarquer par l'impétuosité de ses héroïques assauts. Le nœud principal de l'attaque fut le château de Mandement, qui, dans la journée du 9, fut pris et repris trois fois. La division marocaine fut citée à l'ordre de l'armée. Dans le château, un des fils du kaiser, le prince Eitel-Fritz, était venu, le 8 septembre, conférer avec le général Von Bülow. Le prince était arrivé en automobile. À cette occasion, un festin magnifique avait été organisé dans la superbe salle à manger du château, que décoraient de délicieux panneaux du XVIII^e siècle. Ce banquet se prolongea fort avant dans la nuit. Tout à coup un obus de 75 vint éclater dans l'office. Avec la peur qui les caractérise, le prince et les officiers de sa suite se hâtèrent de monter à cheval, de s'éloigner courageusement de ce lieu trop exposé aux obus français, et allèrent se cacher piteusement dans un petit bois voisin.

Le 10 septembre, dans la soirée, le général Foch avait la satisfaction, une fois la victoire assurée, d'installer son quartier général à la Fère-Champenoise, là même où, dans la matinée de ce jour, l'état-major de la Garde prussienne avait établi le sien.



Tirailleurs algériens passant une rivière à gué pour surprendre l'ennemi.

Dans la nuit du 10 au 11 septembre, l'ennemi cessait de résister au nord des marais de Saint-Gond, où il abandonnait les cadavres et les canons de la Garde, pour se replier au nord-ouest de Vitry-le-François. Déjà, le 10, le 12^e corps allemand avait reculé sur Châlons, où, le 11, le général Foch faisait son entrée, après avoir fait traverser la Marne à ses armées, victorieuses comme les autres armées françaises.

Dans cette mémorable rencontre, nous prîmes de nombreuses mitrailleuses, plusieurs drapeaux, plus de cinquante canons et des milliers de prisonniers. Les pertes de l'ennemi, en hommes tués et blessés, furent considérables.

*

Continuant notre revue des opérations effectuées par les armées

françaises, dans l'ordre où elles étaient disposées sur le front de combat, nous arrivons à la 4^e armée, commandée par le général de Langle de Cary, qui faisait suite à l'armée du général Foch.

Cette armée était formée de quatre corps d'armée : le 17^e, le 12^e, le 2^e, et le corps des troupes coloniales, échelonnés d'Humbeauville à Sermaize.

Les ordres du général Joffre portaient que la 4^e armée, arrêtant son mouvement vers le sud, devait tenir tête à l'ennemi, en liant son mouvement à celui de la 3^e armée, qui, débouchant au nord de Révigny, devait prendre l'offensive en attaquant dans la direction de l'ouest.

Ainsi l'armée du général de Langle de Gary, forte de quatre corps, allait avoir à tenir tête aux cinq corps qui constituaient l'armée du duc de Wurtemberg.

Et cette lutte, il fallait la soutenir avec des troupes harassées de fatigue, avec des soldats qui, battant en retraite depuis deux semaines, *s'étaient battus dix jours sur quatorze*.

Le 2^e corps était placé à la droite de celle-ci, le long du canal de la Marne au Rhin. Il ne perdit pas un mètre de terrain, et livra des combats, sans interruption aucune, jusqu'au 11 septembre.

Le 12^e corps, commandé par le général Roques, était placé au centre du front de la 4^e armée. Pendant les quinze jours qu'avait duré le mouvement de retraite auquel il venait de prendre part, il avait subi de telles pertes en hommes, qu'il ne put mettre en ligne, sur la Marne, que *six bataillons*. Et cependant, avec des effectifs aussi minimes, il fit tête, pendant cinq jours entiers, à tout un corps d'armée allemand. Mais c'étaient des Français contre des Boches ! C'est tout dire.

Le 17^e corps occupait la gauche de la ligne de la 4^e armée. Dès le

soir du 7 septembre, il gagnait nettement du terrain sur l'ennemi, qu'il forçait de reculer, aux environs de Vitry. Le général de Langle de Gary décida alors de porter son gros effort sur sa gauche.

À cet effet, il demanda du renfort au général Joffre, Celui-ci lui expédia le 21^e corps, prélevé sur l'armée du général Dubail, qui opérait dans les Vosges. Le 21^e corps arriva dans la matinée du 9. Le général de Langle de Cary lui adjoignit une division prélevée sur le centre et une brigade du 2^e corps.

Il put, à l'aide de toutes ces forces, soutenues encore par la 9^e division de cavalerie, au camp de Mailly, tomber sur la droite des troupes du duc de Wurtemberg.

Le 10, dans la matinée, l'action fut conduite avec la plus grande intensité. Le centre de l'effort fut porté entre Vitry et le camp de Mailly.

Le 15, les Allemands étaient forcés de se retirer de Vitry, où ils s'étaient solidement établis, et où ils avaient même construit des ouvrages fortifiés.

Enfin, le 12 septembre, l'ennemi était en pleine retraite et cédait sur toute l'étendue du front. À Sermaize il dut abandonner, dans la précipitation de sa fuite, un nombreux matériel qui tomba entre nos mains. L'armée du général de Langle poursuivait alors son mouvement victorieux de marche en avant et traversait la Marne, en formant le prolongement de l'armée du général Foch.

Là aussi, c'était la victoire.

Le général Joffre adressait alors à toute l'armée l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« La bataille qui se livre depuis cinq jours s'achève en une victoire incontestable. La retraite des 1^{re}, 2^e et 3^e armées allemandes s'accroît devant notre gauche et notre centre. À son tour, la 4^e armée ennemie commence à se replier au nord de Vitry et de Sermaize. Partout l'ennemi laisse sur place de nombreux blessés et des quantités de munitions.

« Partout on fait des prisonniers. En gagnant du terrain, nos troupes constatent la trace de l'intensité de la lutte et l'importance des moyens mis en œuvre par les Allemands pour essayer de résister à notre élan.

« La reprise vigoureuse de l'offensive a déterminé le succès. Tous, officiers, sous-officiers et soldats, avez répondu à mon appel. Tous, vous avez bien mérité de la Patrie.

« Le général en chef,

« JOFFRE. »

*

La ligne de bataille française se terminait, à droite, par la 3^e armée, placée sous les ordres du général Sarrail. Cette armée avait comme mission de se porter vers l'ouest pour attaquer la gauche de l'ennemi qui descendait le long de l'Argonne, en se liant à la 4^e armée, qui devait faire tête à l'armée allemande.

L'armée du général Sarrail se composait des 4^e, 5^e, 6^e corps, de deux divisions de réserve et des troupes de la défense mobile de Verdun.

Elle était disposée sur une ligne à peu près perpendiculaire à celle du front des autres armées franco-anglaises. Elle faisait, de la sorte, face à la direction ouest-nord-ouest, à partir de Révigny jusqu'au nord

de Verdun.

Le rôle de cette armée, placée l'extrémité de la ligne du front allié, était à la fois très difficile et très important. En effet, en face d'elle, les forces allemandes n'étaient pas sollicitées, comme celles de Von Bülow, de se porter au secours de l'armée de Von Kluck ; elles conservaient toute leur puissance et pouvaient même, par l'appoint de forces nouvelles arrivant de Metz, recevoir d'importants renforts, dangereux, par conséquent, pour la 3^e armée.

La gauche de l'armée du général Sarraïl était en liaison avec la droite de l'armée du général de Langle de Cary ; son centre s'appuyait sur les ouvrages fortifiés des Hauts-de-Meuse : les forts du Camp-des-Romains, de Troyon et de Génicourt. Quant à sa droite, elle arrivait jusqu'aux forts de Verdun, dont les canons la protégeaient.

Le 6 septembre, au moment où les armées françaises devaient prendre l'offensive, le général Sarraïl était averti, par le grand quartier général, d'un plan d'attaque allemand, très savamment combiné, qui, en annihilant l'action de la 3^e armée, pourrait aller charger de flanc l'armée du général de Langle de Cary et rompre ainsi les lignes françaises.

L'ennemi avait une supériorité numérique de quatre corps d'armée sur l'armée Sarraïl, c'est-à-dire un excédent d'effectifs d'au moins cent soixante mille hommes.

La situation de la troisième armée française était donc des plus périlleuses et exigeait une tactique à la fois audacieuse et prudente.

Le général Sarraïl garda la plus grande partie de ses troupes pour faire face à l'attaque de trois corps allemands ; il n'opposa au V^e corps, venu de Metz, et par conséquent fatigué par de longues et dures étapes, que quelques troupes de réserve.

C'est alors que se produisit une série d'événements, à peine

explicables, et qui eurent pour les Allemands des conséquences désastreuses.

Ainsi, le corps allemand qui avait pour mission d'encercler Verdun et d'en immobiliser les troupes de la défense mobile s'égara dans sa route. Les Allemands, qui se prétendent les plus forts en géographie, firent alors la plus énorme gaffe que des officiers puissent faire sur le terrain, et « manquèrent la place ! »

Un autre des corps allemands qui devaient attaquer l'armée Sarraïl, s'égarant également (toujours la fameuse science géographique de la *kultur* allemande !), tomba sous le feu des forts et y éprouva des pertes considérables.

Enfin, les deux derniers des quatre corps ennemis qui avaient pour mission de renforcer l'armée du kronprinz furent surpris par le brouillard en pleine forêts de l'Argonne. Chacun d'eux crut que l'autre était une troupe française, et, dans la brume, ils se livrèrent entre eux une véritable bataille.

Le général Sarraïl était ainsi débarrassé des troupes ennemies qui devaient former les excédents numériques sur ses effectifs, et l'égalité des forces en présence se trouvait à peu près rétablie. C'était, dès lors, la défaite certaine des Allemands, qui n'ont de chances de vaincre que grâce à une supériorité numérique.

Les combats n'en furent pas moins d'une extrême violence. La configuration géographique du pays, d'ailleurs, formé de défilés boisés et accidentés, se prêtait merveilleusement aux mille péripéties d'une bataille acharnée. Mais notre armée, animée d'un irrésistible élan, réussit à maintenir toutes ses positions, encore qu'elle fût affaiblie par le rappel du 4^e corps, que le général Joffre en avait distrait pour l'envoyer en renfort à l'armée du général Maunoury.

Enfin, le 11 septembre, l'armée Sarraïl put nettement se relever dans la direction du nord.

L'armée du kronprinz se tira d'un écrasement complet, moyennant des pertes terribles. Au cours de trois contre-attaques d'une extrême violence, en particulier à Beauzée et à Triancourt, où elle eut sept mille hommes tués, elle tâcha de protéger sa retraite. Cependant le XVI^e corps allemand perdit soixante-six pièces de canon, qui furent entièrement détruites par le tir de notre 75.

L'attaque faite par le V^e corps d'armée allemand, accouru de Metz à étapes forcées, fut un vaste insuccès.

Penant toute cette bataille, la place de Verdun et les forts jouèrent un rôle des plus importants, en soutenant, par le feu de leurs canons, les mouvements de notre infanterie. Voyant cela, les Allemands tentèrent de réduire au silence l'artillerie des forts avancés, notamment de ceux de Donancourt, de Troyon et de Génicourt, qu'ils bombardèrent.

Le fort de Troyon, en particulier, dont la garnison ne comprenait qu'une compagnie d'infanterie, fut soumis à un terrible bombardement de pièces autrichiennes de siège, du calibre de 305 millimètres. Les énormes projectiles lancés par ces canons réduisirent en miettes quelques-uns des ouvrages du fort, mais ne réduisirent pas le courage de son héroïque petite garnison.

À demi asphyxiés par les gaz provenant de l'éclatement des obus, la moitié des leurs tués ou ensevelis sous les décombres, les défenseurs du fort laissèrent les Allemands s'approcher, suivant leur habitude, en colonnes serrées. Alors ils firent feu de tous leurs canons, démasquèrent leurs mitrailleuses et firent un véritable carnage dans les rangs ennemis, qui laissa, sur les pentes du fort, plusieurs milliers de cadavres.

Enfin, le 14, le fort de Troyon fut dégagé. Il n'avait pas succombé, malgré le nombre de ses assaillants, plus de *vingt fois* supérieur à celui de ses défenseurs ! Cette défense du fort de Troyon est une belle

page à ajouter à celle de Mazagran et de Sidi-Brahim, dans l'histoire des actes héroïques accomplis par les soldats de France.

Le 12 septembre, l'armée du kronprinz accentua nettement son mouvement général de retraite. Le 13, elle tenait encore, par ses arrière-gardes, dans le sud de l'Argonne. Mais, le 14 au matin, les Allemands se retiraient précipitamment vers le nord, entre l'Argonne et la Meuse.

Ainsi fut mise en fuite cette armée conduite par le prince héritier de l'empire, par ce kronprinz que l'on représentait comme un foudre de guerre, et qui ne sut que battre en retraite piteusement, après avoir dévasté les châteaux où il avait établi son quartier général et qu'il avait dépouillés avec soin de tous leurs objets d'art et de valeur.



Prise d'une batterie allemande, aux environs d'Arras, par un régiment de cuirassiers.
(Tableau de M. Georges Busson. — Cliché Vizzavona.)

*

Les victoires partielles que nous venons de raconter, remportées sur les Allemands par chacune des armées du front allié, constituent, dans leur ensemble, la « victoire de la Marne ». En même temps que nos généraux luttèrent contre le front ennemi en Champagne, les armées des généraux de Castelnau et Dubail, qui opéraient en Lorraine, contribuaient, de leur côté, à cette éclatante et capitale victoire.

Leur offensive vigoureuse contre l'ennemi empêcha celui-ci de distraire des troupes de Lorraine pour les envoyer combattre sur la Marne contre nos armées. Nous parlerons plus en détail, dans un autre chapitre, des opérations militaires accomplies par nos armées en Lorraine et en Alsace.

Notre victoire de la Marne fut affirmée par la retraite des Allemands, retraite qui, en beaucoup de points, ressembla plutôt à une déroute complète ; elle fut affirmée aussi par l'importance de nos prises, tant en prisonniers qu'en matériel de guerre.

Nous fîmes, pendant ces cinq journées, des prisonniers par milliers ; nous prîmes une dizaine de drapeaux, cent soixante canons, une quantité de mitrailleuses, des parcs entiers d'obus, des millions de cartouches. Ceci sans préjudice du matériel allemand qui fut détruit par le tir de notre artillerie. À la Ferté-Milon, nous nous emparâmes de plusieurs batteries d'obusiers, de canons et de caissons tout approvisionnés.

La retraite générale des Allemands se fit dans la direction de l'Aisne.

Leur état-major, grâce à des services d'espionnage savant, grâce à des opérations d'« avant-guerre », y avait préparé une ligne de tranchées et de retranchements destinés à abriter ses troupes et à leur permettre de se terrer en cas de retraite. Précisément, au début même de la bataille de la Marne, la ville de Maubeuge, dont les forts avaient été détruits l'un après l'autre à la suite d'un bombardement écrasant, était dans l'obligation de capituler.

Cette capitulation de Maubeuge rendit libre l'armée allemande qui investissait la place, et lui permit de couvrir la retraite des armées ennemies qui, battues sur la Marne, se replièrent vers l'Aisne pour s'y accrocher à leurs positions retranchées préparées d'avance.

Mais la victoire de la Marne n'en était pas moins éclatante et utile. Elle déroutait complètement le plan de l'ennemi, elle anéantissait ses espérances d'enlever Paris, elle brisait son offensive et montrait une fois de plus l'absolue supériorité de nos troupes sur les troupes allemandes. En outre, elle refoulait l'ennemi de la Marne à l'Aisne et débarrassait une partie de nos départements de la terrible invasion des barbares, en particulier les départements de la Marne et de Seine-et-Marne.

On a pu dire justement que la bataille de la Marne n'avait pas de précédent dans l'histoire militaire, et que jamais un rétablissement stratégique d'une telle envergure ne fut exécuté avec autant de précision par des masses d'hommes aussi considérables.

On a pu dire aussi, et avec vérité, d'après les considérations que nous venons d'exposer, que la bataille de la Marne avait sauvé la France.

Cette victoire est d'autant plus belle, qu'elle a été remportée par des troupes qui venaient d'exécuter, après nos revers de Belgique, une longue et fatigante retraite, au cours de laquelle cependant l'ordre dans le mouvement de repli ne fut pas troublé une seule fois, et qui sera l'une des plus belles de l'histoire de nos fastes militaires.

III

LA GUERRE EN LORRAINE ET EN ALSACE

Les premières hostilités. — Un raid aérien sur Metz. — L'armée du général de Castelnau. — Le « Grand-Couronné » de Nancy. — Gomment Nancy fut sauvé. — L'entrée en Alsace. — Les deux occupations de Mulhouse. — L'évacuation de la haute Alsace.

Nous allons, pour un moment, laisser les armées allemandes terrées dans leurs tranchées le long de l'Aisne, surveillées et sans cesse attaquées par nos vaillants soldats, et nous allons passer sur un autre théâtre de la guerre, suivre les opérations qui se sont déroulées, pendant le mois d'août et le commencement de septembre, en Lorraine et en Alsace.

Rappelons que c'est en Lorraine que les Allemands avaient commencé leurs opérations en violant notre territoire, avant même que la guerre fût officiellement déclarée.

C'est ainsi que, le 2 août, une colonne venant du Luxembourg avait pénétré sur notre sol, au sud de Longwy. Traquée par le feu des canons de la place, elle dut rebrousser chemin.

Le même jour, un détachement allemand avait franchi la frontière à Cirey, à trente-cinq kilomètres de Lunéville, et avait occupé un instant le village de Bertrambois ; mais il avait également été repoussé.

Enfin, le 3 août, un aéroplane allemand volait au-dessus de Lunéville, vers 6 heures du soir, et lançait trois bombes.

Nous avons vu, en exposant les préliminaires de la guerre, avec quel soin le Gouvernement français, pour éviter tout incident, avait

maintenu nos troupes à huit kilomètres en arrière de la frontière. Les Allemands, au contraire, ne se gênaient pas pour la franchir avant l'ouverture des hostilités.

Le 4 août, à Jœuf-Homécourt, une compagnie d'infanterie allemande saccagea le bureau de poste et celui des douanes ; deux escadrons de cavalerie poussèrent jusqu'à Mercy-le-Bas ; un régiment de cavalerie s'avança jusqu'à Morfontaine, dans la région de Briey, mais fut vite refoulé par une simple compagnie d'infanterie française.

À partir de ce moment, la guerre était officiellement déclarée. Nos troupes n'avaient donc plus à se maintenir en arrière de la frontière ; elles allaient, au contraire, tâcher de la traverser.

*

Le 6 août, au matin, nos soldats pénétraient sur le territoire de la Lorraine annexée. Ils occupèrent les deux localités de Vic et de Moyen-Vic, à huit kilomètres de Château-Salins. Dès lors nos troupes furent en contact permanent avec l'ennemi.

Dans la région de Château-Salins, une batterie et un bataillon allemands s'avancent vers nos avant-postes, venant de Vic ; ils sont vigoureusement refoulés avec des pertes sérieuses. Entre Château-Salins et Avricourt, le 10 août, nos soldats enlèvent, dans une magnifique charge à la baïonnette, le village de Garde ; et à Mauguennes, où les forces allemandes ont attaqué nos avant-postes, elles doivent se replier après avoir essuyé de fortes pertes.

Mais, en même temps, les Allemands cherchaient, eux aussi, à pénétrer sur notre sol.

Dans le plan général de défense du territoire, Nancy n'avait pas été fortifié, non plus que Pont-à-Mousson. L'investissement et le bombardement de ces deux villes étaient escomptés pour les premiers

jours de la guerre.

Mais, comme nous l'avons vu, les Allemands avaient modifié leur plan d'attaque. Au lieu d'assaillir la France par sa frontière de l'Est, qu'ils jugeaient trop bien défendue, ils l'attaquèrent par celle du Nord en violant la neutralité de la Belgique.

Ce ne fut donc que le dixième jour après la déclaration de guerre que Pont-à-Mousson fut bombardé.

Le 12 août, la petite cité recevait une centaine d'obus de gros calibre, lancés d'une dizaine de kilomètres par des pièces d'artillerie lourde, et qui firent, dans la population civile de cette *ville ouverte*, quelques victimes. Le 14 août, un second bombardement tua une petite fille.

Le 13 août, à Chambrey, deux compagnies d'infanterie bavaroise avaient été surprises par nos troupes et repoussées vigoureusement en laissant sur le terrain un grand nombre de morts, et, le 14, un engagement assez important avait eu lieu dans la région entre Cirey et Avricourt, en avant de la frontière franco-allemande.

Une de nos divisions avait attaqué les forces ennemies, fortement retranchées en avant de Blamont. Le jour suivant, dans la matinée, notre infanterie enlevait brillamment Blamont et Cirey. Les forces allemandes, comprenant un corps d'armée bavarois, occupaient les hauteurs qui dominent ces deux villages. Mais les forces françaises, dessinant un mouvement enveloppant, forcèrent le corps bavarois à se replier dans la direction de Sarrebourg. Le lendemain, nos troupes le contraignirent à reculer encore et enlevèrent un convoi allemand de dix-neuf camions automobiles.

Les Allemands, en traversant le village de Blamont, s'y étaient naturellement signalés par de nombreuses atrocités, fusillant deux enfants de quinze ans, une jeune fille et un vieillard de quatre-vingt-dix ans, M. Barthélemy, ancien maire de cette commune.

*

Le 14 août, au cours d'une audacieuse randonnée aérienne, deux de nos avions, commandés par le lieutenant Cesari et le caporal Prudommeau, s'en allaient voler au-dessus de Metz. Ils ne lancèrent pas, comme le font les sauvages d'outre-Rhin, des bombes sur la population civile, mais sur les hangars de Frescati, qui abritent des zeppelins.

Ils atteignirent leur but, un zeppelin fut détruit, et, malgré une violente canonnade qui les poursuivit longtemps, les deux avions rentrèrent indemnes dans le camp retranché de Verdun, après avoir heureusement accompli leur périlleuse mission.

Le 19, les opérations en Lorraine se continuaient heureusement. Sur tout le front nos troupes avaient progressé, et leur ligne s'étendait du Donon à Château-Salins. Notre armée occupait également Dieuze et avait fait, au-delà de la Seille, de rapides progrès.

Mais la journée du 20 août fut moins heureuse pour nous.

Nos troupes d'avant-garde rencontrèrent une résistance très forte, qui se transforma bientôt en une offensive énergique de la part de l'ennemi.

Nos avant-gardes durent alors se replier sur le gros de nos forces, établi sur la Seille et sur le canal de la Marne au Rhin. En raison de la fatigue de nos troupes, qui se battaient sans interruption depuis plus de six jours, il fut nécessaire de les ramener en arrière.

Dans cette situation, notre gauche couvrait les ouvrages avancés établis en avant de Nancy, et notre droite était toujours fortement appuyée contre le massif du Donon. Au cours des combats successifs qui furent ainsi livrés, nos pertes furent assez sérieuses. Cependant notre armée put se maintenir au nord de Nancy, et aucune troupe ennemie ne réussit à franchir la Meurthe.

Le lendemain, une mauvaise nouvelle parvenait au quartier général : c'était celle de l'occupation de Lunéville par les Allemands.

Ainsi, après de premiers et brillants succès en Lorraine annexée, nous étions débordés par des forces trop considérables, obligés de nous replier en arrière, et Nancy se trouvait menacé.

Nous allons voir comment, par le magnifique effort du général de Currières de Castelnaud, l'un des héros de cette guerre titanesque, Nancy fut sauvé de l'occupation allemande.

*

Les Allemands marchèrent sur Nancy par deux routes différentes : au nord, celle de Pont-à-Mousson ; au nord-est, celle de Château-Salins. En même temps, leurs colonnes se dirigeaient vers Cirey à l'est et vers Saint-Dié au sud-est.

Les troupes allemandes qui participèrent à l'invasion de la Lorraine, en y commettant des atrocités sans précédent, formaient deux corps d'armée entièrement composés de soldats *bavarois*, qui se conduisirent avec leur sauvagerie coutumière.

Une partie de l'armée de Metz, qui avait commencé à effectuer un mouvement de progression dans la direction de Verdun, vers l'ouest, obliqua vers le sud. Sa droite s'appuyait à Saint-Mihiel, sur la Meuse ; sa gauche à Pont-à-Mousson, sur la Moselle. Cette force se joignit aux deux corps bavarois pour coopérer à l'attaque contre Nancy.

Les deux premiers corps étaient partis de Strasbourg et avaient passé par les défilés supérieurs des Vosges, entre Cirey et Baccarat.

Un troisième corps d'armée, également composé de Bavarois, était muni d'une nombreuse et forte artillerie, principalement de batteries d'artillerie lourde. Ce corps, qui comprenait une forte cavalerie,

composée de uhlans et de cuirassiers blancs de la Garde prussienne, avait quitté Sarrebourg, et, en pénétrant en France par Château-Salins, il eut avec nos troupes des rencontres sanglantes, en particulier dans la région occupée par la forêt de Champenoux.

Nous avons vu, au commencement de ce chapitre, les mouvements en avant effectués par nos soldats, au début des hostilités, dans la région de Château-Salins à Cirey. Pendant ce temps, les Allemands se livraient au bombardement de Badonviller et de Baccarat, et ils occupèrent Cirey pendant cinq à six jours consécutifs.

Mais, à ce début de la campagne, la marche des armées françaises se poursuivait avec succès sur toute la ligne de frontière, de Pagny-sur-Moselle, près de Metz, au nord, jusqu'à Belfort, au sud. Au nord de cette ligne, les Allemands attaquaient en prenant une vigoureuse offensive ; ils bombardaient Pont-à-Mousson, comme nous l'avons vu plus haut, les 13, 14 et 15 août.

En revanche, au sud de Cirey, les troupes françaises, après une série de violents combats, occupaient, à la date du 10 août, les cols du Bonhomme et de Sainte-Marie-aux-Mines, et s'avançaient, par le val de Ville, dans la direction de Schlestadt, ville placée juste au centre de l'Alsace.

Ainsi, dix jours après la déclaration de la guerre, les armées françaises étaient en train d'exécuter, en territoire annexé, deux mouvements offensifs : l'un par le nord, en Lorraine ; l'autre, sur lequel nous reviendrons plus loin, par le sud, en haute Alsace.

De leur côté, les Allemands occupaient la partie supérieure des Vosges et se livraient à deux mouvements offensifs sur les ailes de l'armée française qui pénétrait en Lorraine, à Pont-à-Mousson et à Cirey.

C'est à Cirey que se produisit le premier changement important dans les positions des armées en présence. Les forces allemandes qui

avaient occupé Cirey, Baccarat et Badonviller durent, sous l'effort des attaques françaises, se replier dans la direction de Strasbourg.

Mais, le 20 août, l'offensive jusque-là victorieuse de nos troupes fut arrêtée devant le grand camp militaire de Morhange, où les Allemands avaient concentré des forces considérables. Les troupes françaises se trouvèrent là en présence d'un adversaire numériquement bien supérieur, fortement retranché et muni d'une puissante artillerie. En présence de ces forces supérieures, le général de Currières de Castelnau, commandant de l'armée française de Lorraine, ne jugea pas utile de risquer des pertes considérables d'hommes dans une attaque incertaine.

Il se retira en bon ordre et se replia d'abord sur un front dessiné par la Meurthe et passant par le sud de Lunéville, le canal de la Marne au Rhin et la Seille. Puis il rétrograda plus à l'ouest, sur la vallée de la Mortagne, pour occuper une ligne s'étendant, vers le nord, dans la même direction, jusque vers la forêt de Champenoux. Cette ligne coïncide presque avec les hauteurs qui couvrent Nancy et qui s'appellent « le Grand-Couronné ».

C'est contre cette ligne que fut dirigé l'effort inouï des Allemands, du 22 août au 12 septembre ; mais jamais ils ne purent la forcer.

De Morhange, où ils avaient arrêté l'offensive française, à la forêt de Champenoux, la marche de l'ennemi fut très rapide. Trois jours après le succès des Allemands à Morhange, leur première armée avait réoccupé Cirey et Badonviller, bombardé Blamont et occupé Lunéville.

En même temps, leur seconde armée, celle qui avait franchi les Vosges plus au sud, occupait Saint-Dié et Raon-l'Étape, sur la Meurthe, Ramberviller et Badonviller, sur la Mortagne, et rejoignait la première armée à Lunéville, pendant que la troisième armée commençait, le 22 août, l'attaque de Champenoux et des villages environnants, avec l'appui de l'armée de Metz, qui s'efforçait

d'atteindre Amance.

L'attaque allemande allait donc s'effectuer en venant des seules directions de Lunéville et de Champenoux.

*

C'est du 22 août au 12 septembre que se sont livrés, devant Nancy, les batailles dont l'ensemble porte le nom du Grand-Couronné, du nom de l'accident de terrain qui se trouve au voisinage de la capitale de la Lorraine.

De ces semaines de combats sanglants est sortie une grande victoire qui a sauvé Nancy et qui a couvert de gloire le général de Castelnau, commandant l'armée d'opération.

Son armée, reliée à l'ouest à celle du général Sarraill, comprenait, indépendamment des renforts envoyés de Toul pendant le cours de l'action, trois divisions de réserve : la 59^e, la 68^e et la 70^e.

Ces troupes étaient disposées sur la ligne suivante : à gauche, un premier front allant de Loisy à Sainte-Geneviève, sur le flanc du Grand-Couronné ; au centre, une ligne allant du sud au nord, faisant face à l'est, de la Rochette à Velaine ; enfin, à droite, le front se terminait dans la région de Lunéville. La ligne française, dans son ensemble, s'étendait donc au pied de cet immense fer-à-cheval de hauteurs et de plateaux à pentes raides qui constitue le Grand-Couronné et dont les extrémités s'appuient, l'une sur la Meurthe, l'autre sur la Moselle.

Sur le front de gauche, à Loisy et Sainte-Geneviève, eurent lieu, à partir du 4 septembre, des combats terribles. Notre artillerie appuyait Sainte-Geneviève ; mais nous n'avions à Loisy qu'une compagnie d'infanterie du 314^e, qui fut si héroïque que, *à elle seule, elle put contenir*, pendant une journée entière, retranchée dans le cimetière,

l'assaut de toute une division ennemie. Ce fut encore là un magnifique fait d'armes.

Malheureusement l'ennemi avait progressé sur la rive gauche de la Moselle, et il avait pu, dans la matinée du 7 septembre, installer de l'artillerie sur une hauteur d'où il pouvait canonner Loisy et Sainte-Geneviève. Ordre fut donc donné aux défenseurs de se replier, ce que le brave commandant de Montlebert ne consentit à faire que sur la vue d'un ordre « écrit ».

Mais si nous abandonnions Sainte-Geneviève, ce n'était que temporairement ; car, le soir même, nous réoccupions le village avec deux compagnies.

Dans cette affaire, où, grâce aux merveilleuses dispositions prises par le commandement, nous n'eûmes que quatre-vingt-trois hommes tués ou blessés, les Allemands perdirent plus d'un millier de morts. Beaucoup de ceux-ci, quand on les enterra, furent reconnus frappés *par derrière*, ce qui donne à supposer qu'ils étaient tombés sous les revolvers de leurs officiers, qui tiraient sur eux en les voyant s'enfuir.

Cette première affaire était donc, pour nous, à la fois très glorieuse, puisqu'un bataillon français avait tenu tête à toute une division allemande, et très encourageante ; car, outre le sentiment de leur force qu'elle donnait à nos soldats, elle avait brisé l'attaque allemande sur notre gauche. On voit donc que, même à dix contre un, les Boches ne sont pas toujours les plus forts.

*

Au centre de la ligne française, au centre également du Grand-Couronné, se dresse le plateau d'Amance, dominant la plaine et la forêt de Champenoux.

C'est autour d'Amance que se livrèrent, pendant près de trois

semaines, les combats les plus acharnés. Le 23 août, nous avions, sur tout le front, fait tête à l'ennemi, qui se trouvait arrêté depuis son succès du camp de Morhange. Le 25, nous l'attaquions, en prenant l'offensive à notre tour, par un mouvement combiné des deux armées des généraux de Castelnau et Dubail, le premier opérant sur le Grand-Couronné, le second dans les Vosges françaises au sud de Lunéville.

Le 26 août, la 36^e brigade, commandée par le général de Morderelle, attaquait vivement le village de Champenoux. Le 28 et le 30, cette offensive se continua par des escarmouches successives, quand, le 1^{er} septembre, les Allemands s'avancèrent avec des forces considérables. Ils avaient placé leurs batteries d'artillerie lourde sur les bords de la Seille, en dehors de l'atteinte de notre artillerie de campagne ; et, du 4 au 12 septembre, ils ne cessèrent de nous arroser d'un véritable ouragan de projectiles.

Malgré cette violente canonnade, nous tenions toujours à Champenoux et à Amance. Le 6, au soir, l'ennemi porta tout son effort vers Amance, et nous dûmes plier sur plusieurs points. Mais, le lendemain, ordre était donné de reprendre le terrain perdu la veille, et à l'appui de cet ordre on envoyait un régiment de renfort, le 206^e, qui attaqua la forêt de Champenoux. Les Allemands s'y étaient fortifiés de telle façon, que le 206^e perdit beaucoup de monde, ainsi que le 212^e. Tous deux durent se replier, tandis que le 344^e seul continuait à tenir sur ses positions.

Mais, le 8, l'ordre fut donné de reprendre l'offensive contre la forêt de Champenoux, d'autant plus que les Allemands, réussissant à y installer deux de leurs plus gros canons, purent envoyer de là, sur Nancy, une cinquantaine d'obus, qui firent croire à la population de la cité lorraine que la ville commençait à subir un véritable bombardement.

Le 9, l'attaque fut reprise contre la forêt. Elle fut encore repoussée.

On la reprit à nouveau. Les troupes étaient harassées de fatigue ; cependant les hommes continuaient à se battre incessamment, sans sommeil et presque sans nourriture.

Le 11, enfin, nous parvenions à nous avancer jusqu'au milieu de la forêt de Champenoux. Malgré des pertes sanglantes, malgré l'anéantissement presque complet du régiment envoyé de Toul, nous avançons cependant petit à petit, en dépit de la supériorité numérique de l'ennemi, qui disposait d'effectifs au moins doubles des nôtres.

Enfin, le 12 septembre, les Allemands, épuisés par la permanence et l'acharnement de nos attaques, battaient en retraite en colonnes profondes, que l'empereur, posté sur les hauteurs de la région d'Eply, pouvait voir s'enfuir devant les armées françaises.

C'était, d'ailleurs, le même jour que ses armées étaient taillées en pièces sur la Marne.

Déjà, le 8 septembre, le kaiser, voulant briser la résistance de nos soldats, avait donné l'ordre à ses troupes de monter à l'assaut du plateau d'Amance, et aux cuirassiers blancs de la Garde celui de charger contre les lignes françaises.

Sortant des bois environnants, sous les yeux de leur souverain, les régiments allemands, musique, tambours et fifres en tête, s'avancèrent comme à la parade et commencèrent à escalader nos positions. Nos officiers avaient donné ordre aux hommes de ne pas tirer tant que l'ennemi ne serait pas à deux cents mètres du front. Notre artillerie de campagne, bien défilée, gardait également le silence.

Les Allemands, voyant cette immobilité sur nos lignes, s'imaginèrent qu'ils avaient détruit nos pièces.

Mais à peine sont-ils arrivés à deux cents mètres de notre front, que nos soldats s'élancent hors de la tranchée et se précipitent à la baïonnette contre les assaillants. À ce moment, nos terribles 75 entrèrent dans la danse et firent entendre leur effroyable musique.

Trois fois de nouvelles troupes allemandes furent envoyées pour recommencer l'assaut : trois fois elles furent repoussées avec les mêmes pertes.

C'est alors que les cuirassiers blancs de la Garde prussienne chargèrent, sur l'ordre de l'empereur. Mais nos obus à balles firent dans leurs rangs un carnage terrible, et le sol fut bientôt complètement recouvert de leurs cadavres cuirassés et de ceux de leurs chevaux.

Le lendemain, nos troupes attaquaient à leur tour, et, à 11 heures du matin, après une préparation d'artillerie, elles prenaient possession de la forêt de Champenoux, complètement abandonnée par l'ennemi.

Depuis le 12 septembre, nous n'avions pas cessé de progresser dans la région de Nancy. Le 13 septembre, nous avons réoccupé Saint-Dié et Lunéville, Raon-l'Étape et Baccarat, Reméréville et Pont-à-Mousson. Tout le territoire français compris entre les Vosges et Nancy était nettoyé d'Allemands.

Ainsi fut sauvé Nancy, grâce aux efforts du général de Castelnau et de ses héroïques soldats.

Et non seulement cette action fut glorieuse pour l'armée Castelnau, mais encore, en arrêtant le long des pentes du Grand-Couronné des forces allemandes considérables, elle empêcha celles-ci de descendre sur la Marne au secours de l'armée du kronprinz et des autres armées ennemies, et permit ainsi au général Joffre de remporter une victoire complète.

*

Nous venons de voir les opérations militaires faites au cours d'août et de septembre, en Lorraine, par nos armées. Disons maintenant un mot des opérations effectuées en Alsace.

C'est le 7 août, un vendredi, que nous posâmes, pour la première

fois depuis 1870, le pied en Alsace. Ce jour-là, le commissaire de police française de la ligne de Belfort à Mulhouse prenait possession du bureau du commissaire de police allemand de Montreux-Vieux (Alt-Münsterol), station frontière allemande de la même ligne, et s'y installait avec ses services.

En même temps, nos troupes franchissaient la frontière.

Nous savions, par nos reconnaissances aériennes, que les Allemands n'avaient laissé, entre la frontière française et Mulhouse, que des forces relativement peu importantes, et que le gros de leurs troupes s'était replié sur la rive droite du Rhin.

Dans ces conditions, notre objectif était d'attaquer ces forces et de tâcher de les rejeter en arrière, afin de nous rendre maîtres des ponts du fleuve et de pouvoir y repousser une contre-attaque ennemie, si elle venait à se produire de ce côté.

C'est aux troupes formant la défense mobile de Belfort qu'échut cette mission.

Le 7 août, elles se mirent en marche : les unes par la trouée de Belfort, large dépression où coulent les affluents du Doubs, d'une part, du côté français et de l'Ill, d'autre part, du côté alsacien ; les autres par la vallée de la Thur, qui, descendant du Rheinkopf, passe à Thann, où elle se divise en deux branches qui vont toutes deux se jeter dans l'Ill.

Nos troupes se heurtèrent aux troupes allemandes à Thann et à Altkirch.

Thann s'étend en longueur sur les bords de la Thur, tandis qu'Altkirch est construit en amphithéâtre sur la rive droite de l'Ill. Sur les deux positions, les Allemands avaient élevé des fortifications de campagne, défendues par de l'artillerie lourde.

C'est le vendredi, à la tombée de la nuit, qu'une brigade française se présente devant Altkirch.

Nos troupes se lancent à l'assaut avec une invincible ardeur. Le sentiment de la reconquête de l'Alsace faisait bouillonner le sang dans les veines des soldats et centuplait leur courage. Un régiment d'infanterie notamment, dans une de ces irrésistibles charges à la baïonnette qui sont la terreur des Allemands, enleva les retranchements ennemis après un combat très vif livré en avant des lignes.

Affolés, les Boches s'enfuirent, abandonnant leurs ouvrages de seconde ligne, dans lesquels cependant ils eussent pu tenir encore longtemps, et évacuant complètement la ville. Pourchassés, le sabre dans les reins, par un régiment de dragons, ils se dispersèrent dans la direction d'Illfurth.

Nos troupes alors entrèrent dans Altkirch, aux acclamations d'une population enthousiaste. Les poteaux-frontières, que les habitants venaient d'arracher, sont portés en triomphe. Des vieux de 70, qui ont vu la guerre, dont quelques-uns portent le ruban de 1870 ou de la médaille militaire, embrassent nos soldats en pleurant. Des femmes et des jeunes filles jettent des fleurs sur nos hommes.

Ce fut là une heure d'émotion indescriptible.

*

Nous avons dit que notre cavalerie avait poursuivi l'ennemi en déroute. Mais la nuit était venue, et, malgré l'active poursuite de nos dragons, il put s'échapper. Nous n'avions donc pas réussi à lui couper la retraite et à l'anéantir, ce qui était notre objectif initial.

Le lendemain 8 août, dès l'aube, notre marche en avant continuait, et, cette fois, nos soldats rencontraient devant eux une résistance sérieuse.

Les troupes allemandes, en effet, s'étaient massées dans la forêt de

la Hardt, vaste massif boisé de trente kilomètres de longueur, où peut s'abriter aisément un corps d'armée tout entier.

Les Allemands, débouchant de cette forêt, firent tête à nos troupes. Celles-ci attaquèrent aussitôt et, malgré une assez vive résistance de l'ennemi, réussirent à le mettre en fuite.

À la nuit tombante du samedi 8 septembre, les Français entraient dans la ville de Mulhouse, aux acclamations frénétiques des Alsaciens.

Il y eut là quelques heures d'une allégresse inoubliable. La grande cité industrielle alsacienne, restée si foncièrement française malgré la dureté du joug allemand ou, peut-être, à cause même de cette dureté impitoyable, faisait fête à nos soldats qui y trouvèrent un accueil sans précédent.

Mais on avait oublié un peu trop que, à côté des Alsaciens véritables qui se réjouissaient sincèrement, il y avait, à Mulhouse, beaucoup de familles allemandes immigrées depuis la guerre : familles de fonctionnaires prussiens, de commerçants d'outre-Rhin.

Ces gens-là retrouvèrent aussitôt leur vocation naturelle : celle d'espions. À peine nos troupes étaient-elles entrées à Mulhouse, que ces Allemands prenaient des notes sur l'importance des effectifs qui occupaient la ville. Quand ils virent que ceux-ci ne comportaient qu'une seule brigade, ils se hâtèrent de faire parvenir ce renseignement à l'arrière, au commandant de l'armée allemande.

Celui-ci comprit aussitôt qu'il lui était facile de réoccuper Mulhouse, en y mettant le prix toutefois, étant donné que la brigade française ne constituait guère qu'une reconnaissance.

Aussi les Allemands, débouchant à nouveau de la forêt de la Hardt d'une part, venant de Neuf-Brisach d'autre part, sur le Rhin, avancèrent-ils sur la ville par une attaque de nuit, en même temps qu'ils marchaient dans la direction de Cernay, dans l'espoir de nous

couper la retraite. Cernay est situé sur la Thur, au sud-est de Thann.

Il était difficile de rester à Mulhouse avec des forces insuffisantes ; nous risquions de perdre notre ligne de retour sur les hauts de Vosges et sur Belfort. D'un autre côté, il n'y avait aucun intérêt à sacrifier des hommes pour la défense d'une ville ouverte et dépourvue de fortifications.

Ordre fut donc donné de revenir en arrière.

L'opération initiale était à reprendre sur des bases nouvelles. C'est au général Pau que le commandement en fut confié.

*

Le 14 août, c'est sur le col et la ville de Saales que s'exerçait l'action offensive des forces françaises, le long de la crête des Vosges. Nous les occupions l'une après l'autre.

Le même jour nous nous emparions du massif du Donon, montagne importante de plus de mille mètres d'altitude et qui, au nord de Saales, domine la vallée de la Bruche. La Bruche est une rivière qui descend des Vosges et va se jeter dans l'Ill, à vingt-cinq kilomètres de Strasbourg, à l'endroit où se trouve la ville de Mutzig. À ce point, les Allemands ont construit un fort redoutable, bétonné, armé de pièces tirant sous coupoles blindées, et qui commande par ses canons toute l'entrée de la vallée de la Bruche, dans la plaine d'Alsace.

C'est à huit kilomètres au-dessous de Saales, au village de Saint-Biaise, que fut livré, le 15 août, le combat au cours duquel le premier drapeau allemand fut capturé par nos troupes. Ce drapeau était celui du 132^e d'infanterie allemande, en garnison à Strasbourg. Il fut pris par les chasseurs à pied du 10^e bataillon.

Au cours de ce combat de Saint-Biaise, notre artillerie de 75 détruisit complètement les batteries lourdes allemandes, dont les

servants furent tués sur leurs pièces. L'action dura de 5 heures et demie du matin à la nuit ; et quand arriva le soir, nos petits chasseurs à pied, nos braves « vitriers », se lancèrent contre les ouvrages allemands avec un entrain irrésistible ; ils en chassèrent l'ennemi et s'y installèrent à sa place.

Au cours de la journée du 16 août, notre mouvement en avant se développait sur tout le front alsacien. Nous enlevions Sainte-Marie-aux-Mines, au haut de la vallée de la Liepvrette, qui débouche dans la plaine et se jette dans l'Ill à Schlestadt. Dans la vallée de Schirmeck, nous faisons encore un millier de prisonniers, nous prenons douze canons, douze caissons, et nous nous emparons de huit mitrailleuses.

Le 18 et le 19 août, notre situation le long des Vosges était sans changement. Les Allemands nous avaient repris le village de Villé, non loin de Schlestadt ; mais, en revanche, nous avions occupé Guebwiller, chef-lieu de « cercle » (sous-préfecture), de treize mille habitants, situé à vingt-cinq kilomètres au sud-ouest de Colmar.

*

Les forces françaises avaient besoin de se refaire, de se remettre en main à l'abri des canons de Belfort. L'ennemi avait beaucoup souffert du feu de notre artillerie. De notre côté, nous avions été gênés par le tir des obusiers allemands, défilés dans des ravins où il était difficile de les repérer.

C'est en tenant compte de ces diverses circonstances que le général Pau arrêta son plan d'opération.

Il ne s'agissait plus ici, comme la première fois à Mulhouse, d'effectuer une simple reconnaissance ; il s'agissait de faire un effort décisif.

Au début, nos forces s'engagèrent sur un front moins étendu que

celui de la semaine précédente. Par un premier mouvement, elles se portèrent sur Thann et Dannemarie. Elles partaient de Belfort et des Vosges, menaçant, par conséquent, la ligne de retraite allemande. Quant à notre droite, elle s'appuyait sur le canal du Rhône au Rhin.

Notre action se portait donc en premier lieu sur les forces ennemies à l'ouest de Mulhouse. Liberté était ainsi laissée aux Allemands de s'engager entre nos troupes et la frontière suisse.

L'attaque sur Dannemarie et Thann, bien préparée et bien conduite, fut rapide et décisive. Les Allemands durent évacuer ces deux localités ; mais, avant d'évacuer Dannemarie, ils se conduisirent en véritables sauvages et brûlèrent la plus grande partie de la ville.

Ce premier succès acquis, le général Pau donna l'ordre de prononcer l'attaque dans la direction de Mulhouse. Notre gauche s'élevait dans la direction Colmar-Neuf-Brisach ; notre droite commençait à se porter simultanément vers Altkirch. Notre gauche et notre droite menaçaient ainsi les lignes de retraite allemandes.

C'est dans ces conditions que le combat s'engagea devant Mulhouse. La résistance fut vive et l'attaque menée, de notre côté, avec une grande vigueur. Malgré les efforts désespérés des Allemands, nous les forçâmes à se retirer devant nos troupes, qui entrèrent dans la ville par le faubourg de Dornach.

Là, quatre batteries allemandes essayent, en se retirant, d'échapper à nos soldats ; mais ceux-ci déciment les conducteurs, tuent les chevaux à la baïonnette et s'emparent des vingt-quatre canons qui composaient ce convoi.

Cette conquête des Vosges s'accomplit avec des effectifs très restreints au début, et qui ne se sont accrus que petit à petit.

Au ballon d'Alsace et au Hohneck, par exemple, nous avons engagé des forces allant d'un bataillon de chasseurs à un régiment d'infanterie. Les pertes ont été également très faibles : vingt hommes

de notre côté et plus de cent du côté allemand.

Nos pertes au col du Bonhomme et à celui de Sainte-Marie-aux-Mines ont été de six cents tués ou blessés. Mais la canonnade dirigée par notre artillerie sur l'ennemi lui a infligé des pertes qui sont au moins cinq ou six fois plus élevées que les nôtres.

Sur tout le front vosgien, l'objectif que nous nous proposons a donc été atteint.

*

Mais, pendant que ces opérations heureuses se poursuivaient dans les Vosges et dans la haute Alsace, d'autres événements, dont nous avons précédemment donné le récit, événements importants et graves d'ailleurs, se déroulaient en Belgique.

La bataille de Mons-Charleroi n'avait pas eu, pour nous, une issue heureuse. Le général Joffre avait jugé prudent d'organiser l'admirable retraite stratégique qui devait le conduire, quelques jours plus tard, à l'éclatante victoire de la Marne.

Cette succession d'événements nous obligea à modifier le plan de campagne adopté en Alsace. Le généralissime, dans la nécessité où il se voyait de faire face, le long de la Meuse, à l'ennemi avec toutes ses forces, donnait l'ordre d'évacuer progressivement tout le pays que nous occupions de l'autre côté des Vosges.

Par suite de cet ordre, nos troupes, qui occupaient le Donon et le col de Saales, furent ramenées en arrière, et Mulhouse, après avoir été occupé une seconde fois, se vit évacué de nouveau.

Nos soldats durent donc quitter momentanément l'Alsace.

Mais ce départ, que l'armée d'Alsace et son chef eurent peine à subir, ne devait être que temporaire. Au cours des mois suivants, nos troupes devaient réoccuper les cols des Vosges et les localités de la

haute Alsace, solidement cette fois, s'y installer et s'y fortifier vigoureusement, et en affirmer ainsi la prise de possession définitive.

IV

LA GUERRE DE TRANCHÉES ET LA COURSE À LA MER

Après la bataille de la Marne. — Les Allemands se terrent dans des tranchées. — La guerre de tranchées. — Le bombardement de la cathédrale de Reims. — Deux nouvelles armées. — La « course à la mer ».

Laissons maintenant nos opérations de Lorraine et d'Alsace, puisque ces dernières furent interrompues par les événements de Belgique, et reprenons contact avec les armées françaises qui viennent de remporter la victoire de la Marne.

Au milieu de septembre, nos armées et l'armée anglaise avaient donc pourchassé l'envahisseur, l'avaient forcé à remonter vers le nord.

Mais là il cessa de reculer et fit tête.

Cette résistance provient d'une cause qui montre, d'ailleurs, combien les Allemands avaient prémédité cette guerre et combien ils en avaient, d'avance, prévu toutes les particularités.

Au cours de leur descente sur Paris, ils escomptaient certes un succès rapide et facile.

Mais ils avaient cependant prévu l'éventualité d'une retraite, et, en prévision de ce mouvement de recul, ils avaient profité de leur passage à travers la région de l'Aisne pour y construire des lignes de tranchées très défendues, très profondes, armées d'artillerie lourde, précédées d'un réseau inextricable de fils de fer barbelés, et dont les approches étaient défendues par des trous-de-loup.

Ainsi, au moment de leur retraite de la Marne, les Allemands ne marchaient pas à l'aveuglette. Ils avaient un but bien déterminé : c'était d'atteindre l'asile, soigneusement préparé, de leurs tranchées d'abris, de s'y terrer et d'arrêter ainsi, par une guerre purement défensive, l'attaque des armées françaises.

On le voit, les rôles étaient dès lors renversés. Au lieu d'attaquer, les Allemands étaient attaqués.

À la guerre de mouvements va succéder la guerre de tranchées. C'est une réédition, à soixante ans d'intervalles, des opérations du siège de Sébastopol.

*

La tranchée est née, pourrait-on dire, en même temps que la guerre elle-même, et l'art de la fortification de campagne est fondamental dans la conduite des armées.

En France, nous avons quelque peu négligé ce point de vue de l'art militaire. À peine, au cours des dernières années, a-t-on exercé quelques régiments d'infanterie, pendant les grandes manœuvres, à élever des retranchements ; et nous paraissions avoir oublié les traditions du siège de Sébastopol, où cependant nos soldats étaient passés maîtres dans l'art de la guerre sous terre.

Et pourtant, les enseignements de la guerre récente entre la Russie et le Japon auraient dû nous servir d'avertissement. Dans les opérations qui se sont déroulées en Mandchourie, en particulier à la longue bataille de Moukden, qui a duré plus de quinze jours, c'est la lutte de tranchées qui a été la caractéristique des opérations militaires.

Heureusement nos troupiers se sont mis au niveau de leurs ennemis et se sont même rapidement montrés supérieurs aux Allemands dans la pratique de ce genre de guerre.

La tranchée peut revêtir deux caractères bien différents : elle peut être défensive ou offensive. L'une et l'autre exigent, de la part des sapeurs, des soins particuliers.

Pour la tranchée défensive, il faut d'abord tenir compte de la nature du sol dans lequel elle doit être creusée : plus ou moins argileux, plus ou moins friable, plus ou moins perméable à l'eau. Il ne faut pas oublier que la tranchée est appelée à durer, et que cependant, faite de matériaux essentiellement mobiles, c'est-à-dire de pelletées de terre rejetées les unes sur les autres, elle est appelée à voir ses parapets s'écrouler sous leur propre poids, à la suite de l'action prolongée de la pluie ou, simplement, sous l'action seule du temps.

Il faut donc consolider les bords de la tranchée. Il faut la revêtir de matériaux moins déformables, moins mobiles que la terre : des troncs d'arbres, des madriers, des rails de chemins de fer même, pour être certain que le trou creusé dans le sol conserve la profondeur nécessaire pour abriter le soldat, couché ou debout.

Mais il faut que la tranchée, destinée à des opérations susceptibles de se prolonger longtemps, soit habitable. Il faut donc y ménager des abris pour le logement des hommes ; il faut blinder ces abris, pour les mettre à couvert des éclats des projectiles ennemis qui viendront les « arroser » ; il faut assurer l'écoulement des eaux de pluie, pour empêcher que la tranchée ne se transforme en une mare stagnante ; il faut, dans le cas d'une campagne d'hiver, comme celle qu'ont eu à faire nos soldats, chauffer et éclairer leurs réduits souterrains. Tout cela, on le voit, exige de l'ingéniosité et de l'adresse. Nos hommes y sont vite passés maîtres.

Telle est la tranchée défensive.

Quant à la tranchée offensive, c'est autre chose. Elle doit permettre à ceux qu'elle abrite d'avancer vers les retranchements ennemis, tout en étant protégée le mieux possible contre le tir des canons ou des fusils adverses. La tranchée proprement dite se transforme en sape.

Alors les talus sont couronnés de sacs de terre, eux-mêmes couronnés par des gabions. Ces gabions sont des paniers dont les armatures rigides, taillées en pointes, dépassent les bords, ce qui permet de les ficher dans le sol. Les gabions sont remplis de terre. Ils sont souvent complétés par des fascines, longs faisceaux de branches que l'on dispose au-dessus des gabions pour relier ceux-ci les uns avec les autres.

Nous ne parlons que pour mémoire des défenses que l'on organise en avant d'un système de tranchées : chausse-trapes, trous-de-loup, avec, dans le fond, un pieu aiguisé ; réseaux de fils de fer barbelés, destinés à empêtrer les jambes de l'adversaire qui monterait à l'assaut et à l'obliger ainsi à demeurer plus longtemps exposé au tir des défenseurs.

Et, ce qu'il y a de plus remarquable dans la guerre de tranchées, c'est qu'elle a ressuscité d'anciens procédés de combat que l'on croyait à jamais tombés dans l'oubli.

Ainsi, les vieux mortiers du siège de Sébastopol, qui ne tirent que sous grand angle et à faible distance, se sont trouvés précieux pour lancer des bombes d'une tranchée à la tranchée ennemie rapprochée. Les grenades, lancées à la main, ont revu le jour.

Enfin la guerre de tranchées se complète par la guerre de mines. Les sapeurs creusent dans le sol une galerie, entièrement souterraine cette fois ; ils la poussent jusque sous les positions de l'ennemi. Arrivés là, ils l'élargissent en une chambre que l'on remplit d'explosifs. On ferme alors le boyau de communication, et on met le feu aux poudres à l'aide d'un courant électrique.

*

Telle est, dans ses grandes lignes, la guerre de tranchées. Le but de chacun des adversaires est donc de conquérir un ou plusieurs éléments

des tranchées de l'autre.

Après la bataille de la Marne, les Allemands avaient évacué Amiens, se repliant vers l'est entre Soissons et Reims, et n'avaient pas défendu la Marne au sud-est de cette ville. Nous avions réoccupé Raon-l'Étape, Baccarat, Réméréville, Nomény, Pont-à-Mousson, Lunéville et Saint-Dié.

La ligne défensive derrière laquelle les Allemands se fortifièrent constituait un front jalonné par la région de Noyon, les plateaux au nord de Vic-sur-Aisne et de Soissons, le massif de Laon, les hauteurs au nord et à l'ouest de Reims, et une ligne qui traverse l'Argonne et qui vient aboutir à la Meuse vers le bois de Forges, au nord de Verdun.

Dès le début de cette guerre de tranchées, on put constater un fait : c'est que toutes les tentatives du retour offensif des ennemis étaient enrayées aussitôt.

Mais alors les Allemands ont cherché une compensation dans une autre voie. Installés sur les hauteurs de Brimont, aux environs de Reims, ils ont, de là, avec leur artillerie lourde, tiré, sans aucune raison militaire, sur la cathédrale, ce chef-d'œuvre de l'art gothique, si riche en souvenirs historiques ; sur ce sanctuaire où Jeanne d'Arc avait prié et où furent sacrés les rois de France. Cela se passait le 20 septembre.

Par une sorte de fatalité, les tours de la cathédrale étaient, au moment de la guerre, enveloppées d'un immense échafaudage élevé en vue des réparations à effectuer. Les bois de cet échafaudage offrirent à l'incendie un aliment abondant. Bientôt les tours étaient le centre d'un immense brasier, la cathédrale de Reims était en flammes.

Cet acte de vandalisme eut le don d'émouvoir profondément le monde civilisé. Même dans les pays neutres, en apparence les plus germanophiles, il y eut un mouvement unanime de protestation des

milieux littéraires, scientifiques et artistiques. En Hollande, en Suisse, en Espagne, en Suède, en Norvège, aux États-Unis, au Brésil, dans l'Argentine, des articles violents flétrirent comme il convenait le sauvage esprit de destruction des barbares.

En présence de l'indignation soulevée dans le monde entier par cet acte de vandalisme inouï et sans précédent, les barbares ont naturellement cherché à l'excuser en produisant des explications et des arguments à l'allemande.

Ainsi, ils ont prétendu que des batteries lourdes françaises étaient installées dans le voisinage immédiat de la cathédrale, ce qui était faux. Ils ont prétendu également que des signaux lumineux avaient été faits du haut d'une des tours de l'antique basilique.

Mais le commandement français fit aux allégations allemandes une réponse bien péremptoire. C'est qu'il suffit de se rendre compte de la situation pour constater que nous n'avions aucun intérêt à placer des observateurs dans les tours de la cathédrale, et surtout à faire des signaux lumineux ; car toute la plaine de Reims peut être surveillée aussi bien, et moins dangereusement, des hauteurs voisines.

En outre, si nous avions eu des observateurs sur les tours, il nous aurait suffi de les munir du téléphone pour leur permettre de communiquer leurs renseignements, sans éveiller, par des signaux lumineux, l'attention de l'ennemi.

La destruction de la cathédrale de Reims reste donc un crime aussi odieux qu'inutile.

*

Dans les derniers jours de septembre et les premiers jours d'octobre, la guerre de tranchées se poursuivit ainsi, sans amener de grands changements de part et d'autre.

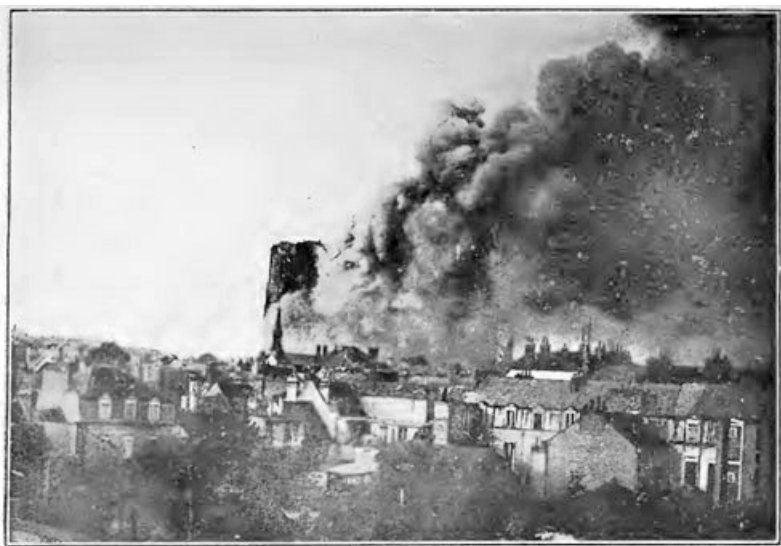
Cependant notre front progressait légèrement, peu à la fois, mais de façon continue. À notre aile gauche, entre la Somme et l'Oise, nos troupes s'avançaient dans la direction de Roye. Un détachement français occupa Péronne et réussit à s'y maintenir, malgré de vives attaques de l'ennemi.

Mais, en même temps, les Allemands parvenaient à progresser sur les Hauts-de-Meuse. Ils s'emparèrent du fort du Camp-des-Romains et réussirent à s'installer à Saint-Mihiel. Leurs positions, sur les Hauts-de-Meuse, forment un saillant sur leur front.

Dans cette guerre de tranchées, l'état-major allemand caressait l'espoir de tourner notre gauche, comme nous-mêmes avions l'espérance de tourner son aile droite.

Pour tenter cet enveloppement de l'ennemi, le général Joffre dut constituer de nouvelles armées. Il confia d'abord à l'armée du général Maunoury la mission de diriger des attaques permanentes contre la droite des Allemands.

Mais cette armée, à elle seule, ne pouvait suffire à cette tâche écrasante. Les forces des Allemands sur leur droite étaient, en effet, sans cesse accrues par des renforts continuels, précisément dans le but de nous faire subir, à notre gauche, un mouvement d'encerclement.



La cathédrale de Reims, le 19 septembre 1914, à 4 heures 30 de l'après-midi.

Alors une autre armée fut envoyée à la gauche de l'armée Maunoury, prolongeant ainsi la ligne occupée par celle-ci dans la direction du nord-ouest. Cette armée fut placée sous les ordres du général de Currières de Castelnau, le « grand couronné de Nancy », le héros de la Lorraine. Elle s'établit fortement dans la région Lassigny-Roye-Péronne, du 21 au 26 septembre, appuyée à sa gauche par les divisions territoriales du général Brugère.

Mais, pour atteindre notre but, ce n'était pas encore assez une nouvelle armée fut formée, dont le commandement fut confié au général de Maud'huy, et qui s'installa plus haut encore que l'armée du général de Castelnau, occupant la région d'Arras et de Lens, et s'étendant vers le nord, pour donner la main aux divisions sorties de Dunkerque. Cette armée entra en ligne le 30 septembre.

Au commencement d'octobre, le maréchal French exprima au généralissime le désir de rapprocher son armée de la côte, afin d'être

plus à portée de ses ravitaillements en hommes et en matériel. Le général Joffre se rendit à ce désir, et l'armée anglaise transporta ses forces de l'Aisne vers la côte. Elle prit position à la suite de la nouvelle armée du général de Maud'huy.

Mais, pendant ce temps, les Allemands, comprenant bien quel était notre dessein, envoyaient également sur la côte des forces importantes, en nombre de plus en plus grand. C'était à qui, des deux adversaires, devancerait l'autre aux rivages de la mer du Nord ; aussi cette période de la campagne put-elle être justement caractérisée par le mot de « course à la mer ».

Le plan des Allemands, d'ailleurs, portait l'empreinte de leur manie du kolossal.

Ils avaient formé le projet de s'emparer de Dunkerque, de Boulogne et de Calais. De là, avec leurs énormes canons tirant sous grand angle, ils comptaient inonder de projectiles Douvres et la côte anglaise.

Mais surtout ils comptaient rendre, par le tir de leur artillerie et par les sous-marins, qui auraient ainsi pour centre d'opérations les ports de Calais et de Boulogne qu'ils convoitaient, le détroit intenable pour les bateaux anglais de ravitaillement. Ils espéraient de la sorte couper l'armée anglaise de ses approvisionnements.

Et, ne s'arrêtant pas en si beau chemin, ils avaient publié dans leurs journaux illustrés le programme d'une invasion de l'Angleterre.

Nous verrons bientôt comment se termina pour eux cette aventure.

En attendant, l'état-major envisageait encore la création d'une nouvelle armée. Celle-ci était formée et dirigée vers le nord, avec mission de se mettre à la suite de l'armée anglaise, de secourir les Belges et d'étendre le front de bataille jusqu'à la mer du Nord. Cette armée fut placée sous les ordres du général de division d'Urbal.

Il importe de faire quelques remarques sur le choix si judicieux, fait par le généralissime, des généraux auxquels il confiait le

commandement de ses grandes masses.

Ce n'est pas un des moindres talents du général Joffre que de rechercher et de savoir trouver toujours les meilleurs chefs. Jeunes ou vieux, il a su les placer, sans hésitation, à la place qu'ils devaient occuper, le mieux en vue de l'intérêt général.

Ainsi, les généraux Maunoury, de Langle de Cary, par exemple, avaient dépassé la limite d'âge. Le général Joffre leur confia cependant une armée, et l'expérience a montré combien il avait vu juste en plaçant sa confiance dans des chefs aussi éminents.

Mais aucun avancement ne fut plus rapide que celui des généraux de Maud'huy et d'Urbal. Âgé de cinquante-sept ans, le général de Maud'huy était simplement, comme colonel, professeur d'histoire militaire à l'École supérieure de guerre. À la fin d'août il passait général de brigade. Trois semaines après il était général de division, commandant de corps, et enfin chef d'armée.

Le général d'Urbal le suivait de près. Âgé de cinquante-six ans, celui-ci se trouve ainsi être, avec le général anglais sir Douglas Haig, le plus jeune commandant d'armée en exercice sur le front occidental de la guerre germano-européenne.

*

Voilà donc réalisée la fameuse course à la mer.

Notre commandement avait, très heureusement, percé à jour les desseins de l'ennemi et déjouait ses tentatives au fur et à mesure qu'elles se produisaient. Non seulement les Allemands furent incapables de nous envelopper, mais ils n'arrivèrent même pas, dans leur ardeur à atteindre la côte, à prolonger directement leur front de bataille dans la direction de l'ouest. Sous la poussée de nos troupes, ils furent obligés de le relever vers le nord et de remonter dans cette

direction, leur nouvelle ligne étant à peu près perpendiculaire à leur ligne de l'Aisne et de l'Argonne. Leur front prit alors la forme d'une équerre gigantesque, dont le sommet se trouve au confluent de l'Aisne et de l'Oise, au nord de Compiègne, et dont les deux branches, l'une verticale, l'autre horizontale, vont de la mer du Nord à la chaîne des Vosges.

Dans cette course à la mer, le chemin de fer et l'automobile jouèrent un rôle aussi actif que le canon. Les douze mille automobiles de l'armée ont transporté, ne l'oublions pas, des troupes à raison de 250 000 hommes par mois ; et, pendant les premiers six mois de guerre, les chemins de fer français ont transporté, d'un point à un autre du front, plus de cent divisions, au moyen de dix mille trains, ayant effectué des voyages variant de cent à six cents kilomètres.

Dès le début de la course à la mer, les Allemands durent comprendre qu'ils ne la gagneraient pas. Ils avaient été, en tout, devancés par les mesures admirablement prises par notre généralissime. Il leur fallait donc trouver autre chose pour venir à bout des forces franco-britanniques.

Parmi les nombreuses caractéristiques de l'esprit allemand, il en est une qui, avec la notion du kolossal, domine toutes les autres : c'est l'esprit de suite. Quand il s'exerce dans le succès, il s'appelle de la persévérance ; quand il s'exerce dans l'échec, c'est de l'entêtement.

Ainsi, leur grand plan stratégique, qui consistait à écraser d'abord la France, pour ensuite se retourner contre les Russes, a échoué complètement. Les armées allemandes n'ont pu encercler les armées françaises, ni en Belgique, ni sur la Marne, ni sur l'Aisne, ni en Artois, ni en Picardie. Leur tentative a échoué trois fois.

Eh bien ! ils vont la recommencer une quatrième fois. De nouveau ils vont prendre l'offensive, et la reprendre à la fois en Pologne, contre les Russes, et en Flandre, contre les troupes franco-anglaises. Si cette dernière réussissait, elle leur livrerait les ports du littoral de

la Manche et leur permettrait de menacer directement l'Angleterre.

*

En attendant la réalisation de ce projet gigantesque, les Allemands poursuivaient, sur le front de l'Aisne et de l'Argonne, leur guerre de tranchées.

À notre aile gauche, une action très violente s'était engagée, dès le 25 septembre, entre celles de nos forces qui opèrent entre la Somme et l'Oise, et les corps d'armée que l'ennemi a groupés dans la région qui s'étend de Tergnier à Saint-Quentin.

Entre l'Oise et l'Argonne, les armées Maunoury, de Langle de Gary, Franchet d'Espérey, trouvent en face d'elles des positions très fortes, allant de l'Aisne à l'Argonne occidentale.

La bataille faisait rage le 26 et le 27 septembre, dans la région de Reims, dont les Allemands continuent à bombarder impitoyablement la cathédrale.

De très violentes attaques ennemies ont eu lieu sur plusieurs points. Quelques-unes furent même menées jusqu'à la baïonnette. Toutes furent repoussées. La Garde prussienne, au centre de nos lignes, de Reims à Souain, prononça une très vigoureuse offensive ; elle fut rejetée, avec de grandes pertes d'hommes et de matériel, dans la région de Berry et de Nogent-l'Abbesse.

L'empereur assistait en personne à cet échec de ses troupes les plus réputées, du haut d'une colline d'où il pouvait suivre les péripéties de la bataille, comme il avait assisté à la déroute de ses régiments dans l'affaire du Grand-Couronné de Nancy, comme, quelques jours plus tard, il devait assister à la défaite des armées allemandes devant Ypres.

La situation des armées européennes, à la fin de septembre et au

commencement du mois d'octobre, était donc la suivante :

Sur le front, des Vosges à l'Aisne et de l'Aisne à la Lys, une double ligne de tranchées opposées l'une à l'autre. Ces tranchées sont souvent à quelques centaines de mètres seulement des tranchées adverses. Là se livre, jour et nuit, avec une persévérance inlassable, une véritable guerre de siège qui va durer plus de quinze mois consécutifs.

À gauche de ce front, en regardant le nord, les lignes des armées en présence, se relevant vers le nord, aboutissent aux rives de la mer du Nord. Et là les Allemands, accumulant sans cesse des renforts, vont tenter leur effort suprême pour tâcher de réaliser le but de leurs convoitises : atteindre Calais.

LES BATAILLES DES FLANDRES

La retraite des Belges et la prise d'Anvers. — La concentration des armées dans le Nord. — La brigade des fusiliers marins. — Dixmude et la bataille de l'Yser. — Défaite des Allemands. — Les attaques sur le « saillant » d'Ypres. — Le général de Maud'huy à Arras. — La victoire des armées alliées à Ypres. — L'accalmie.

Ainsi, le plan des Allemands était de s'emparer de Dunkerque d'abord, de Calais ensuite, afin d'être maîtres du détroit et de menacer directement l'Angleterre.

Pour réaliser cette conception, il était indispensable aux armées de Guillaume II de commencer par conquérir entièrement le territoire belge, de le débayer de tous ses défenseurs et, en particulier, de s'emparer du camp retranché d'Anvers.

Mais l'armée belge, commandée par son héroïque chef le roi Albert I^{er}, occupe ce camp ; elle est en ville, elle est dans la double ceinture de forts qui entourent celle-ci.

Anvers était considéré comme le « réduit national » de l'armée belge. À l'appui de ses puissantes fortifications, le Gouvernement belge, les ministères, les légations étrangères, obligés de quitter Bruxelles envahi et occupé par les Allemands, s'étaient réfugiés et y avaient installé tous les services de leurs administrations. S. M. la reine des Belges et ses enfants s'étaient également retirés dans la vieille cité flamande.

L'armée belge ne tenait pas seulement la ville et les forts, elle tenait

les positions avancées du camp retranché, ainsi que le passage du moyen Escaut et de la Lys.

Les Allemands avaient donc, dès le début du mois d'octobre, comme premier objectif, de s'emparer d'Anvers et d'anéantir l'armée belge.

La chute de Maubeuge, tombé le 7 septembre entre les mains des Allemands, qui lui avait fait subir un long bombardement de leurs énormes canons de 420 et de 305, rendait disponible cette formidable artillerie de siège. Nos ennemis s'en servirent pour attaquer les forts d'Anvers.

Le bombardement continua, les jours suivants, avec un acharnement terrible. Malgré la puissance de résistance des forts, rien ne put tenir contre les formidables explosions de ces obus gigantesques, lancés par les pièces de 420 et de 305 : là où tombaient et éclataient ces projectiles monstrueux, toutes les défenses étaient réduites à néant.

La canonnade continua de la sorte pendant les premiers jours d'octobre. L'un après l'autre, les forts avancés de la ville étaient détruits, diminuant ainsi la résistance que les Allemands avaient en face de leurs colonnes d'attaque.

Cependant une force anglaise importante, composée de huit mille fusiliers marins et soldats de marine, avait débarqué à Ostende et était allée renforcer la garnison d'Anvers. La ville même fut bombardée du haut des airs par un zeppelin, qui laissa tomber une bombe à quelques mètres du palais habité par la reine Elisabeth et ses trois jeunes enfants.

En même temps, le 2 octobre, l'ennemi s'emparait de la ville de Termonde, important point d'appui devant Anvers. Les Allemands saccagèrent la ville, en massacrèrent les habitants et en incendièrent les maisons, montrant une fois de plus leurs instincts sanguinaires.

Le 6 octobre, le Gouvernement belge, jugeant la situation grave et

envisageant la chute prochaine de la place par suite de la destruction successive des forts, quittait Anvers avec les légations des puissances alliées et se transportait à Ostende. Le cercle d'investissement de l'ennemi se rétrécissait de plus en plus ; toute la première ligne de forts était tombée, et l'attaque se poursuivait contre les ouvrages de seconde ligne et contre la ville elle-même.

Dès lors tous les efforts de la défense sont vains.

Le 9 octobre 1914, la garnison évacuait Anvers et effectua sa retraite dans la direction d'Ostende, par la mince bande de terre comprise entre l'Escaut et le territoire hollandais. Trente mille hommes purent ainsi regagner les lignes des armées alliées. Seuls, deux mille ou trois mille soldats belges ou marins anglais, se trompant de chemin, pénétrèrent sur le territoire neutre de la Hollande : ils y furent désarmés et internés par les soins du Gouvernement de ce pays.

Le 9 octobre, les Allemands, commandés par le général Von Baselev, firent leur entrée à Anvers et, naturellement, firent main basse sur tout ce qu'ils purent trouver : bétail, charbon, lin, laine en grande quantité, cuivre, cigares en abondance et surtout *plus de six cent mille francs d'argent en numéraire* ! Inutile de dire que tout cela fut chargé sur des fourgons et aussitôt expédié de l'autre côté du Rhin.

Mais les Allemands éprouvèrent une déception sérieuse au point de vue maritime. Le puissant port d'Anvers ne pouvait pas leur servir de « base » pour leurs sous-marins ; car, pour atteindre la mer du Nord, les bateaux sont obligés de descendre l'Escaut, dont l'embouchure est entièrement située en territoire hollandais.

En outre, ils comptaient trouver à Anvers une grande quantité de navires immobilisés dans les bassins du port de commerce.

Or, contrairement à leur attente, il n'y avait plus un seul vaisseau anglais, belge ou français. Il s'y trouvait bien trente-quatre vapeurs et trois grands voiliers allemands, qui y avaient été retenus lors de la

déclaration de guerre ; mais les Belges en avaient rendu les machines absolument inutilisables, et ils avaient coulé le *Gneisenau*, un paquebot du *Norddeutscher Lloyd*. En outre, des chalands chargés de pierres avaient été coulés près de la grande écluse du port.

*

Les Allemands venaient donc, après un bombardement, — nous ne dirons pas un « siège », — de douze jours, de s'emparer de la puissante forteresse. Au premier abord, ce succès pouvait paraître un triomphe sans précédent et d'une importance considérable.

Mais, en examinant le fond des choses, le triomphe des armées de Guillaume se trouvait réduit à de minimes proportions.

En effet, Anvers était fortifié, pourrait-on dire, à l'inverse du but des forteresses ordinaires. Celles-ci ont, en général, pour objet de barrer un défilé, de protéger une frontière, une ligne de chemin de fer, une route ou un croisement de routes. Anvers, au contraire, était placé loin de toute frontière et devait servir de lieu de refuge, de « réduit national » à l'armée belge pour le cas où celle-ci ne pourrait plus tenir la campagne.

Par conséquent, la prise d'Anvers et de son camp retranché n'avait de valeur que si elle était accompagnée de la capture des troupes qui les défendaient.

Les Allemands avaient donc commis une lourde faute en s'emparant des forts de la rive droite de l'Escaut avant de s'être assuré la possession de ceux de la rive gauche. Cette faute permit à l'armée belge et au corps de secours anglais d'effectuer tranquillement leur mouvement de retraite et de se replier sur Ostende,

On se souvient que l'armée anglaise, sur la demande du maréchal French, avait été, au commencement d'octobre, ramenée du front de

l'Aisne et transportée du côté de la mer du Nord. Sur ce nouveau terrain, en liaison constante avec les autres armées de notre front, l'armée britannique allait donc coopérer à la manœuvre générale, en attaquant l'ennemi aussi vite que possible et en cherchant en même temps à maintenir le contact avec l'armée belge.

Mais la mobilisation des troupes anglaises prit plus de temps que l'on ne pensait, et il ne fut pas possible d'attaquer les Allemands, qui venaient d'envoyer, dans la région de Lille, des troupes de cavalerie, précédant des éléments plus importants. On manqua ainsi l'occasion de se jeter sur les Allemands alors qu'ils n'avaient encore que des forces relativement faibles dans la région de Lille.

L'armée belge, il est vrai, était sortie d'Anvers heureusement et avait rejoint les forces alliées. Mais elle était fatiguée par trois mois de combats incessants et ne pouvait, du moins immédiatement, entrer en ligne dans l'action générale.

Il était dès lors évident que, pour contenir l'élan des armées allemandes sans cesse renforcées, un nouvel effort était nécessaire de notre côté.

C'est alors que fut décidée la création de la nouvelle armée du général d'Urbal, l'armée de Belgique.

Cette année consistait, pour commencer, en deux divisions de territoriale, quatre divisions de cavalerie et une « brigade navale », formée de deux régiments de fusiliers marins, à trois bataillons chacun, sous le commandement du contre-amiral Ronarc'h,

Mais, aussitôt constituée, l'armée du général d'Urbal fut renforcée par de nombreux éléments dont l'arrivée sur le front dura du 27 octobre au 11 novembre. Ce renfort représentait cinq corps d'armée, une division territoriale, seize régiments de cavalerie et soixante pièces d'artillerie lourde.

La présence des fusiliers marins, organisés en régiments, avait été

une innovation devant laquelle le ministre avait longtemps hésité. Fort heureusement il passa outre et décida la création des deux régiments en question.

Ainsi fut complétée la manœuvre stratégique combinée par le général en chef dès le 11 septembre, à la fin de la bataille de la Marne, et qui projetait d'étendre notre front jusqu'à la mer du Nord. Désormais cette extension était chose faite, et les mouvements de troupes du rivage maritime allaient être méthodiquement coordonnés avec les opérations défensives et offensives de l'Oise, de l'Aisne et de la région même de l'Argonne.

Le 22 octobre, la gauche extrême du front des armées alliées, limitée un mois auparavant à la région de Noyon, au nord-ouest de Compiègne, s'étendait maintenant jusqu'à Nieuport, grâce aux trois nouvelles armées de Castelnau, de Maud'huy, d'Urbal, à l'armée anglaise et à l'armée belge.

La grande barrière était donc dressée contre la tentative des Allemands ayant pour but de s'emparer de Dunkerque et de Calais.

Mais ce n'est pas tout d'avoir dressé la barrière ; il fallait la maintenir solide contre les attaques de l'ennemi, la faire résister aux assauts incessamment répétés qui allaient lui être livrés par l'entêtement des Allemands dans la poursuite de leur objectif.

C'est cette défense qui constitua la bataille des Flandres, qui dura du 22 octobre au 15 novembre 1914.

*

Dès le 4 octobre, le généralissime avait confié au général Foch la mission d'aller, dans le Nord, coordonner les mouvements et les opérations de nos trois armées, réunies à l'armée anglaise et à l'armée belge.

C'est contre ce front de cinq armées que fut dirigée la seconde grande offensive allemande de cette guerre gigantesque.

Après la retraite de l'armée belge et sa sortie d'Anvers, les Allemands avaient perdu quelque temps à organiser dans cette ville une entrée triomphale ; aussi ne poursuivirent-ils leurs adversaires que d'assez loin. Cependant, successivement Gand, Bruges, Ostende, tombèrent entre leurs mains. Le Gouvernement belge avait, précédemment, quitté cette ville et, sur l'initiative du Gouvernement français, qui lui offrait l'hospitalité de la cité normande, avait transporté tous ses services au Havre.

C'est donc le Havre qui, pendant toute la durée de l'occupation de la Belgique par les ennemis, va être la capitale officielle de ce valeureux royaume. Toutes les garanties d'indépendance ont été fournies au Gouvernement belge par le Gouvernement français, pour assurer le fonctionnement des divers ministères. Des camps spéciaux sont mis à la disposition du ministère de la Guerre belge pour l'instruction des recrues.

En s'établissant à Ostende, les Allemands comptaient faire de ce port une base pour leurs sous-marins dans la mer du Nord. Mais Ostende est trop exposé aux attaques venant du large et susceptibles d'être effectuées par la flotte anglaise. Aussi s'établirent-ils à Zeebrugge, port artificiel créé par les Belges au débouché du canal de Bruges à la mer. C'est là qu'ils installèrent leur dépôt de sous-marins. Les pièces détachées de ceux-ci arrivèrent par chemin de fer et lurent assemblées dans des chantiers rapidement construits à Zeebrugge même.

Après avoir occupé successivement Ostende, Gand, Bruges, les Allemands se trouvèrent enfin en présence des troupes de l'armée belge, qui défendaient le passage de l'Yser, petite rivière qui coule vers la mer, et parallèlement à laquelle un long canal a été creusé. C'est derrière cette double barrière liquide que les troupes de nos

alliés font tête et arrêtent la marche de l'ennemi.

Notre état-major espérait pouvoir continuer l'offensive contre la droite allemande ; mais une première surprise lui fut causée par l'extension de la pénétration allemande au nord-ouest. C'est ainsi que, précédés par une nombreuse cavalerie qui faisait le service d'éclaireurs et de reconnaissance, les Allemands parvinrent à la Bassée avant nous et s'étendirent jusqu'à Cassel. Le 13 octobre, un corps d'armée ennemi occupa la ville de Lille, qui n'était défendue que par un bataillon de territoriaux. Cette ville infortunée devait demeurer de longs mois sous le régime terrible de l'occupation allemande.

Le maréchal French, poursuivant la même tactique que le général Joffre, espérait, de son côté, pouvoir attaquer et envelopper la droite de l'armée allemande : il tenta donc, le 18 octobre, une offensive énergique, qui le conduisit jusqu'à Roulers, entre Ypres et Ostende. À la suite de cette offensive, il s'installa avec ses troupes dans le « saillant » d'Ypres, situation particulièrement dangereuse, car elle allait être en butte aux plus violentes attaques des troupes impériales.

*

Dès le début de l'action générale tentée par les Allemands, le général de Maud'huy eut contre lui la totalité des troupes de Von Bulow, et là une autre surprise nous était réservée.

Elle fut occasionnée par le nombre inattendu des effectifs ennemis en notre présence, et ce fut surtout l'armée britannique qui eut à souffrir de cette prédominance numérique de l'adversaire. Ce ne fut que le 18 octobre que l'on s'aperçut qu'il n'y avait pas d'issue possible vers Menin, mais qu'au contraire quatre nouveaux corps d'armée allemands étaient dirigés sur Ypres.

De pareilles surprises sont la pierre de touche qui permet

d'apprécier, sans erreur, la valeur du haut commandement.

C'est dans une situation aussi critique que le général en chef eut à se battre à sa gauche, étant constamment menacé sur ses flancs, jusqu'au moment où l'extrémité des lignes alliées, en se développant jusqu'à la mer, put atteindre le rivage de la mer du Nord et bénéficier ainsi de la protection que lui assurait l'artillerie puissante des navires de l'escadre franco-britannique.

Mais la dernière surprise fut celle qui arriva au général de Maud'huy, à l'armée de qui était confiée la mission de couvrir Arras et la région environnant cette ville.

Ses troupes se rencontrèrent avec celles du général Von Bülow dans les faubourgs situés à l'est de la ville, tandis que les Bavaois, qui avaient eu tout le temps de consolider leurs positions premières, tentaient une attaque dans la direction du nord. Au cours des combats acharnés qui se livraient ainsi dans les faubourgs, le général de Maud'huy fut, un moment, repoussé jusque dans la ville même, dont les édifices historiques, et en particulier l'hôtel de ville, son beffroi et sa pittoresque place, furent sauvagement détruits par le bombardement acharné de l'artillerie allemande.

Les troupes du général de Maud'huy purent pourtant prendre quelque repos dans les marais qui entourent la ville. Le 6 octobre, les Allemands reprirent le bombardement ; le 8, ils étaient à Lens, qu'ils occupaient, et leurs effectifs allaient en augmentant de jour en jour.

Le général de Maud'huy tint ferme jusqu'au 20 octobre, et refoula l'ennemi hors des vieux remparts dont Arras avait été entourée par Vauban.

Le grand choc des deux armées eut lieu entre le 20 et le 26. Voulant en finir avec la résistance française, le général Von Bülow résolut de « faire donner la Garde ». Il lança donc contre nos troupes les divisions de la fameuse Garde prussienne, ou du moins ce qu'il en

restait après le désastre subi par elle dans les marais de Saint-Gond, au cours de la bataille de la Marne.

Mais la Garde ne réussit pas, là non plus. Elle fut repoussée avec de lourdes pertes.

Il importe de remarquer que trois passages donnaient aux Allemands le moyen d'atteindre les rivages de la Manche, si convoités par eux. Ces trois passages étaient l'Yser, la Bassée et Arras.

Le dernier était le meilleur, parce que, en même temps que l'accès du littoral de la Manche, il leur ouvrait également la route sur Paris. Cette attaque d'Arras fut, sans aucun doute, le moment le plus critique de cette phase de la guerre qui se déroula dans le Nord-Ouest.

Sans la défense opiniâtre et heureuse du général de Maud'huy, les « portes du Nord » eussent été forcées, et l'ennemi aurait pu reprendre son mouvement offensif contre notre capitale. Mais la ligne française ne put pas être brisée par lui, et, le 26 octobre, nos troupes commencèrent une contre-offensive. La situation était donc sauvée ; car, maintenant, la vague allemande allait se briser contre la défense du saillant d'Ypres.



Le roi Albert I^{er} dans les tranchées.

*

La porte d'Arras étant ainsi fermée aux Allemands, ils allaient se rejeter sur celle de l'Yser et tâcher de la forcer en passant à travers nos lignes.

C'est le long de cette rivière aux rives plates, qui coule ses eaux lentes à travers un pays bas, tout coupé par un réseau serré de digues et de canaux, que va s'engager la grande partie qui marquera la troisième phase de cette guerre, dont les deux premières se sont déroulées à Charleroi et sur les champs de bataille de la Marne.

Pour bien comprendre l'importance que nos ennemis attachaient à l'issue de cette « bataille des Flandres », il n'est pas inutile de remarquer que l'empereur Guillaume II s'était rendu en personne à Thielt et à Courtrai pour enflammer, par sa présence, les troupes qui

allaient livrer cette bataille si capitale, dont toute la presse allemande, à la fin du mois d'octobre, escomptait d'avance l'heureuse issue en soulignant l'importance.

Les troupes allemandes arrivèrent donc sur l'Yser. En face d'elles, les régiments belges formant la garnison sortie d'Anvers attendaient avec calme leur attaque. Ils étaient appuyés par de la cavalerie française, accompagnée de territoriaux qui se reliaient, dans le sud, à l'armée anglaise. À gauche, les troupes belges, appuyées à la côte, pouvaient compter sur l'appui précieux qu'allait leur apporter l'artillerie de l'escadre légère anglo-française croisant le long du rivage. Les gros navires, à cause de la faible profondeur de l'eau sur ces côtes basses, ne pouvaient pas participer à l'action, et seuls les monitors et les contre-torpilleurs pouvaient se rapprocher assez de la terre pour prendre part utilement à la bataille par le tir de leurs canons.

Mais l'armée belge était fatiguée. Malgré tout son courage, elle avait une rude tâche à remplir, en ayant à résister au choc de groupes jeunes et fraîches, en nombre très supérieur. Pendant un moment, la position fut en danger terrible.

Le point critique de la ligne était la petite ville de Dixmude, où une grande route et une ligne de chemin de fer traversent l'Yser.

Dixmude était défendue par les deux régiments de fusiliers marins formant la brigade navale, sous les ordres de l'amiral Ronarc'h. La plupart de ces héros étaient des Bretons, les uns tout jeunes, les autres anciens au service ; c'était un mélange de figures d'adolescents et de barbes grises. On y voyait même deux Pères jésuites, les Pères de Blic et Poisson, qui furent tous deux décorés de la Légion d'honneur et qui servaient en qualité d'enseignes de vaisseau. Le premier fut tué, le second blessé. Les deux capitaines de vaisseau qui commandaient ces héroïques régiments étaient les commandants Delage et Varney. Les commandants des six bataillons étaient les capitaines de frégate

Rabot, Marcotte de Sainte-Marie et de Kerros pour le 1^{er} régiment ; Jeanniot, Pugliesi-Conti et Mauros pour le 2^e. Le contre-amiral Ronarc'h, un Breton « bretonnant », était bien le chef qu'il fallait à cette phalange de héros. Né à Quimper, âgé de cinquante ans, il avait fait déjà ses preuves dans les expéditions des Grandes-Comores et dans les guerres de Chine. Les hommes qu'il avait sous ses ordres étaient, sous l'impulsion de leur amiral, prêts à tous les sacrifices.

Telle était cette brigade navale qui allait accomplir un des plus beaux exploits militaires qui soient dans l'histoire de tous les temps.

L'amiral Ronarc'h plaça, avec une grande habileté, ses batteries derrière la ville, et il fut capable de tenir, jusqu'au milieu d'octobre, l'ennemi en dehors de la place. L'amiral avait dit à ses hommes : « Le rôle qu'on vous donne est dangereux et solennel. On a besoin de tous vos courages. Pour sauver tout à fait notre aile gauche jusqu'à l'arrivée des renforts, sacrifiez-vous : *lâchez de tenir au moins quatre jours.* »

Au bout de quinze jours, ils tenaient encore, les valeureux fusiliers marins ! Ils tenaient, six mille marins et cinq mille Belges et une centaine de Sénégalais, contre trois corps d'armée allemands ! Les Sénégalais étaient sous les ordres du commandant Frèrejean, et les Belges sous les ordres du colonel (depuis général) Meiser. Cette résistance stupéfia les Allemands, qui croyaient leurs adversaires plus nombreux, au point qu'un major, fait prisonnier, estimait le nombre des Français de Dixmude à cinquante mille hommes au moins. Quand il sut combien faible était le nombre des défenseurs de la ville, il ne put retenir un cri de rage et s'écria :

« Ah ! si nous avions su ! »

Mais alors survint un terrible bombardement : l'ennemi faisait feu de toute sa grosse artillerie et inondait d'énormes projectiles l'infortunée petite ville, qui bientôt ne fut plus qu'un amas de

décombres fumants. Pendant une seule nuit, les défenseurs eurent à faire face à *quatorze assauts* différents. Mais les marins tinrent ferme et défendirent Dixmude *jusqu'au 10 novembre*.

*

D'ailleurs, à la fin d'octobre, un nouvel allié vint à notre secours ; allié bien inattendu, et contre lequel nos braves marins, les pieds dans la boue, grelottant sous les froides averses du Nord, avaient bien des fois maugréé. Cet allié, c'était l'EAU.

Une grande partie de ces plaines basses qui forment la région de l'Yser est située au-dessous du niveau de la mer. Les eaux de celle-ci sont retenues par des digues dans lesquelles, de place en place, sont percées des écluses gardées par des employés appelés *gardes-wateringues*.

C'est à Nieuport, sur le littoral belge de la mer du Nord, que sont les écluses principales, celles dont l'ouverture peut amener, en peu de temps, l'inondation de toute la plaine.

Dans la soirée du 25 octobre, le grand quartier général belge prévenait l'amiral Ronarc'h qu'il venait de prendre « toutes les mesures nécessaires pour inonder la rive gauche de l'Yser, entre ce fleuve et la chaussée du chemin de fer ».

En effet, le 25 octobre, le chef wateringue Louis Kogge, au nord de Furnes, qui fut, pour son idée géniale, nommé chevalier de l'ordre royal de Léopold, pensa à inonder la plaine en ouvrant les écluses au moment du flot et en les refermant au moment où la mer baissait.

L'inondation fut réalisée par le jeu des écluses de Nieuport. Sur une longueur de trente kilomètres et sur une largeur de trois, toute la plaine fut transformée en un immense lac, profond de un mètre à un mètre et demi, et qui constituait le plus efficace des moyens de défense.

Les Allemands comprirent alors l'importance qu'il y avait à être maîtres des écluses de Nieupoort, et ils cherchèrent à s'en emparer en se glissant le long du rivage, par les dunes de Lambaertzide et de Middelkerque. Mais, grâce aux terribles canons des monitors de la flotte anglo-française, qui faisait bonne garde au large, cette tentative subreptice fut enrayée, et l'inondation continua à tendre autour de Dixmude le réseau protecteur de ses eaux.

Telle fut, résumée trop rapidement, cette lutte épique de Dixmude, cette résistance des 6 000 fusiliers marins contre plus de 60 000 Allemands !

C'est une réédition, moderne cette fois, de l'épisode épique des Thermopyles.

*

Pendant que nos marins et les Belges défendaient héroïquement Dixmude, une lutte tout aussi acharnée se livrait le long de l'user et le long de la ligne du chemin de fer allant de Nieupoort à Dixmude parallèlement à la rivière et au canal.

Les contingents belges chargés de la défense de cette ligne avaient été renforcés des troupes françaises. Ces troupes, empruntées à la nouvelle armée du général d'Urbal, comprenaient la 42^e division d'infanterie du 16^e corps, qui était précédemment à Reims.

Jusqu'au 28 octobre, les Allemands recommencèrent, avec cet entêtement qui les caractérise, l'attaque contre les lignes alliées. Quand ils estimèrent que les défenseurs devaient être suffisamment éprouvés par l'éclatement de leurs énormes obus, ils lancèrent contre les lignes alliées leurs colonnes d'attaque.

Mais ces colonnes, formées de troupes jeunes et sans expérience de la guerre, ne savent pas engager le combat en tirailleurs. C'est en

colonnes compactes que, pour être plus sûrs de leur cohésion, leurs officiers les envoient à l'assaut des retranchements belges et français.

C'est alors qu'intervinrent nos terribles 75. Dans cette masse épaisse des bataillons allemands, nos obus ouvrent des brèches sanglantes, de longs sillons jalonnés par des cadavres. Tel est cependant le nombre des assaillants, que ces sillons se referment aussitôt par l'arrivée de nouveaux combattants. L'ennemi avance encore. Alors la fusillade intervient, puis les mitrailleuses entrent en jeu. Leur tir remarquablement précis jette à terre, par files entières, d'innombrables quantités d'Allemands.

En vain les ennemis, montrant un acharnement stoïque, se reforment en colonne après chaque assaut et reviennent à la charge : toujours leurs régiments fondent sous le feu de nos lignes, comme fond la cire dans le brasier d'un feu de forge.

Cependant un régiment wurtembergeois, le 30 octobre, dans un effort suprême, avançant à travers les champs couverts d'une boue à demi fluide et traversant les fossés au moyen de madriers et de planches, réussit à atteindre la ligne de chemin de fer et à s'emparer de Ramscapelle, obligeant la ligne de défense à se reporter jusqu'à la voie ferrée, à quelques centaines de mètres sur l'arrière. La ligne des alliées va-t-elle donc être percée par cet effort inattendu ?

Non pas, les tirailleurs algériens sont là. Le régiment de turcos de la 42^e division française est envoyé contre Ramscapelle.

Chargeant à la baïonnette, enlevés par les sonneries de leurs clairons, nos courageux Africains s'élancent sur les Wurtembergeois dans une contre-attaque d'une violence irrésistible. Les Belges arrivent alors à la rescousse ; avec nos turcos, ils chassent l'ennemi du village qu'il avait occupé un moment, et reprennent à l'arme blanche le point d'appui si péniblement conquis.

Cette action mit fin aux tentatives désespérées des Allemands, qui,

après quinze jours d'efforts sans résultats, durent renoncer à forcer le passage.

La bataille de l'Yser leur coûtait près de deux cent mille hommes !

Et quand les Belges tendent sur les plaines basses le réseau liquide de leur seconde inondation, le 29 octobre, les eaux n'ont même plus à jouer le rôle de bouclier ; elles se bornent à celui de linceul, et elles n'ont plus rien à faire qu'à recouvrir des milliers et des milliers de cadavres allemands et des centaines de canons enlisés dans la boue.

*

Ainsi la bataille de l'Yser se terminait par un échec sanglant pour les armées de nos ennemis. Malgré cela, ils persistèrent dans leurs tentatives pour atteindre Calais. Ils ont remarqué que, tout autour d'Ypres, notre ligne s'incurve, en formant un saillant convexe très difficile à défendre.

À la fin d'octobre, ils avaient concentré autour d'Ypres des forces imposantes.

Deux divisions territoriales françaises, sous les ordres du général Bidon, avaient occupé et organisé à Ypres une position défensive. Le 23 octobre, deux corps d'armée français et deux corps d'armée anglais occupaient cette position, qui allait devenir notre base d'opérations. Ypres était ainsi solidement couverte, et la communication de toutes les forces des alliés parfaitement assurée.

C'est contre cette position que les Allemands, du 25 octobre au 13 novembre, prononcèrent des attaques persistantes, renouvelées chaque jour, pendant toute cette période, avec une violence extraordinaire.

L'armée britannique eut à en supporter une grande partie : elle s'y couvrit d'une gloire justement méritée.

Entre le 30 octobre et le 6 novembre, Ypres fut plusieurs fois en danger. Les Anglais durent fléchir à plus d'une reprise ; mais, grâce aux renforts que nous leur envoyâmes, la ville fut conservée aux alliés, et les Allemands n'y purent pas pénétrer.



Ypres. — Les Halles et l'église Saint-Martin, après le bombardement et l'incendie.

En dehors du fait que les généraux Grossetti et de Maud'huy empêchèrent les ailes de l'armée anglaise d'être tournées, les renforts envoyés par l'armée du général d'Urbal jouèrent un rôle précieux dans la défense du saillant. Nous en citerons un exemple caractéristique.

Le 30 octobre, sir Douglas Haig emprunta au corps français trois bataillons et une brigade de cavalerie. Les trois bataillons, sous les ordres du général Moussy, qui trouva dans la bataille une mort glorieuse, prirent position sur le petit Zillebeke, entre le détachement du général Balfin et la cavalerie du général Allenby. Les Français étaient arrivés au secours des Anglais juste au moment voulu, comme, soixante ans auparavant, pendant les combats qui se livraient sous les

murs de Sébastopol, ils étaient accourus à leur secours dans les mêmes conditions à la bataille d'Inkermann.

Dans cette terrible matinée du 21, le général Moussy conserva sa ligne intacte, grâce à un effort désespéré. Des renforts étaient nécessaires ; il réunit tous les hommes qui lui tombèrent sous la main : cuisiniers, ordonnances, cuirassiers démontés, soldats du train ; il les envoya combattre avec leurs camarades. La ligne fut ainsi conservée, et quand, le soir, la charge du régiment de Worcester sauva Gheludet, la position de l'armée anglaise était demeurée intacte.

Le 11 novembre, une charge particulièrement énergique, menée par la Garde prussienne avec une extrême violence, perça un instant le front britannique et gagna la lisière méridionale d'Ypres. Mais elle ne put s'y maintenir, et les baïonnettes anglaises lui firent subir des pertes terribles, en même temps qu'elles la mirent en complète déroute.

Ce fut le point culminant de la bataille. Après l'échec de la Garde, l'intensité de l'attaque générale diminua rapidement, et, le 14 novembre, nos troupes avaient recommencé à progresser, barrant la route d'Ypres aux attaques allemandes et infligeant aux masses profondes de l'ennemi des pertes terribles. Ces pertes furent d'autant plus lourdes, que les artilleries française et anglaise avaient réuni, sur un petit nombre de kilomètres, près de *trois cents pièces de canon* !

*

L'importance stratégique de la bataille d'Ypres est considérable.

L'ennemi, en effet, épuisé par les pertes énormes qu'il y avait subies, se décida enfin à ne plus renouveler son effort, désormais stérile, et se borna à des canonnades intermittentes.

Les armées alliées, au contraire, avaient réalisé des progrès sérieux au nord et au sud d'Ypres, et purent définitivement assurer

l'inviolabilité de leur front par une puissante organisation défensive.

Cette bataille de trois semaines eut, en somme, une portée au moins aussi grande que celle de la Marne. Elle marquait l'échec de la deuxième grande offensive allemande.

Elle coûta aux ennemis plus de cent cinquante mille hommes ; elle inaugura cette campagne d'hiver, qui fut autrement rude pour les Allemands que pour les alliés, et qui donna aux armées françaises le temps de reformer leurs unités et de réorganiser leur ravitaillement en matériel et en munitions.

Enfin, elle mit définitivement en relief les grands talents militaires du généralissime Joffre et du général Foch. Les réserves françaises n'étaient pas prêtes ; mais le général Joffre sut, malgré cela, se ménager des renforts pour les cas urgents. Outre les nouvelles armées installées sur le front, il n'envoya pas moins de cinq armées, expédiées par chemin de fer ou par automobiles.

Entre temps, le général Foch s'appliquait à manœuvrer ses faibles réserves aussi rapidement que possible, déplaçant les divisions d'un point à un autre selon les circonstances.

Seul, un général d'une valeur militaire hors ligne pouvait réussir à battre, avec cinq cent mille hommes, les quinze cent mille adversaires que lui opposait l'assaillant.

*

À partir de la fin de novembre jusqu'à la fin de janvier, il n'y a plus eu de grandes offensives allemandes contre nos armées. À la période des attaques violentes menées par des armées nombreuses a succédé une sorte d'accalmie qui se traduit uniquement, sur toute l'étendue du front, par les opérations caractéristiques de la guerre de siège.

En résumé, sur le front occidental défendu par les armées

françaises, anglaises et belges, les Allemands ont été contraints de passer de l'offensive à la défensive : ils sont de véritables assiégés, et leurs armées ne montrent d'activité qu'en Pologne, sur le front russe.

De sorte que, après quatre mois de guerre, après quatre tentatives risquées, non seulement sans succès, mais suivies de pertes fabuleuses, ils sont forcés d'abandonner leur plan de campagne, si soigneusement élaboré, si méticuleusement préparé avec méthode et persistance pendant plus de vingt ans. Ils en prennent même la contrepartie absolue.

Toutes leurs formations armées disponibles prennent la route de leur frontière de l'Est et sont envoyées en Pologne pour renforcer les moyens d'attaque du maréchal Hindenbourg, qui est devenu l'homme de confiance, le chef populaire en Allemagne.

Mais qu'il fasse bien attention, le maréchal de Hindinbourg.

Avant lui, un homme qui était le génie de la guerre. Napoléon, voulut, lui aussi, envahir la Russie. Les Russes se retirèrent peu à peu devant lui. Non seulement ils abandonnèrent Varsovie, mais ils lui laissèrent Moscou. Et quand il fut ainsi au cœur de l'empire russe, il lui fallut rentrer, en traversant un pays glacé, dévasté, désert ; il était loin de ses approvisionnements, et tout le monde sait quel désastre fut cette terrible retraite de Russie.

Et Napoléon était un autre homme de guerre que Hindenbourg. Il avait un autre génie, une autre envergure que le feld-maréchal prussien. C'était un génie « latin », en un mot.

Il se pourrait que la Pologne fut, à son tour, le « tombeau des Allemands », et on ne peut que s'applaudir de les voir s'engager dans cette aventure.

Mais, pour en arriver à ce renversement complet de la doctrine stratégique devenue classique chez elle, il a fallu qu'un coup sérieux fût porté à la puissance militaire de l'Allemagne. Ce coup, les défaites

successives de la Marne, de l'Yser et d'Ypres, le lui ont porté.

Sur les théâtres d'opérations secondaires, d'ailleurs, la fortune est loin de lui sourire.

En Serbie, son alliée l'Autriche-Hongrie a essuyé un véritable désastre, juste châtiment d'une grande nation qui voulait écraser un petit peuple, et dont les armées ont été battues et décimées par lui. Dans le Caucase, les Turcs, qu'elle a ralliés à sa cause en les faisant entrer dans l'alliance austro-allemande, sont réduits à l'impuissance en face des forces russes. Les armées anglo-françaises menacent les Dardanelles, et Constantinople peut déjà entrevoir le moment où, cessant d'être « Stamboul », elle retombera au pouvoir des nations chrétiennes de l'Europe, réalisant après plusieurs siècles le rêve qui fit partir les Croisés pour la Terre sainte.

Le Japon, qui, à la fin d'août, a déclaré la guerre à l'Allemagne, a aidé l'Angleterre à lui enlever sa colonie d'Asie, Kiaou-Tchéou. En Afrique, en Océanie, les possessions coloniales qu'elle avait conquises à grand-peine et au prix de mille efforts tombent l'une après l'autre aux mains des alliés. Les croiseurs corsaires, ou plutôt pirates, qui écumaient la mer sous le pavillon allemand, sont tous détruits ou réduits à l'impuissance par leur internement dans des ports neutres, et ses fameuses flottes de guerre, qui devaient débarquer sur le littoral de la Bretagne les armées destinées à envahir la France, bloquées dans les ports allemands, n'osent même pas en sortir pour affronter, avec la flotte anglo-française, un combat qui marquerait leur destruction finale.

On voit donc que, à la fin de 1914, la campagne s'ouvre pleine d'espérance pour les alliés. Ceux-ci sont forts de leur bon droit : ils sont assurés de la victoire.

LA GUERRE D'USURE

Ce qu'est la « guerre d'usure ». — Le « grignotage » du général Joffre. — La coopération de la nation entière à la défense nationale. — Le rôle des alliés. — L'armée française et ses chefs. — Le bilan de cinq mois de guerre.

Depuis les trois victoires remportées par les troupes alliées sur la Marne, sur l'Yser et à Ypres, les opérations militaires n'ont plus comporté de grandes actions. Mais le général Joffre a adopté une tactique très particulière et qui, étant données les conditions respectives où se trouvent les alliés d'une part et les Allemands de l'autre, nous achemine au triomphe final, moins rapidement, mais d'une manière aussi sûre que nous y conduirait un succès éclatant.

Cette tactique a été caractérisée par le mot de « guerre d'usure ».

Ce mot désigne cette sorte de guerre dans laquelle l'ennemi est retenu devant des positions qui s'étendent sur une ligne très longue, et soumis incessamment à une série d'attaques continuelles qui le fatiguent et lui font perdre plus de monde qu'à ses assaillants.

Une guerre d'usure est profitable à l'un des adversaires de deux façons : ou bien si ses pertes sont beaucoup moins fortes que celles de l'ennemi, ou bien si l'offensive de l'ennemi est arrêtée pendant qu'il reçoit lui-même des renforts.

C'était là le double but que poursuivait le généralissime des armées françaises.

Les lignes ennemies, à la fin de novembre, s'étendaient de l'embouchure de l'Yser aux pentes du Jura, sur une longueur de huit

cents kilomètres, en suivant toutes les sinuosités de cette ligne.

Tout ce front était garni de tranchées.

L'armée française eut à fournir là un effort presque surhumain. Cet effort, elle le fournit sans le moindre fléchissement, malgré la dureté de la vie dans les tranchées pendant les mois d'hiver, au cours desquels, les pieds dans une eau glacée, les « poilus » offraient souvent l'aspect de véritables blocs de boue !

*

Heureusement, une grande partie du terrain, sur le territoire français, se prêtait à merveille à la guerre de tranchées. Évidemment, dans le pays plat à travers lequel coule l'Yser, le sol est marécageux et humide. Évidemment le sol crayeux de la région de l'Aisne y rend peu confortable l'existence dans les tranchées ; mais dans la terre légère de la vallée de l'Oise, au nord de la Champagne, les conditions sont déjà meilleures ; et les forêts de l'Argonne et des Vosges permettaient un confortable relatif dans l'installation, encore augmenté par la prodigieuse ingéniosité de nos soldats.

Dans ces conditions, non seulement le front français fut maintenu intact et ne put être percé par les efforts des Allemands, mais encore nos troupes exécutèrent de longues séries d'attaques qui ébranlèrent fortement la résistance de l'ennemi.

Ainsi il y eut des mouvements de progression effectués sur l'Yser ; il y eut l'avance au nord de Lens, avance qui se termina par la prise de Vermelles ; il y eut surtout, dans le nord de la Champagne, le grand mouvement effectué par l'armée du général de Langle de Cary. Cette avance amena l'artillerie française presque à portée de la ligne de chemin de fer établie derrière le front allemand. Au cours de ces combats, les Allemands eurent dix mille tués, deux mille hommes furent faits prisonniers ; deux régiments entiers de la Garde prussienne

furent anéantis.

En dehors de ces actions, dont le but principal fut d'épuiser l'ennemi, de l'user, en un mot, en le harcelant sans cesse, certains autres mouvements furent entrepris, presque tous, d'ailleurs, avec un plein succès, afin de s'emparer de positions présentant de l'intérêt au point de vue d'une offensive ultérieure. De ce nombre furent le combat des Éparges, dans la Woëvre, et le mouvement sur la rive gauche de la Moselle, à travers le bois le Prêtre. Ces deux opérations eurent comme résultat effectif de rétrécir la région saillante occupée par les Allemands à Saint-Mihiel et de menacer gravement les communications de l'ennemi avec ses réserves d'arrière. Telle fut encore l'avance que nos troupes des Vosges effectuèrent en rentrant en Alsace, d'une façon définitive cette fois, et qui les amena à vingt-cinq kilomètres de Mulhouse.

On prête au général Joffre un mot bien typique.

Quelqu'un demandait au généralissime ce qu'il allait tenter pour faire équilibre aux manifestations offensives que l'armée allemande renouvelle de temps en temps.

« Oh ! moi, répondit le général, *je les grignote.* »

Ce grignotage est, en effet, la meilleure manière de les dévorer.

*

Quelque important que fût le rôle joué sur le front même par les officiers et les soldats qui exposaient journellement leur vie au service de la France, il faut cependant reconnaître que la tâche la plus importante de toutes était accomplie en silence, en arrière du front, au grand quartier général et dans beaucoup d'autres centres répartis sur toute la surface de notre pays.

Au mois de novembre, notre généralissime possédait une armée

entièrement aguerrie, et que les combats du début avaient amenée à un grand degré de solidité et d'entraînement.

Mais les luttes des premiers mois avaient creusé de nombreux vides, aussi bien dans les rangs des hommes que dans les cadres d'officiers et de sous-officiers. Ces vides, il fallait les combler et maintenir les effectifs et les cadres à leur chiffre normal.

Il fallait, en outre, improviser des armées nouvelles, dont le besoin se faisait sentir par suite des nécessités de la stratégie sur le front même. Il était également indispensable d'assurer, et cela dans des proportions colossales, l'approvisionnement en munitions de l'infanterie et surtout de l'artillerie ; car la consommation de celle-ci atteignait plus de *cent mille obus par jour*. Il fallait donc organiser une fabrication, non seulement qui atteignît ce chiffre, mais encore qui le dépassât fortement.

L'histoire des temps qui se sont écoulés jusqu'à nos jours ne fournit pas d'exemple d'un aussi grand problème.

Pour résoudre ce problème, capital pour la réussite de la guerre, il ne s'agissait pas, bien entendu, d'utiliser des ressources déjà existantes, disponibles et organisées. La tâche du général Joffre était une réforme fondamentale de l'armée et une transformation nationale tout entière.

Cette tâche, il faut le dire bien haut, il lui a été possible de la mener à bonne fin grâce au peuple admirable de France.

Il est impossible, dans un espace aussi réduit que le cadre de cet ouvrage, d'exposer dans le détail toutes les mesures qui furent prises pour accroître la puissance de l'armée française. Qu'il nous suffise de rappeler que des contingents importants, jusqu'alors exempts de service, furent convoqués, que tous les réservistes furent incorporés, et que la classe 1915 était déjà sous les drapeaux avant la fin de 1914. En même temps, des mesures étaient adoptées en vue d'assurer l'appel

des classes plus jeunes,

Le résultat fut celui-ci : c'est qu'avant le printemps de 1915, les forces actives de l'armée française étaient largement augmentées, et que, au cours de l'été et de l'automne de la même année, elle aura pu disposer de réserves abondantes.

Le problème de l'équipement, de l'approvisionnement et des munitions était beaucoup plus difficile à résoudre ; il le fut cependant.

Dès le début de la guerre, on se rendit compte, en France, de la nécessité d'un véritable effort national. À cet effet, on utilisa pour la fabrication des obus et des munitions toutes les usines, toutes les fabriques, tous les ateliers dont l'outillage pouvait être employé à fabriquer le matériel de guerre. Les usines d'automobiles, les ateliers de construction mécanique, dans toute l'étendue du territoire français, se transformèrent en vastes fabriques de projectiles.

Le résultat fut que, dès le mois de mars, l'approvisionnement était de six cent pour cent ce qu'il était au commencement de la guerre, et que, au bout d'une année, il doit atteindre mille pour cent de ce chiffre.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette activité, c'est qu'elle ne fut pas le résultat d'un effort officiel, mais bien celui d'un effort général.

L'organisation et l'esprit qui animait le pays furent, pour la réalisation de ce plan, de très puissants auxiliaires. La gravité de la situation causée par la guerre et par l'invasion d'une partie de notre territoire fut vivement ressentie par la majorité de la population. Les classes ouvrières, comme les classes bourgeoises, en furent fortement émues ; et, dans les milieux travailleurs, il n'y avait aucune velléité de grève, même si l'on en avait eu les moyens.

Ensuite, grâce à l'obligation du service militaire égal pour tous, la crise des munitions fut résolue très simplement. Il ne fut pas besoin, pour l'État, de reprendre la direction des usines privées, ou de voter

des lois spéciales, comme cela dut être fait en Angleterre, où la conscription n'existe pas. La plupart des ouvriers étaient des soldats, soumis par conséquent, de ce chef, à la discipline militaire. Beaucoup de ceux qui avaient été mobilisés furent simplement rappelés dans leurs usines, de sorte que, de cette façon, il y eut le moins possible de gaspillage de compétences.

Les services accessoires des transports, de l'intendance, des ambulances ont, de leur côté, fonctionné à merveille. Nous avons dit précédemment les quantités de trains qui avaient circulé sur le réseau français, les effectifs totaux transportés par les automobiles, qui furent au nombre de plus de douze mille. En ce qui concerne le service médical, qu'il nous suffise de dire que, malgré les conditions très dures de la vie dans les tranchées, la mortalité a été moindre qu'en temps de paix ; exception faite, bien entendu, des cas de mort par suite d'accidents de guerre ou par suite de blessures.

*

On a pu dire justement que « la guerre révèle la nation à elle-même ».

Rien n'est plus juste que cette réflexion. Il a fallu la guerre pour que la France fût en mesure de s'apprécier à sa juste valeur. Elle semblait se donner à tâche de paraître légère, frivole, inconstante ; elle s'est montrée grave, persévérante et sérieuse.

Et si la guerre fait connaître la nation à elle-même, combien parfaitement aussi en révèle-t-elle le caractère à ses alliés !

Et ce résultat n'aura pas été le moindre ; car, jusqu'à présent, la France ne semblait prendre plaisir à contempler que ses défauts, et à dissimuler, comme à dessein, ses qualités fondamentales, pourtant si nombreuses et si solides.

Parmi ces dernières se trouve l'esprit d'économie, si fortement ancré dans notre population, et qui est la base de son épargne.

C'est là une des forces vives de la nation. On l'a bien vu quand il s'est agi de lui faire appel pour souscrire aux bons et aux obligations de la Défense nationale, destinés à fournir au Trésor public l'argent nécessaire à la continuation de la guerre. C'est par milliards que l'épargne française a donné son argent.

Et quand, plus tard, le Gouvernement a eu recours au peuple pour lui faire apporter à la Banque de France ses réserves d'or, là encore notre admirable population française s'est montrée à la hauteur des circonstances. L'or a afflué de toutes parts, depuis les riches coffres-forts jusqu'aux plus modestes bas de laine.

Non, un peuple qui a de telles qualités ne peut, ne doit pas être vaincu. Il doit vaincre, car il combat au nom du droit, de la justice et de la liberté.

*

L'effort qui a été fait et continué, pour maintenir la guerre d'usure, a donc été, en France, un effort unanime, auquel tous, suivant leurs moyens et leur situation, ont participé plus ou moins.

Il ne pouvait en être autrement chez une nation qui a la foi dans ses destinées suprêmes et la conviction ferme que la France mérite que l'on donne sa vie pour la défendre.

Dans les rangs de notre armée, toutes les classes sociales, tous les degrés de richesses sont étroitement confondus. Le prêtre y coudoie l'instituteur ; le riche propriétaire y voisine avec l'ouvrier des champs ; le banquier est à côté de l'ouvrier.

La discipline y est tout à fait particulière. Elle n'est pas basée, comme en Allemagne, sur la force brutale ; elle est faite toute

d'affection de l'officier pour le soldat, et de confiance du soldat dans l'officier.

Dans cette troupe démocratique, l'officier sera quelquefois le fils d'un ouvrier, le soldat sera souvent l'héritier d'une riche famille ou d'un grand nom : peu importe. Ils servent le même idéal, se dévouent à la même noble cause.

Il y a très peu de protocole dans l'armée française. Une sorte de familiarité respectueuse, d'ailleurs, règne entre les soldats et leurs officiers ; ce qui n'empêche pas la discipline réelle d'y être très forte, surtout en temps de guerre.

C'est que cette discipline, qui est la force des armées, s'impose par son essence même. On peut dire que si elle ne venait pas des rangs supérieurs de la hiérarchie, elle viendrait spontanément des rangs inférieurs ; et de la discipline ainsi conçue et ainsi réalisée résulte une affection réciproque et une passion de dévouement, une propension à l'héroïsme qui n'a son égale dans aucune autre armée de l'Europe ou même du monde.

Avant la guerre, des tendancieux, agents, heureusement inconscients, de l'influence allemande, prêchaient chez nous le pacifisme.

Mais il a suffi d'un geste de l'Allemagne menaçant nos frontières pour que le mouvement militaire se déclenchât tout à coup. Et le Français, qui croyait être ennemi de la guerre à la suite des discours qu'on lui avait tenus, s'est révélé un soldat admirable, plein de patriotique ardeur.

La France n'a pas besoin d'uniformes pompeux pour que ses armées soient splendides. Les généraux sont souvent, dans leurs vêtements, difficiles à reconnaître d'un simple soldat. Mais, malgré cela, l'autorité de tous les chefs s'impose par leur valeur même, et elle est faite de l'admiration, de l'estime et de la reconnaissance profonde que les soldats ont pour lui.

*

Dans cette guerre d'usure, la nation, avons-nous dit, prend sa part de l'effort commun. Il en est de même des nations alliées et, en particulier, de l'Angleterre.

Celle-ci nous a assuré, par ses flottes, la maîtrise de la mer, c'est-à-dire la porte ouverte à tous nos ravitaillements. Grâce à ses escadres, nous avons pu transporter sans risques nos troupes d'Afrique sur la frontière. Et si les sous-marins de nos ennemis, agissant en pirates et contre le droit des gens, coulent d'inoffensifs bateaux de commerce et tuent des femmes et des enfants, du moins, dans son ensemble, la mer reste-t-elle libre, et le transport de toutes les matières importées nécessaires à la nation est-il assuré.

De plus, l'Angleterre a fait un effort militaire énorme.

Pays libre, où le service militaire n'existe pas et où l'armée se recrute par engagements volontaires, elle a réussi à mettre sur pied, en y comprenant les puissants contingents des Indes, de l'Australie et du Canada, une armée de près de deux millions d'hommes » tous accourus volontairement sous les drapeaux du Royaume-Uni pour combattre à nos côtés l'ennemi abhorré de toute l'Europe civilisée.

Comme nous, les Anglais sont décidés à ne déposer les armes qu'après l'extinction absolue du barbarisme allemand. Comme nous, ils crient : « Jusqu'au bout ! »

Il en est de même de nos héroïques alliés les Russes, qui soutiennent, sur les frontières de Pologne, le choc formidable de soixante-dix corps d'armée. Le cadre de cet ouvrage, limité au récit des opérations des six premiers mois de la guerre en France et en Belgique, ne nous permet pas de nous étendre sur leurs opérations militaires ; mais eux aussi sont décidés à « aller jusqu'au bout ».

Il en est de même également des pays martyrs, la Belgique et la

Serbie, qui, les premiers à la peine, devront être, au grand jour du règlement de comptes, les premiers à l'honneur.

C'est donc dans cet esprit qu'un traité fut signé, quelque temps après l'ouverture des hostilités, entre les plénipotentiaires des nations alliées. D'après ce traité, celles-ci s'engageaient à ne pas conclure de paix séparée, mais seulement une paix dont les conditions seraient dictées par toutes les nations alliées, réunies dans une victoire commune.

Et depuis lors, ce concert des nations s'est augmenté par la collaboration de l'Italie à la lutte contre les barbares. Bientôt peut-être d'autres nations de l'Europe se joindront à nous dans le combat pour la Justice et pour le Droit méconnu.

*

Si l'on résume rapidement le résultat des cinq premiers mois de la guerre en France et en Belgique, voici à quelles constatations on arrive :

L'armée française est encore égale numériquement à ce qu'elle était le 2 août 1914, car toutes les unités ont été complétées, et tous les vides comblés.

La qualité des troupes s'est fort améliorée. Nos hommes font aujourd'hui la guerre comme de vieux soldats. Ils sont tous profondément imbus du sentiment de leur supériorité individuelle ou collective sur leur adversaire, et ils sont soutenus par la certitude de remporter la victoire.

Le commandement, renouvelé par des sanctions nécessaires, n'a commis, au cours des derniers mois, aucune des erreurs renouvelées et frappées dans le courant du mois d'août.

Notre approvisionnement en munitions d'infanterie et d'artillerie

s'est largement développé ; et l'artillerie lourde, qui nous manquait au début de la campagne, a été constituée et jugée à l'œuvre. Quant à notre aviation, elle est et demeure la première du monde.

L'armée anglaise reçoit, depuis le mois de novembre, de très nombreux renforts. Elle est beaucoup plus forte numériquement qu'au moment de son entrée en campagne. Les divisions des troupes de l'Inde ont achevé leur apprentissage de la guerre européenne.

L'armée belge est reconstituée à l'effectif de six divisions. Toujours pleine d'héroïsme, sous la conduite de son roi, elle est prête à tous les efforts pour reconquérir le sol natal.

Le plan allemand a enregistré *huit échecs* de haute portée. Ce sont :

L'échec de l'attaque brusquée projetée sur Nancy ;

L'échec de la marche rapide sur Paris ;

L'échec de l'enveloppement de la gauche de nos armées en août ;

L'échec de la bataille sur la Marne en septembre, terminé par la retraite sur l'Aisne ;

L'échec de l'enveloppement de notre gauche en novembre ;

L'échec de la percée de nos lignes sur l'Yser ;

L'échec de l'attaque par la côte sur Dunkerque et Calais ;

L'échec de l'attaque sur Ypres.

Dans cet effort stérile, l'Allemagne a épuisé ses réserves, et les troupes qu'elle a pu former, depuis, sont à la fois mal encadrées et mal instruites. Elle a perdu la plus grosse partie de ce corps de sous-officiers qui faisait la force principale de son armée, laquelle ne vaut que par le bloc des combattants et non par leur valeur individuelle.

L'arrêt des armées allemandes est donc fatalement condamné à se changer en une retraite définitive. Alors ce sera la libération de nos départements envahis, celle du territoire belge.

Et cette libération éclairera l'aurore de la victoire.

L'HÉROÏSME

L'atmosphère héroïque. — Les généraux : Le général de Castelnau. — Le général Pau. — Les enfants héroïques : Émile Desprez. — Le père remplaçant. — Les modernes d'Assas. — Le highlander sublime. — Les civils sont aussi des héros. — Lettres de combattants. — Lettre du tirailleur. — L'âme française et l'âme allemande.

L'histoire de cette guerre, l'histoire même réduite à celle de ses premiers mois, ne serait pas complète si l'on n'y joignait le récit des traits d'héroïsme qu'ont déployés nos soldats.

La France entière a vécu dans une véritable « atmosphère d'héroïsme ». Tout le monde se sentait, plus ou moins, capable des plus grandes actions.

Les actes d'héroïsme qu'il faudrait citer sont innombrables. Il n'est pas un corps d'armée, pas une division, pas une brigade, pas un régiment, pas un bataillon, pas une compagnie qui ne compte un ou plusieurs hommes, soldats ou officiers, cités à l'ordre du jour, soit à l'ordre du régiment, soit à l'ordre de la division, soit à l'ordre de l'armée.

Le nombre de ces citations a été tellement grand, que le Gouvernement a décidé la création d'un insigne spécial, destiné à récompenser les cités. Il a créé la *Croix de guerre*. C'est une *croix*, une vraie *croix* à quatre branches, la croix du Christ. Les branches sont séparées par deux épées croisées, et elle est suspendue à un ruban vert et rouge, identique à celui de la médaille de Sainte-Hélène que

portaient les « vieux de la vieille », ceux qui avaient fait les guerres du premier Empire. Le ruban est chargé d'un insigne spécial : étoile ou palme, suivant que la croix est décernée à un homme cité à l'ordre de la brigade, de la division ou de l'armée.

Déjà de nombreux officiers, sous-officiers et soldats ont obtenu cette distinction, la plus enviée de toutes. Déjà des drapeaux de régiments ont été décorés de la croix de guerre, et le président de la République est allé la remettre lui-même à S. M. Albert I^{er}, l'héroïque roi des Belges.

*

Commençons par les généraux et, à tout seigneur tout honneur, par le général en chef. Voici, d'après l'*Information*, le récit d'une de ses paroles :

Au cours d'un combat, il eut besoin de faire appel au dévouement des aviateurs. Il en demanda trois pour une mission importante, exigeant des hommes prêts à sacrifier leur vie. Toutes les mains se levèrent, et il fallut tirer au sort.

Les trois aviateurs désignés par le hasard sortirent du rang et restèrent seuls avec le général, qui leur expliqua ce qu'ils avaient à faire, en ne leur dissimulant pas le danger de leur mission. Les trois aviateurs saluèrent et se retiraient, quand le général en chef les rappela :

« Eh quoi ! leur dit-il, depuis quand des enfants qui vont peut-être à la mort n'embrassent-ils plus leur père ? »

Et les trois aviateurs se précipitèrent tour à tour dans les bras que le général, très ému, leur tendait. Puis, l'ayant embrassé, ils partirent, « heureux et fiers de cette sublime récompense. »

L'*Illustration*, d'ailleurs, a recueilli de lui, par la bouche d'un de

ses rédacteurs, un mot qui le définit tout entier.

Comme, faisant allusion à une victoire remportée par les Russes, le journaliste exprimait l'idée que la nécessité de se renforcer sur le front polonais contraindrait sans doute l'Allemagne de s'affaiblir sur le nôtre, le généralissime répondit simplement :

« Je ne tiens pas à ce qu'ils dégarnissent leur ligne ici. Les Russes avanceront plus vite. Ce que j'ai devant moi, *je m'en charge !* »

Forfanterie, dira-t-on ? Non ; conscience profonde d'une situation qu'on domine. Cet homme est bien celui qui, au lendemain de la victoire de la Marne, répondait aux félicitations de ses amis un mot empreint d'une grandeur romaine.

*

Après le général en chef, ses collaborateurs immédiats.

Voilà, d'après les *Annales*, un mot bien remarquable du général Pau.

On sait que le glorieux soldat est amputé d'un bras, qu'il a perdu en 1870, à la bataille de Wœrth : « la première manche aux Allemands, » comme il dit dans l'intimité.

C'était pendant les actions du début, en Alsace, à la fin d'août. Un zeppelin lance trois bombes dont l'une éclate près du général Pau, qui allait monter en automobile, et des éclats viennent traverser la manche vide de son bras coupé.

« Les maladroits ! s'écria le général ; ils reviennent sur du travail déjà fait ! »

Voici maintenant, d'après le *Temps*, le récit de la mort du général Bridoux, qui commandait un corps de cavalerie.

Le général venait de monter dans une auto, pour mieux se rendre

compte des opérations par lui-même, quand éclata une fusillade d'Allemands embusqués à cinquante mètres de là. Deux officiers, deux chauffeurs, sont tués net. Le général, grièvement atteint, est transporté dans une masure proche, et le médecin-major, accouru, s'aperçoit qu'il n'y a rien à faire.

Arrive le général Buisson. Alors le général Bridoux lui dit :

« Mon cher Buisson, mon brave ami, je meurs pour mon pays et j'en suis presque content, puisque cela va vous permettre d'exercer le commandement dont vous êtes si digne.

« N'oubliez pas que notre rôle est d'aller en avant, *toujours en avant*, et qu'il nous faut faire le plus de mal possible aux barbares qui veulent anéantir notre beau pays.

« J'ai confiance dans la victoire finale ; je regrette d'y avoir si peu contribué. Mais je suis content, car mon pays triomphera ! »

Le général Buisson lui répondit, et les deux hommes s'embrassèrent. Puis l'agonie commença. Cependant, au bout de dix minutes, le général Bridoux, mourant, rassembla ses dernières forces et prononça les paroles suivantes, qui furent les dernières :

« Je meurs avec joie pour mon pays. Dites au corps de cavalerie que le sacrifice de ma vie doit lui servir d'exemple ! »

Il expira ainsi, en consacrant à la France et à ses cavaliers sa dernière pensée.

Et que dire du stoïcisme antique dont fit preuve, par deux fois, l'un de nos plus glorieux chefs, l'un des plus beaux ouvriers de la victoire, le général de Currières de Castelnau, le sauveur de Nancy, le héros du Grand-Couronné ?

C'était le 20 août. Le général de Castelnau était entouré de son état-major, auquel il était en train de donner ses instructions minutieuses. Tout à coup entre un officier qui, la voix étranglée par l'émotion, dit

au général :

« Mon général, votre fils, le sous-lieutenant Xavier de Castelnau, vient d'être tué d'une balle au front en repoussant l'ennemi. »

Le général eut une légère secousse. Il resta silencieux une seconde ; puis, se tournant vers ses officiers :

« Continuons, messieurs. »

Ce trait, digne des Spartiates, est rapporté par le *Matin*. En voici un second, rapporté par le *Figaro*, et relatif encore au général de Castelnau :

Le 8 septembre, le fils aîné du général, le lieutenant Géraud de Castelnau, était grièvement blessé sur le champ de bataille. On le transporta auprès de son père. Sa blessure était extrêmement grave, et trois heures après avoir été atteint, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, le jeune officier rendit le dernier soupir.

Le général de Castelnau se pencha alors sur son enfant, l'embrassa, et, au milieu d'un douloureux et solennel silence, il dit ces mots :

« Va, mon fils ! Tu as la plus belle mort que l'on puisse souhaiter. Je te jure que nos armées te vengeront en vengeant toutes les familles françaises ! »

Et, ayant recouvert d'un mouchoir le visage de son enfant, il fit le salut militaire et se retira.

*

Voici maintenant l'histoire d'un héros de seize ans, racontée par le *Matin*.

Ce jeune héros s'appelle Talhouët. On parlait de la guerre, chez lui ; on ne parlait même que de cela. Un jour, sans rien dire, il partit. Un régiment passait ; il le suivit et alla sur le front. L'étape fut longue, le

petit la fit comme un vieux. Il dit alors aux soldats : « Je veux aller avec vous. Je m'appelle Talhouët et je suis de Paris. J'ai seize ans. »

Le capitaine arriva. On adopta Talhouët et on l'habilla.

Vint la bataille de la Marne. Une nuit, on dormait de son mieux, quand parut le capitaine :

« Un homme de bonne volonté, demanda-t-il. C'est pour faire une reconnaissance dans les tranchées ennemies. »

Le petit Talhouët se présente aussitôt :

« Choisissez-moi, mon capitaine. Je ne suis pas grand, je passerai mieux ! »

Et l'enfant passa, en effet. Trois Boches successivement le mirent en joue ; il les tua tous les trois. Mais, comme il regagnait son poste, il tomba dans un trou d'obus et se brisa le bras. Voilà pourquoi ce héros de seize ans était à l'ambulance du château de Chenonceaux.

Et voici, d'après le *Figaro*, un trait d'héroïsme véritablement admirable. C'est l'histoire d'un enfant de quatorze ans, Émile Desprez, racontée par M. Pauliat, sénateur du Cher.

À Lourches, village des plaines du Nord, les Allemands étaient entrés. Dans une maison, les barbares, ivres de genièvre, menaient grand tapage. Un lieutenant insultait la maîtresse du logis. Dans un coin sombre gisait un sergent français, blessé par un éclat d'obus. Excédé par les injures que cet officier adressait à une femme sans défense, le sergent saisit son revolver, visa et abattit l'odieuse brute, comme on abat un chien dangereux.

À coups de crosse, à coups de pied, le malheureux sergent fut traîné dehors et conduit dans un groupe de quinze mineurs qui, accusé par les Prussiens d'avoir tiré sur eux, allaient être mis à mort.

Deux par deux, les mineurs étaient conduits devant le peloton d'exécution et fusillés aussitôt. Le sergent, tremblant de fièvre, vit

passer le jeune Desprez et lui demanda de lui apporter de l'eau pour calmer sa soif.

Le gamin s'empressa et rapporta l'eau ; mais le capitaine allemand l'aperçut. Cramoisi de fureur, il se précipita sur l'infortuné garçon, l'assomma à coups de plat de sabre, le piétina à coups de botte.

« Tu seras fusillé ! » hurla-t-il.

Et l'enfant fut jeté, d'un poing impitoyable, suivie sergent agonisant.

Le tour du gamin arriva. On lui banda les yeux, et on le fit agenouiller devant les fusils. Mais le capitaine allemand, bourreau raffiné, eut un sourire cruel. Il n'ordonna pas le feu ; il dénoua le bandeau du petit et lui dit :

« Tu peux avoir la vie sauve à une condition : prends ce fusil, couche en joue le sergent et tue-le. Il te demandait à boire, tu vas lui envoyer du plomb. »

Crânement le gamin prend le fusil sans trembler, épaule l'arme, la dirige contre la poitrine du sergent. Mais soudain il fait volte-face, sans abaisser son arme. Le coup part, et, foudroyé, le capitaine barbare s'effondre, tué à bout portant.

L'héroïque enfant fut aussitôt lardé de coups de baïonnette et criblé de balles.

*

Voici quelques traits d'héroïsme accomplis par des soldats.

Le premier fait penser au dévouement du chevalier d'Assas. Le sergent Jacobini, d'un régiment d'infanterie, était placé, pendant la nuit, aux avant-postes, quand il aperçut des ombres qui s'avançaient dans sa direction. Il s'avança seul, pour ne pas exposer ses hommes, et se trouva soudain entouré et désarmé par des Allemands. Un

officier le menaça de mort s'il ouvrait la bouche.

Mais Jacobini, sans hésiter, cria : « Feu, mes enfants ! Ce sont les Allemands ! »

En même temps il se jeta sur le sol.

Une salve des avant-postes français tua l'officier allemand et la plupart des hommes qui étaient avec lui ; et le brave sergent, indemne, put s'échapper et rejoindre son détachement.

Et cet autre héros, ce zouave fait prisonnier par des Allemands en Belgique ! Il faisait partie d'une troupe de prisonniers français que les Allemands poussaient devant eux pour s'en faire une couverture. Nos hommes, voyant des uniformes français, ne tiraient pas. Alors le zouave s'écria :

« Mais tirez donc, nom de nom ! Ce sont des Boches ! »

Les Français firent alors un feu de salve, couchant tous les Allemands ; mais, hélas ! parmi eux leur héroïque camarade, dont le dévouement leur avait permis de déjouer le piège de l'ennemi.

Ce fait est à rapprocher de l'exploit accompli par le sous-lieutenant de Nompré de Champagny, du 14^e régiment de hussards. En reconnaissance avec huit cavaliers, le 14 août 1914, et rencontrant un peloton de cavaliers allemands qui tentait de s'opposer à sa mission, il n'hésita pas à charger. Atteint de trois coups de lance, dont un le privait de l'usage de sa main gauche, il n'en réussit pas moins à repousser les ennemis et à poursuivre sa mission, grâce au dévouement du trompette Martin, qui vint courageusement à son aide en dirigeant le cheval de son officier et en tuant de sa propre main l'officier commandant le peloton ennemi, qui menaçait son chef.

Voici un admirable exemple de dévouement d'un tirailleur tunisien.

Le 30 août 1914, le soldat Merzouk ben Embarek, du 4^e tirailleurs, voit son lieutenant blessé tomber à cent cinquante mètres des lignes

ennemies. Abandonnant un blessé qu'il transportait et qui venait d'être tué dans ses bras, il s'élance vers son officier, l'enlève et le porte, sous une pluie de balles, sur une distance de deux cents mètres. Resté tout seul avec son lieutenant blessé, il réussit à le conduire à l'ambulance, après six heures de marche à travers un pays occupé et déjà parcouru par l'ennemi.

Et le cavalier Mazille, du 3^e hussards ! Chargé d'apporter un renseignement de la plus haute importance, il s'est lancé hardiment à travers les troupes allemandes qui occupaient le pays, a essuyé une volée de mitraille, a eu son cheval grièvement blessé sous lui. Malgré cela, imperturbablement, il continue sa route au milieu des projectiles et arrive jusqu'à ses officiers, où son cheval meurt en même temps qu'il remettait ses renseignements.

Le marsouin Falches, lui, a fait autre chose. Le 23 octobre 1914, il ramène quatre prisonniers allemands qu'il a faits à lui seul et qu'il pousse devant lui, les mains liées derrière le dos. On lui décerne, pour ce fait, la médaille militaire. Et le 28, on lui donne la croix de la Légion d'honneur pour avoir pris, puis enroulé autour de son corps un drapeau bavarois, et, malgré des blessures graves, l'avoir gardé pour le remettre à ses chefs.



Le général Joffre décore des officiers et soldats dans la vallée de Thann.

*

Roger Gsell, âgé de dix-sept ans à peine, fils d'Alsacien, se battit successivement en Belgique, sur la Marne, et enfin à la bataille de l'Yser. Blessé à Dixmude à la jambe, au bras et sur différentes parties du corps, il a succombé à l'hôpital de Saint-Nazaire, malgré tous les soins dont il fut entouré. Sa mère était accourue. Désespérée, elle craignait que son fils ne lui reprochât d'avoir consenti à son engagement. Elle lui demanda : « Voyons, mon enfant, si c'était à refaire, t'engagerais-tu encore ? » Et l'enfant héroïque répondit : « N'en doute pas, mère ! »

Quelques instants avant sa mort, il fit, en pleine connaissance, ses adieux à ses camarades de salle, remercia ceux qui l'avaient soigné, et chanta la *Marseillaise* jusqu'à son dernier souffle.

À Lombartzyde, les zouaves, on le sait, furent héroïques.

L'un d'eux, agent de liaison, sort avec un ordre à porter et tombe foudroyé. Un de ses camarades a un geste spontané ; il s'élance, saisit l'ordre et le porte.

Un autre, un cycliste du colonel, a une jambe broyée par un obus. Il se traîne pourtant jusqu'au poste de commandement et dit, en mourant : « Je suis f... ichu ; *je vous demande seulement de dire chez moi que je suis mort proprement !* »

Voici, d'après l'*Écho de Paris*, un acte de dévouement admirable :

Dans la ville de B..., à l'hôpital installé au Grand-Hôtel, un blessé doit être amputé. Mais il est si faible, que le chirurgien hésite :

« Si seulement on pouvait lui rendre du sang ? »

Un autre blessé, un Breton, a entendu.

« S'il ne faut que cela, me voilà, dit-il, je suis prêt. »

La transfusion se fait. Le personnel de l'hôpital, ému par le dévouement de ce blessé qu'on sait très pauvre, se cotise, quête discrètement ici et là et recueille cinq cents francs, qu'on se réjouit de lui offrir. Quelqu'un arrive un jour près du lit, parle du service rendu, remercie et offre l'argent. Le Breton refuse :

« Allons donc ! *je donne mon sang, je ne le vends pas !* »

Nous trouvons dans la *Presse* le récit touchant que voici, fait par un médecin militaire :

Il s'agit d'un nommé Meunier, qui n'était plus de la première jeunesse et qui avait été soigné pour une blessure au pied. Ce ne fut que quand il quitta l'hôpital, qu'on sut qu'il avait cinquante-quatre ans. Et voici ce que dit cet homme :

« Ils m'ont tué mon gosse, un beau garçon qui était parti pour la guerre, pour le *front*, comme on dit dans les dépêches. Il m'avait dit

qu'il reviendrait sergent. Le sergent Meunier ! ma foi, cela sonne bien, et peut-être qu'il aurait gagné la médaille militaire. Il était si heureux de partir ! Il ne devait pas revenir, mon grand gosse !

« Alors, puisqu'il était tombé, j'ai demandé à le remplacer. Je me suis engagé. À cinquante-quatre ans, j'avais bon pied, bon œil. Les Boches m'ont laissé bon œil ; quant au bon pied, les majors se sont chargés de me le rendre.

« Et maintenant j'espère qu'on ne va pas me faire mourir dans un dépôt : j'ai à venger le petiot *et à répondre pour lui à l'appel !* »

N'est-ce pas simplement admirable ?

*

Le journal *Excelsior* nous raconte le fait suivant : Un colonel, un vieil Alsacien, dans la forêt de Bolante, en Argonne, tombe avec deux officiers. Il est atteint d'une balle en pleine poitrine.

Sous le feu, on réussit à emporter les trois blessés. Le colonel est très affaibli, il souffre beaucoup. La balle a fait un petit trou insignifiant dans la poitrine et est ressortie par le dos ; mais, sur son chemin, elle a fait de grands ravages. Le blessé ne sent pas sa plaie antérieure et s' imagine avoir été touché dans le dos. Triste, presque honteux, il dit à voix basse au médecin-major :

« Comment ai-je fait mon compte pour être blessé dans le dos ?

— Comment ! dans le dos, mon colonel ? Mais vous avez bel et bien été touché en pleine poitrine. La balle est ressortie par derrière. »

Immédiatement, l'énergique figure du vieux colonel alsacien se décontracte, et il dit, en poussant un soupir de satisfaction :

« Ah ! *j'aime mieux celai* »

Voici un autre mot admirable, que nous trouvons rapporté dans les

Annales :

M. de X... appartient à une famille illustre, qui lui a donné une belle fortune et un beau nom. Il part. Des éclats d'obus lui fracassent l'épaule, et le chirurgien juge nécessaire l'amputation du bras. À vingt-cinq ans, martyrisé, mutilé, le malheureux infirme se plaint-il de son sort ? Non ; il conserve la sérénité la plus touchante. Et, comme il lisait dans le regard de son infirmière une pitié infinie, alors qu'elle essayait de le consoler, il dit avec simplicité : « Il vaut mieux que cet accident soit arrivé à moi qu'à un pauvre homme qui aurait eu besoin de son bras pour travailler ! »

Cette réponse est à rapprocher de celle, si crânement française, d'un capitaine d'artillerie, réponse que nous trouvons dans le *Journal*.

Un éclat de shrapnell avait atteint le capitaine à la tête et lui avait crevé l'œil gauche.

« Un œil crevé ! la belle affaire ! J'en serai quitte pour porter monocle ! »

Et, dans la même feuille, nous relevons encore l'histoire du caporal Clavier, du 152^e. Frappé d'une balle qui lui avait coupé l'index de la main droite, son commandant lui fait remarquer qu'il ne pourra plus tirer. Mais il répond aussitôt :

« Mais si, mon commandant ; je tirerai avec un autre doigt ! »

Le *Gaulois* nous raconte une mort vraiment héroïque, celle d'un petit fantassin. Gravement blessé, il était dévoré par la fièvre.

« J'ai soif, » dit-il.

Un camarade lui tend une gourde, à laquelle il boit avidement. Il lui dit alors :

« Mets-moi au pied de ce grand chêne... Donne-moi une baïonnette... Merci !... »

Les yeux levés vers le ciel, tenant la baïonnette comme une croix, tel le chevalier Bayard, il balbutie une dernière prière.

Tout à coup un bref soubresaut l'agite : c'est la fin. Il s'incline sur le côté et, dans un dernier râle, laisse tomber ces paroles :

« Je meurs bien... *Guillaume saurait pas... mourir comme ça !* »

*

Nos tirailleurs sénégalais aussi font de l'héroïsme. Témoin le fait suivant, raconté par le *Journal* :

Le brave en question s'appelle Moussa. Il sert comme ordonnance d'un général dont tout le monde connaît la svelte et élégante silhouette, et qui, dernièrement encore, commandait avec succès au Maroc.

Ces jours derniers, Moussa avait reçu l'ordre de se trouver avec l'automobile de son chef, et avant la nuit, dans un village occupé par nos avant-postes.

« Et surtout, sois exact ! lui dit son général, qui l'avait ramené d'Afrique.

— Moi, répondit-il, y a pas moyen être retard ! »

Effectivement il se trouva au rendez-vous, le général aussi. Celui-ci arrivait, lorsque son auto stoppa. Moussa vivement descendit de voiture, et, tout joyeux, s'écria :

« Mon général, ti vois, moi y en a fait guerre tout seul ! »

L'officier jeta un coup d'œil sur sa limousine ; elle était bondée de capotes, de sabres, de lances.

« Mais où as-tu pris tout ça ? » demanda-t-il étonné.

Alors Moussa, toujours riant et montrant ses dents blanches, raconta que, pendant qu'il se dirigeait sur le village où on lui avait prescrit de

se trouver, il avait tout à coup aperçu quatre uhlands qui barraient la route. Ils étaient à quatre ou cinq cents mètres.

« Moi, dit-il, y avait promis mon général pas être retard. Y avait pas moyen rester derrière ! »

Moussa avait donc arrêté l'auto, pris son fusil et, sans se presser, tranquillement, il avait visé. En quelques secondes, les quatre uhlands et leurs montures furent à terre.

« Y en a bon ! » s'écria Moussa.

Il remit l'auto en marche ; mais, en passant près des Allemands qu'il avait si proprement descendus, il quitta son volant pour un instant, et, en bon nègre, prit les capotes des uhlands, leurs armes, leurs harnachements, et empila le tout dans la voiture.

« Toi y a content, mon général ? » questionna Moussa radieux.

L'officier ne répondit pas, mais il serra énergiquement la main du brave Sénégalais.

Voici une autre histoire racontée par l'*Intransigeant* :

Il s'agit encore d'un Sénégalais, cuisinier, qui tranquillement, sous une pluie d'obus, s'avancait pour ravitailler ses camarades dans la tranchée. Sur la tête la marmite à soupe, dans une main la casserole à rata, dans l'autre le café, il marche. Les soldats lui crient : « Couche-toi donc, abruti ! » Rien n'y fait. Il marche toujours, et, quand il arrive près de ses camarades, il dit tout simplement :

« Moi y a pas peur ! obus pas entrer dans peau noire ! »

*

Nos alliés les Anglais ont, eux aussi, fait leurs preuves d'héroïsme. Voici une anecdote rapportée par le *Times* et qui relate la belle mort d'un soldat indien.

Wariam Singh était en permission quand son régiment fut mobilisé. Par une nuit très chaude il était assis près de la fontaine, quand arriva l'ordre du départ. On allait, en Europe, se battre contre une certaine race d'hommes blancs, Il fit alors spontanément le serment que, quoi qu'il pût arriver au cours de cette guerre, il ne reculerait jamais.

Posté, un jour, en première ligne et ayant à faire manœuvrer une mitrailleuse, il dut, ainsi que son bataillon, résister à une vigoureuse attaque. À un certain moment, les Allemands ayant envahi les tranchées de gauche et celles de droite, la ligne anglaise fléchit ; deux officiers venaient d'être tués, quand arriva l'ordre formel de battre en retraite. Pressé de suivre le mouvement, Wariam Singh déclara :

« Je ne peux pas, j'ai *juré*. »

Et, stoïquement, il demeura seul à côté de sa mitrailleuse, qu'il continuait à manœuvrer.

Bientôt, dit le blessé qui a raconté cet exploit, les corps des Allemands jonchaient le sol autour de lui « comme les cailloux dans le lit d'un torrent ».

Mais l'ennemi revint en force, et l'Indien fut tué. On retrouva son corps allongé au pied de sa mitrailleuse, au milieu des cadavres ennemis.

Wariam Singh avait tenu serment.

Le *Mémorial de la Loire* raconte le trait d'héroïsme suivant, dont un highlander fut le héros.

Cent cinquante soldats écossais étaient chargés de tenir le passage d'un pont. Soudain les Allemands, embusqués derrière un bois, ouvrent le feu, et une force ennemie, beaucoup plus considérable que celle des Écossais, se précipite vers le pont.

Malgré une défense énergique, tous les soldats succombèrent sous le nombre ; tous furent tués, à l'exception d'un seul qui, chargeant sur

ses épaules le seul canon Maxim dont disposât la petite troupe, le transporta à l'extrémité du pont et, bravement, fit face à l'attaque allemande. Tranquillement assis sur la crosse de sa pièce, il tira, tira,... jusqu'à ce qu'à son tour il tombât mort.

Mais son magnifique dévouement n'avait pas été inutile. Les Allemands avaient été retardés suffisamment pour que des renforts vinssent leur donner la chasse avec succès.

Le corps de l'héroïque highlander, relevé après le combat, ne portait pas moins de trente blessures ! N'est-il pas admirable de voir se renouveler l'exploit classique d'Horatius Coclès ?

Enfin, nos alliés, s'ils ont toujours le courage à toute épreuve, y joignent souvent l'humour. Témoin cette anecdote, rapportée par le *Daily Mail*.

Un calme relatif régnait dans les lignes anglaises. On tirait de temps en temps sur les têtes allemandes qui apparaissaient au-dessus des tranchées ennemies ; mais, rendus prudents par l'expérience acquise, les Boches demeuraient presque invisibles.

C'est alors qu'un officier anglais eut recours au stratagème suivant. Se servant de ses mains comme d'un porte-voix, il s'écria d'un ton formidable :

« Garçon ! »

Le résultat ne se fit pas attendre. Deux cents têtes de Boches apparurent au-dessus des tranchées et furent immédiatement saluées par une grêle de balles, qui privèrent l'empire d'Allemagne de quelques douzaines d'estimables garçons de café ou de restaurant.

*

À côté des traits d'héroïsme, il y a les manifestations, bien françaises, d'audace et d'audace gauloise. En voici un que nous

empruntons au *Larousse mensuel* :

Le capitaine de Radowitz, fils de l'ancien ambassadeur d'Allemagne à Madrid et délégué à la conférence d'Algésiras, a été fait prisonnier dans des circonstances vraiment peu glorieuses pour lui.

L'escadron du capitaine de Radowitz s'était, au cours d'une reconnaissance, aventuré si près des lignes françaises, que son effectif avait été fort réduit. Les survivants, errants et affamés, s'étaient réfugiés dans un bois.

Un brigadier de cuirassiers français, avec deux hommes, suivait la lisière de ce bois, quand il en vit sortir un capitaine, deux officiers et une dizaine d'hommes qui, tous, levaient les bras en l'air pour se rendre. C'étaient le capitaine de Radowitz et ses soldats.

Le brigadier, justement méfiant, les fit coucher en joue par ses deux hommes et mit lui-même revolver au poing ; puis il exigea que les ennemis jetassent leurs armes. Et l'officier allemand, imité par ses compagnons, envoya loin de lui sabre et revolver.

« Voulez-vous, proposa le capitaine, qui parlait un excellent français, que je descende de cheval et que je me couche par terre ?

— C'est cela. Couchez-vous par terre. »

Et, leur capitaine en tête, tous les cavaliers allemands, abandonnant leurs chevaux, se mirent dans cette humble posture.

Les trois cuirassiers s'approchaient pour capturer ce groupe d'ennemis, quand ils virent sortir du bois d'autres cavaliers allemands, démontés et déjà sans armes, qui vinrent rejoindre leurs camarades.

C'est ainsi que trois cuirassiers français ramenèrent à leur lieutenant ravi un capitaine, deux officiers et une cinquantaine de uhlands, sur lesquels on trouva de huit à neuf cents cartouches.

*

Pendant que, sur le front, les militaires redoublent d'héroïsme, les civils ne restent pas en retard. Eux aussi ont, en maintes circonstances, fait preuve d'une grandeur d'âme admirable.

Rappelons d'abord la mort du compositeur de musique Albéric Magnard. Il vivait, très retiré, dans son domaine de Baron, dans l'Oise, quand les Allemands occupèrent le pays. Deux d'entre eux voulurent envahir sa propriété ; il s'y opposa. Et devant l'insistance des Allemands qui le menaçaient, Albéric Magnard saisit un revolver et tua les deux soldats ennemis. Inutile de dire qu'il fut massacré aussitôt.

Quelle plus tragique fin, également, que celle du maire de Senlis, M. Odent !

Les Allemands avaient envahi la coquette petite ville. Sous le prétexte mensonger que des civils avaient tiré sur leurs troupes, le maire de Senlis est arrêté à l'hôtel de ville et emmené par les soldats. Pendant qu'on l'entraîne, le secrétaire de la mairie le rejoint auprès de l'hôtel du *Grand-Cerf* et lui propose d'aller chercher les adjoints.

« C'est inutile, répond M. Odent ; ce sera assez d'une victime ! »

Conduit à Chamant, le magistrat, pendant le trajet, est l'objet de brutalités odieuses. On lui arrache ses gants, pour les lui jeter au visage ; on lui prend sa canne, et on l'en frappe violemment à la tête. Enfin, vers 11 heures, on le fait comparaître devant trois officiers, L'un d'eux l'interroge et persiste à l'accuser d'avoir tiré ou fait tirer sur les Allemands ; il lui annonce finalement qu'il va mourir.

M. Odent s'approche alors de ses compagnons de captivité, leur remet ses papiers, son argent, leur serre les mains et, très dignement, leur fait ses adieux.

Il revient ensuite près des officiers. Sur l'ordre de ceux-ci, deux

soldats l'entraînent à une dizaine de mètres et le tuent de deux balles dans la tête. Les meurtriers creusent ensuite légèrement le sol et jettent sur le cadavre une couche de terre si mince, que les pieds n'en sont pas recouverts. Quelques heures auparavant, à deux cents mètres de là, six autres habitants de Senlis avaient déjà été fusillés et enterrés.

Et quel plus bel exemple de courage civique que celui qu'a donné, à Soissons, M^{me} Macherez !

Veuve d'un sénateur, M^{me} Macherez a soixante-trois ans. Quand les hordes allemandes parurent au début de septembre, M^{me} Macherez n'hésita pas à prendre en mains la direction des affaires municipales de la ville de Soissons.

En cette qualité, grâce à son énergie et à sa présence d'esprit, le sac et l'incendie de la ville purent être évités. Pendant les douze jours que dura l'occupation ennemie, elle organisa les réquisitions, traitant, discutant avec le gouverneur allemand, obligeant celui-ci à se contenter d'exigences modérées et à respecter les besoins de la population civile. En dépit des exactions de l'ennemi, elle assura l'alimentation des petits enfants à l'aide du lait et continua, comme auparavant, à diriger la Croix-Rouge.

Quand les troupes anglaises eurent chassé les Allemands de la ville, M^{me} Macherez demeura « mairesse » de Soissons, restant à son poste malgré le bombardement, qui depuis lors n'a pas été interrompu un seul jour. Trois fois sa maison particulière fut touchée par des projectiles allemands. Un jour, un obus tomba pendant le déjeuner, démolissant une aile de la maison. M^{me} Macherez, posant sa serviette, sortit pour aller voir ce qui se passait. En revenant au bout d'un instant, elle dit ces simples mots : « Il y a peu de dégâts, » et elle continua tranquillement son déjeuner.

À l'occasion des visites des avions allemands sur Paris, la

population de la capitale a été admirable. On cite, entre autres, ce mot d'une petite fille du peuple qui avait vu l'avion s'éloigner, puis revenir sur sa route, et qui s'écria :

« Chouette ! il revient ! »

On sait que, au cours d'un de ces criminels attentats, parmi les victimes qui furent faites par les aviateurs allemands se trouva une petite fille, Denise Cartier, qui eut la jambe broyée et dut subir l'amputation. Son premier cri, quand on la transporta à l'hôpital, fut celui-ci :

« Surtout, ne dites pas à maman que c'est grave ! » Plus tard, elle reçut un grand nombre de lettres et même le montant d'une petite souscription qui fut organisée pour elle par l'*Écho de Paris*. Elle répondit : « Si j'ai été courageuse, je sais bien qu'à ma place toutes les petites filles de France en auraient fait autant. Mais je suis encore contente, dans mon malheur, d'avoir donné ma jambe à la France ! »

Enfin, l'étranger lui-même s'est montré héroïque, en servant sous les plis de notre drapeau. Qu'il suffise de rappeler la mort glorieuse de deux des cinq petits-fils de Garibaldi, le lieutenant Bruno Garibaldi et l'adjudant Constantin Garibaldi, tombés dans les Vosges en défendant la cause française, véritables précurseurs de l'alliance italienne.

*

Ces sentiments d'héroïsme, qui se manifestent, au front, par des actes glorieux, éclatent dans les correspondances admirables que les combattants envoient à leurs familles et en reçoivent.

Voici une lettre, publiée par la *Liberté*, et qui est adressée au lieutenant-colonel Rousset, professeur à l'École de guerre et auteur de *l'Histoire de la guerre de 1870*.

« Mon colonel,

« Il y a dix ans, j'étais élève chez les Oratoriens, au collège de Saint-Lô. On nous avait lu votre belle *Histoire de la guerre de 1870*. Cette lecture s'était tellement emparée de notre esprit, que nous vivions en imagination toutes les phases de la douloureuse aventure. Mais en même temps germait en nos cœurs plus que l'espoir, la certitude que la revanche était proche et que nous aurions l'honneur d'y prendre part. Nous nous y entraînions déjà. Si l'un de nous, en promenade, se disait fatigué, on le plaignait quelque peu : « Tu en verras d'autres, lui disait-on, quand nous serons outre-Rhin ! » L'heure a sonné. Nous n'en avons nullement été surpris, nous l'attendions.

« Engagé volontaire, j'ai été versé au 136^e d'infanterie, en garnison à Saint-Lô, précisément. Dix ans plus tard, j'ai parcouru les mêmes routes, escaladé les mêmes pentes boisées, mais cette fois sac au dos, le fusil sur l'épaule et pour le bon motif. Il me semble qu'entre hier et aujourd'hui il n'y a aucune solution de continuité. Et, de fait, il n'y en a pas. Je sens bien que je n'ai vécu que pour cette minute-là, et c'est votre *Histoire de la guerre*, mon colonel, qui me hante toujours.

« Mon instruction militaire est achevée. Je pars lundi pour le front. J'ai tenu, mon colonel, à vous adresser auparavant l'hommage de ma reconnaissance. C'est une dette que je paye. Et maintenant, nous allons tâcher de mettre à profit les leçons que nous reçûmes de vous. Nous allons tâcher d'être dignes de la France.

« L. G. »

*

Mais est-il rien de plus émouvant que les lettres trouvées sur les

morts pour être envoyées à leur famille après le sacrifice de leur vie ?

En voici une, publiée par le *Petit Parisien* :

« Mes chers parents,

« Je vous écris ces mots en pleine connaissance, avant d'avoir encore vu le feu.

« Quand ils vous parviendront, chers parents, j'aurai peut-être payé de ma vie la défense du sol de la patrie, comme tant d'autres, d'ailleurs !

« Cette mort vaut bien l'agonie d'un fils dans un lit de douleur. Qu'elle vous console, au lieu de vous affliger !

« Puisse cette terrible guerre vous assurer à tous, cher père et chère mère, une longue et tranquille vieillesse, dans un pays rajeuni et meilleur, parmi ma chère Jeanne, mon cher René et ma petite Marguerite !

« Dans le cas où cette lettre devrait vous arriver après ma mort, je vous prie, chers père et mère, de me pardonner les petites peines que j'ai pu vous causer jadis.

« Au moment où je vous dis ces mots, je vois un chasseur à pied qui revient blessé au bras. Tout le monde l'entoure et le félicite.

« Et maintenant, chers parents, adieu du fond de mon cœur. J'emporte votre portrait dans ma pensée en partant au combat. Encore une fois merci (*ici, deux lignes effacées*) de tout ce que vous avez fait pour moi, dans mon enfance et ma jeunesse. Et vive la France !

« ALBERT DOUET. »

Quant à la lettre suivante, publiée par la *Liberté*, trouvée dans le

carnet d'un lieutenant tué à Vermelles, le 15 octobre 1914, elle est un modèle de noblesse et de tous les sentiments qui honorent le cœur humain. L'auteur, dans la vie civile, était agrégé de l'Université. La lettre est adressée par le lieutenant à sa jeune femme.

« Ma chérie,

« J'écris à tout hasard cette lettre, car on ne sait pas... Si elle t'arrive, c'est que la France aura eu besoin de moi jusqu'au bout ! Il ne faudra pas pleurer ; car, je te le jure, je mourrai heureux s'il me faut donner ma vie pour elle.

« Mon seul souci, c'est la situation difficile où tu te trouveras, toi et les enfants. Comment pourras-tu assurer le sort des bébés et le tien ? Tu peux heureusement compter sur ton ancienne situation de professeur et sur l'entier concours de tous les miens. Que je voudrais donc être sûr que l'on pourra trouver un arrangement possible !

« De l'éducation des petites, je ne suis pas inquiet : tu sauras la diriger comme je l'aurais fait moi-même. J'espère qu'elles pourront se créer la situation indépendante que je comptais leur assurer si j'avais vécu. La seule grosse difficulté sera Zette, car il te sera difficile, sinon impossible, de vivre à Paris. Je voudrais que tu discutasses la situation avec M^{me} L..., et je suis sûr d'avance que tu feras pour le mieux. Tu embrasseras pour leur papa les chères petites ; tu leur diras qu'il est parti pour un long, très long voyage, sans cesser de les aimer, de penser à elles, et de les protéger de loin. Je voudrais que Cotte au moins se souvînt de moi... Il y aura aussi un petit bébé, tout petit, que je n'aurai pas connu. Si c'est un fils, mon vœu est qu'il soit un jour médecin, à moins cependant qu'après cette guerre la France n'ait encore besoin d'officiers. Tu lui diras, quand il sera en âge de comprendre, que son papa a donné sa vie pour un grand idéal :

celui de notre Patrie reconstituée et forte.

« Je crois que j'ai dit l'essentiel. Au revoir, ma chérie, mon amour. Promets-moi de n'en pas vouloir à la France, si elle m'a voulu tout entier. Promets-moi aussi de consoler maman et papa, et dis bien aux petites filles que leur père, si loin soit-il, ne cessera jamais de veiller sur elles et de les aimer.

« Nous nous trouverons un jour réunis, je l'espère, auprès de Celui qui guide nos existences et qui m'a donné auprès de toi et par toi un tel bonheur.

« Au revoir, au grand revoir, le vrai. Sois forte.

« Ton JEAN. »

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver plus belle expression de sentiments plus élevés. Comme c'est Français, du commencement à la fin ! Quelle noblesse, quelle délicatesse, quelle pureté de pensée et d'expression ! C'est bien la lettre d'un héros.

Voici, telle que la reproduit l'*Écho de Paris*, une lettre d'adieu d'un père de famille qui écrit à ses enfants en prévision de sa mort :

« Mes chers enfants.

« Je suis, depuis le début de la guerre, à cette date, 11 novembre 1914, en parfaite santé. Voyant la partie que nous avons engagée assez périlleuse, je profite d'un moment de répit pour tracer ces quelques lignes qui ne sont pas destinées à vous effrayer ; car, soyez-en certains, votre bon papa, qui a déjà tant dû souffrir, sera mort quand vous aurez l'occasion de lire ce papier, mais mort en vrai Français, en bon Français, en sauvant l'honneur de la patrie, votre honneur à vous aussi, celui de tous les nôtres, et en même temps pour le pays ; mort comme tout bon Français doit mourir lorsque, comme en

ce moment, la patrie est dangereusement envahie et souillée par des misérables qui nous bombardent et nous massacrent journellement.

« Priez, chères petites ! Vous savez combien je vous aime. Quoique absent, je ne vous abandonne pas, je serai toujours avec vous.

« Ce que je vous recommande surtout, mes chères enfants, c'est d'être gentilles avec tout le monde, bonnes pour vos parents, et surtout, ce que je vous recommande particulièrement, c'est de veiller à ce qu'on ne fasse pas de misère à votre Mémé, la vraie maman de votre père, qui, comme lui, a beaucoup souffert. Aussi, s'il le fallait, chères petites, sachez souffrir aussi et porter fièrement et glorieusement le nom de votre bon papa, mort en défendant son pays.

« Fait en Belgique, le 11 novembre 1914, dans une tranchée à Bœsinghe. Votre papa qui cependant vous aime beaucoup, mais qui, s'il le faut, donnera vaillamment sa vie.

« X...

« Priez pour moi. »

Ce héros a été tué le même jour.

Nous ne pouvons pas résister au désir de reproduire la lettre suivante, publiée par le *Matin* :

« Chers parrain et marraine,

« Je vous écris à vous pour ne pas tuer maman, qu'un pareil coup surprendrait trop. J'ai été blessé le 29 septembre, devant Saint-Hilaire-le-Grand. J'ai deux blessures hideuses, et les majors ne me le cachent même pas.

« Prévenez donc mes parents le mieux que vous pourrez ; qu'ils ne

cherchent pas à venir à Suippes, ils n'en auraient sûrement pas le temps. Adieu, cher parrain, chère marraine, chers parents, chers cousins, vous tous que j'aimais. Vive la France !

« L. B.

« *Ambulance de Suippes.* »

Voici maintenant la note pittoresque donnée, par une lettre que publie le *Bulletin des Armées*. Nous en respectons scrupuleusement les tournures et l'orthographe. Elle est écrite à son père par le tirailleur algérien Kerbouche, qui bataille au nord d'Arras. La voici dans toute sa saveur :

« En guirre, le houit jouin.

« *Elhemdoulah !*

« Mon chire baba,

« Ji vos assure qui tos les journal zami quand même qu'cest oune grande blaguer, y pourra vos dire xactement les sozes comment y sont passé dans la ferme de m'sieu Qannefrèce et le moulin de m'sieu Soutouvent.

« Ci quéque soze di plous fort que le plous fort !

« Vos autres, mon chire pire, que tu es une vio tirailor dix soixantediss, vos avez jamais pu entendre oune bataille comme cila. Fouguirez-vous que nos sont tos, avic Brahim, Sidi, l'cabral Brouchtita, l'sergean Kesera et tos les camarades itcitira itcitira, i avec nos autres la loitnan Kourchef ; nous sont tos couchi dans le tranchi avancé, quand tôt à coup sidi cap'taine il vient en nos disant :

« — Domain l'matin, fire entention, li zandizènes, fire bien entention ! Ouvrez les zios et la bone, parce que nos sommes d'attaque. À dix hores y faudra que tu me foutas ton baionite dans

totes les ventres de citte grande salopries di Boches ! »

« Tos nos sont bien contents, parce que y en a assi qu'ti riste dans la tranchyète. Ji souis pas oune chacal ou bien oune fourmi por qui ji riste dans la tirre.

« Et pouis, m'sieu Boche y faire trop d'zistoires. Tojors y mettre di bout di papier ousqu'y a écrit qu'eite saleti d'Guillaume à loui l'Soltane di Zarabes, qui faut, nos autres tiraillors allez li Boches ! *N'al oualdek !*

« Eh bien, mon chire baba, nos sommes tos foute le camp chez li Boches, mais pas comme li Boche y z'auront voulu. Tu verra tôt à l'hore.

« Donc, tôte la nuit, li canon y commence à fire boum ! boum ! et y tombe *guedgued* chez li Boches. À quand y vient dix hore, l'sergean y crie :

« — Baionite dan l'canon ! »

« Mon baba, j'vos assore que ji souis bien content. Mais quand mime mon cor y fire toc, toc, toc. Ji pense à vos, à ta fame qu'il est la mire de ma pitite sor Fatma, à totes li moutons, li chivres, li borriquots qui sont avic vos autres. Ji pensi que bitêtre j'vas fire *guelbou* et qui ji voar plous tot ça.

« Tot a coup m'sieu canon il a fermé son gueule Alors, kif-kif la gazelle, nos sont sorti d'la tranchée. Nos sommes couru *fiça-fiça* et d'un cop nous sont sauti dans la doziene ligne di Boches, la baba ! Ti voar votre fils ! Ti voar li Zarabes ! Y en a pas come tiraillors por travailli avic l'baionite ! L'zouave y sont bons ; m'siou soldats grand capote y sont bon ; l'sasseur d'Afrique il est bon ; mais ci l'tiraillor qu'il est l'meillor. Tote la journée j'enfonce ma baionite dans tos les ventres de Boches. Ji pas tiré un cop d'la fousil. Un cop d'guernade, un cop d'baionite : tojors comme ça.

« Li zouave, li grands capotes y zont bien travaillé aussi. L'sabor

d'Ugèni y zont vite fabriqué oune tranchée dans li boyaux di Boches, ça fi ça quand li Boches y sont v'nus por prendre place, y sont pris. *Asbah !*

« Houit fois y sont vînus, li Boches, houit fois y sont partis. Pas tos encore ! Si vo voyi à prisant citte champ d'bittrave ! Ci trop de trop ! Plous que cent mille ou biène oune million di Boches y sont crivi par tirre. Mais citte viande là y sente mauvais kif-kif l'*chichma*.

« Li zouffici françi y sont biene courageux aussi. Ti voar, mon bire, j'en ai bien travailli. Ji croa qu'sidi générar y va mi fire cado d'la médaille malatire. Cofiance, cofiance ! Ci tout por citte fois. Ti rendre la riponse tite d'souite avec l'*baban* d'Marseille.

« Ton fils,

« KERBOUCHE.

« Soldat tiraillor en France sur le front.

« Madame Croix-Roge y m'envoie tojors di tabac, di bonbon. Y sont biene gentilles ! »

*

Terminons par quelques lettres de civils.

Le *Temps* publie la lettre suivante, qu'un soldat mécanicien du parc d'aviation de l'armée a reçu de ses sœurs :

« Moyen, 4 septembre.

« Mon cher Édouard,

« Nous apprenons la nouvelle que Charles et Lucien sont morts dans la journée du 28 août. Eugène est blessé grièvement. Quant à Louis et Jean, ils sont morts aussi.

« Rose est disparue.

« Maman pleure. Elle dit que tu sois fort et que tu ailles les venger.

« J'espère que tes chefs ne te refuseront pas ça. Jean avait eu la Légion d'honneur ; toi succède-lui. Ils nous ont tout pris ; sur onze qui faisaient la guerre, huit sont morts. Mon cher frère, fais ton devoir, l'on ne demande que ça.

« Dieu t'a donné la vie, il a le droit de le la reprendre. C'est maman qui le dit.

« Nous t'embrassons de tout cœur, quoique nous voudrions bien te revoir avant. Les Prussiens sont ici. Le fils Jandon est mort, ils ont tout pillé. Je reviens de Gerbeviller, qui est détruit. Les lâches !

« Pars, mon frère, fais le sacrifice de ta vie. Nous avons l'espoir de te revoir ; car quelque chose comme un pressentiment nous dit d'espérer.

« Nous l'embrassons de tout cœur. Adieu et au revoir, si Dieu le permet.

« Tes sœurs.

« C'est pour nous et pour la France !

« Songe à tes frères et au grand-père en 70 ! »

Une telle lettre, qui parle d'une mère de *onze* enfants, dont *huit* sont morts, se passe de tous commentaires.

Et est-il rien de plus touchant que ce billet, publié par le *Matin*, écrit par un enfant de neuf ans et placé dans un paquet de tabac envoyé au front ?

« Cher soldat,

« Je vais tâcher d'avoir beaucoup de bons points pour avoir d'autres sous pour vous acheter un autre paquet.

« Je vous embrasse bien fort, de tout mon cœur, et je prie bien pour tous les soldats. »

Et cette lettre, publiée par le *Cri de Paris*, où une petite fille met tout son cœur d'enfant, est vraiment une page délicieuse.

La voici dans toute sa touchante simplicité :

« Messieurs de l'armée française,

« Sur le front (surtout ne pas le porter aux Allemands).

« Mes chers soldats,

« Vous combattez pour nous, vous souffrez pour nous, vous êtes tués pour nous. Je ne suis qu'une petite fille de sept ans. Je vous aime beaucoup. Je vous remercie d'être si brave. Ma maman est infirmière. Si vous êtes blessé, vous serez bien soigné. Au lycée, je donne un sou par semaine pour vous, je vous souhaite d'être vainqueur à Noël. Je vous embrasse. *Les ronds c'est des baisers.*

« GEORGETTE. »

Pour finir, citons celle-ci, publiée par la librairie Berger-Levrault :

« Cher petit Jésus,

« Pour le petit Noël, je ne puis demander grand-chose. Ce que je te demande avant tout, c'est de rendre la France victorieuse, et pour nos bons petits soldats, je leur donnerai comme Noël mes vingt-quatre sous. Et pour le Noël de ma chère maman, je la ferai heureuse, et pour cela je serai sage.

« Cher petit Jésus, tu sais que je t'aime bien.

« Gertrude PACAU. »

Ces différentes anecdotes, ces différentes lettres révèlent l'*âme française* dans tous ses aspects. Quant à l'*âme allemande*, elle se montre dans la lettre d'une femme d'outre-Rhin, que l'on a trouvée dans la poche d'un blessé allemand. Cette lettre contenait la phrase suivante :

« J'espère que tu n'épargneras ni les femmes ni les enfants ! »

Cela, c'est l'Allemagne.

Le médecin militaire qui avait trouvé cette lettre la renvoya à cette harpie à l'adresse indiquée, en ajoutant ces mots :

« Madame, nous avons trouvé cette lettre dans la poche de votre mari. Il est blessé et soigné humainement. »

Cela, c'est la France !

VIII

LE CLERGÉ ET LA GUERRE

Les aumôniers. — Les aumôniers volontaires. — Les infirmiers et les brancardiers. — Les prêtres-soldats. — Le départ des prêtres pour la guerre. — La messe au front. — Les « curés sac au dos ».

La guerre de 1914 aura eu un caractère spécial : elle a amené, pour la première fois, les prêtres sur le champ de bataille, non pas simplement comme aumôniers des troupes, ainsi que cela s'était fait au cours des guerres précédentes, mais comme soldats combattants.

Cette adduction des prêtres dans les rangs de l'armée fut le résultat des lois qui ont été votées au cours des dernières années, et qui supprimèrent toute exemption du service militaire pour les ecclésiastiques. C'était la loi appelée vulgairement, par les ennemis de la religion, la loi des « curés sac au dos ».

Nous verrons, au cours de ce chapitre, que l'effet produit a été le contraire de celui qu'en attendaient ses auteurs, et que la présence des prêtres dans le rang a été le point de départ d'une véritable renaissance du sentiment religieux dans notre pays.

Nous allons examiner rapidement les conditions dans lesquelles se sont trouvés les prêtres appelés aux armées.

Les prêtres peuvent prendre part à la guerre de quatre façons différentes :

Comme *aumôniers titulaires* ;

Comme *aumôniers auxiliaires* ;

Comme *prêtres non-combattants* (infirmiers, brancardiers) ;

Comme *prêtres combattants*.

On sait que, dans un accès d'anticléricalisme, la Chambre, par une loi votée en 1880, avait décrété la suppression de l'aumônerie militaire en temps de paix. Toutefois, sur la protestation des députés de la droite, elle a consenti à ce que, « en cas de mobilisation, des ministres des différents cultes fussent attachés aux armées, corps d'armée et divisions de campagne ».

D'après cette concession, un décret, paru en 1913, a réglé, pour le cas de guerre, le service de l'aumônerie militaire. Pour un corps d'armée à deux divisions, il prévoit quatre aumôniers catholiques, un aumônier protestant et un aumônier israélite. Les aumôniers titulaires sont assimilés, pour la solde et les prestations en nature, aux capitaines ayant quatre ans de grade. Ils ont droit à une ordonnance et à une caisse à bagages du modèle réglementaire. Mais ces prérogatives ne leur sont concédées que *pour la durée de la campagne* et ne peuvent conférer aucun privilège pour le temps de paix.

Les aumôniers titulaires sont nommés par le ministre de la Guerre. Et ici se présentait une difficulté.

L'État, ayant rompu toutes relations avec Rome et affectant d'ignorer la hiérarchie catholique, ne pouvait demander aux évêques de faire les propositions en faveur des candidats aux fonctions d'aumônier. D'autre part, il ne pouvait désigner des prêtres n'étant pas en règle avec les pouvoirs ecclésiastiques. Il s'en tira en décidant que les candidats feraient leur demande eux-mêmes, en fournissant des pièces établissant qu'ils étaient munis de pouvoirs réguliers.

*

D'après le décret qui fixe le nombre des aumôniers titulaires, ceux-ci seraient au nombre d'une centaine au maximum *pour toute l'armée française* ! Aujourd'hui, avec les effectifs formidables des armées modernes, avec l'étendue gigantesque des fronts d'opérations, l'insuffisance matérielle de ce nombre saute aux yeux. Dans ces conditions, l'aumônerie militaire eût été une apparence et non une réalité ; certains soldats auraient pu obtenir les secours de la religion ; la plupart auraient été dans l'impossibilité absolue d'en bénéficier.

Aussi, dès l'ouverture des hostilités, l'éminent député catholique, le comte de Mun, de l'Académie française, se préoccupa-t-il de cette question importante. Il acquit vite la certitude que l'on trouverait en abondance, parmi les prêtres disponibles, des *aumôniers volontaires* disposés à se rendre sur le front et à y exercer leur pieux ministère.

Si, en effet, l'on peut compter en partie sur les prêtres-brancardiers et infirmiers et même sur les prêtres-soldats pour soulager dans leur tâche les aumôniers titulaires, on n'y peut pas compter en tout temps, et surtout en cas de bataille. Au fort de l'action, le prêtre-infirmier est retenu à son ambulance, le prêtre-soldat est à son poste de combat, et nul ne peut remplacer le prêtre-aumônier, n'ayant absolument à s'occuper que de son ministère.

M. de Mun, grâce à la haute autorité qu'il avait, même auprès de ses adversaires politiques, obtint de M. Viviani que des aumôniers volontaires seraient agréés par le ministère de la Guerre et munis d'un sauf-conduit qui leur permettrait de se rendre sur le front, sous la condition expresse que *ces aumôniers volontaires ne toucheraient aucune solde*.

Le comte de Mun accepta cette condition. Il résolut la question qu'elle soulevait à l'aide d'une souscription publique ouverte par l'*Écho de Paris* ; souscription qui, en quelques jours, produisit plus de cent mille francs. Grâce à ces fonds, on put allouer une petite solde aux aumôniers volontaires et leur procurer les objets nécessaires à

l'exercice du culte.

Et, comme rien ne vaut mieux que l'exemple et la pratique, le Gouvernement, se rendant compte *de visu* des services immenses rendus par les aumôniers volontaires, décidait de leur allouer une solde quotidienne de dix francs, assurant ainsi leur vie matérielle.

De sorte que, au printemps de 1915, il y avait environ trois cents aumôniers catholiques dans l'armée française, au lieu des cent que la loi avait à peine prévus.

*

Une question assez grave était celle des pouvoirs des prêtres combattants.

Pour les prêtres-soldats, mais non-combattants, brancardiers, infirmiers, soldats de l'administration, qui constituent la catégorie la plus nombreuse, leur situation, au point de vue canonique, n'est pas, à proprement parler, irrégulière. Elle leur facilite, au contraire, dans le service de santé, leur ministère auprès des blessés et des mourants dans des conditions souvent plus favorables que celles des aumôniers mêmes.

Il n'en est pas de même, au moins à première vue, pour ce qui concerne les prêtres qui, officiers, sous-officiers ou soldats, font le coup de feu et combattent dans le rang.

La question a été tranchée par une décision importante de Rome.

Si, en effet, ces prêtres sont vraiment des combattants au sens propre du mot, on ne peut pas dire, du moins, que ce soit de leur plein gré. Le service militaire est, en France, obligatoire pour tous les citoyens. Le prêtre, incorporé dans le service armé, subit une nécessité de fait, indépendante de sa volonté, et, si la guerre l'expose à encourir ainsi une irrégularité, ce ne peut être que le résultat d'une

contrainte que les circonstances lui imposent.

Afin de remédier aux conséquences de cette situation anormale, la Sacrée Pénitencerie, consultée par des évêques français au sujet de la situation canonique des prêtres-soldats, a répondu :

Que, dans le cas où les prêtres auraient encouru l'irrégularité en combattant, les effets de cette irrégularité seraient momentanément suspendus ; qu'en conséquence, les prêtres combattants peuvent agir, pendant la durée des hostilités, comme si l'irrégularité n'existait pas, c'est-à-dire administrer et recevoir les sacrements ; que cette permission d'agir provisoirement, tant que dure la guerre et comme si l'irrégularité n'existait pas, ne supprime cependant pas cette irrégularité ; que, par suite, le prêtre combattant, une fois la paix signée, est tenu de recourir à l'autorité compétente pour s'en faire relever s'il y a lieu.

Cette décision a eu pour conséquence de mettre à l'abri de toute inquiétude la conscience des prêtres obligés, par les circonstances, à prendre une part active aux batailles, en régularisant provisoirement leur situation canonique.

D'ailleurs, pour donner aux prêtres-soldats ce qui peut leur faire défaut et pour leur permettre surtout d'exercer auprès de leurs camarades leur ministère et leur influence, des concours nombreux se sont organisés d'une manière efficace.

Dans tous les diocèses, les évêques sont en correspondance avec ceux de leurs prêtres qui sont au front. Ils leur envoient les objets qui leur manquent, en particulier les objets du culte, des livres pieux, des médailles. Le *Bureau des aumôniers*, dont le siège est à Paris, offre aux groupements de prêtres des autels portatifs, ce qui est précieux pour les prêtres-infirmiers. Pour les prêtres-soldats, c'est plus difficile, à cause de l'impossibilité où ils se trouvent de surcharger leur sac déjà si lourd. Mais quand plusieurs prêtres sont dans la même unité, ils peuvent se partager le fardeau. Quant aux prêtres-officiers, la

question est résolue, puisqu'ils ont droit au transport de leur cantine dans les voitures régimentaires.

*

La mobilisation française a appelé sous les drapeaux *plus de vingt-trois mille prêtres*. Dès le début des hostilités, tous furent à leur poste, montrant, par la promptitude avec laquelle ils répondaient à l'appel du pays, l'ardeur de leur patriotisme.

Une conséquence de cette mobilisation d'une grande partie de notre clergé national fut de dégarnir les paroisses. Nos églises eurent à se ressentir de cet appel aux armes de leurs curés et de leurs vicaires. Dans les églises catholiques, dans les villes en particulier, à la fin d'août 1914, il ne restait plus que deux prêtres là où, d'ordinaire, on en comptait cinq. Les communautés religieuses d'hommes perdaient cinquante pour cent de leurs membres ; les séminaires en perdaient quatre-vingt pour cent. Dans une quantité de paroisses de campagne qui ne comportaient qu'un seul prêtre, ce prêtre unique manquait, et les ecclésiastiques se trouvaient dans l'obligation de desservir deux, trois, quatre paroisses, et même davantage parfois.

Les ecclésiastiques habitant la France ne furent pas les seuls à accourir sous les drapeaux. Des contrées les plus lointaines, du Levant, de Chine, d'Afrique, d'Océanie, les missionnaires s'empressèrent, aussi vite qu'il leur fut possible, de répondre à l'appel du pays. À Marseille et à Bordeaux, chaque paquebot ramenait des quantités de religieux qui se rendaient à l'armée.

Parmi ces défenseurs revenus de si loin, se trouvaient même *deux évêques*. L'évêque de Siam, M^{gr} Perros, a repris, à Besançon, ses galons de sous-lieutenant de réserve, et M^{gr} Moury, évêque de la Côte d'Ivoire, est devenu soldat de 2^e classe, ramenant avec lui onze de ses

missionnaires.

Mais parmi les « revenants » du clergé catholique, qui rentraient ainsi des pays lointains, il y en eut dont le retour fut empreint d'une véritable grandeur : ce furent les religieux appartenant à des congrégations non reconnues et qui, en vertu d'une loi d'exception, avaient été dissoutes. Ces religieux s'étaient vus contraints d'aller à l'étranger pour pouvoir continuer de suivre leur existence monastique. Dès que la guerre fut déclarée, ils accoururent : d'Amérique, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne ; ils vinrent en foule défendre la patrie, qui faisait appel à leur courage.

Le peuple de France, si largement ouvert aux sentiments nobles quand il est soustrait à la néfaste influence des rhéteurs politiques et qu'il est abandonné à ses instincts généreux, comprit et apprécia comme il le fallait ce geste admirable des congréganistes exilés, qui revenaient au secours de la patrie envahie. À Lille, le 3 août, un cortège spontané d'ouvriers s'organisa à la gare pour faire jusqu'aux casernes une escorte d'honneur à plus de deux cents religieux qui arrivaient des couvents et des collèges de Belgique.

Les Bénédictins de Besalu, réfugiés en Espagne lors du vote de la loi sur les congrégations, revinrent également en France aussitôt la guerre déclarée : sur trente-deux religieux, seize étaient mobilisés. Quand, à la gare frontière de Cerbère, ils descendirent du train espagnol, ils furent, de la part de la foule, l'objet d'une ovation spontanée et chaleureuse. Il en fut de même, à Grenoble, des Pères Chartreux qui avaient dû, spoliés de leur résidence de la Grande-Chartreuse, se réfugier en Espagne, à Tarragone. Ils furent reçus en triomphe dans la capitale du Dauphiné, quand ils y revinrent pour rejoindre leurs régiments. Tous ces religieux, il ne faut pas l'oublier, avaient préféré l'exil à l'abandon de leur robe. Et pourtant, cette fois, ils la quittaient avec joie pour endosser l'uniforme.

C'est que ce n'était plus une politique sectaire qui les persécutait :

c'était la France menacée qu'il s'agissait de défendre, et ils accouraient pour lui faire un rempart de leurs poitrines.

D'ailleurs, en dehors des ecclésiastiques que leur âge appelait sous les drapeaux, beaucoup s'engagèrent comme volontaires. Des prêtres âgés de plus de cinquante ans s'engagent comme simples soldats ; d'autres, ayant dépassé la soixantaine, qu'on refuse comme trop vieux, insistent et obtiennent de partir au front en qualité d'infirmiers ou de brancardiers.

Cet élan, est-il besoin de le dire ? ne se borna pas aux membres du clergé et aux religieux hommes. Nos admirables religieuses se sont montrées ce qu'on pouvait attendre d'elles. Sur le champ de bataille, dans les hôpitaux, elles se sont multipliées, soignant les blessés sous le feu de l'ennemi, gardant leur sourire angélique et consolateur, même sous la pluie d'obus que la férocité sauvage des Allemands faisait tomber sur les ambulances, choisies par eux comme cibles préférées.

Peut-on oublier l'héroïsme de la sœur Julie, récompensée en Lorraine par la croix de la Légion d'honneur ? Et ces six religieuses de Saint-Charles de Nancy, M^{mes} Rigarel, Collet, Remy, Mavillard, Ricklew et Gartener, qui « ont, depuis le 24 août, sous un feu incessant et meurtrier, donné, dans leur établissement, asile à plus de mille blessés, en leur assurant la subsistance et les soins les plus dévoués, alors que la population avait abandonné le village. Ce personnel a, en outre, accueilli chaque jour de très nombreux soldats de passage, auxquels il a servi tous les aliments nécessaires ». (Ordre du jour de l'armée, du 7 septembre 1914.)

On pourrait multiplier à l'infini les citations de ces femmes héroïques ; l'étendue de ce volume tout entier n'y suffirait pas.

*

La présence des prêtres au milieu des soldats a eu une conséquence

heureuse et première : elle a rapproché du clergé la masse de la nation française, que des politiciens sectaires en avaient éloignée.

Parmi les prêtres-soldats, on rencontre tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. Des sous-diacres et des diacres y coudoient des curés-doyens. Des vicaires y sont côte à côte avec des chanoines, des curés de campagne avec des docteurs en théologie et des professeurs de droit canon. Nous avons vu qu'il y avait même deux évêques qui servaient dans les rangs.

On les trouve partout, depuis la tranchée avancée sur la première ligne du front jusqu'aux bureaux de l'intendance. Voici un officier d'état-major, par exemple, qui fait l'admiration de ses collègues par ses connaissances militaires et qui s'attire l'estime de son général par son infatigable ardeur dans son service : c'est un curé de la principale paroisse d'une de nos grandes cités du midi de la France. Et voici un vicaire d'une paroisse de Paris qui est automobiliste d'un général commandant de corps d'armée, Un capucin est commissaire des étapes dans une importante gare de bifurcation. Dans son livre sur *l'Aumônerie militaire*, M. Franc-Nohain rappelle que, à sa connaissance, deux prêtres au moins sont porte-drapeau : l'abbé Dolyénart, sous-lieutenant de réserve du 12^e de ligne, et le R. P. de Bellaing, religieux franciscain revenu du Canada, au 18^e de ligne.

Le prêtre-soldat a tout de suite « pris » dans l'armée, aussi bien auprès de ses supérieurs qu'auprès de ses camarades.

Auprès de ses supérieurs, parce que, imbu de l'esprit d'obéissance et du sentiment du devoir, il est un soldat discipliné et modèle, esclave de sa consigne, et que l'indifférence à la mort, qui pour lui n'est qu'un passage, le rend particulièrement capable de tous les dévouements et de tous les héroïsmes qui exigent une complète abnégation de soi-même. De plus, le prêtre est instruit, non pas de la demi-science des orateurs de réunion publique, mais d'une culture classique générale.

C'est donc, par excellence, un soldat intelligent, à qui l'on pourra confier des missions délicates.

Auprès de ses camarades, il a « pris » également très bien. Sa franchise, sans laisser-aller ; sa parfaite obligeance, basée sur la charité, l'ont vite fait apprécier des autres « poilus ». De plus, le prêtre-soldat, ne craignant pas la mort, n'est pas un poltron. En un mot, il « prêche d'exemple ».

Et cette prédication-là est la meilleure de toutes ; c'est celle qui fait le plus d'effet. Aussi l'on ne voit plus de loustics de chambrée lancer des quolibets en voyant un camarade ecclésiastique, tout en tenant son fusil, égrener son chapelet en attendant le moment de l'assaut. Le prêtre-soldat a su inspirer aux autres le respect de sa fonction et, tout en restant bon camarade, conserver intacte toute sa dignité sacerdotale.

Mais il est une qualité pratique qui a vite fait apprécier nos ecclésiastiques parmi les soldats : c'est leur qualité de « débrouillards ».

Nos prêtres, nos jeunes prêtres surtout, ceux qui sont les plus nombreux dans l'active et a réserve, ont en effet, aujourd'hui, un acquis que n'avaient pas leurs aînés. Cet acquis leur est donné par leur fonction d'organiseurs de patronages.

Tous ou presque tous nos curés de Campagne ou nos vicaires de villes plus importantes sont à la tête, soit d'un patronage catholique d'ouvriers, soit d'un patronage de jeunes gens. Ils sont habitués à faire marcher ces œuvres avec de faibles ressources, à s'ingénier pour trouver des engins de sports, des jeux, des distractions pour leurs ouailles. Cet entraînement acquis dans la paix devient précieux sur le front et fait d'eux, dans l'escouade, dans la section, dans la compagnie, des gaillards essentiellement utiles. Ils savent comme personne améliorer l'ordinaire, tirer parti de tous les objets qui leur tombent sous la main pour augmenter le confort de la tranchée.

Toujours de bonne humeur, d'ailleurs, car ils sont soutenus par un idéal supérieur.

*

Toutes ces raisons ont fait au prêtre-soldat l'auréole de respect dont il est entouré naturellement. Et, naturellement aussi, comme ils savent que cela ne nuira en rien aux exigences du service, toujours respectés par ce soldat modèle, les officiers lui laissent toute latitude pour exercer son ministère dans la mesure du possible.

Il est, d'ailleurs, bien rare que les soldats-prêtres arrivent à pouvoir célébrer la messe chaque jour ; mais ils la célèbrent toutes les fois que c'est en leur pouvoir, dussent-ils pour cela interrompre leur sommeil deux heures avant celui de leurs camarades.

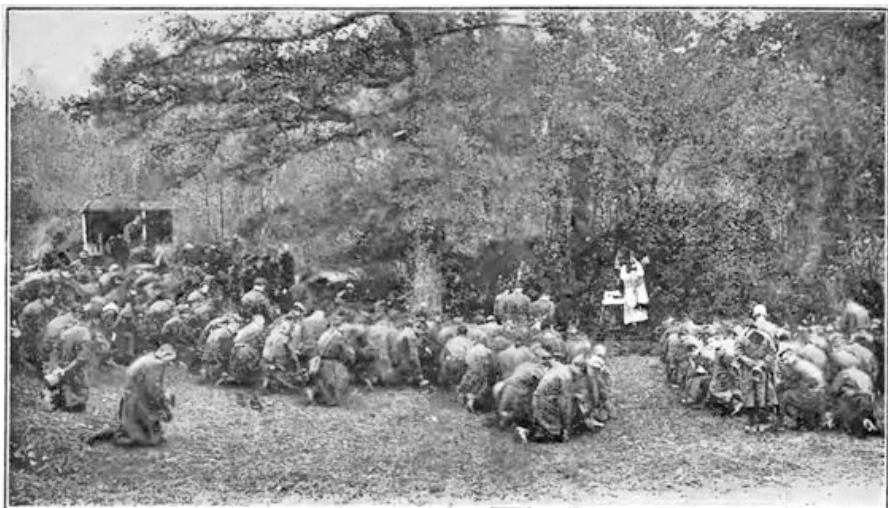
Et que de prodiges d'ingéniosité pour arriver à installer matériellement la célébration de cette messe ! Il faut d'abord trouver un local, puis y organiser un embryon d'autel. C'est dans une église démolie par les obus, dans une grange, souvent dans un recoin même de la tranchée, que le saint sacrifice est célébré. Comme enfants de chœur, d'autres prêtres, souvent des soldats ou même des officiers.

Et alors on voit ce miracle de la religion : le prêtre qui est à l'autel n'est souvent qu'un soldat de 2^e classe ; mais sa fonction lui donne une auréole : il devient, pendant la célébration de l'office, le ministre de Dieu. Et le colonel, le général, s'inclineront avec respect devant la main de ce simple soldat levée pour laisser retomber sur eux, avec le signe de la croix, le geste auguste de la bénédiction.

L'assistance à ces offices est toujours très nombreuse. Beaucoup de « poilus », qui sont d'abord venus en simples curieux, ne tardent pas à être empoignés à leur tour par la douce tiédeur du mystère célébré. Ils reviennent alors ; ils écoutent les exhortations familières du curé, qui sait les émouvoir en leur parlant de leurs parents, de leurs femmes, de

leurs enfants, du drapeau sous les plis duquel ils combattent, et au besoin pour lequel ils donneront leur vie. Souvent, d'eux-mêmes, ils demandent à se confesser et à communier.

Souvent même, des soldats d'un autre culte, protestants ou israélites, loin de l'aumônier de leur religion, viennent assister à ces messes et y recueillir la parole de Dieu. Ce ne sont ni les moins respectueux ni les moins attentifs.



Sur le front. - - Une messe en plein air.

*

Ainsi le prêtre-soldat est devenu un des éléments de notre armée, disons même qu'il en constitue une force morale.

Et pour terminer ce chapitre, reproduisons, sans en changer un mot, un remarquable article paru, au mois d'août 1915, dans le *Journal des Débats* :

« Les curés sac au dos ! Ce cri de malveillance et de sottise semble,

aujourd'hui, venir de temps très lointains. Les choses que nous avons vues et apprises depuis la guerre nous ont fait oublier, heureusement, un certain nombre de celles qui l'ont précédée.

« Les curés ont pris le sac, et ils l'ont porté. Ils y ont mis leur bréviaire ; et ce livre, qui était leur viatique, leur livre de chevet à la caserne et dans les tranchées, n'a pas servi qu'à eux seuls. Ces calotins, ces tonsurés, ces ensoutanés (on les appelait encore ainsi), ont été, à leur manière, des instructeurs admirables. Ils ont donné autour d'eux de beaux exemples et de belles leçons. On serait tenté de dire à M. Homais, s'il est encore de ce monde : *Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas*,... surtout quand celles de là-haut se mettent à retourner les autres.

« Ces curés sont partis pour la guerre comme des braves, comme des enfants de la patrie. Ces pacifiques ont manié militairement le fusil, la grenade et la mitrailleuse. Ce n'étaient pas des hommes de massacre et de rapine ; mais leur âme évangélique s'est révélée tout de suite française, patriote et guerrière. Ceux qui montaient lentement à l'autel ont couru au combat d'un pas qui n'avait plus rien de sacerdotal ; ils ont versé leur sang et donné leur vie pour la défense du sol sacré.

« Tous sans exception, prêtres, séminaristes, novices, religieux, ils ont rivalisé de patriotisme et de bravoure. Ils se sont battus comme des héros. Il serait inutile et déplacé de les couronner ici de vaines louanges ; ils ne demandaient pas, ils n'attendaient pas de compliments humains. La foi qu'ils avaient en eux, le crucifix de cuivre, les médailles, le scapulaire qu'ils portaient sur eux, animaient et soutenaient leur courage ; ils se sentaient récompensés de leur sacrifice par sa beauté même.

« Ceux qui sont tombés sur le champ de bataille ont fermé les yeux à la douce lumière, avec l'espoir de les rouvrir aux clartés éternelles, et de voir là-haut le bon archevêque Turpin, le compagnon de Roland,

les attendre sur le seuil du paradis.

« Ceux qui n'étaient pas à la bataille se sont fait infirmiers, brancardiers, et ont rendu d'autres services. Leur dévouement de jour et de nuit a été et est encore infatigable.

« Brancardiers héroïques, ils sont allés relever les morts et les blessés sous le feu de l'ennemi, et quelques-uns sont tombés, victimes de leur charité chrétienne, à côté de ceux qu'ils venaient emporter ou secourir. Ils ont rendu aux mourants les derniers devoirs, récité sur eux les dernières prières ; ils ont donné aux agonisants qui croyaient comme eux la joie suprême de mourir chrétiennement.

« Infirmiers, ils se sont prodigués avec zèle dans les ambulances et dans les hôpitaux ; ils ont pansé d'affreuses blessures ; ils ont consolé, soigné, guéri et quelquefois égayé de pauvres malades. Tous les chirurgiens vous diront qu'ils n'ont jamais eu d'infirmiers plus utiles, plus patients, plus exemplaires, plus modestes. Là encore on pourrait citer les noms : ces pages n'y suffiraient pas.

« Ces prêtres-soldats ont été les amis de leurs camarades. Dès le premier jour, toute prévention contre eux a disparu, toutes les méfiances anticléricales se sont dissipées. En voici une preuve entre cent autres ; rien ne vaut une preuve anecdotique, les meilleures de toutes parce qu'elles sont les plus vivantes et qu'elles dispensent de longues phrases.

« Un jeune curé arrive sur le front. Il est d'abord l'objet de quelques plaisanteries un peu grosses et de quolibets d'ailleurs faciles : il y a des loustics partout. Lui ne s'émeut pas. Un des malins de l'escouade le traite sans façon de tonsuré.

« On se bat le lendemain, et ce tonsuré se bat très bien, aussi bien que les autres, peut-être mieux que quelques-uns de ceux qui l'avaient blagué. On revient à la tranchée. Le loustic, l'air penaud et repentant, s'approche du prêtre et lui dit :

« — Monsieur le curé, excusez-moi : je me suis conduit envers vous comme un grossier personnage ; je vous demande pardon.

« — Mon vieux, lui dit le curé bon enfant, tu ne sais pas ce que tu dis, et moi je ne sais plus ce que tu m'as dit. Il n'y a plus de tonsuré ici, il n'y a que des poilus. *On est tous de la même paroisse !* »

« Tous de la même paroisse ! Ne trouvez-vous pas que le mot est joli et profond ? Il mériterait de faire le tour des chambrées... et même de la Chambre.

« N'en doutez pas, il y a là un état d'esprit, d'« esprit nouveau », qui doit survivre à la guerre et qui lui survivra. Ce sera même un des bienfaits de cette guerre abominable, si l'on ose parler de bienfaits après tant d'incendies, de massacres et de ruines.

« Ces camarades qui se sont battus côte à côte, qui ont vécu fraternellement, coude à coude, sur le champ de bataille ou dans la tranchée, qui se sont regardés dans les yeux à l'heure du danger, sous la rafale de fer, qui ont appris à se connaître et à s'estimer mutuellement, ne peuvent plus être des étrangers, et, à plus forte raison, des ennemis les uns pour les autres.

« Le prêtre-citoyen, le prêtre-soldat rentrera dans sa case et dans son église avec des idées sur l'homme que le confessionnal lui-même ne lui avait peut-être pas fournies. Le poilu, de son côté, reviendra de la vie des tranchées à la vie civile en rapportant d'autres idées sur le prêtre et la foi, très différentes de celles que ses préjugés et son journal lui avaient données. »

Oui, la vie du prêtre aux armées aura été un prélude à un renouveau de la mentalité française, et elle aura rapproché de la masse de la nation le prêtre, qui en était ignoré.

LA BIENFAISANCE ET LA GUERRE

L'assistance « officielle » : Les allocations. — Le Comité de Secours national. — Les ouvroirs. — Les cantines et les repas populaires. — Les réfugiés belges et français. — Le « Noël du soldat ». — Les « journées ».

On conçoit aisément que la guerre ait dû causer bien des misères et faire naître de nombreuses infortunes. Pendant toute la durée des hostilités, la vie de la nation est suspendue ; les ateliers sont, pour la plupart, fermés, retirant ainsi le travail à ceux qu'ils employaient. Et quand ils restent ouverts, le chef d'une famille ouvrière, appelé sous les drapeaux, laisse sans ressources la femme et les enfants dont le travail du mari assurait au jour le jour l'existence.

C'est donc un côté essentiel de la vie nationale que celui de l'établissement et de la répartition des secours aux personnes touchées par la guerre.

De plus, il y a eu d'autres infortunes à soulager : la Belgique, le nord de la France, ont été envahis, dévastés, incendiés par les sauvages soldats de Guillaume II. Les populations de ces malheureuses régions sont chez nous, dans les départements non envahis, et il a fallu organiser des secours pour assurer la vie matérielle de ces réfugiés, Belges et Français.

Pour arriver à ces résultats, il y a eu deux voies bien distinctes : l'assistance officielle et la bienfaisance privée.

Parlons d'abord de l'assistance officielle. Celle-ci s'est traduite, au début, par le vote et l'attribution des allocations aux familles

nécessiteuses. Dans sa séance historique du 4 août, la Chambre vota une loi attribuant une allocation journalière de 1 fr. 25 centimes par jour aux familles que la mobilisation, en les privant de leur chef ou de plusieurs membres, laissait sans ressources. Cette allocation était augmentée de 50 centimes par enfant, âgé de moins de seize ans, à la charge du soutien de famille.

Mais la distribution de ces allocations, l'examen des demandes de ceux qui les sollicitaient, exigeaient une organisation matérielle considérable et qui prenait du temps ; et, pendant ce temps, les familles nécessiteuses se seraient trouvées sans ressources.

Aussi, le 5 août, M. Delanney, préfet de la Seine, unanimement approuvé par le conseil municipal de Paris, décidait d'accorder aux familles nécessiteuses le montant *immédiat* de l'allocation, en attendant que l'État pût leur distribuer celle-ci. Le service de ces distributions de secours immédiats commença dès le 7 août, et le conseil municipal, dans un élan de générosité, décida que les sommes ainsi payées ne seraient pas retenues à leurs bénéficiaires lorsque ceux-ci seraient appelés à toucher les allocations que l'État leur avait promises. La ville de Paris déboursa ainsi plus de deux millions de francs.

L'État étendit l'attribution de ces secours aux familles des volontaires étrangers engagés au service de la France, et, à titre de réciprocité pour nos compatriotes, les familles des soldats des nations alliées qui demeuraient chez nous eurent également droit au paiement de l'allocation.

Pour la France entière, il y eut ainsi 2 800 000 demandes de secours, sur lesquelles 2 400 000 avaient été acceptées par les commissions d'examen.

De plus, outre les secours aux familles des mobilisés, il fallait organiser les secours aux familles atteintes par le chômage, conséquence forcée de la guerre. Rien que dans les sept premiers mois

de la guerre, la ville de Paris, seule, a versé, en Recours de chômage, plus de soixante-cinq millions.

L'Assistance publique se trouvait avoir à faire face à une double situation : d'une part, son personnel diminuait par suite de la mobilisation, et, d'autre part, ses « clients » augmentaient par suite des infortunes consécutives à la guerre.

Malgré cela, grâce à des dévouements admirables de médecins et de chirurgiens du camp retranché de Paris, qui acceptèrent ce surcroît de fatigues, les services hospitaliers ne furent pas arrêtés.

En outre, la marche foudroyante des Allemands sur Paris avait forcé l'Assistance publique à faire évacuer un certain nombre de ses établissements. Par exemple, les pensionnaires de l'hospice des Enfants-Assistés furent envoyés en province ; plusieurs milliers de pensionnaires de maisons de retraite, de convalescence ou d'asile, furent ainsi répartis en Bretagne et en Anjou. Quand la menace sur Paris fut passée, tous réintégrèrent leurs hospices primitifs. Et tous ces déménagements et ces réemménagements se sont effectués dans l'ordre le plus parfait.

Telles furent les principales mesures officielles prises pour venir en aide aux infortunes les plus urgentes.

*

Mais ces secours officiels n'étaient pas suffisants.

D'abord, pour beaucoup de familles nécessiteuses, l'allocation n'arrivait pas à permettre de faire face aux besoins : la somme de 1 franc 25 centimes par jour ne s'augmente de 50 centimes que par tête d'enfant âgé de moins de seize ans. Tous les autres membres de la famille constituent donc une charge supplémentaire.

De plus, beaucoup d'infortunés n'auraient pas osé recourir à

l'allocation, qu'on leur aurait refusée sous le prétexte d'un logement trop luxueux, par exemple, bien que souvent, dans de tels cas, le départ du chef de la famille laissât les autres membres sans aucune ressource.

C'est alors que la charité privée est intervenue, comme elle sait intervenir en France : d'une façon à la fois large et discrète, prévoyant tous les cas et ménageant toutes les susceptibilités.

Tout d'abord, et avant toutes les œuvres, il importe de citer la *Croix-Rouge française*.

Cette œuvre générale, réunion de trois autres, qui sont la *Société de secours aux blessés*, l'*Association des Dames françaises* et l'*Union des femmes de France*, a été, pour le soin de nos blessés, d'une utilité et d'une importance telles, que sans elle le service hospitalier complet n'aurait certainement pas pu être assuré.

Des femmes du monde, des jeunes filles, des ouvrières, se firent inscrire comme infirmières volontaires. Beaucoup d'entre elles, et non des moins fortunées, dès le temps de paix s'étaient préparées à remplir leur humanitaire et charitable mission ; elles avaient assisté à des conférences faites par des chirurgiens célèbres ; elles avaient suivi, dans les hôpitaux, des cours d'enseignement pratique sur les soins à donner aux blessés, et elles avaient ainsi obtenu leur diplôme d'infirmière. Les plus instruites, les plus expertes dans l'art de soigner les blessures de guerre, avaient même obtenu le brevet d'infirmière-major.

Admirablement secondée par des religieuses dont le dévouement, inspiré par le sentiment de la charité chrétienne, ne connaît vraiment pas de limites humaines, la Croix-Rouge française, à l'aide de son personnel et de ses ressources, a pu organiser *par centaines* des hôpitaux auxiliaires. Les grands hôtels, les pensions des villes d'eaux et du bord de la mer furent bien vite transformés, les uns en hôpitaux complets, avec salle d'opération, personnel chirurgical, etc., les

autres en *sanatoria* pour les blessés convalescents.

Des personnes riches organisèrent, à leurs frais, des hôpitaux entiers dans leurs châteaux ou leurs propriétés. Les Américains du Nord se montrèrent d'une générosité et d'une sympathie au-delà de toute attente ; ils organisèrent des hôpitaux entiers, qui arrivèrent d'Amérique avec tout leur personnel et tout leur matériel. L'illustre chirurgien, le docteur Carrel, directeur de l'Institut Rockefeller, l'auteur des expériences si admirables sur la « greffe humaine », est venu lui-même diriger un hôpital où M^{me} Carrel, à la tête d'une troupe d'infirmières dévouées, prodigue ses soins aux blessés que son mari a sauvés par sa science. D'Angleterre arrivèrent également des ambulances entières ; il en vint même du Japon, avec tout un personnel de chirurgiens et de dames japonaises infirmières. Il semblait que l'univers entier voulut témoigner sa sympathie pour la France et affirmer sa haine pour l'Allemand détesté.

Dans tous les établissements scientifiques, dans tous les laboratoires, on fabriquait, soit du sérum, soit des ampoules de verre pour contenir de l'iode. Dans d'autres, on avait installé des services de vaccination gratuite contre la variole, comme, par exemple, à l'Institut océanographique fondé par S. A. S. le prince de Monaco. Dans la principauté de Monaco même, plus de mille blessés recevaient des soins éclairés et bénéficiaient, pour le rétablissement, du climat exceptionnel de la Côte d'azur, dont toutes les stations d'hiver étaient, du reste, devenues des hôpitaux de convalescents.

Nous nous bornerons, en ce qui concerne le service des blessés, à ces trop courtes indications. Il faudrait un livre entier pour décrire, avec les détails qu'elle mérite, l'admirable organisation de la Croix-Rouge et les services qu'elle a rendus.

*

Nous allons maintenant parler des œuvres de bienfaisance proprement dites.

Dès le début de la guerre, les bonnes volontés surgirent de toutes parts : c'était à qui offrirait son temps ou son argent pour venir en aide aux nombreuses infortunes à soulager.

Mais il fallait centraliser ces bonnes volontés, canaliser ces efforts individuels, qui, sans lien entre eux, fussent demeurés isolés et, par conséquent, stériles.

C'est à ce but qu'a répondu l'institution du *Comité de secours national*.

Ce Comité, fondé par une initiative privée avec l'approbation entière des pouvoirs publics, comprit les représentants de tous les groupements nationaux, de toutes les grandes institutions du pays. Ceux qui l'ont fondé ont voulu ainsi que chaque Français, quelles que fussent ses opinions ou ses croyances, pût y trouver un nom garantissant la confiance qu'il devait placer dans ce comité.

Le Comité comprenait les personnalités suivantes :

S. Ém. le cardinal Amette, archevêque de Paris ; MM. Maurice Barrès, député, de l'Académie française ; Barthou, ancien ministre ; Baudouin, premier président de la Cour de cassation ; Bizot, inspecteur des finances ; Bled, secrétaire de l'Union des syndicats de la Seine ; Brard, ancien député ; Ferdinand Buisson, secrétaire général de la Ligue des droits de l'homme ; Bloch, procureur général près la Cour des comptes ; Léon Bourgeois, ancien ministre ; Chérest, président du conseil général de la Seine ; Dausset, conseiller municipal de Paris ; David-Mennet, président de la Chambre de commerce de Paris ; Devin, président de l'Office central des œuvres de bienfaisance ; M^{lle} Déroulède ; MM. Dubreuilh, secrétaire du parti socialiste ; Jean Dupuy, ancien ministre ; vicomte de Heudecourt, président des sociétés de Saint-Vincent-de-Paul ; Henri Robert,

bâtonnier de l'ordre des avocats ; Jaray, directeur du comité France-Amérique ; Jouhaux, secrétaire de la Confédération générale du travail ; Kahn ; Lépine, ancien préfet de police ; Lévy, grand rabbin de France ; Marguerie, du Conseil d'État ; Charles Maurras, vice-président de la Ligue d'*Action française* ; Mille, ancien député ; Mirabaud, banquier ; Mithouard, président du conseil municipal de Paris ; Pallain, gouverneur de la Banque de France ; Poisson, secrétaire de la Fédération des coopératives de consommation ; Ribot, de l'Académie française ; de Verneuil, syndic des agents de change ; le pasteur Wagner.

Ses vice-présidents étaient :

MM. Denys Cochin, député, de l'Académie française ; Hanotaux, ancien ministre, de l'Académie française ; Lavissee, de l'Académie française ; Payelle, président de la Cour des comptes.

Enfin le président était M. Paul Appell, membre de l'Académie des sciences, doyen de la Faculté des sciences de Paris.

La composition de ce comité, on le voit, était de nature à inspirer la plus entière confiance. Elle était faite également pour matérialiser, aux yeux du monde entier, l'*Union sacrée* qui était, chez nous, née de la guerre même.

Quoi de plus beau, en effet, que de voir réunis, dans un même organisme, le cardinal-archevêque de Paris, le grand rabbin de France, le pasteur Wagner ? Quoi de plus frappant que de voir M. Charles Maurras, le grand militant de l'*Action française*, siéger à côté de M. Buisson, le protagoniste de la *Ligue des droits de l'homme* ?

Enfin, la personnalité même du président était, à elle seule, tout un programme de patriotisme et d'absolue impartialité.

M. Appell, en effet, outre qu'il est un des savants qui honorent le plus, par les magnifiques travaux qui ont illustré son nom, les

mathématiques françaises, est en même temps un ardent patriote. Il est, peut-on dire, deux fois Français, car il est Alsacien : c'est un enfant de Strasbourg.

Ainsi était créé un organisme central, où la bienfaisance ne serait plus laïque ou religieuse, républicaine ou monarchiste, mais où elle allait être tout simplement française.

Ce symbole de l'union des partis est l'œuvre inconsciente mais réelle de l'agression allemande contre la France pacifique.

*

Le *Comité de secours national*, par son autonomie et son indépendance, évitait dans la distribution des secours les lenteurs administratives. Dégagé de tout lien officiel avec les services publics, il put subvenir *immédiatement* aux besoins les plus urgents. Ainsi, au début de janvier 1915, il avait distribué plus de cent mille francs en secours individuels. Il a organisé des vestiaires et subventionné des repas et des soupes populaires, auxquels, pendant les cinq premiers mois de la guerre seulement, il avait alloué une subvention dépassant neuf cent mille francs. Et l'on peut estimer que les dépenses du comité se montent, en moyenne, à *un million par mois*.

Au cours de l'hiver 1914-1915, il se préoccupa de la question du chauffage. Par ses soins, huit mille tonnes de charbon, représentant une valeur de trois cent mille francs, furent mises à la disposition des mairies de Paris, qui les distribuaient par sac de cinquante kilos aux personnes munies de bons.

En présence de ces dépenses considérables, une question se posa naturellement : D'où le *Comité de secours national* tire-t-il ses ressources ?

La réponse est bien simple : de partout.

Les souscriptions volontaires affluèrent, dès le début, de tous côtés, depuis la pièce blanche de l'ouvrière jusqu'aux billets de mille francs des citoyens plus fortunés.

Mais les grandes ressources du comité proviennent des souscriptions que font les fonctionnaires de l'État et de la ville de Paris. Ils ont volontairement consenti une retenue mensuelle de leurs appointements, et ces retenues représentent des sommes considérables.

Ainsi, pour en donner une idée, au 15 avril, l'Union nationale des cheminots des divers réseaux des chemins de fer français avait réuni une souscription dont le montant atteignait, à cette date, deux millions et demi, sur lesquels douze cent mille francs avaient été envoyés au *Comité de secours national*. Toutes les administrations civiles ont agi de même.

L'étranger, d'ailleurs, ne reste pas en arrière. Comme il l'avait fait pour les ambulances, il l'a fait pour le *Secours national*. L'Amérique, le Canada, ont adressé au Comité des dons magnifiques, en les accompagnant de lettres qui en doublent la valeur.

Le Secours national a étendu son action salutaire aux territoires des départements envahis. Dans les Vosges et en Alsace, notamment, il y avait à procéder sans retard à des allocations de secours à la suite des dévastations commises pendant l'occupation des troupes allemandes. Le Comité y envoya des délégués des nuances politiques les plus diverses, et qui répartirent les secours avec cette impartialité qui a présidé à sa formation même. Et, dès le mois de janvier 1915, le Comité avait pris les mesures nécessaires pour secourir les habitants des régions encore envahies, aussitôt que l'occupation allemande aurait cessé. Des comités locaux ont été créés, constitués avec un éclectisme parfait, et sont chargés d'appliquer, dans leur région, le programme général que s'est proposé le Comité pour l'ensemble du pays.

*

D'ailleurs, le *Comité de secours national* ne borne pas ses actions à des assistances accordées dans le présent : il pense à l'avenir, et cet avenir, il y pense en s'occupant des orphelins de la guerre. Avec les subventions qu'il pourra obtenir de l'État, des départements et des communes, il compte venir en aide aux orphelins élevés dans leur famille et à ceux qui, n'ayant plus de famille du tout, seraient élevés en pension chez des parents adoptifs. L'éducation religieuse sera laissée au choix des parents ou des familles d'adoption, et les enfants seront envoyés à l'école libre ou à l'école laïque, suivant les désirs exprimés par ces familles elles-mêmes.

*

Le sort des enfants de mobilisés a vivement préoccupé tous les esprits charitables, et tous se sont efforcés de trouver le moyen de leur venir en aide.

D'abord, il fallait assurer la surveillance de l'enfant dont le père est à l'armée et dont la mère est obligée, pour gagner sa vie, de travailler dans un atelier qui l'éloigne de son intérieur. À cet effet, des garderies d'enfants ont été organisées, les unes pour les bébés, les autres pour les enfants d'un âge plus avancé.

L'Université populaire du faubourg Saint-Antoine a pris l'initiative d'une association des orphelins de la guerre qui a pour but de placer les enfants dans des villas, au bord de la mer, mises gracieusement par leurs propriétaires à la disposition de l'œuvre. Les enfants, par groupes de douze ou quinze, sont installés dans ces villas, et chaque groupe a à sa tête une « mère ». Cette mère est une femme d'ouvrier du faubourg Saint-Antoine, qui a charge de gouverner sa petite troupe et d'en assurer la subsistance. Et il est admirable, le dévouement que l'on a trouvé chez des femmes du peuple ! Les enfants ainsi

hospitalisés sont au nombre de plus de quatre cents. Grâce au *Secours national* qui les subventionne, grâce au concours d'artistes généreux qui se dépensent sans compter pour elle, l'œuvre subsiste et trouve toujours les ressources, sans cesse croissantes, qui lui sont nécessaires.

À ces œuvres diverses se rattachent les « vestiaires », qui ont pour but de procurer des vêtements aux personnes victimes de la guerre. Il y en a dans chaque arrondissement de Paris, dans chaque ville de province. Les mairies, les paroisses, ont rivalisé de zèle ; beaucoup d'initiatives privées se sont mises de la partie, et de nombreux vestiaires sont nés de la sorte, qui fournissent à leurs assistés des vêtements, des chaussures, du linge. Tantôt ce sont des vêtements neufs qui sont ainsi fournis, tantôt ce sont des vêtements simplement démodés, mais encore en parfait état de solidité.

Parmi ces vestiaires, celui qui, sous le titre de Vestiaire parisien, a été fondé en faveur des réfugiés belges et français, et qui fonctionne à Paris rue Monsieur-le-Prince, est un des plus importants. À la fin de mars 1916, il avait habillé à lui seul plus de *quarante mille personnes* !

Disons enfin qu'il existe un Vestiaire mondain, destiné à soulager certaines infortunes qui sont d'autant plus cruelles, qu'elles atteignent des gens dont la condition, en temps ordinaire, était plus élevée, et que la guerre a réduites parfois à la plus complète indigence. Là, la charité s'exerce avec une qualité de plus, la discrétion ; et, ainsi pratiquée, elle est efficace sans froisser les susceptibilités de ceux à qui elle s'adresse.

C'est là une forme bien française de l'assistance, et ce n'est pas la moins intéressante.

*

Mais, de toutes les œuvres d'assistance nées de la guerre, l'une des plus utiles et des mieux conduites a été celle des repas gratuits et des soupes populaires.

Pour donner de quoi se nourrir à la multitude de ceux que la guerre a laissés sans ressources ou avec des ressources extrêmement réduites, des œuvres nombreuses se sont créées. D'autres, qui existaient déjà avant la guerre, comme les soupes populaires, ont reçu une extension considérable. Le Comité de *Secours national* subventionne beaucoup de ces œuvres, dans lesquelles un repas substantiel est servi aux consommateurs en échange des prix de cinquante, vingt et quelquefois dix centimes !

Naturellement, les œuvres qui organisent ces cantines n'y gagnent pas ; il faut, au contraire, qu'elles fassent, sans se lasser, appel à la charité publique pour pouvoir subsister. Leur personnel est entièrement bénévole, et, dans beaucoup de ces restaurants pour réfugiés, ce sont des femmes ou des jeunes filles de familles aisées qui viennent faire, à table, le service des dîneurs, donnant ainsi un touchant exemple de confraternité, en payant de leur personne. Le *Secours national* a pu de la sorte subventionner un nombre de repas qui, au milieu de l'hiver, se montait, pour Paris seulement, à près de quatre-vingt mille.

Parmi ces restaurants d'assistance, il faut faire une mention spéciale à ceux qui ont été créés pour venir en aide à une catégorie bien intéressante de besogneux : nous voulons parler des artistes.

Ceux-là, en effet, se sont trouvés tout à coup dans une détresse profonde. Les artistes des théâtres et des concerts se sont vus brusquement privés de leur gagne-pain ; car, le lendemain de la déclaration de guerre, tous les théâtres, tous les music-halls étaient fermés. Les cinématographes eux-mêmes ne représentaient plus que des films documentaires ayant trait à la guerre.

Ainsi les artistes dramatiques et lyriques se sont trouvés subitement

sans ressources et dans une situation d'autant plus précaire que, comme la cigale de la fable, ils sont, par tempérament, peu enclins à l'économie.

Les artistes peintres et sculpteurs, également, ont été très atteints : les commandes ont cessé, les acheteurs ont disparu, les Salons ont fermé leurs portes. Et dans leur catégorie, comme dans celle des artistes de théâtre, s'il y en a quelques-uns qui sont arrivés à la fortune, combien plus nombreux sont ceux qui vivaient au jour le jour et qui se sont trouvés brusquement dans une détresse affreuse !

Mais les arts ont de nombreux amis, et ces amis sont généreux. Ceux des artistes qui sont arrivés sont largement venus en aide à leurs camarades moins fortunés, et l'on a vu ainsi surgir des œuvres d'assistance tout à fait remarquables.

Au « Jardin de Paris », à l'entrée des Champs-Élysées, fonctionne une cantine gratuite, fondée par l'association des directeurs de théâtre à l'usage des artistes et du personnel. Là, tous les degrés de la petite hiérarchie théâtrale sont confondus ; l'acteur s'assied à côté des machinistes, l'ouvreuse à côté de l'artiste et du figurant. Le menu comprend un potage, un plat de viande aux légumes, un fromage, du pain et du vin. Au début du mois de mars, on y avait servi près de cinquante mille repas.

Boulevard de Strasbourg, est installé un restaurant où, pour trente centimes, les artistes des concerts et des cinémas peuvent avoir un repas copieux et sain. Rue Fontaine, se trouve une cantine pour les artistes de toute catégorie se trouvant dans la gêne : les peintres, les sculpteurs, les acteurs habitant Montmartre y trouvent, pour cinquante centimes, un repas confortable. Et, chose touchante, le service à table y est fait par des artistes dont la gloire est universelle : M^{lle} Zambelli, la danseuse-étoile de l'Opéra ; M^{lle} Cerny, de la Comédie-Française, par exemple, y servent les repas à leurs camarades moins fortunés ; et

la collaboration de ces grands artistes à une œuvre de bienfaisance mutuelle est certainement une des choses les plus touchantes qui se puissent voir.

*

Une des formes de la bienfaisance les plus heureuses, parce qu'elle ménage la susceptibilité de celles qui en sont l'objet, c'est la forme de l'ouvroir.

L'ouvroir, en effet, ne fait pas l'aumône ; il donne à l'ouvrière qu'il emploie une rémunération qui est le prix de son travail, de sorte que l'ouvrière qui en bénéficie n'a pas, en somme, reçu la charité. L'ouvroir, de plus, offre aux bienfaiteurs fortunés le moyen de faire confectionner du linge et des habits pour les blessés, pour les malades, pour les réfugiés. À tous les points de vue, il est donc là fondation la plus heureuse de la bienfaisance nationale.

Rien qu'à Paris on comptait, au milieu du mois de mars 1915, près de sept cents ouvroirs. Dans les vingt arrondissements de la capitale, il y en avait au moins un par mairie, souvent un par quartier. Les soixante-dix-neuf paroisses de Paris en avaient établi chacune un. Beaucoup d'établissements privés, le Cercle catholique du Luxembourg, la maison Larousse, les établissements Panhard et Levassor et une foule d'autres maisons en avaient organisé à leurs frais. L'Intendance militaire leur a fait des commandes de linge pour l'armée. Les salaires payés aux ouvrières sont établis d'après un tarif qui a fixé un *minimum*, de sorte que, dans aucun cas, il n'y a d'exploitation de la main-d'œuvre.

Le mouvement général qui s'est, créé pour trouver du travail aux femmes a, d'ailleurs, été aidé par les circonstances. Beaucoup d'emplois, tenus par des hommes, se trouvaient sans titulaires par suite de la mobilisation, et cependant beaucoup de ces emplois étaient

nécessaires.

Ainsi, les conducteurs de tramways, les contrôleurs du métropolitain, laissent, par leur départ sous les drapeaux, leurs services dans un grand embarras.

On a sauvé la situation en faisant appel à des femmes, qui ont, d'ailleurs, admirablement rempli les fonctions qui leur étaient confiées. Le service du contrôle dans le chemin de fer métropolitain était assuré par des femmes, qui perforaient les tickets des voyageurs à leur entrée sur le quai. Dans les tramways, la perception des places était faite par des conductrices qui, le bonnet de police crânement posé sur la tête, faisaient leur service à la satisfaction générale.

Un Office central de placement pour les femmes a été organisé par les soins du ministère de l'intérieur, avec l'appui des grandes compagnies de chemins de fer et d'autres groupements. Au mois de mars 1915, cet office avait effectué plus de trente mille placements.

Et non seulement on a pensé aux femmes, mais on a pensé aux enfants, surtout aux enfants adultes à qui le chômage, mal compensé par les allocations, pouvait faire prendre des habitudes fâcheuses d'oisiveté, de vagabondage et, par conséquent, de vice. Des ateliers d'apprentissage ont été organisés en plusieurs localités, tant à Paris qu'en province, et des centaines de jeunes gens s'y initient à la théorie et à la pratique de divers métiers et de professions variées. Cet enseignement se complète par des cours préparatoires au service militaire, et donne ainsi à l'œuvre un double caractère de philanthropie et de patriotisme.

*

Parmi tous les besoins auxquels la charité privée a dû faire face, l'un des plus urgents a été le secours à apporter aux réfugiés belges et français, chassés de leur pays d'origine par l'invasion allemande.

Surtout pendant les mois d'août et de septembre 1914, au moment de l'entrée des Allemands en Belgique et de la marche sur Paris à travers nos départements du Nord et de l'Est, il y eut une fuite éperdue des habitants de ces malheureuses contrées. Et, comme tous nos chemins de fer ont Paris comme point central, on peut affirmer que la presque totalité des réfugiés a commencé par débarquer à Paris.

Le nombre total des personnes qu'il a fallu ainsi hospitaliser sur le sol français s'élève environ à un million deux cent mille, dont six cent mille Belges et six cent mille Français ; et certainement, sur ce million et deux cent mille réfugiés, plus d'un million ont passé par la capitale.

Il s'agissait de pouvoir les secourir de la façon la plus urgente.

Il fallait pour cela, à leur débarquement à la gare, leur fournir les aliments dont ils avaient un besoin immédiat, ainsi que les vêtements dont plusieurs d'entre eux n'avaient que des lambeaux ; il fallait les héberger le temps nécessaire ; il fallait, autant que possible, réunir sous un même toit les membres des mêmes familles et leur procurer du travail, afin d'assurer leur existence autonome.

Mais alors on vit ce que peut faire la charité privée.

Par pleines voitures arrivèrent, à la gare du Nord, des aliments, des vêtements, des médicaments. À la gare du Nord et à celle de l'Est, des cantines furent installées où les malheureux fugitifs trouvaient les aliments indispensables à la suite d'un jeûne ayant, pour beaucoup d'entre eux, duré plus de vingt-quatre heures. Une pharmacie était également installée, et on distribuait du lait aux petits enfants. Rien qu'en deux mois, la seule cantine de la gare du Nord a ainsi alimenté et secouru près de cent vingt mille réfugiés.

Mais, une fois restaurés par un indispensable repas et pourvus des vêtements les plus nécessaires, il fallait loger ces réfugiés, leur donner un abri provisoire, en attendant qu'on pût les envoyer en province dans les résidences désignées pour eux.

Pour cela, de grandes voitures les emmenaient par fournées dans le local d'une des œuvres de secours organisées à leur intention. Et parmi ces œuvres, l'une des plus admirables est celle du Secours de guerre, fondée par les gardiens de la paix des VI^e et XVI^e arrondissements de Paris, installée dans les locaux de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice et soutenue par les retenues que les braves sergents de ville opèrent sur leur solde, pourtant bien minime. Dans les locaux du séminaire et dans ceux de ses trois annexes, l'œuvre dispose de près de seize cents lits, et des réfectoires ont alimenté quotidiennement jusqu'à quinze cents personnes.

Mais, ces réfugiés, on ne peut pas les garder indéfiniment à Paris : il faut les répartir entre les divers départements de la France. Au début, il y eut des erreurs fâcheuses, et plusieurs familles, refusées faute de place dans un département où on les avait indûment dirigées, ont eu une véritable odyssée et sont revenues à Paris après avoir fait le tour de la France dans des trains toujours bondés. Mais les choses se mirent bien vite en ordre, et les réfugiés furent répartis dans les diverses régions.

Ici aussi, la charité privée fut admirable. Nombre de personnes offrirent spontanément l'hospitalité complète, pour la durée de la guerre, à une famille de réfugiés. Beaucoup de propriétaires de villas tout installées, situées au bord de la mer ou dans des stations balnéaires, mirent leurs immeubles à la disposition des familles belges ou françaises. L'office départemental a traité avec des hôtels, de façon à obtenir pour beaucoup de familles des prix très réduits de pension comprenant logement et nourriture.

*

À côté de ces secours, organisés pour parer aux besoins les plus urgents, des cœurs délicats, — des cœurs de Français et de

Françaises, — ont pensé qu'à ces déshérités de la fortune il serait beau non seulement de donner le nécessaire, mais encore de procurer un peu de ce superflu qui constitue la joie de vivre. Par une touchante pensée, les promoteurs de cette idée voulurent la réaliser pour le jour de la fête de l'Enfant-Jésus, et ils organisèrent le Noël des petits réfugiés.

Il s'agissait de donner aux enfants des familles qui avaient trouvé un asile sur la terre de France, à l'occasion de la Noël, ce petit cadeau, ce jouet que leurs moyens ne leur permettaient pas d'avoir, et qui amènerait, en même temps qu'un sourire sur les lèvres des enfants, un réconfort au cœur de leurs parents.

Des dons en nature furent sollicités et apportés avec un empressement admirable. Et ce qu'il y avait de plus touchant, c'était de voir, tantôt des enfants apporter des jouets dont ils se privaient pour les petits réfugiés, tantôt des parents apportant des souvenirs d'un « petit » qu'ils avaient perdu ! Deux mille enfants à Paris et quinze cents en province reçurent ainsi chacun un petit cadeau de Noël.

Les cœurs délicats de l'Amérique du Nord ne restèrent pas en arrière et songèrent, eux aussi, à la fête du *Christmas*. Un comité américain avait envoyé, à l'ambassade des États-Unis à Paris, l'argent nécessaire pour acheter des joujoux et des objets utiles à trois mille cinq cents enfants de réfugiés, qui reçurent ainsi, au nom de leurs petits frères d'Amérique, un souvenir le jour du 25 décembre. Et, à l'heure où tous les enfants se réjouissent, eux aussi connurent la grande joie que procure l'arrivée si attendue du petit Noël.

Mais, ce cadeau de Noël si cher aux petits enfants, allait-on le refuser à nos grands enfants, aux enfants de la Patrie qui combattaient sur le front ? Non, certainement. Et une pensée généreuse secoua Paris et la France entière, celle d'envoyer à chaque combattant, à l'occasion de la Noël, un petit cadeau, tabac, friandises, lainages, pipes, etc., qui

constituerait le Noël du soldat.

Bien vite, l'idée fut populaire dans notre généreux pays. Tous les commerçants mirent en montre, dans leur magasin, des paquets tout préparés pour le Noël du soldat, contenant de la charcuterie, des biscuits, voire même, quand le paquet était d'un certain prix, une bouteille de champagne. Le prix des paquets variait de deux et trois francs jusqu'à vingt et vingt-cinq francs ; tous furent achetés et tous furent expédiés à des soldats sur le front, qui purent, eux aussi, fêter la nuit sainte du 25 décembre.

Le nombre des objets et des colis qui furent ainsi expédiés au front a dépassé plusieurs centaines de mille.

Indépendamment des cadeaux de Noël, des comités s'étaient formés, dès l'approche de la saison froide, pour envoyer à nos soldats des tricots de laine, des caleçons, des chaussettes, des pipes et du tabac. Ce fut S. G. M^{gr} Marbeau, évêque de Meaux, qui eut le premier l'idée de faire ces envois, idée qu'il réalisa par l'intermédiaire du journal *l'Écho de Paris*. Cette idée fut vite étendue et devint l'œuvre du Tricot du combattant. Le *Figaro*, de son côté, créait l'œuvre « Pour nos soldats ». D'autres journaux, d'autres groupements organisèrent des collectes d'objets utiles à envoyer aux hommes qui combattaient dans les tranchées, et le *Touring-Club* de France organisait l'œuvre du Soldat au front.

Ces différentes œuvres envoyèrent ainsi à nos soldats pour plusieurs millions d'objets divers : tricots, chandails, chaussettes, cache-nez, passe-montagnes, gilets de flanelle, tabac, cigarettes, pipes, briquets, livres et brochures.

Tout cela fut transporté sur le front dans des automobiles pour lesquelles l'autorité militaire voulut bien relâcher l'impitoyable consigne qui interdisait l'accès de la zone des armées aux véhicules purement civils, et tout cela parvint ainsi exactement à destination,

faisant parmi nos soldats une quantité d'heureux.

Et le bien-être, matériel et moral, de nos poilus, fut encore accru par l'institution des « marraines ». Toutes les femmes de France tinrent à l'honneur d'adopter un « filleul », soldat au front, qu'elles ne connaissaient pas, mais à qui elles écrivaient périodiquement et à qui elles envoyaient quelques objets utiles. De cette façon, les soldats se sentaient soutenus par une affection lointaine et vigilante, et surtout ceux qui n'avaient pas de famille trouvaient ainsi la joie d'une correspondance sympathique.

*

Tous ces envois nécessitaient beaucoup d'argent.

Sans doute, beaucoup d'entre eux étaient offerts en nature par de généreux donateurs. Mais il fallait pouvoir acheter bien des choses, et pour cela il fallait de l'argent, encore de l'argent.

C'est alors que des hommes généreux eurent l'idée des « journées ».

Une « journée » consiste dans le choix d'un jour déterminé, dimanche ou jour férié, pendant lequel, dans toute la France, on vend un insigne modeste, n'ayant pas de valeur par lui-même, mais que les acheteurs payent le prix qu'ils veulent aux aimables vendeuses qui les offrent aux passants. Les acheteurs portent, pendant toute la journée, cet insigne sur leur vêtement, montrant ainsi qu'ils ont voulu participer à l'œuvre à laquelle la journée était consacrée.

La première journée fut celle du « petit drapeau belge », qui eut lieu en décembre.

Ce jour-là, dans toutes les villes et même dans tous les villages de France, de charmantes vendeuses offrirent dans toutes les rues, sur toutes les places, à tous les carrefours, un petit drapeau belge fixé à

une épingle.

Le produit de toutes ces ventes devait être versé aux œuvres de secours des réfugiés belges.

Le résultat fut prodigieux : la journée produisit, en France, plusieurs millions.

Ce succès encouragea à organiser d'autres journées. Il y eut, entre autres, la « journée du », destinée à subvenir à l'œuvre du Soldat au front, organisée par le Touring-Club ; elle produisit plus de cinq millions.

L'insigne que l'on vendait était une petite médaille, portant frappée la silhouette de notre glorieux canon de 75 ; elle était suspendue à un petit bout de ruban tricolore. Les vendeuses avaient également de petits drapeaux fixés à des épingles et portant l'effigie du célèbre canon.

Le succès fut inouï. À tous les coins de rue, d'aimables jeunes filles, de gracieuses fillettes, portant en sautoir un coussin sur lequel était fixé leur petit étalage, tenant à la main une tirelire de fer-blanc qu'elles agitaient en en faisant résonner le contenu, accostaient les passants avec les plus engageants sourires. Et ceux-ci achetaient les médailles et les petits drapeaux. Les plus pauvres les payaient d'un gros sou, les plus riches d'une pièce blanche, quelquefois d'un billet, d'un louis ou de cent francs ! On voyait des promeneurs arborer une véritable brochette de tous les emblèmes qu'ils avaient achetés au cours de la journée.

Le résultat en fut magnifique ; la recette dépassa cinq millions.

D'autres « journées » furent également organisées, notamment celles des orphelins de la guerre. Et on en fera de nouvelles encore, si c'est nécessaire.

La charité de la France ne se lassera jamais. Pendant que ses fils donnent leur sang aux armées, le peuple de notre pays donne son or

pour les aider de son mieux. Et de cette façon tous les Français concourent à la grande œuvre de la défense nationale.

LA GUERRE MARITIME ET AÉRIENNE

Les flottes en présence. — Dans la Méditerranée — Le rôle de nos escadres. — La maîtrise de la mer. — L'inaction des flottes ennemies. — La bataille de Coromel. — La bataille des Falkland. — Les sous-marins allemands. — L'aviation. — Les aviateurs français.

Pour terminer cet aperçu jeté sur les premiers mois de la guerre contre l'Allemagne, il nous faut encore dire un mot des opérations militaires qui ont eu comme théâtre la mer et l'atmosphère, c'est-à-dire consacrer quelques pages à la guerre maritime et à la guerre aérienne.

Dès la déclaration de guerre, nos escadres se sont mises en mesure d'assurer le succès des armées françaises avec la coopération des escadres britanniques. Dans la mer du Nord, la Manche et l'Atlantique, c'était l'amiral anglais, sir John Jellicoe, qui avait le commandement des forces navales alliées ; dans la mer Méditerranée, c'était l'amiral Boué de Lapeyrière.

Au début des hostilités, l'Angleterre avait 60 cuirassés, 10 croiseurs de combat, 34 croiseurs cuirassés ; la France, 25 cuirassés et 19 croiseurs cuirassés ; la Russie, 4 cuirassés, 6 croiseurs cuirassés. L'Allemagne possédait 36 cuirassés, 5 croiseurs de combat, 9 croiseurs cuirassés ; l'Autriche, 15 cuirassés et 2 croiseurs cuirassés. L'Angleterre avait 79 sous-marins, la France 72, l'Allemagne environ 50. En outre, l'Angleterre avait 222 contre-torpilleurs, la France 83, la Russie 60, l'Allemagne 140, et l'Autriche 10.

Comme sur terre, les Allemands tinrent à porter les premiers coups. Le 4 août, leurs croiseurs *Gæben* et *Breslau* sont venus s'emboîser devant Bône et Philippeville, villes d'Algérie *non fortifiées*. En violation flagrante du droit des gens, ils ont bombardé ces deux villes en y lançant une soixantaine d'obus, qui ont fait, dans la population civile, six victimes, dont un mort et cinq blessés. Après quoi, ayant accompli sans risque aucun cet acte de sauvagerie, le *Gæben* et le *Breslau* se retirèrent, franchirent le détroit des Dardanelles et, contrairement aux conventions internationales, passèrent sous le pavillon turc, avec leurs officiers et leurs équipages. Mais, en tout état de cause, ils sont maintenant hors de jeu, et la Méditerranée est libre de toute force navale allemande.

Pendant ce temps, grâce à la protection des escadres franco-anglaises, le débarquement des troupes britanniques sur le continent commençait et continuait dans l'ordre le plus entier. Il s'est opéré sous la direction de missions d'officiers français parlant couramment l'anglais.

Et, dans les premiers jours d'août, nos croiseurs capturaient et amenaient à Brest un grand quatemâts allemand, *Barmbek*, de Hambourg, et un grand vapeur autrichien, *Gradac*, de Raguse. Quelques jours après ils capturèrent également le trois-mâts allemand *Martha-Bockahn*, de Rostock.

Le rôle de la marine de guerre, dans cet immense conflit mondial, s'il a été un peu effacé, n'aura pas été, pour cela, peu important. On va voir, au contraire, que ce rôle a été capital

Il s'agissait d'abord d'assurer, contre toutes les attaques possibles de l'ennemi, le passage des transports qui amenaient en France les corps d'armée de nos troupes d'Afrique, avec leurs effectifs si nombreux, avec leur matériel, leur artillerie, leurs chevaux. Ces transports constituaient une véritable flotte de nombreux navires.

Le passage de tous ces bâtiments s'est effectué sans encombre et

dans les meilleures conditions possibles. Il en a été de même du transport, en sens inverse, des troupes territoriales envoyées de France en Algérie pour y remplacer les troupes d'Afrique qui combattaient au front.

Dans le nord, le 2^e escadre légère a, pareillement, coopéré efficacement à la protection du passage et du débarquement de l'armée anglaise du maréchal French.

Ces opérations ne pouvaient être menées à bien que grâce à la maîtrise absolue de la mer. Avec l'appui de la flotte britannique, cette maîtrise a été acquise dès le premier jour des hostilités, dans la Manche et la mer du Nord. D'autre part, l'amiral Boué de Lapeyrière et l'escadre anglaise de Malte ont assuré, après la fuite du *Gæben* et du *Breslau*, la sécurité dans la Méditerranée.

Dans le nord, comme au midi, l'ennemi n'a pas paru. La fameuse flotte allemande dite de haute mer, cette flotte sur laquelle Guillaume II fondait de si magnifiques espoirs, cette flotte en parlant de laquelle il avait prononcé la parole célèbre : « Notre avenir est sur l'eau ! » cette flotte restait tapie dans son repaire de Kiel et n'en sortait pas, ou n'en sortait que fort peu.

Si peu qu'elle en fût sortie, cela a suffi cependant pour que quelques croiseurs légers de la flotte anglaise livrassent, dans les eaux d'Héligoland, une bataille navale qui fut une victoire pour nos alliés. Ils coulèrent deux croiseurs, le *Mainz* et le *Köln*, deux contre-torpilleurs, et incendièrent un troisième croiseur. Cette belle victoire navale fut remportée le 28 août.

Quant à l'escadre autrichienne, elle demeure invisible. Une sage prudence la tient dans ses abris, comme l'escadre allemande dans les siens, et elle se garde bien de s'aventurer au large, où elle risquerait, en rencontrant les navires anglais et français, d'être forcée d'accepter une bataille que sa réserve lui conseille d'éviter.

En tout cas, cette escadre semble jusqu'à présent inexistante.

La situation se modifiera-t-elle ? Les flottes ennemies finiront-elles par être assez courageuses pour accepter franchement le combat ? On ne sait.

Quoi qu'il en soit, les escadres britannique et française, maîtresses de la mer, bloquent en fait les côtes allemandes et l'Adriatique. Les territoires ennemis sont encerclés ; aucun navire marchand ne peut y pénétrer ni en sortir. L'Allemagne et l'Autriche sont ainsi forcées de vivre sur elles-mêmes, de ne compter que sur leurs propres ressources, et le peu de ravitaillement qu'elles reçoivent du dehors est celui qui, par l'intermédiaire de la Hollande, qui semble d'ailleurs y mettre une certaine complicité, pénètre chez elles par voie de contrebande de guerre.

Malgré cela, l'Allemagne manque de blé ; elle en est réduite à imposer à ses habitants un pain de farine de pommes de terre, à pâte noire et gluante, le pain KK (*Kriegs-Kartoffelbrod*) ; elle manque de nitrate pour ses explosifs ; elle manque de pétrole ; elle manque de cuivre et de plomb.

Cette pénurie de matières premières indispensables à la continuation de la guerre constitue pour les alliés un gage certain du succès final, dans le cas d'une guerre prolongée ; car notre commerce maritime, au contraire, conserve son libre essor, grâce à la maîtrise de la mer exercée par nos escadres.

Et cette maîtrise s'exerce dans toutes les mers. Partout des prises de navires de commerce sont effectuées, et le pavillon allemand a disparu complètement à la surface des mers du globe.

Indépendamment de ce rôle de police des mers, la flotte en a exercé un autre : elle a fourni à l'armée de terre l'admirable brigade de fusiliers marins dont nous avons conté, en son temps, l'héroïque conduite à Dixmude, sur les bords de l'Yser ; elle a fourni de précieux

contingents de canonniers, ainsi que leurs canons de gros calibre qui ont été envoyés dans nos camps retranchés, en particulier à Verdun. Partout la marine donne, de la sorte, l'effort maximum pour le triomphe de la cause française.

Certes, les états-majors et les équipages préféreraient aux fatigués de la mer et aux veilles d'un continuel branle-bas les joies glorieuses d'une bataille rangée. Ces joies se trouveront peut-être dans la suite. Mais, dès aujourd'hui, les marines alliées ont rempli leur rôle, et les résultats en sont tels qu'ils suffiraient à prouver, si l'histoire ne s'était déjà chargée de le faire, qu'un État n'est réellement grand que s'il peut disposer de très puissantes forces navales.

*

L'attitude passive des marines ennemies, qui restent, depuis le début de la guerre, enfermées dans leurs ports, à l'abri de leurs forteresses, a assuré à nos flottes l'usage à peu près libre des mers.

Seuls, quelques bâtiments isolés de la marine allemande, armés plutôt en corsaires qu'en croiseurs, écumaient l'Atlantique et le Pacifique et trouvaient moyen d'y faire quelques prises.

Ces bâtiments étaient : dans le Pacifique, le *Scharnhorst*, le *Gneisenau*, le *Leipzig*, le *Nurnberg* et l'*Emden* ; dans l'océan Indien, le *Kaenigsberg* ; dans l'Atlantique et la mer des Antilles, le *Dresden*, le *Karlsruhe*, le *Strassburg*, et enfin le *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*.

Ce dernier a été coulé, le 24 août, devant la côte d'Afrique, à la hauteur des Canaries.

Au commencement de novembre, une escadre de croiseurs allemands tenta un raid dans la mer du Nord et bombarda des villes ouvertes de la côte anglaise. Poursuivie par des croiseurs anglais, cette escadre allemande aussitôt prit la fuite. Cependant, au cours de

cette débâcle, l'un de ses navires, le *Vork*, a été coulé en heurtant une de leurs propres mines sous-marines.

Mais, dans le courant de novembre, les croiseurs allemands *Scharnhorst* et *Gneisenau* ont fait leur jonction avec le *Leipzig*, le *Nürnberg* et le *Dresden*. Ravitaillés en charbon grâce à la complicité tacite du Chili, ils ont constitué une véritable escadre, qui a attaqué, au large de la côte chilienne, à la hauteur de Coromel, une escadre anglaise de quatre petits croiseurs, commandée par l'amiral Craddock. Le combat fut à l'avantage des Allemands, et le vaisseau le *Good-Hope* fut coulé. Les Allemands se conduisirent en sauvages, laissèrent les marins anglais se noyer sous leurs yeux, riant aux éclats, sans leur envoyer une embarcation.

Mais, le 30 octobre, un croiseur anglais découvrait le *Kaenigsberg*, caché dans une île de l'Afrique orientale, et l'embouteillait en coulant des bateaux en travers de son unique passage de sortie. Le 10 novembre, le croiseur allemand l'*Emden* était détruit par le croiseur australien *Sydney*. Cela mit fin à la carrière de pirate de ce navire, qui avait surtout travaillé dans le Pacifique.

Enfin, le 8 décembre, à 8 heures et demie du matin, l'escadre des cinq croiseurs allemands qui avaient réussi à opérer leur jonction, comme nous l'avons dit plus haut, était rencontrée, par une escadre anglaise sous les ordres de l'amiral Sturdec, au large des îles Falkland, près de l'extrémité sud du continent américain.

Les Allemands, malgré leur désir de s'enfuir à toute vitesse devant un adversaire résolu à livrer bataille, ne purent cependant éviter le combat, qui se termina par la destruction de quatre sur cinq de leurs navires. Le *Scharnhorst*, le *Gneisenau*, le *Leipzig*, le *Nürnberg* furent coulés. Ainsi se termina la carrière de ces navires-pirates, dont les matelots et les officiers étaient vraiment indignes du nom de marins.

Enfin, le 30 janvier, dans la mer du Nord, une escadre anglaise, composée de croiseurs cuirassés et de croiseurs légers, sous le

commandement du vice-amiral sir D. Beatty, et escortée par une flottille de destroyers, aperçut quatre croiseurs allemands cuirassés, plusieurs croiseurs légers et des destroyers qui se dirigeaient vers l'ouest, vers la côte anglaise probablement.

Dès que les Allemands aperçurent les Anglais, suivant leur procédé ordinaire, qui caractérise leur bravoure sur mer, ils virèrent de bord et cherchèrent à prendre la fuite pour se réfugier dans leur repaire de Kiel.

Si vite qu'ils se fussent enfuis, ils n'empêchèrent pas un de leurs navires, le croiseur *Blücher*, d'être coulé par les canons de la flotte anglaise, qui avarièrent également dans de larges proportions deux autres croiseurs ennemis.

Cette dure leçon mit fin aux tentatives de randonnée des pirates allemands sur la côte anglaise, et, à partir de ce moment, ils restèrent à l'abri dans leurs ports retirés.

*

Mais une nouvelle forme de la piraterie allait apparaître dans la marine allemande : c'est la guerre faite par les sous-marins, non plus aux navires de guerre, ce qui serait légitime, mais aux navires portant des passagers, aux navires-hôpitaux et même aux navires des nations neutres.

Cette intervention du sous-marin dans la guerre navale caractérisera la guerre actuelle, au même titre que le rôle important joué par les appareils d'aviation.

Au cours de la dernière guerre russo-japonaise, qui fut marquée par des batailles navales célèbres, entre autres celle de Tsoushima, le sous-marin n'avait joué aucun rôle. Ce n'était encore qu'un navire d'expériences, et il apparaissait dénué de toute utilisation militaire

pratique en haute mer.

Depuis lors, tous les problèmes de la navigation sous-marine ont été résolus, pendant que les qualités nautiques du navire submersible s'amélioraient en même temps que sa valeur militaire.

Au cours de cette période d'essais, le sous-marin avait vécu au milieu de l'indifférence générale, et, dans le monde maritime même, beaucoup d'officiers lui refusaient le titre de « navire de guerre ». Le commandement d'une canonnière de quatre cents tonneaux était préféré à celui d'un submersible de huit cents tonnes.

Malgré tout, le submersible a fait son chemin ; et il a passé directement de l'état d'enfant à l'état de « grande personne ».

Aujourd'hui il règne en maître dans la mer du Nord et dans l'Atlantique ; son action astreint les escadres à la plus grande prudence. Il a une endurance que ne soupçonnaient pas la plupart des marins. Il peut tenir la mer par presque tous les temps et peut, sans difficultés, quitter sa base d'opérations pour cinq ou six jours. On le voit partout. Pendant que les sous-marins allemands sillonnent la Manche et les eaux territoriales anglaises, les sous-marins anglais, de leur côté, menacent les escadres adverses jusque devant leurs ports de la mer du Nord et surveillent les détroits de sortie de la Baltique.

Cette endurance, les sous-marins la doivent à leurs conditions d'habitabilité et à la robustesse de leurs moteurs, qui sont des moteurs à pétrole de puissance modérée, mais sûre, et d'un fonctionnement à l'abri des aléas.

Le but principal du sous-marin est d'attaquer, à l'aide de ses torpilles, les navires de guerre de la flotte ennemie. Il est admirablement adapté à cette fonction, et des exemples récents ont montré, pendant la guerre, qu'il les remplissait à merveille. C'est ainsi que plusieurs navires de guerre allemands et autrichiens, et aussi, malheureusement, plusieurs unités des flottes anglo-française

ont été coulés par les torpilles lancées par les sous-marins.

La guerre actuelle a fait ressortir un autre rôle des sous-marins : c'est celui de « corsaire » attaché à la destruction des navires de commerce. Et, dans ce dernier cas, sauf des circonstances exceptionnelles, comme la sauvage destruction du paquebot *Lusitania*, qui fut coulé par les torpilles d'un sous-marin allemand, bien qu'il ne fût pas armé, entraînant ainsi quinze cents victimes dans les flots, le sous-marin se sert du canon pour détruire les navires de commerce ennemis. Il économise ainsi ses torpilles, qu'il réserve pour l'attaque des navires de guerre.

Les sous-marins allemands ont exercé ce mode de combat contrairement aux règles du droit international ; ils ont même coulé des navires neutres, et annoncé qu'ils continueraient cette guerre sans merci. Mais leurs sous-marins sont traqués sur toutes les mers et ne peuvent se ravitailler que par des complicités heureusement très rares.

La lutte contre les sous-marins allemands est, d'ailleurs, très difficile. Le sous-marin n'est visible que par son périscope, but difficile à atteindre à l'aide du canon. Quant à user du même procédé vis-à-vis des navires allemands, ce n'est pas possible, toute la flotte de guerre allemande étant « terrée » et toute la flotte de commerce disparue, ayant été capturée par les alliés ou étant immobilisée dans les ports.

Heureusement leurs attentats sont relativement rares, surtout eu égard à l'énormité du trafic avec les ports alliés. Beaucoup d'entre eux ont d'ailleurs été coulés, soit par des « accidents de mer », soit par l'éperonnage que leur ont fait subir les navires qu'ils attaquaient.

Quoi qu'il en soit, c'est là un aspect bien nouveau de la guerre navale actuelle, et que l'on n'aurait certes pas pu prévoir il y a seulement dix ans.

Il en est de même de la *guerre aérienne*.

En 1908, lors des premières expériences de Blériot, qui réussit pour la première fois un voyage au-dessus de la campagne, de Toury à Arthenay et retour, dans le Loiret, c'est-à-dire il y a sept ans, on n'aurait jamais osé soupçonner l'avenir réservé à l'aéroplane. On voyait dans le nouvel engin tout au plus un instrument de sport, particulièrement dangereux et nécessitant, de la part de son conducteur, autant d'audace que de sang-froid.

Mais, petit à petit, l'aéroplane se montrait pratique. De grandes randonnées de ville à ville, de capitale à capitale ; des records impressionnants de durée et d'altitude, portant à vingt-quatre heures la durée d'un voyage et à six mille mètres la hauteur atteinte, vinrent éveiller l'attention des milieux militaires. On comprit vite quel admirable instrument de guerre était l'aéroplane, et le corps de l'aviation militaire fut créé, annexe de celui de l'aéronautique.

La guerre aérienne peut, en effet, être pratiquée à l'aide de deux engins bien différents : le ballon *dirigeable* et l'aéroplane ou *avion*.

Le premier est basé sur le principe d'Archimède, c'est-à-dire sur la flottabilité, dans l'air, d'un appareil plus léger que l'air qu'il déplace. D'immenses enveloppes gonflées d'hydrogène, gaz treize fois et demie plus léger que l'air atmosphérique, remplissent cette condition ; elles peuvent enlever des moteurs, des passagers, des projectiles. Les Allemands (nous en avons déjà dit un mot au cours du chapitre VII) ont marché activement dans la voie du dirigeable ; ils en ont construit qui flattaient leur manie du « kolossal » : ce sont les fameux *zeppelins* de trente mille mètres cubes.

Mais les dirigeables ont un grand défaut : c'est leur vulnérabilité. Par leurs grandes dimensions ils offrent une cible à l'adversaire, et, remplis de gaz inflammable, ils sont très exposés à la destruction par

le contact avec un obus incendiaire.

L'expérience a, d'ailleurs, montré le peu d'efficacité des zeppelins. Coûtant fort cher de construction, nécessitant des hangars immenses, des compagnies entières d'hommes pour accomplir les manœuvres nécessaires à leur départ et à leur atterrissage, ils sont dangereux même en dehors de toute attaque ennemie ; et, avant la guerre, sur vingt-un zeppelins construits, onze avaient été détruits par accidents. Depuis la guerre, le nombre des zeppelins détruits par les alliés, tant par leur artillerie que par leurs avions, est considérable et dépasse certainement vingt unités.

L'engin par excellence de la guerre aérienne, c'est l'*aéroplane*.

L'aéroplane, basé sur le principe du cerf-volant, utilise la pression exercée par le mouvement de l'air sur la surface oblique de ses ailes. C'est l'inverse du cerf-volant, maintenu en place par son fil et soulevé par le vent, qui est de l'« air qui marche ».

L'aéroplane est un cerf-volant qui fait son vent lui-même. Au lieu d'être soutenu par de l'« air qui marche », c'est lui qui « marche contre l'air » et qui crée, par cette marche rapide due à son moteur et à son hélice, le vent nécessaire à sa sustentation.

L'aéroplane n'a été possible que grâce au moteur à essence, au moteur d'automobile, perfectionné et allégé encore pour ce service aérien. On fait aujourd'hui des moteurs qui arrivent à ne peser que deux kilos par cheval-vapeur de puissance. Grâce à cette légèreté spécifique, l'avion peut enlever un moteur qui lui imprime dans l'air une vitesse suffisante pour donner ainsi, par sa marche, naissance à ce « vent artificiel », nécessaire à la fois à sa sustentation et à sa propulsion. Disons que l'on est arrivé à réaliser la vitesse de deux cents kilomètres à l'heure par vent favorable.

Un avion, pour être un instrument de guerre, doit pouvoir enlever deux personnes : un *pilote*, uniquement chargé de la manœuvre et de la

conduite de l'appareil, et un *observateur*, officier ou soldat chargé d'examiner les positions de l'ennemi et d'en avertir le quartier général, soit par des signaux, soit par la télégraphie sans fil.

Comme on peut prévoir que l'avion sera en butte au tir des mitrailleuses ennemies, on munit sa nacelle (ou son fuselage) d'un blindage qui le met à l'épreuve de la balle. On a ainsi les avions *blindés*. Comme ce blindage augmente le poids de l'appareil, il a fallu naturellement en accroître la force portante, c'est-à-dire augmenter la puissance de son moteur.

Mais l'avion ne se borne pas à être un précieux instrument de reconnaissance et d'observation, il est aussi un engin de guerre. Pouvant planer au-dessus des lignes ennemies, il peut y laisser tomber des obus dont l'explosion causera des ravages énormes ; il peut même laisser tomber des *fléchettes* d'acier, qui, à cause de leur vitesse de chute, vitesse considérable si la chute se fait d'une hauteur un peu grande, deviennent de redoutables projectiles. De plus, l'avion est armé d'une mitrailleuse ou même d'un petit canon pour tirer sur les avions ennemis. De là une nouvelle « fonction » dans l'aviation. Indépendamment des pilotes et des observateurs, il y a les *mitrailleurs* et les *bombardiers*.

*

Comme instrument d'observation, indépendamment des renseignements précieux qu'il rapporte sur les positions de l'ennemi, surtout à cette époque où la portée de l'artillerie dépasse toutes les prévisions, l'avion rend des services inappréciables comme régleur du tir de l'artillerie.

Avec les énormes portées de nos canons actuels, le commandant d'une batterie est dans l'impossibilité de voir si ses projectiles touchent le but visé. L'avion remplit ainsi un double objet : il

recherche et découvre l'objectif que doit atteindre l'artillerie, et il rectifie le tir de celle-ci.

Les Allemands se servent, pour ce dernier usage, de fusées de différentes couleurs, qui indiquent par leur combinaison, au commandant de la batterie, si son tir est trop long ou trop court, ou bien trop à droite ou trop à gauche, ou enfin si son tir est bien réglé.

Nos avions français ont des moyens plus sûrs et plus précis d'avertir les artilleurs. On comprendra aisément que nous ne donnions pas de détails sur ces moyens ; toujours est-il qu'ils nous assurent une écrasante supériorité sur les Allemands.

Ceux-ci, d'ailleurs, le savent bien. Toutes les fois qu'ils voient planer nos avions au-dessus de leurs lignes, ils tâchent de les détruire en lançant sur eux, à l'aide de canons spéciaux, des obus qui éclatent jusqu'à trois mille cinq cents mètres en l'air. Mais, fort heureusement, ces obus n'ont presque jamais atteint leur but.

Le rôle des avions est très important comme destructeur d'avions ennemis. Et ici il faut reconnaître, avec un légitime orgueil, la supériorité absolue de nos aviateurs sur ceux des Boches. Dès que ceux-ci aperçoivent un avion français, ils commencent à prendre la fuite de toute la vitesse de leur moteur. C'est bien la bravoure allemande, qui consiste à n'accepter le combat qu'avec une supériorité numérique qui lui assure la victoire. Dès qu'il sent qu'on approche de l'égalité, il reconnaît sa non-valeur et se sauve. L'aviateur Roland Garros, qui fut malheureusement fait prisonnier, avait à lui seul descendu trois avions allemands en quinze jours.

Dans ces combats aériens, où l'audace et l'intrépidité seules assurent le succès, la supériorité de nos aviateurs n'est pas contestable. Tantôt ils emploient la mitrailleuse, tantôt la carabine, le fusil d'infanterie ou même simplement le revolver ; et presque toujours ils sortent vainqueurs de ces tournois effrayants, livrés parfois à trois mille mètres de hauteur. Chaque jour, d'ailleurs, une

moyenne de trente chasses aériennes est effectuée par nos pilotes, qui mettent toujours en fuite les avions de l'ennemi.

Indépendamment des armes portatives, on a réalisé, au cours de cette guerre, l'*avion-canon*. Un petit canon de 37 millimètres, du calibre des « Hochtiss » de la marine, est installé sur un avion blindé et constitue, pour les zeppelins, l'adversaire le plus redoutable qui se puisse imaginer.

Comme instrument de bombardement, l'aéroplane est sans pareil, surtout eu égard à l'adresse de nos bombardiers et à la puissance exceptionnelle de nos projectiles. Il peut laisser ainsi tomber des bombes dont quelques-unes contiennent dix kilos de mélinite, des obus de 90, de 120 et même de 150. Nos projectiles aériens, à l'inverse de ceux des Allemands, qui souvent n'éclatent pas, sont au contraire très efficaces et produisent toujours des effets terribles.

En outre, nos opérations se font maintenant par « escadres d'avions » : dix, quinze, vingt, trente et même quarante avions partent ensemble, effectuent le bombardement d'un camp, d'une gare, d'une ville, et s'en reviennent généralement tous indemnes, après avoir semé dans les rangs ennemis la terreur et la mort.

Le nombre des exploits accomplis, dans cet ordre d'idées, par nos aviateurs, est extraordinaire. La liste seule en remplirait plusieurs pages.

Citons seulement le bombardement du quartier général du kronprinz à Révigny, le 22 octobre : 15 morts, 22 blessés, 36 chevaux tués ; le bombardement du quartier général de l'empereur Guillaume. à Thielt, le 1^{er} novembre 1914, au cours duquel deux de ses aides de camp furent tués et son automobile réduite en miettes ; le bombardement des usines Krupp à Essen, le 4 décembre ; le bombardement d'Essen, renouvelé le 20 décembre, et qui a détruit 400 automobiles. Depuis lors, de nombreuses expéditions ont été faites : par exemple, le

bombardement de la poudrerie de Rottweil, de la ville de Fribourg-en-Brisgau, de la ville de Karlsruhe, de la gare de Strasbourg, des hangars à dirigeables de Friedrichshafen, etc. Toutes ces opérations ont été couronnées d'un plein succès, et elles se chiffrent aujourd'hui par centaines.

*

Au début de la guerre, l'aviation militaire allemande avait, comme tout ce qui se passait chez nos ennemis, bénéficié d'une longue préparation. Tandis que c'était chez nous que l'aviation s'était formée et développée, les Allemands copiaient nos modèles, les perfectionnaient, et, tandis que nous nous contentions d'établir et de battre des records, eux organisaient leur aviation militaire avec un ordre admirable.

Aussi, dans les premiers jours des hostilités, parurent-ils avoir, à ce point de vue, une supériorité sur nous ; mais cette supériorité était purement apparente et ne tenait qu'à leur avance « administrative », si l'on peut ainsi dire. Très vite nous nous sommes organisés à notre tour. Sous l'habile direction du général Hirschauer, l'aviation militaire française a vite repris la première place, et, si des avions allemands ont pu venir survoler Paris à la fin d'août et au commencement de septembre 1914, nous avons été très vite en mesure d'empêcher le retour de semblables incursions.

Nos aviateurs, d'ailleurs, sont les premiers du monde. Ils ont ce courage souriant qui ne connaît pas le danger et qui en triomphe avec élégance.

Malheureusement, s'ils ne connaissent pas le danger, du moins pour le craindre, le danger les connaît et les guette. L'aviation a eu non seulement ses héros, mais aussi ses martyrs.

Parmi ceux-ci, il convient de citer le docteur Reymond, sénateur de

la Loire, le « sénateur-aviateur », qui mourut héroïquement le 21 octobre 1914. Médecin-major de 1^{re} classe de réserve, il avait demandé à faire du service actif dans l'armée aérienne.

Désigné pour aller faire une reconnaissance dans les lignes ennemies, sur Mars-la-Tour, il partit comme observateur à bord d'un appareil piloté par l'adjudant Clamadieu. L'appareil, revu avec soin, marchait parfaitement. Rien que certains pilotes, présents sur le terrain, eussent émis l'avis que l'on ne pouvait, ce jour-là, naviguer à une altitude suffisante pour s'aventurer sur les lignes ennemies, le docteur Reymond et son pilote estimèrent devoir exécuter immédiatement leur reconnaissance, étant donnée l'importance qu'elle présentait. Ils partirent à 11 heures 40. Vers 4 heures de l'après-midi, on aperçut l'avion qui descendait et venait atterrir entre les lignes allemandes et françaises. Un feu nourri partit aussitôt des tranchées allemandes. L'adjudant Clamadieu fut tué sur le coup ; le docteur Reymond eut l'abdomen traversé par une balle. La blessure était mortelle.

Une lutte acharnée se poursuivit autour de l'appareil, et ce ne fut qu'à la nuit que les Français purent se porter au secours des aviateurs. Le sénateur Reymond fut jugé inopérable, et mourut le 21 octobre. Ses premiers mots, quand il fut transporté à l'ambulance, furent pour rendre compte à ses chefs de la mission de reconnaissance qu'on lui avait confiée !

Et cet exploit héroïque accompli par le capitaine Mortureux ! Cet officier était monté, comme observateur et bombardier, à bord d'un avion et avait laissé tomber des bombes sur les lignes ennemies. Mais une de ces bombes resta accrochée à un des haubans de l'engin. Cela constituait un danger terrible ; car, en touchant le sol, la bombe allait sûrement éclater. Alors le capitaine Mortureux dit à son pilote : « C'est moi qui ai commis la maladresse de mal lancer cette bombe, c'est à moi qu'il appartient de la réparer. » Quand l'avion fut à huit

cents mètres du sol, au-dessus d'une prairie, le capitaine Mortureux sortit du fuselage, et par une acrobatie héroïque, se retenant aux montants et aux haubans, maître de lui-même, avec un sang-froid merveilleux, parvint jusqu'à la bombe, la dégagea et la lança sur le sol, où elle éclata en tombant. Après quoi il vint, par le même chemin, reprendre sa place d'observateur. N'est-ce pas admirable ?

Et les exploits de ce genre sont légion.

Avec de tels aviateurs, on peut dire que nous sommes les rois de l'air ; nous en sommes les maîtres, comme les vaisseaux alliés sont les maîtres de la mer. L'avion, planant au-dessus du champ de bataille où triomphent nos armes, est ainsi le symbole aérien de notre victoire suprême, victoire du droit sur l'injustice, victoire de la civilisation sur la barbarie, victoire de l'humanité sur des sauvages féroces. Cette victoire est certaine, et elle sera légitime, car il y a une « justice immanente ».

www.ilivri.com

**la librairie en ligne
des textes rares
et classiques**

**format numérique,
impression papier
et impression
grandes lettres**



EAN : 9782335015508

©Ilivri 2015

Table des Matières

Annonce	4
Page de titre	6
AVANT-PROPOS	8
I – L’INVASION	9
II – LA BATAILLE DE LA MARNE	22
III – LA GUERRE EX LORRAINE ET EN ALSACE	48
IV – LA GUERRE DE TRANCHÉES ET LA COURSE A LA MER	68
V – LES BATAILLES DES FLANDRES	81
VI – LA GUERRE D’USURE	104
VII – L’HÉROÏSME	116
VIII – LE CLERGÉ ET LA GUERRE	149
IX – LA BIENFAISANCE ET LA GUERRE	165
X – LA GUERRE MARITIME ET AÉRIENNE	187
Annonce	204
Page de Copyright	206

Alphonse
Nicot



La Grande Guerre

Tome III
Des Flandres à Verdun



eBook offert par



La Grande Guerre

Tome III
Des Flandres à Verdun

www.ilivri.com

**la librairie en ligne
des textes rares
et classiques**

**format numérique,
impression papier
et impression
grandes lettres**



Alphonse
Nicot

La Grande Guerre

Tome III
Des Flandres à Verdun

AVANT-PROPOS

Nous publions aujourd'hui le tome III de la *Grande Guerre*. Ce tome comprend, les récits des événements survenus sur le front anglo-français depuis février 1915 jusqu'à l'été de 1916, qui marque le point culminant de la résistance héroïque de Verdun.

Nous avons réservé pour un autre volume l'exposé des opérations de la *Guerre hors de France* : opérations-d'Italie, de Serbie, de Pologne, de Bukovine, du Caucase, d'Asie Mineure et de Macédoine. Nous exposerons alors l'effort simultané fait par les Alliés pour encercler d'un réseau infranchissable le repaire des vautours de l'Europe centrale.

ALPHONSE NICOT.

CHAPITRE I

LA GUERRE DE POSITIONS

Après l'Yser. — L'artillerie lourde. — La guerre de tranchées. — Les oscillations du front. — La guerre de mines. — Fourneaux et « camouflets ». — Héroïsme de nos sapeurs. — Le rôle des places fortes. — La défense mobile.

Nous avons, à la fin du dernier volume, laissé l'armée française victorieuse dans les Flandres.

La bataille de l'Yser, où les Germains subirent des pertes sanglantes que l'on peut évaluer sans crainte à plus de trois cent mille hommes, avait ruiné à jamais, chez nos ennemis, tout espoir de « faire un coup », soit sur Paris, soit sur Calais, pour terroriser la France ou l'Angleterre.

Aussi, après les terribles hécatombes qui avaient marqué leurs insuccès sur la Marne et sur l'Yser, semblèrent-ils renoncer, au moins d'une manière provisoire, au système des grandes attaques, à effectifs nombreux et massifs, et se cantonnèrent-ils de plus en plus dans cette forme de la guerre, forme renouvelée du siège de Sébastopol, qui constitue ce que l'on nomme la « lutte de tranchées », et que l'on pourrait appeler plus justement encore la « lutte souterraine ».

Une nouvelle forme de la bataille gigantesque allait naître : à la guerre de « mouvements » allait succéder la guerre de « positions ».

Chacun des deux adversaires, retranché aussi solidement que possible derrière ses lignes redoutablement fortifiées, cherche à bouleverser celles de l'ennemi d'en face, et, à l'aide de sa grosse artillerie à longue portée, à détruire, loin à l'arrière, les

approvisionnement et les réserves.

Le rôle du canon de campagne, de notre célèbre « 75 », devient donc moindre. La pièce merveilleuse, qui triompha sur la Marne, s'efface devant la fameuse « artillerie lourde ».

À ce dernier point de vue, il faut reconnaître que les Allemands s'étaient supérieurement organisés et avaient réalisé, à longue échéance, une préparation remarquable. Leurs gros canons de 155 millimètres, de 305 et même de 420, étaient très nombreux ; leurs approvisionnements en obus étaient formidables, et leur permettaient de faire subir à nos ouvrages et à nos abris, à un moment donné, un véritable « arrosage » de projectiles d'une grande puissance dévastatrice.

De notre côté, il faut constater également qu'au point de vue de l'artillerie lourde, notre préparation était absolument insuffisante.

En vain, plusieurs années avant la guerre, des soldats éminents, des patriotes éclairés, avaient signalé aux Chambres l'importance de cette grande question.

Et cependant, quelques mois avant l'ouverture du terrible conflit, le sénateur d'un de nos départements-frontières, Charles Humbert, avait, en séance publique, jeté le cri d'alarme : tout fut inutile.

La guerre éclata, et sa déclaration nous trouva à peu près dépourvus d'artillerie lourde. Nous n'avions guère que quelques batteries de 120 et quelques « Rimailho » ; mais qu'était cela en face du formidable armement de l'Allemagne ?

Heureusement que, si nos ennemis ont le génie de l'*organisation* patiente, nous avons, nous, le génie de l'*improvisation*, et ce sont de véritables tours de force que la France a réalisés pour la fabrication rapide et intensive du matériel de guerre.

*

Donnons maintenant quelques détails sur la guerre de tranchées, qui est la première phase de la « guerre souterraine ».

Évidemment, les grandes lois générales qui régissent l'art de la guerre subsistent toujours et demeurent intactes. La « stratégie », c'est-à-dire la science de combiner, dans une conception d'ensemble, les mouvements des troupes qui constituent une ou plusieurs armées, reste la forme la plus haute de l'art militaire : c'est celle que Napoléon avait poussée à son plus fort degré de perfection, celle qu'il a si admirablement appliquée sur les champs de bataille d'Austerlitz, de Wagram et d'Iéna, où furent défaites les armées prussiennes il y a un siècle.

Mais quand la lutte s'immobilise dans des fortifications, quand à la guerre de mouvement succède la guerre de siège, le temps n'est plus où, à la veille d'une grande bataille, le chef suprême, réalisant par le mouvement de ses armées sa conception stratégique, avait toute liberté de fixer, par des manœuvres savantes et de large envergure, le lieu qu'il avait choisi pour y livrer la bataille, de contraindre l'adversaire à y venir combattre et de pouvoir, grâce à la valeur militaire de ses officiers et au courage de ses soldats, avoir raison de la résistance de l'ennemi en forçant le centre de ses lignes et en débordant ses deux ailes.

Toutes ces méthodes « classiques » de la grande guerre deviennent inutilisables quand on se trouve en face d'un adversaire qui s'est « terré », comme l'ont fait les Allemands, sur l'Aisne d'abord, puis sur tout leur front, après leur défaite de la Marne.

Il n'y a alors d'autre ressource que d'agir de même et de se « terroriser » également, en usant du maximum des ressources de la « fortification de campagne ».

Déjà, au cours de la guerre russo-japonaise, si féconde en enseignements de toutes sortes, on avait reconnu l'importance que prend la fortification de campagne sur le champ de bataille même, et

le rôle capital qu'elle y joue.

Elle permet d'économiser le « matériel humain » en laissant, pour la manœuvre proprement dite, un plus grand nombre d'hommes disponible ; elle fournit aux combattants qui l'utilisent une protection contre les effets des projectiles ennemis, protection d'autant plus précieuse que les effets de ceux-ci deviennent plus meurtriers à mesure que progresse la puissance des bouches à feu de l'artillerie lourde actuelle.

Aussi l'entrée en jeu de la fortification de campagne a-t-elle modifié du tout au tout les conditions mêmes de la guerre. Il a fallu entraîner les hommes à devenir des terrassiers, et les munir de pelles et de pioches, outils devenus, pour eux, aussi utiles et même aussi nécessaires que la baïonnette et le fusil.

La lutte actuelle, depuis la bataille de la Marne, est donc une nouvelle guerre de tranchées. C'est le retour aux traditions de Sébastopol ; c'est la guerre de siège, étendue à un front de huit cents kilomètres, avec cette différence, comme l'a judicieusement fait observer le général de Lacroix, que « dans ce siège il n'y a pas de places fortes ».

La notion élémentaire que l'on se fait d'un siège implique, en effet, l'idée d'une forteresse que l'assaillant doit d'abord cerner de tous côtés, dont il doit démolir les défenses et qu'il doit, finalement, enlever à l'assaut de ses troupes, lancées en trombe sur les ruines des fortifications détruites par l'artillerie.

La guerre d'aujourd'hui présente ce même caractère ; mais, au lieu d'une place forte, c'est un pays entier qui se trouve assiégé. Les deux armées en présence sont fortifiées de façon égale, et, suivant les vicissitudes de la fortune des armes, l'une ou l'autre peut, selon les circonstances, être envisagée comme l'armée assiégée ou comme l'armée assiégeante.

Il suffit, pour se pénétrer de cette vérité, de regarder une carte du front.

Ce front est à peu près le même, du côté des alliés et du côté allemand. Ce n'est pas, à proprement parler, une *ligne de défense* dans le sens rigoureux du mot « ligne ». C'est bien plutôt une *zone de défense*, dans l'étendue de laquelle la résistance est organisée, non seulement suivant la direction du front, mais encore en profondeur. Cette résistance est réalisée par une série de tranchées dont chacune est pourvue de ses organes propres et de ses moyens individuels de défense : parapets, meurtrières, réseaux de fils de fer barbelés, trous-de-loup, etc.

Ce qu'on entend couramment sous le nom de *ligne de tranchées* est, en réalité, une suite de retranchements successifs qui constituent respectivement : les *tranchées avancées*, les *tranchées de première ligne*, les *tranchées de soutien*, les *tranchées intermédiaires* et un *réduit*.

Suivant les mêmes principes qui ont servi à l'établissement de cette zone fortifiée, d'autres zones sont établies en arrière de la première, constituant ainsi une véritable « cascade » de positions fortifiées.

Les tranchées avancées et les tranchées de première ligne doivent permettre à l'armée de défense d'utiliser le maximum de ses forces de résistance et, par les obstacles qu'elles présentent, d'affaiblir, d'épuiser l'ennemi suffisamment pour qu'il ne puisse préparer avec fruit la *contre-attaque*.

Le tracé de ces tranchées, quel l'on se figurerait volontiers former une ligne droite de grande longueur, est, au contraire, loin d'être rectiligne.

Il est déterminé par toutes sortes de considérations, par la proximité

plus ou moins grande de l'ennemi, par les effectifs qui doivent occuper les tranchées, et surtout par les formes du terrain. L'officier, ou, pour mieux dire, « l'ingénieur » qui trace les tranchées doit être, tout d'abord, un topographe dans toute l'acception du mot. Il doit savoir, d'un coup d'œil, reconnaître la capacité défensive du terrain qu'il va remuer ; il doit embrasser d'un seul regard les positions que commanderont les ouvrages qu'il va édifier, et, inversement, éviter que la position qu'il a choisie ne soit « commandée » par des positions occupées par l'ennemi.

La topographie du terrain impose donc le tracé des tranchées, qui est formé avec des brisures dont l'alternance constitue des « saillants » et des « rentrants ».

Les « saillants » s'avancent en cornes, en éperons, en avant du front principal : ils y constituent, par leur saillie même, des centres de résistance. Par leurs deux côtés, ils peuvent battre facilement, et de la meilleure manière, le terrain situé en avant du front, et ils possèdent en outre, ce qui est le point capital de leur établissement, des feux de flanquement, feux de mousqueterie et feux de mitrailleuses.

Par contre, en vertu même de leur position avancée, les saillants seront les objectifs naturels vers lesquels tendront les principales attaques de l'adversaire. Les saillants sont donc des points tout spécialement exposés aux assauts de l'ennemi et doivent avoir, de ce fait, des défenses particulièrement renforcées. On n'a pas oublié l'attaque dont fut l'objet le « saillant d'Ypres » au cours de la campagne des Flandres, saillant qui fut si héroïquement défendu par l'armée anglaise.

Comment installe-t-on ces « saillants » ?

Ils sont, d'abord, fournis par des unités géographiques existantes, en particulier par les bouquets de bois ou par les villages. Ce n'est que lorsque ces unités font défaut que les saillants sont construits de toutes pièces par le génie, en utilisant toutes les ressources que peut fournir

la fortification de campagne dans ce but.

Au cours des événements qui se sont déroulés depuis février 1915 jusqu'à ce moment, les villages ont joué et continuent à jouer un rôle capital : les « communiqués » de chaque jour en apportent la preuve quotidienne. Ce rôle varie, d'ailleurs, suivant les conditions où ils se trouvent, selon leur position dans la topographie de la région environnante.

Quand ils sont construits au sommet des collines, quand ils occupent des positions élevées qui « commandent » les environs, leur situation les désigne impérieusement pour faire partie de la ligne des tranchées et pour constituer des centres de résistance.

Ces villages « de hauteur » sont, il est vrai, appelés par leur importance même à servir de but à l'artillerie ennemie ; ils sont destinés à être inondés de projectiles, d'obus, et à ne plus former, au bout de quelques jours et souvent de quelques heures, que des monceaux de ruines ou des amas de pierres et de plâtras.

Mais, malgré cette démolition à laquelle leur situation dominante les expose fatalement, ils n'en gardent pas moins une grande valeur *défensive*.

Cette valeur, ils la doivent aux abris qu'ils continuent à fournir, alors même qu'ils sont en ruines ; mais ils ont aussi une valeur *offensive* importante, grâce aux emplacements, où le défenseur a pu organiser, à l'épreuve des projectiles ennemis, les postes de ses mitrailleuses et de ses engins spéciaux, « crapouillots » ou obusiers de tranchées. Ainsi les villages ont, dans cette guerre, un rôle de premier ordre. Leurs défenseurs doivent y tenir jusqu'au bout et y épuiser tous les moyens de résistance.

À l'inverse des villages situés sur des hauteurs, on en rencontre d'autres situés dans des creux, dans des fonds de vallées, ou au bas des pentes sur lesquelles est installée la défense de première ligne.

Alors ces villages sont utilisés, au point de vue de la défense, d'une façon toute différente. Ils forment ce que l'on pourrait appeler des « ouvrages avancés », comparables aux anciens ouvrages extérieurs des fortifications classiques de Vauban.

C'est ce rôle d'ouvrages avancés qui détermine l'occupation de ces villages. Cette occupation est indispensable pour arrêter l'ennemi, pour l'empêcher le plus longtemps possible de déboucher par les routes qui aboutissent à ces localités. On arrive ainsi à le retarder, à paralyser les efforts qu'il fait pour aborder la position principale qui se trouve en arrière, sur les hauteurs : le cas s'est présenté d'une façon caractéristique au cours des attaques contre le fort de Douaumont, devant Verdun, fort qui domine une butte au pied de laquelle se trouve le village du même nom.

Toutefois, la défense ne doit pas oublier que ces villages « de bas-fond » ne forment que des ouvrages avancés et non la défense principale, située plus haut et en arrière. Il ne faudra donc pas s'entêter à y résister « à tout prix », comme on le ferait dans l'ouvrage dominant. Le devoir du commandant de la défense sera de « savoir les évacuer en temps voulu ». C'est là que gît le secret d'une défense habile. Souvent, en lisant les « communiqués », en voyant que nos troupes ont évacué un village, on a le sentiment d'un échec : rien n'est plus inexact. Ce village ainsi évacué était un simple « organe de défense ». Quand il n'avait plus à intervenir, il devait donc, légitimement, cesser d'exister.

*

Comment se fait la défense de l'ensemble de la ligne de tranchées ?

Cette défense dépend, avant tout, du travail effectif de ses organes de « flanquement », organes qui sont placés dans les « saillants », comme nous l'avons dit tout à l'heure. Il en résulte que, si le

bombardement de l'artillerie ennemie est arrivé à détruire ces organes, la défense ne peut plus se tenir dans les intervalles de la première ligne. Elle est dès lors contrainte de se replier en arrière, sur une autre ligne, encadrée elle-même par des saillants défensifs préparés dans ce but et que le premier bombardement aura laissés intacts.

On comprend donc aisément une chose qu'il est essentiel de se rappeler quand on lit les communiqués relatifs aux opérations du front.

Dans une suite ininterrompue d'opérations, comme celles qui se font journellement sur toute l'étendue de la ligne de bataille, il *peut* et il *doit* se produire forcément des *incidents* qui rendent naturel et même *nécessaire* un mouvement de repli en arrière, une *rectification* (pour employer le mot technique) du front de défense, sans que, de ce fait, la force résistante de l'ensemble se trouve le moins du monde diminuée.

Dans la guerre de positions, l'art du commandement consiste surtout à préparer d'avance le champ de bataille de façon que la défense puisse être assurée de trouver partout l'abri, le « couvert » nécessaire, l'obstacle qu'elle a besoin de pouvoir opposer à l'assaillant pour l'arrêter ou du moins pour ralentir son attaque.

Or, une propriété essentielle de la fortification de campagne est de pouvoir se prêter, à chaque moment, aux exigences commandées par les péripéties du combat, et de s'y prêter avec une facilité que ne peut pas présenter un ouvrage de fortification élevé d'une façon permanente.

Dans cette guerre de positions, qui s'éloigne tant de l'ancienne guerre de mouvements, il y a cependant des règles, tout comme dans la guerre classique. Il faut savoir substituer à une fortification abandonnée une fortification nouvelle dont on improvise la construction, et le « terrassement de campagne » est, pour le soldat, une œuvre véritable dont il trouve, sur le lieu de la bataille, les

matériaux, et qu'il peut réaliser lui-même avec sa pelle et sa pioche.

Il faut, quand c'est nécessaire, savoir abandonner un terrain pour en occuper un autre plus avantageux, et pour pouvoir attirer l'ennemi dans une position qui lui soit nettement défavorable. Ainsi la guerre de positions, comme l'autre guerre, a aussi sa manœuvre : manœuvre lente, il est vrai, mais cependant très réelle. C'est, dans toute l'acception du mot, une « guerre d'usure » ; mais c'est aussi une guerre d'action offensive.

Ces choses étaient à dire pour l'intelligence des faits dont nous allons, plus loin, faire le récit, et pour expliquer les inévitables « fluctuations » de la ligne de bataille.

La victoire définitive reviendra donc à celui des deux adversaires qui parviendra à briser, à détruire les éléments essentiels de la ligne de résistance de l'autre. Comment se fera cette destruction ? Par des assauts d'infanterie ? Non pas. Quelle que soit la valeur des soldats, elle serait impuissante contre les tirs de barrage lancés par la ligne de défense. Les hécatombes d'Allemands devant l'Yser en sont la preuve.

On n'arrivera à rompre la ligne ennemie que par la mise en action d'une artillerie lourde nombreuse et puissante, approvisionnée d'obus jusqu'à en permettre, en quelque sorte, le gaspillage. Avec le tir de ces grosses pièces, on pourra démolir les ouvrages de l'adversaire, ravager ses tranchées, faire effondrer ses abris à quelque profondeur qu'ils se trouvent, atteindre ses réserves de l'arrière et faire exploser ses dépôts de munitions, enfin bouleverser et démonter son artillerie.

Mais, pour cela, il faut *des canons, des munitions* ! Jusqu'à la guerre, on ne l'avait pas compris dans les milieux législatifs. La situation est admirablement résumée par ce couplet d'un chansonnier de Montmartre :

Les bons discours

Sont les plus courts ;
Les bons canons
Sont les plus longs.
En France, on faisait des discours ;
En Allemagne, des canons !

Oui, il faut des canons et encore des canons. C'est là le moderne cri de guerre : « Des canons, des munitions ! » C'est l'entrée en ligne, nécessaire, de l'*armée industrielle*, qui doit fournir sans discontinuer à l'*armée combattante* les moyens de lutter avec succès, et par conséquent de vaincre.

La supériorité individuelle de nos soldats sur les soldats allemands est un fait qui n'est plus discutable ; mais il faut qu'ils puissent les combattre à armes égales. La bravoure exaltée jusqu'à l'héroïsme ne peut rien contre l'artillerie lourde : il faut qu'elle soit soutenue, elle aussi, par une artillerie lourde au moins équivalente.

Dans ces conditions seulement, elle peut faire éclater sa supériorité.

*

Mais la guerre de tranchées n'est pas le seul aspect de la lutte de positions : il en est un autre, encore plus « souterrain », si l'on peut ainsi s'exprimer : c'est la « guerre de mines ».

La guerre de mines est un des plus anciens moyens mis en œuvre par l'art militaire.

Dès que la guerre cessa d'être une suite de corps à corps, dès que sa pratique devint une doctrine entre les mains de généraux éminents, la guerre souterraine montra son importance. Dans les siècles passés, au moyen âge notamment, elle fournissait à l'assiégeant le moyen de s'avancer sans être vu jusque sous les murs, jusqu'au cœur même de la place investie, dans laquelle, en débordant brusquement des

galeries qu'il avait creusées, il pouvait ainsi faire irruption.

De son côté, l'assiégé cherchait, par des moyens analogues, agissant en sens contraire, à s'opposer aux progrès de l'assaillant, et pour cela il l'attaquait par des « contre-mines ». Quand il pouvait atteindre l'extrémité des galeries de l'attaque, il s'efforçait de les rendre intenables en les enfumant, en y lançant à profusion des matières incendiaires qui en brûlaient les supports de bois et en amenaient ainsi l'effondrement.

Quand la poudre à canon fut inventée, les galeries creusées par l'assaillant autant que par l'assiégé furent utilisées, non seulement pour faire progresser des soldats, mais encore pour accumuler, sous des points déterminés, des charges considérables de poudre dont l'explosion devait ruiner, en les faisant sauter, les obstacles construits par la défense ou par l'attaque.

À partir de ce moment, la guerre souterraine devint une branche très spéciale de l'art militaire ; son étude théorique, sa mise en application dans les conditions des opérations d'un siège, furent des opérations qui passionnèrent les officiers du génie.

Dans quelques sièges historiques, la guerre de mines a même pris une importance prépondérante. On peut citer, entre autres, le siège de Bologne au ^{xv}^e siècle, le siège d'Arras au ^{xvii}^e, le siège de Turin au ^{xviii}^e ; sous les guerres de Napoléon, le siège de Saragosse, et enfin, plus récemment, sous le second empire, le siège mémorable de Sébastopol.

En 1870, la guerre de mines joua un rôle tout à fait effacé.

À cette époque venait d'éclore une nouvelle forme de la guerre, consistant à mettre en ligne des effectifs formidables, à faire appel, par des réserves, à la « nation armée ». De plus, les armements étaient devenus plus puissants ; le tir des canons et des fusils avait augmenté de rapidité autant que de portée. Aussi, en présence de cette guerre de

mouvements où la rapidité semblait être la condition essentielle du succès, les lenteurs forcées de la guerre de mines la firent-elles reléguer au second plan, la firent-elles considérer comme un moyen archaïque de combat, bon à remiser sur les rayons de l'histoire passée.

Mais la guerre russo-japonaise vint redonner de l'activité à la guerre souterraine, principalement avec le siège de Port-Arthur ; cette actualité est devenue plus grande encore au cours de la lutte actuelle.

Dès que la grande rencontre des nations eut pris la forme de la guerre de tranchées, les opérations de mines furent commencées. Ce furent d'abord des débuts timides, limités à quelques points du front. Mais, petit à petit, leur usage fut étendu à tous les endroits où la proximité des lignes ennemies en rendit l'usage efficacement possible.

Et dès lors ce fut la renaissance de cet « art des mineurs », art qui se développe sous la double forme de la science de nos officiers du génie, et du courage indomptable de nos sapeurs.



Travaux de sape.

*

Une galerie de mine ou « cheminement » se compose d'un conduit souterrain dont le point de départ est toujours dans un abri : tranchée ou réduit couvert. Les sapeurs travaillent dans les positions les plus pénibles à cause de l'étroitesse du boyau creusé, qu'il faut étayer à l'aide de madriers à mesure qu'il avance vers l'ennemi. De plus, l'atmosphère de ce boyau est vite irrespirable, et il faut prendre des mesures spéciales pour la renouveler par une ventilation énergique.

À l'extrémité des galeries, sous les ouvrages ennemis, on creuse un *fourneau*, cavité où l'on accumule la charge d'explosifs destinée à opérer son œuvre de destruction. On appelle *entonnoirs* les cavités que ces explosions font naître à la surface du sol.

Les charges mises dans les fourneaux peuvent être calculées de manière à produire des entonnoirs dont le rayon soit égal à la profondeur de la charge au-dessous de la surface. On dit que ce sont des fourneaux « ordinaires ». Les fourneaux sont appelés fourneaux « surchargés » quand la charge d'explosifs qu'ils renferment a été calculée pour produire un entonnoir de rayon plus grand que la profondeur de la charge. Ce rayon doit-il, au contraire, être plus petit que cette profondeur ? le fourneau est dit fourneau « sous-chargé ».

Une variété de mines est constituée par les « camouflets ». On appelle ainsi des fourneaux sous-chargés, dont la charge a été calculée de telle sorte que leur effet demeure interne et ne produise pas d'entonnoir à l'extérieur : le camouflet a donc pour effet d'ébranler la solidité du terrain où il fait explosion.

La technique de la guerre souterraine est empruntée à celle de la guerre ordinaire.

Ainsi elle a, comme la guerre de surface, ses services de

reconnaissance. Ces services sont réalisés par les *écouteurs*, mettant à profit, par le téléphone et le microphone, toutes les ressources de la science moderne, toutes les conquêtes de l'électricité, afin de pouvoir déceler à distance les travaux opposés de l'ennemi.

Elle dirige ses attaques, soit de front, soit par une manœuvre enveloppante qui déborde les ailes de la contre-mine de l'adversaire. Des rameaux auxiliaires sont branchés sur les boyaux d'attaque directs : sur ces rameaux sont installés les « flanc-gardes ». Enfin, elle connaît les contre-attaques, comme dans les tranchées ; elle pratique les retours offensifs et construit des lignes successives de défenses, tout comme on le fait dans la guerre à ciel ouvert. Seulement, toutes ces opérations se font avec une lenteur que l'on s'expliquera facilement.

La forme la plus courante de l'attaque par mines est celle qui consiste à détruire un organe important du front de l'ennemi : par exemple, un abri blindé, un poste de mitrailleuses, un dépôt de munitions. L'ennemi, comme il faut s'y attendre, ne demeure pas inactif et opère sa défense par l'établissement de contre-mines. La lutte des deux partis se poursuit donc sous terre, chacun des deux adversaires cherchant à paralyser l'avance de l'autre en détruisant ses travaux.

D'autre part, l'expérience a montré que les effets explosifs des fourneaux de mines sont plus redoutables dans le sens de la hauteur que dans celui de la profondeur. Chacun des deux partis s'efforcera donc de « prendre le dessous », afin de faire sauter, par l'explosion d'un camouflet, les travaux du parti adverse.

C'est en se basant sur les renseignements qui lui sont fournis par ses postes d'écouteurs que l'ingénieur-officier peut diriger efficacement ses travaux. C'est ainsi qu'il peut voir et décider ce qu'il est possible de faire dans une circonstance déterminée, sur un terrain et dans un temps donnés, pour tâcher de surprendre l'adversaire tout en évitant

de se laisser surprendre soi-même.

Souvent, des boyaux du système de contre-mines viennent s'infiltrer à travers les galeries creusées par l'assaillant ; souvent, au cours de la guerre actuelle, on a vu nos sapeurs rencontrer ainsi des galeries creusées par les Allemands. Alors ils se sont emparés des poudres de l'ennemi, pour en faire plus tard, contre lui, le meilleur usage possible.

Il est à peine besoin d'insister sur le courage, l'abnégation de soi-même, le sang-froid à toute épreuve qui sont nécessaires à nos héroïques sapeurs pour conduire à bien leurs périlleuses opérations. Il faut un moral solidement trempé à ces hommes, qui, méprisant le danger, sans souci de la mort qui peut les guetter à chaque instant, et quelle mort ! la mort par ensevelissement vivant, sous la terre éboulée ! travaillent dans un air vicié, accroupis ou courbés, à plusieurs dizaines de mètres de l'entrée de leurs galeries, à quinze ou vingt mètres de profondeur, et parfois à quelques pieds de distance du mineur ennemi qui guette leur approche pour les faire sauter et les étouffer sous les éboulements du terrain miné.

Ces qualités, nos sapeurs du génie les possèdent à un degré exceptionnel. Nous admirons, et c'est justice, l'audace de nos aviateurs qui s'en vont, en plein ciel, livrer aux avions boches des combats dont l'issue est toujours mortelle pour l'un des combattants. Mais gardons une admiration égale pour ces courageux pionniers qui font la guerre dans les entrailles de la terre, comme il nous en faut garder pour les marins au cœur d'acier qui composent les équipages de nos sous-marins. Nos sapeurs, devant Verdun en particulier, se sont montrés les dignes successeurs de leurs ancêtres de Sébastopol ; ils les ont même dépassés par la grandeur et la durée de leurs généreux efforts.

La Patrie leur en est reconnaissante : ils ont bien mérité de la France.

*

Ces quelques lignes nous ont paru nécessaires pour préciser les caractères essentiels de la guerre de positions actuelle.

Elles expliquent, en particulier, la lenteur des opérations sur nos fronts de bataille. On peut s'irriter de cette lenteur quand on en ignore les motifs ; mais on la comprend aussitôt qu'on descend un peu au fond des choses.

Cette lenteur fait partie du plan de notre commandement. Elle laisse l'ennemi s'user en attaques qui lui coûtent des pertes énormes. Les statistiques des dix-huit premiers mois de la guerre ont établi que, pour un allié mort sur le front occidental, de la mer du Nord aux Vosges, il y avait à peu près trois Allemands tués.

On voit donc que cette guerre d'usure nous est favorable : nos forces augmentent sans cesse, tandis que celles de l'ennemi diminuent, et en même temps nos moyens matériels de combat, constamment améliorés, deviennent égaux à ceux des Allemands.

Bientôt ils leur seront supérieurs.

Et alors ce sera la victoire définitive.

Avant de terminer cet aperçu général sur les nouvelles conditions de la guerre moderne, il est un dernier point sur lequel il n'est peut-être pas inutile d'insister.

Ce point, c'est la valeur militaire des villes fortifiées et des forts.

La courte résistance qu'ont offerte aux assiégeants des places très défendues, comme Liège, Namur, Maubeuge, surtout comme Anvers, réputée inexpugnable, a provoqué à l'adresse des fortifications permanentes de nombreuses critiques, et l'on a été jusqu'à parler de la « faillite des forteresses ».

Il est certain que sous la pluie de projectiles énormes et d'une

puissance exceptionnelle, comme ceux que les canons de 305 et les mortiers de 420 ont fait pleuvoir sur leurs forteresses, ces villes ne pouvaient résister. Aucun bétonnage, aucune coupole cuirassée ne peut survivre à l'effet brisant de pareils obus, surtout tirés avec une précision extraordinaire, réglée par les observations des aviateurs.

Aussi semble-t-il bien que la guerre actuelle ait donné une leçon pratique à la fortification : la seule manière possible de tirer parti des forteresses est d'adopter pour celles-ci, comme on le fait aujourd'hui pour les troupes en campagne, l'ordre dispersé.

L'effort de la défense d'une place de guerre doit consister à empêcher à tout prix l'artillerie ennemie de mettre en batterie ses gros canons : on peut arriver à cela par l'organisation d'une ou plusieurs lignes de défense avancées. Il faut disposer, à cet effet, non plus d'une simple « garnison », mais bien d'une véritable « armée ».

Il faut que cette armée possède à son tour des points d'appui pour les différentes armes qu'elle comprend, en particulier pour l'artillerie mobile, dont elle doit user abondamment. Et ainsi, la seule différence qu'il y aura entre un *siège* et une *bataille*, c'est que, dans le cas du siège, le lieu de la lutte est imposé par la situation même de la place assiégée, centre forcé de lignes de chemin de fer et de routes de toutes sortes.

Il sera donc nécessaire, si l'on veut soustraire le centre fortifié proprement dit à l'action du bombardement, de reporter au moins à vingt-cinq ou trente kilomètres en avant toutes les défenses mobiles qui doivent l'abriter. Et dès lors c'est, comme nous le disions plus haut, une véritable armée qui est nécessaire pour la défense de la forteresse, et non plus, comme dans les sièges d'autrefois, une simple garnison.

Cela se vérifie d'une façon remarquable dans les opérations tentées par les Allemands pour emporter la place de Verdun, défendue par une armée constituant une merveilleuse défense mobile sous la direction

d'un chef remarquable : la place a résisté victorieusement pendant plus de dix mois à des assauts qui, dans l'idée de l'ennemi, devaient l'emporter en quatre jours.

CHAPITRE II

DANS LES FLANDRES ET EN ARTOIS

La ligne de front. — Les forces allemandes opposées à nos armées. — Les succès des Anglais : la bataille de Neuve-Chapelle. — L'éperon de Notre-Dame-de-Lorette. — Les exploits du 158^e. — La prise de Carency. — Les succès de Neuville-Saint-Waast et d'Ablain-Saint-Nazaire.

Au début de février 1915, les forces allemandes qui attaquaient le front des troupes franco-britanniques, comprenaient le chiffre énorme de *quarante-sept corps d'armée* ! Nos ennemis avaient donc encore augmenté de quelques régiments les effectifs qu'ils avaient en janvier.

C'est cette formidable armée contre laquelle nous, avons à lutter. Elle représente, en chiffres ronds, 2 400 000 hommes pour un front de 800 kilomètres au maximum, ce qui fait une moyenne de *trois hommes par mètre de terrain* !

L'armée anglaise, avec l'armée belge, occupe toute la gauche du front, dans les Flandres et en Artois ; puis notre armée se raccorde avec elle pour former une ligne ininterrompue jusqu'aux Vosges.

C'est sur la partie gauche du front, comprise entre la mer du Nord et Reims, que se déroulèrent les événements que nous allons retracer en premier lieu.

Après de nombreuses escarmouches qui avaient marqué la fin du mois de janvier et le début de février 1915, les Allemands manifestèrent tout à coup une certaine activité dans le secteur d'Arras. L'ennemi pensait trouver un point faible à l'endroit où nos troupes se soudaient aux troupes britanniques.

L'effort de l'artillerie se montra principalement énergique entre la Bassée et Arras. Les canons allemands s'acharnèrent sur nos tranchées. Mais notre artillerie lourde, déjà bien accrue, puissamment secondée par celle des Anglais, répondit à ces tirs et réussit à empêcher les travailleurs ennemis de réparer leurs tranchées, qu'avaient démolies nos projectiles, très bien dirigés.

Le 1^{er} février, à 5 heures et demie du matin, les Allemands lancèrent trois attaques sur le point de jonction des lignes anglaises et françaises : à un quart d'heure d'intervalle, trois vagues d'infanterie furent jetées contre nos tranchées. Grâce au croisement de nos feux, tant de mousqueterie que de mitrailleuses, nous pûmes arrêter net les deux premières. Mais notre réseau protecteur de fils de fer barbelés avait été littéralement déchiqueté par le tir des canons allemands, de sorte que la troisième vague d'attaque, ne trouvant plus devant elle ce redoutable obstacle, put pénétrer dans notre tranchée avancée.

Alors nos officiers, voyant cela, donnèrent immédiatement l'ordre de contre-attaquer, ce qui fut fait aussitôt. Nos soldats se précipitèrent sur les deux ailes de la force allemande et, à la baïonnette, où ils sont irrésistibles, nettoyèrent en quelques minutes la tranchée de ses intrus.

Cette contre-attaque brillante fut exécutée si rapidement, que les Boches en furent ahuris : très peu d'entre eux réussirent à rejoindre leur point de départ, malgré l'empressement qu'ils avaient mis à s'enfuir à l'arrivée des nôtres. Plus de deux cents cadavres restèrent sur le terrain, et l'on peut estimer, d'après cela, que, tant en tués que blessés, l'ennemi a perdu au moins trois compagnies dans cette affaire. Nos pertes, au contraire, se réduisirent au minimum : sept morts et six blessés.

Le 4 février, nous pûmes réussir encore un coup heureux.

Grâce au travail acharné de nos héroïques sapeurs, nous avons poussé cinq galeries de mines jusque sous les tranchées allemandes ;

les sapeurs y creusèrent cinq fourneaux surchargés et préparèrent l'explosion, qui fut lancée à 3 heures du matin, bouleversant ainsi tous les ouvrages de l'ennemi à l'ouest de la route qui va de Lille à Arras.

Ces cinq explosions déterminèrent cinq vastes entonnoirs ; il fallait les occuper au plus vite.

Alors deux colonnes de zouaves, une colonne d'infanterie légère d'Afrique, se portent en avant avec un élan merveilleux, et réussissent à occuper entièrement les cinq cavités avant que les Boches eussent pu faire la moindre tentative pour s'y réinstaller.

Leurs tranchées, démolies de la sorte, ont été aussitôt réparées par nos hommes ; la position nouvelle, ainsi conquise, a été reliée à celle de l'arrière par un boyau rapidement établi. Nous l'avons alors solidement occupée, sans y subir de nouvelles attaques.

Cette opération, toute locale d'ailleurs, avait l'avantage de détruire une tranchée adverse et des abris de mitrailleuses qui prenaient de flanc nos ouvrages avancés. C'était donc un moyen d'assurer la sécurité de nos tranchées de première ligne, et nous y avons pleinement réussi.

Pendant le reste du mois de février, la lutte se borna à un duel d'artillerie. Le 18, nos troupes enlevèrent, au nord d'Arras, deux lignes de tranchées aux Allemands en leur infligeant de très graves pertes ; en particulier, de nombreux officiers y furent tués.

Au début du mois de mars, se produisit un douloureux événement.

Le général Maunoury, commandant d'armée, accompagné du général de Villaret, commandant d'un des corps d'armée du front, inspectait une tranchée de première ligne.

Pour mieux apercevoir les travaux de l'ennemi, ils élevèrent la tête au-dessus du retranchement qui les protégeait. Aussitôt deux coups de feu partirent de la tranchée allemande en face et blessèrent grièvement les deux officiers généraux. Le général Maunoury, en particulier, y

perdit complètement un œil.

*

C'est pendant le mois de mars que les Anglais firent preuve d'une activité considérable.

Déjà, dans les premiers jours de ce mois, nos alliés avaient remporté une importante série de petits succès locaux, supprimant les francs-tireurs ennemis, notamment, et réduisant ainsi leurs propres pertes dans une proportion considérable. Le 5, ils avaient enlevé une tranchée avancée à Notre-Dame-de-Lorette et fait de nombreux prisonniers.

À partir du 10 mars, l'armée du maréchal French remporta une véritable victoire sur les Allemands, à l'attaque de Neuve-Chapelle, où, en s'emparant de cette localité, elle mit les Allemands en pleine déroute en leur faisant mille prisonniers.

Le 11, ils progressent encore, pendant qu'à côté d'eux, les Belges font, sur le front de l'Yser, un bond en avant de cinq cents mètres. Le 12, les Anglais occupent l'Épinette. Le 15, Saint-Éloi, un instant occupé par les Allemands, est repris par nos alliés.

La bataille de Neuve-Chapelle mérite qu'on en fasse une relation détaillée.

La possession de l'Épinette avait porté la ligne anglaise de deux cents à trois cents mètres en avant, sur une étendue de front longue de huit cents mètres. Les Allemands avaient défendu le village avec un grand acharnement ; ils y amenèrent des troupes de réserves nombreuses, mais celles-ci furent décimées par le feu très précis des soldats anglais. Une forte contre-attaque allemande, ainsi conduite, fut brisée avec des pertes énormes, et les troupes britanniques firent six cent douze prisonniers.

Les Allemands ne se tinrent pas pour battus.

Avec l'entêtement qui les caractérise, ils revinrent trois fois à la charge ; ils ne réussirent qu'à augmenter le chiffre de leurs pertes, qui, tant en tués qu'en blessés, atteignirent mille huit cents hommes. Le nombre des prisonniers que leur firent les Anglais fut de mille sept cents, parmi lesquels trente officiers.

Dans la nuit du 14 mars, l'ennemi, après un bombardement d'une extrême violence, avait réussi à enlever d'assaut plusieurs tranchées anglaises au sud de Saint-Éloi ; mais, le lendemain matin, nos valeureux alliés reprenaient aux Boches leur conquête éphémère et se réinstallaient dans leurs tranchées reconquises.

*

Le 15 mars et les jours suivants, nous avons remporté un très grand succès militaire dans la région de Notre-Dame-de-Lorette. La plus grande part du mérite de ce succès revient au 158^e régiment d'infanterie.

Voici le récit de ce combat glorieux.

Le 15 mars, dans l'après-midi, notre artillerie ouvrit sur les positions allemandes un feu à la fois très violent et très précis. Quand il jugea les effets de ce tir suffisants, le commandant Dupont fit sortir ses hommes des tranchées.

La compagnie du capitaine Maire avait été chargée de l'attaque de front. Deux pelotons gravirent successivement, par des échelles, le parapet de la tranchée et vinrent s'aligner, dans un ordre parfait, sur les glacis. La ligne s'avança alors de soixante mètres, puis, sur le signal du commandant, qui accompagnait l'attaque, se coucha devant le rideau de feu et de fumée créé par nos obus, qui éclataient sur les ouvrages allemands en face de nous.

Ce tir d'artillerie bouleversa complètement les tranchées ennemies ; les hommes qui les défendaient, épouvantés par ce déluge de fer, se retirent en désordre ; il ne reste plus que quelques défenseurs.

Alors la compagnie se rue sur la tranchée boche ; elle s'élance impétueusement au milieu des entonnoirs creusés par nos obus ; elle dépasse la deuxième tranchée et parvient jusqu'à la troisième et la quatrième ligne, à travers un terrain ravagé par l'explosion des obus.

Quand la fumée de la canonnade fut une fois dissipée, un détachement du 158^e explora, avec la plus grande méthode et dans un calme parfait, les abords de la position et l'organisa défensivement, malgré la fusillade nourrie dont l'arrosaient les Allemands.

Debout, hors des tranchées, impassible sous les balles qui sifflaient autour de lui, le capitaine Maire encourageait ses hommes, surveillant lui-même leur travail. À ce moment il tomba, mortellement atteint. Cet héroïque officier avait fait toute la campagne sans avoir reçu la moindre blessure ; il avait été cité à l'ordre de l'armée, à la Bassée, « pour avoir contenu, avec deux compagnies, des forces de cavalerie nettement supérieures en nombre. »

Pendant que la compagnie du capitaine Maire attaquait ainsi de front, deux autres débordaient par la droite et par la gauche ; cette dernière poussait les Allemands, la baïonnette dans les reins, vers la direction d'Ablain-Saint-Nazaire. Dans leur ardeur à les poursuivre, nos braves poilus, emportés par leur irrésistible élan, avaient même dépassé le but.

C'est ainsi que le sous-lieutenant Deroqueville, commandant une section de gauche, s'étant élancé derrière les ennemis qui fuyaient en déroute, arriva jusqu'aux premières maisons du village. Mais, là, l'un des fuyards se retourna, fit feu sur lui, et l'héroïque officier tomba, frappé d'une balle.

Le soldat Rousseau fut plus heureux. Parvenu seul devant les

maisons d'Ablain-Saint-Nazaire, ce courageux troupiér a désarmé et capturé quatre Allemands.

Un groupe de soldats, conduit par le sergent Claude Morel, bien que rappelé par son lieutenant, demeura sur le rebord de la crête, parce que, affirmait le sous-officier, « comme ça, on pouvait mieux tirer sur les Boches qui f... ichaient le camp ! » Cette poignée de soldats fut surprise par la fusillade de l'ennemi, qui s'était ressaisi ; mais ces braves se terrèrent alors en avant des lignes que nous avions conquises, et, malgré les projectiles dont ils furent couverts, y demeurèrent vingt-six heures sous le feu de l'adversaire.

Le résultat de cette attaque fut la prise de tout l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette, avec deux mitrailleuses, un poste téléphonique, des armes, des projectiles, cent dix prisonniers, dont trois officiers. Plus de cent cadavres de Boches, qui n'avaient pu se sauver à temps, restaient sur le terrain.

L'importance de la position que nous venions d'enlever interdisait à l'ennemi de rester sous cet échec : il lui fallait la reprendre coûte que coûte, aussi revint-il à la charge.

Dans la nuit du 15 au 16, un bataillon du 110^e badois et une compagnie de la garde badoise contre-attaquèrent en colonnes par quatre. Une de ces colonnes, reçue à courte distance par le feu de nos mitrailleuses, fut littéralement fauchée. Les autres parvinrent jusqu'aux boyaux que nous occupions sur la pente.

Alors le sergent Blond, enveloppé avec sa section à l'extrémité d'un boyau, engagea un corps à corps et réussit à ramener une partie de ses hommes dans nos lignes en contournant l'éperon.

L'ennemi remontait, par les boyaux, vers la crête. Le sous-lieutenant Bois, avec une section, lui opposa des barrages successifs. Après deux heures de lutte, ce courageux officier et la poignée d'hommes placée sous ses ordres se maintenaient encore sur le rebord du

plateau. Ils étaient réduits à une douzaine et n'avaient plus de cartouches à tirer ; l'ennemi lui criait de se rendre, tandis que l'héroïque lieutenant, déchargeant le dernier coup de son revolver, défendait la suprême barricade.

L'arrivée d'une section, sous les ordres du sergent Lyonnet, rétablit la situation en notre faveur. Lyonnet attaqua vigoureusement et obligea la tête de colonne allemande à reculer. Nous conservions toutes les tranchées conquises, et les Boches étaient refoulés dans les boyaux descendant vers le village.

Le 16 mars, l'ennemi bombarda une position perdue. Nos troupes, n'ayant pas eu le temps d'organiser les abris qu'avait bouleversés notre artillerie lors de l'attaque, furent, sous les obus allemands, aussi résolues et aussi calmes qu'elles avaient été pendant l'assaut, pleines d'audace et d'intrépidité.

Les projectiles ennemis ayant détruit la ligne téléphonique, le soldat Pichon assura toute la journée la transmission des ordres et des renseignements en passant à découvert sur l'éperon balayé par la canonnade et par le feu incessant des mitrailleuses, faisant ainsi preuve d'un courage admirable.

Nous eûmes, cet après-midi-là, des pertes sérieuses, dont le commandant Dupont, qui dirigeait les attaques. Depuis le début de la campagne, ce valeureux officier payait constamment de sa personne ; il était fier de son bataillon, lequel se montrait en toute circonstance digne d'un tel chef. Le bataillon fut relevé à la nuit ; l'ennemi n'avait pas pu attaquer, le tir de nos batteries lui interdisant de sortir de ses tranchées.

Le 18 mars, une compagnie du 158^e achevait la conquête de l'éperon et rejetait les Allemands des boyaux de communication creusés entre la crête et Ablain-Saint-Nazaire. La lutte, très âpre, tourna souvent en corps à corps. Le lieutenant Bour reçut à bout

portant une balle tirée par un *feldwebel*. Le projectile toucha la cartouchière de l'officier, dont toutes les cartouches firent explosion. Le lieutenant, renversé par le choc, se redressa et tua le sous-officier. Les autres soldats allemands cherchèrent leur salut dans la fuite ; six d'entre eux furent rejoints et levèrent les bras en criant : « Kamerad ! » Le lieutenant délivra ensuite, dans les boyaux, les soldats français blessés ou faits prisonniers l'avant-veille. Les ouvrages allemands furent détruits.

Tel fut le rôle du 158^e dans la prise de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette.

Ce rôle valut au lieutenant-colonel Miguet les félicitations de ses chefs pour l'admirable esprit militaire que cet officier d'élite sut inspirer aux hommes placés sous ses ordres.

La conquête de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette fut complétée, le 15 avril, par nos troupes, qui enlevèrent à la baïonnette la partie sud-est, ainsi que la totalité des pentes jusqu'à Ablain.

Le 29 avril, la ville de Dunkerque subit un bombardement : vingt personnes furent tuées et quarante-cinq blessées par la chute de dix-neuf obus de gros calibre, tirés de très loin par des pièces de siège allemandes à très longue portée. Ces pièces, rapidement repérées, furent contrebattues. Cependant, le 7 mai et le 8 mai, la ville fut de nouveau bombardée avec une pièce de 380.

Les 9,10,11 et 12 mai, nos troupes accomplirent un magnifique exploit en enlevant de haute lutte les positions de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire.

*

La prise de Carency, la capture de pros de deux mille prisonniers et d'un nombreux matériel, le progrès de nos troupes vers le Nord et leur

installation dans le village d'Ablain-Saint-Nazaire comptent parmi les plus beaux succès remportés par nos troupes en Artois.

Le nom de Carency était devenu aussi familier au public qui, à l'arrière, lisait les communiqués, qu'il était devenu monotone pour les unités qui, depuis des mois, faisaient face à cette position fortifiée.

Le village de Carency est situé dans une cuvette sur la pente de laquelle il étend en pointe la suite de ses maisons. La commune comprend cinq gros îlots d'habitations, un au centre, les quatre autres orientés respectivement dans la direction des quatre points cardinaux.

Le ruisseau de Carency coule au fond de la vallée, que dessert un chemin de fer à voie unique. Au nord, les pentes, assez abruptes, sont couronnées de bois. Vers l'est, se dirige la route de Souchez, bordée au nord par une colline boisée, au sud par des ravins qui la séparent du plateau.

Les maisons sont entourées de vergers qui offrent à l'artillerie de campagne des positions excellentes pour se « défiler » aisément. La forme même du village, comme la nature du terrain ondulé et boisé, permettent d'excellents flanquements. Aussi les Allemands, qui excellent dans l'art d'utiliser au mieux le terrain au point de vue militaire, avaient-ils admirablement tiré parti des ressources de celui-ci.

Une quadruple ligne de tranchées défendait les abords du village, dont chaque rue, chaque maison était fortifiée, avec des passages souterrains de cave en cave. Dans les jardins, toute une variété de canons, depuis le 105 jusqu'au modeste « crapouillot », en passant par le 77, ainsi que des mitrailleuses en grand nombre, assuraient la sécurité du corps de défense, qui comprenait quatre bataillons d'infanterie à gros effectif, renforcés par les hommes de six compagnies du génie.

Toute cette garnison, composée de Saxons, de Badois, de Bavarois,

était sous les ordres d'un général de brigade qui commandait ce point d'appui, ainsi que le secteur voisin.

À diverses reprises, depuis l'automne, nous avions tenté d'enlever Carency.

Une première attaque avait eu lieu le 18 décembre, elle fut arrêtée par les mitrailleuses des Boches. Le 27, nouvel assaut, encore une fois repoussé par le tir de l'ennemi.

Il fallait cependant emporter cette position, qui formait dans nos lignes un saillant menaçant, et toute offensive en Artois devait comporter d'abord la rectification du front.

Par contre, les difficultés de l'attaque, constatées dès le mois de décembre, n'avaient fait que s'accroître avec le temps : nous avions devant nous, non plus seulement un village défendu, mais bien une véritable citadelle, que l'ennemi, nous l'avons su depuis, tenait pour imprenable.

Et cependant, cette citadelle « imprenable », nos soldats l'ont prise !

L'opération s'est effectuée en quatre jours : les 9,10,11 et 12 mai. Elle a été conçue avec une méthode et exécutée avec un héroïsme qui en ont assuré le succès complet.

Notre front, face à l'ouest, entre Ablain et Carency, ne pouvait être que passif, en raison des flanquements qui eussent fauché nos attaques. Restait, pour l'assaut, le front sud du village et le front est, mais à condition de s'emparer d'abord du terrain raviné qui séparait nos tranchées, courant vers le sud-est, de la route de Carency-Souchez et des bois qui la bordent au nord.

La première attaque, celle du 9, fut pour nos soldats une véritable fête.

Sortir enfin de leurs trous et de leurs tranchées, « en découdre » à

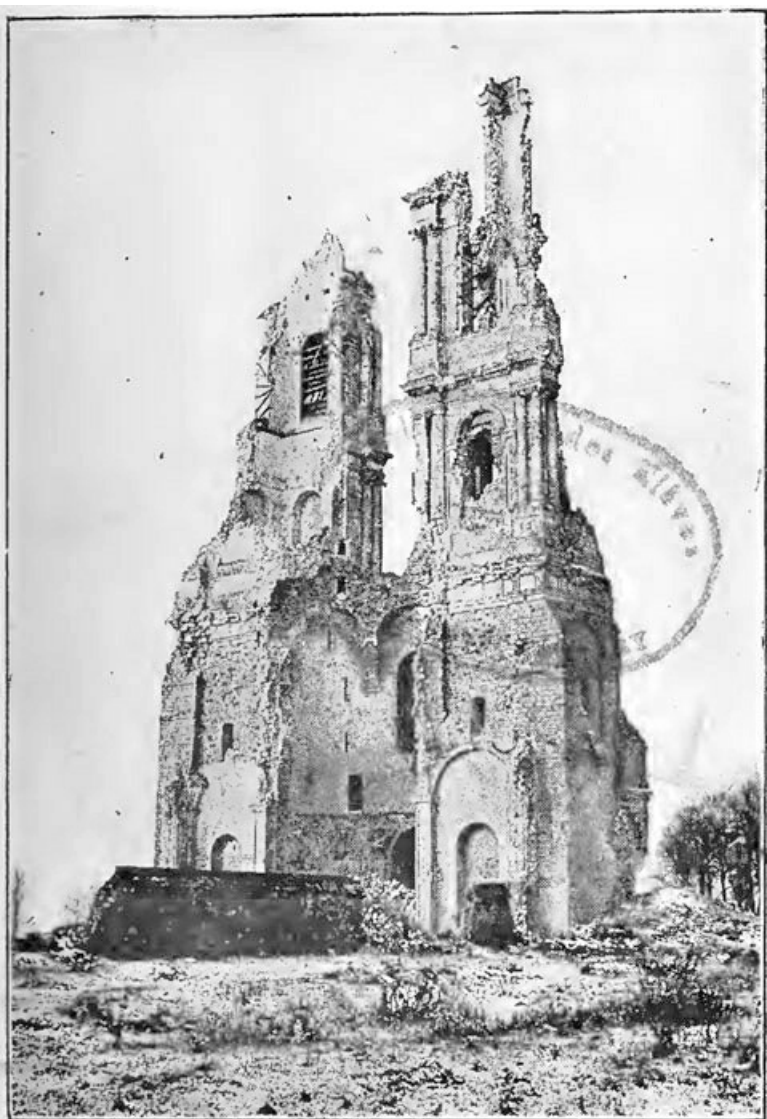
l'arme blanche, charger à la baïonnette, faire « travailler Rosalie », comme le dit le langage familier des poilus pour désigner l'arme française par excellence ; ne plus guetter, l'oreille au sol, le sourd cheminement des sapes ennemies, tous ne demandaient que cela !

Mais, une fois hors des abris, une fois à découvert, quel allait être le sort de l'attaque aux lisières de ce village, avec ses maisons crénelées qui étaient autant de bastions dont les feux se croiseraient sur elle ?

Sans doute, l'artillerie, par des tirs précis et prolongés, avait puissamment préparé l'assaut. Plus de vingt mille projectiles de tous calibres avaient, pendant trois heures, fait tomber une pluie de fer sur Carency et ses défenses, qu'ils avaient écrasés. Nos nouveaux canons de tranchées avaient démoli les réseaux de fil de fer et les parapets en y faisant éclater des tonnes de mélinite.

Tout cela constituait une préparation qui inspirait pleine confiance à nos fantassins.

Cependant, ce fut un rude espace à parcourir que celui qui les séparait des premières maisons, et qu'ils durent traverser d'un seul élan. On les vit courir sur les pentes avec une ardeur furieuse, pousser de l'avant, malgré les vides que les balles ennemies faisaient parmi eux, franchir trois lignes successives de tranchées, atteindre le village et y pénétrer même sur certains points, en dépit des ordres donnés par le commandant, qui avait recommandé aux hommes de ne pas s'y engager.



Église Saint-Éloi.

Sur un seul point, vers la droite, les défenses allemandes, à couvert dans un pli du terrain, tenaient toujours. Entre nos lignes et la route de Carency-Souchez, il restait une sorte de poche qu'il fallait enlever à tout prix pour pouvoir, avec chance de succès, poursuivre l'encerclement du village.

Cette seconde attaque fut réalisée le lendemain lundi, 10 mai.

Elle permit de constater que, malgré leur séjour si prolongé dans les tranchées, nos chasseurs avaient gardé intacte leur haute valeur combattante. Dans ce ravin, encore hérissé de défenses accessoires, les compagnies, avec une souplesse admirable, avec une science complète du terrain, s'avancèrent par petits groupes vers les positions occupées par les troupes allemandes.

Comme la veille, nos poilus, emportés par leur élan offensif, allèrent plus loin que les ordres ne l'avaient prévu. Dépassant la route de Souchez, ils entrèrent dans l'îlot est du village, et là ils eurent à subir, du fait de leur excès d'ardeur, des pertes assez sérieuses

Ne pouvant s'y maintenir, nos troupes s'établirent en bordure de la route. La poche du sud était vidée d'ennemis ; Carency, cerné par l'ouest et le sud, commençait à l'être par l'est.

Cependant, l'ennemi avait conservé le libre usage des boyaux creusés par lui entre Souchez et Ablain. Il pouvait ainsi communiquer en sécurité complète avec ces deux localités.

C'est cette liberté de communication qu'il fallait supprimer. Cela fut fait le mardi 11.

Les ordres qui prévoyaient le resserrement de l'investissement pour ce jour-là furent exécutés à la lettre. Les unités établies en bordure de la route Carency-Souchez se portèrent droit au nord. Elles atteignirent en quelques heures le bois de Carency, à l'est du village, et, après un combat acharné, réussirent à s'y maintenir. Dès ce moment, l'ennemi perdait la liberté de ses communications avec Souchez.

La route d'Ablain-Saint-Nazaire, il est vrai, lui restait. Mais déjà il sentait se resserrer sur ses flancs les deux pinces qui, bientôt, allaient la couper entre leurs-mâchoires.

Nous avions, toutefois, un gros effort à fournir pour fermer notre étreinte.

Notre but final était, par deux attaques convergentes, d'enfermer dans un cercle étroit les défenseurs de Carency. Mais, partant de l'est, nous rencontrions un mamelon boisé que les Allemands avaient fortifié de belle manière, et, partant de l'ouest, nous nous heurtions à une vaste carrière, profonde de quatre-vingts mètres, où les Boches avaient organisé un véritable fort, avec abris casematés.

L'affaire promettait donc d'être chaude, et les troupes se battaient depuis trois jours et trois nuits.

Aussi un régiment de renfort fut-il mis à leur disposition.

*

Le mercredi dans l'après-midi, 12 mai, l'opération se déclencha.

L'attaque de droite, bien servie par l'artillerie, qui anéantit trois compagnies allemandes, put triompher assez rapidement de la résistance opposée par l'adversaire.

L'attaque de gauche, dirigée sur la carrière, rencontra plus de difficultés. Mais les hommes étaient au plus haut surexcités par la volonté de vaincre. Au prix de pertes sérieuses mais faibles en comparaison de l'importance du résultat, ils escaladèrent les pentes et envahirent l'îlot ouest, tandis que, dans l'îlot à l'est, nos progrès s'accroissaient également d'une manière très nette.

L'ennemi résistait avec acharnement depuis deux heures. Tout à coup, à 17 heures 30, un cri sort de la tranchée :

« Mon capitaine, ils se rendent ! »

Et, en effet, à trente mètres de là, des mouchoirs s'agitent, et peu à peu, sur le parapet, apparaissent l'une après l'autre des silhouettes d'Allemands.

Peut-être les éléments qui tenaient le nord du village ont-ils pu battre en retraite et se replier sur Ablain ; mais ceux qui tenaient le sud et le centre n'ont pas osé risquer ce mouvement aventureux, et, dans la prairie, toute creusée de trous de « marmites », qui sépare les deux tranchées, les voilà qui descendent, les bras levés, le sourire aux lèvres, en criant : « Kamerad ! Kamerad ! »

Tout à coup, la file s'arrête en position de « fixe ». Ce sont les officiers allemands, qui, accompagnés de leurs ordonnances, débouchent à leur tour sous les regards narquois de nos poilus. Et alors le défilé commença. Il dura longtemps à travers les boyaux : plus de mille Allemands s'étaient rendus !

Ils sont introduits dans nos tranchées, qu'ils apprécient en connaisseurs.

Un grand diable de Boche, à tignasse rousse, s'arrête devant un appui de tir et ne résiste pas à la tentation d'esquisser le geste de mettre en joue ; il résuma son impression en disant ce seul mot :

« *Ausgezeichnet !* » (Très chic !)

Ce qu'un de nos chasseurs traduit aussitôt par cette réponse :

« Tu le trouves rien bath, hé ! mon colon ! »

La procession des prisonniers continue. Ces hommes sont fatigués, résignés, mais hostiles quand même ; on leur fait suivre la voie ferrée, et, une heure après, ils sont tous au poste de commandement.

Les officiers se détachent, raides et arrogants : ils passent devant le général.

« Qui est-ce qui vous commandait ? » demanda un officier français.

Légère hésitation chez les Boches. Finalement, un colonel s'avança. Ses explications sont assez confuses.

Il est arrivé le matin, mais il ne commandait pas. Sans doute, ne tient-il pas à attacher son nom à cette aventure fâcheuse pour eux. Il parle de son général d'un air navré.

Alors un autre officier questionna :

« L'a-t-on retrouvé ? »

Silence, personne ne peut ou ne veut répondre.

Quelques-uns donnent leur impression sur l'attaque ; elle se résume en deux phrases : « Votre tir a été mathématique, » et : « Vos hommes sont arrivés si vite, qu'on ne pouvait résister ! »

Cet hommage de l'adversaire consacre la gloire de nos poilus, qui ne se lassent pas de contempler le lourd troupeau des prisonniers, autour desquels ils font bonne garde.

*

Cependant la nuit est venue. On pousse en avant, tout droit sur Ablain-Saint-Nazaire. Qu'allons-nous trouver là-bas ? Si les Allemands ont un peu de « cran », ils peuvent y tenir encore.

À ce moment, un grand feu éclaire l'obscurité : c'est Ablain qui brûle.

Les Boches s'en vont !

Deux heures après, à la suite d'un dernier combat, nous installons tout un régiment dans le village. L'ennemi tient encore, il est vrai, quelques maisons de la lisière est ; possession précaire, d'ailleurs, et qui nous vaudra la capture de nouveaux prisonniers à joindre au premier troupeau.

Au petit jour, l'affaire est terminée. Nous tenons tout Carency et tout Ablain, sauf cinq ou six maisons. Nous occupons le bois de Carency ; le grand saillant allemand est à nous !

Dans cette seule région, en quatre jours, nous avons fait plus de deux mille prisonniers, avec nombre de canons, de fusils, de mitrailleuses, de cartouches, d'obus, de matériel téléphonique. Et dans le gris du matin, malgré la pluie fine qui tombe d'un ciel couleur d'ardoise, la joie fait battre tous les cœurs.

Il faut maintenant visiter notre conquête et explorer Carency.

La veille au soir, nous l'avions traversé au pas de course, en poursuivant les Boches, la baïonnette dans le dos. Mais on pouvait maintenant se livrer à un examen plus tranquille.

Comme destruction, impossible de rêver plus complet. Pas une maison qui ne soit trouée par en haut et par en bas. Les murs sont crevés, les caves sont défoncées. Partout des lits brisés, des fourneaux tordus !

L'ennemi a démoli à la pioche les murs qui avaient survécu au bombardement. Il a ainsi établi à travers tout le village, sur le sol et au-dessous, des communications faciles à couper avec des sacs à terre.

Derrière l'église, nous avons trouvé plusieurs canons que nous emmenons.

Plus loin, c'est l'ambulance allemande. Comme les Allemands croient que nous y sommes installés, ils la bombardent de loin, et ils se trouvent ainsi tirer sur leurs blessés qui y sont restés.

Les tranchées boches étaient bien combinées : profondes, étroites, elles formaient des abris bien solides ; mais les nôtres sont mieux. Cependant elles ne sont pas, comme celles-ci, envahies par l'eau, grâce au double fond dont elles sont pourvues ; et surtout elles sont plus propres.

Pendant que nos hommes faisaient l'inventaire de leur butin, les Allemands faisaient pleuvoir sur Carency un déluge de marmites. Mais elles ne font qu'abîmer un peu plus les ruines, sans nous faire grand mal, car le système souterrain creusé par nos ennemis nous abritait à merveille.

Et là-bas, sur la route, défilant au pas de parade à la suite de leur colonel, les Badois, les Saxons et les pionniers passaient, de leur allure automatique, devant notre général.

*

Pendant que nous remportions ainsi un brillant succès à Carency, nos troupes en remportaient un non moins éclatant, au nord d'Arras, dans le secteur Carency-Neuville.

Là, l'ensemble de nos attaques entre Loos et Neuville-Saint-Waast a fait tomber entre nos mains plus de trois mille cinq cents hommes, cinquante officiers dont un colonel, une douzaine de canons, plus de soixante mitrailleuses et du matériel en abondance.

Parmi ces attaques, celle qui a été menée du nord de Carency au nord de Neuville a été spécialement heureuse et a valu, au corps d'armée qui l'a effectuée, une citation à l'ordre de l'armée.

La lutte qui s'est développée du 9 au 15 mai autour de Neuville-Saint-Waast a eu un caractère particulier d'âpreté et de violence.

Nos troupes, qui ont attaqué avec une ardeur et une ténacité magnifiques, ont trouvé en face d'elles un adversaire d'un farouche courage et une organisation défensive d'une grande puissance.

Elles ont triomphé avec le même succès de l'un et de l'autre.

Neuville est un important village disposé surtout en longueur, du sud au nord, sur une route allant des environs d'Arras vers Givenchy

et Liévin : à l'ouest, par la grande route de Béthune à Arras, sur laquelle se trouve le village de la Targette ; à l'est de Neuville, par la route d'Arras à Lille.

Dans sa plus grande largeur, à la hauteur de l'église, le village mesure environ sept cents mètres. C'est donc un groupement massif d'habitations, très facile à défendre.

Au moment de l'attaque, nos premières lignes étaient orientées vers le sud-est. Elles étaient séparées de la lisière ouest de Neuville par quatre rangs de tranchées et par le village de la Targette. Il fallait, par conséquent, pour, atteindre Neuville, enlever cinq obstacles très forts, auxquels s'ajoutaient dans chaque maison isolée, dans chaque pli de terrain, des organisations accessoires.

C'était, au dire de nos hommes, « un rude morceau à avaler ! »

Outre leurs tranchées ordinaires, les Allemands avaient organisé, au-delà de la route de Béthune, un ouvrage de près de deux kilomètres de côté, que nous avons appelé le *Labyrinthe*.

Il y avait là, relié par un réseau de plusieurs kilomètres de boyaux, des ouvrages bétonnés, des canons sous coupoles, des mitrailleuses postées tous les vingt-cinq mètres ; en un mot, c'était pour l'ennemi un point d'appui formidable, dont nous avions nous avaient révélé l'importance.

Le 9 mai, de 6 heures à 10 heures du matin, l'artillerie prépara l'attaque en lançant sur les lignes allemandes des milliers de projectiles de tous calibres, qui tous allèrent au but.

Massée dans les boyaux, notre infanterie était à ce moment magnifique à observer. Elle écoutait la voix des canons, et de temps en temps un poilu murmurait :

« Qu'est-ce qu'ils prennent ! »

Les heures passaient. Les commandants de compagnie regardaient

leurs montres, réglées d'avance. Tout le monde savait qu'à 10 heures on sortirait.

À 10 heures précises, sur un geste, sans un mot, « tout le monde est sorti ! »

L'attaque était conduite par des régiments appartenant à deux divisions de l'Est.

Pour des braves comme ceux-là, endurcis par dix mois de guerre, cette attaque, minutieusement préparée, était une joie à laquelle ils s'attendaient depuis longtemps.

Notre attaque de gauche, à travers une prairie, atteignit rapidement les premières lignes ennemies. On avait préparé des passerelles pour que nos hommes puissent franchir les tranchées allemandes : ils n'en usèrent pas, sautèrent d'un bond et continuèrent leur marche en avant.

En avant du village de la Targette étaient deux gros ouvrages avec de l'artillerie. Les Boches, effarés de la promptitude de notre assaut, sont médusés dans leurs trous. Seules, mieux protégées, leurs mitrailleuses continuent à nous tuer du monde.

Nos troupes atteignent enfin le village même de la Targette. Gomme il n'est pas grand, elles en débordent et, trois cents mètres plus loin, touchent aux premières maisons de Neuville-Saint-Waast.

Au centre, notre attaque, menée avec un élan magnifique, a dépassé la route de Béthune. Elle atteint bientôt les ouvrages ennemis au sud de Neuville et se prolonge au nord, dans la direction du cimetière.

Là s'engage, sur les tombes même, une lutte formidable.

Deux fois dans la journée nous fûmes maîtres du cimetière : deux fois nous l'avons reperdu. Nous nous maintenons à proximité de ses murs, après avoir conquis et conservé cinq grosses tranchées.

Notre droite, elle, est arrêtée dans son essor : elle trouve en face d'elle le fameux *Labyrinthe*, dont nous avons parlé plus haut. Elle

l'entame cependant dans sa partie sud, dont elle s'empare. Mais les tirs de flanquement de l'ouvrage nous occasionnent de lourdes pertes.

Nous gardons les positions que nous avons prises. Tout cela s'est passé en une heure et demie. Au milieu du fracas de l'artillerie, se sont déroulés quelques incidents caractéristiques.

Ainsi, tout à coup, on entend des cris : ce sont quelques poilus qui poussent devant eux des officiers de cheval-légers allemands pris, combattant à pied, dans les tranchées. Jamais expression de stupeur plus grande ne put être constatée que celle que reflétaient leurs visages hébétés.

Plus loin, ce sont d'autres fantassins qui font une trouvaille : sept pièces de 77, profondément enfoncées dans une casemate défoncée par notre tir. À côté, plus de cinq cents obus, un dépôt d'habillement très bien garni, deux vaches et une cabane à lapins remplie de ses hôtes.

Dans les chemins creux, dans les boyaux, dans les prairies, des centaines de cadavres allemands sont là pour témoigner de l'importance des pertes ennemies.

Sur certains points, c'est un effroyable amoncellement de corps que, dès le soir, avec un ordre parfait, nous réunissons pour les ensevelir. Notre infanterie avait bien complété l'œuvre admirablement commencée par le tir précis et puissant de notre artillerie.

*

Dans la nuit du 9 au 10 mai, nous organisons notre nouveau front.

Les tranchées allemandes de première ligne nous servent de boyaux, et nous retournons contre l'ennemi les tranchées de troisième ligne.

Dans Neuville même, nous avons pris pied dans l'îlot sud. À l'est, nous sommes tout près du cimetière, où nous n'avons pas pu rester ; de là notre ligne descend au sud, puis à l'est, en tournant le *Labyrinthe*,

dont nous conservons un morceau, mais dont le reste est à enlever.

Les journées suivantes se passèrent à conquérir complètement Neuville-Saint-Waast. Nous savions que la lutte de rues, de maison à maison, serait dure ; la réalité a été bien au-delà de nos prévisions.

Pour concevoir à quel degré peut atteindre l'art des Allemands pour organiser des positions défensives, il faut avoir visité le sol et surtout le sous-sol de Neuville.

Les caves des maisons, pourtant vastes et profondes, ne leur ont pas suffi.

Ils ont commencé par en recouvrir les voûtes extérieures d'une couche de béton d'un mètre au moins. Puis, partant du fond des caves, ils ont creusé en dessous de nouveaux abris fortement protégés. C'est dans ces abris qu'ils se cachent en se terrant pendant les bombardements.

Entre ces diverses caves ainsi machinées, ils ont établi des communications souterraines qui leur permettaient de circuler d'un bout à l'autre du village, à la façon des taupes, et de surgir tout à coup là où on les attendait le moins. L'un d'eux, muni d'un périscopes, a été vu en arrière de nos lignes, et, malgré cela, il a réussi à s'échapper sous terre quand on s'est mis à le poursuivre.

Chaque pâté de maisons est armé de mitrailleuses, placées dans des abris bétonnés. Chose bien caractéristique de l'état moral de leurs hommes : *plusieurs de ces abris étaient munis d'une grille, fermée à clef derrière le mitrailleur*, dont on assurait ainsi le courage par une contrainte matérielle ! Ce n'est pas là un procédé en usage chez nous. Nos hommes demeurent à leur poste jusqu'à la mort, non parce qu'ils y sont enchaînés par un lien matériel, mais parce qu'ils y sont retenus par le sentiment du devoir à accomplir envers la Patrie.

C'est dans ces conditions que nos fantassins, du lundi 10 au mercredi 14 mai, ont continué, sans un instant d'arrêt, la conquête du

village.

Chaque groupe de maisons a été assailli successivement par les caves en même temps que par les rues. Dans cette lutte ingrate, il s'est dépensé des trésors de courage, d'abnégation, de patience et d'ingéniosité. Chaque soir, nos poilus pouvaient enregistrer un progrès, jamais un recul.

Le 15 mai, nous tenions la plus grande partie du village, et notre progression à l'intérieur était accompagnée et consolidée encore par notre progression au dehors.

*

Les régiments qui devaient s'avancer au sud et à l'est de Neuville-Saint-Waast avaient à remplir une mission très dure, une bien lourde tâche.

Leur attaque, en effet, devait se développer face aux lignes allemandes, dans une sorte de défilé de moins d'un kilomètre, défilé sur lequel le *Labyrinthe* d'une part, et de l'autre le cimetière de Neuville, encore occupé par les Boches, croisaient des feux convergents.

Le mardi 11 mai, dans une charge héroïque, un de nos régiments réussit à réduire au silence l'un de ces deux flanquements ; traversant, au prix de fortes pertes, la zone balayée par les mitrailleuses ennemies, il atteignit le cimetière, l'enleva et put s'y maintenir.

Dans la nuit du 11 au 12, les Allemands tentèrent de le reprendre en exécutant une contre-attaque violente ; ils n'y ont pas réussi. Nos fantassins, avec un admirable sang-froid, ont laissé les Allemands s'avancer jusqu'à trente mètres de leur ligne, et alors ils les ont fauchés d'un tir rapide et sûr. Après quoi, bondissant comme des lions hors du cimetière, ils se sont jetés sur les Allemands survivants, en ont

capturé une centaine, dont quatre officiers, et les ont ramenés prisonniers.

À droite et contre le *Labyrinthe*, nos progrès ont été moindres : l'essentiel était de nous installer solidement dans Neuville-Saint-Waast. Des deux attaques prononcées par notre droite, l'une a pu gagner du terrain, grâce à l'indomptable vaillance de nos soldats : armés de cisailles, ils ont rompu, sous le feu des mitrailleuses ennemies, le réseau de fils de fer barbelés. Les officiers marchaient en tête de leurs hommes et tombaient les premiers, comme ce petit lieutenant qui, le 11, à l'attaque du cimetière, criait, frappé à mort :

« Vive la France ! il nous faut le cimetière ! »

Au cours de ces six journées de combats-continus et meurtriers, nos troupes, dans ce secteur, ont enlevé cinq lignes de tranchées, pris deux villages puissamment fortifiés, emporté une partie d'un ouvrage, le *Labyrinthe*, plus fort que le sont bien des forteresses fixes, et infligé à l'ennemi des pertes énormes. Elles ont pris, dans cette seule partie du front, plus de deux mille prisonniers, une quarantaine d'officiers, sept canons, trente mitrailleuses, des obus, des cartouches et un abondant matériel.

L'ennemi, fortement retranché, qu'elles ont trouvé en face d'elles, s'est battu avec férocity. Mais elles lui ont imposé le sentiment désormais indiscutable de leur supériorité entière. Officiers et soldats ont rempli leur devoir dans un esprit de sacrifice absolu, en connaissant parfaitement les difficultés et les dangers au-devant desquels ils allaient.

Beaucoup, hélas ! ont succombé. Ils reposent sur le flanc des collines qu'ils ont conquises au prix de leur sang, sous les petites croix blanches qui abritent, du signe divin de la Rédemption, leurs sépultures de martyrs ! Honneur à leur mémoire ! ils ont bien mérité de la Patrie.

*

La fin du mois de mai allait voir s'achever la conquête, par nos troupes, d'Ablain-Saint-Nazaire, dont, on se le rappelle, elles avaient, le 12 mai, occupé une grande partie.

Notre succès du 12 nous avait donné la partie allongée de ce gros bourg ; mais la partie large entourant l'église était aux mains des Allemands, qui tenaient aussi le cimetière.

Le 28, dans l'après-midi, la valeureuse division qui avait mené à bien, le 12, l'investissement et la prise de Carency, jugeait que le moment d'en finir était venu.

Le général qui la commandait n'estima pas que, pour cela, de gros effectifs fussent nécessaires. Il connaissait à fond la position de l'ennemi ; il savait le nombre et l'emplacement des mitrailleuses : cinq dans le cimetière, quatre dans la maison du curé, etc. Après une préparation d'artillerie particulièrement bien faite, il lança ses effectifs à l'attaque d'Ablain-Saint-Nazaire.

Nous avons appris depuis, par les dires de prisonniers, que les trois compagnies allemandes qui tenaient le cimetière et les environs se jugeaient condamnées. Les officiers avaient signalé, paraît-il, l'épuisement de leurs hommes et les difficultés des communications avec l'arrière.

On leur avait prescrit de tenir tout de même. Le moral des défenseurs était donc ébranlé.

Notre infanterie, tout au contraire, enhardie par les succès des jours précédents, où cette division, à elle seule, avait fait deux mille sept cents prisonniers, était pleine d'une ardeur exceptionnelle.

À l'heure dite, tout le monde était couché en avant des tranchées de départ, prêt à sauter sur la première ligne allemande. Nos fantassins bondirent et prirent pied sur le parapet.

Par cette claire journée de printemps, les maisons d'Ablain se détachent, percées d'énormes ouvertures par où l'on aperçoit les terres blanches des éperons de Lorette ou des morceaux de ciel bleu. Le clocher de l'église, aux trois quarts démoli, domine encore les ruines des maisons voisines.

Nos soldats livrent l'assaut avec une véritable furie. Notre artillerie, par son infailible tir, exécute au-delà du cimetière des feux de barrage qui empêchent absolument l'arrivée de tout renfort destiné à venir au secours des défenseurs ; nos hommes étaient dans le cimetière.

Ici, une déception nous attendait : les cinq mitrailleuses boches étaient démenagées !

Alors l'attaque passe comme une trombe et atteint une pente gazonnée au bas de laquelle est un chemin de terre. Par ce chemin, nous remontons vers le nord, et ce mouvement brusque donne à l'ennemi le signal de la déroute.

L'infanterie française, qui suit le chemin en contrebas, ramasse alors les mitrailleuses et abat, à coups de fusil ou de baïonnette, une centaine d'Allemands.

Au même moment, notre deuxième ligne est fixée sur place par une étrange apparition :

Une colonne épaisse de gens qui courent débouche sur le talus. On se demande d'abord si ce n'est pas une contre-attaque. Mais non ! Ces coureurs affolés ont tous les mains levées, et, quelque gênante que soit cette attitude pour la course, ils font des sauts de chèvre en criant : « Kamerad ! »

Plus de doute : ce sont des Boches qui viennent pour se rendre.

Ils vont vite, d'ailleurs ; car, s'ils ont peur de nos fusils, ils ont encore plus peur de leur artillerie, qui se montre toujours impitoyable aux fugitifs, qu'elle canonne de loin.

D'un seul élan, ces fuyards traversent le cimetière et arrivent, tout essoufflés, à notre tranchée de soutien. Ils sont près de quatre cents, dont sept officiers, qui déclarent que toute résistance était impossible.

Notre succès a été on ne peut plus rapide, vu que tout cela s'est passé en un quart d'heure. Nos compagnies continuent la conquête du village et prennent de nouvelles mitrailleuses. La nuit, qui est venue, ne les arrête pas ; dans la matinée du 29, elles achevèrent d'enlever le village. Le presbytère, l'église fortement défendue, tombent entre nos mains. Les Allemands se sont bien défendus, mais l'attaque de nos poilus était irrésistible. Aussi emportent-ils l'église, dont les défenseurs, au nombre de plusieurs centaines, tombent sous leurs balles et leurs baïonnettes. À peine en reste-t-il une vingtaine vivants : ils sont entourés, désarmés et faits prisonniers.

Ce fait d'armes nous a coûté environ deux cents hommes tués ou blessés, la plupart par des « marmites »

Dans l'après-midi du 29, Ablain tout entier est en notre pouvoir.

Cinq cents cadavres allemands gisent dans les ruines du village. Plus de cinq cents prisonniers et quatorze mitrailleuses sont tombés entre nos mains.

Telle est la brillante action que le communiqué allemand, mensonger comme de coutume, résume par ces mots :

« Sans que l'ennemi s'en aperçût, nous avons retiré de la partie est d'Ablain la petite garnison que nous y avions, et dont le maintien, sur cette position avancée, nous eût coûté des pertes inutiles. »

CHAPITRE III

SOUCHEZ ET LE LABYRINTHE

Les succès de Souchez. — L'attaque du Labyrinthe. — Les défenses de l'ouvrage. — L'importance de notre succès. — La prise du saillant de Quennevière. — Les tranchées de Touvent. — Loos et Souchez.

Nous avions, au cours des précédentes affaires, occupé une partie de cet ouvrage appelé le *Labyrinthe*, dont les Allemands avaient fait une véritable forteresse. Mais ils en tenaient encore la plus importante position, et cela constituait pour notre front une menace permanente.

D'autre part, ils avaient transformé en une organisation défensive puissante les ruines d'un très important bâtiment, de plus de deux cents mètres de long, « la sucrerie de Souchez. »

Cette sucrerie, vaste ensemble de constructions rangées en quadrilatère, se prêtait admirablement à la défense. À l'est de ces constructions, entre elles et la voie ferrée, s'étend un vaste terrain marécageux, tout à fait inabordable. Au-dessous de la sucrerie, dans une île au milieu d'une petite rivière, le Carency, sont trois maisons démolies, nommées le Moulin-Malon.

La puissance de la position de la sucrerie nous imposait de l'enlever aux Allemands.

Notre offensive pouvait partir de l'ouest, c'est-à-dire d'Ablain, ou du sud-ouest, de Carency. Par l'un ou l'autre côté, nous pouvions nous attendre à essuyer des feux redoutables. Enfin, les hauteurs du nord étaient tenues partiellement par les mitrailleuses allemandes.

La préparation fut méthodiquement conduite.

Nous avons pris, le 28, le cimetière d'Ablain-Saint-Nazaire. Notre premier soin fut de nous assurer des communications entre ce point important et le bois de Carency.

En face de notre front s'allongeait une tranchée allemande, organisée en hâte. Nous réussîmes assez facilement à l'emporter, cela fut fait le 31 mai.

Alors nous résolûmes d'attaquer des deux côtés à la fois les positions du Moulin-Malon et de la sucrerie. L'une des deux attaques devait partir de l'ouest, l'autre du sud. Elles furent précédées par une très intense préparation d'artillerie, qui couvrit ces ouvrages de projectiles.

Cependant cette préparation, quelque violente qu'elle fût, ne suffit pas. Les batteries allemandes de 77, placées sur les hauteurs de Souchez, exécutèrent des tirs de barrage, tandis que leurs mitrailleuses, postées sur les hauteurs au nord de la sucrerie, commençaient leur crépitement meurtrier. Il fallut s'arrêter.

Au sud, le succès fut rapide. D'un premier élan, au contraire, nos hommes sautèrent sur le Moulin-Malon, qui ne fit guère de résistance. Quand ils y pénétrèrent, ils le trouvèrent rempli de cadavres boches, dont beaucoup attendaient, depuis plusieurs jours, une sépulture que la violence de notre tir avait empêché de leur donner. Il y en avait dans les cours et dans les caves.

*

Du Moulin-Malon à la sucrerie, s'étendait un long boyau ennemi. Nos troupiers s'y engagèrent résolument, lançant à pleines mains des grenades sur les occupants. Ceux-ci, très démoralisés par notre tir et notre élan, résistèrent quelques instants, puis ils se replièrent.

Aussitôt nos poilus se lancèrent à leur poursuite, les chassant à

coups de baïonnette. On atteignit ainsi la sucrerie. Beaucoup de ses défenseurs, avant même que nous y eussions pénétré, levaient déjà les bras en l'air pour se rendre, au cri classique de : *Kamerad !*

En peu de temps nous fîmes le tour du bâtiment, tuant tout ce qui résistait, capturant tout ce qui se rendait, tandis que le tir de barrage de nos 75 interdisait l'arrivée de tout renfort. À la nuit, nous étions maîtres du pâté de maisons. Il s'agissait de le garder en l'organisant. Une compagnie fut chargée de cette mission. Le travail était rude, car la nuit était claire, et, aux rayons de la lune qui brillait, nos travailleurs étaient entièrement exposés aux coups de l'ennemi.

Vers minuit, les Allemands, furieux d'avoir perdu une position qui devait être la base de leurs contre-attaques sur Ablain, tentèrent, pour la reconquérir, un sérieux effort.

Au nombre de plus de trois cents, ils s'avancèrent à l'attaque de la sucrerie, défendue par des soldats bien inférieurs en nombre et fatigués par une journée de bataille.

Après un combat confus, en pleine nuit, nos hommes refluèrent peu à peu par le boyau au sud de la sucrerie, jusqu'à une courte distance du Moulin-Malon.

Si cette situation se maintenait, la sucrerie était perdue pour nous, et tout était à recommencer. Mais, heureusement, le commandement veillait : en quelques minutes, les ordres furent donnés.

À l'artillerie il était commandé de faire un tir de barrage sur l'est de l'ouvrage menacé. Aux troupes occupant les lisières d'Ablain était confiée la mission de se porter sans délai sur la sucrerie en suivant le lit du ruisseau, profond seulement de quatre-vingts centimètres.

En même temps, la compagnie qui avait un moment cédé à la brusquerie de l'attaque allemande se reformait et, appuyée par de nouveaux renforts, repartait en avant.

Ces dispositions furent prises avec une si merveilleuse rapidité, le

tir de nos canons fut tellement intense et efficace, que les Boches, craignant d'avoir la retraite coupée, évacuèrent la sucrerie : ils en étaient déjà partis en grand nombre quand nos hommes y entrèrent.

En un instant, fusils, grenades et baïonnettes eurent parachevé le nettoyage. Avant le jour, la sucrerie était de nouveau à nous et, cette fois, définitivement.

Une organisation complète de la position conquise fut aussitôt commencée : elle était achevée le soir du 1^{er} juin, et en même temps, en plein jour, des équipes de travailleurs aménageaient les boyaux nécessaires pour assurer la sécurité de nos communications.

Un des sous-officiers de cette équipe resta à son poste huit heures durant, continuant à diriger ses hommes malgré les souffrances que lui causait un éclat d'obus reçu dans la cuisse.

Les soldats qui ont mené à bien cette brillante opération sont les mêmes qui, depuis le 9 mai, avaient conquis Carency et Ablain-Saint-Nazaire. Ce sont des natifs de nos départements de l'Est. Mais leur amour passionné de la terre française leur rend ces campagnes d'Artois, qu'ils reprennent pied à pied à l'ennemi, aussi chères que les leurs propres.

Ils ont, en trois semaines, enterré plus de trois mille Allemands et fait plus de trois mille prisonniers. Quoique menant toujours l'attaque, ils ont perdu quatre fois moins de monde que l'ennemi.

« C'est, disent-ils, que notre général connaît son métier. »

Il est inutile d'ajouter que le chef retourne ce compliment à ses magnifiques troupiers.

*

Cependant, la conquête de la sucrerie de Souchez n'était pas

suffisante, tant que nous n'avions pas achevé celle de la forteresse allemande que nous avions baptisée le *Labyrinthe*.

Cet ensemble d'ouvrages et de tranchées formait entre Neuville Saint-Waast et Favie un saillant de la ligne ennemie, et sa position expliquait sa puissance.

Les Allemands l'avaient renforcé pendant des mois, parce qu'ils le sentaient exposé. Aussi y trouvait-on un dédale de blockhaus, d'abris, de tranchées et de boyaux, dont nos avions nous avaient rapporté des vues photographiques détaillées, prises au cours de leurs vols audacieux.

Orienté de l'ouest vers l'est, dans une sorte de cuvette, le Labyrinthe avait pour axes principaux deux chemins creux profonds, d'où rayonnaient, sur deux kilomètres, des ouvrages de toutes sortes, garnis de mitrailleuses, de lance-bombes et de canons légers.

Notre attaque du 9 mai avait à peine entamé l'extrémité sud.

Les journées suivantes n'avaient pas modifié la situation, et notre offensive, soit au nord, soit au sud, restait toujours exposée aux feux de ce redoutable flanking.

Aussi, dès la fin de mai, le commandement français résolut-il d'en finir avec cette position. L'ordre fut donc donné d'attaquer et d'enlever le Labyrinthe pied à pied.

L'opération comportait deux phases principales très différentes.

D'abord il fallait, par un assaut bien préparé et vivement enlevé, pénétrer dans l'organisation ennemie. Cela fait, il fallait ensuite progresser à l'intérieur et y refouler l'adversaire pas à pas.

Ces deux opérations ont duré plus de trois semaines et se sont terminées avec un plein succès.

Le débouché devait être dur, car l'artillerie allemande concentrait de tous côtés ses feux sur nous. Elle comprenait non seulement des

pièces de 77, mais encore des canons de 150, de 210 et même de 280. Il y en avait à Givenchy, à la Folie, à Thélus, à Beaurains, au sud d'Arras.

Il est vrai que les trois régiments chargés de l'attaque disposaient d'une artillerie nombreuse. Mais si nos canons devaient infliger à l'infanterie ennemie plus de pertes encore que les canons allemands n'en infligeaient à la nôtre, les batteries opposées restaient insaisissables, tandis que, d'un côté comme de l'autre, c'est le fantassin qui recevait les coups, c'est l'infanterie qui « trinquait », pour employer le mot des poilus. Mais nos hommes le savaient : ils en avaient héroïquement pris leur parti.

C'est le 30 mai que l'assaut fut donné sur tous les points.

Un régiment marchait du sud au nord, un autre de l'ouest à l'est, un autre du nord au sud. L'élan fut admirable sur tout le front et partout, sauf à droite, en enleva la première ligne, que nos engins de tranchées, crapouillots et lance-bombes, avaient écrasée complètement.

Derrière cette première ligne se trouvaient un grand nombre de barricades et de fortins. Nous en emportâmes quelques-uns, mais les autres nous arrêterent. Toutefois cent cinquante prisonniers, surpris dans leurs trous par nos attaques, tombèrent entre nos mains.

Dans la nuit du 30 au 31, une contre-attaque allemande nous fit perdre cinquante mètres de notre gain. Mais, à l'aube du lendemain, tout le terrain perdu était reconquis.

Dès ce moment commença une véritable guerre de boyaux.

Il y avait le « boyau Von Kluck », le « boyau Von Eulenburg », les « Buissons », la « salle des Fêtes », pour ne citer que les noms des principaux, sans compter d'innombrables ouvrages, simplement désignés par un numéro, dont l'énumération montre les difficultés que nous avions à vaincre.

Sans arrêt, du 30 mai au 17 juin, nos vaillantes troupes se sont

battues dans ces terres, criblées de trous d'obus et semées de cadavres. Ni jour ni nuit le combat n'a cessé.

Les éléments d'attaque, constamment renouvelés, écrasaient les Boches à coups de grenades, démolissaient les barricades en sacs à terre ; pas un instant de répit.

Les hommes, sous le soleil, si chaud dans les boyaux, se battaient nu-tête et en bras de chemise. Pas un seul n'eût admis l'hypothèse de s'arrêter avant de tenir le Labyrinthe en entier.

On a tout dit de l'ardeur guerrière de notre infanterie. Mais on n'a pas dit assez que sa ténacité égale son élan, et que sa volonté est un des facteurs de ses victoires.

*

Chacune de ces sanglantes journées a vu d'admirables actions d'héroïsme.

Le 1^{er} juin, un lieutenant va, avec un homme, reconnaître, en rampant, la grosse barricade qui barre le chemin creux, centre de la résistance ennemie. L'ouvrage lui semble peu garni ; il saute dedans, appelle la compagnie, et, dix minutes plus tard, deux cent cinquante prisonniers sont cueillis, au sortir de leur abri, par une troupe quatre fois moins nombreuse.

Le même jour, dans la partie sud, cent cinquante Allemands se font prendre et des mitrailleuses nous restent.

Par trois côtés à la fois nous atteignons le chemin creux, où, à dix mètres sous terre, les Boches avaient creusé de redoutables abris. L'artillerie ennemie, sans discontinuer, tire en arrière de notre première ligne, que son contact immédiat avec l'adversaire protège contre les obus.

Nos réserves subissent des pertes dans ce terrain bouleversé. Mais le moral ne fléchit pas. Les hommes ne demandent qu'une chose : aller de l'avant et se battre à la grenade au lieu d'attendre, l'arme au pied, la chute impitoyable des terribles « marmites ».

Ce sont de rudes journées à passer. Aux combattants il faut porter constamment des munitions, des vivres, de l'eau surtout, car ils s'altèrent à lancer sans arrêt leurs grenades, couverts de sueur, de poussière et parfois de sang ! Mais chacun fait de son mieux.

Sous le feu, on pousse en avant les canons de tranchées, dont les énormes bombes, lancées à courte distance, vont jeter dans les rangs ennemis l'épouvante et la mort.

Les sapeurs creusent la terre, pour éventer les mines adverses. L'un d'eux, qui travaillait avec son caporal, est tué : le caporal continue seul, repousse l'ennemi, et s'en tire sain et sauf, avec la médaille militaire par surcroît, ce qui était justice.

Tout près de la ligne de combat, un bataillon territorial travaille la terre et fait les corvées. Chacun à sa place, de son mieux, collabore à l'effort commun.

La continuité du succès est, d'ailleurs, le plus puissant des réconforts. Après le chemin creux, on atteint la « salle des Fêtes ». Pourquoi les Boches avaient-ils donné ce nom à cet abri ? On a supposé qu'il y avait là d'anciennes carrières susceptibles d'offrir une protection à toute épreuve. Nous les avons longuement cherchées, sans parvenir à les trouver.

Durant quarante-huit heures, nos hommes ont vécu dans l'attente d'une explosion de mines qui ne s'est pas produite. Nous avons alors enterré les cadavres dans la chaux et continué.

Peu à peu, notre progression nous a conduits à l'extrémité nord du Labyrinthe.

Nous étions alors face à face à un grand boyau, le boyau « Von

Eulenburg ». Le 14 et le 15, nous avons creusé à cent mètres une parallèle de départ. Le 16, à midi, nos hommes en sont sortis. Ils se sont dressés sur le talus et ont couru, à travers un champ de coquelicots, jusqu'au boyau allemand, dans lequel ils se sont élancés : le tout a duré trois minutes.

Avec une belle précision, l'artillerie ennemie a aussitôt lâché ses obus. Mais le fantassin français garde ce qu'il tient. On s'est battu dans les tranchées de ce secteur du 16 au 19.

Finalement, tout cela est à nous, et le Labyrinthe nous appartient en entier.

Les Allemands y ont perdu tout un régiment, le 161^e. Nous avons fait plus de mille prisonniers ; le reste des défenseurs est mort.

Un régiment bavarois a également été décimé.

Nos pertes se montent à deux mille hommes, dont beaucoup blessés très légèrement.

La résistance a été furieuse, comme l'a été l'attaque. Malgré le terrain propice à la lutte, malgré l'organisation prodigieuse qu'en avaient faite les Boches, malgré leur puissante artillerie et leurs lance-bombes, malgré leurs mines et leurs mitrailleuses, nous sommes cependant restés vainqueurs.

Nos soldats ont gagné, parmi les dures souffrances du combat, la foi absolue dans leur supériorité, la conviction définitive que leur élan est irrésistible.

*

Pendant que s'accomplissaient ces événements heureux, d'autres actions avaient lieu plus à l'est, entre l'Oise et l'Aisne, à droite de la région que recouvre la forêt de Laigue.

Ce pays est de grande culture, avec de vastes horizons. Quelques bouquets de bois marquent l'emplacement des fermes : Écafaut, Quennevière, Touvent, les Loges, grands bâtiments entourés de groupes de vieux arbres.

Les tranchées s'étendent sur tout le plateau, à travers les champs, où les céréales ont poussé au hasard depuis la récolte dernière. Le plateau est incliné en pente douce de l'ouest vers l'est. Écafaut et Quennevière sont dans nos lignes ; les Loges et Touvent sont à l'ennemi.

Devant la ferme de Quennevière, le front allemand formait un saillant à la pointe duquel était organisée une manière de fortin, tandis que des ouvrages de flanquement protégeaient les deux extrémités.

La première ligne était renforcée à courte distance par une seconde et, par endroits, par une troisième. À la corde de l'arc formé par le saillant, une tranchée à profil denté constituait le deuxième front de défense.

Toute cette puissante organisation a été prise d'assaut le 6 juin. C'est donc l'ensemble du système défensif ennemi, sur un front de douze cents mètres, qui est tombé entre nos mains.

Les premiers canons allemands étaient installés immédiatement en arrière, à la hauteur d'un ravin qui descend vers la ferme de Touvent.

L'attaque fut précédée d'un bombardement soigné de la position. Nos tirs se poursuivirent pendant toute la journée du 5 juin, interrompus par de longs intervalles pour être repris par violentes rafales. À la fin de la journée, les défenses accessoires étaient bouleversées et brisées.

Le tir fut continué pendant la nuit de façon à interdire aux Boches tout travail ayant pour but de remettre en état les ouvrages démolis pendant le jour.

Le 6 juin, de 5 à 9 heures du matin, le bombardement reprit avec

plus de violence encore. Puis il y eut une accalmie jusqu'à 9 heures 45, où un fourneau de mine fit explosion sous le fortin.

À 10 heures 15, l'infanterie sortit des tranchées, s'élançant sur les positions de l'ennemi, qui avait déjà éprouvé de grandes pertes.

Le front allemand de Quennevière était tenu par quatre compagnies du 86^e régiment, formé de Hambourgeois et de Prussiens du Sleswig.

Dès le 5, en prévision de notre attaque, le commandement ennemi avait renforcé ces effectifs par des compagnies de soutien placées dans le ravin de Touvent.

Sous le feu de notre bombardement, les Allemands s'étaient terrés par groupes de huit ou dix dans leurs abris souterrains. Mais les obus de nos pièces lourdes avaient déformé les ouvertures de plusieurs de ces trous, tuant ou ensevelissant ceux qui s'y tenaient tapis.

À peine l'artillerie eut-elle allongé son tir, que nos troupes donnèrent l'assaut. Elles étaient composées de quatre bataillons : zouaves, tirailleurs et fantassins bretons.

Les hommes étaient sans havresac. Ils avaient chacun trois jours de vivres, deux cent cinquante cartouches, deux grenades à main et un sac à terre qui, promptement rempli, devait leur fournir un premier abri dans les tranchées prises et retournées contre l'adversaire.

Chaque bataillon avait deux compagnies de première ligne, ayant ordre de dépasser les premières tranchées. La seconde vague était chargée de nettoyer la ligne conquise.

À l'heure fixée, les premières compagnies s'élancèrent. On vit la ligne des baïonnettes s'avancer et franchir, en courant, les deux cents mètres qui nous séparaient des tranchées boches.

L'artillerie allemande se mit aussitôt à battre le terrain ; mais l'infanterie ennemie fut surprise. Quelques coups de fusil furent tirés sur nos soldats au moment où ils abordaient la tranchée. Un officier de

zouaves, frappé ainsi, tomba en criant : « Vive la France ! »

L'attaque avait été lancée à 10 heures 15. À 10 heures 40, les premiers prisonniers arrivaient au poste de commandement du général de division. Comme on interrogeait un *feldwebel* sur les pertes de l'ennemi, il ne put que répéter, d'un air abruti : *Bayonett ! Bayonett !*

Le nettoyage qu'avait à opérer la seconde vague fut rapide et complet : deux cent cinquante prisonniers ramenés furent les seuls survivants des deux bataillons du 86^e allemand.

Les compagnies de soutien du ravin s'étaient portées en avant au moment de notre attaque ; mais elles tombèrent sous le feu de nos 75 et furent décimées en un rien de temps. Quelques hommes, cachés dans des trous, se rendirent dans la journée ou le soir.

Comme les compagnies allemandes avaient des effectifs de deux cent cinquante hommes, cela fait deux mille hommes qui ont été, en quelques instants, mis hors de combat.

*

Mais nos zouaves, dépassant la seconde ligne, s'étaient élancés, précédés de patrouilles, vers le ravin de Touvent. Tout à coup, dans un champ de luzerne, on voit les patrouilleurs chanceler et tomber sans qu'on eût entendu un coup de fusil. Qu'y avait-il donc ?

Le chef de bataillon courut en avant : c'était un réseau de fils de fer tendu très près du sol et qui protégeait, à quelques mètres plus loin, un ouvrage garni de trois canons. Tandis que les hommes tombés se relevaient, cet héroïque officier franchit les fils de fer, grimpa sur une pièce et appela ses zouaves, qui accoururent à son commandement.

Les servants des canons s'étaient logés dans leurs abris : c'est là qu'ils furent cueillis. On y trouva un officier d'artillerie boche en chemise et en caleçon. On fut obligé de lui donner un pantalon de

treillis et une veste ; c'est dans ce costume que ce « héros allemand » fut amené à l'arrière.

La position conquise fut aussitôt organisée. La nouvelle ligne fut ainsi reliée par des boyaux à notre ancienne position.

Les canons de 77 furent mis hors d'usage, et notre nouveau front de défense fut immédiatement garni de mitrailleuses. Il était temps.

L'ennemi, en effet, vint bientôt nous contre-attaquer. Mais cette contre-attaque, trop hâtivement préparée, n'eut aucun succès.

Les troupes allemandes se déployèrent en terrain découvert : sous le feu de nos mitrailleuses et de nos 75, les lignes de tirailleurs boches furent anéanties en quelques minutes. Quelques-uns de leurs officiers poussèrent en avant : ils furent tués sans être suivis par leurs hommes.

Nos aviateurs nous avaient signalé l'arrivée de nouveaux renforts, amenés de Royen par des automobiles. Ces troupes, aussitôt arrivées, nous attaquèrent et furent arrêtées chaque fois.

Au matin, renonçant à l'attaque de front, les Allemands tentèrent de progresser par les boyaux aux deux extrémités du saillant. Mais ils furent arrosés d'une pluie de grenades qui arrêta leur tentative. Leur attaque mollit, et la fin de la journée du 7 fut calme.

Nous avons compté plus de deux mille cadavres ennemis sur le terrain des contre-attaques. Les pertes allemandes s'élèvent certainement à plus de trois mille tués, sans compter les blessés et les prisonniers nombreux que nous avons pris.

De notre côté, nous avons eu deux cent cinquante tués et quinze cents blessés, ceux-ci presque tous par des éclats d'obus, très peu par des balles. Nous avons fait un butin important : vingt mitrailleuses, de nombreuses cartouches, des grenades, un abondant matériel de tranchées.

Le 9 juin, le général commandant l'armée a remis au commandant du bataillon d'assaut la croix de guerre décernée à ces unités, citées chacune à l'ordre de l'armée.

Dans une clairière, les compagnies formaient un grand carré, où les lignes bleues des fantassins alternaient avec les lignes kaki de nos soldats d'Afrique. Et, dans une vibrante allocution, dont chaque phrase était ponctuée par le bruit du canon, le général exprimait aux troupes son admiration et sa reconnaissance.

L'un des bataillons cités à l'ordre de l'armée est un des bataillons de ce régiment de zouaves qui s'illustra à Palestro, celui sur les contrôles duquel le roi d'Italie, Victor-Emmanuel III, figure aujourd'hui, comme jadis son illustre grand-père, avec le grade de caporal.

Quant au régiment allemand n° 85, auquel l'affaire de Quennevière a coûté deux bataillons entiers, il porte le nom de *Fusilier Regiment Königin*.

Son chef est l'impératrice d'Allemagne, reine de Prusse.

*

La prise du saillant de Quennevière se compléta très heureusement par l'enlèvement, effectué du 7 au 10 juin, des tranchées de la ferme Touvent.

Ces tranchées s'étendaient en une double ligne sur un front de dix-huit cents mètres, et dont le contour total atteignait un développement de deux mille cinq cents mètres, entre Serre et Hébuterne.

Le gain en profondeur varie de deux cent cinquante mètres à un kilomètre, car la ligne allemande formait, entre les points extrêmes, un saillant d'une courbure très accentuée.

La partie du plateau d'Artois où s'est déroulée cette action présente

un monotone paysage de champs de betteraves et de blé, que coupent, çà et là, des haies vives. Villages et fermes sont entièrement cachés dans la verdure. De larges ondulations de terrains restreignent l'horizon.

Nous occupons Hébuterne ; les Allemands sont à Serre.

Ces deux villages se font vis-à-vis, à trois kilomètres l'un de l'autre, chacun au sommet d'une petite hauteur. Les tranchées allemandes se trouvaient à mi-distance en avant de la ferme Touvent, dont les champs sont encadrés d'une rangée de grands arbres.

Le système de défense des ennemis était, comme toujours, des plus perfectionnés : postes d'écoute, nombreux et sinueux boyaux, inextricable réseau de fils de fer. Certaines tranchées étaient minées.

Notre artillerie commença à opérer un bombardement de ces ouvrages à l'aide de ses pièces lourdes, en y projetant un nombre énorme d'obus. Les fils de fer furent coupés, les tranchées comblées, les entrées des abris souterrains bouchées. Et de ces magnifiques travaux de défense, résultat d'un effort de huit mois, nos troupes ne trouvèrent que des débris accumulés.

La garnison de ces ouvrages était constituée par le 170^e régiment badois.

Cinq compagnies d'un effectif moyen de deux cents hommes, qui occupaient l'ouvrage, ont été entièrement mises hors de combat ; tout ce qui n'a pas été tué a été fait prisonnier.

Deux compagnies qui se trouvaient en réserve ont été, elles aussi, presque complètement détruites aux premières contre-attaques. Deux bataillons du 99^e régiment, ramenés d'Arras, ont beaucoup souffert également. Le nombre des prisonniers faits jusqu'au 11 juin fut de cinq cent quatre-vingt-dix, dont dix officiers.

Les combats ont suivi les phases suivantes :

Le 7 juin, assaut sur un front de douze cents mètres ; le 8, élargissement du gain vers le nord et progression en profondeur ; le 9, combats dans les boyaux ; le 10, prise de vive force d'une nouvelle ligne de cinq cents mètres de développement, au sud des positions déjà conquises.

Les troupes qui ont mené ces attaques étaient composées de contingents bretons et vendéens, c'est-à-dire de soldats à toute épreuve, dignes compatriotes des fusiliers marins de Dixmude,

Appuyées par des unités appartenant au recrutement des Alpes, elles ont fait preuve d'un entrain et d'une résistance digne des plus belles traditions de l'infanterie française. Leur esprit de sacrifice s'est, une fois de plus, montré incomparable.

*

Le moment de l'assaut avait été fixé à 5 heures. Dès 3 heures du matin, l'ennemi, alarmé par l'intensité de la préparation de l'artillerie et craignant d'être attaqué, avait ouvert un feu très violent sur nos tranchées. Des nuages de fumée couvraient toutes les positions.

Au milieu des détonations des pièces, du fracas de l'éclatement des obus, sous un véritable ouragan de fer, les troupes d'assaut demeuraient impassibles. Dans les tranchées, les commandants de compagnies avaient l'œil fixé sur leurs montres.

À 5 heures précises, sans une hésitation, d'un seul mouvement, toute la première ligne bondit hors des tranchées et s'élança dans la fournaise. En dix minutes, elle avait dépassé les deux tranchées allemandes et parvenait au point fixé par le commandement, et où les officiers donnèrent l'ordre de se retrancher. Les hommes étaient joyeux ; ils criaient : « Vive la France ! » ils s'embrassaient. Quelques-uns ne voulaient plus s'arrêter, et leurs chefs eurent quelque peine à leur faire prendre la pelle.

La deuxième vague avait pénétré dans les tranchées ou, plus exactement, dans ce qu'il en restait.

Depuis la veille, les communications de ces tranchées avec l'arrière avaient été coupées par le tir de nos canons. Les hommes n'avaient pu être ravitaillés, ni en vivres, ni en munitions ; ils étaient blottis par petits groupes, et quelques-uns tirèrent un ou deux coups de fusil.

Les autres, le plus grand nombre, levèrent les mains et se précipitèrent à toutes jambes vers nos lignes, où les troupes de soutien eurent la surprise de voir arriver au pas gymnastique cette troupe de fuyards, les bras en l'air, et hurlant : *Kamerad ! Kamerad !*

Ceux qui avaient esquissé une résistance quelconque furent vite mis hors de combat. Chacun de nos poilus s'attachait à « son Boche » et ne le lâchait pas.

Un troupier avait pu, à certains indices, repérer dans la tranchée allemande l'abri d'un officier. Il avait dit à ses camarades :

« Celui-là, le jour de l'attaque, je m'en charge ! » Et, en effet, au jour de l'assaut, on le vit foncer à toute vitesse vers l'*offizier understand* et en ramener le propriétaire, penaud et déconfit.

Dans les tranchées, on prit ou l'on déterra six mitrailleuses, plus ou moins détériorées par notre bombardement, ainsi qu'un matériel nombreux.

Nos soldats s'amusèrent à inventorier les sacs des Allemands. Ils y trouvèrent une littérature postale assez abondante, quelques conserves de choix et, chez les privilégiés, des saucisses !

La position une fois conquise, il fallait la mettre en état de résistance et de défense, rouvrir les boyaux comblés et aménager les abris. Tout ce travail de terrassement se fit avec une remarquable célérité. Les hommes faisaient leur besogne sous le feu ennemi.

Malgré les obus, nos soldats ne bronchaient pas, et cette impassibilité sous le feu n'est pas moins digne d'admiration que leur audace dans l'assaut.

Un officier, retraçant avec émotion l'héroïque attitude de ses hommes, disait, après son récit :

« Les marmites tombaient, et ils plaisaient ! »

Grâce à ce courage, fait de bonne humeur et de fidélité absolue au sentiment du devoir, nous avons non seulement maintenu tous nos gains en repoussant des contre-attaques, mais nous avons, par d'incessants combats, accru encore l'impression de la supériorité absolue de notre infanterie sur l'infanterie allemande.

*

Pendant ce temps, les Anglais ont progressé vers l'est de Festubert, entre Armentières et la Bassée. Ils ont eu à repousser, dans la région d'Ypres, de formidables attaques allemandes. Ils y ont réussi et ont enlevé des tranchées à l'ennemi.

Ainsi notre front du Nord a été redressé grâce aux efforts combinés des soldats alliés. Le saillant allemand dans nos lignes a été supprimé ; on s'est rapproché de Vimy.

L'été de 1915 a été un peu vide d'événements militaires importants sur le théâtre occidental ; en revanche, il a vu s'accomplir une merveilleuse évolution dans le pays, par la fabrication intensive du matériel de guerre.

« Des canons ! des munitions ! » Ce désir aura été réalisé.

Pendant ce temps, le peuple anglais, indigné par les torpillages de navires portant des passagers inoffensifs, par les assassinats commis dans des villes ouvertes par les bombes des zeppelins, s'enrôlait en masse ; et déjà, dans toute l'Angleterre, se dessinait un mouvement

populaire très net en faveur du service militaire obligatoire pour tous.

Ce perfectionnement de l'armement, cette augmentation considérable des effectifs combattants, constituent donc un facteur important de la victoire certaine des alliés.

Et, pendant le mois de mai 1916, un événement considérable s'est accompli : fidèle à ses vieilles amitiés latines, l'Italie, déclarant la guerre à l'Autriche, est entrée dans la lutte de la civilisation contre la barbarie.

*

En septembre, la lutte reprit de plus belle sur le front de l'Artois.

L'armée britannique et la nôtre lancèrent des attaques convergentes dans la direction de Lens et de Souchez. Ces attaques furent récompensées par la prise de Loos et par celle de Souchez, le 25 septembre. Mais l'avance des Anglais fut enrayée par des contre-attaques allemandes, qui les empêchèrent de s'installer sur les crêtes de Vimy.

La petite ville de Loos, sur la rive gauche de la Deule, était défendue par une formidable série de tranchées et d'ouvrages fortifiés, parmi lesquels la grosse redoute Hohenzollern ; à l'est de Loos était la puissante redoute de la cote 70.

Le général sir Douglas Haig lança le 5^e corps, commandé par le général Gough, contre le sud de la Bassée ; le 2^e corps, commandé par le général Rawlinson, sur Loos. Les Allemands étaient commandés par le kronprinz de Bavière.

Surpris par les brillantes attaques des Anglais, ils perdirent la ville de Loos et leurs positions de Hulluch. Ils réussirent alors à arrêter les Anglais dans leurs mouvements de progression ; mais nos alliés leur avaient fait plus de trois mille prisonniers.

L'armée française, commandée par le général d'Urbal, opérait parallèlement dans les secteurs sud-est et sud de Lens. Elle débuta par un beau succès, qui ne put se développer. Ce succès fut la prise de Souchez.

Souchez, dont nous avons déjà enlevé la sucrerie, était organisé d'une manière formidable au point de vue défensif. Sa prise était donc chose difficile.

La préparation d'artillerie dura cinq jours et fut tellement bien faite, que nos fantassins, de leur premier élan, bondirent jusqu'au cimetière de Souchez, tandis qu'une autre troupe débordait aisément le village.

Le combat se poursuivit pendant la nuit. Le matin, notre commandement décida de tourner la position. Les Allemands, craignant d'être coupés, abandonnèrent Souchez, en laissant entre nos mains treize cents prisonniers.

Ainsi nos succès dans le Nord s'accroissaient avec persistance.

L'hiver se passa sans grand changement ; mais, au commencement de 1916, les Allemands firent un nouvel effort contre les lignes britanniques, qui résistèrent victorieusement. La crête de Vimy fut le principal terrain de cette lutte.

CHAPITRE IV

LES OPÉRATIONS EN CHAMPAGNE

L'affaire de Vailly. — Le but de notre offensive en Champagne. — Le fortin de Beauséjour. — Un échec allemand devant Reims. — La prise de Vauquois. — La prise du bois Sabot. — Les résultats.

Au début de janvier 1915, nous avons fait une tentative malheureuse aux environs de Soissons, à Vailly. Elle avait cependant bien débuté par la prise d'un mamelon. Tout faisait présager un succès.

Mais nous étions adossés à l'Aisne, dont une crue considérable se produisit subitement, emportant tous nos ponts à l'exception d'un seul. La prudence imposait la retraite sur Soissons : elle fut exécutée ; mais nous éprouvâmes, dans cette affaire, des pertes sérieuses. Le kaiser y assistait de loin, aux côtés du général Von Kluck. Inutile de dire que la presse allemande enfla singulièrement ce succès, qu'elle présenta comme un « second Saint-Privat » ! Son allégresse outrée n'allait pas tarder à être refroidie par le succès des opérations que l'armée française a effectuées en Champagne, c'est-à-dire entre Reims et Nancy, depuis le mois de février 1915.

Le but de ces opérations était de fixer sur ce point du front le plus grand nombre possible de forces allemandes, de leur imposer une grosse consommation de munitions, et, en un mot, d'interdire à l'ennemi tout transport de forces sur le front russe.

Les Allemands avaient en Champagne, le 16 février, cent dix-neuf bataillons, trente et un escadrons, soixante-quatre batteries de campagne, vingt batteries d'artillerie lourde.

Du 16 février au 10 mars, ils y ont amené en plus vingt bataillons d'infanterie, dont six de la garde, un régiment d'artillerie de campagne et deux batteries lourdes de la garde.

L'ensemble de ces renforts atteignait l'effectif d'un corps d'armée.

Dans les premiers jours de février, nous avons fait de légers progrès à Perthes-les-Hurlus, au Mesnil, à Massiges. Dans les jours suivants, il y eut duel d'artillerie, petites escarmouches sur place, sans grandes modifications du front. Ce ne fut qu'à partir du 23 que les opérations furent plus nettement offensives de notre côté, et elles commencèrent par la prise du fortin de Beau séjour.

Ce fortin est situé entre Massiges et Mesnil-les-Hurlus, au sud de Ripont et au sud-est de Tahure. Il était occupé par les Allemands, qui l'avaient organisé défensivement.

Une première attaque fut tentée le 23 février par Un bataillon d'infanterie coloniale.

Après une très vive préparation d'artillerie, les compagnies d'assaut pénétrèrent dans la première ligne de tranchées du saillant ennemi. Celui-ci essaya de les refouler en les inondant de grenades et de bombes. Six contre-attaques furent inutilement lancées sur nos lignes.

Toutes les fois les Allemands durent se retirer, avec des pertes très lourdes.

Vers minuit, ils attaquèrent, usant de leur tactique ordinaire, en colonnes serrées. Le résultat ne se fit pas attendre : en quelques minutes, notre feu en anéantit un bataillon entier.

À l'aube, nous nous maintenions toujours dans les tranchées conquises, et nous nous préparions à poursuivre nos progrès quand l'ennemi lança sur les deux tranchées du saillant une attaque très violente.

Les Allemands s'avancèrent en hurlant et en jetant des grenades.

Nos braves marsouins reçurent intrépidement cette formidable avalanche.

Le lieutenant Raynal monte sur le parapet, exhortant les hommes à l'imiter et à charger. Il est bientôt blessé à un œil et au ventre : il continue à diriger la défense, jusqu'au moment où il tombe épuisé.

Le sous-lieutenant Cazeau réussit à monter sur le parapet après avoir établi, dans le boyau, un barrage où il place quelques hommes énergiques. Il charge alors avec une section.

Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il est traversé par une balle et tombe. Alors il se fait poser face à l'ennemi, et, pendant que la mitraille pleut autour de lui, il maintient ses hommes en chantant à haute voix :

Mourir pour la Patrie,
C'est le sort le plus beau !...

Cependant le barrage établi dans le boyau est forcé, les défenseurs se replient. Le lieutenant Cazeau ne parle plus ; ses hommes le croient mort.

Le soldat Simon traîne alors, à travers neuf cents mètres, sous la mitraille et les obus, le corps de son officier, et parvient, au prix de cet héroïque effort, à le ramener dans nos lignes.

Dans le boyau, les Boches arrivent nombreux, chargeant à la baïonnette. Ils trouvent devant eux un homme, un seul : c'est le soldat Jouy. Tous ses camarades sont tombés.

Voyant les Allemands qui lui crient de se rendre, il leur répond en tirant sur eux ; il en tue six. Blessé au bras d'un coup de baïonnette dans un corps à corps avec un septième adversaire, il le tue encore. Il reçoit un coup de sabre d'un officier ennemi, qu'il blesse grièvement,

et se replie enfin sur le boyau.

Le capitaine Poirier veut se reporter en avant ; mais un éclat de bombe l'atteint à la figure, et il tombe la face contre terre. Se relevant par un sursaut d'énergie, il saisit un fusil, se défend à coups de crosse et de baïonnette, tuant plusieurs Allemands ; mais une deuxième balle l'atteint.

Il tombe de nouveau. Les ennemis s'avancent en masse de tous côtés, empêchant ses hommes, qui ne sont qu'une poignée, de reprendre leur capitaine.

Les mitrailleuses qui se trouvaient dans le fortin ont été broyées par les obus, à l'exception d'une seule, que le sergent Cazeilles, blessé au bras droit, emporte sur son dos.

*

Le lieutenant Lelong, commandant une des sections de mitrailleurs, trouva une mort glorieuse. Déjà blessé, voyant la position perdue, il sort son revolver et dit à ses hommes :

« Je vais vous faire voir comment meurt un officier français ! »

Alors il se précipite sur les Allemands, en abat plusieurs et tombe percé de coups.

Malgré les fatigues terribles occasionnées par la marche dans des chemins défoncés et par l'attente sous les obus, pendant dix heures consécutives, les pieds dans une boue glaciale, quatre compagnies s'étaient héroïquement battues contre deux bataillons pendant une journée entière.

Le 27 février, deux bataillons de coloniaux reprirent l'attaque.

Après une violente préparation d'artillerie, l'un des bataillons enleva, par un élan magnifique, une des tranchées du saillant. Les

défenseurs en furent tués à coups de baïonnette, et l'organisation de cette position conquise fut commencée immédiatement.

L'autre bataillon, traversant la tranchée de première ligne, s'installa dans la seconde, et parvint même dans un élément de la troisième ; mais il subit de lourdes pertes.

L'amoncellement des cadavres allemands dans les tranchées montrait que l'affaire avait été chaude.

Dès la nuit, les contre-attaques de l'ennemi se succèdent. Quatre retours offensifs sont repoussés avec l'aide de l'artillerie. Les abords des tranchées sont couverts des corps des Allemands tués. Devant ce monceau de cadavres, les assaillants hésitent : à la lueur des fusées, on peut voir leurs officiers et leurs gradés frapper les hommes et les menacer du revolver.

Une compagnie d'infanterie de ligne est alors envoyée en renfort pour soutenir les bataillons engagés, et reçoit l'ordre de contre-attaquer à son tour pour maintenir l'ennemi.

Voyant les fantassins partir, les marsouins qui travaillaient à retourner et à démolir les boyaux s'élancent avec eux. Certains ne prennent même pas le temps de saisir leurs fusils ; la pioche à la main, ils se précipitent sur les Boches et en assomment un grand nombre.

L'ennemi alors se replie, et la fusillade s'apaise.

À ce moment, escomptant sans doute l'affaiblissement des défenseurs après une nuit de combat incessant, les Allemands lancent deux compagnies sur les tranchées.

Mais cette contre-attaque est prise sous les feux croisés de notre infanterie et de notre artillerie ; elle est arrêtée net, et les deux compagnies sont presque anéanties.

Les Allemands renoncent alors à prendre le fortin de vive force. Ils font pleuvoir sur les nôtres un ouragan de grenades et de bombes.

Le feu de l'artillerie ennemie atteignit une intensité effroyable. Les projectiles de 105,150,210, pleuvaient sur les tranchées et les boyaux, y faisant de nombreuses victimes.

Malgré cela, chacun est demeuré à son poste. Les hommes étaient admirables de sang-froid. Ils déclaraient à leurs officiers : « Nous mourrons tous ici avec vous. »

Cette attitude suffit à elle seule à empêcher les Allemands de sortir de leurs boyaux, où ils attendaient, groupés, la baïonnette haute, que nous évacuions la position.

À la nuit, le bombardement cessa : l'ennemi n'osait plus attaquer. Le fortin était à nous.

L'infanterie coloniale fut alors relevée par les troupes de ligne, qui occupèrent les tranchées d'où était partie notre attaque. Depuis le début de l'action, d'émouvantes manifestations de solidarité s'étaient produites entre les marsouins et les fantassins chargés de les soutenir.

Lorsque l'infanterie coloniale partit à l'assaut, il avait fallu toute l'autorité des officiers des régiments de ligne pour empêcher leurs hommes, chargés de l'occupation des tranchées, de s'élancer sur les Boches avec leurs camarades coloniaux.

Un jeune soldat, profitant de la nuit, prit les vêtements d'un colonial blessé et alla combattre tout le jour. En revenant, à son tour grièvement blessé, il déclara qu'ayant eu quatre frères tués par les Boches, il était content de les avoir vengés.

*

Au commencement du mois de mars, les Allemands subirent, devant Reims, un échec des plus importants et qu'il est utile de raconter.

Au nord de la Pompelle, au delà de la route nationale de Reims à Châlons, se trouve une auberge : la ferme d'Alger, qui constituait entre

nos mains un point d'appui vivement disputé, tellement même que l'on s'y battait sans discontinuer depuis le mois de septembre 1914.

Les Allemands, qui jusqu'alors avaient progressé à la sape en cherchant à bouleverser nos tranchées de la ferme d'Alger, prononcèrent, le 2 mars, contre cette position, une attaque de vive force qui est devenue le plus complet des succès.

Cette tentative avait été précédée par un bombardement intense et des essais de diversion.

La canonnade commença le 1^{er} mars, à la fin de l'après-midi. Tout le front de Reims, de Bétheny à Prunay, fut soumis, pendant la nuit, à un bombardement continu par des pièces de tous calibres.

Dès leur entrée en action, les batteries allemandes furent prises à partie par notre artillerie, qui en même temps procédait elle-même à un bombardement des ouvrages ennemis.

À 2 heures 15, première attaque allemande.

Deux compagnies débouchèrent de Cernay en trois groupes : l'un sur la route ; l'autre, le plus important, en échelons sur le glacis, les hommes coude à coude ; le troisième enfin, composé d'une vingtaine d'hommes porteurs de cisailles, suivit un cheminement défilé.

Celui-ci arriva jusqu'au réseau de fils de fer, en coupa une partie et essaya ensuite de pénétrer dans la tranchée. Mais en quelques instants ces assaillants furent tués ou faits prisonniers. Un de nos officiers, bien que blessé au bras droit, parvint à étreindre un Boche et le fit rouler au fond de la tranchée, où il le maintint sous son talon.

Les deux autres groupes avaient été arrêtés net par le feu d'infanterie et par un tir de 75. Ils battirent en retraite, en laissant derrière eux de nombreux cadavres.

Quelques instants plus tard, à 2 heures 45, à l'autre extrémité du front, entre la ferme d'Alger et Prunay, une autre attaque se

développait.

Utilisant un couvert de sapins, une compagnie ennemie parvint jusqu'à dix mètres de nos tranchées. Un feu de mousqueterie nourri l'arrêta, tandis qu'un tir bien réglé de nos sur les tranchées boches interdisait aux Allemands d'en sortir et leur infligeait de grosses pertes.

La compagnie de première ligne regagna péniblement sa position, en abandonnant une quinzaine de morts enchevêtrés dans notre réseau de fils de fer.

L'attaque principale, qui avait pour objectif nos tranchées de la ferme d'Alger, se déclencha au petit jour. Elle avait été précédée d'un tir intensif d'artillerie et du lancement de quelques torpilles aériennes, lancement effectué par des « lance-bombes ».

Deux colonnes, fortes chacune d'une compagnie, montèrent à l'assaut. Elles devaient être suivies d'un important soutien ; mais le tir de nos canons empêcha l'arrivée des renforts.

Prises entre le feu de nos mitrailleuses et celui du 75, les deux compagnies allemandes, décimées, n'eurent d'autre ressource que de se replier en renonçant à leur effort.

Le bilan de cette action se chiffre, pour les Allemands, par une consommation de près de dix mille projectiles, qui n'ont guère causé que des dégâts matériels, et par la perte de près de quatre cents hommes, soit les deux cinquièmes des effectifs qu'ils avaient engagés dans cette affaire.

*

À la même époque, un combat acharné et victorieux pour nous était livré à la lisière est de l'Argonne, au village de Vauquois.

Les Allemands occupaient Vauquois depuis la fin de

septembre 1914. Ils s'en étaient emparés lors de la violente poussée par laquelle ils tentèrent, sur les deux rives de la Meuse, d'encercler notre troisième armée en même temps que la place de Verdun.

Violamment contre-attaqués alors, ils ne gagnèrent que quelques kilomètres. Mais dans la partie conquise par eux figurait l'éperon de Vauquois.

Il existe, entre les forêts de Hesse et d'Argonne, un défilé formé par la vallée de l'Aire. C'est ce défilé que ferme le massif de Vauquois. Il est dominé par les contreforts de l'Argonne et par les croupes allongées de Cheppy et de Monfaucon.

L'occupation de cet éperon de Vauquois avait pour l'ennemi l'avantage précieux de masquer ses opérations au nord de Varennes, et de lui permettre de ravitailler ses troupes de l'Argonne par la route du Four-de-Paris.

De plus, Vauquois constituait un observatoire merveilleux. Le village est, en effet, situé sur une longue croupe qui domine les environs. De là l'ennemi pouvait régler le tir à longue portée de son artillerie sur nos cantonnements et sur nos mouvements de troupes.

Il était donc du plus haut intérêt pour nous d'enlever cette importante position.

Mais Vauquois était devenu une véritable forteresse. Le village, construit sur une crête de trois cents mètres d'altitude, domine de cent trente mètres le fond de la vallée. Des terrains bas et marécageux l'entourent, et, en arrière, la position est doublée par une hauteur boisée qui permettait aux Allemands d'y masser des renforts et même d'y défiler des pièces d'artillerie.

Enfin, dans le village même, dont les caves sont creusées dans le roc, l'ennemi trouvait de la sorte des abris à l'épreuve de l'artillerie de campagne. Des couloirs souterrains avaient été établis entre elles, et les rues avaient été creusées de façon que les soupiraux devinssent

des meurtrières.

Dans une première attaque menée le 17 février, nous nous étions rendu compte de toutes ces dispositions, et, en reprenant l'assaut le 28, nous connaissions les difficultés à vaincre.

En trois jours, nous avons pris pied sur le plateau et dans la moitié du village. Nous nous y sommes maintenus, et nous y restons en dépit de toutes les contre-attaques.

Nos assauts précédents avaient amenés notre première ligne à mi-pente de Vauquois, lorsque fut donné, le 28 février, l'ordre d'attaquer le village.

L'action débuta par une préparation soignée d'artillerie lourde. Quand nos troupes vont, quelques instants plus tard, pénétrer dans la localité, elles n'y trouveront plus que des ruines, des amas de briques, de tuiles, de murs écroulés.

Les voûtes rocheuses des caves s'étaient effondrées sous le poids et l'éclatement de nos projectiles, en creusant dans le sol des trous profonds de quatre mètres et larges de huit.

C'est à 13 heures 45 que nos soldats pénétrèrent dans Vauquois. Il leur fallut traverser une zone battue par le feu des ennemis et faire, dans le village, une terrible guerre de rues.

Chaque cour, les ruines de chaque maison durent être conquises pied à pied. Une telle lutte prend du temps, et les Allemands en profitèrent pour préparer une vive contre-attaque.

Cette contre-attaque fut déclenchée à 14 heures. Nos hommes s'abritent tant bien que mal derrière les pans de murs écroulés ; mais ils n'ont pas eu le temps d'organiser une installation défensive efficace : ils sont donc obligés de reculer.

Cependant ils sont pleins d'enthousiasme, tellement qu'à 15 heures, spontanément, après un nouveau tir de nos pièces lourdes, ils repartent

à l'assaut. Sous leur élan impétueux, les Boches plient ; ils reculent à leur tour et cèdent toute la partie sud du village.

À 16 heures, l'ennemi contre-attaque encore, du côté de l'est. Cette contre-attaque est arrêtée net, avec de grosses pertes. De nouveaux renforts lui arrivent de Cheppy : ils ont le même sort et tombent, anéantis par le feu de notre artillerie

Malheureusement, à la nuit, nos troupes épuisées ne sont plus en état de résister à un nouvel effort : elles perdent la partie sud du village et se replient sur leurs positions de départ.

Le 1^{er} mars, tout le monde, officiers et soldats, était résolu à en finir.

Quatre fois nous sommes montés à l'assaut de Vauquois, quatre fois nous sommes refoulés par les feux d'enfilade allemands. Malgré nos pertes, le moral de nos hommes reste parfait.

L'attaque est donc reprise avec des effectifs plus considérables.

À 11 heures du matin, notre artillerie lourde entre en jeu et lance ses gros projectiles sur les positions allemandes, dont l'artillerie lourde répond de son côté.

À 14 heures, moment fixé pour l'assaut, malgré le feu violent de l'adversaire, des éléments de trois de nos régiments s'élancent hors des tranchées et commencent l'ascension du plateau.

Le terrain est tout bouleversé ; parsemé de trous d'obus, il est absolument impraticable. Mais nos hommes ont la volonté d'arriver quand même, et ils arrivent.

Les voilà à la lisière de Vauquois. La persistance de leur effort, qui se poursuit sans arrêt depuis vingt-quatre heures, impressionne manifestement l'ennemi. Celui-ci, au lieu de s'accrocher à ses tranchées de première ligne, les abandonne et reflue dans le village.

À ce moment, toutes les positions en avant des maisons sont à nous.

*

C'est alors que nous entrons dans le village. À 14 heures 35, nos bataillons, dans un élan superbe, pénètrent dans les ruines des maisons et s'y installent.

Notre artillerie aussitôt allonge son tir, pour faire obstacle à l'arrivée des renforts ennemis. Pendant ce temps, un combat terrible se livre dans les rues, de maison à maison.

Quatre contre-attaques se produisirent dans l'après-midi. Elles furent repoussées. Nous nous installons dans la grande rue du village et faisons à l'ennemi deux cents prisonniers.

Les journées du 2 et du 3 sont employées à consolider notre gain. Nous avons hissé au sommet du plateau une pièce de canon, qui inflige à l'ennemi des pertes très dures.

Dans la nuit du 3 au 4, les Allemands, qui avaient reçu des renforts, reviennent à la charge. Leur infanterie atteint le plateau vers minuit ; mais nos mitrailleuses et nos 75 fauchent leurs colonnes d'assaut et détruisent presque tout l'effectif de l'attaque. Les quelques hommes qui survivent à cette terrible décharge se réfugient dans des trous ou se sauvent à toutes jambes.

Dans la journée du 4, deux nouveaux bataillons assaillent encore. Nous nous emparons d'une tranchée allemande à l'ouest de l'église, nous y faisons quarante prisonniers, et nous atteignons le mur du cimetière, quoique des grenades allemandes pleuvent sur nos poilus.

Nous gardons ce que nous venons de gagner, mais nous ne pouvons faire plus.

Le 5 mars, une attaque ennemie se déclenche. Comme la précédente, elle est arrêtée par nos feux d'infanterie et par le tir du canon installé sur le plateau. À partir de ce moment, l'ennemi renonce à nous chasser de Vauquois : « Nous y sommes, nous y restons. »

Si l'on considère les difficultés de tout ordre qu'il a fallu surmonter, l'effort furieux et persistant des contre-attaques ennemies, la concentration des forces considérables qu'il avait accumulées sur ce point, on se rendra compte de l'importance du résultat obtenu.

Il convient de noter qu'à chacune de nos attaques nous avons trouvé devant nous des forces nouvelles, ce qui semble montrer que les éléments engagés successivement par l'ennemi ont dû être tour à tour retirés du front, sans doute à cause de l'importance de leurs pertes.

Les unités allemandes parmi lesquelles nous avons fait plus de trois cents prisonniers appartenaient à trois corps d'armée différents et à une brigade de landwehr.

Il faudrait un volume pour citer tous les actes d'héroïsme qui ont été accomplis, au cours de ces journées, par les officiers et les soldats de notre 10^e division.

Ici, c'est un engagé volontaire de cinquante-trois ans, qui s'est juré de planter un drapeau sur l'église de Vauquois, et qui gravit le premier les pentes de la colline, en criant, sous le feu violent de l'ennemi : « Hardi, les gars ! nous y sommes ! »

C'est un chef de bataillon, entraînant ses hommes sous la mitraille avec une telle ardeur, que les soldats, pleins d'admiration, escaladent le talus derrière lui en criant : « Bravo, mon commandant ! »

C'est un capitaine qui, blessé trois fois le 28 février, conserve le commandement de sa compagnie et, le

1^{er} mars, prenant le commandement de deux autres compagnies dont les chefs ont été tués, atteint l'église de Vauquois et, la nuit suivante, entraîne encore par deux fois ses courageux soldats à l'attaque.

Parmi les jeunes officiers engagés dans cette affaire, beaucoup recevaient le baptême du feu qu'ils voyaient pour la première fois.

Beaucoup d'entre eux ont été blessés, mais ont, malgré leurs blessures, continué à exercer leur commandement.

À tous les degrés de la hiérarchie, on sentait une volonté tenace de vaincre, une véritable fureur offensive, qui ont triomphé des difficultés du terrain et de la résistance ennemie. C'est ce qui nous a valu notre succès, succès considérable, car il nous a donné une position qui était précieuse pour l'ennemi, en lui retirant l'observatoire du haut duquel il réglait ses tirs à longue portée.

*

Pendant que s'accomplissait à Vauquois notre si heureuse attaque, nous remportons sur un autre point du front un succès important, en enlevant une position âprement disputée pendant plusieurs semaines : c'est le *bois Sabot*, voisin de la route de Suippes à Souain.



Ruines du moulin de Souain.

Ce bois Sabot a bien la forme d'un sabot, comme l'indique son nom, mais il n'a plus rien d'un bois ; car il faut quelque attention pour discerner les souches coupées à ras de terre par les obus, seuls restes des arbres qui le constituaient autrefois.

Entre ces souches on peut voir, à la jumelle, des rayures sinueuses : ce sont les tranchées boches, devenues tranchées françaises. Il y a dans ce bois des gars de Bretagne et des soldats du Midi ; tous sont pleins de calme et d'entrain.

Les Allemands sont à quarante mètres à peine. Chaque matin on leur envoyait un arrosage sérieux. Avec les périscopes, on voyait tomber sur eux nos gros projectiles, auxquels ils répondaient par une mousqueterie continue : malheur à celui qui lève la tête hors de la tranchée ! il est vite atteint par une balle.

Cela n'empêche pas nos poilus de ronfler à poings fermés en attendant l'attaque : ils dorment, sous les marmites, d'un sommeil d'enfant. D'autres, éveillés, cassent une croûte ou font leur correspondance. Ils sont souriants et gais.

Entre les deux lignes de tranchées françaises et allemandes, beaucoup de morts sont étendus. Certains d'entre eux datent des premiers engagements, et les traits de leur visage sont réduits aux lignes du squelette. La nuit, quand on peut, on va furtivement les enterrer.

Entre les morts, les petits troncs coupés par l'artillerie ressemblent à de gros piquets plantés dans le sol. Un seul arbre a gardé son tronc et ses deux maîtresses branches.

Ce bois Sabot est l'extrémité sud-ouest d'une longue bande boisée qui sépare la région de Souain de la région de Perthes. Pour un assaillant venant du sud, ce qui était notre cas, ce bois est une position dominante qu'il est de toute nécessité d'avoir.

Naturellement, les Boches qui l'occupaient s'y étaient puissamment

fortifiés : tranchées nombreuses, profondes, hérissées de fils de fer, garnies de mitrailleuses. La position est occupée par un régiment entier : le 1^{er} régiment bavarois de landwehr.

La première attaque eut lieu le 7 mars. Elle fut menée par deux bataillons, l'un venant de l'ouest, le second attaquant par le sud.

À l'ouest, l'attaque atteint rapidement la pointe du bois ; mais elle est accueillie par un feu nourri de mitrailleuses allemandes. Les deux commandants des compagnies de tête sont tués dès le début de l'action, et la progression se trouve enrayée.

Au sud, au contraire, nos fantassins se ruent avec tant d'impétuosité, que les Boches évacuent leur première ligne en laissant des prisonniers entre nos mains. Du même élan, nos hommes atteignent la seconde ligne, l'enlèvent et parviennent à la lisière nord du bois.

Nous devons, pour ce jour-là, nous contenter d'avoir enlevé deux lignes de tranchées ennemies. Nous nous installons dans la seconde, qui devient ainsi notre tranchée avancée. Nous construisons un nouveau parapet. L'ennemi, qui a beaucoup souffert, nous laisse tranquilles.

À la nuit, nous sommes solidement installés ; mais nous avons payé cher notre succès : le lieutenant-colonel commandant le régiment est mortellement blessé ; deux capitaines, deux lieutenants sont tués, deux autres blessés. Tous sont bravement tombés, en s'élançant à la tête de leurs hommes à l'assaut de la position ennemie.

*

C'est seulement au cours de la nuit suivante que les Allemands furent en mesure de nous contre-attaquer.

Ils s'avancent alors, lançant ces grenades à main, plates, en forme de grandes lentilles, qui sont devenues leur arme préférée. Trois fois

ils tentent en vain de nous déloger.

Au petit jour, ils font, avec deux compagnies, une tentative plus sérieuse : quelques-uns de nos hommes, qu'on n'avait pas pu ravitailler en munitions, sont obligés de se replier. Mais cela ne dure qu'un instant : le commandant du régiment ordonne la contre-offensive.

Alors ce fut un glorieux spectacle.

Nos soldats, baïonnette au canon, bondissent sur les tranchées ennemies. Les Allemands jonchent le sol de nombreux cadavres, sur lesquels on peut voir les trous faits par nos baïonnettes aiguës.

La contre-attaque ennemie est délogée de la pointe du Sabot.

En pleine action, manœuvrant comme à l'exercice, nos compagnies font alors une conversion à droite et, criant et chantant, rejettent l'ennemi dans le bois, à l'est.

Du 9 au 12, nous nous organisons fortement dans le bois en nous étendant sur le « talon ». Après quoi, nous décidons une nouvelle attaque.

Il s'agit cette fois d'enlever une tranchée allemande particulièrement défendue, et à laquelle aboutissent trois boyaux de communication.

Un premier essai ne réussit pas : les deux commandants de nos compagnies d'assaut sont tués. Les troupes ne pouvaient plus avancer et se replient en arrière.

Le 15, à 4 heures du matin, nos hommes sont debout, calmes, en attendant l'heure de l'attaque, qui, pour beaucoup d'entre eux, sera l'heure suprême. Ils le savent ; et cependant, parmi ces héros modestes, pas un regret, pas une hésitation.

À l'heure dite, une section attaque par le boyau, une autre par le glacis. Les mitrailleurs allemands n'ont pas le temps de tirer. Ils

déménagent en hâte leur matériel et s'enfuient, pendant que nos courageux poilus sautent dans leur tranchée.

Là, l'affaire se règle à l'arme blanche. Les nôtres ne crient pas ; seulement on entend des grognements gutturaux : *Han ! han !...* qui accompagnent chaque coup de baïonnette donné à un Boche. Mais, en revanche, les Allemands hurlent comme des putois sous les blessures terribles de nos baïonnettes implacables.

Enfin la tranchée est à nous ; les quelques survivants se replient sur leur ligne d'arrière. Mais ce repli cache un piège.

En effet, ils démasquent un blockhaus puissamment organisé, d'où part un tir nourri de mousqueterie et de mitrailleuses. Nous reculons donc, mais pas pour longtemps, car à 16 heures 30 notre offensive repart de plus belle.

Elle est plus dure que celle de la nuit. Ce n'est qu'à grand-peine que nous pénétrons dans la tranchée ennemie. On se bat avec furie pendant une heure sur le parapet ; enfin, à 17 heures 30, nous sommes dedans ! Les baïonnettes sont ruisselantes de sang ; plusieurs d'entre elles sont tordues à force d'avoir perforé des corps de Boches.

Et pourtant ce n'est pas fini : le blockhaus est toujours debout.

Alors s'engage, dans la nuit qui est arrivée, un prodigieux combat. Nos hommes, rampant autour de l'ouvrage allemand, l'attaquent à la pioche et à la pelle, sans souci des coups de feu tirés sur eux à bout portant, et, à 2 heures du matin, la brèche est faite.

Au petit jour, deux autres attaques allemandes s'élancent contre nous : nos bombes les arrêtent. Nous sommes désormais les maîtres du bois Sabot.

Voilà par quelle façon d'attaquer, — cent fois répétée depuis un mois, — toujours avec succès et sans jamais rien céder du terrain acquis, nos soldats ont imposé à nos ennemis le sentiment indiscutable de leur absolue supériorité.

Les opérations poursuivies en Champagne pendant les premiers mois de 1915 se résument donc par un progrès continu : deux à trois kilomètres de profondeur sur un front d'une étendue de plus de sept kilomètres.

Les pertes allemandes ont été très fortes : deux régiments de la garde, entre autres, ont été à peu près complètement anéantis.

Nous avons fait plus de deux mille prisonniers, et nous avons trouvé sur le terrain plus de dix mille cadavres allemands ! Nous avons pris des canons revolvers et beaucoup de mitrailleuses. Enfin, nous avons immobilisé des troupes allemandes qui, sans cela, auraient été envoyées sur le front russe. Nous avons donc, ainsi, pu soulager nos valeureux alliés de l'Est.

CHAPITRE V

LES ÉPARGES. — LE BOIS LE PRÊTRE

La crête des Éparges. — Son importance. — Les premiers succès. — Notre victoire d'avril. — Les efforts des Allemands. — L'affaire du bois d'Ailly. — L'échec des Allemands à Ville-sur-Tourbe. — La conquête du bois le Prêtre.

Sur la longue ligne de collines appelées les « Hauts-de-Meuse » et qui commande la plaine de Woëvre, est échelonnée la série des forts qui couvrent la place de Verdun : forts de Douaumont, de Vaux, de Tavannes, de Moulainville, de Souville, de Belrupt, du Rozelier, d'Haudainville, et, sur la rive gauche de la Meuse, ceux de Dagny, de Laudrecourt, du Regret, de Sartennes, de la Chaume, du Chana, de Choisel, de Bourrus, de Marre et de Vacherauville.

Plus au sud se trouve le fort de Troyon, célèbre par sa défense héroïque en 1914.

À droite (à l'est) des Hauts-de-Meuse, en sentinelle avancée sur la plaine, est une hauteur d'une importance toute particulière, placée entre Fresnesen-Woëvre au nord et le village de Combres au sud ; cette hauteur est la *crête des Éparges*.

Elle commande la route de Metz et le chemin de fer de Toul.

Comprenant l'importance de cette position, les Allemands s'y étaient installés et fortifiés dès le début de la campagne, au moment de la retraite de nos troupes. Ils tenaient là une situation menaçante, d'où il nous était nécessaire de les déloger à tout prix.

Le 17 et le 20 février, une première attaque livrée par nos troupes

nous avait rendus maîtres d'une partie importante de cette crête si convoitée.

L'affaire, après une interruption de quelques semaines, fut reprise les 18, 19 et 20 mars, et fut conduite avec une méthode parfaite.

Elle débuta par une longue et intense préparation de l'artillerie, suivie d'un assaut vigoureux, de corps à corps violents, et d'une mise en état de la position conquise.

Le tir de nos canons, l'éclatement de nos terribles obus, avaient bouleversé de fond en comble les tranchées allemandes, en y semant la mort : nos soldats, en y pénétrant, y ont trouvé des amas de cadavres déchiquetés à moitié enfouis dans la terre. Quelques survivants gardaient de tout cela un souvenir plein d'horreur, et l'un d'eux déclarait qu'il y avait à de quoi devenir fou » !

Ces survivants étaient des hommes du 4^e bavarois, régiment qui, aux Éparges, avait succédé au 8^e bavarois, fortement éprouvé par nos premiers assauts de février. Au cours de ces premières attaques, ce régiment avait perdu plus de deux mille hommes. Un seul de ses bataillons avait été réduit à quatre-vingt-sept combattants ; seize officiers avaient été tués.

Le 4^e bavarois a été relevé à son tour. Les troupes qui l'ont remplacé ont reçu l'ordre de tenir coûte que coûte dans les tranchées que les Allemands possèdent encore.

Les officiers affirment, au dire de soldats prisonniers, que le général sacrifiera sa division, le corps d'armée, cent mille hommes même, s'il le fallait !

On juge par là de l'importance que l'ennemi attachait à la possession des Éparges.

Depuis l'attaque de février, les Boches s'étaient ingéniés à se créer des abris souterrains, creusés à une grande profondeur. Tous les

hommes exerçant la profession de mineur avaient été réunis pour forer des puits à huit mètres sous terre et y organiser des galeries boisées.

Au moment de notre attaque, ils étaient au fond de leurs trous, en train de gratter la terre. Le déplacement d'air causé par l'explosion de nos projectiles a éteint toutes leurs lampes. Toute l'équipe, enfermée dans l'obscurité, a été faite prisonnière.

Ceux qui occupaient les tranchées n'ont même pas eu ce bonheur ; la plupart ont été tués ou blessés par le tir de notre artillerie.

L'effet foudroyant de nos obus n'a pas été moins terrible pour les troupes de renfort que l'ennemi envoyait vers les tranchées ; elles furent anéanties par une rafale d'obus.

L'action de l'infanterie a complété l'œuvre de l'artillerie ; menée avec un brio et une vigueur remarquables, elle a montré une fois de plus que nos fantassins possédaient, à tous les degrés de la hiérarchie, les hautes qualités guerrières qui les font dignes des plus belles traditions militaires de notre glorieuse histoire.

Le soldat Bocquet, originaire d'un département envahi, veut régler sa dette avec l'ennemi, qui a brûlé sa maison et maltraité les siens.

Placé en sentinelle dans un poste d'écoute, en avant de la tranchée, au moment où l'ennemi contre-attaque, il bondit sur le parapet, abat sept hommes à coup de fusil et rejoint sa compagnie, où, reprenant sa place dans le rang, il ouvre un feu rapide et meurtrier sur les Boches. Le brave a reçu la médaille militaire.

Le capitaine du génie Gunther, d'une vieille famille alsacienne, a été décoré pour de brillants faits de guerre. Le 17 février, il était déjà monté le premier à l'assaut de la redoute des Épargés. Le 20 mars, il se trouvait avec quelques sapeurs dans une tranchée conquise. Poussant devant eux des sacs à terre, ils chassent l'ennemi à coups de grenades.

Celui-ci riposte avec les mêmes engins, et, comme les grenades

commençaient à manquer à ses sapeurs, le capitaine Gunther et ses hommes ramassent celles que leur envoient les Allemands et les leur relancent avant qu'elles aient eu le temps d'éclater.

Le maréchal des logis Derrien, de l'artillerie coloniale, commande une pièce d'artillerie de montagne qui, le jour du combat, ne devait pas être employée. Il demande alors l'autorisation de charger avec l'infanterie, puisque son canon « ne doit pas être de la fête ».

Il monte à l'assaut et tombe, mortellement blessé.

On pourrait multiplier à l'infini le récit de ces traits d'héroïsme.

*

Cependant, quelque marqués que fussent ces succès de février et de mars, ce n'étaient que des « progrès » ; ce n'était pas une « victoire », au vrai sens du mot.

Les Allemands tenaient toujours un morceau des Éparges : il fallait en finir.

Le 7 et le 8 avril, nos troupes firent un nouveau bond en avant, par une attaque de nuit qui coûta plus de mille hommes à l'adversaire.

Le 9, la crête des Éparges était tout entière à nous, et les Allemands y avaient perdu le chiffre considérable de trente mille hommes.

La magnifique action qui nous a rendus, ce jour-là, maîtres de cette importante position fut le résultat d'un effort à la fois violent et prolongé.

Comme nous l'avons dit plus haut, la crête des Éparges est un long éperon qui domine la plaine de la Woëvre. Les flancs en sont abrupts et glissants, sillonnés qu'ils sont par de nombreuses sources. Il y pleut très fréquemment.

On peut la caractériser en disant que c'est une « montagne de

boue ».

Son importance vient de sa position même. C'est pourquoi les Allemands, qui l'occupaient depuis le 21 septembre 1914, s'y étaient puissamment fortifiés.

Du sommet, ils dominaient les vallées de soixante-dix à quatre-vingts mètres de hauteur. Entre le sommet et la vallée, ils avaient installé plusieurs lignes de tranchées superposées. En certains points, cinq lignes de feux s'étagaient les unes au-dessus des autres.

Partout ailleurs il y en avait, au minimum, deux

Par leurs canons, leurs mitrailleuses et le tir de leur infanterie, les Allemands nous condamnaient à l'immobilité dans tous les villages environnants.

Tout cela rendait plus nécessaire que jamais la conquête définitive des Éparges.

Nous allons la raconter en revenant brièvement sur les attaques de février et de mars, qui furent les préludes de la victoire du 9 avril.

Au début de notre action, nous étions à six cents mètres environ à l'ouest des premières tranchées allemandes à la lisière du village des Éparges.

Du plateau de Montgirmont, que nous tenions, nous faisions face aux pentes nord. Entre Montgirmont et ces pentes, un chemin de terre traverse le col qui sépare les deux massifs.

Nous étions forcés d'assaillir d'abord la partie ouest jusqu'à ce que, par des progrès successifs, nous fussions arrivés au point culminant situé à l'est. Nous étions donc obligés d'avancer lentement, car une attaque de vive force sur ces pentes boueuses, glissantes et hérissées de défenses, nous eût fait perdre beaucoup de monde sans rien nous donner.

Dès la fin d'octobre 1914, à coups de sape et de travail souterrain,

nous nous étions rapprochés des tranchées allemandes et infiltrés dans les bois voisins.

Les Allemands, certains de l'inviolabilité de leurs défenses, nous laissèrent effectuer ces premiers travaux sans s'y opposer de manière effective. Mais ils accrurent encore l'importance de leur système de fortifications, qui furent rendues formidables.

On atteignit ainsi la date du 17 février.

Ce jour-là, nos mines poussées sous le secteur ouest y provoquèrent une explosion si terrible, que, sans coup férir, nous pûmes nous installer dans la première ligne ennemie.

Mais, d'abord surpris, les Allemands se ressaisirent et contre-attaquèrent le 18.

Un combat acharné s'engagea alors, combat qui dura jusqu'au 21 au soir. Nous perdîmes notre gain, et le reprîmes ensuite.

Le 19, nouvelle sortie des Boches, sortie qui fut victorieusement repoussée ; mais il fallait, comme on dit, « nous donner de l'air, » car l'étroitesse de la position où nous avions réussi à nous installer rendait notre situation délicate

Cet « élargissement » fut réalisé les 20 et 21 février.

La lutte fut féroce. Le colonel Bacquet, commandant les régiments d'infanterie chargé de l'attaque, tomba mortellement atteint. Nous ne pûmes pas enlever l'ensemble des bois de sapins. Toutefois, les Allemands ne purent pas nous déloger de la partie occupée par nous.

À la fin de ces cinq journées de combat, nous tenions tout le côté ouest ; nous avons progressé sur le côté est, où se trouve le point culminant, en enlevant à l'ennemi trois cents mètres de tranchées.

Nous tenions donc là une base pour de nouvelles attaques.

*

Une nouvelle avance fut, comme nous l'avons dit, réalisée dans le courant de mars.

Les Allemands avaient encore renforcé leur position ; de plus, seize batteries lourdes, qu'ils avaient mises en action dans la plaine et qui nous accablaient par leur tir, nous montraient combien grandes seraient les difficultés que nous aurions à surmonter.

Le 13 mars, avec trois bataillons, nous reprîmes l'offensive.

La première ligne ennemie fut enlevée en partie, grâce au tir de nos canons ; mais de violentes contre-attaques débouchèrent aussitôt de la seconde ligne.

Ce fut le début d'une lutte encore plus sanglante que celle de février, et qui dura jusqu'au soir du 21.

À l'issue de cette lutte, notre droite avait à peine progressé de cent mètres. Mais notre gauche, visant le sommet, avait enlevé aux Boches trois cent cinquante mètres de tranchées et leur avait fait subir, en même temps, de très lourdes pertes.

À partir de ce jour, les Allemands durent considérer la partie comme perdue et reconnaître l'impossibilité où ils se trouvaient de conserver les Éparges.

Une nouvelle division allemande, la 10^e, formée de troupes de l'active, vint remplacer les premières troupes décimées et s'installer sur la position, mais cette fois pour la perdre en entier.

Le 27 mars, nous tentâmes un nouvel effort.

Un bataillon de chasseurs à pied fut chargé de mener l'assaut : nos héroïques « vitriers » se conduisirent avec leur bravoure habituelle. Le commandant du bataillon, tous les capitaines, sont blessés ; mais de plus en plus nous enserrons l'ennemi.

Le 5 avril, à 16 heures, le commandement décida de tenter l'assaut

décisif, qui devait faire tomber entre nos mains la totalité de la crête.

Deux régiments entiers y furent employés. Il s'agissait d'enlever les deux parties de la crête qui s'étendent à l'ouest et à l'est du sommet.

À l'heure prescrite, nos troupes s'élancent en avant.

Il pleut à verse ; le terrain, détrem্পé par l'ondée, est encore plus glissant, encore moins praticable que d'habitude. Mais qu'importe à nos braves ! Ils s'avancent intrépidement, sous le feu de l'ennemi, enfonçant jusqu'aux genoux dans une boue visqueuse et tenace.

Ils livrent un corps à corps violent, pénètrent et s'installent dans les tranchées allemandes. Le soir, ils en tiennent une partie importante. Ce n'est qu'à l'est qu'ils ont été arrêtés par les torpilles aériennes dont l'ennemi les a arrosés sans trêve.

Le 6 avril, à 4 heures 30 du matin, les Allemands lancèrent une vigoureuse contre-attaque. Nos hommes, malgré leur courage indomptable, se voient forcés de reculer devant les nombreux renforts de troupes fraîches reçues par l'ennemi.

C'est donc une affaire à recommencer sur de nouveaux frais.

Elle recommença, en effet, et le soir même. À l'extrémité située à l'est du plateau, nous enlevâmes une tranchée que nous retournons aussitôt contre l'ennemi ; à l'ouest, nos soldats progressent vers le sommet tant convoité. La nuit, malgré les averses qui continuent à tomber, ils chargent à la baïonnette et refoulent les Allemands pied à pied.

Le 7 au matin, nos poilus, trempés, couverts de boue, mais victorieux, peuvent faire l'inventaire de leurs gains depuis le 5 : cinq cents mètres de tranchées et plus de cent prisonniers. Nous approchons du but, nous allons le toucher.

Cependant nous ne l'atteignons pas encore. L'ennemi, sans se lasser, prononce contre-attaques sur contre-attaques. Repoussé sans cesse par

nos tirs de barrage, il va tenter encore un nouvel effort, le 7 au matin. Il arrive du village de Combres avec d'importants renforts.

Mais alors nos canons entrent dans la danse. Dès que les troupes ennemies sont signalées, ils les écrasent sous leur terrible ouragan de feu et les empêchent en partie de déboucher. Sur un seul point, la violence de l'attaque force les nôtres à reculer légèrement.

Le lendemain 8, nous reprenons l'assaut. Deux régiments d'infanterie et un bataillon de chasseurs ont l'ordre d'enlever le sommet à tout prix.

La pluie tombe sans discontinuer ; les culasses des fusils sont encrassées.

« À la baïonnette ! » commandent les officiers.

Ce commandement, comme toujours, produit son effet magique. Les hommes s'élancent comme des lions ; ils culbutent les Allemands, dans leur élan irrésistible ; ils les chassent des postes qu'ils occupent, et, à 10 heures, le sommet et la crête ouest sont à nous.

À minuit, après un combat sans interruption de quinze heures, la presque totalité de l'éperon des Éparges nous appartient. L'ennemi ne tient plus qu'un tout petit triangle à l'extrémité est, et nous avons enlevé mille cinq cent mètres de tranchées, parmi lesquelles la position formidable du sommet, clef de tout l'ouvrage.

*

La nuit du 8 au 9 fut relativement calme. Nous réussissons à opérer la relève de nos troupes. Un régiment frais est amené sur le terrain du combat ; celui-ci est tellement défoncé, qu'il nous a fallu quatorze heures pour le mettre en place.

C'est à ce régiment nouveau qu'est confiée la mission de terminer notre victoire.

À 15 heures, le 9, nous attaquons. Le sol est creusé de cuvettes profondes, où parfois les hommes disparaissent. Le vent, la pluie, font rage.

Précédés par les obus que lancent nos canons avec une précision implacable, nos fantassins cependant avancent, malgré les intempéries du ciel et le feu de l'ennemi. Mais, à ce moment, une masse de brouillard s'abat sur les Éparges ; nos canons ne peuvent plus tirer, par la crainte de tirer sur nous ; l'ennemi en profite pour contre-attaquer en force : nous reculons un peu.

Mais, c'est le cas de le dire, nous avons « reculé pour mieux sauter ».

Une demi-heure plus tard, en effet, une charge furieuse nous rendait la totalité de notre gain. À 10 heures du soir, nous tenons tout le massif des Éparges ; notre long et magnifique effort était couronné, cette fois, d'un succès définitif. L'ennemi, écrasé, ne bouge plus. En vain, dans la nuit du 11 au 12, il tente une suprême contre-attaque, qui vient échouer contre notre sûre résistance. Cette ultime contre-attaque est repoussée.

Les Allemands n'ont plus qu'à se retirer, les Éparges leur échappant pour toujours.

Il leur reste une seule ressource, dans leur inépuisable réserve de fourberies et de mensonges : *ils débaptisent les Éparges sur leurs cartes* et donnent leur nom à une des crêtes voisines, pour ne pas avouer au peuple allemand qu'ils ont été forcés d'évacuer la position en y laissant trente mille hommes.

Ils avaient déjà usé de ce « truc » pour faire croire à leurs soldats qu'ils avaient pris Calais, dont ils avaient donné le nom à un petit port des Flandres.

Ainsi, le grand éperon qui domine la Woëvre dans toutes les directions est en notre pouvoir. Et quand, un an plus tard, se produira la formidable attaque sur Verdun, on appréciera alors la sûreté de vue

de notre commandement, qui avait compris la nécessité de s'assurer à tout prix la possession de cet emplacement important.

Pour garder cette position, les Boches n'avaient rien négligé. Ils y avaient installé, comme nous l'avons dit, une organisation défensive de premier ordre, et à la fin du mois de mars nous avons vu qu'ils y avaient amené une de leurs meilleures divisions.

Ils y avaient ajouté cinq bataillons de pionniers, les mitrailleuses de la place de Metz (située à vingt-cinq kilomètres seulement), et un grand nombre de lance-bombes.

Leurs abris souterrains, qu'ils avaient eu tout le temps de creuser et d'aménager, étaient agencés « avec tout le confort moderne ». Ils comportaient, notamment, un chemin de fer à voie étroite, des chambres de repos et jusqu'à une salle de casino pour les officiers !

Leurs renforts, ainsi dissimulés, échappaient complètement à notre observation, alors que les nôtres étaient exposés au feu de leurs canons, de leurs mitrailleuses et de leurs fusils. On comprend par là quelles étaient les difficultés de notre ravitaillement en vivres et en munitions.

Cette organisation défensive de nos ennemis était l'indice de leur volonté bien arrêtée de défendre les Éparges contre toutes nos attaques.

Et, effectivement, nous avons trouvé, sur les officiers prisonniers, des ordres écrits qui leur prescrivaient de tenir, à tout prix, jusqu'au bout. Aussi l'État-major allemand était-il résolu à tout sacrifier pour conserver cette position maîtresse.

Il a fourni le maximum de résistance, et les troupes qu'il a engagées se sont très bien battues. D'ailleurs, le commandement ennemi prévoyait évidemment des défaillances de ses hommes ; pour éviter aux mitrailleurs la tentation de cesser le feu, *ou les avait enchaînés à leurs mitrailleuses* ! Et, malgré tout cela, nous avons été

glorieusement vainqueurs.

Pourtant, la nature des circonstances favorisait singulièrement la résistance.

Ainsi, sur des pentes abruptes, le sol défoncé opposait à nos attaques un obstacle terrible. Nous avons eu des hommes, non blessés, noyés dans la boue ! Quant aux blessés, beaucoup n'ont pu être sauvés à temps de la fondrière où ils étaient tombés. Les obusiers et les lance-torpilles allemands nous visaient à coup sûr, puisqu'ils tenaient les hauteurs.

Malgré tout cela, nous avons triomphé sur toute la ligne.

Deux mois auparavant, les Allemands installés aux Éparges voyaient chez nous. À présent, c'est nous qui voyons chez eux. La hauteur même de Combres, qu'ils tiennent encore, est réduite à l'état d'îlot entre nos mitrailleuses des Éparges et celles de Saint-Rémy. Et nous avons obtenu ce résultat magnifique en infligeant à l'ennemi des pertes au moins doubles de celles que nous avons subies nous-mêmes.

*

Pendant que nos soldats enlevaient ainsi brillamment la crête des Éparges, d'autres poilus obtenaient un succès parallèle, en réalisant une avance marquée dans *le bois d'Ailly*.

Ce bois, situé dans la région de Saint-Mihiel, s'étend à l'extrémité nord-ouest de la forêt d'Apremont ; il est planté sur une croupe dont les pentes sud, assez raides, surplombent un ravin. Les Allemands tenaient la corne de cette croupe et les lisières du bois au bas des pentes. Nos tranchées suivaient le ravin en remontant sur la partie déboisée de la colline.

À la corne, les ennemis avaient organisé un retranchement très bien défendu, que nos hommes avaient baptisé « le Fortin ». Dans le bois

même, leurs tranchées s'étagaient sur trois lignes de feu communiquant avec l'arrière par une série de boyaux.

Depuis plusieurs jours, notre artillerie avait réglé son tir. Le 5 avril, dans la matinée, elle exécuta sur le Fortin et les trois lignes de tranchées des feux dont l'efficacité fut constatée. En même temps que les obus explosifs du 75 et de l'artillerie lourde, les torpilles aériennes lancées à courte distance bouleversaient les parapets ennemis. On voyait des cadavres déchiquetés, des armes et des mottes de terre projetées en l'air avec la fumée des explosions.

Quant aux arbres, leurs branches brisées jonchaient le sol.

Nos canons de 75 avaient haché les fils de fer et les chevaux de frise amoncelés par les Boches en avant de leurs tranchées, et les observateurs d'artillerie dirigeaient le tir avec précision.

À 11 heures 50, le tir de nos pièces de 155 avait redoublé d'intensité. Les défenseurs des tranchées allemandes qui furent faits prisonniers déclarèrent que ce bombardement les avait frappés d'épouvante.

À midi, cinq fourneaux de mines préparés sous le parapet et à proximité du Fortin faisaient explosion, anéantissant la garnison de l'ouvrage et provoquant dans toutes les tranchées avoisinantes une véritable panique. C'était le signal de l'attaque.

Les fantassins sortirent rapidement de leurs tranchées. En trois vagues successives, ils abordèrent l'ennemi sans tirer un coup de fusil, la baïonnette en avant, cette redoutable baïonnette française, juste terreur des soldats boches !

Les équipes de grenadiers marchaient en tête, leurs musettes pleines de grenades à main. Les combattants étaient également armés de « calendriers », petites boîtes d'explosifs fixées sur des raquettes de bois qu'on lance sur l'ennemi, en les tenant par le manche.

Les sapeurs du génie, munis de leurs outils, couraient avec les

fantassins et traînaient des passerelles qui devaient leur permettre de franchir les tranchées allemandes, beaucoup trop larges pour pouvoir être enjambées d'un seul bond.

Ordre avait été donné, en effet, de ne pas entrer dans les tranchées, mais de les dépasser pour prendre l'ennemi à revers, l'écraser à coups de grenades ou le clouer à coups de baïonnette.

Ce programme fut exécuté point par point.

Négligeant le Fortin détruit par nos mines, le commandant de l'attaque avait dirigé deux compagnies sur la partie ouest et deux compagnies sur la lisière sud du bois, avec mission de se rejoindre en arrière du Fortin.

L'attaque de gauche atteignit rapidement son objectif ; certaines fractions dépassèrent même la troisième ligne allemande, et s'avancèrent jusqu'à la lisière nord du bois. Les tranchées furent rapidement « nettoyées ». Beaucoup de leurs défenseurs avaient cherché un refuge dans des abris souterrains, qui s'écroulèrent sous nos obus en asphyxiant leurs occupants.

Dans les tranchées conquises, des sections de mitrailleuses qui suivaient l'attaque se mettaient immédiatement en position et commençaient à tirer.

L'attaque de droite, après avoir enlevé trois lignes de tranchées ennemies, avait dû se replier, gênée par le tir des mitrailleuses de l'adversaire. Malgré ce recul, les compagnies de gauche se maintenaient au Fortin, ayant fait trente prisonniers et pris une mitrailleuse.

À 15 heures, l'ennemi commença à réagir avec son artillerie. À 16 heures, il tentait sur l'ouest une contre-attaque qui fut arrêtée par le tir de nos canons. Nous poursuivîmes l'action toute la nuit, et avant que le jour ne fût levé, nous étions de nouveau maîtres du pentagone. Six compagnies allemandes avaient été anéanties.

L'ennemi n'avait plus d'infanterie fraîche ; mais ils avaient encore des munitions abondantes, que lui fournissait la place de Metz. C'est dans cette réserve qu'il va puiser pour essayer de nous écraser dans le bois d'Ailly, et de reprendre par le canon ce qu'il n'a pu reconquérir à la baïonnette.

À 17 heures 30, le bombardement commença.

En une heure et demie, sur un front d'environ trois cent cinquante mètres et sur une profondeur de quatre cents mètres, *plus de vingt mille obus ont été lancés*, projectiles de tous calibres, mais surtout de grosse artillerie : obus de 105, de 135, de 150 et de 210.

C'était un roulement de tonnerre continu. Toute la colline disparut dans un nuage de fumée. Les communications furent coupées jusqu'à 19 heures. À ce moment, le bombardement diminua un peu d'intensité. On put évacuer les blessés et relever les troupes de première ligne. Une trentaine d'hommes étaient atteints, par l'effet de la violence du bombardement, de troubles nerveux dont ils furent plusieurs jours à se remettre. Nos pertes avaient été sensibles.

*

Le 6 avril, le commandant de l'attaque fixait comme objectif aux troupes du secteur de droite un point situé sur l'arrière du Fortin.

Ce fut là un combat très âpre, lutte à coups de grenades, de baïonnette, de crosse de fusils dans les étroits boyaux. L'ennemi opposant une résistance acharnée, ordre fut donné d'évacuer les abords du point objectif, et nous exécutâmes alors sur cette parcelle de terrain un bombardement d'une telle violence, qu'il eut raison de l'adversaire.

Au soir, nous tenions les trois lignes de tranchées dans la corne du bois.

Vers la gauche, nous avons également progressé, avançant de la lisière du bois dans les tranchées allemandes.

Les pertes de l'ennemi étaient considérables. Nous trouvâmes, dans les tranchées conquises par nous, des monceaux de cadavres. Toute la garnison des ouvrages avait été anéantie.

Le 8 au matin, les Boches, ayant ramené des troupes fraîches, essayèrent une contre-attaque. Toute l'artillerie allemande de la région de Saint-Mihiel concentrait à la fois ses feux sur le terrain perdu, qu'il lui était très facile de repérer exactement.

Pendant deux jours, le 7 et le 8, nous eûmes à repousser *huit contre-attaques* ! Quelques-unes furent arrêtées par notre artillerie, d'autres par nos mitrailleuses, à moins de vingt mètres. Certaines prirent un instant pied dans nos tranchées, mais en furent chassées aussitôt.

Chacune de ces contre-attaques était précédée d'une canonnade violente, qui acheva, dans le bois, l'œuvre de destruction commencée par nos tirs.

Du bois d'Ailly, ou plutôt de ce qui fut le bois d'Ailly, il ne reste plus aujourd'hui que de rares troncs coupés à quelques décimètres du sol. C'est un véritable champ de souches moissonnées par les obus. Pas un centimètre de terrain qui n'ait été retourné par l'artillerie.

Dans un indescriptible chaos s'entremêlent les choses les plus diverses. Des pierres, des armes, des cadavres, sont entassés pêle-mêle. Ici on aperçoit des débris de boucliers, là des gabions éventrés, plus loin des effets d'équipement ; partout, une couche de poussière grise recouvre tout cela en lui donnant une teinte uniforme.

Cette région fut, pendant que dura cette affaire, un véritable enfer ; et cependant, malgré cet ouragan de mitraille, nos hommes s'y sont héroïquement maintenus. Il n'y avait plus d'abris : tous avaient été détruits par l'artillerie. Les tranchées étaient en partie comblées, les

parapets s'écroulaient, les boyaux étaient coupés ; et, cependant, les agents de liaison passaient, transmettant les ordres, et les brancardiers, parmi lesquels de nombreux prêtres, impassibles sous la pluie de fer, emportaient les blessés.

Les obus tombaient sans interruption. On voyait des hommes courir de place en place pour éviter des points battus. Ailleurs ils s'étendaient, couchés sur le ventre, au fond de la tranchée, protégés par leurs sacs et serrés les uns contre les autres.

Le 10 avril, nos canons exécutèrent, du matin au soir, un tir réglé sur les positions que nous allions attaquer. L'assaut ne fut lancé qu'à 7 heures du soir.

Deux bataillons y prirent part, en se portant dans des directions convergentes, et eurent vite fait, cette fois, d'occuper la position en entier. Nous y trouvâmes un nombreux butin : des mitrailleuses, des milliers de grenades à main, des armes, des cartouches, des équipements.

Les Allemands étaient dès lors bien convaincus de notre supériorité dans ce secteur, supériorité qui s'affirma encore par des avantages complémentaires remportés par nous à la fin d'avril, ainsi que dans le courant de mai.

*

Le mois de mai 1915 devait voir encore deux importants succès remportés par nos troupes : l'un à Ville-sur-Tourbe, entre la Champagne et l'Argonne ; l'autre au bois le Prêtre.

Nous occupions, à Ville-sur-Tourbe, une tête de pont sur la rive nord de la rivière. Mais le village, battu depuis septembre 1914 par les canons allemands, n'est plus qu'un amas de ruines. Il est masqué, vers le nord, par les deux hauteurs crayeuses que sépare la grand-

route de Sainte-Menehould à Vouziers.

Dans le sol de ces deux hauteurs, nous avons creusé et aménagé un système complet de tranchées et de boyaux nous avons ainsi réalisé deux ouvrages fortifiés, qui se flanquent réciproquement et servent de bastions protecteurs à notre tête de pont.

Celui de ces deux ouvrages situé à l'est est formé par les tranchées appelées « tranchées du Calvaire ». Celui de l'ouest est l'ouvrage sur lequel s'est porté l'effort allemand.

Cet ouvrage forme un saillant très prononcé, dont la flèche est orientée vers le nord-ouest et dont les flancs nord et ouest sont ainsi commandés par les tranchées voisines.

Les Allemands avaient en vue, en attaquant, la possession de deux lignes de tranchées de la face nord de l'ouvrage, ce qui leur aurait permis de battre notre tête de pont.

L'attaque devait être précédée de l'explosion de trois fourneaux de mines. Afin de dépister la vigilance de nos postes d'écoute, les Boches s'étaient résolus à faire éclater leurs mines assez loin en avant de nos tranchées, et ils en avaient forcé la charge afin que l'entonnoir creusé par l'explosion arrivât jusqu'à notre ligne. On peut évaluer à six mille kilogrammes d'explosif les chargements qu'ils avaient accumulés dans chacun de leurs fourneaux.

Deux régiments étaient préparés, devant pousser chacun un bataillon de première ligne ; un fort contingent de pionniers et une compagnie de mitrailleuses devaient les suivre. De ces dix compagnies, il n'est rien revenu dans les lignes allemandes.

Depuis un mois, les soldats de l'ennemi savaient qu'ils devaient attaquer. Leur état-major avait même pris soin d'organiser en arrière, sur un mouvement de terrain, un retranchement « d'exercice », reproduisant les contours et les dispositifs de l'ouvrage français. De cette façon, les troupes allemandes, pendant les périodes de repos,

avaient fait de véritables « répétitions » de l'attaque, pour employer le langage des théâtres. L'on espérait créer ainsi, chez les hommes chargés de l'assaut, une sorte d'automatisme des mouvements.

Tout le mécanisme avait donc été soigneusement préparé.

Mais il manquait à cette machine le principal rouage : la « foi » dans le succès. Les prisonniers que nous avons faits n'ont pas caché qu'ils estimaient l'entreprise folle et hasardeuse.

Les explosions des trois mines se produisirent le 15 mai, à 6 heures 25 du soir. Elles furent d'une violence inouïe et provoquèrent une secousse analogue à celle d'un tremblement de terre. Sur plusieurs points de notre première ligne, les tranchées se fermèrent comme des lèvres qui se rapprochent. Chacun des trois entonnoirs, de forme ovale, mesurait près de cent mètres dans sa plus grande largeur.

L'un de ces entonnoirs atteignit le saillant de l'ouvrage. Les deux autres se formèrent entre nos tranchées et celles de l'ennemi, dans les lignes duquel la commotion causa à peu près autant de dégâts que dans les nôtres.

En même temps, tous les feux de l'artillerie allemande se concentraient sur Ville-sur-Tourbe, battant les tranchées du Calvaire, le village et les positions présumées de nos batteries.

Dès l'explosion des mines, les bataillons d'assaut avaient sauté dans nos tranchées. Quelques-uns de nos hommes, surpris par l'éboulement, s'y étaient trouvés emprisonnés ; mais les autres, après le premier moment de surprise, se mirent à lutter pied à pied.

Les Allemands parvinrent à occuper les deux lignes de tranchées de la face nord ; nous nous maintenions sur la face ouest, où nos hommes avaient rapidement contre-attaqué. Une section parvint à délivrer son lieutenant, tombé blessé entre les mains des Boches.

L'ennemi avait affaire à forte partie : la garnison de Ville-sur-Tourbe était, en effet, composée de troupes coloniales, et ces braves

« marsouins » s'étaient déjà, antérieurement, couverts de gloire à l'affaire du fortin de Beauséjour.

Le jour revint : c'était un beau dimanche de printemps, avec un soleil radieux. Les marsouins, ardents et tenaces à la fois, renoncèrent alors à la baïonnette pour se contenter des grenades, sous une pluie desquelles ils accablèrent l'adversaire.

Bientôt les Boches demandèrent grâce. Acculés dans le labyrinthe, les uns après les autres levaient les bras, par paquets de plus en plus gros.

Leur situation, en effet, était désespérée : toute retraite leur était rendue impossible. Non seulement notre artillerie, par ses tirs de barrage, écrasait les tranchées allemandes de départ, mais encore des feux d'écharpe balayaient les deux faces de l'ouvrage.

Une compagnie allemande, qui était accrochée devant nos fils de fer sur la face ouest, demeura toute la nuit couchée à plat ventre sous le tir de nos mitrailleuses. Au matin, il n'en restait que deux vivants : ils osaient à peine lever les bras pour agiter un mouchoir blanc !

À 15 heures, les derniers Allemands s'étaient rendus. Nous réoccupions toute la première ligne, et nos marsouins avaient la joie d'y retrouver, avec des mitrailleuses un instant perdues, une douzaine de leurs camarades qui, sous la conduite d'un sous-lieutenant, s'étaient maintenus depuis la veille à l'extrémité est et avaient prêté leur aide au nettoyage de la ligne.

Il fallut alors vider nos tranchées des cadavres des ennemis tués, dont le nombre dépassait un millier ; plus de quatre cents prisonniers restaient entre nos mains.

Le troupeau de ces captifs a été évacué sur l'arrière. C'étaient des contingents de la Thuringe, de la Westphalie, du duché de Hesse ; tous étaient des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans.

On lisait sur leurs figures la satisfaction non dissimulée d'en avoir

fini avec la guerre. Ils regardaient d'un œil stupide les agencements ingénieux de nos tranchées, le théâtre que les marsouins avaient organisé dans leur cantonnement de repos, et ils regardaient surtout leurs vainqueurs, ces petits soldats alertes à l'œil vif et au sourire narquois.

Il est inutile de dire que, à Ville-sur-Tourbe comme ailleurs, les actes d'héroïsme furent nombreux.

Un petit sapeur du génie, élève de l'école des mines d'Alais, a reçu, par l'explosion d'un obus, cent cinquante blessures : sa jambe est presque déchiquetée. On le sauvera cependant. Il raconte, avec un sourire tranquille, comment il fut enseveli sous la terre remuée par l'explosion : « Je n'avais qu'une idée, dit-il, je cherchais ma jambe. »

Un cultivateur de l'Hérault, un homme de cinquante ans, a eu le bras fracassé par un éclat d'obus : il achève lui-même, avec son couteau, l'amputation du membre qui ne tient plus que par des lambeaux de chair. Il refait avec précision, à ses chefs qui viennent le voir, le récit du combat.

Que ne peut-on tenter avec de pareils soldats ?

*

La conquête du bois le Prêtre fut terminée, au mois de mai, par une action, couronnement victorieux d'une longue série de combats qui duraient sans interruption, sur ce terrain, depuis le mois de septembre 1914.

On se rappelle qu'à la fin de ce dernier mois, les troupes allemandes, en retraite après leur défaite de la Marne, avaient reflué sur Saint-Mihiel, où elles s'étaient retranchées fortement dans une position qui formait dans nos lignes un saillant aigu.

L'ennemi, dans son mouvement de repli, se fortifia sur le rebord de

la vaste cuvette que dominant les bois de Mortmare, la forêt des Venchères et le bois le Prêtre.

Les positions allemandes de ce dernier bois formaient une sorte de bastion en pointe dominant à l'ouest la Haye, à l'est la vallée de la Moselle et Pont-à-Mousson.

Un ravin, au fond duquel jaillit une source appelée la « fontaine du Père-Hilarion », entaille la forêt. À l'est se manifeste un important mouvement de terrain, dont le point le plus élevé se trouve précisément dans le bois même.

À l'ouest s'élève une hauteur dont la cote est trois cent soixante-douze mètres au-dessus du niveau de la mer. L'éperon de cette hauteur dépasse la lisière de la forêt, et le sommet en est marqué par la « Croix-des-Carmes ». Enfin, dans les appellations de l'administration des forêts, la portion du bois en lisière qui est à cheval sur cette crête porte le nom du « Quart-en-Réserve ».

C'est la conquête de ce saillant ouest, point d'appui important et précieux observatoire d'artillerie, qui a été l'objectif final de nos efforts.

Ces efforts avaient commencé le 30 septembre 1914, jour auquel nous avions pris pied aux lisières sud-ouest de la forêt.

Le même mouvement était, en même temps, prononcé vers l'est en avant de Montauville. Le 29 octobre, un poste allemand y était enlevé par les nôtres.

Notre effort se concentre, à partir de ce moment, sur le ravin du Père-Hilarion. Après l'avoir occupé, nous accentuons notre progression vers l'est, progression méthodique et continue.

L'infanterie faisait là des progrès journaliers : devant elle, les petits postes ennemis lâchaient pied, et notre ligne arriva bientôt à se mouler sur la principale ligne ennemie, celle qui « fait tête » et qu'il nous faudra enlever de vive force.

On amène, de nuit, des canons jusqu'aux tranchées, en ayant soin de ne pas manifester leur présence avant l'heure fixée pour l'attaque.

Les sapeurs du génie font sauter à la mélinite les défenses accessoires, puis nos canons tirent, parfois à des distances de moins de cent mètres, sur les blockhaus et les postes de mitrailleuses. Cette intervention de l'artillerie à courte portée jette le trouble dans les tranchées de l'ennemi, et, quand celui-ci veut contre-attaquer, une volée de mitraille l'arrête.

Tels furent, dans le courant de décembre, par les froids terribles de cette région de l'Est et sous des rafales de neige, les combats du ravin du Père-Hilarion.

Il s'y est dépensé des trésors d'ingéniosité, d'audace et d'héroïsme. Et le plus bel éloge qui ait été fait de la besogne accomplie, se trouve dans la parole suprême prononcée, en expirant, par un des ouvriers de cette œuvre admirable. C'était un jeune brigadier d'artillerie ; blessé à mort au cours d'une action, il répondit aux paroles d'encouragement que lui adressait son lieutenant : « Ça ne fait rien, *puisque'on a fait du bon travail !* »

*

À partir de janvier 1915, nos efforts s'orientent vers le « Quart-en-Réserve ».

Il s'agit de s'emparer de la hauteur culminante de la Croix-des-Carmes. C'était une grosse affaire et qui promettait d'être chaude, car les Allemands, après leurs premiers succès, s'étaient ressaisis et se défendaient en désespérés.

On ne progresse que mètre par mètre. Sur les pentes du mamelon, il nous faut enlever successivement quatre lignes de tranchées profondes, hérissées de fils de fer et de chevaux de frise, et flanquées

par des postes de mitrailleuses.

Les premières attaques eurent lieu le 17 janvier 1915. Elles nous donnèrent quatre cent cinquante mètres de tranchées, mais nous les reperdîmes par une contre-attaque.

Un mois après, le 16 février, une seconde ligne de tranchées tombe entre nos mains, et, le 28, nous nous emparons d'un important blockhaus.

À partir de ce moment, l'ennemi contre-attaque avec violence et nous harcèle de toutes les manières : grenades, bombes, torpilles aériennes, tout lui est bon pour nous arroser de ses nombreux et variés projectiles. Du 1^{er} au 5 mars, toutes ces contre-attaques échouent.

Le 15 mars, les Boches font éclater une série de fourneaux de mines sous nos tranchées, où ils pénètrent un instant ; mais, le soir, nos poilus les en chassent avec vigueur.

Le 30 mars, nous attaquons et enlevons une troisième ligne de tranchées allemandes. Les ennemis laissent entre nos mains cent quarante prisonniers, dont trois officiers ; mais ils restent fortement retranchés au sommet de la hauteur, dans une ligne de blockhaus souterrains recouverts de troncs d'arbres.

C'est sur cette ligne que se sont livrés les combats du début d'avril, sous les rafales de neige, sous la pluie et par un vent glacial. Et quand les attaques directes font trêve, nos hommes ne se reposent pas pour cela : ils remuent la terre, remettent en état leurs tranchées et leurs boyaux, continuellement démolis par le tir des canons ennemis.

Malgré leurs pertes considérables, les Allemands tiennent toujours. Ils tiennent grâce à des renforts énormes qu'ils ont reçus de Metz : ces renforts se montent à seize bataillons, et les Boches montrent ainsi le prix qu'ils attachent à la position que nous cherchons à leur prendre.

Notre suprême effort se produisit au mois de mai.

Nos soldats, énervés par cette longue période de petites affaires « sur place », étaient impatients d'attaquer. Les « bleus » de la classe 1915 étaient les plus excités. Ils savaient qu'on se préparait à un « coup de chien », et chaque jour ils demandaient à leurs officiers : « Est-ce qu'on ne va pas bientôt charger à la baïonnette ? »

L'attaque eut lieu le 12 mai, et fut précédée d'un bombardement de cinquante minutes. Elle nous rendit maîtres des blockhaus ; ceux-ci, repris un instant par une contre-attaque, sont revenus définitivement en notre possession.

Nous étions finalement maîtres de la forêt, occupant toute la crête.

*

Les prisonniers faits au cours de ce combat (près de trois cents) étaient absolument hébétés. Ils paraissaient déprimés au maximum par la violence de notre feu et par le spectacle du nombre énorme des leurs qui tombaient morts sous leurs yeux.

Quant à la forêt du bois le Prêtre, elle est dans un état indescriptible.

Tout d'abord, quand on y monte, à partir de Montauville jusqu'au Quart-en-Réserve, on commence par pénétrer sous une voûte de vieux arbres aux feuillages épais. Mais, à mesure qu'on s'avance, la forêt s'éclaircit. Sur le terrain des attaques de janvier, les arbres sont presque tous privés de leurs branches brisées par les obus. Cependant quelques-uns verdissent encore. Plus loin les troncs sont nus, ébranchés et sans feuilles.

Mais quand on arrive sur le terrain des combats d'avril et de mai, c'est-à-dire aux lieux où la lutte se présenta sous l'aspect le plus acharné, c'est la dévastation la plus complète. Tous les arbres sont coupés à quelques centimètres du sol, d'où ne sortent que des

morceaux de troncs semblables à d'énormes piquets enfoncés dans la terre. Le terrain de pierraille est éventré et retourné par les obus, et le sol est jonché de débris d'armes, de casques, de douilles de cartouches vides et d'effets d'équipement de toutes sortes.

Mais, en avançant encore, on dépasse le changement de pente : c'est aussi un changement de décor qui s'offre à la vue.

Au-dessus du parapet, on aperçoit un large paysage : le vallon de Vilcey, le bois de Frière, et enfin tout le panorama de la Haye.

Et alors se déroulent sous les yeux les positions allemandes, que l'on voit maintenant par l'envers. On aperçoit les pistes de ravitaillement, les chemins défilés par lesquels arrivaient les renforts aux ennemis, renforts qui s'acheminaient vers ce bois le Prêtre, que les soldats boches avaient baptisé « le bois de la mort », et que nos poilus appellent simplement « notre forêt ».

L'ennemi, d'ailleurs, continua à plusieurs reprises à nous attaquer, dans la suite, sur nos positions conquises : ce fut en vain. Nous tenions bien ce bois si chèrement disputé, et les contre-attaques furieuses ne nous en délogèrent pas.

Mais sur tout le front, entre Reims et Nancy, pendant les mois de juillet et d'août, eurent lieu d'incessantes affaires de moindre importance : duels d'artillerie, combats de tranchées, escarmouches à la grenade.

Ces combats, sans grand résultat, avaient un mérite : ils tenaient nos hommes sans cesse en éveil et les préparaient ainsi à la grande offensive que nos troupes, de concert avec les troupes britanniques, allaient prendre simultanément en Artois et en Champagne, dans le courant du mois de septembre.

Nous allons maintenant abandonner un instant nos armées d'Artois et de Champagne et voir ce qu'ont fait nos soldats le long de la ligne bleue des Vosges et sur ce coin d'Alsace, sur ce morceau de terre

française reconquis par nous et violemment disputé par l'ennemi.

CHAPITRE VI

EN ALSACE ET SUR LES VOSGES

Le « Vieil-Armand ». — Les attaques du mois de janvier. — Les assauts du mois de mars. — L'attaque sur Metzeral. — Le nouveau « Sidi-Brahim ». — Nos succès à la Fontenelle et au Ban-de-Sapt.

On se souvient que nos troupes, après les premières campagnes faites en Alsace, où elles avaient même occupé temporairement Mulhouse, s'étaient repliées un peu en arrière et occupaient, sur le versant alsacien, le morceau de l'ancien département du Haut-Rhin comprenant la région de Thann et de Munster. Cette portion de territoire occupée par nous s'appuyait aux Vosges à l'ouest et s'étendait le long de la vallée de la Fecht.

Mais nos positions étaient dominées par une hauteur importante que tenaient les Allemands ; cette hauteur était l'Hartmannswillerkopf, d'où les ennemis pouvaient commander tout le pays environnant.

Il était donc du plus haut intérêt pour nous de nous emparer de cette hauteur, ainsi que de deux autres points culminants, le petit et le grand Reichackerkopf, qui dominaient Munster et la vallée de la Fecht.

Au mois de janvier 1915, nous avions déjà attaqué l'Hartmannswillerkopf. Une compagnie de chasseurs alpins avait même réussi à s'installer dans un petit fortin ; mais elle fut cernée par les Allemands, sans qu'il fût possible de lui porter secours.

Pendant plusieurs jours, renouvelant l'exploit légendaire de Mazagran, elle tint bon, brûlant jusqu'à sa dernière cartouche. Mais la faim eut raison de cette poignée de braves, et ils durent se rendre, à

demi morts d'inanition.

Pendant qu'elle luttait encore avec énergie, nos soldats attaquaient avec fureur sur les flancs de la montagne pour tâcher de délivrer leurs camarades cernés. Mais il faut voir ce que sont les Vosges pendant l'hiver ! des pentes abruptes, couvertes de neige et de glace, rendaient presque impossible les assauts qui furent, pourtant, héroïquement tentés.

Car nos soldats et nos officiers considéraient comme une dette d'honneur de tout tenter pour délivrer les assiégés du sommet. Cette dette, nos chasseurs à pied, nos courageux « vitriers », entendaient bien la payer, fût-ce au prix de leur sang.

Un colonel à qui l'on faisait remarquer le chiffre élevé de nos pertes, au cours de ces assauts, répondit : « Moins nous avons réussi, plus nous devons nous sacrifier. Il eût été honteux de quitter la partie sans faire tout le possible et même plus que le possible ! »

Le commandant Barrié, commandant un bataillon de chasseurs, fut tué au cours de ces attaques, en parcourant les lignes. Plusieurs officiers et de nombreux soldats tombèrent également.

Après quatre jours d'efforts infructueux, il fallut s'arrêter. Certaines compagnies, de deux cent cinquante hommes, n'en comptaient plus que cent vingt. Et, d'ailleurs, on avait appris par des prisonniers boches que l'héroïque garnison, prise par la faim, avait dû capituler.

La tentative des jours précédents n'avait donc, plus de raison d'être immédiate.

Il fallait alors reprendre l'affaire, non plus en coup de force, mais avec une préparation méthodique et ordonnée, et démolir pierre par pierre la forteresse invisible d'où les Allemands, dominant la vallée, réglaient avec sûreté le tir de leur artillerie

*

L'Hartmannswillerkopf méritait bien, en effet, le nom de « forteresse invisible ».

La montagne domine la plaine de plus de six cents mètres, et son versant est beaucoup plus abrupt que celui des hauteurs avoisinantes. Elle est donc d'accès très difficile, surtout pendant l'hiver. L'adversaire nous dominait, couvert par plusieurs lignes de défenses très fortes, protégé encore par l'épaisse forêt de sapins qui couvre la montagne, et par la neige qui en tapissait les pentes.

Sur un tel terrain, on conçoit qu'un assaut de vive force eût été folie. Ce qu'il fallait faire, c'était un véritable siège, avec tout le matériel et toute l'artillerie nécessaires.

Les opérations commencèrent en janvier ; mais ce qui importait avant tout, c'était d'installer nos troupes aussi fortement que possible dans les positions qu'elles occupaient. Il fallait donc créer des tranchées, des boyaux, des abris blindés, organiser les emplacements pour les pièces de canon.

Tous ces travaux durèrent jusqu'au 26 février. Mais tous, officiers et soldats, n'avaient qu'un désir : venger les braves qui avaient dû succomber au sommet.

L'assaut fut donné le 26 février.

Malgré la vigueur de notre attaque, les Allemands ne perdirent qu'une centaine de mètres de terrain. Notre artillerie n'avait pu démolir suffisamment les défenses accessoires, et beaucoup de leurs tranchées étaient absolument intactes.

Il fallait donc une préparation plus minutieuse encore.

Toutefois, l'assaut du 26 nous avait fourni de précieuses indications, en nous permettant de repérer avec exactitude les positions de l'ennemi, que nous ignorions jusque-là.

On se remit au travail de terrassement. Par des sapes, on précisa le

contour des blockhaus allemands. Artilleurs et fantassins s'efforcèrent de faire produire à l'attaque son maximum d'effets. Il s'agissait de compléter les résultats du 26 février.

Le 5 mars, le signal de l'assaut fut donné. Pendant deux heures, les tranchées boches avaient été, au préalable, bouleversées par un feu intense d'artillerie. Nos chasseurs y sautèrent, comme des « diables bleus » qu'ils sont, et enlevèrent le plus fort des blockhaus allemands, prenant deux mitrailleuses et faisant cinquante prisonniers.

Les ennemis sont mis en fureur par ce premier succès de nos troupes : les deux régiments qu'ils ont là contre-attaquent vigoureusement, quatre fois dans la journée du 5, deux fois dans la matinée du 6. Le 7, ils tentent une sortie en colonnes compactes ; mais ils sont complètement fauchés par notre tir. Ils recommencent, ils sont fauchés de nouveau.

Cette fois, c'était nous qui avons le dessus : nous avons désormais la certitude absolue de prendre ce qui nous manque encore, de remporter le succès final.

Ce succès, nous allons l'avoir à la fin du mois de mars. Les bataillons de chasseurs qui se battent depuis deux mois viennent d'être renforcés par l'adjonction d'un régiment d'infanterie. C'est un beau régiment de l'Est, qui, depuis le début de la guerre, n'a connu que des succès. Il a la foi complète dans son invincibilité. Ce va être entre lui et le bataillon de chasseurs une « lutte pour la gloire », une véritable rivalité d'héroïsme.

Après une courte action d'essai, le 17 mars, le gros effort fut tenté le 23.

Ce sont les artilleurs qui commencent. À force d'audace et de travail persévérant, ils sont arrivés à voir clair dans ce bois et à installer sur la montagne un réseau de fils téléphoniques de plus de cinquante kilomètres de développement total.

C'est par leur tir que débute l'affaire ; ce tir dura quatre heures, effectué avec la précision étonnante à laquelle sont arrivés ces soldats d'élite, que les Allemands, dans leur manie de tout baptiser de noms « karactéristiques », avaient appelés les « bouchers noirs », comme ils avaient appelé nos chasseurs à pied les « diables bleus ».

Canons lourds et pièces de 75 concentrent sur l'objectif visé, avec une exactitude mathématique, des centaines de tonnes de mitraille et de projectiles de tous calibres. Sur la première ligne, les observateurs règlent et rectifient le tir à mesure qu'il est exécuté.

À travers les arbres, on peut observer les effets foudroyants de nos obus explosifs : on voit littéralement sauter en l'air des « morceaux d'Allemands » ; on voit des armes, des objets d'équipement, des sacs à terre voler sous l'action de l'éclatement des projectiles.

Aussi quand, après cette formidable préparation, nos fantassins s'élancent d'un bond sur les tranchées des Boches, ceux-ci, complètement écrasés par le feu de nos canons, sont littéralement terrassés. Cependant ils se défendent avec rage ; mais nos hommes font preuve d'une ardeur, d'un brio auquel aucune résistance ne saurait utilement s'opposer.

Nos poilus enlèvent deux lignes de tranchées, prennent d'assaut un fortin et font deux cent cinq prisonniers. Les chasseurs débouchent sur leur flanc, avec la même ardeur que les « lignards ». Cette fois, nous voilà tout près du sommet, nous touchons au but.

Mais de nouvelles lignes de tranchées apparaissent, et il va falloir les conquérir à leur tour.

Le lendemain 24, dans les tranchées que l'ennemi tient encore, un de nos observateurs aperçoit quelque chose qui remue. En regardant avec plus d'attention, il reconnaît que ce sont des casques à pointe, qui s'entassent en masses compactes ; au-dessus de ces masses commence à se dessiner une ligne de points brillants, qui sont des

baïonnettes.

De toute évidence, c'est une grosse contre-attaque que les Boches préparent.

Mais aussitôt notre artillerie entre en scène. Avec une étonnante rapidité et sa coutumière précision, elle prend sous son feu les boyaux allemands. Comme la veille, nous voyons sauter en l'air des cadavres déchiquetés en morceaux, des armes, des casques, des sacs. Les pertes ennemies doivent être effrayantes. Cette fois, c'en est fait des contre-attaques.

Le canon allemand s'est tu. La nuit du 25 au 26 se passe dans un silence vraiment impressionnant : c'est le calme de la nature au fond du grand bois de sapins, et rien ne trouble la paix tranquille de la montagne aux épais ombrages.

Le jour se lève, et nous constatons avec joie que le brouillard s'est levé ; un soleil radieux a dissipé les brumes qui, depuis deux mois, ont rendu tant de services aux ennemis en enveloppant leurs positions d'un réseau impénétrable. Mais, cette fois, nous allons les voir distinctement, et notre artillerie va pouvoir les « arroser » avec certitude.

Tout est prêt, réglé, machiné comme dans une féerie de théâtre. Et le commandant de l'attaque résume d'un mot la perfection des préparatifs : « J'aurais pu disparaître, a-t-il dit, et tout se serait passé exactement de la même façon. »

Dès lors l'action va se dérouler avec une régularité parfaite, fruit de longues semaines de travail. Infanterie et artillerie sont reliées par un réseau complet. Les abris, les tranchées, sont garnis. C'est le suprême effort qui doit nous rendre maîtres du sommet.

*

Entre l'objectif de nos attaques et nous, il y a au moins trois lignes de tranchées, renforcées de blockhaus garnis de mitrailleuses. Une partie des défenses ennemies est encore masquée à nos regards par des arbres qui les dissimulent. L'artillerie a eu de la besogne.

À 10 heures 30, elle est entrée en action ; sans une minute d'arrêt, jusqu'à 14 heures 30, elle a inondé de projectiles de tous calibres le front qu'il s'agissait d'attaquer.

Coupés à ras de terre par les obus, les grands sapins s'écroulent avec fracas et tombent dans les larges entonnoirs creusés par les explosions. Le terrain est ainsi percé de trous, comme une écumoire. C'est un chaos de branches fracassées, de tranchées démolies, de cadavres allemands, de débris de toute espèce. Des cris de douleur partent des lignes ennemies : ils sont poussés par les blessés ; on entend en même temps des dépôts de cartouches faire explosion.

Cette destruction a duré plus de quatre heures sans interruption.

À 14 heures 55, dans un élan irrésistible, notre infanterie bondit en avant. En un clin d'œil, elle a atteint le sommet de l'Hartmannswillerkopf. À coups de grenades, deux compagnies de chasseurs enlèvent les tranchées à droite. Deux autres compagnies progressent à gauche et sous le double flot, se rejoignant, dévale sur le flanc est en poursuivant les Allemands en déroute.

Car ils commencent à fuir. Sur la crête découronnée de ses sapins, un fantassin, au mépris des balles allemandes qui pleuvent autour de lui sans l'atteindre, agit un grand fanion pour annoncer notre victoire aux artilleurs, et le régiment d'infanterie s'organise sur le sommet.

Les Boches, en déroute, jettent leurs armes en se sauvant. Toute une compagnie, ou plutôt tout ce qui reste d'une compagnie, — quatre-vingts hommes sur deux cent cinquante, — lève les bras en criant : *Kamerad* ! Elle est faite prisonnière, ainsi que plusieurs officiers. Cela porte à quatre cents le nombre des Allemands que nous avons

pris au cours des combats du 24 au 26.

Nous interrogeons ces prisonniers, complètement démoralisés par notre feu, et leurs réponses nous font comprendre encore mieux l'importance de notre action. Certains de ces hommes pourraient être légitimement passés par les armes, car ils se sont rendus coupables de véritables lâchetés : après avoir levé les bras pour simuler leur reddition, ils ont *assassiné* à bout portant nos soldats à coups de grenades !

On pousse vers la vallée ce troupeau de brutes, et, sous l'œil moqueur des enfants des villages alsaciens, tous coiffés de képis français, on les fait défiler « au pas de parade » devant notre général de division, dont l'énergie méthodique a préparé la victoire.

*

Malheureusement, au cours de ces attaques, nous avons payé notre triomphe par des pertes cruelles, et nombreux sont les braves qui sont tombés sur l'Hartmannswillerkopf, cette montagne que nos poilus, en tronquant son nom, ont appelée le « Vieil-Armand ».

Nous avons déjà mentionné la mort du commandant Barrié, tué au cours des combats de janvier. L'adjudant Jollivet arrêta avec sa mitrailleuse une violente contre-attaque ; il est tombé sur sa pièce, mais du moins il est tombé victorieux.

Les lieutenants Routhier et Lecœur furent tués en chargeant à la tête de leurs hommes. Le commandant Brun, chef d'état-major de la brigade, trouva aussi une mort glorieuse. Voyant qu'on manquait de renseignements précis sur un des secteurs de l'attaque, il est parti pour « aller voir ». Comme il arrivait, notre ligne fléchissait sous le choc des ennemis qui contre-attaquaient. À cette vue, l'intrépide officier saute sur le parapet, son képi levé, en criant : « En avant ! en avant ! » Et, cinq mètres plus loin, une balle l'atteignait mortellement.

Les actes d'héroïsme furent nombreux également, et tous seraient à citer. Parmi beaucoup d'autres, racontons l'exploit du chasseur Dumoulin, qui seul, dans une tranchée allemande dont la mitrailleuse fauche notre attaque, cloue le mitrailleur d'un coup de baïonnette et arrête ainsi son feu. Citons encore l'attitude magnifique du sergent Chevenard, qui, tous les officiers de sa compagnie étant tués ou grièvement blessés, en prit le commandement et la maintint, décimée, mais invincible, sur le terrain conquis jusqu'à l'arrivée des renforts.

L'attaque du 26 ne visait que le sommet du « Vieil-Armand ». Mais, entraînés par leur élan, nos fantassins redescendirent sur le versant opposé, et c'est là qu'ils se sont installés, dominant de trois cents mètres, dans une position formidable, les Allemands réfugiés au bas des pentes.

Le soir, la neige se mit à tomber, couvrant d'un blanc suaire les morts du 23 et du 26. Et le sommet de la montagne présente, au clair de la lune, le plus romantique spectacle qui se puisse imaginer : c'est une série de cuvettes blanches d'où saillent des troncs d'arbres hachés, des mitrailleuses démolies, des monceaux de fils de fer, et, çà et là, des bras et des jambes !

Les Allemands continuèrent encore à tirer pendant quelque temps, mais avec de moins en moins d'énergie. Le lendemain, ils cessèrent complètement de réagir, et toute l'action se résumait dans ce mot laconique et triomphal des poilus : « On les a eus ! »

Telle fut l'affaire du « Vieil-Armand ».

Elle a privé l'ennemi d'un merveilleux observatoire, qui désormais nous servira à nous. Du haut de la cime, nous tenons toute la plaine de l'Est sous notre feu.

Elle a coûté à l'ennemi plus de sept cents morts, plus de quinze cents blessés et quatre cents prisonniers qui sont restés entre nos mains, ainsi qu'une grande quantité de matériel.

On peut dire qu'elle constitue une des plus belles pages de la guerre de montagnes.

L'ennemi, cependant, ne voulait pas rester sur cet échec. Pendant le mois d'avril, il tenta de nous reprendre ce sommet si chèrement conquis. Le 26 avril, il réussissait à y mettre le pied ; mais, le 27, nous l'en chassions de nouveau, en progressant encore de deux cents mètres.

*

Après notre succès à l'Hartmannswiller, nous étions, comme l'on dit, « en veine, » et nous tenions à en profiter. Aussi, le 6 mai, commençâmes-nous à attaquer dans la vallée de la Fecht, où nous progressâmes de près d'un kilomètre sur un front de mille cinq cents mètres.

Ces progrès sur la Fecht se continuèrent, lentement, mais sûrement, pendant la fin de mai et le commencement de juin. Et, le 15 juin, commencèrent les opérations qui nous rendirent maîtres de Metzeral et de Sondernach. Elles furent remarquables, tant par leur conception que par leur exécution.

L'honneur en revient aux chasseurs alpins et aux bataillons des régiments de ligne. Tous ont rivalisé d'abnégation, d'audace et d'héroïsme. Ces admirables soldats ont su triompher, comme en se jouant, de toutes les difficultés dressées devant eux.

Traçons d'abord un tableau rapide de la région où se sont déroulés ces événements.

Quand on a franchi la frontière qui, en 1871, nous sépara de nos chères provinces volées par les Allemands et qu'on descend vers l'Alsace les pentes du Hohneck, on aperçoit à ses pieds les deux profondes échancrures des vallées de la Fecht qui se rejoignent à

Munster, en encadrant entre elles le grand massif du Silberwald, ou « Forêt d'Argent ».

Depuis le Hohneck jusqu'à Munster, les cimes s'échelonnent et s'abaissent vers la plaine : ce sont le sommet nu et rocheux du petit Hohneck, les croupes boisées du Gaschenerkopf, du Sattelkopf, du Reichackerkopf, dont les derniers sapins dominent Munster.

Des pentes escarpées descendent brusquement vers la Fecht méridionale, formée elle-même de la rencontre de deux cours d'eau qui se joignent à Metzeral : l'un, coulant dans une vallée très étroite, coupée de prairies et de vergers où se trouvent le village de Mittlach, l'usine de Steinabruck et Altenhof, faubourg de Metzeral, est connu sous le nom de *Grossthal* ; l'autre, coulant dans une vallée orientée du sud au nord, est la *Fecht de Sondernach*.

Ces deux vallées sont séparées l'une de l'autre par le massif du Schnepfenrieth, large montagne couverte de forêts de sapins que coupent quelques clairières. La grande croupe boisée d'Anloss en forme, dans la direction de Metzeral, la partie avancée.

Au moment des attaques, nous tenions déjà les sommets les plus élevés : l'Altmatt, le Sillacker et le Schnepfenrieth. L'occupation de ce dernier sommet, réalisée après des combats acharnés, nous avait permis de progresser jusqu'au delà de Mittlach, dans le Grossthal.

Mais, dans cette vallée, les Allemands, qui avaient fortifié les lisières de Steinabruck, restaient accrochés aux seuils qui dominent la vallée : Braunkopf, Eichwald, la cote 830 et Winterhagel, dont ils avaient fait de formidables positions.

Sur chacune de ces croupes s'étagaient plusieurs lignes de tranchées, séparées les unes des autres par des réseaux très serrés de fils de fer barbelés, et communiquant par une sorte de tunnel.

Dans la troisième ligne, des blockhaus, faits de troncs de sapins épais, permettaient de résister même dans le cas où la tranchée serait

envahie, et plus en arrière étaient des abris à l'épreuve des projectiles de l'artillerie lourde. Les flanquements par mitrailleuses étaient merveilleusement organisés ; la disposition des trois positions voisines : Braunkopf, la cote 830 et Eichwald, leur permettait de se prêter, en cas d'attaque, un appui réciproque par leurs feux d'écharpe.

Tel était l'ensemble des positions qu'il s'agissait d'enlever : la tâche était dure.

*

La préparation de l'attaque fut longue et minutieuse. Il fallait concentrer les troupes et assurer leurs ravitaillements de toute sorte, par delà les Vosges. *Plus de trente-deux kilomètres de chemins furent construits*, et les transports représentaient un poids quotidien de cent cinquante mille kilos.

Il fallait également préparer soigneusement le terrain des attaques, creuser les places d'armes et les parallèles de départ, pousser les boyaux et les sapes sur des pentes où l'on était en vue ; souvent on piochait la nuit, sous le feu des canons et des mitrailleuses.

Ce fut le 15 juin, que l'assaut fut donné des deux côtés de la vallée.

Les bataillons de chasseurs alpins avaient emmené leurs fanfares en première ligne. À l'heure dite, elles jouèrent la *Sidi-Brahim*, et nos héroïques alpins, montagnards de Savoie, du Dauphin et du Massif central, partirent à l'assaut. Quant au bataillon de la ligne, appartenant à un régiment de l'Ain, qui devait attaquer la cote 830, il fit jouer la *Marseillaise* par sa musique, et celle-ci le fit avec un tel entrain, que *la grosse caisse en fut crevée !* Elle revint sur le dos d'un prisonnier allemand, dans le premier convoi de Boches que les musiciens accompagnaient.

Tandis que les accents sonores des instruments de cuivre lançaient

aux échos des vallées alsaciennes ces airs français qui, depuis si longtemps, n'y retentissaient plus, les Boches faisaient entrer en scène leurs mitrailleuses et leurs canons. Mais cela n'arrêta pas l'élan de nos troupes. Une grande partie des tranchées du Braunkopf tomba rapidement entre nos mains. À la cote 830, nos fantassins, perçant la ligne ennemie, descendant sur les pentes, prennent les tranchées adverses à revers et font prisonnières deux compagnies entières.

À Eichwald et à Anlass, le succès fut plus lent. Dans le premier de ces deux endroits, après avoir enlevé deux lignes de tranchées, les alpins se heurtèrent sous bois à un mur de pierres sèches garni de mitrailleuses, et la section qui marchait en tête vint s'y briser. Le corps d'un chasseur fut retrouvé, deux jours après, à cheval sur le mur crénelé : il avait été frappé au moment où il cherchait à le franchir sous le feu de l'ennemi.

Sur l'Anlass, on se battit avec acharnement, mais sans réussir à progresser.

L'attaque fut reprise le 16 juin. Cette fois, nous pûmes nous rendre entièrement maîtres du Braunkopf : c'était le chemin ouvert vers Metzeral, et, après la prise de la cote 830, c'était en outre l'encercllement de l'Eichwald, où nous avions été arrêtés.

Quelques mitrailleuses y étaient demeurées, pour en protéger l'évacuation. Le 17, nous y pénétrions en en chassant les derniers défenseurs. Mais les Allemands restant à l'Anlass, où notre attaque était toujours en action sans progresser, pouvaient, de l'autre côté de la vallée, battre les pentes du Braunkopf avec leurs mitrailleuses et arrêter ainsi notre avance.

Tout l'effort se concentre alors sur l'Anlass.

Renonçant à attaquer directement par le chaume, nous reportons notre action plus au sud, sur une partie des lignes où le déboisement, opéré par le feu de notre artillerie, permet d'effectuer un réglage

précis du tir sur les positions ennemies.

*

Le 18, une première tranchée fut enlevée. Le lendemain 19, nos troupes d'assaut firent de nouveaux et importants progrès. Le 20 juin, enfin, la ligne allemande cède définitivement.

Les alpins, qui avaient été soutenus par un bataillon de ligne formé d'un recrutement de Vosgiens, s'élancent dans le bois, font crouler toutes les défenses boches, et, descendant rapidement dans la vallée, capturent six officiers, onze sous-officiers et cent quarante hommes.

En même temps, une attaque dirigée au sud de l'Anlass contre la corne du Winterhagel fut marquée par un héroïque et dramatique incident.

Un petit groupe de chasseurs avait réussi à franchir les fils de fer ennemis ; mais il tombe sous le feu d'une mitrailleuse de flanquement. Avec leurs outils portatifs, nos braves alpins tentent de se faire rapidement un abri. On entend les Allemands qui leur crient : « Rendez-vous ! » Mais pas un seul ne répondit. La mitrailleuse accomplit alors sa sinistre besogne, et les corps de ces héros ont été retrouvés dans le bois, la face contre terre, alignés comme à l'exercice.

Une fois que les positions élevées furent tombées entre nos mains, les attaques se sont concentrées dans la vallée de Metzeral. Déjà l'usine de Steinbruck avait été prise dans la nuit du 17 juin, et dès le 18 un bataillon était entré dans l'Altenhof, qui est un faubourg de Metzeral. Le 21, les chasseurs descendus du Braunkopf contournaient le village par le nord et atteignaient la gare du chemin de fer.

Menacés d'être pris dans Metzeral, les Allemands placèrent des mitrailleuses dans quelques maisons et s'apprêtèrent à évacuer le

village ; mais, pour rester fidèles à leurs traditions de vandalisme et de sauvagerie, avant de l'évacuer, ils y mirent le feu.

Notre artillerie eut vite fait d'abattre les maisons où se trouvaient les mitrailleuses, et nos troupes purent alors pénétrer dans les rues en flammes, les unes par le nord, les autres par l'ouest. Un chasseur, précédant ses camarades, poursuivait les Boches en fuite jusqu'aux lisières est. Toute la nuit du 21 au 22, Metzeral brûla, tandis que la canonnade faisait rage, répondant de son lourd tonnerre au crépitement continu des mitrailleuses.

Nous nous étions élancés, sur les talons des Allemands, à travers les vergers à l'est de Metzeral, sur les crêtes qui le dominent. Sur l'une de ces crêtes, au-dessus d'un petit kiosque, flottait un drapeau allemand : nos poilus eurent vite fait de l'arracher.

La chute de Metzeral entraîna comme conséquences l'évacuation par l'ennemi du bois de Winterhagel, près de Sondernach, où nous nous installions dans la nuit du 21 au 22. La liaison fut établie entre les troupes descendant du Schnepfenrieth et celles qui avaient occupé Metzeral. Nous tenions ainsi toute la ligne, de la Fecht à Sondernach.

Nous avions donc atteint notre but, et par surcroît nous avions fait prisonniers vingt officiers, cinquante-trois sous-officiers et six cent trente-huit soldats.

Les Allemands, qui avaient en face de nous, au moment de l'attaque, sept bataillons, en amenèrent successivement dix autres, dont les pertes, à en juger par les nombreux cadavres laissés sur le terrain du combat, ont dû être considérables.

Ces troupes, appartenant à un régiment de chasseurs de la Garde et à des régiments de réserve, les 73^e, 74^e, 78^e, 79^e, 189^e, ont paru être dans un bon état physique, mais moralement très déprimées, et surtout terrorisées par le mordant des « diables bleus ».

Ceux-ci ont été dignes de leur vieille réputation, et les « vitriers »

de Metzeral se sont montrés les nobles héritiers des traditions glorieuses que leur ont laissées leurs ancêtres, les « vitriers » de Sidi-Brahim. Et les fantassins, qui arrivaient d'une région où ils gardaient des tranchées, ont déclaré qu'ils étaient heureux de se battre à côté d'eux.

Dans ces combats sous bois, l'action du commandement peut difficilement s'exercer d'une manière continuellement effective ; mais chaque homme connaît son objectif, et c'est là qu'éclate la supériorité que donne au soldat français sa valeur « individuelle », alors que les soldats allemands n'ont qu'une valeur « collective ». Chez nous, chaque troupier va droit son chemin et accomplit sa tâche personnelle avec intelligence, courage, conscience et habileté. Ainsi, au Braunkopf, on put voir des hommes sous le feu déplacer tranquillement des chevaux de frise qui gênaient leur course. Tous appliquaient à la lettre les recommandations que leur avait faites le commandant de l'attaque : « Ne pensez aux camarades que pour les aider, jamais pour les attendre. Alignez-vous sur les fractions les plus avancées. »

La valeur déployée par de telles troupes est la plus belle récompense de l'exemple inlassable que leur donnent les chefs placés à leur tête. Officiers et soldats sont dignes les uns des autres ; c'est leur réunion en un tout sublime qui constitue cette chose unique au monde : « L'ARMÉE FRANÇAISE. »

*

Tandis que se développaient les combats qui se sont terminés par l'occupation, par nos troupes, de Metzeral et de Sondernach, une autre action, au sud de cette région, était engagée du 14 au 21 juin dans le massif de Langenfeldkopf, où, par une série de brillantes rencontres, nous nous rendîmes maîtres du sommet de l'Hilsenfirst, à mille deux

cents soixante-dix mètres.

Ce qui caractérise cette phase de la lutte, c'est l'épisode héroïque où une de nos compagnies d'avant-garde se trouva cernée par l'ennemi et séparée de son bataillon. Bien qu'entourée de tous côtés, elle réussit cependant à se maintenir pendant quatre jours, au bout desquels elle fut délivrée, renouvelant ainsi l'exploit légendaire des chasseurs de Sidi-Brahim.

Le 14 juin, à 15 heures 30, la 6^e compagnie du 7^e bataillon de chasseurs sort des tranchées de départ et se déploie rapidement dans une clairière, faisant face à l'objectif qui lui a été assigné. Mais elle est aussitôt soumise à un feu violent d'infanterie partant de la lisière du bois, d'où l'ennemi, debout sur le parapet des tranchées, tire sans arrêt sur elle. En même temps, deux mitrailleuses allemandes se mettent de la partie. Le peloton de tête de la compagnie s'arrête et ouvre un feu terrible sur les tireurs allemands, qui disparaissent.

Les chasseurs se précipitent alors dans les tranchées boches et s'y emparent des deux mitrailleuses. L'ennemi s'enfuit sous les bois. Alors la compagnie, obéissant aux ordres reçus, s'arrête et se fortifie sur place. Les patrouilles envoyées en avant font connaître au capitaine que l'ennemi est en retraite et qu'on peut traverser ses réseaux de fils de fer.

Le renseignement est envoyé au commandant du bataillon. Les chasseurs commencent à ouvrir une brèche dans le réseau barbelé.

À ce moment, l'agent de liaison envoyé en arrière revient et rend compte que des patrouilles allemandes circulent derrière la compagnie, et que les autres compagnies du bataillon n'ont pas encore traversé la clairière. C'était grave.

Le capitaine donna aussitôt à de fortes patrouilles l'ordre de rétrograder, en vue de rétablir la liaison avec le bataillon. Mais au moment où ces patrouilles parviennent aux tranchées, si allègrement

enlevées l'instant d'avant, elles se heurtent à des troupes allemandes, qui tentent d'y reprendre pied et de déménager les mitrailleuses.

Attaqués avec une grande audace, les Boches nous abandonnent une de ces pièces. Mais des renforts leur arrivent, qui barrent le passage à nos patrouilles.

Il est 17 heures 25 ; le cercle s'est fermé. La 6^e compagnie et deux sections de la 4^e, en tout cinq officiers, dont un blessé, et cent trente-sept hommes, dont vingt-quatre blessés, sont cernés.

Sans perdre une minute, le capitaine fait tracer un carré, sur les quatre côtés duquel des tranchées sont rapidement creusées. En arrière, on entend les clairons du bataillon qui sonnent la charge, et les fusils et les mitrailleuses qui crépitent. On a l'espoir d'être secourus. Mais peu à peu la fusillade s'arrête, et à 20 heures le calme est rétabli.

Des deux patrouilles envoyées à l'arrière, l'une a réussi à passer. L'autre a eu deux hommes tués et a été obligée de se replier sur la compagnie assiégée.

Le 15 juin, au petit jour, les Allemands attaquent les chasseurs. Ceux-ci font un feu nourri, et, malgré cela, les Boches avancent en colonnes par quatre. L'instant est critique ; mais, au moment où la situation paraît le plus grave, une rafale d'obus de nos 75 arrive à propos et détruit complètement une des colonnes assaillantes. Le reste tourne et s'enfuit en désordre, laissant un véritable monceau de cadavres.

Vers 19 heures, le capitaine aperçoit des partis ennemis qui s'avancent : il envoie contre eux quelques patrouilles, qui leur tuent une dizaine d'hommes et les dispersent.

La nuit est venue. Le capitaine fait alors reposer ses hommes par fractions : ceux qui ne dorment pas sont attentifs à tout, le doigt sur la

détente de leur fusil.

Le 16, avant le jour, tout le monde est sur pied.

Dès l'aube, un sous-lieutenant et quelques hommes surprennent un détachement composé d'une vingtaine d'Allemands, commandés par un feldwebel : ils s'élancent sur eux. Le sous-officier et deux hommes sont tués, deux grièvement blessés, trois faits prisonniers. Les autres s'enfuient à toutes jambes.

Quelques instants après, un brancardier qui est allé soigner un blessé à une centaine de mètres sous bois se trouva tout à coup face à face avec un Boche. Bien que n'ayant aucune arme, il l'empoigne immédiatement et le ramène dans le carré.

À 10 heures, le détachement parvient à communiquer par signaux avec le bataillon. On lance des appels en langue provençale, de façon à n'être pas compris des Allemands, toujours aux écoutes, et la conversation s'engage au-dessus des lignes ennemies. La compagnie cernée apprend ainsi que le bataillon attaquera, le soir, l'ennemi qui l'assiège en faisant précéder son attaque d'un copieux bombardement.

Des abris solides sont alors construits pour tout le monde dans le carré fortifié. À l'heure dite, le bombardement a lieu. Nos chasseurs entendent alors l'attaque se déclencher, puis la fusillade fait rage ; mais peu à peu elle se ralentit et finit par s'éteindre.

Ce n'est pas encore pour cette fois-ci ; mais nos braves « vitriers » ne perdent pas confiance.

*

Vers 21 heures, le bataillon attaque de nouveau. On entend encore les clairons qui sonnent la charge, puis les mitrailleuses et les fusils qui crépitent ;... puis, encore, le silence !

Le détachement conserve, malgré tout, un moral excellent ; seuls

quelques blessés délirent.

Pendant cette nuit, les Allemands firent des travaux d'attaque, protégés par des tirailleurs. Comme ceux-ci deviennent gênants, on les arrose d'une quinzaine de grenades à main, et cela suffit à les refouler précipitamment.

Mais il était une question qui devenait grave pour la petite garnison : c'était celle des vivres. Depuis le matin du 16 juin, les hommes avaient été rationnés : une boîte de conserves pour cinq, sans pain ni biscuit. On le voit, le « menu » était maigre. Heureusement que nos hommes avaient pu s'assurer, de haute lutte, la possession d'une source à environ cent cinquante mètres du carré fortifié.

Pendant ce temps, les chasseurs ont eu le temps de s'initier au maniement de la mitrailleuse prise aux Boches. Sous la direction d'un sous-lieutenant, une équipe de mitrailleurs a été organisée, ainsi qu'un emplacement pour la pièce, à l'angle du carré : de là elle peut protéger, par son tir, le côté faible de la position défendue par nos courageux « vitriers ».

Le carré est devenu, d'ailleurs, une redoute très forte : tranchées profondes, postes d'écoute poussés très loin. Une attaque par surprise est devenue chose impossible.

Du reste, des patrouilles circulent incessamment, harcelant l'ennemi sans trêve, lui tuant des sentinelles et poussant même l'audace jusqu'à fouiller des débris d'où elles rapportent quelques vivres qui sont les bienvenus et une quantité de couvertures, précieuses surtout pour les blessés, que la fraîcheur des nuits sur la montagne éprouve particulièrement.

Le 17 juin, au matin, un groupe de patrouilles ennemies cherche à monter sur le quadrilatère dont nos chasseurs ont fait un inexpugnable réduit. La mitrailleuse prise aux Boches entre alors en action ; elle tire une bande de cartouches et leur tue plusieurs hommes.

« Voilà du plomb allemand qui retourne à ses propriétaires, » fait observer sentencieusement un caporal qui se tenait à côté de la pièce.

Ces patrouilles reviennent à la charge, un peu plus tard. Comme les munitions commencent à se raréfier, nos « diables bleus » ont l'idée d'utiliser la raideur des pentes abruptes pour faire rouler sur elles des blocs de rocher préparés d'avance, et qu'un faible effort devait ébranler. Cela se passe ainsi : les patrouilles allemandes ont plusieurs hommes écrasés, et ne reviennent pas.

Vers 10 heures, les communications par signaux sont rétablies avec le bataillon, dont le commandant promet, pour le soir même, un bombardement soigné.

Ce bombardement est effectué le soir, en effet. Sous la mitraille et les éclats d'obus, le bois s'éclaircit à vue d'œil. Les chasseurs voient fuir de nombreux groupes d'Allemands, qui filent à toute vitesse. Ils les saluent au passage par un feu d'une rare précision, car chaque tireur a certainement abattu son homme.

Les projectiles et leurs éclats font jaillir sur l'héroïque carré des nuages de poussière, une véritable grêle de pierres ; la fumée rend l'atmosphère pénible à respirer. Cependant, grâce à la grande solidité des abris construits et à la précision du tir de nos canons, aucun de nos soldats ne fut atteint.

Enfin, à 18 heures, une compagnie de secours débouche, en ouragan, dans la petite clairière. C'en est fait, nos héros sont délivrés ! Aussi calmes qu'à une manœuvre du temps de paix, nos officiers dressent rapidement le bilan de la lutte de quatre jours.

Chose à peine croyable ! pendant ce temps de combats incessants, nos courageux chasseurs n'ont eu que deux tués et trois blessés ! Le détachement n'a eu aucun homme fait prisonnier, et, au contraire, il a capturé dix Boches ! Il a infligé à l'ennemi des pertes très dures, lui a pris de nombreux fusils, une mitrailleuse et quatre mille cartouches,

dont il a prouvé qu'il savait admirablement se servir.

Aussi, le soir, le général commandant l'armée des Vosges, ancien chasseur lui-même, décide-t-il qu'en souvenir de ces quatre glorieuses journées, la 6^e compagnie du 7^e bataillon de chasseurs s'appellera désormais la « compagnie de Sidi-Brahim ».

Ainsi se perpétuent dans notre armée, en se rajeunissant par de nouveaux et héroïques exploits, les glorieuses traditions du passé.

*

Les faits que nous venons de raconter se passaient en Alsace, à la mi-juin. D'autres faits de guerre importants allaient s'accomplir sur les Vosges, au commencement de juillet, dans la région du « Ban-de-Sapt ».

De larges ondulations, des collines coupées de quelques ravins, des prairies, des champs de pommes de terre, des bois d'épais sapins ; çà et là, des hameaux dont les maisons sont chacune entourées d'un verger : tel est l'aspect du pays vosgien qui s'étend entre les hauteurs boisées de Senones et le grand massif forestier de la montagne d'Ormont.

C'est dans cette région que, au mois de septembre 1914, après sa défaite sur la Marne, s'est arrêtée une partie de l'armée allemande. Depuis cette époque, le front s'y est installé d'une manière stable, et l'activité des deux adversaires s'est surtout concentrée autour d'un point que les Allemands appellent la « hauteur du Ban-de-Sapt », et que nous désignons sous le nom de « cote 627 » ou encore de « hauteur de la Fontenelle ».

La Fontenelle est un des hameaux qui composent le Ban-de-Sapt. Il est en notre possession, tandis que, plus à l'est, les autres localités du Ban, Laitre et Launois, sont aux mains des Allemands. Entre la

Fontenelle et Launois se dresse la cote 627, et cette hauteur domine tout le pays environnant.

Autrefois, pendant les jours de la paix, ce belvédère était un but d'excursion. Maintenant il est devenu un observatoire dont la possession est âprement disputée et dont les bois de sapins, qui jadis en faisaient la parure, ont été entièrement fauchés par les feux répétés de l'artillerie.

Nous occupons cette cote 627, et nos troupes s'y étaient fortement installées. Les Allemands, pour nous l'enlever, entreprirent un véritable siège.

Dès le mois de juin, ils avaient commencé leurs travaux d'approche. Progressant lentement à la sape, faisant éclater au bout de leurs galeries de nombreux et puissants fourneaux de mines, ils arrivèrent peu à peu à se rapprocher de nos positions, sans réussir toutefois à les entamer.

Le 22 juin, les deux lignes adverses étaient rapprochées à une vingtaine de mètres de distance l'une de l'autre. Ce jour-là, après un violent bombardement, l'ennemi donna l'assaut et, au prix de pertes très lourdes, réussit à atteindre le sommet et même à arriver jusqu'à la Fontenelle. Mais une vigoureuse contre-attaque de nos troupes le fit reculer, en nous laissant cent quarante-deux prisonniers. Toutefois, les Boches restaient accrochés au haut de la colline.

Ils s'y fortifièrent aussitôt et y organisèrent, avec leur génie des fortifications de campagne, des défenses formidables. Le général Von Knørzer, commandant la 3^e division bavaroise, reconnaissait, dans un ordre du jour, la perfection de ce travail défensif.

« En visitant aujourd'hui, disait-il, la position nouvellement conquise sur le Ban-de-Sapt, j'ai pu me convaincre que, depuis que nous l'occupons, on a travaillé avec le plus grand zèle à l'organiser, et qu'on continue à la fortifier *avec joie et amour*.

« J'ai l'assurance que la hauteur du Ban-de-Sapt sera transformée, dans le plus bref délai, en une *forteresse imprenable*, et que les efforts que pourront faire les Français pour la reprendre échoueront avec les pertes les plus sanglantes. »

Cet ordre du jour était daté du 3 juillet.

Nous allons voir comment ont été « réalisées » les espérances du général allemand.

*

Le 8 juillet, tous nos préparatifs pour donner l'assaut étaient achevés.

Ce jour-là, à 7 heures du soir, trois colonnes d'attaque, disposées chacune en face de son objectif et appuyées par le tir précis et puissant d'une artillerie formidable, abordaient la position ennemie et l'enlevaient d'un seul coup, dans un élan magnifique.

Au centre, l'attaque prenait pied immédiatement sur la ligne de faite et la dépassait, tandis que notre droite immobilisait l'ennemi sur ses positions à l'ouest de Launois.

À gauche, notre colonne d'attaque avait tout d'abord progressé plus lentement. Mais elle réussissait, grâce à la nuit, à s'emparer de la partie nord-ouest de la hauteur, tandis qu'à l'extrême gauche d'autres éléments tournaient la position et faisaient prisonniers ses défenseurs.

De sorte qu'au lever du jour, non seulement nous avons pris la hauteur en entier, mais encore nous nous étions emparés de la position allemande jusqu'à la route de Moyenmoutier.

La totalité de la garnison, composée de deux bataillons de la 5^e brigade d'« Ersatz » bavaroise, avait été tuée ou capturée. Nos pertes n'atteignaient pas le quart de celles de l'ennemi.

Les hommes qui sont ainsi montés à l'assaut de la Fontenelle ont enlevé la position en moins de dix minutes. C'était vraiment un spectacle magnifique que de voir nos poilus s'élancer sur les retranchements allemands au milieu de la fumée et des éclats des obus, inspecter les tranchées ennemies pour voir si « l'ouvrage était bien fait », et continuer à marcher en avant, le fusil à la bretelle et la main dans leur sac à grenades.

Au cours des combats des 8 et 9 juillet, nous avons pris la forteresse « imprenable » dont parlait le général allemand ; nous avons fait huit cent quatre-vingt-un prisonniers, dont vingt et un officiers. Tous étaient encore sous l'impression nerveuse du bombardement, et disaient volontiers qu'on ne pouvait pas imaginer « un pareil enfer ». La plupart des soldats n'arrivaient pas à dissimuler la joie qu'ils avaient d'être prisonniers et d'échapper ainsi pour l'avenir à de pareils dangers.

Tous les officiers appartenaient à la réserve : c'étaient des professeurs, des employés de commerce ou de banque. L'un des plus abrutis était un « candidat » en théologie protestante, qui, deux jours après sa capture, tressaillait au moindre bruit, croyant toujours entendre le canon.

Seul, le chef de bataillon, le major Michahelles, du 11^e d'Ersatz, avait conservé tout son sang-froid. Il ne cacha pas son admiration pour nos artilleurs et nos fantassins.

L'organisation défensive, si minutieusement édifiée par les Allemands, a été détruite. Elle était cependant remarquable, car elle comportait cinq lignes de tranchées, des ouvrages permettant le tir sur les deux faces, pour le cas où la position serait tournée, des blockhaus couverts de troncs d'arbres et de tôles ondulées, et des abris souterrains profonds.

Nous avons pris un matériel considérable : chaque jour, nous

déterrions encore de nouvelles mitrailleuses.

Dans un petit bois, le long de la route, nous avons découvert un parc du génie, avec de copieux approvisionnements d'outils, de fils de fer, de sacs à terre, de boucliers de tranchées. Nous avons également pris quatre lance-bombes, deux canons de 39 et un canon de 37.

Le régiment qui a eu la part la plus active au combat de la Fontenelle est celui qui s'était déjà illustré précédemment à la prise de la cote 830, dans la vallée de la Fecht. Il a été cité tout entier à l'ordre de l'armée des Vosges.

Et un juste tribut d'admiration doit aller à une compagnie d'un autre régiment, du même recrutement de l'Ain, ainsi qu'aux sapeurs du génie qui ont accompagné les attaques et les ont secondées avec un dévouement digne de tous les éloges.

Tous les corps, d'ailleurs, rivalisèrent d'élan. Ceux même à qui était confiée la garde des tranchées tenaient à cueillir, eux aussi, leur branche de lauriers.

C'est ainsi que quelques unités d'un régiment catalan participèrent, de leur propre initiative, au « nettoyage » de la position, et, pénétrant dans un blockhaus oublié par les troupes d'assaut, y firent prisonniers quatre-vingt-dix Boches qui s'y étaient réfugiés.

Un artilleur, préposé au service des canons de tranchées, ne put tenir en place en voyant l'infanterie monter à l'assaut : « C'est trop beau ! » s'écria-t-il. Et, prenant un fusil, il s'élança à l'attaque aux côtés des fantassins.

*

Nos succès, dans cette région du Ban-de-Sapt, allaient d'ailleurs se poursuivre dans le courant et à la fin du mois de juillet.

Les Allemands digéraient mal leur échec sanglant du 8 et du 9.

Après s'être recueillis un instant, ils s'apprêtèrent à reprendre ce qu'ils avaient perdu. Le 16 juillet, se sentant assez prêts, ils lancèrent sur Fontenelle, sur cette cote 627 qu'ils avaient été obligés de nous abandonner, quatre attaques en y engageant plus de deux bataillons. Leur échec fut complet.

Dès l'aube de cette journée, leur artillerie avait commencé à faire, sur nos positions, un tir très violent d'obus de gros calibre. Ce tir continua toute la journée.

À la chute du jour, ils lancèrent leurs attaques d'infanterie : elles arrivèrent par quatre côtés différents. Deux d'entre elles débouchèrent de la direction de Launois.

L'une essaya de se dérober à travers un petit bouquet de bois, fortement ébranché ; rapidement aperçue, elle fut arrêtée par notre feu et ne put quitter la lisière de ce boqueteau.

La seconde suivit la route Launois-Moyenmoutier, en prenant pour objectif la barricade que nous y avions organisée. Elle chemina dans le fossé qui borde la route ; mais celle-ci fut vite balayée par nos feux, et l'ennemi ne put progresser dans cette direction.

Les attaques principales furent faites le long de la grand-route. Elles étaient fortes chacune d'un bataillon. L'une débouchait de Laitre ; l'autre descendait les pentes d'une large colline qui s'étend de Laitre à Launois (cote 597).

Les colonnes ennemies venues de Laitre se jetèrent au pas de course sur un saillant constitué par nos ouvrages, à l'ouest de la route. Nos mitrailleuses avaient heureusement, malgré le tir de l'artillerie allemande, été portées sur le parapet même des tranchées : elles opposèrent à l'ennemi un obstacle infranchissable. En même temps nos batteries, aussitôt prévenues, prirent les assaillants sous leurs redoutables feux. On vit alors les colonnes d'assaut tourner et disparaître.

L'attaque au centre n'eut pas plus de succès. Elle se présenta sur six lignes successives, et en terrain découvert. Mais, malgré la nuit qui était venue, nos projecteurs, par leurs puissants faisceaux de lumière, guidaient le tir de nos mitrailleuses, ainsi que celui de nos canons.

Les lignes ennemies furent vite disloquées. Au milieu du crépitement des premières et des détonations des secondes, on entendait les cris des blessés.

Les officiers et les feldwebels allemands eurent pourtant assez d'autorité pour reformer ces troupes en déroute et les ramener à l'attaque. Mais, sous nos terribles feux, leurs rangs s'éclaircirent de nouveau, et tout à coup le désordre s'y mit, et ce fut la déroute. Au lever du jour, il y avait encore sur les pentes plus de cent cadavres. De notre côté, nous n'avions eu que quatre hommes tués et vingt-cinq blessés.

*

Après ces succès au Ban-de-Sapt, le commandement tenait à asseoir notre position. Il fallait pour cela faire un nouvel effort : il fut fait le 24 juillet.

L'objectif de notre attaque comprenait à la fois les organisations défensives allemandes à l'extrémité des pentes sud-ouest de la cote 627 et un groupe de maisons qui forment la partie sud du village de Launois, et contre lesquelles s'appuyaient les tranchées ennemies.

Notre préparation d'artillerie fut faite avec des obus de très gros calibre : nous pûmes, après la prise des tranchées, en constater la grande efficacité.

Vers la fin de l'après-midi du 24, à 6 heures 25 du soir, les Allemands, qui s'attendaient à une attaque, déclenchèrent un tir extrêmement violent sur nos tranchées de départ. Mais, à 6 heures et

demie, nos soldats, sans se laisser intimider par cette rude canonnade, s'élancèrent hors de leurs tranchées et coururent sus à l'ennemi.

À 7 heures, ils avaient atteint tous les objectifs qui leur étaient assignés, pénétrant même dans l'intérieur de Launois, tandis que les renforts qui les suivaient immédiatement procédaient sans retard au « nettoyage » des tranchées conquises.

Un blockhaus ennemi, complètement cerné, résista seul pendant toute la nuit. Les défenseurs se rendirent dans la matinée du 25.

Les Allemands semblent avoir alors pris le parti de leur échec sur ce point, car ils ne réagirent plus que faiblement. Une contre-attaque timide, dans la nuit du 24 au 25, fut facilement repoussée, et à partir de ce moment une progression constante nous a rendus maîtres d'autres maisons de Launois.

Dans cette affaire, nous avons fait prisonniers douze officiers et huit cent vingt-cinq soldats. Nous avons pris huit mitrailleuses, un lance-bombes, une grande quantité de fusils, de grenades et de cartouches. Les prisonniers appartiennent au 3^e brigade-Ersatz bataillon, au 14^e régiment de réserve bavarois et au 8^e bataillon de chasseurs (*May Käfern*). Ils ont paru déprimés par la continuité des échecs que nous leur avons infligés coup sur coup.

De notre côté, l'attaque a été menée par deux bataillons d'un régiment d'infanterie que le général commandant l'armée des Vosges a cité à l'ordre de cette armée, en raison de sa belle attitude. Un groupe de chasseurs cyclistes a également fait l'objet d'une citation. Ces chasseurs, qui flanquaient l'attaque, trouvèrent devant eux des défenses accessoires et des mitrailleuses en action : ils triomphèrent de tous ces obstacles.

Une fois de plus, la supériorité de notre infanterie s'est affirmée avec éclat, en Alsace, comme en Artois, comme en Champagne.

CHAPITRE VII

LES OFFENSIVES D'AUTOMNE EN CHAMPAGNE ET EN ARTOIS

L'effort des alliés pendant l'année 1915. — Les « Champs catalauniques ». — L'attaque du 23 septembre : les prisonniers et le butin. — Les contre-attaques. — L'offensive anglo-française en Artois. — Prise de Loos et de Souchez. — Les conséquences de la victoire.

Le mois de juillet 1915 était arrivé, et la guerre, cette guerre terrible et sans précédent dans l'histoire, durait déjà depuis un an !

Les Allemands occupaient toute la Belgique et une partie de nos départements du Nord et du Nord-Est : ils devaient cet avantage à l'intensité de leur longue préparation militaire. Il ne faut pas oublier que cette préparation durait depuis quarante ans, et que, comme on l'a justement dit, « la guerre est l'industrie nationale de l'Allemagne. »

Ils étaient surtout redevables de ces avantages à leur formidable armement en artillerie lourde et en munitions de gros calibre. Là nous avions, pour ainsi dire, tout à créer pour être à la hauteur de nos ennemis, et il en était de même chez nos alliés anglais, italiens et russes.

En outre, les Anglais n'avaient qu'une armée de terre insignifiante : il fallait, de ce côté-là, tout organiser à partir de rien.

C'est à cet effort énorme que fut consacrée l'année 1915.

La France se couvrit d'usines : tous les ateliers de mécanique servaient à la fabrication des obus. Des millions de travailleurs,

hommes et femmes, tournaient, vérifiaient, chargeaient les innombrables projectiles nécessaires aux canons, chaque jour plus nombreux, qui sortaient de nos grands chantiers. Partout on produisait des armes, des moteurs d'aviation, des avions, des tracteurs automobiles.

En Angleterre, l'effort ne fut pas moindre, grâce à l'impulsion de deux hommes : Lord Kitchener, l'illustre soldat qui avait, en 1870, combattu dans nos rangs, et M. Lloyd George. La nation anglaise, soustraite à l'invasion, comprenait d'une façon moins aiguë que la nôtre les devoirs de la lutte : Lord Kitchener les lui fit toucher du doigt.

À son appel, des centaines de mille de volontaires vinrent s'engager dans l'armée britannique. Cet élan gagna les possessions anglaises d'outre-mer : Canadiens, Australiens, Néo-Zélandais fournirent à la métropole de puissants contingents de troupes admirables. Et, quand Lord Kitchener eut fait le compte de ses soldats ; quand, au lieu des deux cent mille hommes que comportait jadis cette armée que le kaiser, dans son incommensurable orgueil, appelait « la méprisable petite armée du maréchal French », il en constata deux millions, il trouva que ce n'était pas encore assez, et il eut assez d'autorité pour persuader à ce peuple, où jamais la conscription ne s'était exercée, la nécessité du *service militaire obligatoire*.

C'est aujourd'hui chose faite, et nos alliés d'outre-Manche peuvent mettre au front quatre millions d'hommes, armés et équipés de façon merveilleuse.

L'artillerie anglaise, l'artillerie lourde surtout, sous l'active impulsion de M. Lloyd George, se multipliait comme par enchantement ; les gros canons devenaient légion, et la production des munitions se faisait sur une échelle prodigieusement vaste. Les Anglaises donnèrent là un bel exemple de patriotisme : les femmes

remplirent dans le Royaume-Uni tous les emplois jusque-là réservés aux hommes ; elles se firent conducteurs de tramways, cochers, maraîchères, boulangères, facteurs, livreurs de marchandises, que sais-je encore ? Et dans les usines de la Grande-Bretagne, où des milliers de femmes travaillaient à la confection des obus, on voyait, assises sur des escabeaux contigus, la modeste femme du peuple à côté de la fille d'un gros bourgeois de Londres et de l'épouse d'un noble lord.

Voilà de la vraie « démocratie » ; celle-là, on la trouve développée au maximum dans les États monarchiques.

En Russie, en Italie, le même enthousiasme patriotique se manifestait également.

L'ensemble de ces efforts avait produit des résultats, et, quand arriva l'automne de 1915, les alliés se sentirent en mesure de tenter, non plus des actions partielles et locales comme celles dont nous venons de faire le récit dans les chapitres précédents, mais une offensive de plus grande envergure, s'étendant sur une ligne de front assez grande.

Cette offensive fut prise au mois de septembre 1915, simultanément en Champagne par nos troupes et en Artois par l'effort combiné de notre armée et de l'armée britannique. D'ailleurs, cette dernière avait déjà détendu son front en venant prendre, dans la Somme, la place d'une partie importante de nos divisions, qu'elle libérait ainsi et rendait disponible pour être utilisée ailleurs.

*

La ligne que le commandement français se proposait d'attaquer en Champagne était celle-là même où l'armée allemande s'était « terrée » après la bataille, victorieuse pour nos armes, de la Marne, en septembre 1914.

Nos ennemis en avaient organisé la défense d'une façon redoutable, en y accumulant tous les obstacles dont l'art militaire peut hérissier des fortifications : réseaux de fils de fer barbelés, chevaux de frise, lignes de tranchées successives défendues par des ouvrages de flanquement, blockhaus, réduits blindés, et surtout, à l'arrière, une nombreuse et terrible artillerie lourde, dont le tir pouvait battre, par-dessus les tranchées allemandes, tout le terrain où notre attaque serait susceptible de se produire d'une manière effective.

Cette ligne, ou plutôt cette « région de lignes », n'était autre que le vieux champ de bataille d'Attila : c'étaient les « Champs catalauniques », vaste plaine crayeuse, soulevée par de longues ondulations du terrain, offrant au regard des mamelons écrasés, verdie de bois maigres, plaine triste et vilaine d'aspect, située entre la Suipe à l'ouest et l'Aisne à l'est.

En marchant de l'ouest à l'est, d'Auberive-sur-Suipe au plateau qui descend à Ville-sur-Tourbe, en avant du chemin de fer de Bazancourt à Challerange, le front d'attaque se présentait comme très varié. C'était d'abord une pente douce, une sorte de « glacis » large de huit kilomètres, dont l'axe était la route de Saint-Hilaire à Saint-Souplet. Puis venait une cavité, une manière de cuvette où se trouvait le village de Souain. Au nord de Perthes-les-Hurlus, entre les collines du Trou-Bricot et la Butte-du-Mesnil, se trouve un large passage de trois kilomètres, bordé au nord par une série de hauteurs. Au nord de Mesnil, une position très forte, et devant Beauséjour, la plaine qui domine la ferme de Maisons-de-Champagne. Enfin, au nord de Massiges se trouvait le réseau terminal de tranchées dessinant sur la carte une sorte de « patte d'oie » aux doigts écartés.

Nous avons dit plus haut quelle était la puissance de l'organisation défensive des Boches : il n'est pas inutile d'y revenir encore.

Leurs innombrables tranchées, dont beaucoup avaient été creusées mécaniquement par des machines excavatrices mues par des moteurs à

essence, affectaient des dispositions variées : tantôt c'était un réseau en échiquier, tantôt c'était un groupe de tentacules divergents. Et, comme on l'a dit justement, la carte de ces ouvrages formidables, dressée d'après les observations et les photographies des aviateurs, donnait l'impression générale d'une immense « Saragosse souterraine ».

C'est sur ce front, c'est contre ces défenses que fut engagée la « bataille de Champagne », le 23 septembre 1915.

Des forces importantes étaient en présence des deux côtés.

Du côté français se trouvait massée la plus grande partie des groupes d'armées placés sous le commandement de l'héroïque sauveur de Nancy : le général de Currières de Castelnau, dont la noble physionomie domine toute cette terrible rencontre, et qui est certainement le plus grand homme de guerre des forces alliées.

Du côté allemand c'est la III^e armée, armée très nombreuse en tout état, mais que nos ennemis, en prévision de notre attaque, avaient accrue par l'appoint de nombreux renforts. Il est en effet impossible, avec l'aviation, de dissimuler à l'adversaire les préparations d'une attaque importante : ses aviateurs aperçoivent et signalent les mouvements de troupes, les concentrations d'artillerie. La « surprise » n'est plus possible dans la guerre actuelle.

*

L'offensive ne fut donc pas prise sur toute l'étendue du front anglo-français : elle fut limitée en Champagne à la ligne que nous avons décrite, et en Artois, aux deux côtés du bassin minier qui constitue la région de Lens.

Le 23 septembre, le général Joffre, dans un ordre du jour lu à toutes les troupes, annonça que le moment était venu d'attaquer pour vaincre

et pour ajouter de nouvelles pages au livre glorieux de la Marne, des Flandres, des Vosges et d'Arras. L'ordre du jour se terminait par les mots suivants :

« Derrière l'ouragan de fer déchaîné grâce au labeur des usines de France, où vos frères ont, nuit et jour, travaillé pour vous, vous irez à l'assaut tous ensemble, en étroite union avec les armées de nos alliés.

« Votre élan sera irrésistible. Il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au-delà des lignes fortifiées qu'il vous oppose.

« Vous ne lui laisserez ni trêve ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire ! »

Le 23 septembre donc, le bombardement commença. L'« ouragan de fer et de feu », dont parlait le généralissime, se déchaîna pendant trois jours et trois nuits.

Le tir de nos pièces couvrit la première et la seconde ligne des tranchées allemandes. Il s'efforçait surtout de détruire les réseaux de fils de fer, de faire ébouler les abris souterrains en en ensevelissant les occupants, de combler les tranchées et les boyaux. C'était l'œuvre des 75. Quant aux pièces lourdes à plus longue portée, elles couvraient d'obus formidables les lignes arrière de l'ennemi, arrosaient de projectiles ses quartiers généraux, ses cantonnements, ses chemins de fer, et s'opposaient ainsi à ce qu'il pût ravitailler ses troupes de première ligne.

Ce que fut ce bombardement, ceux-là seuls qui y ont assisté peuvent le dire. On en a une idée assez nette par les lettres et les carnets saisis sur les soldats allemands tués ou faits prisonniers.

Voici ce qu'écrivait l'un d'eux :

« Les Français tirent sur nous comme des furieux. L'artillerie tire presque aussi vite que l'infanterie. *On dirait que le monde va s'écrouler !* Une pluie d'obus tombe sur nous. Les hommes meurent

comme des mouches. Les tranchées ne sont plus qu'un monceau de débris. Un abri profond de cinq mètres « été brisé comme du verre !... ».

Et, dans une autre lettre trouvée sur un prisonnier, on lisait ceci :

« Les cuisines de campagne n'arrivent plus. Nous n'avons plus rien à manger. Une compagnie de deux cent cinquante hommes a eu, la nuit dernière, soixante morts. Ah ! si la fin était proche ! C'est le cri de tous : la paix ! la paix ! Les hommes meurent de privations et de sommeil. Pas de colonnes sanitaires pour relever les blessés !... »

On comprend, d'après cela, que les soldats allemands emprisonnés dans cet enfer attendaient avec impatience le moment de l'assaut, qu'ils considéraient comme une délivrance.

Toutes nos dispositions avaient été soigneusement prises, tout avait été prévu d'avance. Le mouvement général, l'objectif de chaque unité, instruite par ses officiers au dernier moment, avaient été méticuleusement réglés.

Aussi, pour déclencher l'attaque sur toute la ligne, suffira-t-il d'un mot du commandement à l'heure précise de 9 heures 30, transmise par la tour Eiffel à l'aide de la télégraphie sans fil : c'est la géniale découverte de notre illustre compatriote le professeur Branly, de l'Institut catholique de Paris, membre de l'Académie des sciences, qui va donc être, si l'on peut dire, la « détente qui fait partir le coup de la victoire » !

À la seconde précise, une immense ligne bleue s'élance hors des tranchées : ce sont nos hardis poilus, leurs officiers en tête, qui se précipitent sur les tranchées ennemies en chantant en chœur la *Marseillaise* !

La distance entre les deux lignes de tranchées était environ de deux cents mètres : elle fut parcourue sans grandes pertes pour nous. Les Allemands, surpris par l'impétuosité de cette irrésistible attaque, ne

firent leurs tirs de barrage qu'après le passage de notre grande vague d'assaut ; celle-ci submergea la tranchée boche sur la presque totalité de l'étendue du front.

Au deux extrémités de la ligne, c'est-à-dire à Auberive et à Serson, elle fut toutefois arrêtée par des feux convergents et des contre-attaques. Cependant elle réussit à immobiliser l'ennemi sur ses deux ailes, pendant que son centre était culbuté.

Le général de Castelnau, avec son coup d'œil infallible, avait annoncé que, si l'artillerie « travaillait » comme il l'avait ordonné, il serait possible à nos fantassins d'aller à l'assaut de la première ligne de tranchée allemande « le fusil sur l'épaule ».

Les choses se passèrent à très peu près comme l'avait prévu l'illustre soldat.

Et il y a une leçon à tirer de ce brillant succès : c'est que pour emporter la seconde ligne de tranchées, que rien ne nous autorise à croire moins solide que la première, il faudra employer la même tactique, c'est-à-dire commencer par l'anéantir, par l'écraser par une véritable trombe d'obus de gros calibre, avant d'y lancer l'attaque décisive de l'infanterie.

*

Cette ruée triomphante des fantassins de notre grande vague d'assaut fut le prélude, le « lever de rideau », pourrait-on dire, de la bataille de Champagne. Elle se continua pendant les journées des 24 et 25 septembre.

À partir du 26 commença une seconde phase de la bataille : cette phase avait pour but la conquête des centres de la résistance allemande, centres qui comprenaient des bois organisés défensivement, des fortins, des blockhaus bien armés.

On vit se renouveler là les innombrables et héroïques épisodes des combats locaux ; on vit des prodiges de bravoure, d'endurance, de mépris du danger, accomplis mille fois par nos officiers et nos soldats. Les raconter serait refaire les récits des chapitres précédents ; mais il nous suffira d'indiquer les résultats obtenus pour en faire comprendre l'importance.

En deux jours, nos troupes ont capturé *plus de vingt mille prisonniers*, parmi lesquels on compte au moins *trois cents officiers* ; elles ont pris cinquante-deux canons, un nombre énorme de mitrailleuses et une quantité formidable de munitions et de matériel.

Le 28, elles réalisent de nouveaux progrès, font encore un millier de prisonniers et capturent de nouvelles bouches à feu. Le succès devenait une grande victoire.

Du 28 septembre au 5 octobre se déroula, si l'on peut ainsi s'exprimer, le troisième acte de cette action dramatique et sublime.

Les Allemands, surpris par notre rapide succès, humiliés dans leur massif orgueil de voir notre avance soulignée encore par l'importance des pertes qu'ils avaient subies, firent venir à leur secours de puissants contingents de renfort.

L'importance de ces troupes de soutien se montait à quatre-vingt-treize bataillons nouveaux. Avec l'appui de cette force, ils repoussent d'abord l'offensive d'une de nos unités qui s'était aventurée dans la direction de Somme-Py, où elle avait cru voir qu'une partie des secondes lignes ennemies était abandonnée. Cette offensive inutile s'était, par suite d'une erreur dans l'interprétation des ordres, produite au moment précis où le commandement en chef rédigeait, de son côté, l'ordre d'arrêter le combat.

On est beaucoup frappé par des incidents de ce genre, et l'on est un peu enclin à leur attribuer une importance qu'ils n'ont pas : il faut se dire qu'ils sont inévitables, surtout dans une guerre aussi « immense »

que la guerre actuelle.

Au cours des journées suivantes, les Allemands redoublèrent leurs attaques avec une sauvage énergie. Leurs chefs, peu soucieux de la vie de leurs hommes, n'ont en vue que le résultat cherché : la reprise du terrain perdu. Ils lancent contre nos positions leurs masses d'infanterie en colonnes serrées, espérant que la violence du choc nous enfoncera.

Nos hommes sont impassibles, attendant avec un sang-froid admirable les ordres de leurs officiers. Ceux-ci laissent approcher les Boches jusqu'à vingt mètres ; ils arrivent en vague déferlante. On ne peut trop s'incliner devant la maîtrise de soi-même que devait posséder chacun de nos fantassins, ayant entre les mains un fusil chargé de huit balles, pour ne pas tirer sur un ennemi qui s'approche ainsi.

Mais tout à coup, quand les Allemands ne sont plus qu'à quinze mètres, les officiers jugent le moment opportun pour déclencher le tir :

« Feu à volonté ! »

Alors c'est la rafale. Les lebel, les mitrailleuses unissent leurs détonations dans un crépitement tellement continu, qu'il donne l'impression d'un roulement formidable de tambour. Les vagues allemandes sont arrêtées, fauchées, anéanties. Pas un homme n'en revient. La contre-attaque ennemie se termine en échec sanglant.

Et pourtant ils avaient tout mis en œuvre ; ils avaient, comme l'on dit, « fait feu des quatre pieds. » Ne pouvant réussir avec les armes d'un combat loyal, ils employèrent les armes des lâches. Ils se servirent contre nos soldats de balles *dam-dam* ; ils lancèrent avec leurs gros canons des obus suffocants, dont l'explosion, dégageant des gaz irrespirables, asphyxiait ceux qui se trouvaient au voisinage.

Toute cette chimie de malfaiteurs fut dépensée en pure perte.

Notre artillerie, avec d'« honnêtes » obus, contrebattit efficacement les batteries boches et en réduisit la plus grande partie au silence. Nos

hommes prirent de nouvelles tranchées, de nouveaux boyaux, et, le 6 octobre, ils enlevaient d'assaut le village de Tahure et atteignaient le sommet de la butte de ce nom, qui formait le point d'appui de la seconde ligne ennemie. Dans cette affaire, nous fîmes encore un millier de prisonniers.

*

Cette « bataille de Champagne » se terminait pour nous par une victoire.

Certes, la victoire n'était pas définitive. Nous avions enfoncé la première ligne allemande sur un front de plus de vingt-cinq kilomètres, mais nous n'avions pas pu dépasser la seconde.

Malgré cela, le succès était d'importance considérable.

Il se chiffrait, sur la carte, par un gain de quarante-cinq kilomètres carrés ; et si l'on examine avec attention la nature des positions conquises par nos troupes, on peut constater que leur importance militaire est de beaucoup supérieure à leur étendue même.

Certains des obstacles enlevés par nos soldats, entraînés par leur invincible ardeur, les ont même étonnés après qu'ils les avaient pris.

Nos braves, en effet, avaient multiplié les tours de force ; ils avaient une fois de plus démontré que le mot « impossible » devait être rayé du dictionnaire français.

N'avaient-ils pas, en effet, escaladé sous le feu de l'ennemi les glacis de Vedegrange et bordé les hauteurs de la cuvette de Souain jusqu'au « droit » de la ferme de Navarin ! Au centre, n'avaient-ils pas, en dépit de la canonnade allemande, débouché dans le couloir au nord de Perthes-les-Hurlus, des bois épais du Trou-Bricot, et enlevé les bastions ouest de la courtine du Mesnil ! Et par la droite, enfin, ne s'étaient-ils pas élancés jusqu'à la crête de Maisons-de-Champagne,

et n'avaient-ils pas pris d'assaut, sous la mitraille, les tranchées de la « patte d'oie » de Massiges !

Toutes ces positions étaient très fortes naturellement, très défendues artificiellement, et cependant nos poilus en ont eu raison.

C'était donc bien la « victoire de Champagne », et c'était une victoire à la fois au point de vue de la stratégie et de la tactique : de la stratégie, par l'heureuse combinaison des mouvements d'ensemble qui avait coordonné les efforts individuels des diverses unités dans une action décisive ; de la tactique, par l'utilisation remarquable, faite sur le champ de bataille, de tous les accidents du terrain et de tous les incidents du combat.

Une victoire ne se mesure pas seulement à l'étendue du terrain conquis : elle doit aussi se mesurer à l'importance du butin ramassé, au nombre des prisonniers capturés, au chiffre des pertes de l'ennemi.

Or, le bilan de cette victoire de Champagne se traduit par les chiffres suivants : plus de cent vingt-cinq mille Allemands tués ou blessés ; vingt-cinq mille prisonniers, dont trois cent cinquante officiers ; cent cinquante canons capturés ; une quantité énorme de mitrailleuses et de matériel.

Si l'on compare ce chiffre à ceux des batailles célèbres du premier Empire, on ne peut s'empêcher d'être frappé de leur importance, qui montre bien celle de la victoire. Ainsi, à Iéna, Napoléon fit quinze mille prisonniers ; il en fit douze mille à Austerlitz.

Ce brillant succès provoqua dans toute la France un véritable courant de joie patriotique et raffermi chez tous une confiance inébranlable ; il en fut de même chez nos alliés. L'effet moral de la victoire était encore plus grand que l'effet matériel, pourtant bien important.

L'Allemagne, en effet, grisée par l'apparente immobilité de notre front depuis la Marne et l'Yser, avait fini par se croire bouloignée à

perpétuité dans ses positions, que l'on considérait volontiers, de l'autre côté du Rhin, comme inexpugnables. Les Boches étaient convaincus que toutes nos attaques viendraient mourir au pied du talus de leurs formidables tranchées.

Et voilà que la digue, qui devait arrêter le fleuve de notre attaque, s'écroulait sur une longueur de vingt-six kilomètres ! C'était un dur coup pour l'orgueil allemand ; c'était leur prestige fortement entamé vis-à-vis des puissances neutres,

*

Aussitôt qu'il apprit la nouvelle de la victoire de Champagne, l'empereur de Russie adressa au chef de l'État la dépêche suivante :

« Apprenant la nouvelle du grand succès remporté par la glorieuse armée française, je saisis avec plaisir cette heureuse occasion de vous adresser, Monsieur le Président, ainsi qu'à la vaillante armée, mes félicitations les plus chaleureuses et les vœux très sincères que je forme pour l'avenir et l'immuable prospérité de la France.

« NICOLAS. »

Le président a répondu comme il suit à S. M. l'empereur de Russie :

« Je remercie Votre Majesté des félicitations qu'Elle veut bien adresser à nos armées à l'occasion du beau succès qu'elles viennent de remporter, avec le concours de nos alliés, sur l'ennemi commun. Je prie Votre Majesté de recevoir Elle-même nos plus chaleureux compliments pour la magnifique vaillance dont les troupes russes donnent l'exemple quotidien et qui fait l'admiration du monde entier.

« RAYMOND POINCARÉ. »

*

Le président, dans sa réponse au tsar, disait : « avec le concours de nos alliés. »

C'est qu'en effet, pendant que nos braves remportaient la victoire en Champagne, une autre victoire, également importante, était remportée en Artois par les forces combinées de France et d'Angleterre.

L'armée britannique, commandée par le général Sir Douglas Haig, qui avait succédé au maréchal French, avait exécuté une série d'attaques dans la direction de Lens, attaques qui étaient combinées avec un effort parallèle fait par notre troisième armée.

Cette double action simultanée fut couronnée par un important succès : la prise de Loos et celle de Souchez, les 25 et 26 septembre.

On se souvient des luttes épiques dont la « sucrerie de Souchez » avait été le théâtre vers le commencement de 1915, luttes que nous avons retracées au cours des chapitres précédents. Cette fois, le village lui-même fut arraché aux Allemands et tomba entre nos mains.

Comme notre avance en Champagne, l'avance des troupes britanniques en Artois dut se borner à l'occupation de la première ligne allemande et s'arrêter à la seconde : elle fut enrayée par des contre-attaques violentes au nord-ouest de Lens, à peu près à l'endroit même où le grand Condé, sous le règne de Louis XIV, s'arrêta pour gagner sa célèbre bataille. L'arrivée des puissants renforts allemands sur la crête de Vimy nous empêcha d'y progresser plus loin que les vergers de la Folie et le sud de Thélus, près de la route d'Arras à Lille.

Sur la rive gauche de la rivière qui coule à Souchez et qui se

nomme la Deule supérieure, est bâtie la petite ville de Loos. Les Allemands l'occupaient depuis le début de l'invasion, et, comprenant l'importance de sa position, ils l'avaient mise très fortement en état de défense. La ville était couverte par une série de tranchées creusées au sommet d'une crête allant dans la direction du nord. Elle était de plus protégée par Hulluch et Haisnes, et par une série d'ouvrages très forts dans la direction de l'est, vers Grenay. En face de Grenay était construit un bastion formidable, appelé le « double crossier ». Entre Haisnes et Hulluch, l'ennemi avait établi une très grosse fortification, connue sous le nom de « redoute Hohenzollern ». Enfin, à l'est de Loos, une très importante et très solide redoute, construite au sommet de la colline désignée sous le nom de « cote 70 », tenait sous le feu de son artillerie la route qui va de la Bassée à Lens.

Telle était la position, redoutablement défendue, comme on le voit, que les deux armées française et anglaise avaient la dure mission d'emporter.

*

Le général Sir Douglas Haig utilisa séparément les divers éléments de son armée.

Le 5^e corps était sous les ordres du général Gough : Sir Douglas Haig lui donna l'ordre de marcher tout droit contre le sud de la Bassée.

Le 2^e corps, commandé par le général Rawlinson, fut lancé contre Loos, avec l'espoir qu'il pourrait s'avancer jusqu'à Lens et pousser jusqu'à la pointe nord de la crête de Vimy.

L'armée allemande, très renforcée par l'arrivée de nombreuses troupes de réserve, était sous le commandement direct du kronprinz de Bavière.

La double attaque des deux corps anglais, menée avec un entrain irrésistible, surprit tout d'abord les Allemands, qui ne s'y attendaient pas, tout au moins avec cette violence. Ils commencèrent à battre en retraite, et ils perdirent ainsi la position de Hulluch et la ville de Loos, ainsi que toutes les mines avoisinantes. Les troupes anglaises leur tuèrent plus de quinze mille hommes, capturèrent deux mille huit cents prisonniers non blessés, parmi lesquels il y avait cinquante-trois officiers, et s'emparèrent de dix-huit canons, de trente-deux mitrailleuses et d'un nombreux matériel, composé de munitions de guerre et d'objets d'équipement.

Mais après ce recul, qui avait plutôt ressemblé à une véritable débandade, les Boches se ressaisirent, grâce à l'appui de puissants renforts envoyés en hâte. Toutefois ils ne purent réussir à reprendre les positions qu'ils venaient de perdre ; mais ils arrivèrent à un résultat, c'est de n'en pas perdre davantage.

En même temps que l'armée de Sir Douglas Haig enlevait ainsi la position de Loos, l'armée française sous les ordres du général d'Urbal débuta, comme sa sœur alliée, par un très brillant succès : la prise du village de Souchez.

Souchez est à cheval sur la route d'Arras à Béthune, au pied de l'extrémité est de l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette. Le château de Carleul lui sert en quelque sorte de bastion avancé. Inutile de dire que les Allemands avaient fortifié la position de la belle manière.

Le général d'Urbal commença par ordonner une intense préparation d'artillerie. Nos pièces lourdes furent mises en batterie et inondèrent de leurs terribles obus les positions allemandes, par un bombardement qui se continua cinq jours de suite, jour et nuit, sans interruption.

Cette préparation fut tellement efficace et réglée avec tant de précision que, le jour de l'attaque, nos fantassins purent, d'un seul élan, atteindre le parc du château de Carleul et pénétrer dans le cimetière de Souchez.

Pendant ce temps, une autre colonne d'assaut, dégringolant le long des dernières pentes de Notre-Dame-de-Lorette, atteignait le bois en Hache après une course de vingt minutes.

Nous avons donc bénéficié de l'élan irrésistible de nos troupes, et nous nous étions installés du premier coup dans des positions bien difficiles à conquérir.

Les Allemands, qui avaient évacué leurs défenses, essayèrent de se rattraper en faisant pleuvoir, sur les positions maintenant occupées par nous, un véritable déluge d'obus de tous calibres, tirés par leurs batteries échelonnées sur la route de Lens.

Le combat se poursuivit ainsi pendant toute la nuit du 26 septembre. Au jour, le commandement décida de déborder Souchez à l'est, pendant que le reste du corps d'attaque continuerait sa progression au nord.

Les Allemands, alors, se trouvaient dans une position difficile : ce double mouvement était pour eux une menace très grave, celle d'être coupés. Aussi abandonnèrent-ils Souchez, ainsi que les dernières tranchées du fameux *Labyrinthe*, en y subissant des pertes énormes et en laissant quinze cents nouveaux prisonniers entre nos mains.

Ils ne se consolèrent, d'ailleurs, pas facilement de ce recul forcé : à plusieurs reprises ils contre-attaquèrent violemment Loos et Souchez, jusqu'au 6 et au 8 octobre ; mais ce fut en vain, et leurs tentatives ne réussirent qu'à leur faire perdre à chaque fois un millier d'hommes tués et cent cinquante à deux cents prisonniers.

Ainsi, en même temps que les Anglais triomphaient d'un côté de la plaine de Lens, nous triomphions de l'autre. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, la plaine elle-même nous échappait encore. Nous avions forcé sans coup férir la première ligne de tranchées ennemies, et, comme en Champagne, nous étions arrêtés en face de la seconde.

Il s'en fallut de bien peu, d'ailleurs, que l'armée allemande ne fût

complètement coupée. Cela résulte d'une relation trouvée sur le carnet d'un officier allemand fait prisonnier : « Je trouve les routes encombrées de convois, de voitures, de fourgons. Terrible tableau de retraite : à mon arrivée à Vimy, j'ai trouvé nos tranchées pleines de cadavres. Quelques-uns de mes hommes étaient devenus fous par l'effet de l'artillerie française. Nos pertes en officiers sont épouvantables. C'est un miracle que notre IV^e corps ait pu empêcher nos lignes d'être trouées. Il a fallu faire appel à toutes les réserves... »

Quoi qu'il en soit, la double victoire de nos armées en Artois et en Champagne avait de grands et importants résultats.

D'abord elle faisait subir aux armées ennemies, tant en tués, blessés que prisonniers, une « saignée » de près de deux cent mille hommes et une grosse perte de matériel.

Ensuite, au point de vue moral, c'était un rude coup porté à cette réputation de « supériorité militaire indiscutable » des armées allemandes.

Déjà les échecs sanglants de la Marne et des Flandres étaient venus faire pâlir l'auréole de force « colossale » des armées du kaiser. Voici maintenant que les alliés, prenant l'offensive en deux points du front, font reculer les « invincibles » légions de l'empereur allemand, et que les dites légions sont impuissantes à reprendre la plus petite parcelle du terrain qu'elles ont dû évacuer.

C'était donc un mauvais son de cloche pour la puissance militaire allemande, qui se faisait entendre comme un glas à l'entrée de l'hiver.

Nous allons entendre ce glas s'accroître davantage à la fin de février 1916, et le prestige germanique pâlir encore plus au cours des efforts infructueux qu'ils vont faire pendant plus de dix mois pour essayer de s'emparer de Verdun.

Et ce sera une occasion de relater une défense qui non seulement est la plus belle page de l'histoire de France, mais encore de l'histoire

militaire du monde.

CHAPITRE VIII

VERDUN

La situation de l'Allemagne en 1916. — Les raisons de l'attaque de Verdun. — La violence de l'attaque. — Le général de Castelnau et le général Pétain. — L'attaque sur Douaumont. — Le Mort-Homme et la cote 304. — L'attaque du fort de Vaux. — L'héroïque défense du commandant Raynal. — Les pertes allemandes à Verdun. — La reprise, par nos troupes, de Douaumont et de Vaux.

L'hiver de 1915-1916 s'était passé sans grandes actions sur le front anglo-français : les inévitables duels d'artillerie, des combats aériens, de petites « affaires » locales, suffisaient à remplir les communiqués quotidiens, qui ne contenaient, par conséquent, aucune nouvelle à sensation, susceptible d'émouvoir l'opinion publique.

Or, cette opinion publique, si admirablement calme en France, était loin de présenter la même tranquillité confiante en Allemagne et en Autriche.

On avait dit au peuple allemand, au début de la guerre, que la campagne serait une suite ininterrompue de succès rapides et successifs ; que la France serait vite écrasée, et qu'en six semaines une marche triomphale amènerait à Paris les troupes du kaiser, pour défiler, en présence de celui-ci, sous l'Arc de triomphe, devant les Français vaincus.

Or, non seulement au bout de six semaines on n'était pas « à Paris », mais encore les armées impériales avaient été battues sur la Marne ; puis ce furent les infructueuses tentatives pour atteindre Calais, et la

meurtrière bataille de l'Yser.

Tout cela, malgré les artifices dont l'État-major et le gouvernement allemand enveloppaient les nouvelles, savamment « truquées », fournies à la population d'outre-Rhin, avait fini par jeter dans l'esprit des Boches une atmosphère de doute. La vue des innombrables blessés revenant du front, la liste interminable des morts qui à la fin de janvier 1916 s'élevait (chiffre avoué) à plus de deux millions d'hommes, tout cela transformait peu à peu en inquiétude lancinante le doute qui avait pénétré dans les cerveaux allemands.

Puis, brochant par-dessus tout, était arrivée la « gêne » alimentaire du peuple. Sans aller jusqu'à dire que les Allemands souffraient de la famine, on peut sans crainte affirmer qu'ils subissaient une forte gêne. Le pain, l'affreux pain « K K », leur était parcimonieusement mesuré ; on distribuait dans les villes des « cartes de viande » et des « cartes de beurre » ; puis ce furent des « cartes de sucre », réduisant la ration individuelle à quelques grammes par semaine. Le lait, devenu rare, suffisait à peine à l'alimentation des petits enfants ; la police décréait chaque semaine plusieurs « jours sans viande », et celle-ci atteignait des prix fabuleux.

De plus, le blocus étroit et effectif exercé par les flottes anglo-françaises empêchait tout commerce de l'Allemagne avec l'extérieur, et le cours du « mark », sur les bourses des États neutres, baissait d'une façon plus qu'inquiétante.



Verdun. — Bords de la Meuse.

Il fallait donc provoquer, coûte que coûte, un événement important, un grand succès militaire propre à remonter le moral du peuple allemand, à relever le prestige de la dynastie des Hohenzollern, menacé par la longueur de la guerre, que l'on ne pourrait plus présenter comme victorieuse, propre enfin à éblouir les neutres par l'éclat d'une victoire des armées germaniques.

Ce succès, les Boches l'avaient bien espéré en Russie et en Pologne, où, comme nous le verrons dans un prochain volume, le manque de munitions de nos alliés avait permis une certaine avance allemande ; mais voici que les Russes « faisaient tête » et se retournaient victorieusement contre l'envahisseur, commençant par l'arrêter dans sa marche en avant, et s'apprêtant bientôt à lui faire piteusement rebrousser chemin.

Il fallait donc le chercher ailleurs. Au reste, c'était la France qui était toujours, pour eux, le « principal ennemi » ; c'est la France que

poursuivait leur haine héréditaire. C'est donc sur le front français que les Allemands vont chercher la victoire.

Et pour que cette victoire relève du même coup le prestige de la dynastie impériale, il faut qu'elle soit remportée par l'héritier du trône, par le kronprinz en personne.

Voilà pourquoi, au mois de février 1916, les barbares tentèrent un effort surhumain pour percer le front français. De plus, cet effort devait, dans leur pensée, leur ouvrir la route de Paris, de ce Paris tant convoité. Or, des trois routes de Paris, ils en avaient déjà « raté » deux : celle de l'Oise et celle des Flandres. Il ne leur restait qu'une ressource, celle de tenter de s'ouvrir la plus longue, la route qui passe par Verdun et descend la vallée de la Marne.

C'est pour toutes ces raisons que les troupes du kronprinz se mirent à l'œuvre pour une attaque formidable sur Verdun.

*

Nous ne pouvons certes pas encore retracer, dans tous leurs détails, les événements qui se sont déroulés autour de cette forteresse : la bataille de Charleroi, qui remonte au mois d'août 1914, n'est pas encore entrée dans l'histoire définitive, à plus forte raison celle de Verdun. Cependant, sans en faire la narration complète, il est possible à l'heure actuelle d'esquisser la physionomie générale de cette attaque, la plus formidable qui se soit jamais produite dans les fastes militaires. Et, avant de parler des épisodes qui ont ajouté des pages glorieuses au livre des exploits de l'armée française, il est intéressant de reprendre chronologiquement le cours des événements, afin de mieux mesurer l'ampleur de l'attaque allemande et l'effort *kolossal* (c'est bien le cas, ici, d'employer le qualificatif cher aux Boches) que tenta l'ennemi pour briser notre aile droite.

On s'est demandé si notre commandement n'avait pas été surpris

par l'attaque intensive de Verdun. Nous pouvons hardiment répondre que non.

Depuis longtemps, on avait envisagé une démonstration allemande sur la forteresse comme une des éventualités les plus vraisemblables. Seuls ceux qui ne connaissaient ni les intentions des ennemis, ni la puissance de leurs moyens d'action, oubliaient qu'ils préparaient de terribles attaques et qu'une action formidable allait se produire en un point du front, pour essayer de le percer et de s'élancer, par la trouée ainsi faite, sur la route de la capitale.

Pendant tout le mois de février 1916, les Allemands avaient poussé une série d'offensives locales sur tous les points du front, *excepté sur le secteur de Verdun*. Il y avait là une tactique manifeste destinée à nous donner le change sur le véritable terrain où allait se produire la grande attaque et à nous empêcher d'y concentrer nos réserves. Et, en fait, l'armée du général Pétain, que notre commandement réservait pour l'honneur de faire tête à ce « coup de chien », n'était pas dans la région de Verdun et n'y put être amenée qu'après plusieurs jours.

Cependant plusieurs grands chefs n'avaient pas « coupé » dans la feinte allemande. Ils annonçaient depuis plusieurs semaines que l'ennemi porterait son gros effort sur les rives de la Meuse, et ils appuyaient leurs dires sur les observations des aviateurs, qui avaient signalé de très grosses concentrations de troupes ennemies dans la région au nord de la forteresse, où le kronprinz avait fait venir, non seulement des divisions, mais des corps d'armée nouveaux.

Deux courants d'opinions s'établirent alors dans notre haut État-major. Les uns tenaient pour certain que Verdun serait le point choisi par les Allemands pour faire leur suprême tentative de percer ; les autres persistaient à ne point envisager comme probable cette éventualité.

Notre front, qui s'allongeait alors à la hauteur du bois des Caures, était tenu surtout par des territoriaux et par des troupes africaines, et le

camp retranché de Verdun était, ainsi que ses positions avancées, sous les ordres du général Herr.

Celui-ci réclamait des renforts : on mit alors à sa disposition, éventuellement, mais sans cependant l'acheminer tout de suite sur les lieux, le 20^e corps d'armée, qui était au camp de Mailly.

C'est dans ces conditions que se produisit l'attaque du 21 février. Pendant trente-six heures, on ne parut pas en saisir toute la gravité, et cependant, sous la brutalité du choc des hordes allemande, nous fûmes forcés de nous replier : *nous luttons, en effet, avec trois divisions contre sept corps d'armée !* Ce fut alors que la situation apparut sous son véritable jour.

De plus, aucune voie ferrée nouvelle n'avait été construite dans la région. Depuis que les Allemands étaient à Saint-Mihiel, nous ne possédions qu'un seul chemin de fer pour ravitailler notre place forte. En outre, à la fin de février, la Meuse était en crue, et les ponts, exposés aux projectiles de l'ennemi, pouvaient disparaître d'un instant à l'autre.

Il faut se rappeler la situation géographique de la place. Verdun, bâtie sur la Meuse, se trouve à l'ouest de la chaîne de hauteurs appelée les « Hauts-de-Meuse », chaîne qui domine la plaine de la Woëvre qui s'étend à sa droite.

Les Hauts-de-Meuse portent des ouvrages très fortifiés, qui constituent la défense avancée de Verdun. Sur la rive droite de la Meuse, ce sont les forts de Douaumont et de Vaux, le plus au nord, sur la lisière même des « Hauts » ; puis, en arrière, les forts de Belleville, de Saint-Michel, de Tavanne, de Moulainville et de Belrupt, ces derniers à l'est de la ville. Au sud sont les forts du Rozellier et d'Haudainville.

Sur la rive gauche de la Meuse, au sud de la place, sont les forts de Dugny, de Landrecourt et du Regret ; à l'ouest, ceux des Sartelles, de

la Chaume, de Choisel, et enfin, au nord, ceux de Bourrus, de Marre et de Vacherauville.

*

Dans ces conditions, le bombardement commença le 21 février, à 7 heures 15. Les canons allemands ouvrent le feu et arrosent notre secteur avec des obus de tous calibres, y compris des obus suffocants et des obus « lacrymogènes », c'est-à-dire dont l'explosion dégageait des gaz provoquant les larmes et la fermeture des paupières.

Après une heure de ce terrible « arrosage », toutes nos communications téléphoniques étaient coupées, et les liaisons pour la transmission des ordres devaient se faire par des coureurs.

Nos abris commencent à céder ; aux bois des Caures et de la Ville, des éboulements se sont produits et des groupes de soldats ont été ensevelis sous les décombres.

Notre artillerie répondit aussitôt au bombardement ennemi : elle canonna surtout la forêt de Spincourt, où le nombre des pièces allemandes est tellement formidable, que les aviateurs renoncent à les signaler isolément, disant que c'est un véritable « feu d'artifice ». À 16 heures, le tir allemand atteint son maximum de violence. Six *drachen* (ballons cerfs-volants ou « saucisses ») planent au-dessus des lignes.

Sous cette avalanche d'obus, nos premières lignes furent nivelées ; mais les garnisons se cramponnèrent partout où elles purent. Les Allemands n'arrivent qu'à s'infiltrer dans nos éléments avancés. Les contre-attaques sont vivement organisées, et, quand l'offensive ne réussit pas, la défense reprend, poursuivie avec méthode et opiniâtreté.

Au bois de Haumont, le terrain n'est ainsi cédé que pied à pied. Au

bois des Caures, l'héroïque colonel Driant et ses braves chasseurs à pied reprennent toute la partie sud du bois et s'y établissent.

Du côté de la Woëvre, l'ennemi n'avait pas bougé. Il s'était contenté de bombarder quelques positions avancées et de lancer en plusieurs endroits des obus asphyxiants.

En somme, cette première journée de l'attaque n'avait pas donné à l'armée du kronprinz des gains considérables. Elle avait simplement réussi à prendre pied dans les tranchées de première ligne et parfois, mais au prix de lourdes pertes, dans les tranchées de soutien.

Toutefois ce n'était qu'un prélude. La pression va aller en s'accroissant de plus en plus, d'une façon plus énergique et avec une préparation d'artillerie encore plus terrible.

La tactique allemande, en effet, est peu variée : elle consiste à écraser avec les canons lourds chacun de nos centres de résistance et à créer autour d'eux une zone de mort par des tirs de barrage. Puis, une fois la destruction opérée, on envoie de l'infanterie pour s'assurer des résultats et occuper les positions détruites.

Cette infanterie est précédée de groupes d'éclaireurs, chacun d'une quinzaine d'hommes. Derrière eux marchent les grenadiers et les pionniers, et ensuite la première « vague » d'infanterie. L'artillerie a conquis la place, l'infanterie n'a plus qu'à s'y installer. Voilà le système que les Boches cherchent à mettre en pratique.

De son côté, notre artillerie s'efforce d'isoler les partis ennemis qui s'infiltrèrent partout. Nos garnisons de défense luttent jusqu'à la mort, et nos contre-attaques enrayent à chaque occasion la marche de l'adversaire.

*

Malheureusement, dans la journée du 22, notre retour offensif

échoue au bois de Hautmont. La lutte reprend au bois des Caures, et, grâce à des projections de liquides enflammés, les Allemands parviennent, à Consenvoye, à se glisser jusqu'au fond du ravin.

Du côté de l'Herbebois, ils tiennent la corne nord-est sans pouvoir pénétrer plus loin. Là, nos troupes font des prodiges pour arrêter le flot assaillant, et elles y réussissent. Mais le feu de l'artillerie allemande redouble. Le village de Hautmont est particulièrement éprouvé. Les défenseurs, groupés autour de leur colonel, luttent jusqu'à la dernière minute, et ce n'est qu'à 18 heures que l'ennemi peut s'avancer parmi les ruines. La défense de Hautmont restera parmi les épisodes les plus émouvants de notre histoire militaire.

En fin de journée, nous avons perdu le bois de Ville. Nous travaillons toujours à découvert, les boyaux et les tranchées ayant été détruites. C'est la guerre en rase campagne. L'artillerie tire parfois à moins de cinq cents mètres, semant la mort dans les rangs adverses.

Mais il nous faut céder sous le flot, toujours montant, des corps d'armée qui nous assaillent. Dans la nuit du 22 au 23, nous évacuons Brabant, et le bombardement sur Samogneux est tellement intense, que nous ne pouvons pas y exécuter les contre-attaques préparées.

Plus à l'est, au contraire, notre ligne de résistance a été améliorée. Les Allemands se sont déployés dans le ravin de Hautmont et bombardent les fermes d'Anglemont et de Mormont avec des obus de 305 et de 380. Malgré cette pluie de fer, nos hommes tiennent stoïquement.

Une attaque allemande sur la Wavrille est d'abord repoussée à 6 heures du matin. Un autre mouvement offensif sur l'Herbebois provoque un combat qui dure jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Mais, pendant ce temps, l'ennemi, continuellement renforcé, continue à attaquer la Wavrille et finit par déborder ; ce qui nous oblige, dans la soirée, à battre en retraite.

Dès le soir du 23, Samogneux se trouvait dans une position très critique, et on pouvait considérer le village comme perdu. Notre commandement prend, en conséquence, des dispositions pour mettre en état de défense la côte de Talon et la côte du Poivre. La division chargée de la garde de la rive gauche reçoit aussi ses instructions : elle devra prendre sous le feu de ses canons les forces ennemies de la rive droite. Un régiment d'infanterie se tient à cheval sur la route Vacherauville-Samogneux, s'appuyant à droite sur la cote 344.

C'est sur cette dernière position que les Boches concentrent tout leur effort. Vingt fois ils reviennent à la charge, vingt fois ils sont repoussés. Mais, quand ils reviennent, ils sont toujours plus nombreux, malgré leurs pertes, grâce aux renforts qu'ils reçoivent continuellement. Et, dans la nuit du 24, ils finirent par s'accrocher à la cote 344.

Vers 10 heures, ils dépassent aussi la lisière du bois des Caures ; ils deviennent de plus en plus pressants du côté du bois des Fosses et rassemblent des contingents importants à l'est du bois de Rappe et au nord du bois de la Wavrille.

Deux de nos bataillons marchent alors contre eux ; ils enlèvent une partie du bois, mais le tir continu des mitrailleuses ennemies paralyse leur avance.

À 13 heures et demie, les Allemands font un retour offensif qui les met en possession de la lisière sud du bois de la Wavrille, où nos zouaves et nos tirailleurs étaient accrochés. Ils poussent leur avantage et débordent Beaumont. Le village est disputé pied à pied avant d'être envahi ; mais nos soldats doivent céder sous le nombre. Le bois de la Chaume tombe également entre les mains des Allemands.

À 14 heures et demie, des forces ennemies importantes débouchent entre Louvemont et la cote 347. Toutes nos troupes disponibles font un effort surhumain pour repousser l'envahisseur, qui tente un coup de main sur Ornes. Le village est attaqué de trois côtés à la fois. Malgré

son courage, la garnison, débordée par le nombre des assaillants, est obligée de battre en retraite : elle se retire en bon ordre à la faveur de l'obscurité.

On le voit, la situation devenait grave, car l'ennemi avançait de façon continue.

*

Alors le général de Castelnau vint à Verdun. Possédant, en sa qualité de major-général, les pleins pouvoirs du général en chef, il examina la situation, la jugea d'un coup d'œil infallible et prit immédiatement toutes les décisions nécessaires au salut de la place, dont il confia la défense au général Pétain. Jamais choix ne fut plus heureux.

Le premier acte qui influa d'une façon décisive sur le cours des événements ultérieurs fut l'utilisation des camions automobiles pour le transport intensif des troupes et des munitions, car l'unique chemin de fer qui desservait Verdun était insuffisant et pouvait être coupé par de gros projectiles ennemis. On préleva donc, sur les diverses armées voisines, quatre mille sept cents camions et tracteurs qui, nuit et jour, en chapelet continu, établirent entre Bar-le-Duc et Verdun une communication ininterrompue. C'est grâce à eux que le 20^e corps, amené du camp de Mailly à Bar-le-Duc en chemin de fer, put être transporté en douze heures de Bar-le-Duc à Douaumont. On l'embarquait le 24 février à 19 heures, et le lendemain matin, à 10 heures, il prenait part à la bataille.



Convoi d'autobus sur les routes de Verdun.

Les jours suivants, les mêmes camions ont assuré le transport de l'armée du général Pétain tout entière, et, tout le temps qu'a duré cette bataille gigantesque, ils ont amené sans cesse, au prix des plus grands dangers et grâce à l'héroïsme tranquille de leurs « chauffeurs », les vivres, les munitions, les troupes fraîches ; ils ont ramené les blessés, les évacués, les unités relevées du front. Aussi le général en chef a-t-il pu légitimement citer à l'ordre de l'armée « les automobilistes de Verdun ».

*

C'étaient toujours les mêmes troupes qui, depuis le 21 février, tenaient tête aux Boches en défendant pied à pied chaque position. En dépit des intempéries d'une saison très dure, des sacrifices en hommes et en matériel, elles barraient la route à l'ennemi et continuèrent à la

lui barrer pendant toute la nuit du 24 au 25. Leur mission était de maintenir le front Bras-Douaumont : elles l'ont remplie jusqu'au moment où de nouvelles unités sont venues les relever.

Les divisions qui ont ainsi reçu l'un des chocs les plus formidables de la campagne se sont distinguées au cours de maints combats, et par leur ténacité, elles ont permis aux réserves de retarder l'avance de l'ennemi. Elles ont joué un rôle de couverture, rôle écrasant qui a sans doute contribué à nous conserver Verdun. Leur héroïque activité a permis d'incessantes contre-attaques et a imposé aux Allemands des arrêts qui leur ont enlevé le bénéfice essentiel qu'ils attendaient de leur formidable entreprise contre la place et contre notre front.

Le haut commandement a compris ces immenses services rendus ; il a cité le général Pétain à l'ordre de l'armée, avec ces mots : « A su rétablir une situation particulièrement délicate. » De plus, le général Pétain a remplacé le général de Langle de Cary dans le commandement du groupe d'armées du centre dont fait partie l'armée de Verdun.

Au moment où l'ennemi commença son offensive, nous ne pouvions engager davantage de monde ; c'eût été, en effet, une lourde faute que d'aller trop vite. La principale vertu d'une offensive est de laisser jusqu'au dernier moment l'adversaire dans le doute sur le véritable point de l'attaque et sur les moyens qu'il déploiera réellement dans la mêlée.

Les Allemands auraient pu ne faire qu'une feinte sur Verdun et attaquer en masse Nancy, Amiens ou Calais. Notre devoir était de maintenir partout une juste balance de nos forces. Si nous avions trop tôt présenté la parade à Verdun, l'ennemi aurait pu réussir son coup principal sur tout autre point.

La difficulté, pour le commandement, est dans la maîtrise de ses nerfs, dans une appréciation raisonnée du choc à subir et de la riposte à y donner.

Or il importe de ne pas riposter à vide, quand il s'agit de mouvoir les masses colossales d'hommes qu'exige la guerre actuelle. Il faut éviter de les faire marcher pour rien.

L'assaillant, dans ces conjonctures, profite toujours, au début, de deux ou trois jours d'une supériorité relative. S'il ne sait pas l'exploiter à fond, son effort est vain.

La défense alors est sûre de sa décision. L'afflux des réserves va lui permettre de rétablir la situation, et cela d'autant plus aisément que la résistance des troupes aura été plus énergique pendant les premiers jours. C'est ce qui s'est produit à Verdun.

*

La nuit du 24 au 25 février marque la fin de l'avance rapide des Allemands. Les divisions qui se battaient héroïquement depuis le 21 devaient être relevées. L'ennemi, croyant toucher à la victoire, multipliait les attaques avec des bataillons de troupes fraîches, puisait à foison dans ses réserves de projectiles, et, pour remonter le moral de ses hommes, annonçait par ordre du jour que « Verdun serait la dernière grande bataille » !

Il pensait ainsi franchir rapidement les hauteurs de Douaumont et de Froide-Terre, et nous porter le dernier coup à Verdun, « dans un élan irrésistible. »

C'est à ce moment que notre haut commandement amena au combat les unités nouvelles qui devaient opérer le rétablissement nécessaire.

Il faisait un froid rigoureux. Des tourmentes de neige gênaient nos mouvements. L'artillerie allemande, par ses tirs de barrage, s'efforçait d'empêcher la progression de nos renforts.

Mais nos soldats, comprenant la gravité exceptionnelle de la situation, marchaient avec une patriotique ardeur et ne connaissaient

aucun obstacle. Leur mission était nette : avancer vers le nord, former un barrage sur la ligne Bezonvaux-Louvemont, et donner ainsi aux réserves le temps d'intervenir, avec toute l'intensité nécessaire, sur la rive droite de la Meuse.

L'arrivée immédiate de deux brigades permit tout d'abord, dans la nuit du 25 au 26, de refouler l'adversaire. Mais, dans la matinée, les Boches débouchèrent en masse de Samogneux, tandis que d'autres éléments attaquaient la « côte du Poivre ».

Arrêtés à plusieurs reprises par notre infanterie et notre artillerie, ils parvinrent à pénétrer dans Louve-mont vers 15 heures, après avoir anéanti le village.

Plus à droite, en avant de Douaumont, où se déroulait l'action principale, la situation se précisait peu à peu. On avait pu croire, vers 17 heures, que le village allait être complètement cerné. Mais une contre-attaque des tirailleurs au nord et une vigoureuse manœuvre des zouaves le dégagèrent. En fin de journée, nous entourions aux deux tiers la masse dominante du fort.

Mais, au cours de l'après-midi, un parti de Brandebourgeois avait réussi, par surprise, à pénétrer dans le fort ; l'attaque brusquée, tentée par nous, le lendemain, pour le reprendre, échoua.

De leur côté, les Allemands s'efforcèrent d'ébranler notre nouvelle ligne par des chocs répétés à l'ouest et à l'est de Douaumont. Leur seul gain fut de prendre pied dans l'ouvrage d'Hardaumont. Et, pourtant, jamais préparations d'artillerie ne furent aussi formidables ! Nos troupes de réserve, aussi bien que nos troupes de première ligne, reçurent cet arrosage avec un stoïcisme inégalable. Chaque poilu, quelle que fût la tâche à laquelle il était attelé, restait impassible sous l'avalanche de mitraille.

Dans la journée du 27, l'attaque du village de Douaumont reprit avec une violence nouvelle et des moyens matériels encore plus

puissants.

Nos fantassins reçurent sans faiblir, et l'avalanche des projectiles, et la ruée des Allemands. Ils chargèrent à la baïonnette : c'était le moyen d'assurer leur supériorité.

La redoute à l'ouest du fort de Douaumont passa un moment aux mains des Boches : elle fut reprise de haute lutte, et les Allemands durent s'en retirer en abandonnant sur le terrain du combat des monceaux de cadavres.

L'ennemi réattaqua ensuite Douaumont. Comme la veille, les assaillants furent rejetés, et, comme la veille, les corps à corps témoignèrent de la maîtrise des baïonnettes françaises.

Nouvel essor de l'ennemi : des troupes fraîches, lancées à l'assaut, sont fauchées par nos fusils et nos mitrailleuses avant d'avoir pu aborder nos lignes.

Malgré ses pertes énormes, l'ennemi ne se tenait pas encore pour battu, et, après une accalmie relative qui dura deux jours, le bombardement de Douaumont reprit de plus belle. De 10 à 15 heures, le malheureux village fut couvert d'une telle quantité d'obus, que les soldats boches crurent bien que cette fois, le chemin leur était frayé.

Ils s'élancèrent à l'assaut, coiffés de casques français pour avancer plus sûrement. Cette ruse, « cousue de fil blanc, » fut bien vite découverte. Les mitrailleuses entrèrent en danse, les fusils Lebel crépitèrent, et les vagues ennemies vinrent mourir les unes sur les autres.

Les Allemands demandèrent alors à leurs canons de bombarder Douaumont une fois de plus. Le bombardement fut tel, que le village resta aux mains de l'ennemi, qui ne réussit pas à en déboucher. Nous tenions, à moins de cinquante mètres, la lisière de Douaumont sous le feu de nos fusils.

Le 3 mars, nos canons bombardèrent à leur tour : Douaumont n'était

plus qu'un amas, non de ruines, mais de cailloux, au milieu desquels gisaient de nombreux cadavres. Notre artillerie ayant suffisamment « travaillé », nos fantassins s'élancèrent à la nuit et reprirent le village. Au jour, le 4 mars, les Allemands, à l'aide de nombreux renforts, exécutèrent un puissant retour offensif, et Douaumont tomba de nouveau entre leurs mains.

*

Les violents efforts de l'ennemi sur la rive droite de la Meuse n'avaient donc pas réussi à pratiquer, dans nos lignes, la brèche par laquelle ils comptaient arriver à Verdun. Les unités allemandes engagées, et-surtout le 3^e corps, durent être ramenées à l'arrière pour être reconstituées avec d'importants renforts venus des dépôts de l'intérieur et constitués, pour une bonne moitié, de recrues de la classe 1916.

Le vaniteux et sanguinaire kronprinz essayait, par tous les moyens, de remonter le moral de ses hommes, déprimés par la non-réussite de cette attaque, que l'on affirmait, au début, devoir être « foudroyante ». Aussi, dans un ordre du jour qu'il adressa à ses troupes le 4 mars, leur prescrivait-il de mettre à profit la période de repos relatif où elles se trouvaient pour se préparer à un nouvel effort « qui permettrait d'enlever Verdun, *cœur de la France* ».

Mais, avant de tenter cet effort suprême, le commandement allemand crut indispensable de posséder d'abord les positions du Mort-Homme et de Cumières, sur la rive gauche de la Meuse, positions d'où l'artillerie française prenait à revers les attaques qu'il projetait sur la rive droite.

Dans la journée du 6 mars, l'ennemi entreprit donc le bombardement général de toutes nos positions, depuis la Meuse jusqu'à Béthincourt.

Il déploya, dans cette action d'artillerie, les mêmes moyens qui lui avaient servi lors des attaques précédentes : écrasement systématique des centres de résistance par un ouragan d'obus de gros calibre ; destruction de nos ouvrages avancés, arrosage des voies de communication. Forges, son premier objectif, fut couvert de projectiles pendant plus de douze heures avant d'être assailli par la ruée des vagues de l'infanterie.

Situé dans un bas-fond, difficilement battu par les feux de nos canons, le ruisseau de Forges fut franchi par l'ennemi, qui commença à gravir les pentes nord de la côte de l'Oie.

Mais, quand les fantassins allemands abordèrent le grand mouvement de terrain qui va de Cumières à la côte de l'Oie, notre résistance s'accrut.

Pour donner l'assaut de la cote 625, au cours de la journée du 7 mars, ils n'employèrent pas moins d'une division, qui, après des pertes effrayantes, atteignit enfin son but.

La ligne française, partant du haut de la côte de l'Oie, fut portée devant le bois des Corbeaux. Le lendemain 7, les canons allemands concentraient leur tir sur ce bois, où leur infanterie pénétra.

Dès lors s'engagea une lutte opiniâtre pour la possession de ce boqueteau. Tout d'abord nous eûmes l'avantage ; tandis qu'une attaque allemande échouait sur Béthincourt, une autre attaque vigoureuse nous restituait une partie du bois des Corbeaux.

L'ennemi essaya de réagir, mais sans succès : plusieurs sections qui cherchaient à reconquérir le terrain perdu furent anéanties par notre feu, et, dans la journée du 8, nous pûmes ainsi rentrer en possession de la presque totalité du bois.

Mais, une fois de plus, les Boches usèrent de leurs formidables renforts. Des effectifs qu'on peut évaluer à trois régiments reçurent l'ordre d'enlever le bois des Corbeaux *à tout prix*.

Aux premiers coups de canon qui annoncèrent l'attaque, le colonel et les chefs de bataillon du régiment qui défendait le bois furent tués ou blessés : cette perte désorganisa la défense. Les troupes n'en firent pas moins héroïquement leur devoir, et, si elles durent céder ce qu'elles avaient, la veille, si brillamment reconquis, du moins empêchèrent-elles l'ennemi de dépasser les lisières, de sorte que le Mort-Homme demeura intact.

Le 14 mars, au matin, les Allemands mirent tout en œuvre pour nous arracher Béthincourt, le Mort-Homme et Cumières. À partir de 10 heures 20, leur artillerie travailla toute cette région, des bois Bourrus à Cumières : ils tiraient jusqu'à *cent vingt obus par minute* !

Nos batteries, qui avaient repéré les rassemblements ennemis au nord du bois des Corbeaux, ne restaient pas muettes et répliquaient de toutes leurs bouches à feu.

Vers 15 heures, l'infanterie ennemie se mit en mouvement. Elle suivait immédiatement la marche du barrage d'artillerie qui la protégeait en la précédant.

Elle put ainsi atteindre notre première ligne, où beaucoup de nos hommes étaient asphyxiés et à demi enterrés. Ils n'avaient plus le moyen de s'opposer à la reprise de la cote 265, qui tomba aux mains des Boches. Mais la cote 295 resta à nous.

Au cours de la nuit, nos contre-attaques nous firent même dépasser ce sommet. Cette opération locale, ainsi que plusieurs autres rectifications de front, furent l'occasion de magnifiques prouesses qu'accomplirent nos fantassins et nos zouaves.

Par une série de coups de main et de travaux bien menés, notre position fut sensiblement améliorée. Aussi, quand, le 16 et le 17 mars, l'ennemi, après de copieux bombardements, renouvela sa tentative contre la cote 295, fut-il repoussé d'une manière écrasante.

Pendant ces deux journées, notre artillerie lourde et nos 75, par leur

tir combiné d'une très grande efficacité, secondèrent fort heureusement la tâche de nos braves poilus.

Une accalmie momentanée se produisit alors dans ce secteur.

L'ennemi, qui avait dépensé tant de forces, avait besoin de se refaire avec d'autres réserves. Et tous ses sacrifices ne lui avaient servi à rien : le Mort-Homme nous restait.

*

Les Allemands cependant, tout en faisant, comme nous venons de le voir, de gros efforts sur la rive gauche de la Meuse, ne renonçaient pas à leurs projets sur la rive droite.

Après s'être reconstitués, ils allaient chercher, par une pression sur notre aile droite, à se rapprocher encore de Verdun ; de Verdun, « cœur de la France, » suivant le mot de l'inimitable kronprinz à ses soldats.

Du 8 au 10 mars, la bataille reprit, aussi acharnée, entre Douaumont et le fort de Vaux. Et, de nouveau, l'ennemi prononça un effort considérable.

Le 8 mars, alors que nous attaquions le bois des Corbeaux, il menait l'offensive sur nos lignes à l'est du fort de Douaumont. Cette offensive se développait avec rapidité jusqu'aux bords du promontoire sur le sommet duquel est bâti le fort de Vaux.

Son attaque lui permit d'entrer un instant dans le village de Vaux ; mais une brillante charge à la baïonnette nous y fit rentrer sans délai. Seul un pâté de maisons situé à l'est de l'église demeura, malgré des luttes acharnées, dans les mains des Boches.

Pendant toute cette affaire, aucun assaut n'avait été tenté sur le fort de Vaux.

Aussi la stupéfaction de nos généraux ne fut pas peu de chose, quand, en lisant le communiqué allemand du 9, ils y virent annoncé que « les régiments de réserve de Posen, n^{os} 6 et 10, sous l'impulsion du général d'infanterie Von Gaeretzky-Cornitz, avaient emporté d'assaut le fort *cuirassé* de Vaux et de nombreuses fortifications voisines » !

C'est le mensonge éhonté des Allemands, pratiqué avec cynisme une fois de plus.

À l'heure même (14 heures), où paraissait ce radiotélégramme, un de nos officiers d'état-major entrant dans le fort de Vaux, constatait qu'il n'avait pas été attaqué et que la garnison y était parfaitement calme, malgré la violence du bombardement.

Pour expliquer ce mensonge par la suite, les dépêches officielles allemandes durent déclarer « que les Français avaient repris ce fort, dont, en réalité, ils n'avaient pas bougé.

Ce ne fut qu'après la publication de ce faux document que l'ennemi lança ses colonnes serrées contre les pentes mêmes que couronne le fort de Vaux.

Nos troupes en firent un terrible carnage, et, devant le réseau de fils de fer barbelés, les cadavres s'entassaient en véritables collines. D'ailleurs, les engagements ne furent pas plus heureux pour les assaillants sur le reste de la ligne Vaux-Douaumont.

Partout les combats acharnés qui s'y livrèrent tournèrent en notre faveur.

Devant le village comme devant le fort de Vaux, où les Allemands revenaient sans cesse à la charge, nous les repoussâmes sans laisser ébranler nos positions. En vain les renforts succédaient aux renforts : ils venaient s'arrêter devant le courage de nos soldats.

Les hécatombes de cadavres allemands montrent combien notre

résistance fut héroïque.

L'ennemi poursuivit ses attaques en masse jusqu'au 11, sans avoir acquis un résultat en rapport avec le nombre des vies humaines qu'il avait sacrifiées.

Les déclarations des prisonniers prouvent que les journées de Vaux furent, pour les Allemands, au nombre des plus meurtrières de toute la campagne. Aussi bien durent-ils faire appel à des unités fraîches : les vides causés dans leurs rangs atteignaient soixante pour cent des effectifs !

Ce ne fut guère que le 16 mars que les opérations reprirent sur la rive droite de la Meuse.

Des bataillons reposés furent lancés à l'assaut, précédés par des milliers et des milliers d'obus. Le village et le fort de Vaux, après cette forte action d'artillerie, paraissaient, aux yeux des généraux allemands, des objectifs faciles à enlever de vive force. Mais ils durent déchanter.

Cinq attaques, préparées par ces bombardements effroyables, se succédèrent sans résultats. Dans un terrain défoncé par les explosions, nos soldats réussirent, à force de courage, à se maintenir en dépit de tout, et par cinq fois ils brisèrent net la ruée allemande.

Le 18, les mêmes tentatives se renouvelèrent : on compta six attaques. Certains corps ennemis tentèrent de démoraliser nos troupes en projetant sur elles des jets de liquides enflammés ; mais rien ne pouvait intimider nos poilus, qui restèrent maîtres de la situation.

En présence de leurs pertes, les Allemands durent s'arrêter de nouveau pour réorganiser leurs régiments décimés, et un calme relatif succéda, dans ce secteur, aux terribles journées qui venaient de s'y écouler et qui avaient marqué l'insuccès général des tentatives ennemies.

Pendant que nous supportions, sur notre centre, ces assauts répétés,

notre commandement avait volontairement ramené, dans la nuit du 24 au 25 février, notre ligne de Woëvre au pied des Hauts-de-Meuse. Les forces allemandes, contrairement à un de leurs mensonges lancés une fois de plus, n'eurent à livrer aucun combat : elles ne s'aperçurent, d'ailleurs, de notre repli que dix-huit heures après qu'il eut été effectué.

*

Mais l'accalmie qui se manifesta ne devait pas être de longue durée. Il fallait, en effet, aux Allemands des avantages plus sérieux que ceux qu'ils avaient obtenus jusqu'ici. Ils voulaient s'emparer du fort de Vaux, enlever le Mort-Homme et la cote 304.

Pour enlever ces positions, il fallait conquérir d'abord le saillant que formait, de Béthincourt à Malancourt, la première ligne des tranchées françaises.

Ce fut une division « fraîche », la 11^e division bavaroise, qui fut chargée d'exécuter ce programme.

Le 20 mars, à 7 heures du matin, un bombardement violent se déclencha sur la région de Malancourt et la forêt de la Hesse. Jusqu'à la fin de la matinée, les explosions se suivirent d'une façon continue, donnant l'impression d'un roulement de tonnerre.

Vers 11 heures, le feu redoubla de fureur ; la corne sud-est du bois de Malancourt fut littéralement pilée par les obus de gros calibre. Des barrages de 150 et de 210 s'abattent dans les ravins avoisinants, barrages auxquels notre artillerie riposte aussitôt.

À tous ces symptômes, on pouvait affirmer que l'attaque était proche.

À 12 heures 30, nos aviateurs signalaient la descente, de Montfaucon vers les bois, d'un premier bataillon ennemi. En colonnes

nombreuses, les Bava­rois se dirigent, à travers champs, vers nos positions. Dans la forêt de Montfaucon, c'est un véritable grouillement de fantassins boches, sur lesquels tombent en plein nos obus.

Un peu avant 15 heures, le fracas des explosions de mines domine la canonnade ; les obus suffo­cants répandent à profusion leurs gaz délétères, et enfin, à 15 heures, l'infanterie allemande, précédée de ses grenadiers et de ses lanceurs de flammes, sort de ses tranchées.

Malgré notre organisation défensive, très solide pourtant, cette attaque parvint à prendre pied dans la partie est du bois de Malancourt et progressa jusqu'à la corne sud-est de ce bois, dénommée bois d'Avocourt.

Une contre-attaque fut aussitôt ordonnée. Avec un élan magnifique, elle partit dans la nuit ; mais elle se heurta aux inextricables réseaux de fils de fer des Boches. Essayer de pousser plus loin était inutile : le commandement résolut d'attendre.

Le lendemain, 21 mars, l'artillerie allemande reprit ses tirs de préparation. Toute la journée, le feu roulant se poursuivit sans arrêt. À 18 heures, l'attaque fut déclenchée et se rua sur nos tranchées. Mais la résistance est tenace. On se bat jusqu'au bout, et on ne recule que quand on se sent absolu­ment menacé d'être pris.

Dans un élément de tranchée, trente défenseurs et deux mitrailleurs demeurent seuls pour résister au flot des assaillants. Longtemps ils tiennent l'ennemi en échec, tuant tout ce qu'ils peuvent tuer ; et quand ils se replient, c'est pour ne pas tomber vivants entre les mains des Boches, car ils savent bien que pour nos soldats, être prisonnier en Allemagne, c'est la perspective d'avoir à endurer des tortures cent fois pires que la mort.

Le courage de ces valeureux soldats a sa récompense : en dépit de tous leurs efforts, les Allemands n'ont atteint qu'un point avancé de notre position. Partout ailleurs ils ont piteusement échoué, et avec des

pertes terribles.

Mais l'état-major ennemi ne sait pas renoncer à réduire le saillant des lignes françaises, que la possession du bois de Malancourt lui permet d'encercler davantage. Aussi de nouvelles actions limitées, mais acharnées, vont-elles s'engager.

*

Cinq jours se passent en bombardements ininterrompus. Suivant leur tactique ordinaire, les Allemands veulent que leur infanterie, en abordant nos ouvrages, trouve un terrain déblayé de combattants. Aussi, le 28 au matin, toute l'artillerie qu'ils ont massée sur la rive gauche ravage le terrain par les explosions de ses énormes obus.

À 17 heures, l'infanterie se découvre, débouchant en vagues successives du mamelon d'Haucourt ; mais c'est pour tomber sous le feu de nos troupes.

Surprises, décimées par les mitrailleuses, elles s'arrêtent, tourbillonnent, refluent en désordre vers le nord et finissent par disparaître de ce côté.

Encore une fois, les Allemands ont manqué leur objectif et nous ont permis de faire une riposte.

Le 29 mars, à 4 heures 30 du matin, notre artillerie fit une vigoureuse préparation, au moins égale à celle des Boches. Après quoi, quatre bataillons d'infanterie, accompagnés par des sapeurs du génie, s'élancèrent vers le bois d'Avocourt. En quelques minutes les débris des réseaux de fils de fer sont dépassés, et les vagues d'assaut s'engouffrent sous bois : c'est le combat corps à corps, si recherché par nos fantassins, qui y peuvent manifester leur maîtrise.

L'ennemi cède et recule. Un capitaine et une soixantaine de prisonniers valides restent aux mains de nos soldats, qui s'emparent

encore de huit mitrailleuses et d'un stock important de munitions. Bref, à 8 heures du matin, nous tenions la totalité du bois d'Avocourt, et nos hommes, victorieux, s'organisaient sur la position conquise.

Au premier moment, l'ennemi, saisi par la soudaineté et l'irrésistible violence de cette attaque, ne réagit pas ; mais ce répit devait être de courte durée.

À 9 heures et demie, l'infanterie allemande attaque à la grenade et s'acharne sur la face ouest. Chaque ligne de ses grenadiers est abattue par nos feux ; mais aussitôt une autre la remplace. C'est en vain. Sur quelques points, les Boches arrivent au corps à corps ; mais c'est pour leur perte. À 2 heures de l'après-midi, ils sont maîtrisés. D'innombrables cadavres attestent leur effort et le prix qu'il leur a coûté.

*

Le 30 mars, c'est sur la région de Malancourt que l'ennemi porte ses coups. Après une lutte acharnée entamée dans l'après-midi, il réussit à s'emparer du village et de deux ouvrages de flanquement. Le 31, la hauteur 295, attaquée avec furie, résiste à tous les assauts. Les Allemands, parvenus un instant jusqu'à notre première ligne, en sont vite chassés, et l'ensemble du saillant tient toujours énergiquement.

Mais l'adversaire va s'obstiner contre une position aussi facile à attaquer qu'elle était difficile à défendre. Dans ces conditions, convenait-il de pousser plus loin notre résistance sur cette ligne ? Le général Pétain ne le pensa pas.

Il donna donc l'ordre d'évacuer dans la nuit la rive gauche du ruisseau de Forges, Béthincourt excepté, et de reporter sur la rive sud toute l'organisation de la résistance. Ainsi l'ennemi trouva devant lui, pour gêner sa progression ultérieure, un obstacle très difficile : les fonds fangeux du ruisseau de Forges, tout hérissés de fils de fer.

L'opération du repli fut si bien menée, que les Boches ne découvrirent rien du mouvement. Le 2 avril, après une préparation d'artillerie intense, leur infanterie s'avança sur un terrain où elle eut la surprise de ne rencontrer aucun Français, et, comme elle s'installait dans sa facile conquête, notre artillerie ouvrit sur elle un feu extrêmement meurtrier.

Le 4 avril, après quarante-huit heures de calme relatif, l'ennemi revient à l'attaque de Haucourt-Béthincourt. Son premier assaut échoue complètement sous notre feu ; mais le lendemain 5 avril, en même temps que nos troupes amélioraient leurs positions à Avocourt, les Boches se ruèrent à nouveau contre les deux villages. Devant Béthincourt, ils sèment leurs cadavres par centaines ; mais ils réussirent à pénétrer dans Haucourt.

On juge alors le moment venu d'évacuer Béthincourt, dont la situation est trop avancée. L'opération fut exécutée avec méthode et sans pression de l'ennemi.

Les Allemands avaient donc réussi à réduire le saillant de notre front sur la rive, gauche ; mais ils avaient dû y employer vingt jours de combats, au cours desquels ils ont perdu jusqu'à soixante pour cent des effectifs qu'ils y avaient engagés. Le saillant une fois réduit, ils n'ont accompli que la première partie de leur programme.

La suite commença, plus redoutable encore pour eux. Le 9 avril, sur tout le front, ils vont entamer une action formidable, ils vont livrer une grande bataille, et cette bataille sera un nouvel échec de leur offensive violente.

*

La lutte, sur la rive droite de la Meuse, reprit le 30 mars, avec une nouvelle vigueur. De violentes tentatives contre nos tranchées aux abords de Douaumont, tentatives qu'appuient des gaz asphyxiants et

des jets enflammés, restent sans effet.

Mais pendant quelques jours la bataille va se rallumer aux environs de Vaux. Depuis le 18 mars, les Allemands, suffisamment « échaudés » dans cette région où nous leur avons infligé des pertes terribles, n'avaient rien tenté de ce côté.

Le 31 mars, ils reprirent la partie, engageant à la fois deux actions extrêmement puissantes : l'une au nord-ouest de l'étang de Vaux, l'autre sur le chemin de Vaux à Souville. L'une fut facilement repoussée, mais l'autre réussit à progresser.

Après un bombardement formidable et une avalanche d'obus suffocants, les vagues de l'infanterie ennemie vinrent battre nos positions. La première reflue rapidement vers ses tranchées ; la seconde s'installe un peu plus avant, et la troisième, précédée de lanceurs de flammes, parvient à nous faire reculer. En même temps une pluie de fer s'abat derrière nos lignes d'avant, mettant un rideau infranchissable entre nos troupes de contre-attaque et celles qui subissaient la violence du choc. Tous les chemins sont défoncés par les obus : il faut donc attendre.

Mais le commandement a pris immédiatement les dispositions pour arrêter l'assaillant et le rejeter dans sa ligne. Dans la nuit du 1^{er} au 2 avril, chacun est à son poste, et la même volonté d'arrêter l'ennemi anime officiers et soldats.

Le 2 avril, au petit jour, deux compagnies de chasseurs à pied enlèvent en quelques instants les deux lignes de tranchées qui nous ont été prises au nord de Vaux. Attaquées par une colonne allemande, elles parviennent à l'arrêter ; mais elles n'ont plus le temps d'accomplir leur mission primitive : il faut donc les faire revenir en arrière.

Il est 6 heures du matin. Le bombardement continue, plus terrible que jamais. Qu'on imagine la force d'âme nécessaire aux héros qui se

cramponnent à cette zone de mort, sans cesse battue par des projectiles monstres, inondée de vapeurs empoisonnées !

Et cependant, malgré l'horreur de cette situation, pas un courage ne fléchit, pas une défaillance n'est manifestée. Chacun accomplit noblement son devoir.

Vers midi, le bombardement augmente encore, si possible : la succession des éclatements des obus et des coups de canon ne forme plus qu'un grondement continu. Enfin, après huit heures de ce déluge de fer et de feu, l'attaque se déclenche sur un front de trois kilomètres.

Elle est menée par près de cinq régiments, qui s'avancent en colonnes serrées. La résistance de nos troupes tient du prodige ; mais elles doivent céder sous le nombre. L'infanterie allemande profite de son avance pour se diriger vers Fleury ; mais elle est sans aucun succès sur le fort de Vaux. D'ailleurs, après l'attaque, la riposte ne va pas tarder.

De nouvelles troupes sont là, prêtes à attaquer les Boches : c'est un régiment dont le colonel s'est illustré dans nos guerres coloniales. À 6 heures du matin, il s'élance, repoussant les Allemands, qui doivent se replier vers Douaumont en longeant le ravin de la Caillette.

Dans le secteur de Vaux, nous sommes rentrés dans la partie ouest du village. Malgré de lourdes pertes, nos hommes ont fait leur devoir et conjuré le péril.

Le lendemain, nos progrès continuent. L'ennemi tente un retour offensif, aussitôt brisé. Le 5, après une forte préparation d'artillerie, notre progression s'affirme encore.

Cependant, le 6 avril, dès le matin les Allemands nous inondent de gros obus. Une attaque se prépare, et l'on voit, dans les tranchées boches, luire les baïonnettes de leurs fantassins.

Mais nos tirs de barrage entrent en action : les Allemands, sortis de leurs tranchées, sont aussitôt fauchés par le feu de nos canons et sont

anéantis.

Le 8, nous repoussons une attaque à la grenade au nord du fort de Vaux, et dans la nuit du 8 au 9, poussant nos avantages dans la région de Douaumont, nous y occupons deux tranchées.

Ainsi, le 9 avril, nous sommes revenus, sur le front de l'attaque allemande du 31 mars, à nos positions principales : notre ligne était donc rétablie. Aussi le général Pétain adressa-t-il à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du kronprinz ont été partout brisés ; fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la deuxième armée, ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous !

« Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier.

« Courage !... *on les aura !* »

*

Pendant le courant d'avril, les combats locaux continuèrent ; mais la fin du mois fut marquée par une attaque magnifique de nos troupes pour reprendre le fort de Douaumont, qui, on l'a vu, était occupé par un détachement de Brandebourgeois.

Le 21 avril, le général Mangin adressait à ses troupes un ordre du jour ainsi conçu :

« . Soldats de la 5^e division,

« Vous allez reformer vos rangs éclaircis. Beaucoup d'entre vous iront porter au sein de leur famille l'ardeur guerrière et la soif de vengeance qui les animent.

« Mais il n'est point de repos pour les Français tant que le sauvage ennemi foule le sol sacré de la patrie. Point de paix pour le monde tant que le militarisme prussien n'est pas abattu.

« Donc, vous vous préparerez à de nouveaux combats où vous apporterez la certitude absolue de votre supériorité sur cet ennemi que vous avez vu si souvent s'enfuir ou lever les bras devant vos baïonnettes et vos grenades.

« Vous en êtes sûrs maintenant : tout Allemand qui pénètre dans une tranchée de la 5^e division est mort ou prisonnier. Toute position attaquée par la 5^e division est une position prise. Vous marchez sous l'aile de la victoire. »

Quatre semaines se passèrent. Le 22 mai, la 5^e division d'infanterie se montrait digne de ses glorieuses traditions et de son chef éminent : elle enlevait, après une puissante préparation d'artillerie, trois lignes de tranchées allemandes, emportait la majeure partie du fort de Douaumont et se maintenait dans sa conquête.

Le 22 mai au matin, un peu avant 8 heures, une escadrille de nos avions partait vers les lignes ennemies : quelques instants après, six ballons captifs allemands faisaient explosion, privant ainsi l'artillerie allemande de ses meilleurs moyens d'observation.

L'heure de l'assaut approche : tous les hommes en savent le prix.

Ces braves ont combattu à Neuville-Saint-Waast ; ils ont participé à l'offensive de Champagne, ils ont donc pu juger les adversaires qu'ils allaient trouver en face d'eux.

Leur tâche est minutieusement répartie : le centre doit enlever le

gros morceau, les ruines du fort. La droite et la gauche tenteront d'encercler l'ennemi.

À 11 heures 50, tous s'élancent : malgré les chutes mortelles de beaucoup d'entre eux, ils avancent toujours, aussi impétueux dans leur élan sublime. À midi, l'avion de commandement signale qu'une flamme de bengale brûle sur le fort de Douaumont : le 129^e de ligne a mis tout juste onze minutes pour emporter trois lignes de tranchées et atteindre son objectif.

Sur la gauche, toutes les tranchées allemandes à l'ouest du fort jusqu'à la route de Fleury sont tombées en notre pouvoir, et le 36^e de ligne a rempli sa mission.

En même temps, des détachements d'infanterie et du génie ont pénétré dans l'enceinte et couvrent les opérations des sapeurs chargés de détruire les organes de flanquement. Les flammes de bengale continuent à brûler, attestant notre progression.

Compte rendu est fait au commandant de la 10^e brigade que l'encercllement s'opère dans d'excellentes conditions. Les angles sont atteints, on y installe des mitrailleuses.

Mais, à l'est du fort, le 74^e de ligne s'est heurté à de grosses difficultés. Sa gauche a avancé rapidement, tandis que sa droite a été soumise à des feux terribles. Cependant nous tenons plus des deux tiers du fort ; seul, l'angle nord-est demeure au pouvoir des Allemands. Ainsi, cette attaque brillante nous avait presque restitué le fort de Douaumont. Mais, malheureusement, quelques jours après, le fort retombait entre les mains de l'ennemi.

*

Tout en attaquant avec rage nos positions de la rive droite de la Meuse, dont la résistance démontrait hautement le rôle nécessaire, les

Allemands ne restaient pas inactifs sur la rive gauche. Le 3 mai, ils commencèrent leur grand effort sur nos positions de ce côté, c'est-à-dire sur la cote 304, sur le Mort-Homme et sur Cumières.

Plus de cent batteries allemandes concentrèrent leur action sur la cote 304 et ses abords immédiats : on eût dit que le sommet de ces hauteurs était devenu un volcan.

Des colonnes de fumée jaune, noire, verdâtre, montaient vers le ciel, et ces fumées étaient si denses, que les aviateurs ont déclaré que l'atmosphère était obscurcie jusqu'à huit cents mètres d'altitude.

Dans l'après-midi du 4 mai, à 4 heures, l'infanterie allemande se livra à l'attaque. Deux fois elle fut repoussée. Le lieutenant-colonel Odent tomba glorieusement à la tête des débris de ses compagnies, qu'il conduisait à la contre-attaque.

Au cours de la journée du 5, les Boches essayèrent de nous déloger du bois Camard, où se trouvait le 66^e régiment d'infanterie, ainsi que de la cote 287.

Le bombardement commença à 4 heures du matin. Qu'on essaye de se figurer des pièces de 105, de 150, de 210, exécutant des tirs de barrage à l'allure du 75 ! Les abris les mieux protégés vibraient comme des peaux de tambour ; souvent ils s'écroulaient, et les hommes qui s'y trouvaient étaient ensevelis sous les décombres.

Jusqu'à 3 heures 30 de l'après-midi, le bombardement se poursuivait avec une égale violence. Beaucoup de ceux qui n'avaient pas été blessés demeuraient sans armes, leurs fusils ayant été abîmés par les éclats des obus, leurs baïonnettes ayant été tordues ; très peu de mitrailleuses étaient intactes. Mais, malgré ce déluge effroyable, le moral de nos hommes restait parfait.

Vers 4 heures, les vagues ennemies débouchèrent. À cette vue, tous nos soldats valides, ayant réparé comme ils avaient pu leurs fusils pleins de terre, se dressèrent dans les trous d'obus et ouvrirent le feu.

Celles de nos mitrailleuses que l'artillerie ennemie avait épargnées, entrèrent également en action. Les premiers rangs allemands furent fauchés.

Un flottement se produisit alors dans les colonnes d'attaque : l'occasion était belle pour nos poilus d'en finir avec l'agresseur, malgré les fatigues endurées.

Un vent d'héroïsme souffla sur le régiment. Les débris des compagnies bondirent hors des trous et chargèrent les Allemands à la baïonnette avec cette *furia francese* à laquelle rien ne saurait résister. L'ennemi, culbuté, s'enfuit à toutes jambes, non sans avoir laissé toutefois pas mal de prisonniers entre nos mains.

Un simple fait, entre mille, donnera une idée de la supériorité de nos fantassins. Il ne restait au capitaine de Maistre qu'une poignée d'hommes. Un revolver dans une main, un gourdin dans l'autre, cet héroïque officier n'hésita pas à se ruer avec ses soldats sur un parti nombreux d'Allemands, et il les mit en déroute après en avoir lui-même assommé quelques-uns de vigoureux coups de trique.

Le 7 mai, l'ennemi essaye d'enlever la cote 304 par trois côtés à la fois. Dès le petit jour, le bombardement redevint effroyable. Les tirs de barrage au sud de la cote 304 interdisaient toute communication avec l'arrière. Mais les Boches avaient devant eux deux régiments d'élite, le 114^e et le 125^e de ligne, dont, au cours de toute la guerre, la valeur ne s'était pas une seule fois démentie. Composés en grande partie de Poitevins, de Vendéens et de Berrichons, ces deux glorieuses phalanges étaient une réunion de héros.

Le 114^e manœuvrait comme à la parade, soutenu avec beaucoup d'efficacité par les sections de mitrailleuses. Une compagnie s'ébranla au son de la *Marseillaise* et fonça sur l'ennemi, qui n'eut d'autre ressources que la fuite, au cours de laquelle il fut rudement pourchassé.

Le 125^e n'eut pas une attitude moins brillante : il réussit à refouler sur leur point de départ les Boches qui avaient envahi le secteur.

Puis, quand toutes nos liaisons eurent été établies, notre chaîne se porte en avant et, par un « rétablissement » opportun, se fixa de nouveau sur la cote 304.

*

Nous résistions donc avec succès sur la rive gauche. Mais le kronprinz, avec un entêtement tenace, n'était pas lassé par plus de trois mois de bataille continue, au cours de laquelle ses troupes avaient perdu *plus de trois cent mille hommes* !

Ne réussissant pas sur la rive gauche, il reprit l'effort sur la rive droite et lança contre le fort de Vaux, du 1^{er} au 7 juin, les attaques les plus violentes que cette guerre ait vu se produire.

Au nord-ouest du fort de Vaux, devant le ravin qui part de l'étang (voir la carte n° 3), est un petit retranchement appelé R¹, entre le fort et le village. De tous côtés il est entouré d'ennemis. La position est dure, et cependant il faut la tenir.

Le 1^{er} juin, à 8 heures du matin, les Allemands parviennent à s'emparer d'un élément de tranchée française en saillie à l'ouest de R¹, qui n'est pas attaqué : on s'est borné à échanger des grenades avec la tranchée d'en face.

Toute la nuit le bombardement s'est poursuivi. Le ravitaillement du fort de Vaux était rendu impossible par la pluie d'obus qui l'entourait d'un cercle infranchissable. La garnison, commandée par l'héroïque commandant Raynal, se trouvait privée de tous moyens de communication avec notre armée et commençait à souffrir de la soif.

Cependant on guette la sortie des Allemands, qui se produit à 8

heures du soir. Aussitôt, à la voix de deux officiers, le jet de grenades commence, et les assaillants refluent en désordre. On donne l'ordre de lancer une fusée, pour demander à notre artillerie de faire un tir de barrage en avant de R¹. Malheureusement, la poudre fuse par en bas et incendie le dépôt. Des flammes rouges et vertes, ainsi allumées, se répandent ainsi dans la tranchée.

À 10 heures, le feu est maîtrisé, et en même temps arrive une petite provision d'eau : huit litres, ce qui fait à peine une gorgée par homme !

Dans la nuit du 2 au 3 juin, à 2 heures, les Allemands attaquent de nouveau. Le capitaine qui commande à R¹ les laisse approcher jusqu'à quinze mètres, et alors il les fait faucher par un feu de salve et par les grenades. Les officiers lancent des grenades comme leurs hommes.

Mais, toujours, les barrages d'artillerie isolent le retranchement. La soif devient plus intense : heureusement une averse fournit de l'eau, qu'on recueille dans des toiles de tente.

Toute la journée, le bombardement continue. À 8 heures et demie du soir, les Boches tentent une nouvelle attaque : elle est repoussée comme les précédentes ; il en est de même pour une autre tentative qu'ils risquent le lendemain matin.

Dès lors le succès de la défense est acquis : le 5 juin, à 9 heures du soir, les valeureux défenseurs de IV sont relevés. Leur colonel, rendant compte de l'affaire au général commandant la 124^e division, avait écrit : « Nous luttons à outrance. Les hommes et les officiers, qui ont fait preuve d'un admirable dévouement et d'une abnégation au-dessus de tout éloge, sont résolus à se faire tuer jusqu'au dernier, pour assurer la garde de leurs positions. »

Les hommes du 101^e, Parisiens, Beaucerons, soldats de l'Ile-de-

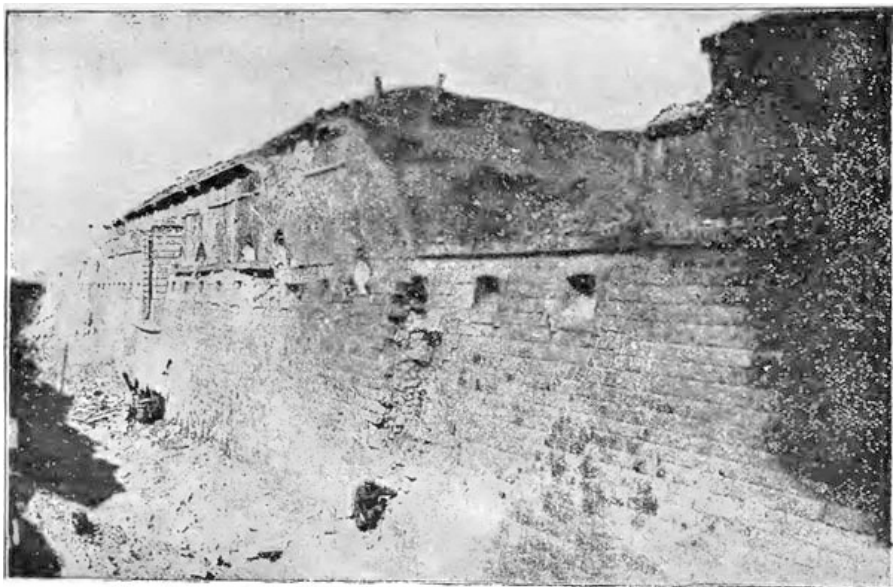
France, n'ont pas failli à cette énergique résolution.

*

Cette résistance opiniâtre et victorieuse de la petite garnison de R¹ avait achevé de convaincre le kronprinz que, pas plus qu'il n'avait pris Douaumont d'assaut, il ne prendrait le fort de Vaux de vive force.

C'est pourquoi, durant des semaines, les Allemands avaient travaillé à investir l'ouvrage ; et ce que leur infanterie ne pouvait leur donner, ils allaient le demander à leurs canons.

On estime que, depuis la fin de mars, les Boches n'ont pas tiré sur le fort moins de huit mille projectiles lourds par jour, ce qui faisait plus de *six cent mille obus de gros calibre* ! Le fort lui-même était entièrement ruiné, la porte était obstruée, la seule entrée accessible était la poterne nord-ouest. C'est par là que se faisait, tant bien que mal, le ravitaillement de la petite garnison du commandant Raynal. Autour de l'ouvrage, impossible de travailler : les boyaux étaient nivelés à mesure qu'ils étaient creusés !



Fort de Vaux.

Le 1^{er} juin, les Allemands poussèrent une violente attaque qui nous obligea à replier les éléments de notre ligne avancée. Quelques blessés pénétrèrent dans les ruines du fort, encombrant ainsi la garnison plutôt que lui apportant un secours.

Le 2 juin, la progression ennemie était accentuée et avait rendu impossible l'accès de la poterne du nord-ouest. La garnison était donc entièrement coupée de ses ravitaillements.

Il y eut alors de beaux actes de dévouement qui furent accomplis.

Puisqu'il était impossible de communiquer par coureurs, on décida d'employer les signaux optiques ; mais l'installation était insuffisante, et le poste correspondant ne recevait pas les messages. Un volontaire se présenta pour aller le prévenir. Il partit, évita le feu des Allemands, fit changer l'emplacement du poste,... et *revint* !

Un jeune homme, l'aspirant Besset, réussit à quitter le fort pour donner des nouvelles de la garnison, et, lui aussi, *revint* auprès de ses camarades, qu'il ne voulait pas quitter.

Un soldat de la 124^e division, le brancardier Vannier, inlassablement allait ramasser les blessés, tentait de les abriter dans les ruines, et les pansait. Quand il n'avait plus de blessés à soigner, il partait chercher de l'eau, car l'eau était la grande préoccupation.

C'est une des plus rudes souffrances que celle de la soif. Des coureurs isolés arrivaient, au prix de quels risques ! à passer avec une faible provision ; mais il s'agissait de donner à boire à cent cinquante hommes, auxquels s'étaient joints près de quatre cents réfugiés. C'était une tâche surhumaine. On avait tenté, au dehors, d'envoyer au fort des corvées d'eau : aucune ne put y pénétrer.

Le fort, cependant, tint bon quatre jours encore.

L'ennemi est parvenu à s'avancer dans la partie supérieure ; mais les Français occupent et utilisent les ruines des locaux intérieurs. Aux fenêtres, aux ouvertures, derrière chaque pan de mur effondré, des mitrailleuses sont installées, des tireurs s'abritent, et tout ennemi qui s'aventure dans les cours est aussitôt abattu. Les cadavres allemands gisent en véritables grappes humaines.

La lutte continue dans ces proportions titanesques. Les Allemands imaginent alors de descendre au bout d'une corde des paniers remplis de grenades, et, quand ces paniers sont à bout de course, ils y jettent une grenade « retardée » et lancent le tout dans les fenêtres des locaux où se défendent nos héroïques fantassins : ils n'obtiennent aucun succès, la garnison lutte toujours...

Mais il y a des limites aux forces humaines. Le dernier message envoyé par le commandant Raynal contenait ces mots : « Nous arrivons aux bornes. Gradés et soldats ont fait tout leur devoir. Vive la France ! »

Le 6 juin est la journée suprême. Au matin, le brancardier Vannier entraîne quelques camarades, des blessés qui ne veulent pas être pris vivants, et, par un soupirail, la petite troupe parvint à s'échapper et à rejoindre l'armée.

À son colonel qui l'embrasse et le félicite, Vannier, qui a déjà la croix de guerre à deux palmes et la médaille militaire, répond : « Mon colonel, j'aimais mieux être tué que d'être pris par les Boches ! »

Le 7, les Allemands avaient enfin raison de la garnison, épuisée par la soif ; ils entraient dans ce fort, dont les cadavres de leurs hommes tapissaient les approches.

Le transport des blessés fut pénible. Quand le dernier d'entre eux fut porté hors de la casemate, le commandant Raynal abandonna, lui aussi, la place qu'il avait défendue avec tant d'héroïsme.

Voici ce que raconte à ce sujet un journal autrichien, le *Wiener Tagblatt* :

« Le commandant fut conduit directement sur une position où l'attendait le commandant de la division allemande. Le général salua le brave commandant français avec une grande courtoisie. Le commandant Raynal répondit en saluant d'un geste rigidement martial. Raynal a une sympathique figure de soldat, brun, les yeux noirs, lumineux.

« Le général allemand fit alors savoir au commandant Raynal que le général Joffre l'avait nommé commandeur de la Légion d'honneur, et le félicita vivement. Ce fut émouvant de voir l'effet de cette nouvelle sur le visage brun, impassible, du vaillant officier. La figure fut comme illuminée d'un éclair, et les yeux brillèrent. »

Le commandant Raynal eut ensuite l'« honneur » (? ? ?) d'être

présenté au kronprinz, qui, en raison de son héroïque défense, lui rendit son épée en l'autorisant à la conserver à Mayence, où il allait être conduit en captivité.

Telle est la tragique et sublime épopée du fort de Vaux.

*

La fin de juin 1916 fut marquée par une puissante offensive des Boches sur la rive droite de la Meuse.

La possession du fort de Vaux ne leur suffisait pas : il leur fallait un succès décisif, surtout au moment où l'armée russe, comme nous le verrons dans un autre volume, passant à l'offensive, faisait aux Autrichiens, en un mois, près de trois cent mille prisonniers. Il fallait donc une « victoire », pour relever le moral affaibli du peuple allemand.

Cette victoire, le kronprinz la cherchait à Verdun, et, pour y arriver, il tâchait de s'emparer successivement de nos positions de la rive droite de la Meuse.

Après Douaumont, après Vaux, c'est sur Thiaumont que se portent les efforts des armées allemandes ; et le 20 juin, le cent vingt-quatrième jour de cette bataille sans précédent, fut marqué par une offensive plus formidable que jamais, dans laquelle, sur un espace de quelques kilomètres, les ennemis engagèrent *trois corps d'armée*.

Le front d'attaque peut se diviser en trois secteurs différents.

1° Entre la cote 321 et la cote 320, l'ennemi a multiplié sans cesse ses attaques jusqu'à la nuit. C'est là qu'il a porté son principal effort, ayant pour objectif l'ouvrage de Thiaumont. *Trois divisions ont pris part à l'assaut.*

Jusqu'à midi nos troupes résistèrent victorieusement à tous les assauts, infligeant à l'ennemi des pertes terribles. Nos 75 et nos

mitrailleuses causèrent dans les rangs allemands des ravages épouvantables. De l'aveu d'un prisonnier, la 11^e compagnie du 12^e régiment d'infanterie prussienne fut complètement décimée, et les autres perdirent soixante pour cent de leurs effectifs.

Vers 1 heure et demie, les Allemands revinrent à la charge avec de nouveaux renforts. Cette fois, ils réussirent à faire céder notre ligne un peu à l'est de l'ouvrage de Thiaumont. Le commandement allemand jeta aussitôt dans la brèche toutes ses réserves disponibles, et, sous la pression de forces trop supérieures, nos vaillants soldats abandonnèrent la première ligne de tranchées. L'ouvrage lui-même, débordé, ne put continuer sa résistance. À 2 heures il était évacué, et ses défenseurs, dans un ordre parfait, se repliaient sur nos positions de doublement. Il y eut alors un moment critique.

Les bataillons allemands, continuant leur avance, marchaient rapidement le long de la route de Douaumont à Fleury, et, suivant la voie ferrée, approchaient de ce dernier village.

Avec un grand sang-froid, notre commandement lança au moment opportun une vive contre-attaque : les Allemands furent rejetés, par des charges à la baïonnette, jusqu'au-delà de la route de Bras.

Tous leurs efforts pour avancer de nouveau sur Fleury furent vains ce jour-là. Les quelques avantages de terrain qu'ils ont gagnés se payent par des pertes énormes. On peut affirmer que les trois divisions engagées ont perdu, au bas mot, la moitié de leurs effectifs ; et notre ligne n'a nulle part été rompue.

2° Depuis la partie sud du bois de la Caillette jusqu'au bois Fumin, l'ennemi a violemment attaqué à quatre reprises différentes, avec une division, mais sans résultats.

3° Les secteurs du Chenois et de la Laufée ont été également le théâtre de violents combats, dont l'issue nous a été favorable. Nos troupes ont résisté inlassablement, faisant preuve d'un merveilleux

héroïsme.

Malheureusement, le lendemain 24, une attaque allemande menée par plus de trois corps d'armée permettait aux troupes du kronprinz de prendre pied dans les maisons du village de Fleury.

Malgré cela, Verdun « tenait » toujours ; les Boches n'avançaient pas.

Et, à la fin de juin et au commencement de juillet, une formidable offensive franco-anglaise le long de la Somme venait jeter le trouble dans les plans de l'état-major allemand. Il fallut distraire de l'attaque de Verdun, qui résistait toujours, de nombreux effectifs pour les porter au front que menaçaient les troupes françaises et britanniques. Continué pendant l'été, elle s'est traduite pour nous par une véritable victoire, remportée d'accord avec nos alliés anglais. Cette victoire nous avait, au commencement de novembre, amené 75 000 prisonniers boches, plus de 400 canons et 1 000 mitrailleuses.

Et à la fin d'octobre, par une victorieuse attaque, les troupes de Verdun, sous les ordres du général Nivelle et du général Mangin, reprenaient aux Allemands les forts de Douaumont et de Vaux.

Dès lors, le plan du stupide et vaniteux kronprinz était jeté à terre, et Verdun était sauvé.

*

Les Allemands, à la fin de février, avaient annoncé à l'Europe que la place devait tomber en quelques jours. Notre défense, un peu surprise au début, s'était ressaisie, et, depuis dix mois, nos vaillants soldats arrêtaient l'effort le plus formidable qui ait jamais été donné, subissant le plus terrible des bombardements.

Et l'ennemi a perdu plus de cinq cent mille hommes !

C'est donc pour lui une défaite morale vis-à-vis des neutres. Déjà

ceux-ci commencent à s'en émouvoir.

Pendant ce temps, l'armée serbe, reconstituée, a rejoint nos contingents anglo-français, que, comme nous l'expliquerons dans un autre volume, les alliés ont débarqués à Salonique pour aller châtier les Bulgares, devenus les alliés des Turcs et des Allemands, et par conséquent nos ennemis.

Les Italiens ont envahi le territoire autrichien : l'Italie, entrée en guerre au mois de mai 1915, a victorieusement marqué les débuts de sa campagne dans une région géographiquement très difficile : celle des Alpes tyroliennes. Elle subit, en même temps que nous à Verdun, un assaut formidable de l'artillerie lourde autrichienne. Comme nous, elle y résiste héroïquement. Ses troupes ont emporté d'assaut la ville de Gorizia.

Les Russes, après avoir fléchi devant l'artillerie boche, pourvus à leur tour de canons puissants, sont vainqueurs au Caucase, vainqueurs en Asie mineure et envahissent la Hongrie, pendant que la flotte anglaise a infligé à la flotte allemande, dans la mer du Nord, au mois de mai, la plus cruelle des défaites. À la fin d'août, nos frères latins les Roumains, poursuivant leur idéal national, sont venus se joindre à nous et combattent, eux aussi, contre les nations de proie.

La situation de l'Entente est donc meilleure que jamais : ce n'est plus pour nous l'espoir, c'est la certitude de la victoire. Nous ne disons plus : « On les aura ! » nous pouvons dire : « On les a ! »

Novembre 1916.

FIN

www.ilivri.com

**la librairie en ligne
des textes rares
et classiques**

**format numérique,
impression papier
et impression
grandes lettres**



EAN : 9782335015515

©Ilivri 2015

Table des Matières

Annonce	4
Page de titre	6
AVANT-PROPOS	8
CHAPITRE I – LA GUERRE DE POSITIONS	9
CHAPITRE II – DANS LES FLANDRES ET EN ARTOIS	29
CHAPITRE III – SOUCHEZ ET LE LABYRINTHE	57
CHAPITRE IV – LES OPÉRATIONS EN CHAMPAGNE	77
CHAPITRE V – LES ÉPARGES. — LE BOIS LE PRÊTRE	96
CHAPITRE VI – EN ALSACE ET SUR LES VOSGES	123
CHAPITRE VII – LES OFFENSIVES D’AUTOMNE EN CHAMPAGNE ET EN ARTOIS	153
CHAPITRE VIII – VERDUN	172
Annonce	217
Page de Copyright	219

Alphonse
Nicot



La Grande Guerre

Tome IV
La Guerre hors
de la France

ilivr/
ebooks pour tous
LIGARAN GROUP

eBook offert par

Librairie
ilivr/
ebooks pour tous
LIGARAN GROUP

La Grande Guerre

Tome IV
La Guerre hors
de la France

www.ilivri.com

**la librairie en ligne
des textes rares
et classiques**

**format numérique,
impression papier
et impression
grandes lettres**



Alphonse
Nicot

La Grande Guerre

Tome IV
La Guerre hors
de la France

LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Un peu de géographie. — La situation des Empires du centre. — La situation des différents États alliés. — La lutte universelle. — En Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, en Océanie.

Une des caractéristiques de cette guerre, sans précédent dans l'histoire, c'est son caractère d'extension mondiale.

L'attaque, sous le prétexte de l'affaire de Serbie, était primitivement et uniquement dirigée contre la France, et nos féroces ennemis escomptaient un prompt écrasement de notre beau pays pour se retourner ensuite contre la Russie et en avoir aussi facilement raison. Ils se croyaient assurés du concours de leur ancienne alliée l'Italie et, pas un instant, ils n'admirent l'intervention de l'Angleterre.

Or, dans leur organisation de la guerre, dans la longue préparation qu'ils en avaient faite pendant quarante-quatre ans, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle, ces philosophes obtus, ces psychologues à la pensée massive avaient *tout* prévu, *excepté ce qui est arrivé !*

Ils avaient d'abord considéré comme certain que la Belgique leur livrerait, sans résistance aucune, passage à travers son territoire dont, cependant, la Prusse avait signé et garanti la neutralité : dans un geste héroïque et immortel, le roi Albert refuse et préfère la ruine de son pays plutôt que de souscrire à ce qu'il considérerait justement comme un déshonneur. De ce fait, la Belgique devint l'ennemie de l'Allemagne.

Ils avaient escompté l'abstention de l'Angleterre : c'était bien peu

connaître l'âme de ce pays, où le sentiment du droit et de la justice est enraciné si profondément dans le cœur du plus noble lord comme dans celui du plus obscur citoyen ; en présence de la violation de la neutralité belge, l'Angleterre se dresse avec la toute-puissance acquise de sa marine, avec son armée de terre, faible d'abord, mais qui, grâce au concours loyal de son peuple et de ses colonies, devait bientôt comprendre 4 millions d'hommes.

Ils avaient admis que l'Autriche écraserait la Serbie comme un insecte : l'insecte a blessé gravement la bête de proie, tellement gravement que les Autrichiens, peuple de lâches entre tous, ont été une fois de plus battus à plates coutures par la petite Serbie aidée du plus petit Monténégro, et qu'ils ont dû faire appel à la formidable puissance de l'artillerie allemande pour arriver, non à vaincre ce peuple invincible, mais à occuper et à ravager son territoire après en avoir honteusement massacré les vieillards, les femmes et les enfants.

Ils avaient escompté une guerre civile en Russie, guerre que leurs louches agents avaient fomentée en soutenant de leurs subsides les classes ouvrières : en présence du danger, tout l'empire se dressa comme un seul homme à l'appel du tsar. Ils eurent alors recours à leur arme ordinaire : la trahison organisée. Sous l'influence de leurs émissaires, les couches populaires furent soulevées et, par une révolution d'autant plus grave qu'elle éclatait en pleine guerre, la Russie, proclamant la République d'une façon inattendue, se trouva mal défendue par une armée désorganisée. Mais cette perturbation intérieure de nos alliés arrivait trop tard et les Allemands, à la fin de 1917, n'avaient pas pu profiter de l'anarchie et du désarroi russes. Là encore ils avaient mal calculé !

Ils avaient envisagé comme certaine la coopération de leur alliée l'Italie : mais notre sœur latine, qui avait signé avec eux un traité d'alliance *défensive*, refusa de les suivre dans une guerre nettement *offensive* de leur pari ; elle s'abstint d'abord, pour ensuite se ranger

vaillamment aux côtés de la France et de l'Angleterre, afin de participer, elle aussi, à la défense de la justice et du droit.

Ils avaient cru que le Japon, loin du théâtre de la guerre, ou bien resterait neutre, ou bien, se souvenant de son ancienne guerre contre la Russie, attaquerait celle-ci de son côté : l'empire des Nippons, en se souvenant de son traité d'alliance avec l'Angleterre, fit honneur à sa signature et, dès le début des hostilités, prit loyalement sa place à nos côtés contre les Empires de proie.

Ils avaient considéré comme une certitude la neutralité « sympathique » pour eux des États-Unis, étant donné l'importance de l'élément allemand dans la population de la grande république américaine : après avoir épuisé toutes les ressources que lui donnait le droit international, le président Wilson a déclaré la guerre à l'Allemagne. Plusieurs républiques latines de l'Amérique centrale et du sud ont suivi son exemple ; et des pays comme le Portugal et la Roumanie, en attendant d'autres, entrent courageusement dans la lutte aux côtés de leurs grands aînés, malgré les efforts préparatoires de la diplomatie allemande.

*

Car leurs diplomates avaient bien « travaillé ».

Pensant toujours à la guerre, ils avaient tenu à s'assurer le concours des petits États de l'Europe, États dont l'ensemble est si important et dont la situation géographique pouvait faire de précieux auxiliaires.

Et, à cet effet, ils avaient réalisé le « *trust* des trônes ».

Ainsi la reine de Suède est Allemande : c'est la sœur du grand duc de Bade, qui règne sur le royaume Scandinave, dont le roi est un descendant du maréchal français Bernadotte. L'impératrice de Russie était Allemande : c'était une princesse de Hesse.

La reine de Grèce, Sophie, est la propre sœur du kaiser, et a pris sur son royal époux un ascendant absolu.

Le roi de Bulgarie, renégat de la religion catholique, est un prince de Saxe-Cobourg.

Le roi de Roumanie, Carol I^{er}, sur le trône au moment de la guerre et mort depuis, était un Hohenzollern, cousin de Guillaume.

Enfin la jeune reine de Hollande a épousé un « prince consort » allemand.

Seuls, entre les petits États monarchiques de l'Europe centrale, la Serbie et le Monténégro étaient gouvernés par des souverains « nationaux », ainsi que la Norvège et le Danemark. En Espagne même, où le roi actuel est Espagnol et la reine Anglaise, la reine-mère était Autrichienne !

On le voit, le terrain était partout bien défriché et bien ensemencé ; tout semblait faire croire à nos ennemis que la moisson serait sûre et abondante, que la récolte serait fructueuse !

Et cependant, sur ce terrain aussi, ils se sont lourdement trompés.

La Grèce, dont ils escomptaient la complicité, s'est réveillée à l'appel d'un ardent patriote, Venizelos : refusant de s'associer aux intrigues du roi Constantin et de la reine Sophie, Venizelos proclame un gouvernement provisoire et lève une armée qui va combattre aux côtés des alliés dans la péninsule des Balkans. Le peuple grec, conscient de ses devoirs, dépose les souverains félons : Constantin et la reine Sophie, chassés d'Athènes, sont obligés de fuir à l'étranger et la couronne passe au second fils de l'ex-roi, le prince Alexandre.

La Roumanie, sentant bouillonner dans ses veines le sang latin qui y coule, a pris les armes pour délivrer ceux de ses frères opprimés depuis des siècles par la terrible et sanglante domination hongroise.

Seule, la Suède, par son attitude plus que suspecte, put faire douter

de sa neutralité réelle.

Il en fut de même de la Hollande ; l'Espagne, elle, garde une stricte neutralité, et son souverain s'emploie à soulager les souffrances des prisonniers de guerre.

*

Il y a au centre de l'Europe un État républicain sur lequel l'Allemagne avait jeté ses vues ambitieuses : c'est la Confédération suisse.

Placée géographiquement au milieu des nations belligérantes, isolée de la mer, la Confédération helvétique semblait à nos ennemis une proie facile à absorber, surtout après l'influence des actions d'avant-guerre.

La Suisse, en effet, est, au point de vue population, partagée en trois éléments distincts, parlant trois langues différentes.

Le long du Jura, sur les rives du Léman, dans le Valais, ce sont les Suisses *romands*, de culture et de langue française.

À l'est de ceux-ci sont les cantons de langue *italienne*.

Enfin au nord du pays est la Suisse *alémanique*, comprenant les cantons où l'on parle l'allemand.

C'est naturellement dans ceux-là, de Bâle à Zurich et à Berne, que les Boches avaient fait porter leurs efforts de propagande, efforts qui s'exerçaient par l'influence de leurs professeurs, de leurs commis-voyageurs, qui tenaient la majeure partie du commerce de la Confédération.

En outre, par des agissements d'espionnage, démontrés par une « affaire » retentissante, l'état-major allemand avait réussi à avoir communication de documents secrets relatifs à la mobilisation

éventuelle de l'armée suisse.

Ce fut ce dernier fait qui déclencha l'opinion publique dans la république neutre. Quand, au moment où la Suisse mobilisait son armée pour être prête à tout événement, on vit dans ce pays quelles étaient les intentions de l'Allemagne, quand on devina ses desseins de violer la neutralité suisse pour envahir la France par le Jura, tous les citoyens s'unirent en un seul bloc. L'exemple de la Belgique était d'ailleurs là pour les éclairer sur le sort qui les attendait.

Tous, romands, italiens, alémaniques, se réunirent en faisceau autour du drapeau national, autour de la croix blanche : il n'y eut plus que des *Suisses*, cimentés dans une union indéfectible pour la défense sacrée de leur sol national. Une fois de plus, les fils de Guillaume Tell refusaient de saluer le chapeau de Geissler !

Et la Suisse, en réponse aux agissements allemands, appela sous les drapeaux deux divisions de plus de son armée qui, en cas de guerre, peut atteindre le chiffre de 300 000 hommes, tous tireurs d'élite.

À ce sujet, qu'il me soit permis de rappeler une anecdote bien typique.

C'était deux ans avant la guerre. Au cours d'une de ces « tournées » qu'il avait systématiquement entreprises en Europe, Guillaume II visitait officiellement la Suisse et avait assisté à des manœuvres de l'armée helvétique.

En particulier, il avait été témoin de l'adresse merveilleuse des tireurs et s'était fait présenter l'un d'eux, un fils des cantons de la montagne, qui avait, à très grande distance, mis toutes ses balles dans la cible.

Comme l'empereur le félicitait, le soldat répondit simplement :

« Nous sommes 100 000 comme cela, sire.

— Mais, dit le kaiser, si je venais avec 300 000 Allemands, que

feriez-vous ? »

Et alors le montagnard lui fit cette réponse magnifique :

« Nous tirerions chacun 3 balles ! »

Ainsi, pas plus que sur les autres neutres, les efforts de l'Allemagne sur les Suisses n'eurent d'effet. Au contraire, ils ont provoqué la méfiance des populations, réalisé l'union parfaite des partis, et assuré la concentration de toutes les forces *nationales* groupées en vue de la défense du sol *national*.

*

L'Allemagne et l'Autriche ne trouvèrent donc, en Europe, ou que des adversaires, ou que des neutres, mais n'y eurent aucune autre alliance que celle de deux États barbares : la Turquie et la Bulgarie.

Et de cette position, au centre d'une Europe indifférente ou hostile, résultait pour eux une condition générale de la guerre, condition basée sur les situations géographiques. Nous allons nous y étendre un peu.

L'empire d'Allemagne et l'empire d'Autriche ont pu vraiment être justement nommés les « Empires du centre ». Ils occupent, en effet, le centre de l'Europe.

Mais, dans ces deux États, l'Autriche seule a des frontières naturelles.

L'Autriche, en effet, sauf dans sa province orientale de Galicie, est bordée d'un cercle de montagnes. Ce sont, à gauche, les *Alpes*, avec leur formidable muraille, enserrant la province du Tyrol, formant, au nord, limite avec la Bavière, à l'ouest avec la Suisse, au sud avec l'Italie.

Au-dessus des Alpes, les deux provinces « autrichiennes » proprement dites, haute et basse, continuées vers le nord par la

Bohême, sont bordées à gauche par les monts de la forêt de Bohême, au nord par l'Erzgebirge et les montagnes de Silésie qui les séparent de la Russie. Puis vient au nord-est la chaîne des Carpathes, séparant la Hongrie de la Galicie et de la Bukovine ; à l'est et au sud, la chaîne des Balkans, formant frontière avec la Roumanie. Cette frontière s'interrompt au passage du Danube à travers le défilé des « Portes-de-Fer ». C'est alors le fleuve qui, jusqu'à Belgrade, sépare l'empire austro-hongrois de la Serbie. Après Belgrade, c'est la Save, puis la Drina, et enfin le dédale des cimes et des défilés de la « Montagne noire », bordé par le Monténégro, avec, comme terminaison occidentale du territoire, la barrière de la mer Adriatique, où sont les grands ports de Trieste, de Fiume et de Pola.

Seules des provinces autrichiennes, la Galicie et la Bukovine, au nord-est et à l'est de l'empire, n'ont pas de frontière naturelle du côté de la Russie, et leurs métropoles, Czernovitz, Lemberg et Cracovie, cette dernière sur la Vistule, ne sont couvertes par aucune défense naturelle.

Au sud, l'Autriche-Hongrie est séparée du territoire de ses alliés bulgares et turcs par la Serbie et le Monténégro, d'une part, et par la Roumanie, d'autre part. Celle-ci, plaine fertile bordée au nord par les Balkans, a la forme générale d'un croissant dont la concavité, liserée de montagnes, serait tournée vers le nord-ouest, tandis que la partie convexe, bordée au sud par le Danube, qui le sépare de la Bulgarie, et par le Pruth, qui le sépare de la province russe de Bessarabie, déborde un peu le Danube et s'avance jusqu'à la mer Noire, où se trouvent les ports de Constantza et de Sulina.

On voit, par ce qui précède, que l'Autriche-Hongrie est, à peu près de tous les côtés, protégée par une ligne très défensive de frontières naturelles.

Tout autre est la situation géographique de l'Allemagne.

À l'ouest, elle a, il est vrai, les Vosges qui la bordent du côté français ; au sud, le Rhin la sépare de la Suisse et les Alpes de l'Autriche.

Mais, à l'ouest et à l'est, ses frontières sont ouvertes et les limites naturelles lui font complètement défaut.

À l'ouest, des régions plates la séparent de la Belgique et surtout de la Hollande. Des marais et des côtes basses forment sa région côtière le long de la mer du Nord. Toute sa côte septentrionale, bordée par la mer Baltique, est également sablonneuse et sans élévation. Les embouchures de l'Oder et de la Vistule sont occupées par des étangs marécageux le long desquels se dressent la ville de Stettin et les forteresses de Swinmunde, de Dantzig et surtout de Königsberg, près de la frontière de l'est et qui borde la Russie.

Cette dernière frontière, comprimant la Prusse orientale et la Posnanie, est essentiellement artificielle ; elle traverse un pays bas et marécageux, formé par la région, coupée de lacs et d'étangs innombrables, appelée la Mazurie, le Kulmerland, et, le long de la Pologne, la Posnanie, également semée de lagon et de marais.

Aussi, pour parer à cette absence de défenses naturelles, les Allemands avaient-ils accumulé les défenses artificielles.

Strasbourg et Metz, derrière les Vosges ; Coblenz et Cologne, le long du Rhin, et, plus au nord, Wesel, étaient les points de résistance les mieux préparés du côté de l'ouest.

À l'est, du côté russe, Königsberg, sur le Pripet, est, avec Memel, la sentinelle avancée. Mais viennent ensuite Dantzig, Dirschau, Grauden et surtout Thorn, toutes forteresses sur la Vistule ; puis la formidable place de Posen, sur la Warthe, affluent de l'Oder, et enfin, sur ce dernier fleuve, Glogau et Breslau, avec, comme compléments, Glatz et Neisse.

Pour obvier à ce manque de défenses naturelles *fixes*, les Allemands avaient conçu le plan le plus remarquable de défenses *mobiles*.

Comme s'ils pressentaient qu'ils auraient un jour à lutter contre l'Europe entière, ils avaient pourvu leur territoire d'un réseau complet de voies ferrées, allant surtout de l'est à l'ouest, et leur permettant ainsi de transporter les troupes du front russe au front français, et réciproquement.

Sept lignes de chemin de fer, dont plusieurs à *quadruples voies*, traversaient ainsi l'empire de gauche à droite, permettant au commandement allemand de faire mouvoir ses troupes avec rapidité et de porter instantanément un gros effort sur le point le plus menacé.

Du côté de la mer, ils avaient percé le canal de Kiel, permettant à leurs navires de guerre de passer de la Baltique dans la mer du Nord sans faire le tour par les détroits scandinaves.

Enfin, à l'intérieur, prévoyant l'encercllement de l'Allemagne, ils avaient développé la production de leur sol au-delà de toute expression.

Tandis que chez nous, sous l'influence démoralisante d'une politique criminelle, on refusait à des sociétés des concessions de mines, sous le prétexte « électoral » qu'il ne faut pas favoriser le développement du capital, chez eux, au contraire, toutes les entreprises étaient favorisées et encouragées dans le but de découvrir et d'exploiter les gisements miniers de charbon et de minerai.

Ils avaient compris, en effet, que le développement des grandes entreprises commerciales et industrielles est une forme de prospérité nationale.

Et de plus, en tirant de leur sol tous les produits nécessaires, ils étaient assurés de pouvoir se suffire plus longtemps à eux-mêmes, et, en cas de blocus, de n'avoir pas à faire aux ressources de l'étranger

un appel impossible.

Chez nous, les effets de la politique se sont montrés sous leur côté néfaste et ont abouti, dans ce pays libre de ses ravitaillements, à la double crise du charbon et des produits alimentaires. Et, dans un pays riche et ne manquant de rien, nous nous sommes trouvés réduits, par l'incurie et le manque de compétence des gouvernants, au rationnement des denrées ; on réduit les menus des restaurants, on prive les ménagères du gaz nécessaire à la confection de leur cuisine, on établit la « carte de charbon », on nous mesure parcimonieusement le sucre, et on nous force à manger un pain qui rappelle celui du siège de Paris en 1870, fait avec de la farine de seigle, du maïs et du son.

*

Quelle est maintenant la situation géographique des États alliés de l'Entente ?

À tout seigneur, tout honneur : commençons par la France.

Notre pays a été envahi par le Nord où, comme nous l'avons dit dans le tome I^{er} de cet ouvrage, on avait laissé la frontière ouverte et sans défense, en se basant sur la neutralité de la Belgique, que l'on supposait devoir être respectée par les Boches ! et cela en dépit des avertissements répétés d'écrivains prophètes qui furent le général de Négrier, le général Maitrot, Léon Daudet.

Nous nous sommes repliés derrière une formidable ligne défensive artificielle qui part de Dunkerque pour aboutir à Verdun. À partir de là, nous retrouvons notre frontière naturelle des Vosges, avec, à leur fin, le redoutable camp retranché de Belfort, et entre Verdun et Belfort les deux places très fortifiées de Toul et d'Épinal, et la ligne des forts des Vosges.

Au sud de Belfort commence la frontière franco-suisse, marquée

par le Jura. C'est celle que les Allemands auraient bien aimé violer à *son tour*.

Cette frontière est, heureusement, facile à défendre ; du côté français d'abord, par la présence de nombreuses troupes qui constituent une « défense mobile » de premier ordre, et du côté suisse par l'armée helvétique, qui ne laisserait pas impunément les hordes du kaiser violer le territoire de sa patrie.

À partir de Genève, nous avons une frontière commune avec nos alliés italiens ; au sud, c'est la Méditerranée, puis les Pyrénées qui nous séparent de l'Espagne, pays que l'on « admet » comme étant de « neutralité bienveillante ».

Enfin, à l'ouest, c'est l'océan Atlantique par où, en dépit des pirates sous-marins des Allemands, nous recevons 98 % des envois qui nous sont expédiés d'Amérique ; et au nord-ouest, la Manche, à peu près complètement à l'abri des sous-marins boches, nous permet la libre communication avec nos alliés les Anglais.

Quant à l'Algérie, à la Tunisie, au Maroc, ils communiquent avec la métropole par les paquebots et les bateaux soigneusement convoyés par les navires de guerre alliés. Et, jusqu'à présent, on n'a pour ainsi dire pas eu de pertes de transports chargés de troupes. On peut donc dire justement que la France peut se ravitailler librement par la mer en hommes, en matériel et en provisions de toutes sortes.

*

La situation de l'Angleterre est toute spéciale.

L'immense empire britannique comprend la métropole : Angleterre, Écosse et Irlande, et l'ensemble de ses territoires d'outre-mer.

Mais la plupart de ceux-ci ne sont pas des « colonies » au vrai sens du mot : ce sont des « dominions », d'immenses pays de protectorat,

comme le Canada, l'Afrique du Sud, l'Australie, les Indes, avec des administrations à peu près autonomes.

L'Angleterre communique librement par l'Atlantique avec le Canada. Pour ses dominions d'Australie, d'Afrique du Sud et les Indes, elle aurait la voie plus longue du cap de Bonne-Espérance, à défaut du canal de Suez, que les Turcs, dignes alliés des Allemands, avaient cherché à lui couper. Nous verrons que cette tentative a piteusement avorté, et que nos alliés communiquent librement par la voie du canal avec leurs possessions de l'hémisphère austral.

Évidemment ces communications par mer sont soumises au risque des torpillages. Mais sur la quantité de navires en route, le nombre de ceux qui sont coulés est restreint, et, en somme, le « bluff » sous-marin des Allemands, dont le but était d'affamer l'Angleterre, n'aura servi qu'à soulever les neutres contre eux à la suite du coulage de leurs navires inoffensifs et non belligérants.

Quant à l'Angleterre proprement dite, quant au territoire des Iles britanniques, les hostilités ne peuvent guère l'atteindre directement.

L'Angleterre est, en effet, de par sa nature insulaire, entourée d'un fossé marin, d'une « ceinture d'argent », comme on dit chez nos voisins, qui constitue la plus efficace des protections. Seuls, quelques raids de croiseurs venant bombarder des villes ouvertes et y tuer des femmes, ou quelques voyages de zeppelins venant, à l'abri du brouillard, semer au hasard la mort dans les villages pour le plaisir de répandre le sang, peuvent faire sentir aux habitants de ce pays les horreurs de la guerre.

Mais ce résultat, ils l'ont obtenu suffisamment pour provoquer l'indignation en masse du peuple anglais, et cette indignation s'est traduite, chez nos alliés, par le vote du service militaire obligatoire.

On peut donc dire justement que le comte Zeppelin a été le grand « sergent recruteur » de l'armée anglaise.

Cette situation d'un État à peu près à l'abri de toute tentative d'invasion d'une armée ennemie a permis à l'Angleterre un effort industriel considérable, et les usines de guerre de ce pays ont eu une production vraiment incroyable.

*

Voyons maintenant la situation du troisième allié, la Russie.

Ce qui faisait la puissance extraordinaire de l'empire russe, — et un peu aussi sa faiblesse, — c'est son immense étendue.

L'empire des tsars s'étend, en effet, en longitude, sur la moitié du monde : il s'étend du 15^e degré de longitude est au 168^e degré ouest. Il coupe donc, à peu près, la moitié des méridiens de l'hémisphère nord.

Cette étendue si vaste, peuplée de 176 millions d'habitants, constituait, comme on l'a justement dit, un réservoir d'hommes à peu près inépuisable.

En outre, la population russe, profondément religieuse, était imbue du sentiment du devoir : groupée autour du tsar, chef, à la fois, de la religion, de l'armée, de la noblesse et du peuple, elle constituait une masse formidable, un élément de lutte sans égal.

La Révolution de 1917 a brusquement changé cet état de choses. Quel en sera le résultat final ? Dieu seul, qui voit de son trône éternel l'avenir comme le passé des peuples, peut le savoir. Mais la Russie, dotée subitement d'une liberté (?) pour laquelle elle était loin d'être mûre, ne semble pas avoir retrouvé l'équilibre que le renversement du régime impérial lui a fait perdre. Elle reste un immense État, important par son étendue et sa population.

Mais la contrepartie est dans l'immensité même de cette masse, lente à mettre en mouvement ; la surface énorme de l'empire, la

longueur des trajets sur des chemins de fer relativement peu nombreux, malgré leur immense développement kilométrique, rendent les transports de troupes particulièrement lents et augmentent en même temps la difficulté que l'on éprouve à les ravitailler de munitions de guerre.

De là résultaient forcément des lenteurs dans l'action militaire de nos alliés russes, lenteurs d'autant plus préjudiciables qu'elles étaient en présence de la rapidité d'évolutions que leur situation centrale et leur réseau serré de chemins de fer permettaient à nos ennemis les Allemands et les Autrichiens.

Au point de vue géographique, la Russie avait à défendre des frontières étendues.

À l'ouest, elle est en contact avec l'empire d'Allemagne par les frontières, tout artificielles, qui la séparent de la Prusse orientale et des territoires de la Mazurie, de la Posnanie et de la Sibérie. Ces frontières réunies se développent sur un front de 1 000 kilomètres en chiffres ronds.

Vient ensuite un second front de 800 kilomètres qui, à partir du sud de la Pologne russe, sépare l'État moscovite des provinces autrichiennes de la Galicie et de la Bukovine. Ces deux fronts réunis font un développement de près de 2000 kilomètres.

Enfin, au sud-ouest de la Russie, le territoire de nos alliés est bordé par la frontière roumaine, constituée par le Séréth et un bras du Danube, de la Galicie et de la Bukowine à la mer Noire. Cette frontière a près de 500 kilomètres.

Mais ce front total de 2 300 kilomètres ne constitue que la frontière « européenne » de la Russie : cet immense territoire est en contact, du côté de l'Asie, avec une autre nation alliée aux empires de proie : la Turquie.

La frontière russo-turque s'étend au sud du Caucase, en Arménie,

entre la mer Noire au sud de Batoum et le mont Ararat, ce point du globe sur lequel, d'après la sainte Bible, s'arrêta l'arche de Noé après le déluge. Cette frontière, longue de 350 kilomètres, et allant de la mer Noire à la Perse, d'où elle rejoint la mer Caspienne, court à travers un pays montagneux au possible : le mont Elbrouz, dans le Caucase, a 5 600 mètres d'altitude ; le mont Ararat, à la frontière même, en a 5 160. C'est dire la difficulté énorme que présente la guerre dans ces régions tourmentées, où l'hiver est, en outre, d'une rigueur exceptionnelle.

De plus, au point de vue climatérique, toutes ces frontières sont des régions de climat excessif, aussi bien celles d'Europe que celles d'Asie : très chaudes l'été, elles sont extrêmement froides au cœur de l'hiver.

Sur le reste de son étendue, l'État russe est bordé, au nord-ouest par la mer Baltique, où ses marins avaient à lutter contre les navires et les sous-marins allemands, et au nord par la mer Blanche et l'Océan polaire arctique.

Au sud, sa limite en Europe est formée par la mer Noire ; en Asie, par la frontière qui le sépare de la Perse, des Indes et de la Chine. À l'est, il est bordé par le Pacifique, avec, en face de lui, le Japon, son ancien adversaire devenu, grâce à la haine de l'Allemagne, son loyal ami.

Si la Russie a un territoire immense, elle communique difficilement avec ses alliés.

Au début de la guerre, ces communications pouvaient se faire par le sud, à travers le détroit des Dardanelles. Mais l'entrée en ligne de la Turquie aux côtés des Austro-Boches a fermé cette porte à la Russie.

Aussi ne peut-elle communiquer avec nous et les Anglais qu'à travers la Suède pour les relations commerciales, et par les ports de l'Océan arctique pour les transports militaires. Nous parlerons plus

loin de l'effort qu'ils avaient réalisé pour améliorer, de ce côté, les communications maritimes.

En revanche les Russes peuvent recevoir librement du Japon et de l'Amérique, par le Pacifique, tout le matériel de guerre nécessaire. Mais le trajet est long, et le chemin de fer transsibérien est la seule voie qui permette la communication entre le Japon et la Russie. Heureusement, cette voie est hors de la portée des attaques allemandes.

*

Nos alliés italiens n'ont qu'une frontière terrestre commune avec l'ennemi : c'est la frontière des Alpes et celle du Trentin ; mais cette frontière constitue le plus difficile des champs de bataille.

Les Alpes du Tyrol, en effet, les fameuses « Alpes dolomitiques », jalonnent de leurs cimes escarpées la ligne de séparation entre l'Italie et l'Autriche.

À partir du mont Ortler, haut de près de 4 000 mètres, la frontière chemine dans une région absolument chaotique, à peu près du nord au sud jusqu'au lac de Garde. À partir de là, elle décrit une sorte de courbe dont la convexité est tournée vers l'Autriche et la concavité vers l'Italie. Au centre de cette courbe, sur les bords de l'Adriatique, s'élève la ville, souvenir historique entre tous, de Venise.

Tout au nord de cette frontière est le *Trentin*, région de population italienne, soumise depuis longtemps à la féroce tyrannie de l'Autriche et que nos alliés rêvent d'arracher à leurs ennemis séculaires.

Ensuite vient la Carinthie, avec la ville de Klagenfurt, puis le territoire des côtes (*Küstenland*), comprenant le Carso avec la ville de Gorizia, et l'Istrie, avec la grande cité de Trieste, le port fameux de l'Adriatique, Trieste dont le nom est, pour tout Italien « irrédentiste »,

le symbole de la guerre à l'Autriche abhorrée pour la reprise de la vieille cité italienne.

À partir de Trieste, l'Autriche borde la côte orientale de l'Adriatique, par la chaîne continue des îles de l'archipel dalmate, chaîne qui s'étend jusqu'au Monténégro.

Ces îles constituent d'excellents repaires pour les sous-marins autrichiens et leur permettent de s'élancer sur les navires italiens, qui n'ont comme refuge, sur la côte italienne qui fait face, que des ports artificiels, sans aucun abri naturel.

Le développement de la frontière terrestre austro-italienne est d'environ 450 kilomètres.

Par sa frontière occidentale des Alpes, l'Italie peut communiquer directement avec la France. Par les ports méditerranéens, elle peut recevoir, par mer, tous les approvisionnements de l'extérieur, sous réserve des risques de la guerre sous-marine.

*

Les plus exposés « géographiquement », parmi tous les alliés, sont incontestablement les Serbes.

La Serbie, en effet, est entourée d'ennemis et n'a pas de débouché direct sur la mer.

Au sud, elle est bordée par le Monténégro. Mais ce petit royaume, son allié, prenant part à la guerre, doit être compris dans le territoire attaqué par l'Autriche et entouré par elle à l'ouest et au nord.

Le territoire serbo-monténégrin est limité, à l'ouest, par les provinces autrichiennes de Bosnie et d'Herzégovine. C'est la Drina qui forme la frontière serbo-bosniaque. Tout près de la ligne de séparation est la ville autrichienne de Serajewo, celle-ci même où ont été assassinés, avec la complicité de la police austro-hongroise,

l'archiduc Ferdinand et sa femme. On sait que c'est cet assassinat qui a servi de prétexte à la déclaration de guerre.

Au nord, à partir du confluent de la Drina avec la Save, c'est cette dernière rivière qui forme la frontière austro-serbe jusqu'à Belgrade, où elle se jette dans le Danube. La capitale serbe est donc sur la frontière même.

De Belgrade aux défilés des Portes-de-Fer, c'est ensuite le Danube qui sépare la Serbie de l'Autriche-Hongrie, pour former, jusqu'au sud de Negotin, la frontière serbo-roumaine.

À partir de ce point, la ligne limitative qui forme la frontière serbo-bulgare est une ligne conventionnelle, mais qui court à travers un terrible pays de montagnes ; ce pays, c'est la chaîne des Balkans, dont certains sommets atteignent près de 3 000 mètres. C'est un véritable « pays de loups » l'hiver, où les froids sont terribles. L'été, au contraire, les chaleurs y sont torrides et rendent les opérations militaires on ne peut plus pénibles.

Au sud de la Serbie est la « Macédoine », dont la ville maritime de Salonique a été attribuée à la Grèce à la suite de la guerre de 1912.

C'est par Salonique que le territoire serbe a un débouché sur la mer Égée ; c'est même son seul débouché maritime, et l'on comprend, par cet exposé succinct des conditions géographiques de la Serbie, combien était importante, pour pouvoir porter secours à nos alliés balkaniques, l'occupation de Salonique.

*

Dans la péninsule des Balkans, se trouve également une autre nation alliée à l'Entente : c'est la Roumanie.

La situation de la Roumanie l'expose particulièrement à des attaques terribles, et cela par tous les côtés.

La Roumanie est, en effet, formée d'une bande de terre relativement étroite, ayant, en gros, la forme d'un croissant dont l'ouverture serait tournée vers l'Autriche-Hongrie, et dont la partie bombée serait bordée par le Danube, qui le sépare de la Bulgarie, et par la mer Noire et le Pruth, qui forme frontière avec la province russe de Bessarabie.

Cette forme allongée du territoire roumain donne à ses frontières un développement énorme par rapport à son étendue : les frontières totales de contact avec l'ennemi, soit autrichien, soit bulgare, ont un développement de 1 400 kilomètres.

La Roumanie est donc menacée au nord par les Austro-Boches, dont elle est séparée par les Carpathes ; au sud par les Turco-Bulgares, dont elle est séparée par le Danube, qui atteint à cet endroit une largeur allant jusqu'à 1 000 et 1 200 mètres par endroits.

La Roumanie a une configuration géographique spéciale.

Aussitôt au pied des Carpathes, où abondent les mines de pétrole, commence une plaine fertile qui fait de ce pays l'un des greniers à blé de l'Europe centrale.

La branche du croissant qui se recourbe vers le nord comprend l'ancienne principauté de Moldavie, dont la métropole est Jassy, voisine d'Odessa.

La branche du croissant qui court horizontalement au sud est l'ancienne principauté de Valachie, dont la métropole, capitale du royaume, est Bucharest.

Des rivières transversales importantes, l'Atuta, l'Ardschis, la Dimbovitza, la Jalomitza, le Sereth, descendent des Carpathes pour se jeter dans le Danube, tandis qu'à l'est le Pruth, également affluent du grand fleuve, forme la frontière entre la Roumanie et la Bessarabie.

Tel est le pays qui est entré vaillamment dans la lutte, malgré les difficultés que lui imposent ses conditions géographiques. Il a en effet

à défendre, avec une armée de 600 000 hommes, 1 400 kilomètres de frontières, et est menacé par ses ennemis à la fois au nord et au sud.

Il est vrai qu'il a, avec l'Italie, un idéal à atteindre : comme nous, les Roumains ont une « Alsace-Lorraine » ; ce sont les territoires de la Transylvanie où leurs frères de race sont opprimés depuis des siècles par les Hongrois, les plus féroces peut-être parmi les persécuteurs de peuples conquis.

*

La guerre actuelle est, avons-nous dit, une guerre « mondiale ».

Ce caractère d'universalité de la lutte fait que son théâtre s'étend, non seulement à l'Europe, mais encore à tout l'ancien continent, en particulier à l'Asie et à l'Afrique.

En Asie, les Russes ont à lutter contre les Turcs au sud du Caucase, en Arménie et sur la rive sud de la mer Noire.

En Asie également, les Anglais, débarqués par le golfe Persique, livrent bataille aux armées ottomanes, dirigées par des officiers allemands, pour s'assurer la possession de Bagdad.

En Afrique, les troupes franco-belges du Congo luttent contre les Allemands installés au Cameroun et au Togoland, pendant que les Anglais, secondés par le loyalisme de leurs nouveaux sujets des colonies du Transvaal, attaquent les possessions de l'Ouest et de l'Est africain allemands, avec l'appui des contingents portugais de la colonie du Mozambique.

En Océanie, les escadres australiennes et japonaises ont purgé le Pacifique des pirates allemands qui l'infestaient. Les Japonais ont conquis Kia-Tchéou, et les possessions allemandes de la Nouvelle-Guinée, des Mariannes, des Carolines, de l'archipel de Samoa sont tombées entre les mains des alliés.

L'Amérique elle-même, poussée à bout, malgré sa patience, par les attentats des Boches contre les navires neutres, a pris position dans cette lutte gigantesque : les États-Unis sont entrés complètement dans la guerre ; le Brésil, l'Argentine s'éveillent à leur tour, et l'époque est prochaine, sans doute, où les soldats de tous les grands États transatlantiques seront en ligne aux côtés des alliés.

Ainsi les Empires du centre se sont mis en face du monde entier. Ils n'ont avec eux que leurs vassaux, les Turcs, et un État traître à son passé, gouverné par un roi traître à la fois à sa religion et à sa famille, la Bulgarie, dont le chef est Ferdinand de Saxe-Cobourg, renégat de ses croyances catholiques et faisant honte à son titre de petit-fils d'un roi de France : Louis-Philippe.

Sur tous les points du globe, par conséquent, l'ambition sanguinaire du kaiser Guillaume II a allumé les torches de la guerre, de la guerre la plus terrible qui eût jamais sévi à la surface de la terre depuis les débuts de l'histoire de l'humanité.

CHAPITRE II

L'EFFORT DES NATIONS ALLIÉES

L'effort anglais : la métropole. — L'effort des colonies anglaises : le Canada. — L'Inde. — L'Afrique du Sud. — L'effort russe. — L'effort italien. — L'effort portugais. — L'effort japonais. — L'effort serbe et l'effort belge. — Le formidable appoint des États-Unis.

Quand, en déclarant la guerre au mois d'août 1914, l'Allemagne violait la neutralité de la Belgique, en même temps que l'Autriche se ruait sur la Serbie, le kaiser se flattait que l'Angleterre « ne marcherait pas ».

En effet, son grand ennemi, son oncle le roi Edouard VII, l'ouvrier de l'Entente cordiale avec la France, était mort. Des partis étaient au pouvoir, dans le Royaume-Uni, qui se déclaraient nettement hostiles à toute tendance militariste et affichaient un pacifisme à outrance.

Le kaiser a donc cru jouer une partie gagnée d'avance.

Nous avons vu qu'il s'était lourdement trompé.

Mais l'Angleterre, en entrant dans la lutte, avait à déployer un effort d'autant plus grand qu'elle était moins préparée à intervenir dans le conflit armé qui incendiait le monde entier, et cette absence de préparation rend encore plus méritoire le travail si efficace de nos fidèles alliés.

Nous allons en exposer brièvement les points essentiels.

*

Parlons d'abord de l'action navale de l'Angleterre qui est, avant et par-dessus tout, une nation maritime.

Le Royaume-Uni possède la première marine de guerre du monde, ainsi que la plus importante des marines de commerce.

Avant la déclaration de guerre, la flotte de guerre comprenait 356 navires, sur lesquels 58 cuirassés de combat ; ces navires, armés de 2 600 pièces de canon de tous calibres, étaient montés par 170 400 marins.

La flotte commerciale anglaise, en 1911, comprenait, d'après les statistiques du *Bureau veritas*, 13 952 navires, formant un tonnage net global de 12 320 000 tonnes. Sur ces 13 952 navires, on comptait 8 919 vapeurs, jaugeant ensemble 11 millions de tonnes. Le tonnage total de la marine marchande allemande n'atteignait pas le quart de ces chiffres, et était de 2 900 000 tonnes.

Quand avaient été conclus, entre la France et l'Angleterre, les points essentiels de « l'Entente cordiale », des conventions importantes avaient été arrêtées.

On avait, d'un commun avis, arrêté de réduire les armements ; mais comme les deux nations étaient d'accord sur leur politique extérieure, on avait décidé de répartir d'une façon différente les flottes des deux pays.

La flotte anglaise devait veiller à la sécurité de l'Atlantique, de la mer du Nord et de la Manche, tandis que l'escadre française devait opérer en Méditerranée.

Conformément à ces décisions, nos vaisseaux avaient été ramenés dans nos ports méditerranéens, tandis que l'Angleterre concentrait les siens dans le Nord.

Aussi, dès le 2 août, avant l'invasion de la Belgique, sir Edward Grey fit savoir à notre ministre des Affaires étrangères que, en tout état de cause, la flotte anglaise « protégerait la côte de France », car,

ajoutait-il, « il ne serait pas équitable que nos rivages fussent menacés et se trouvassent sans défense *par suite de l'observation loyale des engagements pris.* »

Et, dès le 2 août, les escadres britanniques prenaient position dans le Pas-de-Calais pour veiller à la sécurité de nos côtes et de nos transports.

L'effort maritime de l'Angleterre ne s'est pas borné à cette manifestation.

Ses escadres ont battu toutes les mers, y pourchassant et y détruisant les navires allemands ; ses vaisseaux, ses croiseurs, ses torpilleurs exercent sur l'Atlantique un blocus étroit qui prive les empires centraux de toute communication avec le reste du monde, et qui les amène, lentement mais sûrement, au dénuement le plus complet.

Enfin, pour donner une idée de l'effort de nos voisins, je dirai simplement que l'effectif des équipages des navires de l'État a été porté de 170 000 à 360 000 hommes, et que plus d'*un million d'ouvriers* travaillent, dans les arsenaux, à la construction, à la réparation et à l'entretien du matériel de la guerre navale. Pour faire apprécier la somme du travail dépensé, nous dirons simplement qu'en 1914 la flotte anglaise comptait environ 160 petits navires patrouilleurs, et qu'en mars 1917 il y en avait plus de 3 000. On peut juger par là du formidable effort naval de nos alliés.

*

Mais cet effort naval, quelque grand qu'il ait été et quelle qu'en soit l'importance capitale au point de vue de l'issue de la guerre, n'est rien à côté de l'effort militaire vraiment inouï accompli par nos alliés d'outre-Manche.

Lorsque la Belgique eut été envahie par l'Allemagne en violation

de tous les traités, l'Angleterre nous fit savoir que, non seulement elle nous assurait la protection de ses flottes, mais encore le concours de son armée de terre.

Or la seule armée de terre de l'Angleterre, en août 1914, était son « corps expéditionnaire », qui était formé de 160 000 hommes, sous le commandement du maréchal French. Aussi Guillaume II, dans son impériale outrecuidance, parlait-il avec dédain de la « méprisable petite armée britannique ».

Mais cette « méprisable petite armée » devait devenir une armée immense.

Comprenant l'importance de la lutte, les Anglais firent d'abord appel aux engagements volontaires pour recruter des soldats.

Sous la patriotique impulsion de lord Kitchener, le populaire maréchal ministre de la Guerre du Royaume-Uni, 4 millions d'hommes s'enrôlèrent. 4 millions de citoyens vinrent librement, sans y être contraints, de leur plein gré, se ranger sous le drapeau national, renoncèrent à leur famille, à leurs affaires, à leurs habitudes pour venir combattre à nos côtés l'Allemand abhorré.

Et comme ce n'était pas encore assez, dans ce pays libre qui n'avait jamais connu le régime de la conscription et où l'armée s'était toujours recrutée par engagements volontaires, au mois de mai 1916 le Parlement vota la loi établissant dans le pays le service militaire obligatoire.

On pourrait croire qu'une telle loi, si contraire aux traditions historiques de la nation anglaise, rencontra une opposition importante : ce serait mal connaître nos loyaux alliés.

Ils ont compris la grandeur de la lutte ; ils ont senti que c'était l'existence même de leurs libertés nationales qu'il fallait défendre contre les appétits allemands. Peut-être n'eussent-ils pas ressenti la terreur de la guerre autant que nous, préservés qu'ils sont de

l'invasion par leur situation insulaire ; mais nos ennemis se sont chargés de leur en donner l'impression.

Des « raids » de zeppelins furent faits au-dessus de l'Angleterre par les escadres aériennes allemandes, tuant pour le plaisir de tuer, détruisant pour le plaisir de détruire. Des milliers de victimes innocentes, vieillards, femmes, enfants, furent ainsi assassinés dans des villes ouvertes de la côte ou de l'intérieur.

Alors l'indignation des citoyens anglais ne connut plus de bornes, et c'est par une acclamation enthousiaste que le pays accueillit la loi du service obligatoire.

En même temps, les femmes anglaises de toutes les classes de la société, de l'ouvrière à la noble « lady », s'engageaient, soit dans les hôpitaux, soit dans les ateliers, soit dans les usines de munitions de guerre.

Et ainsi s'étendit sur tout le territoire du Royaume-Uni ce magnifique effort d'une nation soulevée d'un seul élan pour la défense de ses libertés menacées.

Ce qu'il y a eu d'admirable dans cet effort, c'est qu'il fut fait d'une façon « complète ».

En effet, ces 5 millions d'hommes, non seulement il fallait les équiper, les armer, les entraîner, mais encore il leur fallait des officiers et des sous-officiers ; en un mot, il leur fallait des « cadres ».

Or les cadres de l'armée de 160 000 hommes du début étaient insuffisants. En outre, ceux des officiers de cette armée au concours desquels on faisait appel n'avaient fait que les guerres coloniales qu'avait eu à soutenir l'Angleterre : ils n'étaient nullement préparés à la guerre moderne, si scientifique et si nouvelle.

Lord Kitchener eut le grand mérite, non seulement de faire sortir de terre une immense armée, mais encore de l'encadrer, de l'entraîner, de l'instruire et de l'armer. Et si les Anglais ont été lents à se mettre en

mouvement, si, comme on dit familièrement, « ils y ont mis le temps, » du moins ont-ils fait de la belle besogne.

Leur armée est magnifique et leurs soldats sont au nombre des meilleurs. Ils vont au feu avec cette gaieté, cette bonne humeur qui sont le fond du caractère anglais. Ils possèdent au plus haut point la ténacité, la persévérance qui font les armées invincibles.

Dès le début, leurs chefs pressentaient la longue durée de la guerre. Alors que beaucoup d'hommes, aussi bien militaires que financiers et qu'économistes, posaient en principe que la guerre « ne pouvait pas être longue », lord Kitchener faisait « pour trois ans » les locations des terrains où, en France, il devait installer ses établissements militaires. Et beaucoup, chez nous, ont souri de cette précaution.

Il a bien fallu se rendre compte que l'illustre soldat anglais avait vu juste, qu'il avait pressenti les conditions réelles de cette lutte formidable.

*

L'effort naval, l'effort militaire de nos alliés devait nécessiter un effort parallèle dans l'ordre financier.

C'est, en effet, ce qui est arrivé.

L'Angleterre, en se dressant pour la lutte, s'est dressée tout entière. Toutes les forces de la nation ont été tendues sur un but unique : la victoire.

D'ailleurs, quelques chiffres très significatifs vont, mieux que des phrases, donner la mesure de l'importance de l'effort britannique.

En 1913, le budget du Royaume-Uni était de 190 millions de livres sterling, c'est-à-dire de 4 milliards 750 millions de francs.

En 1916 il était monté à la somme de 1890 millions de livres

sterling, c'est-à-dire à un total de 47 milliards 250 millions.

Il s'était donc décuplé du fait de la guerre.

Comment nos voisins ont-ils pu trouver les ressources nécessaires pour faire face à des dépenses atteignant de pareils chiffres ?

Grâce à un régime fiscal qui n'a pas la préoccupation d'être vexatoire pour satisfaire la passion politique d'une classe d'électeurs au détriment d'une autre, mais qui représente le maniement rationnel et bien compris des forces financières et des ressources de la nation.

Les ministres anglais ont, tout d'abord, eu le souci constant de ne jamais emprunter un seul shilling sans en assurer, par un impôt parallèle, le paiement de l'intérêt et sans en garantir l'amortissement.

L'Angleterre a trouvé les ressources nécessaires dans deux impôts différents : l'impôt indirect, frappant les articles de consommation, et l'impôt sur le revenu, qui est connu de l'autre côté de la Manche sous le nom d'*income tax*.

L'*income tax*, en général, frappe tous les revenus à partir de 3 000 francs, et cette taxe varie suivant que les revenus atteints proviennent du travail ou des capitaux possédés. Elle est plus forte pour ces derniers.

De plus, une surtaxe de guerre est venue s'y ajouter, de sorte que les contribuables anglais paient aujourd'hui un impôt variant de 10 p. 100 de leurs revenus à 40 p. 100 dans le cas des grosses fortunes.

Un pareil impôt, quelque énorme qu'il soit, n'a cependant suscité aucune récrimination. C'est qu'au lieu d'être, comme chez nous, un impôt ayant pour but la lutte des classes et le triomphe du prolétariat sur la bourgeoisie, l'*income tax* est apparu comme une nécessité nationale, comme l'expression d'un devoir patriotique. Il n'est pas fait pour donner satisfaction à l'électeur, mais pour donner de l'argent à la défense.

Quelle leçon pour nous, dans cette manière d'être !

En outre, nos voisins ont réglementé d'une façon rigoureuse les « bénéfices de guerre ».

Les usines de munitions sont placées sous le contrôle de l'État. Elles travaillent « en régie », et les propriétaires reçoivent 10 p. 100 à titre de bénéfice.

Quant aux autres fabriques, on fait le compte des bénéfices supplémentaires que la guerre leur a procurés, et on leur fait payer 60 p. 100 de ces profits nouveaux.

*

À côté de cet effort financier, il y a alors l'effort « général » de toute la nation. On peut dire que l'Angleterre entière participe à la guerre.

Dans son commerce, dans son industrie, tout a été bouleversé. Les importations ont doublé ; le Gouvernement les a restreintes dans la mesure du possible, afin d'éviter de son mieux l'exode de l'argent sur les pays neutres.

Les manifestations du luxe, du « confortable » même, si cher à nos voisins, ont été supprimées ou réduites. L'éclairage public n'est plus qu'un souvenir lointain pour les habitants de Londres. Le « thé », si cher à nos voisins, n'est plus consommé dans les *tea rooms*, mais seulement dans les familles. Enfin la fête de Noël, le *Christmas*, qui est en quelque sorte la fête nationale de l'Angleterre, n'a donné lieu, cette année, à aucune réjouissance, et s'est passée dans le recueillement d'un peuple au travail.

Les sports eux-mêmes, qui sont si en honneur de l'autre côté de la Manche, ont été délaissés. Le yacht et l'aviron, c'est-à-dire les sports nautiques, sports « nationaux » s'il en fut, ne sont plus qu'un souvenir.

Tous les yachts ont été réquisitionnés par l'Amirauté, et quant aux *yachtsmen* et aux *rowingmen*, ils sont au front, en Picardie ou sur la Somme. La guerre est le seul sport que pratiquent les jeunes Anglais.

Un tel effort, si unanime, si persistant, si continu devait produire des résultats magnifiques : on l'a bien vu à la dernière offensive sur la Somme et sur l'Ancre. Les Anglais, quand ils se sont attelés à une tâche, ne l'abandonnent que quand elle est achevée à leur entière satisfaction.

On a souvent comparé l'Angleterre à un bulldog qui, quand il est acharné après un gibier, le tient ferme et ne le lâche pas.

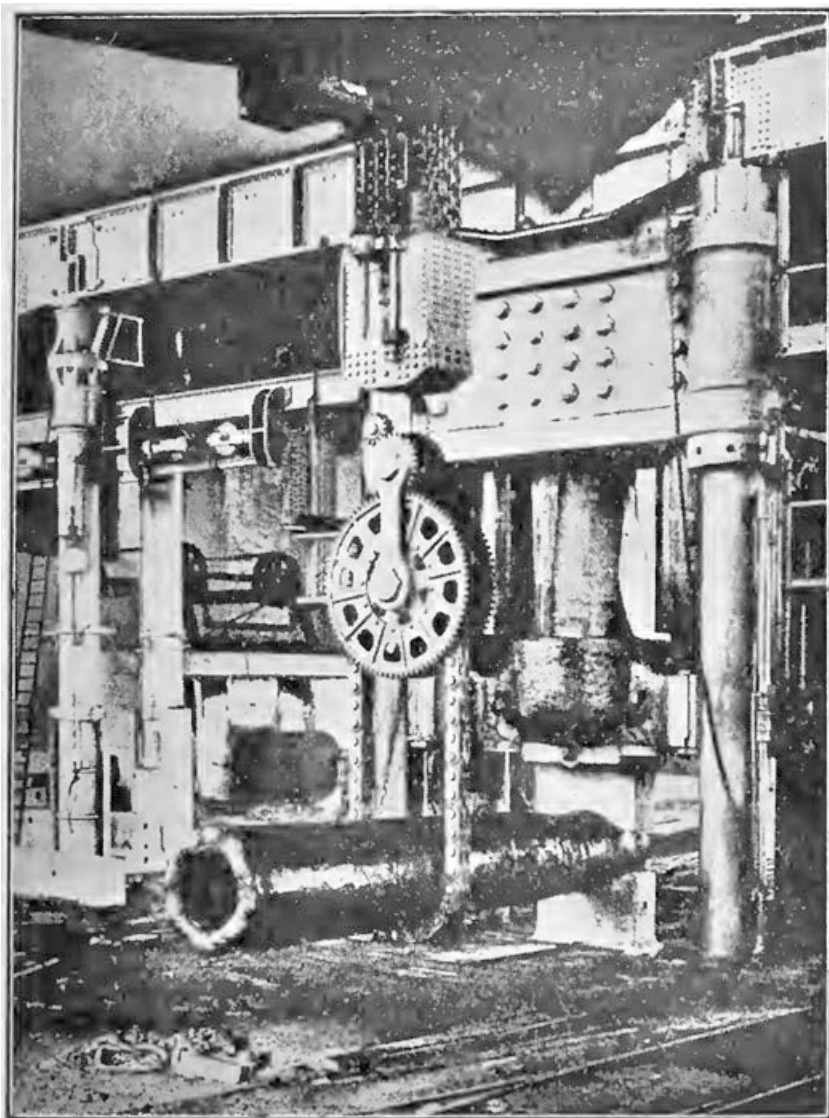
L'Angleterre « ne lâchera pas » le Boche. Elle le tient, elle le tiendra jusqu'à ce qu'il soit exterminé.

C'est l'assurance certaine des libertés de l'Europe.

Et la preuve que le peuple anglais « tient bon », je la trouve dans le succès inouï du dernier emprunt de guerre qu'a lancé le Gouvernement britannique dans le courant du mois de février 1917.

Cet emprunt a rapporté 25 *milliards* (1 milliard de livres sterling).

Non seulement un pareil événement est un triomphe pour nos amis, mais c'est le gage certain de la défaite de nos ennemis.



Fabrication de l'artillerie anglaise.

*

L'effort de l'Angleterre ne s'est pas borné à la métropole : les possessions britanniques d'outre-mer s'y sont généreusement associées.

Au premier rang de ces « Dominions » il faut placer le Canada.

Le Canada réalise, par excellence, la terre de l'Entente cordiale.

Sur son sol, défriché par nous il y a plus d'un siècle, les Français et les Anglais se sont combattus d'une manière chevaleresque. Sur la terre de cette ancienne possession française, où est encore conservé aujourd'hui le « vieux langage » de nos « pays » de France, les deux généraux des armées adverses, Wolfe et le marquis de Montcalm, les deux chefs héroïques des troupes anglaises et françaises, unis dans la mort glorieuse qu'ils trouvèrent sur le champ de bataille, reposent aujourd'hui sous le même monument.

Les Canadiens, tout en restant fidèles aux souvenirs et aux traditions de leur patrie d'origine, la France, se sont montrés de loyaux sujets de leur patrie nouvelle : l'Angleterre, et ils ont toujours su concilier, sans capitulation de conscience, le respect du passé avec les devoirs du présent.

Dès que la guerre fut déclarée, un véritable « mouvement national » se manifesta au Canada.

Pour les citoyens du Dominion, prendre part à la guerre, c'était combattre sous les drapeaux, enfin réunis, de la France et de l'Angleterre ; c'était défendre à la fois l'ancienne patrie et la nouvelle.

Aussi, le premier appel des volontaires fut-il entendu.

Les engagés furent groupés, par le général Sam Hughes, ministre de la Guerre, au camp de Valcartier, où commença leur instruction, où fut assuré leur équipement. Ils furent vaccinés contre la typhoïde,

entraînés à la guerre de tranchées. Sept semaines après la déclaration de guerre, le 24 septembre 1914, une flotte de transports embarquait pour l'Europe un premier corps d'armée de 30 000 hommes, pourvu du matériel moderne le plus perfectionné qui fût.

À la date du 23 avril 1916, le Canada avait pu envoyer à l'Angleterre plus de 300 000 combattants, pour lesquels il avait dépensé plus de 900 millions. Et le gouvernement du Dominion présentait au Parlement le projet d'un emprunt de guerre se montant à 1 milliard 209 millions.

Le recrutement des soldats sera continué jusqu'à concurrence de 500 000 hommes, tous engagés volontaires.

Enfin, dans l'étendue du Dominion, plus de 400 usines de guerre travaillent sans relâche à fabriquer des munitions et du matériel.

L'effort charitable, sur la terre si catholique du Canada, fut à la hauteur de l'effort militaire et financier.

Dans les villes américaines aux noms français, comme Bellechasse, Clairvaux, Argenteuil, Montmagny, comme dans les cités aux noms plus « américains », l'élan fut unanime pour soulager les misères de nos réfugiés, aussi bien de Belgique que de nos départements du Nord.

Une souscription nationale recueillit en quelques jours 475 000 francs. Le comité France-Amérique du Canada fut en mesure d'offrir à l'armée française 24 automobiles-ambulances.

Un hôpital modèle fut installé aux environs de Paris, dans le parc de Saint-Cloud, sous le commandement du colonel Le Bel. Tout fut amené du Canada en France, personnel et matériel : baraques, tentes, lits, tables et instruments d'opération, produits pharmaceutiques, livres et jeux pour les blessés. Dans cet hôpital le saint sacrifice de la messe est célébré *officiellement* : tous y assistent, officiers et soldats. Quelle leçon !

C'est un puissant réconfort pour la France de recueillir ainsi, après

plus d'un siècle, les gages de l'affection qu'elle a laissée dans les cœurs de ses anciens sujets. Jamais l'Allemagne n'en pourra dire autant. Partout où a passé sa domination, il ne reste que de la haine et l'espoir de la vengeance.

*

Parmi les colonies anglaises, il en est une que les Allemands comptaient bien voir se ranger à leurs côtés : c'était l'*Union Sud-Africaine*, comprenant la colonie du Cap et les anciennes républiques de l'Orange et du Transvaal.

On se rappelle la guerre, toute récente, de l'Angleterre contre les « Boërs ». Ceux-ci, excités par l'Allemagne qui, par une dépêche célèbre de Guillaume II au président Krüger, leur avait annoncé un appui matériel qu'elle se garda bien de leur donner, luttèrent contre les Anglais avec un héroïsme admirable.

Vaincus par le nombre, ils forcèrent l'admiration même de leurs conquérants, qui se comportèrent, d'ailleurs, loyalement avec eux ; ils leur donnèrent une charte libérale et, pour montrer la confiance qu'ils avaient dans le loyalisme de leurs nouveaux sujets, ils appelèrent au poste de premier ministre du nouvel État celui-là même qui avait commandé les soldats boërs : l'illustre général Botha.

Mais il restait, toutefois, dans les anciennes républiques du Transvaal et d'Orange, quelques vieux « irrédentistes ». C'est sur ceux-là que comptaient les Boches pour créer une révolte contre les Anglais au cours de la guerre actuelle.

L'Union Sud-Africaine est mitoyenne de la colonie du Sud-Ouest Africain allemand ; grâce à ce voisinage, les agents germaniques s'infiltrèrent dans les milieux boërs et réussirent, à force de ruses et de basses et louches intrigues, à circonvenir d'anciens chefs de la campagne anglo-transvaalienne, par exemple le général de Wet, le

général Beyers, le colonel Maritz.

Ces deux derniers furent attirés à Berlin, où le kaiser flatta leur orgueil en les comblant de prévenances et de distinctions.

Aussi ces égarés commirent-ils la faute de marcher contre les Anglais, au début de la guerre, à l'instigation des agents allemands.

Mal leur en prit : ils furent battus et capturés. Plusieurs chefs, ainsi insurgés, trouvèrent la mort des traîtres au lieu de la mort des héros.

Et, pendant ce temps, la colonie, restée loyale sujette de l'Angleterre, faisait une levée de troupes. Elle arrivait rapidement à mettre sur pied 80 000 hommes, tous engagés volontaires. Ces rudes et excellents soldats étaient tout désignés pour combattre sur leur propre territoire les Allemands, les « Huns » détestés.

C'est ce qu'ils firent sous les ordres de Botha.

En un temps relativement court, la colonie du Sud-Ouest Africain allemand fut nettoyée des Boches qui l'occupaient et définitivement annexée à l'Union Sud-Africaine, et les armées de celle-ci, remontant dans le Nord, en union avec les troupes belges du Congo, attaquaient et conquéraient peu à peu l'Est-Africain allemand, dépouillant ainsi nos ennemis de leur plus belle colonie d'Afrique.

Tel est l'appoint très important que l'Afrique du Sud a fourni à la mère patrie.

*

Une magnifique collaboration fut également apportée à l'Angleterre par son riche empire des Indes.

Et cependant, là aussi, les louches menées allemandes avaient espéré trouver à leur développement un terrain favorable.

L'Inde est, en effet, un pays essentiellement divisé, et divisé entre

des populations très différentes de caractère, de langues et de religions.

Il y a parmi elles des éléments guerriers et batailleurs qui regrettent que la domination anglaise ait mis un frein à leurs appétits de conquête, dans leurs désirs de dominer leurs voisins.

Les Allemands avaient cherché, naturellement, à exploiter ces sentiments divergents. Les émissaires avaient « travaillé » le pays, y cultivant les germes de mécontentement, y semant l'or pour les faire grandir. Les fils du kaiser étaient venus, sous prétexte de voyages d'instruction, parcourir cette terre extraordinaire, où 700 princes ou chefs se partagent, à des degrés divers, l'autorité sur les indigènes.

Les Allemands savaient que l'Indien ne doit pas voyager au-delà des mers sous peine de perdre le privilège de la « caste », qui est, à ses yeux, le plus précieux de tous. Aussi pensaient-ils bien que, grâce à cette particularité des mœurs hindoues, l'Angleterre ne pourrait tirer, en Europe, aucun parti de son « armée des Indes ».

Mais, là encore, les Boches montrèrent combien massive est leur psychologie, combien insuffisante est leur compréhension du caractère des autres peuples, caractère qu'ils veulent toujours apprécier d'après le leur.

Dès que la guerre fut déclarée, la haine de l'Allemand se manifesta dans la péninsule hindoustanique par le nombre des engagements volontaires. Tous les hommes voulaient aller combattre les « sauvages d'Europe ».

Le 31 mars 1916, l'Inde avait fourni à l'Angleterre plus de 70 000 combattants, de ces guerriers magnifiques, Mahrattes, Sikhs et Gourkas, que nous avons pu admirer lors de leur débarquement en France.

À la même date, elle avait envoyé à la métropole plus de 2 millions de tonnes de blé ; elle avait fourni, pour les finances de guerre, 1

milliard 200 millions ; elle avait couvert une fois et demie un emprunt intérieur à 4 p. 100, émis pour faire face aux dépenses de sa mobilisation.

Les 70 000 hommes du début n'ont été qu'un commencement : d'autres corps sont constitués avec des enrôlements nouveaux, et les soldats indiens des nouvelles levées combattent sous le drapeau britannique dans les plaines de la Mésopotamie.

Pour terminer ce qui a trait à la collaboration des colonies anglaises, il nous reste à parler de l'effort accompli par ses territoires océaniques, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Dans ces Dominions, dans ces pays essentiellement « modernes » où règne le socialisme d'État, ou aurait pu redouter les effets fâcheux d'un pacifisme exagéré. Il n'en fut rien.

Les Australiens, les Néo-Zélandais, par leur promptitude et leur unanimité à se ranger sous le drapeau britannique pour aller combattre les hordes allemandes, ont montré la différence qu'il y a entre le pacifisme « bêlant » de certains traîtres propagateurs, et le pacifisme « réel » basé d'abord sur la force de l'indépendance de la nation.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande, non seulement ont pris une large part à la guerre par leurs contributions en argent et en matériel, mais encore ont envoyé en Europe ces troupes admirables, que nous avons vues aux Dardanelles, à Salonique, en Artois, sous le nom générique d'*ANZACS* (Australian New Zealand Army Corps), qui ont rivalisé d'héroïsme et d'audace avec les plus vieux régiments des Highlanders, avec les plus alertes bataillons des Canadiens, avec les plus irrésistibles cohortes de l'Inde.

*

La Russie, avec sa population globale de 176 millions d'habitants,

a fourni, elle aussi, un effort gigantesque, et d'autant plus grand qu'elle y était moins préparée.

Ce qui rend l'effort russe particulièrement admirable, c'est qu'il a eu à s'exercer d'abord contre un adversaire qui est une conséquence nécessaire de l'immense étendue de l'empire.

Cet adversaire, c'est la « distance ».

Entre Varsovie et Moscou, le chemin est plus long que de Paris à Rome ; des provinces septentrionales de la Russie à ses provinces du Sud, du port d'Arkhangel à celui d'Odessa, l'intervalle est plus grand qu'entre le Nord de la Norvège et le Nord de l'Espagne.

Aussi, tout en étant parcouru par des lignes ferrées très longues, le pays n'a-t-il pas un réseau serré de chemins de fer. Et quand il s'agit de traverser l'empire de l'est à l'ouest, de transporter des troupes et du matériel des rives du Pacifique à celles de la Baltique à travers la double immensité de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie, c'est déjà un tour de force que d'avoir réalisé un chemin de fer à voie unique, le transsibérien, sur un trajet qui fait à peu près la moitié du tour du monde.

Ce tour de force, nos alliés l'ont renouvelé pendant la guerre ; pour intensifier le rendement, pour permettre aux munitions du Japon et d'Amérique d'arriver sans retard au front de la guerre européenne, ils ont doublé la voie du transsibérien.

Mais ils ont fait plus. Leur port sur l'Océan glacial, Arkhangel, est bloqué par les glaces pendant tout l'hiver, éloigné qu'il est, au fond de son golfe, des eaux tièdes du *Gulf-Stream* qui, faisant fondre la glace, maintiennent la mer libre pour la navigation.

Cette « mer libre » ne se trouve qu'au nord de la Laponie, sur la côte mourmane, à l'extrême limite septentrionale des terres russes. Là, au fond d'une baie toujours libre de glaces, s'élève le port d'Alexandrowsk.

C'est ce port que les Russes ont décidé de relier à Pétrograd par une voie ferrée, afin de pouvoir librement y recevoir et y importer les munitions et les armes envoyées par l'Amérique du Nord.

Ce travail colossal, 1 400 kilomètres de chemin de fer à travers un pays complètement nouveau, presque inhabité, dépourvu de tout, ils l'ont réalisé en moins d'un an.

Et maintenant, en dépit de la fermeture des Dardanelles, par son port du Pacifique de Vladivostock et par son port arctique d'Alexandrowsk, grâce à ses deux lignes de chemin de fer, la Russie communique librement, par la mer, avec le reste du monde.

N'est-ce pas là un effort admirable ?

Indépendamment de cette grandiose réalisation, la Russie a déployé un effort financier immense. Elle a couvert son territoire d'usines de guerre. Les œuvres hospitalières se sont multipliées dans l'empire ; en janvier 1916, plus de 200 hôpitaux et sanatoria avaient été créés pour les tuberculeux.

Les œuvres de coopération ont donné là une preuve remarquable de leur utilité et de leur bon fonctionnement. Les assemblées communales sont venues en aide aux familles dont les membres étaient aux armées. Les communes ont procédé aux semailles d'automne, ont rentré les moissons, ont empilé le bois dans les bûchers.

Dans le canton de Poltawa, les paysans non mobilisés se rassemblent à jour fixe dans les champs appartenant aux combattants absents et terminent leurs travaux. Ailleurs, c'est le chef de la municipalité qui décide que les habitants, avant de faire leurs travaux, feront d'abord ceux des réservistes appelés.

Enfin, nos alliés ont apporté à la grande cause de l'humanité, outre le sang de leurs innombrables fils, un appoint peut-être plus important encore, en supprimant un des fléaux de ce temps, l'alcool.

Contre ce fléau, hélas ! notre législation n'ose pas s'élever ;

l'alcool, c'est le mastroquet, et le mastroquet, c'est l'agent électoral qui assure les réélections. Et l'on sacrifie la race plutôt que de compromettre un siège de député.

En Russie, il a suffi d'un acte de volonté du souverain : l'« eau de feu », qui abrutissait le paysan russe, y fut proscrite dès le début de la guerre et immédiatement les effets salutaires de la mesure se sont fait sentir avec intensité.

L'effort de nos alliés moscovites s'est d'ailleurs traduit par une action militaire d'une amplitude gigantesque ; ils ont eu à faire face sur le front de Prusse orientale, sur celui de Pologne, sur celui de Galicie, sur le front roumain, et enfin, il leur a fallu avoir une armée en Asie pour lutter contre les Turcs sur le front du Caucase.

Ils ont été assez énergiques, assez persévérants, assez industriels, assez héroïques pour mener de pair toutes ces campagnes, *tant qu'a duré le régime impérial*. Et, pour mieux montrer leur entière conformité d'armes avec leurs alliés de l'Ouest, ils nous ont envoyé un corps d'armée de 60 000 hommes, qui sont arrivés, les uns par Arkhangel et l'Atlantique Nord, les autres par Vladivostock, l'océan Indien et le canal de Suez.

On le voit : l'effort russe fut grand, aussi grand que la Russie elle-même.

Mais il allait bientôt se traduire d'une façon différente, mais infiniment plus grave pour le salut du vaste empire.

Depuis longtemps, le pays souffrait des abus d'une bureaucratie absolument intangible et vissée dans ses situations. L'omnipotence de ce fonctionnarisme aux vues étroites était devenu incroyable, et pouvait braver les autorités les plus hautes.

Jusque dans les sphères de la cour se propageaient les pratiques administratives les plus répréhensibles.

Cet état de choses eut pour effet de créer dans les masses

populaires un mécontentement latent, savamment exploité par les Boches, qui n'attendait qu'une occasion pour paraître au grand jour.

Cette occasion lut la disette de ce pays si agricole, occasionnée par l'incurie administrative.

Cette disette fut l'occasion de troubles graves à Pétrograd.

Le tsar, mal conseillé par l'impératrice, Allemande de naissance et de cœur, ne consentit pas à prendre, en temps voulu, les mesures de salut qui eussent peut-être pu tout concilier.

Le mécontentement populaire prit la forme de la révolution, et le 13 mars 1917 l'empereur, sur l'injonction des chefs du mouvement, abdiquait entre les mains de son frère le grand-duc Michel. Celui-ci déclinait l'offre de la couronne, et déclarait s'en remettre aux décisions du gouvernement provisoire organisé en attendant la convocation d'une assemblée constituante.

Mais cet « effort libérateur » accompli par le peuple russe se traduisit par des excès sanglants. Rien qu'à Pétrograd et à Moscou, le nombre avoué des victimes de la révolution dépasse aujourd'hui 10 000. Le tsar, la tsarine, plusieurs grands ducs et grandes-duchesses sont internés.

Ce spasme nouveau de la nation russe sera-t-il un effort bienfaisant ? La nation, longtemps asservie, est-elle mûre pour cette *liberté* qui lui tombe brusquement sur la tête ? La révolution assurera-t-elle la continuation de l'action des Russes dans la grande lutte contre l'Allemagne ? Les partis violents, les révolutionnaires extrêmes l'emporteront-ils dans leurs tendances à signer une « paix séparée » et « honorable » ? Les premiers effets de la liberté subite ont été désastreux ; beaucoup de régiments ont tourné le dos à l'ennemi pour rentrer dans leurs villages ; des « soviets », sortes de parlements hurleurs, se sont organisés dans l'armée pour en désorganiser la discipline. Aussi les Allemands ont-ils pu profiter largement de cette

décomposition et ont-ils occupé la ville, jusque-là intangible, de Riga, sur la route de Pétrograd. Pendant ce temps, le pays est en proie à l'éloquence des rhéteurs de la révolution, qui parlent beaucoup trop, mais agissent peu. Et au lieu d'arrêter la marche des Allemands, les révolutionnaires arrêtent des grands-ducs. Quel sera l'issue finale de cette terrible aventure ?

C'est là un gros point d'interrogation, et c'est à l'avenir seul qu'il appartient d'y répondre.

*

Notre sœur latine, l'Italie, s'est également montrée à la hauteur des circonstances.

L'effort qu'elle a eu à faire a été double : avant de produire des actes « positifs », dans le cours de la lutte contre l'ennemi comme au-delà de ses frontières, il lui a fallu produire des efforts que l'on pourrait appeler « négatifs », dans le but de se débarrasser à l'intérieur de la vermine allemande, qui infestait le pays.

Les Boches traitaient, en effet, l'Italie en véritable nation conquise.

N'avaient-ils pas, pour autoriser cette attitude, l'ancien traité de la « Triple Alliance », qui liait le sort de l'Italie au leur ?

Ils avaient, toutefois, oublié que ce traité n'était qu'une alliance défensive ; que l'Italie, fidèle à sa parole, ne se considérerait comme engagée que dans le cas où la Triplice serait attaquée, mais qu'elle se considérerait comme dégagée si l'une des puissances signataires prenait l'initiative d'une agression quelconque.

Les Allemands ne voyaient pas si loin. Ils considéraient l'Italie comme leur « chose », et ils avaient depuis longtemps agi en conséquence.

Au cours des dix dernières années, tout avait été, pour ainsi dire,

germanisé dans ce pays latin. Tout le monde : industriels et professeurs, conservateurs et démocrates, catholiques et libres penseurs, littérateurs, artistes et musiciens, était devenu germanophile. L'Allemagne paraissait être en tout le modèle de tout. L'influence allemande l'emportait dans tous les ordres.

Au moment de la déclaration de guerre, il y avait en Italie 70 000 Allemands, sur lesquels 40 000 habitaient la Lombardie, qui est, comme on le sait, la province la plus riche et la plus industrielle de toute la péninsule.

Dans le monde financier, les Allemands, soit directement, soit indirectement, étaient les maîtres de la plupart des banques, et possédaient à peu près la haute main sur tous les grands établissements de crédit.

Au point de vue du commerce, la pieuvre germanique avait également entouré l'Italie de ses tentacules visqueux. Alors que, au cours des dix dernières années, les importations d'Italie en Allemagne avaient augmenté de 46 p. 100, pendant la même période, celles de l'Allemagne en Italie augmentaient de 197 p. 100, soit plus du quadruple du chiffre réalisé par les commerçants italiens.

Dans l'ordre scientifique, cette mainmise s'étalait de la même manière. Le célèbre aquarium de Naples, une des curiosités du monde, était entièrement dirigé, administré et desservi par un personnel allemand.

Nos frères latins avaient donc à faire, avant tout, le grand effort de se débarrasser de cette horde parasite qui les rongait. Suivant l'expression pittoresque d'un homme politique de la péninsule, M. Barzilaï, le Boche avait à peu près « consommé l'expropriation industrielle de l'Italie ».

Mais l'Italie s'est ressaisie ; le 20 mai 1915 elle déclarait la guerre à l'Autriche. Prête à tous les sacrifices, elle est entrée résolument

dans la lutte.

Elle a mis sur pied une armée remarquable, qui a eu à faire la guerre de montagnes la plus dure qui ait jamais été menée. Elle a organisé sur tout son territoire des usines de guerre admirablement montées et d'une production intense. Les présidents du conseil Salandra et Bozelli auront, par la noblesse et la fermeté de leur attitude, bien mérité de la cause des alliés, qui est celle de l'humanité tout entière.

Et l'on ne peut s'empêcher de rappeler ici les belles et ardentes paroles que, du haut du Capitole, M. Salandra adressait au peuple romain le 2 juin 1915 :

« ... Je parlerai comme je le dois, en observant le respect que je dois à ma situation et au lieu où je parle.

« Je pourrai dédaigner les injures inscrites dans les proclamations impériales, royales et archiduciales, car je parle du haut du Capitole et je représente, dans cette heure solennelle, le peuple et le gouvernement de l'Italie ; et alors je me sens, modeste bourgeois que je suis, de beaucoup plus noble que le chef de la maison des Habsbourg ! »

*

Parmi les nations alliées contre la barbarie, il en est une que sa situation lointaine semblait destiner à ne jouer qu'un rôle effacé : c'est le Japon. Les faits se sont chargés de démontrer, au contraire, l'importance de son intervention et l'efficacité du grand effort qu'il a dépensé.

Après la guerre de 1904-1905, qu'il fit contre la Russie, le Japon contracta avec son adversaire de la veille une convention qui devait transformer l'hostilité en une étroite collaboration. Allié de la

Grande-Bretagne dès 1902, l'empire du mikado se trouvait ainsi associé à la Triple-Entente par une communauté d'intérêts très heureusement compris.

Dès que l'Allemagne, violant la neutralité de la Belgique, eut déclaré la guerre à la France et forcé l'Angleterre de se ranger à nos côtés, le Japon se rappela qu'un traité l'unissait à la nation anglaise. Il envoya au Gouvernement allemand un *ultimatum*, lui enjoignant d'avoir à retirer tous ses navires de guerre et de lui remettre le territoire de Kiaou-Tchéou.

L'Allemagne n'ayant pas répondu, le mikado lui déclara la guerre.

On sait ce que fut l'intervention militaire du Japon. Un corps de 30 000 hommes, secondé par 1 300 soldats anglais, attaque, le 27 août, la rade et la forteresse de Kiaou-Tchéou. Le siège dura deux mois et demi, et le 7 novembre la place capitulait ; 50 000 Boches étaient faits prisonniers.

Alors le Japon, comprenant que son éloignement du terrain des hostilités lui imposait un autre rôle, fit avec ses escadres de guerre la « police du Pacifique ». Il assure ainsi aux alliés la liberté de la grande mer, et permet le transport des troupes russes qui, partant de Vladivostock, sont venues combattre en France, ainsi que le transport des contingents australiens et néo-zélandais.

Mais c'est surtout sur le terrain de l'industrie de guerre que la participation japonaise fut hautement efficace.

Coupée de la route de la Méditerranée par la fermeture des Dardanelles, résultat de l'alliance germano-turque, la Russie ne pouvait suffire à se ravitailler elle-même ; au moment de la retraite de Pologne, les Allemands tâchèrent d'écraser nos alliés sous la supériorité de leur artillerie lourde : c'est du Japon qu'arrivèrent à nos amis russes les éléments matériels, armes et munitions, indispensables à la continuation de la lutte.

Dans la précédente guerre, le Japon avait surabondamment démontré qu'il pouvait se suffire à lui-même par sa puissance industrielle, par la science de ses ingénieurs et par l'habileté de ses ouvriers.

Dans la guerre actuelle, ayant à satisfaire aux besoins de la Russie, beaucoup plus forts qu'on n'aurait pu le prévoir, il a décuplé ses moyens de production. Plus de douze cents usines de guerre fonctionnent sans arrêt, produisant, sans trêve, canons, fusils, obus, cartouches, explosifs et objets d'équipement. Tous ces produits sont, aussitôt fabriqués, embarqués pour Vladivostock, chargés sur les trains du Transsibérien et expédiés en Russie. Ainsi ce chemin de fer transcontinental, le plus long du monde, dont l'idée est due au tsar Nicolas II, devient le grand organe de communication de nos alliés russes avec le reste du monde, dont les Allemands avaient l'espoir de les avoir à jamais séparés.

Là ne s'est pas borné l'effort japonais : il l'a étendu aux œuvres charitables, et la Croix-Rouge japonaise s'est surpassée. Les ambulances modèles qu'elle a installées à Paris, à Londres et à Pétrograd ont laissé un inoubliable souvenir dans la mémoire de ceux qui les ont fréquentées et des blessés qui y furent soignés. Tout ce que peuvent la science des chirurgiens et le dévouement des infirmières a été dépensé dans ces hôpitaux sans pareils. C'est une reconnaissance du cœur que nous devons à nos alliés nippons. Ce ne sera pas la seule.

*

Au nombre des États groupés pour résister à la mainmise allemande se trouve un pays qui, par sa situation, semblait pouvoir éviter de prendre part à la lutte, mais qui a tenu à faire œuvre de loyal allié. Le Portugal avait un traité d'alliance avec l'Angleterre. Celle-ci a été attaquée : le Portugal ne renie pas, comme l'Allemagne, sa signature ;

pour lui les traités ne sont pas « de simples chiffons de papier ».

Les fils des conquérants de l'Amérique et des Indes se sont immédiatement mis à la disposition des alliés. Un corps de troupe, bien armé, bien entraîné, comprenant 50 000 hommes, a été mis à la disposition des états-majors franco-anglais et combat sur le front des Flandres et de l'Artois, entre les « poilus » et les « tommies ».

Toute l'élite de la jeunesse portugaise tint à se battre à côté des alliés, et c'est aux acclamations d'une foule enthousiaste que, devant le palais du Gouvernement, à Lisbonne, les couleurs nationales claquèrent au vent avec les couleurs anglaises et les couleurs françaises.

Mais là ne se borna pas l'action efficace du Portugal : sa participation effective à la guerre a commencé depuis longtemps en Afrique.

La colonie portugaise du Mozambique est, en effet, limitrophe de l'Est-Africain allemand. Celui-ci est attaqué, au nord, par les Anglais ; à l'ouest, par les troupes belges du Congo. Il l'a été en même temps, au sud, par les soldats portugais de la colonie du Mozambique ; leurs héroïques efforts n'ont pas été vains et n'auront pas peu contribué à expulser le Boche maudit de cette terre d'Afrique, où la complaisance endormie de l'Europe trop bienveillante lui avait laissé prendre un pied.

Mais ces gens-là sont comme ceux dont parle La Fontaine :

Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

C'est ce qui était arrivé en Afrique.

Heureusement les alliés, y compris les Portugais, y ont mis bon ordre.

*

Mais, de tous les efforts alliés, les plus touchants, les plus nobles, sont incontestablement ceux des deux petits peuples qui, brutalement attaqués par de grands empires, n'ont pas craint de résister aux géants qui les assaillaient et ont préféré la ruine au déshonneur.

J'ai nommé la Serbie et la Belgique.

L'effort des Serbes fut, on peut le dire, surhumain.

Le royaume de Serbie venait de soutenir deux guerres terribles : celle de 1912 contre les Turcs ; celle de 1913 contre les Bulgares, ses alliés de la veille, qui, traîtres à leur parole, sous la conduite d'un roi renégat de sa religion et oublieux de la foi jurée, se retournèrent contre leurs frères d'armes pour obéir étroitement aux prescriptions de l'Autriche-Hongrie.

Ces deux guerres successives, contre lesquelles il n'y avait, pour ainsi dire, pas eu d'intervalle, avaient épuisé le peuple serbe.

Et pourtant, quand il fut attaqué par l'empire d'Autriche, il retrouva la force nécessaire et releva fièrement la tête. Réunissant ses troupes décimées, il organisa cette résistance que nous retracerons dans un prochain chapitre et qui est une page glorieuse de l'épopée d'un peuple et même de l'histoire de l'Humanité.

Les Serbes sacrifièrent tout à leur indépendance : leurs biens, leurs enfants, leurs vies. Honneur à ce peuple, petit par le territoire et grand entre tous par l'héroïsme.

Quant à la Belgique, nous avons relaté dans le premier volume de cette *Histoire de la grande guerre* la façon dont elle reçut les Allemands.

Mais ce n'est pas à cette résistance désespérée à une invasion irrésistible que s'est borné l'effort des Belges ; il s'est déployé à l'arrière d'une façon merveilleuse, après l'occupation par

l'Allemagne de la presque totalité du pays.

Il fallait, en effet, réorganiser l'armée, ébranlée par le terrible choc des Allemands, en particulier à Liège et à Anvers.

Au début de la guerre, l'armée belge comprenait 120 000 hommes de troupes de campagne, auxquels se joignaient 60 000 hommes de troupes de forteresse.

On peut estimer à 80 000 hommes les pertes en tués et prisonniers que l'agression allemande infligea à l'armée de la vaillante petite nation. L'armée restait donc réduite à 100 000 hommes à peine. Il fallait la reconstituer.

Grâce à la patriotique activité du ministre de la guerre, M. de Broqueville, grâce à l'ardeur des jeunes gens qui, de tous les pays, par la Hollande, par l'Angleterre, réussirent à s'échapper des villes occupées par les Boches et à venir se faire enrôler, au Havre, dans la nouvelle armée belge, celle-ci put être, dès 1915, reconstituée à dix divisions, plus deux divisions de cavalerie.

Il fallut, en outre, improviser des cadres pour ces nouvelles troupes. Dès qu'il fut installé au Havre, le gouvernement belge créa tout une série de centres d'instruction pour les officiers des différentes armes.

L'infanterie eut son école à Gaillon : 136 aspirants, au 1^{er} juillet 1916, y ont reçu leur brevet d'aptitude au grade de sous-lieutenant. L'artillerie, installée à Onival, près d'un polygone, a donné 175 diplômes d'officiers à des jeunes gens, la plupart ingénieurs ou diplômés de laboratoires scientifiques.

*

Une partie importante de l'effort belge de l'arrière a été relative à la réorganisation de l'artillerie et du matériel de guerre.

L'artillerie de l'armée belge, quand éclata la guerre, en 1914, était dans une période de complète réorganisation. Les canons fournis par Krupp n'étaient pas à la hauteur de leur tâche et, surtout depuis la bataille de l'Yser, étaient devenus à peu près inutilisables.

Il fallait donc tout renouveler.

C'est à quoi le gouvernement belge s'employa immédiatement. Grâce à l'activité de M. de Broqueville, grâce à la vigueur avec laquelle fut poussé le travail au Creusot, dès le commencement de 1915 plusieurs batteries lourdes étaient fournies à nos alliés et leur artillerie de campagne était reconstituée.

Les Belges sont, on le sait, des canonniers émérites. De nombreux officiers d'artillerie belge ont été appelés à servir dans l'armée anglaise.

En outre, ils ont, les premiers, eu l'idée d'organiser un régiment d'*auto-canon*s. Le personnel en avait été recruté parmi leurs réfugiés, et l'entraînement avait eu lieu à Paris même.

Comme la guerre de tranchées, en immobilisant les fronts, rendait ces auto-canonns inutilisables sur le théâtre occidental de la guerre, M. de Broqueville les mit à la disposition du commandement russe.

Ces auto-canonns ont joué un rôle capital dans les campagnes de Pologne, ainsi que sur le front du Caucase, où ils ont grandement contribué à la prise d'Erzeroum. Ils se sont également distingués au cours de l'offensive russe qui s'est produite pendant l'été de 1916.

Enfin 5 ou 600 soldats du génie belge travaillent, en Russie, à la fabrication des munitions et des canons pour nos alliés.

Dans le domaine industriel, M. Segers, ministre des chemins de fer de Belgique, songea, dès le début de la guerre, à grouper, à entretenir et à réparer le matériel roulant réfugié en France : 2000 locomotives et la moitié des wagons de l'État avaient pu être soustraits à la rapacité des Boches.

On créa alors les ateliers d'Oissel, près de Rouen. Une véritable ville industrielle surgit sur des terrains vagues ; on y répara les locomotives et les wagons. On a même pu envoyer ainsi 80 locomotives à la Russie.

Le gouvernement belge a également dépensé un effort considérable pour l'organisation de son service de santé.

Il a mis sur pied un service de trains sanitaires entre Adinkerque et Calais, avec huit trains mixtes. En outre, neuf trains pour blessés couchés et quatre pour blessés assis assurent les évacuations du front dans l'intérieur de la France.

Du 1^{er} novembre 1914 au 1^{er} mars 1916. 117 000 blessés et malades ont été transportés ainsi, sur lesquels 28 700 Français.

On ne saurait trop admirer cet esprit d'organisation chez un gouvernement en exil, chassé de son pays, et réfugié sur un territoire qui, pour être hospitalier au maximum, n'en est pas moins, pour nos chers alliés, la « terre étrangère ».

Et que dire assez de l'effort des Roumains, qui, malgré leur situation qui les fait envelopper de tous côtés par les ennemis, se sont vaillamment rangés à nos côtés dans la grande lutte pour le droit !

Quand, envahis par les hordes d'Hindenburg, ils ont vu leurs plaines fertiles de la Valachie souillées par les Boches, quand ils ont vu leurs gisements de pétrole menacés, ils n'ont pas eu une minute d'hésitation, ils ont consommé le sacrifice. Et ils ont détruit par le feu leurs greniers immenses de Braïla, ainsi que leurs puits si riches d'huile minérale. Ils ont de gaieté de cœur anéanti leurs deux sources de richesse plutôt que de les laisser tomber aux mains des Barbares, à qui elles auraient fourni des moyens de prolonger la lutte en se ravitaillant.

Honneur à nos frères roumains ; que leur sacrifice admirable

demeure toujours dans notre souvenir et dans nos cœurs !

*

L'entrée en guerre des États-Unis, au commencement d'avril 1917, aura été certainement l'événement le plus considérable de cette lutte formidable, peut-être même l'événement décisif.

La République américaine avait fait preuve d'une patience remarquable : le président Wilson avait envoyé à l'Allemagne note sur note, et l'on ne peut pas dire que les avertissements avaient manqué à nos ennemis. Ceux-ci, avec leur absence de finesse ordinaire, n'ont vu que de la timidité là où il y avait, simplement de la circonspection et de la prudence. Ils ont continué à torpiller les navires américains, tant et si bien qu'ils ont fait déborder la coupe et que le président Wilson lisait, le 2 avril 1917, son message de guerre au Congrès des États-Unis.

L'arrivée des Américains dans nos rangs a une importance qu'il est utile de souligner : cette importance se traduit par un effort gigantesque de cette grande nation, et cet effort s'exerce sous les directions les plus diverses.

D'abord, au point de vue financier, il est à remarquer que, par suite des opérations commerciales avec l'Europe pendant les deux premières années de guerre, la République américaine avait « aspiré » près de la moitié de l'or monnayé du monde entier. Cela seul suffirait à leur déléguer la qualité de « banquiers » de l'Entente. Mais ce n'est pas tout : ils ont déjà souscrit un emprunt de guerre de trente-cinq milliards ; ils en ont avancé plusieurs aux nations de l'Entente, et ce n'est pas fini. Ils nous apportent donc un appui financier de premier ordre.

Au point de vue alimentaire, leurs immenses cultures mécaniques de céréales vont nous permettre de pallier au déficit en blé que nous

éprouvons chez nous. Leurs troupeaux gigantesques de bœufs et de moutons compenseront la diminution des nôtres. À ce point de vue, l'alliance avec les Américains nous donne la certitude absolue de « tenir » jusqu'au bout, jusqu'à l'épuisement complet des Empires du centre.

Au point de vue du matériel de guerre, nous trouvons en Amérique une source sans égale d'approvisionnement. Chaque mois nos besoins en canons, en munitions, en moteurs, en automobiles, en avions augmentent. Notre production nationale, quoique poussée au paroxysme, ne peut suffire à leurs exigences. Mais la formidable industrie de l'Union est là et nous pouvons être tranquilles ; elle satisfera à tous les besoins de la guerre. En houille, les États-Unis, en 1915, extraient 36 % de la production mondiale ; en pétrole, 62 %. En 1916, ils ont produit 40 millions de tonnes d'acier. Ils mettent au jour une masse de cuivre annuelle qui atteint 52 % de la production du monde entier. Le *trust de l'acier*, chez eux, dispose à lui seul d'un capital de six milliards de francs.

Au point de vue des navires, instrument essentiel de transport, nos nouveaux alliés n'ont pas hésité longtemps ; avec leur sens pratique, ils se sont mis à en construire. Ils ont déjà trois millions de tonnes disponibles : dans six mois ils en auront le double. Leur flotte de guerre est admirable, et les transports de troupes qui ont amené dans nos ports de l'Atlantique 40 000 soldats de premier ordre, grâce aux escortes de leurs destroyers, ont traversé l'Atlantique sans accroc.

Enfin, ils nous apporteront des soldats ; dès la déclaration de guerre, la conscription a été votée, et deux armées de 500 000 hommes chacune vont venir se battre sur notre front. Les industriels américains parlent de construire mille avions par jour ! C'est donc l'appoint suprême et définitif que nous amène, au point de vue matériel, la grande République.

Mais c'est aussi un appoint moral ; là-bas, la « politique »

n'intervient pas dans la direction des affaires à la tête desquelles on place, non des députés, mais des spécialistes. Et tout s'en ressent au mieux de la gestion générale.

Ainsi, la France recueille le prix de ce qu'elle a semé lorsque, sous Louis XVI, La Fayette et Rochambeau partirent, avec des soldats français, secourir l'indépendance de l'Amérique. Rien ne se perd en ce monde et toute action généreuse porte ses fruits. Les Américains payent au centuple cette dette qu'ils ont contractée il y a cent cinquante ans. C'est la reconnaissance du cœur. Ce sentiment-là, les Boches ne le comprendront jamais.

III

LA GUERRE EN SERBIE

L'attaque de la Serbie. — La résistance des Serbes. — Le bombardement de Belgrade. — Les premiers succès serbes. — La retraite. — Le redressement de la Serbie. — La défaite des Autrichiens qui perdent 60 000 prisonniers. — Le typhus. — L'arrivée des renforts allemands et des Bulgares. — L'invasion de la Serbie. — La retraite héroïque. — La reconstitution de l'armée serbe. — La prise de Monastir.

Nous avons dit, dans le tome I^{er} de cet ouvrage, que l'attaque autrichienne contre la Serbie avait été la cause de la guerre.

En voyant le puissant empire se ruer sur le petit peuple épuisé par deux guerres successives, l'Europe alliée se dressa dans une magnifique union. Successivement la Russie, la France et l'Angleterre annoncèrent aux empereurs des nations de proie qu'elles ne toléreraient pas un pareil abus de la force.

Et la guerre, de par la volonté directrice de l'Allemagne, qui commandait à Vienne aussi bien qu'à Berlin, fut déclarée.

Ce fut le 23 juillet 1914, à 6 heures du soir, que l'*ultimatum* de l'Autriche à la Serbie fut communiqué au gouvernement du roi Pierre.

Le gouvernement serbe fit toutes les concessions possibles, sauf une seule : il ne voulait pas tolérer sur son territoire les libres incursions des louches agents de la police austro-hongroise.

Le 25 juillet, dans les limites du délai prévu, M. Patchich, premier ministre serbe, apportait à l'ambassadeur d'Autriche le texte de la

réponse de son gouvernement. *Cinq minutes après*, l'ambassadeur autrichien déclarait que la réponse n'était pas satisfaisante et qu'il « se trouvait contraint de quitter Belgrade ».

C'était donc la guerre !

La Serbie n'eut pas un moment de faiblesse. Elle regarda la situation en face, avec un héroïsme sans précédent. Forte de son bon droit, la nation allait affronter la guerre avec le puissant empire d'Autriche.

Mais l'armée avait confiance. Elle connaissait la lâcheté traditionnelle des Autrichiens qui, quand ils ont été seuls et non soutenus par les Allemands, ont toujours et partout été battus.

Le 28, le prince héritier Alexandre signa l'ordre de mobilisation.

La ville de Belgrade, capitale du royaume de Serbie, est située au confluent de la Save et du Danube, qui forme la frontière autrichienne. De l'autre côté du fleuve est la forteresse hongroise de Semlin (Szimony). La position de la capitale serbe la mettait donc à la portée des canons austro-hongrois. Aussi décida-t-on qu'elle serait évacuée par les troupes qui en formaient la garnison.

Aussitôt l'évacuation de la ville commença. On décida que le siège du gouvernement serait transporté à Nisch, dans le sud du royaume.

La cour, les ministères, les grandes administrations quittèrent donc Belgrade, que l'on sacrifiait ainsi, en la considérant comme indéfendable, à la sécurité du reste du pays.

D'ailleurs, les Autrichiens n'avaient pas attendu longtemps pour commencer leurs opérations de guerre contre le petit peuple qu'ils comptaient surprendre à l'improviste. Dès le 26, les hostilités commencèrent sous forme d'escarmouches partielles.

Le 27, on apprenait que deux bateaux servant au transport des troupes serbes, le *Warda* et le *Sarnicola*, avaient été capturés par les

Autrichiens.

Le 28, le Monténégro se solidarisait héroïquement avec la Serbie, n'attendait pas l'attaque des fauves de Vienne, et déclarait de lui-même la guerre à l'empire de François-Joseph, en mobilisant sa petite armée.

*

Le 29 au matin, les hostilités effectives commencèrent par le bombardement de Belgrade.

Deux monitors autrichiens, embossés sur le Danube devant la ville, avaient ouvert sur celle-ci le feu de leurs gros canons. Des incendies s'allumèrent aussitôt sur plusieurs points de la capitale serbe et une poudrière fit explosion.

Des canons serbes, en batterie derrière les bâtiments de la douane, ripostèrent au tir des monitors : ceux-ci concentrèrent alors leurs obus sur les bâtiments en question, qui ne furent bientôt plus qu'un monceau de ruines.

Les artilleurs de François-Joseph semblaient prendre à tâche de viser particulièrement les églises, les musées et les établissements scientifiques. C'est ainsi que le palais de l'Université, contenant la bibliothèque où étaient des livres et des manuscrits précieux, fut criblé d'obus ; c'est ainsi que les laboratoires de la Faculté des sciences furent détruits avec tous leurs instruments de précision et toutes leurs collections scientifiques. C'était la première manifestation de la *kultur* allemande ; c'était le digne avant-coureur du crime de Louvain.

Le bourgmestre de Belgrade, avec une trentaine d'habitants, était courageusement demeuré à son poste.

Le 30 au matin, les troupes autrichiennes le trouvèrent ainsi à peu

près seul dans la ville, où elles firent une entrée tapageuse ; aussitôt des fonctionnaires austro-hongrois prirent possession des bâtiments publics et hissèrent le drapeau jaune, sur lequel est peint, comme une chauve-souris écartelée, le double aigle noir des Habsbourg.

En même temps, l'attaque autrichienne se produisait sur les autres points de la frontière qui sépare la Serbie de l'empire d'Autriche.

Mais les troupes de François-Joseph, conduites par le général Potiorek, n'avaient pas avec elles l'appui des régiments et surtout des canons lourds des Allemands. Elles allaient connaître la valeur des soldats serbes et faire le dur apprentissage de la défaite, défaite d'autant plus humiliante qu'elle allait leur être infligée par l'armée d'une petite nation battant celle, non d'un « grand peuple » (l'Autriche ne mérite pas ce nom), mais d'une nation puissante par le nombre.

Dès le premier jour, l'armée austro-hongroise sembla prédestinée à la déroute. À Semendria, à Poserewatz, à Losnitza, en d'autres points encore, elle fut toujours repoussée dans ses attaques par les héroïques soldats du roi Pierre.

Alors se succédèrent les hauts faits inouïs qui marquent les phases de la lutte de la Serbie contre l'Autriche, et ses résultats triomphants tant que l'Autriche fut le *seul* adversaire des Serbes et de leurs vaillants alliés les Monténégrins.

On prête, en effet, aux généreux Serbes, dès le début de la guerre, la forte parole que voici :

« Les Autrichiens ? Ne vous en inquiétez pas, disaient-ils aux alliés russes et français ; nous nous en chargeons ! »

Et « ils s'en chargèrent ».

Le 6 août, ils prirent la ville de Potcho. Le 17 août, ils remportèrent la victoire de Chabatz, où trois régiments autrichiens furent anéantis, n'ayant même pas eu le temps matériel de procéder à leur fuite coutumière ; ce jour-là, 14 canons tombèrent aux mains de nos alliés.

Le 19 août, les soldats du roi Pierre remportaient à Plonitza une seconde victoire, qui coûtait aux Austro-Hongrois 12 000 hommes tués et un important matériel récolté par l'armée serbe.

Le 26 août, à Yadar, le général Putnik taillait en pièces une forte colonne d'infanterie qui escortait un long convoi d'artillerie, dont les pièces furent capturées par les troupes serbes ; et le 27 du même mois, chassant les troupes autrichiennes du sandjak de Novi-Bazar, l'héroïque général, le populaire « voivode », remportait un succès capital.

Le 5 septembre, il est vrai, les Serbes essayaient un léger échec à Metrovitza ; mais ils reprirent bien vite le dessus.

Le 6, ils réussissaient, en effet, à traverser la Save ; le même jour, en accord avec les Monténégrins, ils enlevaient Fsicha dans un assaut irrésistible et, chassant les Autrichiens l'épée dans les reins, les rejetaient d'une poussée énergique sur la rive gauche de la Drina.

Le 8 septembre, les Monténégrins se rendaient maîtres, en Bosnie, de la ville de Plevlié, pendant que le 8 et le 9 les Serbes remportaient un de leurs plus éclatants succès.

À la première de ces deux dates, les Autrichiens se montrèrent désireux d'en finir avec cette nation qu'ils tenaient pour une force négligeable, et au sujet de laquelle ils avaient baptisé leur attaque du nom d'« expédition de répression » ; et dans l'intention de retenir l'offensive de leurs adversaires sur le Strem, ils avaient massé une armée importante sur le front de Ratcha-Cania. Cette armée se montait à 90 000 hommes.

En outre ils avaient fait plusieurs tentatives, vaines d'ailleurs, en vue de passer la Drina entre Ratcha et Kimans-Kaada. Mais ils avaient chaque fois été repoussés avec des pertes énormes.

Dans l'angle formé par le confluent de la Drina et de la Save, les troupes de François-Joseph avaient commencé, au début de leur

mouvement d'attaque, par obtenir quelques avantages légers. Mais après avoir essuyé le feu terrible de l'artillerie serbe et les assauts répétés de l'intrépide infanterie de nos alliés, elles avaient dû repasser la Save. Encore ne purent-elles effectuer cette opération de retraite qu'à la faveur de la nuit, entre le 8 et le 9 septembre, et sous la protection d'un feu croisé d'artillerie effectué par des batteries postées sur les rives gauches de la Save et de la Drina.

Les Autrichiens s'étaient alors retirés, abandonnant aux mains des Serbes un butin nombreux, comprenant entre autre une batterie d'obusiers, une batterie d'artillerie de campagne et six mitrailleuses.

Toutes leurs tentatives ultérieures pour franchir la Drina sur d'autres points du front devaient échouer lamentablement.

Partout les Serbes les repoussaient à la baïonnette ; partout ils étaient rejetés sur la rive gauche des deux rivières confluentes.

Leurs pertes furent énormes. Un seul de leurs régiments, le 79^e d'infanterie, avait eu trois mille hommes tués. Sur le front Kimans-Kaada-Bussout, on comptait qu'ils avaient perdu 10 000 tués ou blessés. La Save et la Drina charriaient sans cesse des cadavres d'Autrichiens.

*

Le 10 septembre, les Serbes, continuant leurs succès, traversèrent le fleuve et s'emparèrent de la forteresse hongroise de Semlin (Szimony), située en face de Belgrade. Cette fois ils prenaient pied sur le territoire ennemi et lui portaient un coup direct.

Décidément, l'« expédition de répression » de l'Autriche s'annonçait mal !

Les Serbes avaient, pour commencer, engagé un duel d'artillerie avec les monitors autrichiens, embossés dans la Save, qui avaient si

longtemps et si féroce­ment bombardé la capitale de la Serbie.

Puis, après cette ouverture de feu, l'infanterie parvint à traverser la Save, en occupant rapidement et en utilisant les ponts que les Autrichiens, dans la hâte de leur fuite, n'avaient pas eu le temps de faire sauter.

Ce passage effectué, les vaillantes troupes du roi Pierre s'élancèrent à l'assaut des positions fortifiées qui défendaient le plateau sous la protection duquel est placée la ville de Semlin. Malgré le tir incessant des pièces autrichiennes, qui crachaient un véritable ouragan de fer, malgré cette canonnade tellement intense qu'on l'entendait à 200 kilomètres de là, elles enlevèrent les batteries ennemies à la baïonnette, tandis que leur cavalerie pourchassait dans la plaine les Austro-Hongrois en pleine déroute.

Les troupes serbes firent alors, au son des fanfares, leur entrée dans la ville de Semlin. Et, chose qui démontre combien est dur le joug des Hongrois, les habitants firent fête aux conquérants : ils hissaient à leur fenêtre les couleurs de la Serbie ; les jeunes filles leur jetaient des fleurs ; les hommes leur donnaient l'accolade.

Le 16 septembre, les Monténégrins prennent, à leur tour, Goradza, près de Serajevo. Le 17, les deux armées serbe et monténégrine opèrent leur jonction dans le but de marcher sur cette dernière ville.

Le 21, les Autrichiens essuient, à Kroupanjé, une nouvelle et très importante défaite. Le 24, les Serbes occupent Sabrenizia en Bosnie. Ils avaient, entre temps, été contraints d'évacuer Semlin : ils s'en emparent, le 28, pour la seconde fois, et, le 30, ils se rendent maîtres de la ville bosniaque de Hanojak, ainsi que de la ville de Romania, dans la montagne dominant Serajevo.

*

L'Autriche était donc battue sur toute la ligne par l'armée de ce petit peuple, qu'elle prétendait « châtier » et sur lequel elle avait eu la lâcheté de se ruer.

Elle comprit qu'il lui faudrait un effort formidable pour venir à bout de la Serbie. Cet effort, elle se mit en mesure de le réaliser.

Le général autrichien Potiorek prit le commandement d'une très forte armée, dont il concentra l'action principalement en Bosnie, que les Serbo-Monténégrins avaient envahie et dont la capitale, Serajevo, était par eux serrée de près.

Sous la pression des forces supérieures qui leur étaient ainsi opposées, les Serbes et les Monténégrins furent contraints de se replier en arrière.

Ils commencèrent dans un ordre merveilleux et avec une méthode parfaite leur mouvement de retraite sur leurs territoires respectifs.

Après une série de combats acharnés, qui durèrent du 19 au 22 octobre, les Serbo-Monténégrins reculent jusqu'à Visegrad. Pendant ce temps, sur le Danube, l'artillerie autrichienne continue sans pitié le bombardement de Belgrade qui devient ainsi une des nombreuses « villes martyres » de la guerre actuelle.

D'autre part, une armée autrichienne, franchissant la Drina, prononce une vigoureuse offensive sur le front Zvornik-Lostitza.

Néanmoins, malgré l'énorme disproportion de leurs forces, les Serbes résistent héroïquement ; tellement que le mois d'octobre se termine sans que les Autrichiens, trompés dans leur espoir de conquête rapide, aient pu sensiblement avancer.

Mais les munitions de l'armée serbe commençaient à s'épuiser. La Serbie, en effet, par sa situation géographique, ne pouvait que difficilement recevoir des alliés des approvisionnements en obus et en cartouches. La saison s'avancait, leurs ennemis revenaient toujours plus nombreux et leur livraient des assauts continuels.

Aussi, à la fin du mois de novembre, décimés, à court de munitions, durent ils abandonner le terrain qu'ils avaient si brillamment conquis et se décider à se replier sur leur territoire. Forcés, à la fin du mois, de laisser les Autrichiens occuper Valévo, ils furent ensuite contraints d'évacuer Delpav.

Jamais, depuis le début des hostilités, la Serbie ne s'était trouvée dans une situation aussi critique, tellement critique qu'elle pouvait sembler désespérée.

Mais le courage qui cuirasse les cœurs serbes les rend inaccessibles au désespoir. En présence de la gravité des circonstances, la nation entière se redressa dans un geste de sublime résistance : nous allons voir comment ce geste fut un geste de triomphe.

*

Les journaux autrichiens chantaient déjà victoire. Les Serbes avaient subi de graves revers sur le Tser et à Chabatz ; le pays était envahi.

Le vieux roi Pierre Karageorgevitch, l'ancien combattant de 1870, malade, avait dû céder la régence à son fils le prince Alexandre.

Devant le danger, il quitta la ville d'eaux où il se soignait et il accourut au milieu de son armée :

« Soldats, leur dit-il, c'est votre vieux roi qui vient mourir avec vous. S'il en est parmi vous qui ont peur, qu'ils s'en aillent ! »

Personne ne partit. Si, quelqu'un partit, mais ce furent les Autrichiens.

Le 10 décembre, passant à l'offensive, les soldats serbes, commandés par l'héroïque voïvode Putnik, attaquent les Autrichiens

sur toute l'étendue du front, avec une impétuosité, un élan irrésistibles.

Cette offensive foudroyante fut couronnée d'une réussite complète.

Partout l'ennemi se retira dans le plus grand désordre, en laissant entre les mains des Serbes un très grand nombre de prisonniers, des bouches à feu et du matériel de guerre en quantité considérable.

Les troupes de nos valeureux alliés, lancées à la poursuite de l'ennemi, le talonnaient avec une telle vigueur que les Autrichiens ne pouvaient s'arrêter nulle part, se fixer sur aucune position, et se bornaient à fuir en abandonnant tout ce qui pouvait gêner la rapidité de leur retraite, qui fut un véritable déroute.

En particulier, leur mouvement de recul fut si rapide, si précipité, qu'ils abandonnèrent leurs blessés sur toute l'étendue du front de bataille.

L'armée serbe avait fait aux armées de François-Joseph *cinquante mille prisonniers* et pris trois drapeaux et 126 canons.

On le voit, c'était une victoire sans précédent pour l'héroïque petite armée ; c'était pour les armées du général autrichien Potiorek la plus humiliante des défaites.

Le 15 décembre, pendant que ses soldats achevaient de jeter, à coups de crosse dans le dos, les Autrichiens dans la Save, au son des cloches, au bruit du canon qui tonnait pour saluer le vainqueur, le vieux roi Pierre rentra dans Belgrade, dans sa capitale enfin reconquise.

Le souverain se rendit d'abord à la cathédrale : monarque chrétien, il venait remercier le Dieu des armées qui avait étendu son bras sur la Serbie et lui avait donné la victoire.

Après cela il se rendit à son palais, au « konak ».

Sur ce monument, les Autrichiens avaient arboré les couleurs de François-Joseph, le hideux drapeau jaune au vautour noir, et sur la

porte était fixé un écriteau qui portait ces mots : « Demander la clef au capitaine autrichien ! »

Le « capitaine autrichien », ainsi transformé en concierge, s'était prudemment enfui. On dut enfoncer les portes pour pénétrer dans le palais. Un soldat du génie grimpa aux fenêtres, et en arracha le honteux emblème de l'Autriche pour le remplacer par les nobles couleurs nationales, et c'est en foulant aux pieds le drapeau autrichien, étalé sous ses pieds comme un tapis, que le roi Pierre Karageorgevitch rentra dans son palais.

*

1915 s'annonçait donc bien pour la Serbie : la nouvelle année débutait par la délivrance du territoire national.

Plus aucun ennemi n'en déshonorait le sol.

Mais, hélas ! l'infortunée Serbie était marquée du sceau du malheur. Au moment où le succès de ses armées venait de couronner leur effort surhumain, un autre fléau, plus grave que la guerre, s'abattit sur la nation.

Le typhus, accompagné de multiples épidémies : diphtérie, choléra, etc., fit son apparition dans le pays, et la terrible maladie s'y propagea avec une effrayante rapidité.

La moitié des médecins moururent ; 70 et même 80 pour cent des personnes atteintes par la redoutable contagion succombèrent. La Serbie, ce beau et pittoresque pays, menaçait de devenir un immense cimetière !

Alors, dans tous les pays alliés, un merveilleux élan de charité se manifesta ; un effort immense fut fait pour venir au secours de la nation serbe, si admirable de courage et si durement éprouvée.

Méprisant le danger, risquant leur vie pour sauver celle des autres,

affrontant la plus terrible des contagions, des missions sanitaires partirent de France, d'Angleterre, d'Italie, même des pays neutres. La nôtre s'acquitta de sa tâche d'une façon qui nous fait honneur.

Rien ne peut définir l'horreur de cette situation !

On voyait des gens qui, en passant dans les rues, tombaient pour ne plus se relever et mouraient sur place. Dans la ville, pas une maison à une fenêtre de laquelle on ne vit le sinistre drapeau noir. Les prêtres n'avaient plus le temps de bénir isolément les corps des défunts : ils se rendaient dans les cimetières et bénissaient, d'un geste d'ensemble, les morts disposés en tas autour d'eux !

En ces jours sombres, pendant cette période d'épouvante, de morts et de deuils, tout le monde fit grandement son devoir.

Médecins, aumôniers, infirmières, luttèrent contre le mal avec un courage indomptable ; beaucoup succombèrent à la tâche et payèrent de leur vie leur noble dévouement. Mais enfin le typhus fut vaincu à son tour, la mortalité diminua, et la redoutable épidémie finit par disparaître.

La Serbie, meurtrie par cette terrible épreuve, pouvait croire qu'elle était enfin au bout de ses peines et que les jours sombres du passé allaient faire place aux jours plus clairs d'un avenir plein d'espérance.

Mais elle avait compté sans la haine tenace de l'Autriche.

Celle-ci, honteusement battue par les soldats du roi Pierre, malgré l'importance de ses armées, comprit que, quelque forts que fussent ses effectifs, elle ne viendrait jamais seule à bout de la Serbie.

Elle fit alors appel à l'Allemagne, à la puissante nation de proie, sans rougir de la lâcheté qu'il y avait à unir deux grands empires contre un petit pays.

Et, estimant que c'était encore trop peu de leurs efforts réunis pour

abattre un adversaire aussi valeureux que le peuple serbe, les Allemands et les Autrichiens, unis dans leurs infâmes agressions, firent appel à un troisième assaillant, la Bulgarie.

Les Bulgares n'ont pas, comme les Serbes, le bonheur d'être gouvernés par un roi national, par un souverain issu de leur race.

Ils ont à leur tête un roi félon, un prince de Saxe-Cobourg, renégat de la religion catholique par ambition. Ce sinistre et astucieux personnage, qui doit tout à la Russie, son trône et l'existence de son pays, n'a pas craint de s'allier aux Turcs contre les Russes. Petit-fils du roi Louis-Philippe par sa mère, il n'a pas craint de s'allier aux Allemands pour combattre un peuple allié de la France, de la patrie de son grand-père !

Ferdinand de Bulgarie n'est qu'un « roi d'occasion ». Son âme est celle d'un laquais dont le maître tout-puissant est l'empereur Guillaume, le kaiser allemand.

Ses ministres, ses hommes d'État sont les dignes valets d'un tel maître. Pour eux, trahir est un dogme, mentir est une méthode. Aussitôt que le signal de la félonie fut donné par le roi, la nation bulgare tout entière le suivit comme un seul homme. Ce peuple est inaccessible à tout autre sentiment que le désir de voler, de piller, d'incendier. Il n'y eut pas une protestation à Sofia : tous, du ministre au portefaix, partirent en guerre contre les Serbes, leurs alliés de la veille, aux côtés des Turcs, leurs anciens et héréditaires ennemis.

*

Les nations de l'Entente avaient pourtant fait preuve, par leur diplomatie, d'une longanimité extraordinaire envers les Bulgares.

On avait poussé les Serbes à leur faire des concessions presque inacceptables, en échange, simplement, de la neutralité bienveillante

de la Bulgarie. Les Serbes, cependant, avec un sens très réel de la situation, prévoyaient bien ce qui allait arriver. Ils voulaient aller au-devant de l'attaque bulgare en attaquant eux-mêmes. On les en empêcha.

Hélas ! leurs prévisions devaient se réaliser.

Les Austro-Hongrois, appuyés cette fois par des Allemands pour renforcer leurs impuissantes armées, attaquèrent la Serbie par le Danube, par la Save et par la Bosnie. Les Bulgares attaquaient en même temps par l'est.

Et voici qu'un autre roi félon, le roi de Grèce Constantin, l'ancien allié de la Serbie, qui avait signé avec elle un traité par lequel il s'engageait à combattre à ses côtés en cas d'attaque de la part des Bulgares, reniait sa signature et refusait d'y faire honneur.

Il est vrai que, beau-frère du kaiser Guillaume, il devait, lui aussi, considérer les traités comme de simples « chiffons de papier » !

Les Serbes, accablés sous le nombre, durent se replier successivement de position en position vers le sud du royaume. Le siège du gouvernement, d'abord établi à Nisch, fut transporté à Monastir, tout à fait dans les provinces méridionales.

L'armée défendait le territoire pied à pied, en effectuant une véritable retraite de lions ! Le pays était envahi par toutes ses frontières. De tous côtés y pénétraient des armées qui semblaient, dans une émulation de barbares, lutter de férocité entre elles.

Jamais on n'avait vu de pareilles horreurs !

On croyait qu'en Belgique et dans le nord de la France les Allemands avaient atteint le sommet de l'odieux : on s'était trompé. Il y eut, pour les dépasser, les Bulgares et surtout les Autrichiens et les Hongrois.

Ceux-ci se vantent d'être plus cultivés, plus raffinés que les

Boches. S'ils sont plus raffinés, c'est dans la cruauté, dans la férocité lâche exercée sur des populations sans défense !

On a un témoignage irrécusable et impartial de ces horreurs : c'est celui du professeur Reiss, de l'Université de Lausanne, qui, après avoir parcouru le pays dévasté, a publié un livre, documenté de photographies, où il relate, avec preuve à l'appui, les atrocités commises par les soldats de François-Joseph.

On n'eut de pitié pour personne. Les Autrichiens infligèrent à la population civile les supplices les plus terribles. On tuait dans les rues, à coups de fusil, de sabre, de bâton ; on creva des yeux ; on lapida d'innocentes victimes. On brûla, on enterra vivants des malheureux citoyens ; la potence, cet instrument par excellence de la conquête autrichienne, fonctionnait sans arrêt. On coupa des nez, des oreilles, des seins ! et nous passons sous silence d'autres mutilations et d'autres supplices plus affreux encore ! Les bourreaux n'avaient de respect ni pour le sexe ni pour l'âge. Des femmes et des jeunes filles, mises à mort après avoir été odieusement outragées, allèrent rejoindre dans la tombe des vieillards et des enfants. Et à Monastir, ces bêtes féroces commirent des crimes encore plus odieux. Le professeur Reiss rapporte qu'ils firent dévorer vivant, par des porcs, un enfant en bas âge qu'ils avaient arraché à sa mère.

Ces massacres, ces incendies ne peuvent, d'ailleurs, aucunement être mis sur le compte de l'« ardeur du combat ». Ils avaient été préparés soigneusement et avec une méthode parfaite.

Le professeur Reiss possède un document émanant du *K. u. K. G. corps commando*. Ce document donne aux officiers les « instructions » pour la conduite à suivre vis-à-vis de la population serbe.

On y déclare qu'envers les Serbes « toute humanité, toute bonté d'âme sont *déplacées* et même *nuisibles* » ! On y recommande de déployer en toutes circonstances « la plus grande dureté et la plus

impitoyable rigueur ».

On y lit, entre autres choses, cette recommandation :

« Tout habitant rencontré *au dehors des localités* doit être considéré comme membre d'une bande qui a caché ses armes ; on exécutera ces gens s'ils paraissent tant soit peu douteux. »

*

L'invasion de la Serbie, le martyre de la vaillante nation était donc commencé. Malgré tout, les Serbes ne désespéraient pas encore.

Le bruit s'était répandu, dans le pays, de l'arrivée prochaine d'une armée française de secours, et cette nouvelle avait réchauffé le cœur de nos vaillants alliés. On disait que cette armée était à Salonique.

Hélas ! les détachements alors débarqués à Salonique étaient trop faibles encore pour pouvoir intervenir efficacement et venir au secours de la Serbie.

L'armée du roi Pierre dut donc effectuer sa retraite vers la mer. Successivement Nisch et Monastir furent évacués. Après cette dernière ville, c'était le sol même de la patrie qu'il fallait abandonner aux féroces envahisseurs, ce sol où demeuraient les vieillards, les femmes et les enfants, exposés aux atrocités des Autrichiens.

Les Serbes commencèrent cette retraite unique dans l'histoire, retraite à travers des montagnes escarpées, sans routes et presque sans chemins, qui devait les mener, à travers l'Albanie, jusqu'à la mer Adriatique.

Est-il quelque chose de plus grandiose, de plus héroïque que le repli de cette armée qui ne veut pas être faite prisonnière et qui va, dénuée de tout, retrouver chez ses alliés un séjour pour se refaire, des munitions pour se rééquiper et reprendre la lutte sans merci contre l'ennemi abhorré ?

L'armée se mit donc en route pour ce voyage effroyable !

Trois routes menaient de Serbie à la mer à travers l'Albanie, toutes trois également dures et difficiles. La première passait à Loumkocela et aboutissait à Scutari ; c'est la route qu'a suivie le prince Alexandre.

La seconde, que prit le roi Pierre, qui, pas un instant, n'abandonna son armée, malgré son grand âge et sa santé chancelante, passant par Dibra et Elbassa, aboutissait au port de Durazzo, l'ancien Dyracchium des Romains.

La troisième enfin, sur laquelle s'engagèrent les membres du gouvernement et les chefs des grandes administrations du royaume, passait par Diakova, Ipek et Podgoritza.

Ce fut le prince Alexandre qui parvint le premier à l'Adriatique. Il avait accompli ce prodige de ne mettre que deux jours et demi pour accomplir ce voyage. Là il trouva les navires alliés qui devaient transporter à Corfou ses soldats épuisés.

Il s'embarqua le dernier, conscient de sa haute mission, donnant ainsi le plus bel exemple de ce que doit être un prince qui a conscience de son devoir de conducteur d'hommes.

Le vieux roi Pierre fit presque toute la route à pied ou sur un char traîné par des bœufs, endurant les privations et les fatigues les plus terribles avec un stoïcisme digne de l'antique. Pierre Karageorgevitch incarna en son auguste personne toutes les qualités de bravoure et d'endurance de la race serbe.

Toute l'armée, d'ailleurs, eut à supporter de terribles souffrances au cours de cette longue et douloureuse odyssée. Les hommes connurent les angoisses de la faim. Il fallait à tout moment gravir des rochers escarpés, se frayer un chemin dans les cols abrupts des montagnes en y déblayant des monceaux de neige.

Souvent, après avoir débouché dans des vallées où l'on pouvait grouper les hommes, on ne trouvait, pour en sortir, que d'étroits

sentiers par où les soldats ne pouvaient passer qu'à la file indienne, un par un ! Quelquefois un malheureux se couchait : c'était pour mourir. Et l'on vit ainsi des rangs entiers qui s'écroulaient « comme tombe un pan de muraille détruit par la sape ».

Les soldats avançaient, soutenant des blessés, des femmes et des enfants qui n'avaient pas voulu assister à l'occupation de la patrie par l'Autrichien odieux. Pâles, amaigris par les privations, spectres plutôt qu'êtres humains, ils s'avançaient cependant, soutenus par cette foi ardente, par ce patriotisme qui fait les héros.

Ils sentaient qu'en faisant un suprême effort pour atteindre la mer, ils trouveraient des navires qui les transporteraient à un port où ils seraient armés de nouveau et d'où ils pourraient repartir pour combattre l'envahisseur et délivrer leur pays.

C'étaient des navires français qui les attendaient :

Ils recueillirent ces héroïques débris et les transportèrent à Corfou et à Bizerte. Et là, dans ces deux villes, l'armée serbe, reposée, reconstituée, réarmée, put se réformer à l'effectif de 100 000 hommes.

Le 10 octobre 1915, les premiers contingents français et anglais débarquaient à Salonique pour porter, trop tard malheureusement, secours à la Serbie. Quand ces contingents, graduellement et constamment grossis, formèrent une véritable armée sous les ordres du général Sarrail, l'armée serbe, refaite, vint se joindre à eux. Elle a pris part, au premier rang, à tous ses combats.

Pendant toute l'année 1916, elle a repoussé les attaques des Bulgares ; à la fin de l'année, les Serbes battaient dans toutes les rencontres les soldats du roi félon Ferdinand, ils leur capturaient de nombreux canons et leur infligeaient des pertes terribles.

Et enfin, pour terminer l'année 1916, les héroïques soldats du roi Pierre eurent la joie et l'honneur de reprendre Monastir aux Bulgares. Le prince Alexandre put ainsi rentrer dans la première ville

reconquise de son royaume.

C'est le prélude de la délivrance de la Serbie.

Nous reviendrons plus en détail sur cette victoire quand nous parlerons de l'expédition de Salonique.

IV

LA GUERRE EN RUSSIE — (I)

Les premières hostilités : août 1914. — Le raid en Prusse orientale. — La diversion heureuse des armées russes. — La conquête de la Galicie. — La prise de Lemberg. — La prise de Przemyśl. — L'invasion de la Pologne. — Riga menacée. — La seconde offensive russe en Galicie. — La victoire de l'armée de Broussiloff.

Nous avons, au cours du chapitre 1^{er}, esquisé la situation géographique de l'empire russe et décrit brièvement l'allure générale des frontières qui le séparent des Empires du centre. Nous pouvons donc commencer le récit des événements de guerre proprement dits.

L'absence de frontières naturelles entre l'Allemagne et l'Empire des tsars avait amené les deux puissances rivales à édifier, chacune sur son territoire, des défenses artificielles et de puissantes lignes de forteresse. Mais, de part et d'autre, ces travaux n'étaient que commencés quand éclata la guerre déclarée par l'Allemagne en 1914.

La Russie avait à ce moment affecté neuf corps d'armée, soit 400 000 hommes environ, à la garde de ses frontières occidentales. Trois corps stationnaient à Varsovie et six autres se partageaient entre Wilna, Grodno, Biélostok, Minsk, Kovno et Lublin. En outre, il y avait à Kiew trois corps d'armée et un autre à Odessa, sur la mer Noire.

Le chiffre des hommes immédiatement disponibles était donc d'environ 600 000.

Les Allemands avaient porté le principal effort de leur mobilisation

vers la France.

L'ensemble des forces allemandes immédiatement disponibles sur la frontière russe était d'environ 400 000 hommes.

Ils pensaient que la lenteur forcée de la mobilisation russe leur donnerait le temps d'écraser rapidement la France, grâce à la violation du territoire belge, et qu'alors ils pourraient transporter toutes leurs forces contre leurs ennemis de l'Est.

Restait l'Autriche. Théoriquement, celle-ci devait envahir l'empire russe avant que la mobilisation y fût achevée, et elle disposait sur le papier de près de 3 millions d'hommes.

Mais l'Autriche trouva sur son propre territoire des causes puissantes qui se chargèrent de paralyser son élan.

Fait « de pièces et de morceaux », assemblage hétéroclite de peuples de races différentes et sans cohésion, véritable « manteau d'Arlequin », l'empire d'Autriche était loin de présenter l'unité formidable de l'empire d'Allemagne.

En Russie, en France, en Angleterre, l'annonce de la guerre avait amené l'union sacrée de tous les partis et fait cesser les divisions antérieures.

En Autriche, la déclaration de guerre avait produit un effet tout opposé. Le vieil antagonisme entre Allemands, Hongrois, Bohêmes, Polonais, Roumains de Transylvanie, Italiens du Trentin, Croates, Dalmates, Ruthènes et Slovaques se réveilla.

Dans les provinces slaves et tchèques, le gouvernement de Vienne chercha à réagir par la terreur contre les mouvements séparatistes qui se manifestaient de tous côtés.

Des régiments tchèques entiers refusèrent le service : ils furent décimés, et les hommes arbitrairement fusillés. À Prague, dans la population civile, on fit des exécutions en masse à peu près

quotidiennes.

Tous ces événements retardaient la mobilisation autrichienne et permettaient aux Russes de parfaire lentement la leur.

Le plan primitif des Austro-Boches, qui comportait une invasion brusquée de la Russie comme de la France, commençait à apparaître comme impossible à réaliser. L'Allemagne comprit qu'elle n'avait plus à faire grand fond sur son alliée, qui allait se faire battre par les Serbes, tant qu'elle serait réduite à ses seules ressources militaires.

Aussi le grand état-major de Berlin résolut-il de mettre l'Autriche en sous-ordre, en véritable domesticité. On plaça à la tête des armées autrichiennes des généraux allemands, qui avaient le commandement effectif, celui des archiducs ne s'exerçant que pour la forme et pour « sauver la face ».

Une fois effectuée cette mainmise sur l'ensemble des forces militaires austro-hongroises, l'Allemagne se décida à tenter sans attendre davantage un « coup » contre la Russie, que l'on supposait en état de défense insuffisante.

*

Le 3 août 1914, des détachements allemands quittèrent Lublinitz, en Silésie, près du point où se bifurque la frontière russo-austro-allemande. Ils pénétrèrent en territoire de la Pologne russe et occupèrent la ville de Czenstochowa, où se trouve la « Vierge miraculeuse », objet d'une vénération particulière de la part du peuple catholique de la Pologne.

Le même jour, d'autres éléments ennemis, opérant plus au nord, purent s'emparer de deux autres villes polonaises : Bondzin et Kalisz ; cette dernière était importante, car sa prise ouvrait la route de Lodz, la grande cité industrielle de la région, que l'on appelle le « Manchester

de la Pologne ».

Cette offensive aiguillonna le gouvernement russe, qui ordonna l'appel de onze classes de milices.

Les troupes russes, qui s'étaient établies tout le long de leur énorme frontière, se trouvèrent alors, dès le 4 août, en contact avec l'ennemi, et de plusieurs points, les Boches, repoussés, durent se replier en arrière.

Ils reprirent pourtant l'offensive le lendemain, dans le but de harceler les Russes par des combats de détail, pendant qu'ils mobiliseraient les renforts de landwehr destinés à la défense du front oriental. Toute leur armée agissant contre la Russie était placée sous le commandement du général von Hindenburg.

Mais la mobilisation allemande s'attarda ; ce ne fut qu'au milieu d'août que l'armée du kaiser put être prête à effectuer l'attaque projetée.

Pendant ce temps, les combats locaux continuaient, nombreux et acharnés. Près d'Eydtkuhen, à la frontière même et près de Kolno, les soldats du tsar faisaient aux Boches de nombreux prisonniers, et, au sud du front, ils prenaient l'offensive contre les Autrichiens.

Descendant la vallée de la rivière nommée le Styr, ils pénétraient en Galicie et infligeaient des défaites partielles à plusieurs détachements de l'armée austro-hongroise.

Celle-ci, de son côté, tentait de pénétrer en Pologne russe, en partant de Cracovie et en se dirigeant vers Kielcz. Deux régiments de cavalerie hongroise passèrent la frontière et pénétrèrent en territoire russe.

Le gouvernement de Lublin réunit alors 5 000 cosaques soutenus par une batterie d'artillerie de campagne, et prépara une embuscade, sur la route de Bielgorai, entre une forêt et des marécages. Les deux régiments hongrois furent anéantis.

*

Mais, pendant ce temps, les Russes pénétraient à leur tour en Galicie. Partis de Rovno, ils s'avançaient vers Lemberg (ou *Léopol* ou *Lwof*), capitale de la province. Leur progression s'effectuait méthodiquement, et débutait par l'occupation de la ville de Sokol, dont la garnison fut détruite.

Puis ils anéantissaient, à Hignet, le 11^e régiment de lanciers, pendant qu'à Tarnopol, à l'extrémité orientale de la Galicie, leur cavalerie sabrait six compagnies et deux escadrons autrichiens.

Le 13 août la cavalerie de nos alliés, au nord de la Galicie, aux environs de Kielcz, dispersait un millier de soldats tchèques, et continuait à avancer avec le gros de l'armée russe, dont le commandement préparait un « coup » qui allait être sensationnel.

Vers le 20 août, les troupes du grand-duc Nicolas, groupées par des mouvements stratégiques heureux, commençaient l'investissement de Lemberg et engageaient autour de la ville une bataille qui dura environ huit jours.

Au bout d'une semaine de combats, l'armée russe, s'emparant des défenses avancées, put s'approcher des forts principaux qui formaient la défense immédiate de la ville.

Une bataille terrible fut livrée, bataille au cours de laquelle les Austro-Hongrois furent battus à plates coutures, mis en déroute, et durent s'enfuir en abandonnant des pièces d'artillerie lourde, de nombreuses batteries d'artillerie de campagne, des parcs entiers de voitures, de caissons et de munitions.

L'armée ainsi taillée en pièces était composée des III^e, XI^e et XII^e corps autrichiens et de parties des VII^e et XIV^e corps.

Le total des canons que lui prirent les Russes dépassait 150 !

Cette bataille se terminait donc pour nos alliés par une grande victoire ; mais il fallait à cette victoire une consécration ; cette consécration, c'était la prise de Lemberg, qu'il fallait enlever à tout prix, et vers laquelle convergeaient les deux armées russes commandées respectivement par les généraux Roussky et Broussiloff.

Ce fut le 3 septembre que la ville fut emportée, après des combats acharnés livrés le 31 août, le 1^{er} et le 2 septembre.

La masse des troupes autrichiennes était accumulée dans la région de la Guila-Lipa inférieure ; elles y furent enfermées et perdirent 30 000 hommes, dont 20 000 tués et blessés et 10 000 prisonniers. Cela eut lieu le 31 août.

Le 2 septembre, les Russes s'approchèrent de Lemberg à une portée de canon ; serrée de plus en plus, la ville ne put tenir. Elle fut abandonnée par ses défenseurs, et les soldats du tsar y firent leur entrée triomphale : 30 locomotives, des trains entiers de matériel et de munitions tombaient aux mains des vainqueurs.

Sur le front de Lublin-Kolm, des combats tout aussi durs furent livrés. Le X^e corps autrichien fut écrasé et perdit 5 000 prisonniers. Le 4 septembre, à Krasnotav, le colonel du 45^e autrichien se rendait avec les 44 officiers et les 1 600 hommes de son régiment.

Ces défaites répétées avaient affolé l'Autriche.

Les paysans des frontières s'enfuyaient vers l'intérieur de l'empire, emportant avec eux leurs hardes et leurs enfants ; Vienne regorgeait de réfugiés, dont on employait plus de 20 000 à construire hâtivement des retranchements devant servir à la défense de la ville en vue d'une arrivée possible des Russes.

Il en était de même à Budapest. Et les soldats du tsar, envahissant à leur tour la Bukovine, s'avançaient maintenant vers sa capitale,

Czernowitz.

*

Pendant que nos braves alliés s'emparaient ainsi de la capitale de la Galicie, leurs armées, qui opéraient en Prusse orientale, ne demeuraient pas inactives et y accomplissaient une campagne des plus remarquables.

Le général Rennenkampf, commandant de la cavalerie russe, avait poussé dès le 5 août une première pointe en territoire prussien.

La ville frontière, Eydtkuhnen, fut occupée par ses troupes presque sans résistance de la part des Allemands. Mais ceux-ci se défendirent mieux à Stallupœnen, et y livrèrent un combat prolongé. Ce combat, toutefois, se termina à leur désavantage, et le général Hindenburg y perdit plus de 300 morts, ainsi qu'un matériel important d'artillerie de 77.

Furieux de cet échec, Hindenburg lança ses troupes dans un assaut furieux pour reconquérir ces deux villes ; ce fut en vain.

Toutes les tentatives des Boches furent repoussées par les Russes, qui se maintinrent sur les positions acquises et étendirent leurs avantages.

Les 13 et 14 août, une division de cavalerie allemande, qui attaquait les lignes de nos alliés, appuyée par de l'artillerie de campagne, fut battue et mise en déroute par une action énergique de la cavalerie russe.

Le 17 août, à Wirballen, sur la frontière de la Prusse orientale, des colonnes de troupes moscovites passaient la frontière, et, prenant l'offensive, envahissaient le territoire de la Prusse orientale.

Une bataille très active s'engagea, qui dura le 18 et le 19 août et se termina par l'occupation, par nos alliés, de Lyck, sur la ligne ferrée

qui réunit Bielostock à Kœnigsberg.

Le 19, la ville de Stallupœnen était le théâtre d'un nouveau et rude combat, où la 1^{re} division allemande essayait des pertes énormes et laissait aux mains des Russes 8 canons et des mitrailleuses.

Ce dernier combat eut une conséquence encore plus heureuse : ce fut l'occupation de Gumbinnen, ville importante de garnison, située à 40 kilomètres de la frontière russe et 30 kilomètres d'Insterbourg.

Le 20 août, l'armée allemande engagea trois corps d'armée pour tenter d'envelopper l'aile droite de l'armée russe. Les troupes qui formaient le centre de nos alliés prirent l'offensive, s'emparèrent d'un important matériel et firent de nombreux prisonniers. L'ennemi demanda alors un armistice « pour enterrer ses morts ».

Comme la loyauté des Boches est trop connue, cette demande fut repoussée.

Le 21 août, la victoire couronna les efforts de nos alliés. Les Allemands, après avoir subi des pertes considérables, durent se replier, poursuivis par les soldais et les cavaliers du général Rennenkampf.

Ils abandonnaient 34 canons aux mains de leurs vainqueurs.

*

Le 22 août, les forces allemandes, en pleine déroute, traversaient la rivière Angherapp, et la ville de Darkehmen tombait au pouvoir des Russes. Pendant ce temps ceux-ci, à l'ouest des lacs de la Mazurie, occupaient les localités de Johannisbourg, d'Ortelsbourg et de Willenberg. Le 23 août, ils s'emparèrent de Soldau, que ses habitants avaient évacuée complètement.

Le 24 août, tout autour d'Angerbourg, les Russes soutenaient des

luttres terribles contre les Boches. Le XX^e corps allemand, porté à l'effectif renforcé de trois divisions, occupait une position fortement défendue à Frankenau. Mais des troupes de nos alliés, brisant les réseaux de fil de fer barbelé, franchissant les barrages, attaquaient cette position à la baïonnette et en délogeaient les Allemands à coups de grenades. À 11 heures du matin, le XX^e corps ennemi, enveloppé de tous côtés, se vit contraint d'évacuer Osterode, en laissant aux mains des Russes de nombreux canons, d'abondantes réserves de munitions, des prisonniers et des mitrailleuses en quantité !

La bataille de Gumbinnen avait assuré à nos alliés la maîtrise sur la partie est de la Prusse orientale, et les communications des Allemands avec l'intérieur se trouvaient ainsi sérieusement menacées.

Les Russes poursuivaient leur offensive victorieuse, et les Boches se repliaient dans la direction de Kœnigsberg.

Cette offensive était d'autant plus heureuse qu'elle faisait une diversion à l'invasion du nord de la France par les armées allemandes, invasion qui se prononçait précisément à la fin d'août 1914.

Et nous devons être reconnaissants à nos alliés de l'Est d'avoir, par cette pointe audacieusement poussée sur le territoire ennemi à ce moment critique, obligé le commandant allemand à distraire des troupes du front français pour les envoyer en toute hâte sur le front oriental menacé.

Les Allemands avaient alors abandonné toute la région des lacs de Mazurie, et évacué tous les ouvrages fortifiés qui les défendaient.

Leur déroute était complète : les chemins étaient couverts de caissons éventrés, de chariots sans attelages, de caisses de cartouches, d'obus, qu'ils avaient jetés à terre pour pouvoir battre en retraite plus rapidement.

Les prisonniers que leur avaient faits les Russes se chiffraient par milliers. La panique avait gagné toute la population de la Prusse orientale qui s'enfuyait vers les villes de l'intérieur, à l'exception des habitants de Königsberg, qui comptaient sur la résistance de leur forteresse.

Les armées russes accentuaient chaque jour leur progression et on les savait en marche dans la direction de Dantzig.

Ainsi se développait la première phase de la guerre sur le front oriental, qui débutait par une offensive si heureuse et si opportune de nos alliés.

Ceux-ci, après l'occupation des villes d'Insterbourg et d'Angerbourg, pénétraient dans Osterode évacué par les Boches, et ils y trouvaient un butin abondant, plus de 100 canons et du matériel.

Le 27 août, les Allemands cédèrent de nouveau du terrain en Mazurie. Le 29, les soldats du tsar occupaient Allenstein, commençaient l'investissement de Königsberg et reprenaient la ville de Lodz que les Austro-Allemands avaient réussi à occuper dès le début des hostilités.

L'armée allemande se voyait donc contrainte à une défensive énergique ; il lui fallait, pour se renforcer sur le front oriental menacé, dégarnir ses lignes d'attaque du front occidental.

Cent soixante trains furent employés à transporter ainsi des corps d'armée de Belgique en Pologne.

On le voit : la diversion de nos alliés produisait son effet attendu ; les Allemands étaient obligés de diminuer l'intensité de leurs attaques contre la France.

L'offensive russe, d'ailleurs, ne se ralentissait pas.

Des divisions de cosaques s'avançaient en territoire ennemi, détruisant les voies ferrées, et prenaient possession, dans un « raid

« audacieux, de la station de Kostchin, à 21 kilomètres de Posen.

Le 4 septembre, la garnison prussienne de Königsberg tentait, pour dégager la ville, une sortie qui n'eut aucun résultat. Le même jour, en Pologne russe, les Allemands étaient forcés d'évacuer Radom.

Le 12, les armées de Hindenburg étaient complètement battues près de Mława, et devaient se replier précipitamment, abandonnant toutes les villes de la Pologne russe qu'elles avaient occupées, après avoir subi des pertes totales tellement considérables qu'elles s'élevaient à plus de 50 000 hommes.

*

Malheureusement, il y avait un revers à cette médaille : ce fut la défaite que subirent les armées du général Sazonoff, et où celui-ci trouva la mort : c'est la bataille de Tannenberg.

Quatre corps d'armée russes furent défaits par le retour offensif de Hindenburg à la fin d'août ; les autres, qui s'avançaient au nord de la Prusse orientale, durent se replier vers l'est pour éviter d'être enveloppés.

Leur aile gauche, poursuivie vers Tiesterbourog, fut très menacée par les armées allemandes.

Celles-ci, alors, se portèrent contre les troupes du général Rennenkampf, qui, mises en échec à Lyck, dans la première quinzaine de septembre, durent abandonner la ligne qu'elles occupaient en Prusse orientale. Mais à la fin de septembre les Russes y pénétraient de nouveau, en vue d'une reprise de leur offensive.

Cette reprise se produisit le 20 octobre.

Ce jour-là les troupes russes reprirent leur marche en avant, par-dessus le Niémen, contre le gouvernement de Suwalki.

Quatre corps allemands, qui avaient pénétré en Russie, eurent leur aile droite rejetée sur Mariampol. Au centre, les Russes, dans une attaque des plus brillantes, s'emparèrent de la ville d'Augustow, qui devint le centre des opérations de la grande bataille commencée le 25 septembre et qui ne se termina que le 6 octobre par la victoire complète de nos alliés.

L'armée allemande, qui opérait entre la frontière de la Prusse orientale et le Niémen, était battue sur toute la ligne et obligée de battre en retraite en évacuant le territoire des gouvernements de Sawalki et de Lowja.

En vain tenta-t-elle de faire tête et d'arrêter l'avance russe : ce fut en vain, et l'offensive allemande se termina par un échec complet.

Cette victoire d'Augustow a permis aux Russes une seconde invasion de la Pologne orientale. Au sud de Varsovie, la bataille s'étend alors de Rova à la Vistule, sur un front de 100 kilomètres. Des combats acharnés se livrent entre Rova et Radom.

Pendant la première quinzaine de novembre, nos alliés ont eu des succès marqués. Au nord, ils ont occupé Soldau et atteint de nouveau les lacs de la Mazurie. Pendant ce temps, en Galicie, ils continuent le siège de la forteresse de Przemyśl et menacent la capitale, Cracovie.

Le grand-duc Nicolas, commandant en chef des armées moscovites, faisait preuve, dans toutes ses opérations stratégiques, d'une sagesse remarquable. Comprenant que la ville de Lodz était difficile à défendre, il se décida à l'évacuer de son plein gré et établit des lignes de défense en arrière, sur la Bzoura.



Passage de la Bzoura sur un pont construit par le génie.

Ces lignes furent assez formidables pour arrêter les Allemands et permettre à nos alliés d'en faire un massacre sans précédent.

Les Boches s'étaient laissé prendre au piège classique de nos alliés russes : la retraite. Dans leur orgueil inégalable, ils ne pensent pas qu'un adversaire qui recule puisse faire une manœuvre. « Ils reculent, donc nous sommes vainqueurs ! » pensaient les généraux de Guillaume II.

*

Ainsi, vers le milieu de novembre 1914 nos alliés étaient partout en

progression. La première tentative d'invasion allemande en Pologne avait été un échec notoire, et Hindenburg était arrêté par le grand-duc Nicolas sur la Bzoura.

Mais alors, le général allemand va bénéficier du formidable réseau ferré de l'empire de proie pour ramener vers Thorn la 8^e armée de la Prusse orientale. Il la lance sur le flanc de l'armée russe, qui n'a pas les mêmes moyens de transport pour se renforcer de contingents nouveaux.

Le général boche von Mackensen brise le centre russe au nord-est de Lodz et lance, par les trouées ainsi faites dans les lignes de nos alliés, une armée de 80 000 hommes. Mais celle-ci se trouve bientôt entourée par les deux ailes russes, qui, se referment sur elle, comme les mâchoires d'un gigantesque étau.

Les Boches luttent avec acharnement et parviennent à se dégager au prix de pertes effroyables ; ils échappent ainsi à un désastre complet.

Hindenburg, cependant, ne renonçait pas à enfoncer le front russe et reprit sa tentative le 5 décembre. Une bataille immense, mais dont le résultat fut indécis, était engagée en arrière de Lodz, que les Russes avaient évacué de nouveau.

Cette bataille est connue sous le nom de « bataille des Quatre-Rivières » : la Vistule, la Bzoura, la Rawa et la Pilica.

Comme sur l'Yser, les Allemands, qui attaquaient en colonnes serrées, subirent des pertes effroyables, ce qui eut le résultat certain de les affaiblir.

Le 25 novembre, Czernowitz, capitale de la Bukovine, tombait entre les mains de nos alliés, et les Autrichiens battaient en retraite en abandonnant de nombreux prisonniers.

De sorte qu'à la fin de 1914, la situation était la suivante :

Les pertes terribles subies par les Allemands, les fatigues inouïes

endurées par les armées russes, obligées de suppléer par des marches forcées à l'insuffisance de leurs chemins de fer, amenèrent une lassitude générale qui eut pour conséquence une immobilisation momentanée des lignes des deux armées opposées.

Sans aller jusqu'à remplir le rôle du « rouleau compresseur », que des prophètes trop optimistes avaient annoncé qu'elle jouerait au début de la guerre, sans envoyer ses cosaques jusqu'à Berlin, la Russie, grâce à ses abondantes réserves d'hommes, pouvait renouveler sans cesse ses effectifs et les maintenir à leur chiffre initial sur le front de la bataille ; et l'offensive allemande, bien que préparée d'une façon unique par un effort de quarante années, brisée en France, trouvait à son tour, en Russie, un mur impénétrable.

Pour briser ce mur, il lui fallait faire appel à toute son immense artillerie lourde, à ses formidables stocks de munitions, et en dernière analyse à la *trahison* et à l'*intrigue* : c'est ce qu'elle allait faire dans le courant des années suivantes.

*

Pour arriver à triompher de la résistance héroïque des Russes, le maréchal Hindenbourg prépare, dès la fin de janvier 1915, un grand plan de campagne offensive, dans le but de s'emparer de Varsovie, et de permettre au kaiser de faire un de ces a coups de théâtre » auxquels se complaît le royal histrion, en proclamant, du sein même de la capitale, l'*indépendance* (? ?) du royaume de Pologne.

En exécution de ce plan « kolossal », une série d'attaques, destinées à donner le change aux Russes, étaient tentées sur la ligne Bzoura-Walka, pendant qu'une vaste marche offensive cherchait à atteindre Varsovie par le Nord.

Les Allemands commencèrent à exécuter la première partie de ce programme au début de février 1915 : ce fut la bataille de Borjunoff,

qui renouvela, pour eux, les hécatombes de l'Yser et de la bataille des Quatre-Rivières.

Les soldats boches, que l'on avait gavés d'alcool pour leur donner du cœur à l'assaut, s'élancèrent en rangs serrés contre les positions russes : partout ils furent repoussés avec des pertes terribles. En dix jours ils eurent plus de 80 000 hommes tués.

C'était donc un succès éclatant pour nos alliés moscovites.

Malheureusement, cet avantage fut compromis par un échec sérieux des armées russes. Le maréchal Hindenburg, cherchant à compenser par un succès l'effet moral de son échec sur Varsovie, bénéficia une fois de plus des vastes ressources du réseau ferré allemand ; il accumula en peu de temps 260 000 hommes de renfort en Prusse orientale et lança des forces contre la ligne russe établie sur les lacs de Mazurie.

La bataille, engagée sur le front Lyck-Augustow-Suwalki, dura huit jours. La 10^e armée russe, surprise par l'attaque, se défendit héroïquement ; elle ne put que se replier sur ses deux ailes, et l'un de ses corps d'armée, enveloppé de toute part, fut presque complètement anéanti.

Les Russes étaient donc chassés de la Prusse orientale, et les Allemands, les poursuivant, pénétraient à leur tour sur le territoire de l'Empire des tsars.

Cette offensive allemande, au nord, n'était que le prélude de l'action principale qui allait être conduite contre Varsovie.

Cinq divisions allemandes, amenées rapidement du nord au sud, entrèrent en Pologne, et purent ainsi progresser d'une façon continue jusqu'au moment où, le 18 février, elles se heurtèrent aux armées Russes qui les forcèrent à s'arrêter.

Cependant, par un effort colossal, les Boches purent réussir à

s'emparer de Prasnysz, le 24 février ; mais les Russes prononcèrent aussitôt une contre-offensive tellement vigoureuse que, le 27 février, la ville, prise et reprise plusieurs fois, retombait définitivement en leur pouvoir.

Le 28 février, les Allemands se trouvaient contraints à battre en retraite. Ils abandonnaient ainsi, en reculant, 10 000 prisonniers, de nombreux canons et un très abondant matériel de guerre.

Le premier acte de la grande offensive combinée par Hindenburg contre Varsovie se terminait par un piteux échec.

*

Pendant ce temps, nos alliés luttèrent, à l'autre extrémité de leur immense front de bataille, contre les Autrichiens qui tentaient de s'opposer à une invasion des soldats du tsar dans les plaines de la Hongrie.

L'armée russe qui opérait dans les Karpathes avait, en effet, marché de succès en succès. Entre la mi-janvier et la mi-février, elle avait pris aux lamentables soldats de François-Joseph 47 000 prisonniers. 20 canons, 120 mitrailleuses.

Aussi les Autrichiens voulurent-ils à tout prix arrêter la progression de nos alliés. Ils concentrèrent leurs forces entre le San et l'Ondawa, et engagèrent, à la fin de février, une bataille acharnée dans une contrée dont le terrain rendait la lutte pénible et particulièrement difficile.

Ils y perdirent beaucoup de monde, ne purent pas avancer d'un pouce, et leur offensive se termina par un échec accentué.

Les Russes alors reprirent les opérations dans les Karpathes, dont ils avaient pour but de posséder les défilés donnant accès dans les plaines hongroises.

De Galicie en Hongrie, la chaîne des monts est traversée par cinq lignes de chemin de fer ; entre ces lignes sont les cols de Dukla, de Mézolaboretz, de Lupkow, de Vjok et de Tartarow.

L'archiduc Frédéric, chargé par l'empereur François-Joseph de résister à l'attaque russe, avait sous ses ordres trois armées, ravitaillées par l'arrière ; les Russes, au contraire, allaient tenter l'entreprise presque surhumaine de franchir la chaîne des Karpathes en plein hiver, à travers des cols obstrués par d'épais lits de neige.

Les Russes firent là des prodiges de courage et d'endurance ; leurs ravitaillements devaient leur arriver à dos de mulets, et ceux-ci enfonçaient dans la neige jusqu'au ventre. Le froid terrible infligeait à leurs hommes les plus dures souffrances : nos héroïques alliés supportèrent tout cela. Ils triomphèrent dans toutes les rencontres, et, le 20 mars, des détachements de cosaques pouvaient galoper dans la plaine hongroise, au pied des premiers contreforts des Karpathes.

Le 22 mars, la ville de Przemysl capitula.

Cette place formidable comptait 14 forts modernes, 27 autres ouvrages fortifiés et de nombreuses batteries détachées. Quelques-uns de ces ouvrages étaient répartis jusqu'à 35 kilomètres de la ville, dont le front fortifié s'étendait ainsi sur un développement de plus de 120 kilomètres.

La garnison, forte de 150 000 hommes, était commandée par le général autrichien Kusmanek. Elle résista quatre mois à l'armée russe du général Séliwanoff. Mais enfin les efforts persévérants de nos alliés eurent raison des défenses et des défenseurs, et la place se rendit le 22 mars 1915.

La capitulation de Przemysl faisait tomber aux mains des Russes 107 000 prisonniers, 2 600 officiers et 9 généraux ; le matériel capturé se montait à 1 050 canons, sur lesquels 300 pièces d'artillerie lourde.

C'était un magnifique succès pour nos valeureux alliés.

Malheureusement ce succès devait être de courte durée. Les Autrichiens, comprenant qu'ils n'étaient pas de force à lutter contre un adversaire comme la Russie, eux qui avaient trouvé moyen de se faire battre par les Serbes, appelaient à la rescousse les hordes allemandes.

Celles-ci arrivèrent au secours de leurs alliés devenus, par le fait, leurs vassaux.

Les Boches comprenaient d'ailleurs l'intérêt qu'il y avait pour eux à sauver la Hongrie de l'invasion russe. La Hongrie est, en effet, leur dernière ressource alimentaire ; c'est leur grenier à blé, et il leur fallait à tout prix empêcher qu'il ne tombât entre les mains des Russes dont les progrès étaient menaçants.

Le maréchal Hindenburg combina alors une offensive, qui fut, avec celle menée plus tard contre Verdun, la plus formidable de toute la guerre actuelle.

Il comptait, pour réussir cette offensive, sur l'insuffisance des approvisionnements russes en artillerie lourde et en munitions de guerre. Il avait décidé de combattre nos alliés précisément par la surabondance de ce qui leur manquait, c'est-à-dire d'essayer de les faire succomber sous un déluge de projectiles lancés par les innombrables pièces d'une artillerie lourde formidable et approvisionnée à refus.

*

De la Vistule à la Bukovine, les forces austro-boches comprenaient cinq armées, formant un total de 1 400 000 hommes et de 4 000 pièces de canon.

Ces cinq armées étaient commandées : celle de la Vistule par l'archiduc Joseph ; celle du San par le général allemand von Mackensen ; celle de la région de Przemyśl par Boehm-Ermolli ; celle

du Stryj par von Lisingen, et celle du Pruth par Pflanzén.

Ce fut le 2 mai que l'armée de Mackensen commença l'attaque des positions tenues par nos alliés, avec une armée de 500 000 hommes et une artillerie de 1 500 pièces. En quatre heures, *plus de 700 000 projectiles* s'abattirent sur la défense des Russes et la réduisirent à néant.

Après cette préparation d'artillerie sans précédent, l'infanterie austro-allemande se rua à l'attaque en masses compactes.

Gomme à l'Yser, comme aux Quatre-Rivières, ses pertes furent sanglantes. Mais les lignes russes furent submergées par ce flot irrésistible ; nos alliés manquaient de canons et d'obus. Ils ne purent donc tenter la moindre contre-offensive.

Ce fut alors que le grand-duc Nicolas se montra un stratège de premier ordre.

Il prit la résolution d'effectuer un repli méthodique de son aile gauche sans se laisser entamer par les attaques allemandes, et il put effectuer cette retraite grâce à l'héroïsme soutenu de ses vaillants soldats.

Les Russes étaient chassés des Karpathes par l'artillerie austro-allemande !

L'ennemi, profitant de son succès et « poussant dans la veine » comme un joueur heureux, occupa Jaroslaw, déborda Przemysl par le nord et chercha à traverser le San.

Jusqu'à la fin de mai, des combats homériques se livrèrent tout autour de Przemysl, entre Jaroslaw et le grand marais du Dniester. Les Russes se défendaient pied à pied, avec un courage surhumain, opposant leurs poitrines et leurs baïonnettes aux obus et aux shrapnels ennemis. Le 28 mai, le général Irmanoff refoulait les Boches sur la rive gauche du San en leur prenant 6 000 prisonniers et 14 canons.

Mais, une fois de plus, la victoire devait demeurer à l'artillerie. Les Russes durent évacuer Przemysl, qui formait alors sur leur front un saillant qu'il eût été difficile de défendre. Il est vrai qu'ils n'y laissèrent ni un homme ni un canon, et qu'il leur restait comme avantage les canons et les hommes qu'ils avaient pris lorsqu'ils l'avaient occupé.

En même temps que Mackensen attaquait au nord de Przemysl, au sud nos alliés étaient aux prises avec les 300 000 hommes de l'armée de von Linsingen, fort de l'appui des deux armées autrichiennes de Pflanzer et de Boehm-Ermolli, qui étayaient ses deux ailes. Cette armée se rua, le 19 mai, sur les forces russes établies sur le Stryj. Les Boches perdirent 30 000 hommes ; mais ces barbares ne comptent pas la « chair à canon ». Ils continuèrent les jours suivants, et, malgré leur résistance qui, par endroits, se traduisait en succès locaux, les Russes durent se replier sur le Dniester.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, les Allemands parvinrent à la rive gauche du fleuve. Mais nos alliés opérèrent une contre-attaque d'une violence extrême, du 8 au 10 juin, et au cours de cette reprise ils infligèrent aux Boches une véritable défaite. Ils capturèrent 16 000 hommes, 17 canons, 80 mitrailleuses. Le 15 juin, une nouvelle victoire de nos alliés les mettait en possession de 8 500 prisonniers , de 6 canons et de 21 mitrailleuses.

Malgré ces succès partiels, nos alliés devaient cependant être obligés de plier sous le nombre et surtout sous l'artillerie écrasante des ennemis.

Le 15 juin, Mackensen paraissait devant Grodek, appuyant sa droite au Dniester et sa gauche vers Lukow.

La situation devenait critique pour les Russes, à qui les munitions n'arrivaient que par Arkhangel, à plus de 2 000 kilomètres du champ de bataille. Aussi le grand-duc Nicolas se résolut-il à l'évacuation de Lemberg, qui fut opérée le 22 juin, et continua-t-il, avec son héroïsme

armée, cette « Retraite de Pologne », qui restera un des grands faits d'armes de cette guerre unique dans l'histoire.

À la fin du mois de juillet 1915, les Austro-Allemands, maintenus par la résistance des arrière-gardes russes, qui ne cédaient le terrain que pied à pied, n'avaient guère progressé au-delà de Lemberg.

Et les pertes autrichiennes en Russie, avouées par le gouvernement de Vienne, étaient, au 1^{er} août 1915, de 420 000 tués, de 1 740 000 blessés et de 580000 prisonniers.

On le voit, les Russes avaient fait payer cher à leurs ennemis le terrain qu'ils avaient été contraints de leur céder.

Cette campagne de Pologne a été ainsi l'une des causes de l'affaiblissement énorme de l'Allemagne en « matériel humain ».

*

Pendant que ces événements tragiques s'accomplissaient sur le front de Pologne, le maréchal von Hindenburg continuait ses attaques sur la partie septentrionale du front russe, depuis Pranyz jusqu'à la Baltique.

Son but était d'arriver à la voie qui conduit à Riga et de faire la conquête de cette ville importante qui, au fond de son golfe, est un des ports les plus sûrs de la Russie.

Le 17 juillet, l'avance des Allemands forçait les Russes à se replier sur la Narew, et à la fin du mois l'ennemi prit position sur la rive gauche du fleuve et s'y consolida par des travaux de défense formidables.

La position de nos alliés devenait difficile ; ils se voyaient menacés d'un encerclement total s'ils persistaient à garder Varsovie, difficile à défendre étant donnée la pénurie de munitions.

Le grand-duc Nicolas décida donc d'évacuer la ville, après en avoir fait sortir tout le matériel de guerre et tous les approvisionnements. Il abandonna, de la même manière, les places d'Ivangorod, de Lublin et de Cholm.

Et le 5 août, le prince Léopold de Bavière entra à Varsovie, où il ne trouvait ni un canon, ni un sac de blé !

Ce fut alors la « période triste » de la guerre en Russie.

Successivement, plusieurs places fortes tombèrent aux mains de l'ennemi, qui avait toujours Riga comme objectif au nord, et qui essayait d'appuyer l'avance de ses armées de terre par une avance parallèle de sa flotte de guerre.

Mais la flotte allemande subit dans le golfe de Riga une grave défaite navale, qui lui coûta un cuirassé, deux croiseurs et huit torpilleurs. L'héroïque résistance des arrière-gardes russes contenait l'avance par terre, et Riga put être préservé.

Toutefois les Russes, à la fin d'août, étaient chassés de la Galicie, de la Pologne, de la Courlande, de la Lithuanie, abandonnant aux Allemands douze places fortes, parmi lesquelles quatre tout à fait modernes.

Ce fut l'arrêt des revers de nos alliés.

À l'intérieur, un mouvement énergique se dessinait dans le sens de la fabrication des munitions de guerre qui fut intensifiée. La Douma prenait de plus en plus d'influence, malgré les tendances, germanophiles de certains éléments de l'entourage de la tsarine qui était, comme on le sait, allemande de naissance.

Un mouvement populaire de résistance nationale, mais aussi de révolution politique, se préparait, lentement mais sûrement, dans le vaste empire.

Du 3 au 8 septembre, les généraux Ivanoff et Broussiloff attaquèrent

les Austro-Boches près de Tarnopol : ils leur firent 25 000 prisonniers, et prirent 33 canons.

Au début de septembre, le tsar prit le commandement en chef des armées. Après quelques progrès, continuation de leur vitesse acquise, les armées allemandes durent s'arrêter, et la fin de septembre marqua la fin de leur avance commencée au mois de mai.

Au nord, le général Rousski, après avoir assuré la protection de Riga, infligea aux Austro-Allemands une série de défaites locales dont le total équivalait à une victoire. Ici, il leur prenait 8 000 hommes, là 2 000, plus loin 4 000.

Et ainsi la fin de l'année 1915 permettait à nos alliés d'entrevoir la fin de leurs angoisses et l'aurore d'une période victorieuse.

*

En effet. À la fin de septembre 1915, les Allemands étaient fortement troublés par notre offensive heureuse en Champagne. Ce fut à ce moment que les Russes, s'arrêtant dans leur admirable retraite, se retournèrent pour faire face à l'ennemi.

Et cet ennemi était épuisé par les difficultés du terrain où s'exerçait son action ; ses armées étaient à bout de souffle.

En octobre, les armées du tsar, réapprovisionnées en munitions, regarnies en effectifs frais, prononcèrent une vigoureuse contre-offensive, et firent des milliers de prisonniers sur le Styr et la Strypa, tandis qu'au nord l'attaque allemande sur Riga était définitivement brisée. Plus au sud, vers Tarnopol, les Russes capturèrent 8 500 hommes ; le 10 novembre, une nouvelle attaque leur donnait 3 500 prisonniers nouveaux, et à la fin de décembre nos alliés s'emparaient des hauteurs qui dominent Czernowitz au nord-est.

En février 1916, les pertes autrichiennes seules s'élevaient à 723

000 tués, 2 600 000 blessés, 770 000 prisonniers.

Les faits de guerre furent peu importants sur le front russe, en 1916, jusqu'au début du mois de juin. La Russie se préparait à un gigantesque effort ; elle ramassait ses forces en vue d'un grand coup.

En présence de cette immobilité tout apparente de nos alliés, les Empires du centre avaient rappelé une partie de leurs troupes du front oriental : les Allemands pour livrer leur terrible assaut à Verdun ; les Autrichiens pour tenter, en même temps, un assaut redoutable contre le front italien.

Cette double tentative échoua. Nous avons vu son insuccès devant Verdun ; nous verrons en son temps son échec dans la région du Trentin.

Mais déjà se faisait sentir l'heureux effet de la coopération, étroitement assurée, de toutes les forces alliées. Les Allemands commençaient à se sentir enfermés dans un cercle de feu qui se resserrait de plus en plus autour d'eux, et le blocus effectif des escadres anglaises coupait leur ravitaillement en denrées de toutes sortes.

Les Russes allaient participer à l'effort simultané, réaliser pour leur part la fameuse « unité d'action sur l'unité de front », et obliger les Austro-Boches à ralentir les assauts désespérés qu'ils livraient contre Verdun et contre l'Italie.

Le front russe s'étendait de la Baltique jusqu'aux Karpathes, de Riga au Pripet. Le long de cette immense ligne de bataille on comptait 88 divisions d'infanterie allemande et 10 divisions de cavalerie. Du Pripet à la Roumanie, il y avait 30 divisions d'infanterie autrichienne et 11 divisions de cavalerie.

Les généraux Kouropatkine et Evert commandaient le groupe opposé aux armées boches placées sous les ordres de Hindenburg ; les armées russes opposées aux forces autrichiennes étaient sous

l'autorité du général Broussiloff, dont les principaux lieutenants étaient les généraux Kalédine, Sakharoff, Tcherbatcheff et Letchwitsky.

*

Le 4 juin 1916, après plusieurs jours d'un bombardement terrible des lignes autrichiennes, l'infanterie russe attaqua simultanément sur le front de 350 kilomètres allant du Pripet à la frontière roumaine.

Le plan de l'offensive avait été élaboré soigneusement par le général Broussiloff, dont la science stratégique s'est ainsi affirmée d'une façon magistrale.

Dès le 4 juin, l'armée de Kalédine enfonçait les tranchées autrichiennes et faisait des milliers de prisonniers. Les jours suivants, poursuivant ses avantages, augmentant sans cesse l'importance de ses captures en hommes et en matériel, elle prenait d'assaut la ville de Loutsk ; c'était le 8 juin.

Au centre, l'armée du général Sakharoff bloquait Tarnopol, et l'armée du général Letchwitsky refoulait les Autrichiens sur la Strypa et sur le Dniester.

Le 9 au matin, les Russes franchissaient la Strypa, et à cette date nos alliés avaient capturé aux armées de François-Joseph 1 200 officiers et plus de 65 000 sous-officiers et soldats.

Le 10 juin, au sud du Dniester, le général Letchwitsky dessinait un mouvement enveloppant autour de Czernowitz, capitale de la Bukowine, et faisait 37 000 prisonniers, en s'emparant de 50 canons et de 120 mitrailleuses. Le 17 juin, après l'occupation de la tête de pont, Czernowitz tombait aux mains de nos alliés.

Ainsi, du 4 au 10 juin, les armées de Broussiloff avaient pris 106 000 hommes et 124 canons.

C'est alors que les Autrichiens, affolés, firent entendre à leurs

alliés allemands un appel désespéré.

Linsingen et Mackensen, avec des divisions venues du Nord, vinrent prendre la haute main sur les opérations militaires, mettant en sous-ordre les généraux autrichiens.

Sous l'action violente de la contre-attaque ainsi renforcée, les Russes eurent d'abord un léger fléchissement et marquèrent un petit recul. Mais ils eurent vite fait de se ressaisir et de briser l'attaque austro-allemande.

Après la prise de Czernowitz, les troupes du général Letchwitsky poussèrent devant elles l'armée autrichienne du général Pflanzer, et la chassèrent complètement de la Bukowine, qu'elles occupèrent dans son entier.

Cette conquête avait une double importance : elle mettait un vaste territoire ennemi aux mains de nos alliés, et elle allait contribuer à hâter la décision de la Roumanie, qui allait enfin entrer dans l'Entente et combattre à nos côtés pour la cause du droit et de la civilisation.

À la fin de juin, l'armée de Letchwitsky avait progressé de plus de 100 kilomètres en Bukowine et atteignait les premiers contreforts des Karpathes.

En même temps, des combats acharnés s'engageaient contre les renforts allemands de Linsingen, sur le Stockhod. L'ennemi, renouvelant ses procédés de l'Yser et des Quatre-Rivières, attaquait en formations compactes, dans les rangs desquelles le feu soutenu de l'artillerie et des mitrailleuses russes faisait de sanglantes trouées.

Toutes les attaques allemandes furent repoussées, et, au 30 juin, l'armée de Broussiloff avait capturé 217 000 hommes et en avait mis 500 000 hors de combat, tant en tués que blessés.

Cette belle victoire de nos alliés clouait l'Allemagne en la maintenant sur la défensive, et constituait un véritable « tournant de l'histoire ».

*

Les importants succès des Russes allaient se poursuivre pendant l'été de 1916. Les armées Broussiloff dessinaient un mouvement offensif nettement dirigé vers Lemberg, et les Allemands avaient dû, en hâte, rappeler de France huit divisions pour faire face à l'offensive si heureuse de nos alliés.

La deuxième offensive russe allait commencer.

Entre le Styr et le Stockhod, les combats les plus terribles furent livrés. Les Allemands s'efforçaient de traverser le Styr, les Russes résistaient à leurs tentatives et brisaient énergiquement tous leurs assauts.

Le 2 juillet ils leur faisaient 8 000 prisonniers et 5 000 le 4 du même mois.

Le général Kalédine, profitant de ses avantages, poussa vigoureusement sa marche en avant, et le 8 juillet les troupes russes franchissaient le Stockhod. L'ennemi, s'enfuyant en désordre, abandonna les rives de la rivière dans les marécages de laquelle il avait établi et consolidé sa ligne de résistance.

Pour tenter une diversion, le général allemand Linsingen entreprit de réduire le saillant que formait le front russe à Svinioutchi.

Cette tentative ne fut pas heureuse.

Après trois journées de combats incessants, les soldats du tsar mirent les Allemands en pleine déroute, les forcèrent à se retirer sur la rive gauche de la Lipa et leur firent 13 000 prisonniers, tout en capturant 17 canons lourds, 13 canons de campagne et 50 mitrailleuses.

En même temps, une manœuvre heureuse du général Sakharoff, le

20 juillet, lui permettait d'enlever les deux villages de Verbenn et de Beretschesko, en capturant 12 000 hommes et 45 canons.

Tandis que les armées de l'aile droite de Broussiloff remportaient ces succès, les armées du centre et de l'aile gauche ne restaient pas inactives.

Le 1^{er} juillet, le général Letchwitsky enlevait d'assaut des positions à l'est de Kolomea et faisait aux Allemands plus de 2 000 prisonniers.

Le 8 juillet, Delatyn était pris et les Russes s'emparaient de 8 500 nouveaux captifs.

Ainsi, sur le front de Bukowine, nos alliés se trouvaient, à la fin de juillet, dans une excellente situation, et l'ennemi était de plus en plus réduit à une stricte défensive.

De la Baltique aux marais de Pinsk, il y avait une sorte d'accalmie, coupée seulement par quelques escarmouches. Toutefois, dans le secteur de Riga, les Russes, réussissant une avance de vingt kilomètres le long du golfe, amélioraient ainsi la protection de la place en en écartant les assaillants.

Le général Broussiloff, d'ailleurs, ne s'endormait pas sur ses lauriers. Il combina deux attaques simultanées sur les deux saillants de Loutsk et de Kolomea.

Le 28 juillet tout le front ennemi fut rompu par l'élan irrésistible de l'armée Sakharoff. À 5 h. 30, Brody était occupé, et en trois jours de combats autour de la ville le général russe capturait 14 000 hommes, 9 canons et 40 mitrailleuses.

Au sud du Dniester, l'armée Letchwitsky prenait l'offensive le 28 juillet et se lançait en avant avec une furie remarquable. Sa progression se maintient dans les premiers jours d'août, et, le 10 août, Stanislau était pris par nos alliés.

Le 12 août, après sept semaines d'efforts héroïques, les deux

armées Tcherbatcheff et Sakharoff s'emparaient de toute la position occupée par les Allemands devant Tarnopol et Buczacz.

Pour continuer son avance vers Lemberg, le général Broussiloff reprit sa progression le long du Stockhod. De nombreux et heureux combats furent livrés pendant tout le mois, et le 31 août, entre Kovel et Wladimir-Wolhynsky, les Russes firent dans une seule journée près de 16 000 prisonniers.

Ainsi s'établissait la solide position des armées de nos alliés.

À la fin de septembre, les armées de Broussiloff avaient fait 420 000 prisonniers, pris 2 500 mitrailleuses et 600 canons. Les ennemis avaient plus de 1 200 000 hommes tués ou blessés.

1916 se terminait donc pour les soldats du tsar par une série de victoires. Nous verrons plus loin comment ils furent amenés à se porter au secours de la Roumanie envahie par les hordes allemandes.

LA GUERRE CONTRE LES TURCS

L'entrée en guerre de la Turquie. — Le *Gæben* et le *Breslau*. — L'attaque russe par le Caucase. — Les progrès des armées du tsar. — La contre-offensive turque. Son échec. — La prise d'Erzeroum et de Trébizonde. — L'expédition anglaise de Mésopotamie. — L'échec de Kut-el-Amara. — La revanche : la prise de Bagdad. — L'échec turc contre le canal de Suez.

Dès le début de la guerre de 1914, la France et l'Angleterre avaient eu soin, par un acte solennel, de se porter garants de l'intégrité de l'empire ottoman.

Mais la Turquie subissait depuis de longues années une savante emprise allemande ; à Constantinople, les Boches tenaient tout, le commerce officiellement et le gouvernement officieusement.

Dès le début des hostilités, les Turcs commirent de graves infractions aux lois de la neutralité. Deux croiseurs allemands, *le Gæben* et *le Breslau*, après avoir bombardé une ville ouverte en Algérie, entrèrent dans les Dardanelles sous la protection de la Turquie.

Celle-ci, peu après, acheta les deux navires pour les faire passer sous son pavillon.

Le gouvernement ottoman, à partir de ce moment, jeta bas les masques, et se manifesta de plus en plus l'allié ou plutôt le domestique des Empires centraux. Sous l'impulsion d'un intrigant, Enver-Pacha, la Sublime-Porte se ralliait aux Austro-Boches, entre les mains desquels elle remettait toute l'administration civile et militaire

de la Turquie.

Les intrigues des gens de Constantinople allèrent plus loin encore. Se basant sur sa qualité de « Commandeur des Croyants », le sultan s'efforça d'abord de soulever contre la France et l'Angleterre les musulmans d'Afrique et d'Asie. Mais il en fut pour ses inutiles efforts.

Nos populations indigènes d'Afrique firent preuve d'un loyalisme extraordinaire. Non seulement elles ne prêtèrent pas l'oreille aux agitateurs venus de Turquie, mais encore elles nous fournirent des contingents nombreux d'héroïques soldats. Le loyalisme des sujets musulmans de l'Angleterre fut égal à celui des nôtres.

Le 29 octobre eut lieu l'événement qui mit le feu aux poudres.

Sans aucun avertissement, sans aucune déclaration de guerre par voie diplomatique, des vaisseaux turcs coulèrent des navires russes dans la mer Noire et bombardèrent les villes ouvertes de Vovorostik et de Theodosie.

En rade d'Odessa, le paquebot français *le Portugal* fut canonné par un navire de guerre ottoman, et, deux jours après, le *Gæben* et le *Breslau*, conservant à leurs bords les équipages de matelots allemands entrés au service de la Turquie, entraient dans la mer Noire sous le pavillon au croissant blanc.

C'était la guerre.

Aussitôt, le 2 novembre, les ambassadeurs de la Triple-Entente quittèrent Constantinople, et le lendemain la France, l'Angleterre et la Russie déclaraient la guerre à la Turquie.

Sans perdre un instant, les flottes anglo-françaises, divisées en trois escadres, vinrent s'emboîser devant les forts des Dardanelles et ouvrirent contre eux le feu de leurs gros canons. En même temps des forces russes franchissaient les défilés du Caucase, s'emparant, le 7 novembre, de la ville turque de Keuprikeni, dans les environs d'Erzeroum. Deux divisions ottomanes y furent complètement défaites.

Et, le même jour exactement, dans le golfe Persique, un détachement de troupes indiennes et une brigade de soldats de marine anglais s'emparèrent de Faou, près de Zobéir et de Balsorah. Ainsi la guerre se portait sur le territoire des anciens califes, dans le royaume d'Haroun-al-Raschid !

*

Au début du mois de janvier 1915, malgré ses faibles effectifs, l'armée russe du Caucase remporta sur les Turcs une brillante victoire.

À Sarykamisch, le IX^e corps d'armée ottoman fut fait prisonnier tout entier et le X^e, mis en déroute, fut vigoureusement pourchassé par les soldats du tsar. En même temps, à Arbagan, le I^{er} corps turc était battu à plates coutures.

Peu de jours après, à Karagourgan, un régiment turc était détruit par les Russes qui prenaient 5 000 prisonniers et 14 canons ; le 17, nos alliés capturaient toute l'artillerie du XI^e corps. Leurs succès continuèrent sans interruption, et le 29 mars ils avaient contraint les Turcs à évacuer complètement la région de Batoum où, à la suite d'une attaque brusquée, ils avaient réussi à pénétrer.

Nos alliés, cependant, méditaient un mouvement offensif général sur le front d'Arménie.

Une grande victoire qu'ils remportèrent le 2 et le 3 mai, dans la région de Dilman, où un corps d'armée turc eut près de 4 000 hommes tués, leur permit de mettre leurs projets à exécution.

L'offensive russe se produisit entre les lacs de Van et d'Ourmia. Le 10 et le 11 mai, Pathnos fut pris par les soldats du tsar ; quelques jours après, la 33^e division turque était battue.

Le 19 mai, la ville de Van fut occupée par nos alliés et devint leur grand quartier-général.

Rien ne peut donner une idée des difficultés terribles que les Russes eurent à surmonter dans ces régions de montagnes. C'est là, en effet, que se trouve le mont Ararat, haut de 5 915 mètres. C'est à travers les défilés abrupts de ces pays chaotiques que nos braves alliés durent faire leurs marches forcées. Et la difficulté de leur campagne augmente encore leur mérite de l'avoir si bien réussie.

À la mi-août, ils étaient solidement installés de Kara Kilissé à Diadin, où ils affermissaient leurs positions.

Au début de septembre, le grand-duc Nicolas fut nommé au commandement en chef de l'armée du Caucase.

L'hiver, d'ailleurs, arrivait, terrible dans ce pays de hautes montagnes. Les neiges et le froid allaient ralentir, pour un temps, l'activité des belligérants. Aussi les grands événements de guerre sont-ils rares d'octobre 1915 à janvier 1916, et il nous faut attendre cette date pour nous trouver en présence d'événements importants. Mais, sous l'impulsion vigoureuse du grand-duc, les Russes allaient remporter de nouvelles et importantes victoires.

*

Le grand-duc Nicolas, dès le milieu de janvier 1916, prit énergiquement l'offensive. Ses troupes s'étaient refaites pendant l'hiver, ses approvisionnements étaient complets : il pouvait donc « aller de l'avant ».

Il commença son avance méthodiquement, silencieusement pourrait-on dire. Sa progression était lente, mais continue ; il occupait les points essentiels du terrain. Mais, à la mi-février, son mouvement d'attaque se fit brusquement plus rapide, et son offensive s'affirma

irrésistible.

Avec la rapidité de la foudre, le grand-duc Nicolas était tombé sur l'armée turque et l'avait, en la chassant énergiquement devant lui, forcée de se réfugier dans la forteresse d'Erzeroum, la clef de l'Arménie turque.

La place était protégée sur ses côtés par des massifs montagneux abrupts, dont les passages étaient défendus par des forts, que les Allemands avaient garnis de l'artillerie la plus moderne et la plus formidable.

Les troupes russes donnèrent l'assaut avec une intrépidité sans égale.

Les Turcs se défendirent avec courage. Mais l'armée du grand-duc, après une forte préparation d'artillerie, escalada les côtés escarpés des montagnes, franchit les réseaux de fils de fer barbelés, tout cela malgré le froid terrible, malgré le vent et les rafales de neige qui s'élevaient en tourbillons.

Entre le 11 et le 15 février, les forts qui défendaient le flanc gauche de la ville, sur un front de 40 kilomètres, tombèrent les uns après les autres.

Puis ce fut le tour des forts du flanc droit et de ceux qui formaient la défense du centre de la ligne fortifiée. Plusieurs régiments turcs, au cours de ces diverses opérations, furent anéantis ou faits prisonniers.

Sur la ligne des forts, les Russes s'emparèrent de 197 canons ; ils en prirent 126 sur la défense du centre.

Enfin, le 16 février, les régiments de nos alliés faisaient dans Erzeroum une entrée triomphale. La clef de l'Arménie était entre leurs mains.

L'armée turque se retirait en désordre. Quelques-uns de ses corps d'armée, formés chacun de trois divisions, étaient réduits à 5 000

hommes.

C'était, on le voit, une victoire éclatante que remportait le grand-duc Nicolas. Son annonce fut saluée dans tous les pays de l'Entente par une allégresse générale. On y voyait le prélude de la victoire définitive, l'aurore de la défaite des ennemis détestés autant que méprisés.

Quelques jours plus tard, les Russes, poussant au sud, s'emparaient d'Akhlat et de Bitlis, tandis que leur aile droite cherchait à obliquer au nord et à gagner ainsi le littoral de la mer Noire.

Le 7 mars, ils s'emparaient de Rizeh.

Et le 17 mars, en Perse, afin de dégager le pays des menées que les Austro-Allemands y poursuivaient avec persistance, le général Baratoff occupait la ville persane, si célèbre dans l'histoire, d'Ispahan.

Le 18 avril, le mouvement de l'aile droite russe était couronné de succès : elle occupait le port de Trébizonde. La prise de la ville avait lieu après un combat acharné qui avait duré six jours, avec l'aide des troupes débarquées par la flotte russe sur le littoral. Cette prise était de haute importance, car elle permettait à nos alliés d'avoir, en Arménie même, un port sur la mer.

Nos alliés progressèrent encore en avril et en mai. Leur but était la jonction avec un corps anglais dont nous allons parler tout à l'heure et qui avait pour objectif la ville des califes, Bagdad.

Les Turcs, toutefois, au début de juin, firent une contre-offensive qui arrêta momentanément l'avance russe.

Mais, malgré cela, leur situation en Asie Mineure commençait à devenir des plus graves.

Ils étaient pris, en effet, entre les Russes venant du Caucase et de l'Arménie, entre les Anglais qui, en Mésopotamie, remontaient vers

Bagdad en venant du golfe Persique, entre les troupes anglaises d'Égypte qui étaient pour eux une menace perpétuelle.

Et voici qu'un nouvel ennemi se dressait contre eux, provenant de cet élément musulman qu'ils avaient essayé de soulever contre la France et l'Angleterre.

En effet, un mouvement insurrectionnel, dirigé contre le parti des Jeunes Turcs qui avait vendu la Turquie à l'Allemagne, commençait à se manifester nettement en Arabie, et il était dirigé par le chérif de la Mecque.

Ce personnage, très influent, groupa tous les mécontents de la région contre le gouvernement de Constantinople. Il leva une armée qui s'empara de la Mecque, de Djedda et de Taïf, et captura plusieurs milliers de soldats turcs ainsi que des canons. Les routes du Hedjar tombèrent au pouvoir du chérif.

Alors celui-ci, complètement victorieux, proclama solennellement l'indépendance des Arabes vis-à-vis des Turcs de Constantinople et leur séparation d'avec le gouvernement du sultan.

C'était le premier symptôme matériel du démembrement de l'empire ottoman.

*

Nous avons laissé nos alliés Russes aux prises avec une contre-offensive turque sur le front arménien.

Au début de juillet ils reprirent leur marche en avant, refoulant les Ottomans sur toute la ligne, et avancèrent vers Baïbourg, à l'ouest d'Erzeroum, en opérant des prises importantes.

Le 11 juillet, leurs soldats s'emparaient de Mahmahatoum, et les cosaques exécutèrent une vigoureuse marche dans la direction d'Erzindjan. L'aile droite de l'armée russe marche alors de succès en

succès.

Le 18 juillet, c'est la prise de Kughi, puis celle de Goumiskanck et de Pol. Un régiment turc, le 49^e, est cerné et pris.

Enfin, le 25 juillet, la ville d'Erzindjan tombe entre les mains de nos amis.

Sous la poussée de leurs soldats, les régiments turcs battaient en retraite, fuyant devant des hommes qui avaient accompli le tour de force sans précédent de faire 160 kilomètres en six jours.

C'était le commencement de l'échec de la fameuse contre-offensive turque, dirigée par des généraux allemands.

Repoussés, les Ottomans se retranchèrent successivement derrière une série de positions d'où ils furent impitoyablement délogés. Cependant, ayant reçu du renfort, ils reprirent un instant l'offensive, et ils semblèrent, au début de cette reprise, obtenir quelque succès. Ils contraignirent par endroits les Russes à reculer.

Le plan du général boche von Gressmam, qui commandait les armées turques, était de refouler les Russes au-delà du lac de Van, et d'arrêter ainsi leur offensive menaçante pour la ligne du chemin de fer de Bagdad.

Mais bientôt les Russes contre-attaquèrent, et avec la plus grande vigueur.

Le 18 août ils firent une attaque générale dans la direction de Diarbékir, s'emparèrent de hauteurs fortement défendues le long du cours de l'Euphrate oriental, et entrèrent à Mouch.

L'attaque, au centre, s'élargit sur les deux côtés ; après une résistance acharnée, les Turcs sont culbutés près d'Ognot. Au sud-est, le long de la frontière de Perse, un brillant avantage avait été remporté par nos alliés, le 23 août, où ils parvinrent à entourer la 11^e division turque et à capturer deux régiments : le 11^e et le 10^e.

Les troupes ottomanes reculent alors franchement à l'ouest du lac de Van. Le 1^{er} septembre, à Achnoth, le général commandant la 30^e division turque est tué, ceux du II^e corps et de la 12^e division sont grièvement blessés.

La contre-offensive turque se terminait dans une déroute.

Et, en août 1916, on voyait se dessiner le résultat heureux de la coordination des efforts militaires par l'action simultanée sur tous les fronts. À ce moment, Verdun était délivré de toute menace, les Italiens avaient rejeté les Autrichiens sur les Alpes.

C'était l'aube de la victoire qui éclairait l'horizon de l'Entente.

*

Nous avons dit que, aussitôt après l'ouverture des hostilités par les attaques des Turcs, contre des vaisseaux russes dans la mer Noire, un corps expéditionnaire anglais avait opéré un débarquement au fond du golfe Persique.

En novembre 1914, une division indienne, commandée par le général Nixon, avait pu atteindre Balsora ; en janvier 1915, elle était arrivée à Kourna. Son objectif était la ville de Bagdad, l'antique capitale du calife Haroun-al-Raschid, la ville des « Mille-et-une-Nuits », située sur le Tigre, à 800 kilomètres de la mer.

La colonne progressa lentement à travers un pays difficile, où ses ravitaillements ne pouvaient se faire que d'une façon très précaire.

Néanmoins, le 28 septembre, elle était parvenue, en livrant des combats continuels, à cent soixante kilomètres de la ville des califes, au voisinage de Kut-el-Amara.

Là, fut livrée une grande bataille entre les contingents anglais, grossis de nouvelles unités, formant l'armée du général Towshend, et

les forces turques qui constituaient la défense du Tigre.

Ce pays de la Mésopotamie, siège, suivant les traditions, du paradis terrestre, ce pays qui fut le berceau de l'humanité, vit entrer en action les plus terribles engins de la guerre moderne :

Auto-cans, automobiles blindées, canonnières sur le fleuve, avions dans les airs, canons lourds, mitrailleuses, gaz asphyxiants vinrent troubler la sérénité des souvenirs historiques et légendaires de cette région si tranquille.

Le lendemain, 29 septembre, la cavalerie anglaise entra à Kut-el-Amara. Mais, le 22 novembre suivant, les troupes du général Towshend, comprenant 20000 hommes, furent assaillies près de Ctésiphon par les XII^e et XIII^e corps d'armées turcs, sous les ordres du général boche von der Goltz.

Les Anglais perdirent là plus de 4 000 hommes ; harcelés par des forces supérieures, ils durent se replier sur Kut-el-Amara, puis, du 8 au 12 décembre 1915, les Turcs attaquèrent sans aucun succès.

Les Anglais pouvaient, à ce moment, se ravitailler par le Tigre. Ils résistèrent avec vigueur et repoussèrent tous les assauts.

Du 6 au 8 janvier 1916, trois divisions turques donnèrent encore l'assaut à la ville. Mais les Anglais purent les empêcher d'y pénétrer, et, passant à la contre-offensive, enlevèrent des positions aux Ottomans et leur firent 700 prisonniers. Le 12, les Turcs, après avoir vainement renouvelé leur attaque, se voyaient forcés de se replier sur Essian.

Malgré cela, la position de l'armée du général Towshend était critique ; deux divisions anglaises de secours, remontant la vallée du Tigre, étaient arrivées jusqu'à Sheit-Saad, à quarante kilomètres de Kut-el-Amara.

Mais les Turcs de Meddin-pacha, qui avaient reçu des renforts,

repoussèrent cette colonne de secours ; avec les XIII^e et XIV^e corps d'armée ottomans, ils resserrèrent l'investissement de la place qui se trouva alors privée de tout ravitaillement.

Le 5 avril, une autre colonne anglaise, commandée par le général Gorrinje, ne réussit pas davantage à pénétrer jusqu'à l'armée Towshend.

Alors, la situation des assiégés devint terrible.

Les vivres commençaient à manquer aux Anglais bloqués étroitement. Un bateau, qui apportait des provisions, fut pris par les Turcs ; un autre s'échoua. Les vivres n'arrivaient plus que par les avions, c'est-à-dire en quantité absolument insuffisante.

Cependant, les héroïques soldats anglais tenaient toujours. Mais, hélas ! la résistance humaine a des limites.

Le 28 avril, après un siège de cent quarante-trois jours, le général Towshend dut se résoudre à capituler avec 3 000 Anglais et 6000 Hindous. Il avait pu, au préalable, détruire ses munitions et rendre ses canons inutilisables à l'ennemi.

Cet échec fut sensible à nos alliés britanniques ; ils résolurent de le venger et s'y employèrent avec leur ténacité coutumière.

Dès l'été, une seconde armée, cette fois ravitaillée du mieux qu'il se pouvait, commença à remonter le cours du Tigre. Elle progressa avec lenteur, mais d'une façon absolument sûre, ne s'établissant dans une position qu'après en avoir absolument nettoyé les abords et assuré la sécurité.

Elle arriva à Kut-el-Amara qu'elle réoccupa ; puis elle se disposa à faire l'investissement de Bagdad.

On supposait que cette ville serait énergiquement défendue, non seulement par les Turcs, mais encore par les Allemands pour lesquels sa possession était « un but de guerre ».

La défense fut faible.

Les troupes anglaises attaquèrent avec vigueur, et les Turcs, réduits à leurs propres forces, évacuèrent la ville qui tomba, le 13 février, entre les mains de nos alliés britanniques.

L'échec de Kut-el-Amara était vengé !

En outre, le grand but de guerre des Allemands, Bagdad, ce terminus du chemin de fer de Berlin en Asie, annoncé à son de trompe depuis six ans par les Boches comme l'instrument de la pénétration allemande en Orient, tombait aux mains des Anglais, pendant que les troupes russes, arrivant de l'est, se disposaient à faire leur jonction avec les armées britanniques.

C'était le commencement de l'écroulement des grands projets germaniques.

On peut être certain que la chute de Bagdad démontre l'affaiblissement des effectifs allemands. S'il était resté à Hindenburg seulement une division disponible, il l'aurait envoyée au secours des Turcs pour empêcher la ville convoitée de tomber entre les mains de nos alliés.

Et cette prise de Bagdad coïncidait avec le recul des Allemands sur le front français du Nord.

On peut donc dire sans crainte que l'année 1917 commençait bien pour l'Entente, et débutait mal pour les Empires de proie.

*

Pour terminer cette esquisse rapide de la partie de la guerre générale qui a trait à la lutte contre les Turcs, il convient de rappeler brièvement la tentative que firent ceux-ci contre le canal de Suez et l'Egypte.

Les Allemands voyaient avec angoisse la libre circulation des navires alliés à travers le canal, conçu et exécuté par le grand Français, Ferdinand de Lesseps.

Par cette voie arrivaient aisément, sur le front occupé, les contingents des Indes, de l'Australie, de l'Afrique du Sud, venant se joindre également aux soldats de la métropole pour lutter contre le Boche odieux ! Par cette voie, également, arrivaient en Angleterre le blé des Indes, le thé de Chine, une partie des munitions fabriquées au Japon.



Arrivée au Caire des premiers prisonniers turcs.

Aussi, dès qu'ils eurent réussi à entraîner la Turquie dans leur sillage, les Allemands eurent-ils l'idée d'amener leurs alliés orientaux à organiser une attaque contre l'Égypte et le canal de Suez.

À cet effet, ils réunirent en Asie Mineure du matériel de guerre

destiné à servir à l'action qu'ils allaient contraindre les Turcs à prononcer.

Des centaines de bateaux en aluminium avaient été démontés et chargés sur des animaux de trait pour permettre le passage du canal, pendant que d'innombrables sacs de ciment devaient servir, en se solidifiant au contact de l'eau dans laquelle ils devaient être répandus, à obstruer cette grande voie de communication maritime.

C'était bien là une conception « kolossale », à la manière boche !

Mais les Anglais veillaient ; ils étaient complètement sur leurs gardes.

Dans le nord de l'Égypte et le long du canal, près de 200 000 hommes de troupes anglaises, indiennes et australiennes n'attendaient que le moment de l'attaque pour foncer sur l'agresseur et le mettre en déroute.

Ce fut, en effet, ce qui arriva.

Dans les derniers jours de juin 1916, les Turcs, au nombre d'environ 20 000 hommes, partaient de la région de Berséba, en Palestine, pour attaquer l'Égypte.

Ils avaient à faire, tout d'abord, une marche de plus de trois cents kilomètres à travers un désert de sable, sans une source, sans un arbre. La tentative était dure et exigeait du ravitaillement par bêtes de somme, qui allongeaient la colonne d'attaque de façon grave et en ralentissaient singulièrement la marche.

Cependant les Ottomans réussirent à effectuer la traversée de ce « désert du Sinaï » et arrivèrent, dans les premiers jours d'août, en vue du canal de Suez.

Les détachements de tête des troupes turques étaient, respectivement, en face d'El-Kantara au nord du canal, d'Ismaïlia et de Toussoun au centre et de Kubie au sud, un peu au-dessous de Suez.

Alors les troupes anglo-australiennes entrèrent en jeu et prononcèrent une contre-offensive qui eut raison définitivement de toutes les tentatives turques.

Toutes les têtes de colonne furent repoussées vigoureusement. Le gros des troupes ottomanes s'était concentré à Romani, près de l'oasis de Katia, au sud-est de Port-Saïd, le grand port méditerranéen du canal.

Le 4 août, la contre-attaque britannique se déclara sur Romani. Des monitors, embossés près de la côte, bombardaient en même temps la baie Taich.

L'élan irrésistible des Australiens rejeta l'arrière et le mit en déroute. Ils firent 4 000 prisonniers, tuèrent 1 250 hommes, en blessèrent 4 000, prirent une batterie de canons Krupp et 500 chameaux. Les Anglais, de leur côté, avaient pris 4 canons et fait 2 500 prisonniers.

Ainsi finissait le « bluff » allemand contre le canal de Suez.

Une fois de plus, la peau de la grosse caisse était piteusement crevée !

LES DARDANELLES. — SALONIQUE. — LA ROUMANIE

L'expédition des Dardanelles. — Le groupement des forces. — Le débarquement. — ANZAC. — La résistance des Turcs. — L'abandon de la presqu'île de Gallipoli. — La retraite serbe et Salonique. — Les félonies du gouvernement grec. — L'armée Sarrail. — La prise de Monastir. — L'entrée en guerre de la Roumanie. — Premiers succès des Roumains en Transylvanie. — Ils se replient en Dobroudja. — L'invasion de la Roumanie. — La prise de Bucarest. — L'armée allemande arrêtée sur le Sereth.

Dès que les Turcs, jetant le masque de leur fausse neutralité, eurent, en ouvrant les hostilités contre des navires russes, obligé les alliés à leur déclarer la guerre, les escadres franco-anglaises de la Méditerranée se disposèrent à agir contre les ports de l'empire ottoman.

Le 3 novembre 1914, les cuirassés de l'Entente commençaient le bombardement des forts des Dardanelles. Les navires légers de la flotte alliée croisaient à l'embouchure du détroit et empêchaient toute sortie de navires turcs ou allemands. Ceux-ci étaient donc bloqués dans les ports turcs du Bosphore et de la mer de Marmara.

Les bombardements partiels de divers points de la côte continuèrent ainsi, sans grands résultats, pendant les mois de décembre 1914 et de janvier 1910.

Le 29 février, le tir des cuirassés des deux flottes réunies, sous le

commandement de l'amiral Garden, recommença avec une grande intensité. L'arrosage fut énergique et prolongé. Mais, cette fois encore, le résultat ne fut pas ce qu'on attendait, c'est-à-dire, en un mot, le forçement des détroits.

En présence de ces faits, les conseils des alliés conclurent à la nécessité du débarquement d'un corps expéditionnaire aux Dardanelles.

L'action de cette armée de terre devait avoir pour résultat d'ouvrir les détroits aux navires de l'Entente, de permettre la libre communication, par mer, de la Russie avec les alliés, soit pour leur envoyer ses céréales, soit pour recevoir leurs armes et leurs munitions. Enfin, elle devait assurer, en le complétant, l'encerclement complet des Empires centraux et permettre de parfaire, par le sud, le blocus étroit auquel ils étaient soumis.

L'entreprise était dure ; la tâche était difficile.

L'expédition, il faut bien le reconnaître, ne fut pas préparée avec le soin et l'attention nécessaires. On opéra un peu hâtivement le débarquement des premières troupes d'occupation ; on traîna en longueur avant d'envoyer le premier convoi de soldats. Ces longueurs d'une part, d'autre part la lenteur avec laquelle arrivaient les effectifs, donnèrent aux Turcs, soutenus et commandés par les Boches, le temps matériel d'organiser des défenses formidables sur toutes les crêtes de la presqu'île de Gallipoli, de construire des voies de communication pour ravitailler leurs défenseurs en canons, en munitions et en vivres, pour évacuer les blessés.

Ce fut dans des conditions mauvaises par avance que débuta, au commencement du printemps 1915, l'expédition des Dardanelles.

Un corps expéditionnaire français, formé de contingents d'excellentes troupes d'Afrique, avait été, dès le début de mars, concentré à Bizerte sous le commandement du général d'Amade.

Ce corps fut embarqué sur des transports qui l'amènèrent à Alexandrie, où étaient réunis les contingents anglais-australien-néo-zélandais qui devaient constituer le corps du débarquement britannique.

L'armée anglo-française ainsi concentrée fut embarquée vers la fin d'avril, et le débarquement général de cette force, placé sous le commandement du général sir Ian Hamilton, se fit simultanément sur vingt points à la fois, le 25 avril, le long de la presqu'île de Gallipoli.

Les contingents français débarquaient provisoirement sur la côte d'Asie, à Kum-Kalé, pendant que les forces australiennes et néo-zélandaises prenaient terre sur la presqu'île même, aux environs de Kaba-Tépé. Le lieu exact de leur débarquement fut désigné sur les cartes par le mot *Anzac*, formé des initiales des mots *Australien New Zealand Army Corps*. Les Anglais avaient débarqué à Seddul-Bar.

Ce débarquement, qui dura plusieurs jours, était une entreprise périlleuse. Protégé par les flottes alliées, il s'accomplit heureusement.

*

Mais les difficultés allaient bientôt commencer et se montrer importantes.

Nous avons dit plus haut que, grâce à la lenteur de l'organisation, les Turcs avaient eu le temps de préparer une défensive énergique.

Les forts des Dardanelles avaient été réparés, leur armement modernisé par les Boches. Et la puissance de leur installation militaire dans la presqu'île allait nous empêcher de progresser dans l'intérieur.

Il était pourtant essentiel de gagner quelques kilomètres de terrain pour établir nos cantonnements et mettre les plages de débarquement à l'abri du tir des canons turcs.

Le 2 mai, les Ottomans cherchèrent, par une violente attaque, à nous rejeter à la côte : ils furent repoussés avec vigueur et subirent de lourdes pertes.

À partir de ce moment, la guerre de tranchées commença comme sur notre front français. Nous avions comme objectif les hauteurs de Crythia. Nos progrès furent lents, mais continus. À chaque rencontre, nous faisions subir des pertes énormes aux Turcs qui, à la date du 13 mai, avaient déjà dû évacuer 30000 blessés sur Constantinople.

Ces échecs successifs avaient fortement ému le gouvernement de la Sublime-Porte. Aussi le commandant en chef des forces ottomanes à Gallipoli, Liman-Pacha, rappela de la capitale le 1^{er} corps d'armée et, le 18 mai au matin, attaqua violemment les Australiens et les Néo-Zélandais à Anzac.

Mais ces intrépides « coloniaux » de l'armée anglaise firent une résistance, non seulement héroïque, mais victorieuse. Ils repoussèrent les Turcs, leur infligeant une véritable défaite, qui se traduisait par 2 000 hommes tués et 5 000 blessés.

À la fin du mois de mai, la 1^{re} division française, aidée de la division navale anglaise, put réaliser une avance importante, malgré l'énergique résistance des Turcs, formidablement retranchés autour du pic d'Achi-Baba, à 9 kilomètres du cap Hellès.

Le 4 juin, la progression s'accrut de quelques hectomètres en profondeur, et le 21, après avoir lancé plus de 20 000 obus sur les lignes ennemies, les contingents anglo-français avançaient de plus de 1 500 mètres.

Mais malheureusement, trois jours après, le général Gouraud, qui avait succédé au général d'Amade, fut grièvement blessé d'un éclat d'obus qui lui brisa les deux jambes et lui fracassa un bras.

Le général Bailloud prit le commandement par intérim, en attendant

le général Sarrail, qui fut nommé, le 6 août, commandant de l'armée expéditionnaire en Orient.

À la même époque, de nouveaux renforts débarquèrent dans la baie de Suvla et progressèrent légèrement sur la pente du Sari-Baïr.

Cependant, nos progrès réels étaient minimes. Malgré des pertes totales de 450 000 hommes subies sur ses divers fronts, la Turquie avait en ligne 300 000 hommes au Caucase, 200 000 dans la presqu'île de Gallipoli, le reste en Asie-Mineure et en Syrie.

Il fallut bien reconnaître que l'expédition avait été mal engagée.

Vers le milieu d'octobre, le général anglais sir Ian Hamilton avait été remplacé dans son commandement à Gallipoli par le général Munro. La lutte se poursuivait sous forme de guerre de tranchées et de guerre de mines.

Le 15 octobre, une division anglaise attaqua vers Krythia, enleva des tranchées turques pendant que le tir de notre artillerie démontait des pièces ennemies de gros calibre. Mais tout cela ne constituait que des succès insignifiants, et nous n'arrivions pas à dépasser l'extrémité de la presqu'île de Gallipoli.

Nous étions donc loin de Constantinople, qui avait été le but de l'entreprise !

Aussi décida-t-on, d'un commun accord, d'évacuer la presqu'île et d'en retirer le corps expéditionnaire.

Cette évacuation fut effectuée dans la nuit du 8 au 9 janvier 1916, avec une telle perfection, que l'ennemi ne s'aperçut de notre embarquement qu'à 4 heures du matin. Nous avions eu le temps de retirer tout notre matériel, et nous n'eûmes à abandonner que 6 canons de 75 et 11 canons de campagne anglais.

*

Pendant ce temps, l'invasion de la Serbie par les Austro-Bulgares s'était achevée ; l'armée serbe effectuait son héroïque retraite, et sa communication avec les alliés était fortement menacée.

Ce fut alors que l'on décida l'expédition de Salonique.

Notre qualité de puissance « protectrice de la Grèce » exigeait que, de concert avec l'Angleterre, nous prissions les mesures nécessaires pour empêcher la violation du territoire hellénique par les hordes bulgares.

Aussi débarquâmes-nous, dès la fin d'octobre, des premiers contingents à Salonique. Nous arrivions trop tard pour secourir à temps les Serbes et les Monténégrins, dont les territoires étaient ainsi aux mains de l'Autriche ; mais du moins nous allions constituer, par notre corps d'occupation, une menace persistante sur le front bulgare et obliger les Austro-Boches à maintenir en Orient européen une force considérable.

La Grèce manifestait des sentiments hostiles que, seule, la vue de notre puissance militaire parvenait, sinon à éteindre, du moins à affaiblir.

Le cabinet britannique, se sentant responsable de l'échec de l'expédition des Dardanelles, acceptait avec peine l'idée du débarquement à Salonique. Mais la clairvoyance de M. Briand eut raison de ses résistances, et, après une inspection du général de Castelnau, major-général de l'armée, l'expédition de Macédoine fut décidée. Le commandement en chef en devait être confié au général Sarrail.

Celui-ci arriva à Salonique à la fin de décembre 1915. Son premier soin fut de faire mettre « à l'ombre » les consuls d'Allemagne, d'Autriche, de Turquie et de Bulgarie, qui se livraient, au profit de leur pays, à un espionnage non dissimulé.

Peu à peu les contingents français et anglais arrivaient et

renforçaient l'armée Sarrail ; celle-ci allait bientôt s'accroître de 120 000 hommes de l'armée serbe, refaite et rééquipée à Corfou et à Bizerte, et qui allaient revenir combattre les Bulgares détestés pour tâcher de reconquérir le sol de leur patrie.

Cette base de Salonique, ravitaillée directement par nos flottes, était un solide point d'appui, une menace terrible pour les Allemands, une preuve de force donnée à la Roumanie hésitante et à la Grèce officielle manifestement hostile.

Aussi le roi Constantin dut-il céder, malgré sa répugnance de beau-frère du kaiser, et accorder le chemin de fer de Salonique en Serbie pour le passage de nos troupes.

L'expédition de Macédoine allait donc commencer.

En même temps, nos alliés italiens s'installèrent à Vallona, sur la rive orientale de l'Adriatique.

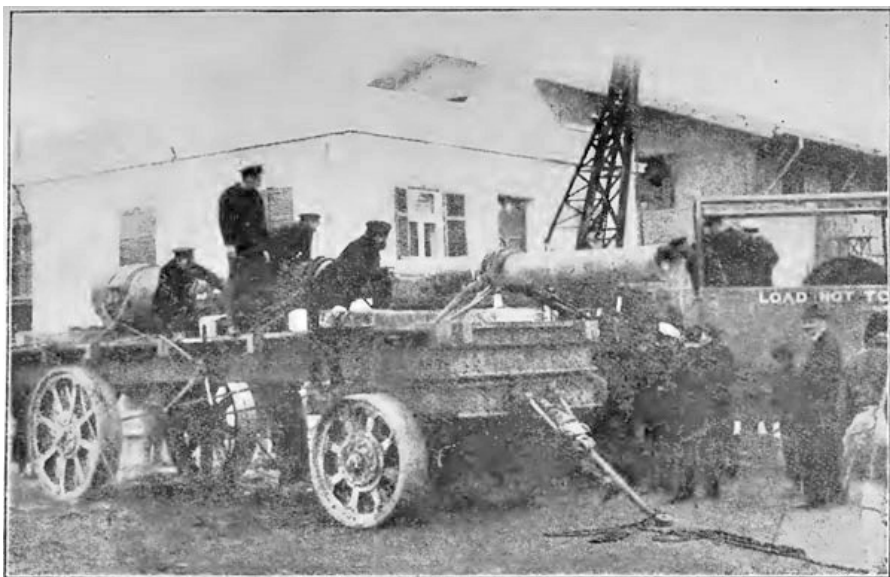
Ils avaient été, en effet, contraints d'abandonner aux Autrichiens la base de Durazzo ; leur sécurité, celle de tous les alliés également, exigeait qu'ils eussent la maîtrise de l'Adriatique.

Aussi installèrent-ils à Vallona leur corps de débarquement et, comme les Anglo-Français à Salonique, s'y organisèrent-ils de façon solide.

*

Pendant le cours du printemps de 1916, le corps expéditionnaire anglo-français de Salonique demeura tranquille dans son vaste camp retranché.

S'il n'attaquait pas, en revanche il n'était pas attaqué.



Canon de la marine anglaise 350 m/m débarqué à Salonique.

Toutefois, si une action d'ensemble de grande envergure n'était pas engagée, de nombreuses opérations de détail avaient lieu.

Tout d'abord, notre aviation, composée de héros ignorant la crainte, avait fait parler d'elle.

Nos avions avaient, en effet, bombardé successivement Sofia, Constantinople, Andrinople, la gare de Stroumitza et de nombreux dépôts de munitions bulgares ; tout cela avait été fait dans le courant du mois d'avril.

En outre, huit avions boches avaient été abattus, et le zeppelin L-85, venu de Temesvar, fut descendu le 5 mai. Tout l'équipage fut fait prisonnier.

En même temps, nos éléments avancés, poussant des pointes audacieuses en territoire ennemi, occupèrent Dova-Tépé, au nord-est du lac de Doiran, et nos batteries lourdes faisaient subir aux batteries

ennemies un « arrosage » continu.

Au mois de mai, en y comprenant un renfort britannique de 150 000 hommes, les forces totales anglo-franco-serbes s'élevaient au chiffre de 550 000 combattants, auxquels le maréchal von Mackensen, commandant les forces bulgare-boches, ne pouvait guère opposer que 350 000 hommes environ. C'est dans le courant d'avril que les 120 000 Serbes avaient été débarqués venant de Corfou, pour se joindre au corps expéditionnaire.

Les choses en étaient là quand se produisit, à la fin de mai, un incident d'une gravité exceptionnelle et qui faillit nous obliger à changer d'attitude vis-à-vis de la Grèce.

Le 26 mai, un officier allemand, à la tête d'un escadron de cavalerie, franchit la frontière grecque par la vallée de la Strouma et, arrivé devant le fort grec de Rupel, somma le commandant de le lui livrer.

Le commandant lui répondit qu'il n'avait pas reçu d'ordre dans ce sens.

À ce moment, des détachements bulgares nombreux et importants débouchaient dans la vallée. Voyant cela, le commandant du fort tira 28 coups de canon.

Mais, dans l'après-midi, le gouvernement grec envoyait au commandant l'ordre d'avoir à livrer le fort aux Bulgares.

La remise en fut faite le lendemain matin.

Alors l'ennemi fit avancer ses colonnes de tête sur les crêtes montagneuses qui dominent au nord la ville de Demir-Hissar. La gare de cette localité fut même occupée *en commun* par les Bulgares et par les Grecs.

L'incident, on le voit, était d'une exceptionnelle gravité.

Non seulement le roi Constantin avait, en reniant sa signature, trahi

les Serbes, ses anciens alliés, en refusant de se porter à leur secours comme l'y obligeaient les traités signés par lui, mais encore il trahissait les puissances protectrices de la Grèce, en livrant à leurs ennemis une position fortifiée qui pouvait être une base importante pour des attaques dirigées contre eux.

Dès que la nouvelle fut connue, un vif mouvement d'opposition se dessina en Grèce sous l'impulsion du ministre patriote Venizelos.

À Salonique, qui devint tout de suite le centre du mouvement, une manifestation imposante eut lieu en faveur des alliés, et contre le roi Constantin. De nombreux officiers grecs de l'armée et de la marine vinrent se mettre aux ordres de Venizelos, qui organisa un gouvernement provisoire « national », et leva un corps de volontaires pour aller combattre les Bulgares, « l'ennemi héréditaire, » aux côtés des alliés.

Pour répondre à cette félonie, le général Sarrail prit aussitôt les mesures les plus énergiques.

L'état de siège fut déclaré à Salonique ; l'embargo fut mis sur les navires grecs dans les ports de l'Entente, et un blocus économique étroit fut appliqué à la Grèce, jusqu'à obtention des satisfactions et des garanties nécessaires.

En présence de ces manifestations d'énergie, le roi Constantin nous donna un semblant de satisfaction, en transportant dans le Péloponèse une ou deux batteries d'artillerie de campagne.

Cette attitude douteuse du gouvernement grec condamnait notre armée d'Orient à une inaction forcée : le général Sarrail ne pouvait, nécessairement, pas tenter une offensive, ayant derrière lui un faux neutre qui n'attendait qu'une occasion pour nous frapper lâchement dans le dos.

*

Cette inaction de l'armée de Salonique énervait l'opinion publique, qui s'en montrait émue, peut-être à l'excès.

Cependant, notre corps expéditionnaire constituait une force imposante, solidement établie dans une excellente position, au débouché même des Balkans. De plus, il recevait continuellement d'importants renforts.

Enfin, en réunissant sous un même commandement en chef des Français, des Anglais, des Serbes, des Russes, des Italiens et des volontaires grecs, il devenait, en Orient, le vrai symbole de l'union des nations civilisées contre les barbares du Centre.

En juillet 1916, pendant que la diplomatie de l'Entente agissait de concert sur la Roumanie pour l'amener à prendre part au conflit, il y eut peu d'événements marquants, sauf des bombardements effectués par les avions alliés sur Monastir, Petrich, Rupel ; à l'exception des duels d'artillerie et des escarmouches d'avant-postes, rien d'important n'est à rapporter de cette période.

Mais, à la fin de ce même mois de juillet, les Bulgares s'agitent et manifestent une activité visible.

Des combats, qui étaient plus que des escarmouches, eurent lieu entre des colonnes serbes et des détachements bulgares, à Stroupino et à Sborsko, près de la frontière grecque.

Le 4 août, les Serbes, avec un entrain admirable, s'emparèrent de Remli, au voisinage du lac Presba. Le 7, des contingents alliés chassèrent les Bulgares du village de Ljumnica.

Les troupes françaises allaient également s'ébranler, pour l'offensive.

Le 10, sous les ordres du général Cordonnier, nos soldats s'emparèrent de la gare de Doiran. Le 13 et le 15 août, les villages de Petka-Palmis, de Sakovo et de Matnica furent enlevés, et le 18, le village de Poroj-le-Haut tombait entre nos mains. Nous étions en

contact avec les Bulgaro-Boches.

Cependant ceux-ci, désireux de devancer notre offensive par une attaque préalable, qui leur laissât l'initiative des opérations, tâtaient le terrain par des pointes poussées en divers endroits de leur front.

S'engageant dans la région de Demir-Hissar, région qui était dégarnie de troupes et par conséquent libre, ils progressèrent jusqu'à nos éléments avancés.

Le 17, le centre des lignes germano-bulgares avait progressé de façon notable, et les ennemis s'emparaient de Florina, d'où ils repoussaient des forces serbes. Ils mettaient en action des effectifs nombreux, et manifestaient clairement leur intention de nous attaquer les premiers.

Cette attaque se dessinait sur les deux ailes de notre front : à droite, les Bulgares s'avancent sur Drama et Cavalla, et occupent des forts grecs, qui, par ordre du gouvernement d'Athènes, leur sont remis sans combat, avec tous leurs canons et toutes leurs munitions.

Bien plus : trois divisions de l'armée grecque se rendent aux Bulgares et sont transportées par eux avec leur artillerie et leurs armes.

Sur la Strouma, de même, les ennemis occupent deux autres forts que leur remettent les troupes helléniques.

À l'aile gauche, l'ennemi, voulant à tout prix rétablir ses communications avec Athènes, s'avance sur Kastoria, attaque et refoule les Serbes.

C'était donc l'offensive nettement déchaînée par les Bulgares.

Mais cette attaque allait se heurter à l'offensive contraire, que l'armée alliée allait prononcer le 20 août sur tout le front.

Dans la partie centrale de nos lignes, les contingents franco-britanniques attaquent les pentes sud du mont de Belès, à l'ouest du

Vardar, et les Serbes progressent dans la montagne, entre Serna et Moglenica.

Malheureusement, aux deux extrémités de notre front, nous étions arrêtés : une division bulgare refoulait, à l'ouest de Sérès, le détachement que nous avions posté sur la Strouma, et, après deux jours de combats très durs, les Serbes étaient contraints de se replier sur Ostrovo.

Malgré cela, le lendemain, l'offensive bulgare était brisée net.

Le 25, six contre-attaques ennemies furent arrêtées, et à la fin du mois les Bulgares, malgré leur progression vers Koritza et Kastoria, n'avaient pas réussi leur tentative de mouvement tournant.

Toutefois ils étaient arrivés à rétablir les communications télégraphiques entre Sofia et Athènes, et l'offensive du général Sarraïl, malgré la supériorité numérique de ses troupes, qui étaient de 400 000 hommes contre 225 000 Bulgares, n'avait pas produit de résultat pratiquement appréciable.

Mais, évidemment, on attendait, pour la pousser davantage, que deux événements se fussent produits : d'abord que le gouvernement grec eût donné aux alliés la garantie de neutralité nécessaire ; ensuite que la Roumanie eût déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie.

Ce dernier événement se produisit le 28 août. Nous y reviendrons plus loin.

*

À partir du mois de septembre, les Serbes avaient remporté une série de succès à la suite desquels l'action des Bulgares s'était singulièrement ralentie.

Le 10 septembre, le général anglais Milne attaquait l'ennemi sur la Strouma, et le lendemain le général italien Pettiti s'avavançait sur les

côtes de Belès. Enfin, le 12 septembre, le général en chef donnait l'ordre général d'attaquer sur tout le front des troupes alliées de l'armée d'Orient.

Dès le début de l'attaque, les troupes du général Cordonnier, par un assaut brillant, enlevaient les positions bulgares au nord de Majadag, sur 3 kilomètres de front et 800 mètres de profondeur.

En même temps, les Serbes, à notre aile gauche, poussaient victorieusement leur avance sur Vetrenik et Kymack-Kalan, tandis qu'au sud ils escaladaient les premières pentes du Malkanidze.

Le 15 septembre, leur effort était couronné d'un succès magnifique. Tandis que les Anglais s'emparaient, à l'est du Vardar, du village de Matchikovo, ils enlevaient brillamment Gornicevo et Eksisu, prenaient 32 canons, faisaient de nombreux prisonniers. Le 16, ils refoulaient l'armée bulgare du général Bodjadjeff et traversaient la rivière Brodzac, nord-est de Florina.

En même temps, à la gauche du front, les contingents franco-russes, sur une longueur de 50 kilomètres, chassaient des maraudeurs albanais et progressaient dans la direction de Florina.

Les Français entrèrent enfin dans cette ville le 18 septembre, à 10 heures du matin.

Cette occupation d'un centre important avait un double avantage : outre la prise de la ville, elle permettait le dégagement de la gauche de l'armée serbe, fortement engagée avec les Bulgares sur les flancs du Kajmackalan.

Ce groupe montagneux, déjà très fortifié par la nature, élève ses pics jusqu'à 2 200 mètres. Indépendamment de sa situation naturellement forte, les Bulgares l'avaient encore muni de défenses formidables, de tranchées profondes, d'un inextricable réseau de fils de fer barbelés.

Malgré l'importance de ces préparatifs, l'intrépidité des Serbes en

eut raison, et le 20 septembre, nos héroïques alliés enlevaient la montagne de haute lutte, dans un assaut magnifique.

Le reste du massif restait, cependant, aux mains de l'ennemi qui en essaya la défense. Le 26 septembre, les Bulgares tentèrent même une contre-attaque qui fut pour eux une nouvelle défaite.

Nulle part, en aucun point, ils ne purent entamer la ligne infrangible du front serbe, et le 30, sous la pression incessante de nos valeureux compagnons d'armes, désireux de venger l'occupation de leur patrie, ils durent abandonner tout le massif, en y laissant 4 canons et un butin important.

Les Serbes connaissaient donc de nouveau les joies du triomphe !

Poursuivant leurs succès ils attaquèrent les hauteurs du Darkof-Grob, et en chassèrent les Bulgares qui s'y étaient fortifiés.

Ceux-ci battirent en retraite, en assez grand désordre, et se dirigèrent, en fuyant, vers Monastir.

Les Serbes commencèrent leur poursuite ; ils ne devaient l'arrêter qu'en occupant la ville elle-même.

Le 4 octobre, les forces alliées attaquaient Dobreveni, Negocali, Kevali, Petalino, pendant que les Bulgares se retranchaient sur la rive droite de la Cerna. Les jours qui suivirent virent de dures luttes d'artillerie, et, le 9 octobre, les Serbes forçaient le passage de la Cerna et enlevaient Skosivie, pendant que les forces russes et françaises combinées s'emparaient de Kisovo et de German-Bembi. En outre, sur le Vardar, le 6 octobre, les Anglais avaient occupé une série de villages sur le front de la Strouma.

En même temps, le 9 octobre, à la gauche extrême du front général des alliés, les Italiens, établis en Albanie méridionale ainsi qu'à Vallona, prenaient position dans la vallée de la Vojussa et occupaient Premeti.

Les Serbes continuèrent leur attaque acharnée contre les Bulgares dans la direction de Monastir. Pendant tout octobre et novembre, ils serrèrent leurs ennemis de plus en plus.

Et enfin, à l'aube de l'année 1917, Monastir tomba entre leurs mains !

C'était la première ville serbe réoccupée par les vaillants soldats du roi Pierre et du prince Alexandre ! C'était la première lueur de la revanche qui éclairait l'horizon jusqu'alors si sombre.

Aussi l'année 1917 s'ouvrit-elle pleine de promesses pour nos alliés.

Pendant ce temps, la politique tortueuse du gouvernement d'Athènes nous ménageait une surprise pénible. Un détachement de marins, débarqué pour protéger notre ambassade, fut canonné par des pièces d'artillerie postées dans une propriété royale.

Aussitôt, des mesures énergiques furent prises.

Ces gens-là ne comprennent qu'un traitement : c'est celui du coup de bâton. On resserra le blocus économique. Athènes connut la disette, et le roi dut consentir aux réparations exigées et aux garanties demandées. Et quelques mois après il allait être obligé, sous la double pression des puissances alliées et de l'opinion publique de son royaume, d'abdiquer le pouvoir entre les mains de son second fils et de s'enfuir avec sa digne compagne, la reine Sophie, sœur du kaiser allemand.

*

Nous avons dit que la Roumanie était entrée en lice.

Cet événement considérable se produisit le 28 août 1916.

Depuis longtemps, la question de l'intervention des Roumains était

en suspens. Le pays, latin de race et de langue, bouillait du désir d'attaquer les hongrois détestés, ces vils persécuteurs de peuples annexés. Un mouvement général en faveur de l'intervention s'était manifesté de façon éclatante ; à la tête de ce mouvement étaient MM. Take Jonesco et le docteur Istrati, doyen de la Faculté des sciences de Bucarest, ancien élève de la Sorbonne, et l'un des plus fidèles amis de la France.

Le vieux roi Carol avait résisté. Comme cousin de l'empereur d'Allemagne, il aurait même préféré combattre aux côtés des Empires du centre avec lesquels il avait signé, personnellement, un traité secret d'alliance.

Mais ses ministres lui firent observer que, constitutionnellement, ce traité n'engageait nullement la Roumanie, attendu qu'il avait été conclu sans le consentement des pouvoirs régulièrement organisés.

Le roi dut se résigner, bien à contrecœur. Fut-ce cette contrariété qui le conduisit au tombeau ? toujours est-il qu'il mourut en octobre 1914, et qu'il fut remplacé par son neveu, le roi Ferdinand, I^{er}, marié à la princesse Marie de Grande-Bretagne.

Quoique membre de la famille de Hohenzollern, le roi Ferdinand fit loyalement son devoir de souverain constitutionnel. Il se montra avant tout « roi de Roumanie ». Il comprit l'importance des aspirations de son peuple, et, réprimant ses préférences et ses liens de famille, il n'hésita pas à déclarer la guerre à l'Autriche.

Ce ne fut pas sans luttes et sans intrigues de toutes sortes de la part des Empires du centre, comme on peut le penser.

Dès que la Bulgarie se fut rangée du côté de nos ennemis, ceux-ci essayèrent d'obliger les Roumains à s'allier avec eux ; ils employèrent même des moyens comminatoires et des procédés d'intimidation. C'est ainsi qu'ils massèrent des troupes autrichiennes en Transylvanie et de nombreux contingents bulgares en Dobroudja.

Mais la Roumanie se sentait forte de l'appui de la Russie, qu'elle pensait toute prête à la soutenir. Elle croyait que la puissance militaire russe ne ferait que s'accroître ; elle constatait l'ascendant continu que les alliés prenaient sur les Austro-Boches. Elle décida donc d'intervenir à nos côtés.

Le 17 août, un traité réglant toutes les conditions de l'intervention roumaine fut signé entre les représentants des nations alliées, le roi Ferdinand et M. Brătianu, président du conseil des ministres de Bucarest.

La mobilisation générale commença dans la nuit du 27 au 28 août, et le 28, à 9 heures du soir, la déclaration de guerre à l'Autriche fut remise à Vienne par le ministre de Roumanie.

Cette fois c'était définitif. Les descendants des soldats romains qui formaient les légions de Dacius se rangeaient franchement du côté du droit et de la liberté, et allaient ajouter le mur de leurs poitrines à celui des peuples de l'Entente.

Et, une fois de plus, se rencontrait en défaut la prévoyance des Allemands, pourtant faite à longue échéance !

C'est en 1883 que le roi Carol avait signé, avec l'Allemagne et l'Autriche, son traité d'alliance secret. Et voici qu'au moment de s'appuyer sur ce traité, celui-ci se transformait en une bonne et solide déclaration de guerre !

C'était un beau triomphe pour la politique orientale des pays de l'Entente.

Notre ministre des Affaires étrangères avait compris l'importance qu'avait le front balkanique, dont la possession était l'un des « buts de guerre » avoués de l'Allemagne.

Notre installation puissante de Salonique avait donné aux Roumains la notion de notre force militaire, et cette notion fut un des facteurs les plus importants qui amenèrent la décision de la nation latine de

l'Orient européen.

*

Dès le 28 août, les armées roumaines, ardentes à réaliser la libération de leurs frères de Transylvanie, soumis au joug féroce des Hongrois, envahirent le territoire de ceux-ci.

L'armée roumaine comptait 650 000 hommes et une bonne artillerie de campagne. Les troupes étaient pleines d'ardeur, entraînées par un profond sentiment patriotique.

Elles allaient vraiment livrer une guerre « nationale ».

La 1^{re} armée, concentrée en Moldavie, au nord du royaume, se joignant à l'aile gauche des troupes russes de Bukovine, entra en Hongrie en franchissant les Karpathes à la passe de Palanka.

La 2^e armée, commandée par le général Coanda, ancien attaché militaire à la légation de Roumanie à Paris, concentrée en Valachie, s'empara sans coup férir des villages de Brasor et Cibiou.

La 3^e armée, sous les ordres du général Averesco, se dirigea vers Orsova.

Sur un front de 600 kilomètres, les Karpathes furent franchies et la Hongrie envahie par les Roumains. Cette invasion portait sur une profondeur de plus de 50 kilomètres. Les villes d'Orsova, de Sepsiszepeyorgi et Giergyo furent enlevées par nos nouveaux alliés, qui firent plusieurs milliers de prisonniers aux Autrichiens, complètement médusés par la rapidité de cette attaque foudroyante. La ville de Brasso fut occupée également par les Roumains.

L'Autriche comprit qu'elle ne serait pas plus de taille à résister à la Roumanie seule qu'à la Serbie seule. Elle poussa son cri d'alarme dans la direction de Berlin.

L'appel des Autrichiens fut entendu par les Boches.

Ceux-ci, d'ailleurs, comprenaient le danger où les mettrait une jonction entre les forces russo-roumaines, d'une part, et l'armée alliée de Salonique, d'autre part : c'eût été l'isolement de la Bulgarie et de la Turquie, la ruine du grand plan « kolossal » de la pénétration en Orient.

Aussi les Allemands se décidèrent-ils à faire un effort gigantesque pour tâcher d'écraser la Roumanie comme ils avaient écrasé la Serbie et la Belgique.

Les Allemands eurent vite fait de voir le défaut de la cuirasse de l'attaque roumaine. Tandis que nos alliés, entreprenant une guerre « nationale », avaient pour unique objectif la conquête de la Transylvanie et la délivrance de leurs frères opprimés, ils avaient un peu négligé une partie, pourtant bien vulnérable, de leur front : celui de la Dobroudja, à l'embouchure du Danube.

Ils n'avaient sur ce front que des troupes de couverture et quelques batteries d'artillerie de campagne. Cette région, d'ailleurs, devait être surveillée par les troupes russes. Celles-ci, en effet, dès la déclaration de guerre, étaient entrées en Roumanie, renforcées de corps serbes, et avaient commencé les préparatifs d'une avance ayant pour but d'infliger aux traîtres Bulgares le châtimeut qu'ils avaient mérité.

Mais le maréchal allemand Mackensen veillait.

Il prit trois divisions bulgares, les renforça d'une division boche, et, devançant l'attaque russe, se mit en devoir d'envahir la Dobroudja d'abord, pour pouvoir ensuite, après avoir passé le Danube, envahir la Roumanie.

Cette attaque commença par réussir.

Les troupes roumaines de couverture furent refoulées par l'attaque des germano-bulgares ; la ville de Dobritch fut prise par ces derniers, qui portèrent ensuite tout leur effort sur la tête de pont de Turtugaia.

Neuf bataillons roumains défendaient cette position.

Pendant quatre jours, les héroïques descendants des légionnaires de Dacius luttèrent pied à pied pour arrêter les ennemis. Mais ceux-ci « étaient trop » ! et la tête de pont fut emportée par l'attaque bulgare.

Pourtant l'armée russe de secours traversait la Dobroudja. Mais, là encore, nos alliés eurent à souffrir de la longueur et de la rareté de leurs lignes de chemins de fer. La ligne qui pouvait amener les renforts à travers la Bessarabie n'avait qu'un débit insuffisant pour déverser les effectifs qui eussent été nécessaires à l'arrêt des attaques allemandes.

Le 8 septembre, Silistrie tombait aux mains des ennemis.

L'état-major roumain comprit alors, mais un peu trop tard, l'importance du front du Danube. Mackensen y opérait, au nord du fleuve, avec 100 000 hommes. Son armée constituait pour la Roumanie une grave menace.

Pour y parer, on renforça en hâte le front roumain du Sud, dont le commandement fut donné au général Averesco. Mais, malgré les efforts de ce chef distingué, la masse des troupes de Mackensen repoussait les troupes roumaines à l'est de Silistrie.

Toutefois, le recul de nos alliés allait avoir une heureuse contrepartie. S'étant établis en arrière sur un front rétréci, ils s'y fortifièrent solidement, attendirent de pied ferme l'attaque des Allemands qui se produisit le 16 septembre.

La bataille dura jusqu'au 20, et se termina par la défaite complète de l'armée de Mackensen, qui dut se replier vivement. Elle réussit, malgré tout, à se retrancher en arrière et put ainsi arrêter la poursuite des troupes du général Averesco.

Le 3 octobre, les Roumains, harcelant sans cesse l'armée allemande de Dobroudja, lui prenaient 7 canons et 1 000 prisonniers. Entre

temps, des détachements roumains avaient passé le Danube à Routschouk, dans l'intention de faire une diversion sur l'arrière des lignes ennemies ; mais ils durent repasser le fleuve quelques jours après, sans avoir réussi à opérer la diversion qu'ils espéraient.

*

C'est alors que les Empires du centre se décidèrent à un grand effort contre la Roumanie. Il leur fallait, à tout prix, maintenir leurs communications avec Sofia et Constantinople ; de plus, affamés par le blocus, ils comptaient, en envahissant le royaume danubien, y trouver les fortes réserves de blé récoltées sur la plaine si fertile, en même temps qu'ils espéraient s'emparer des puits de pétrole qui devaient leur fournir en abondance le combustible si nécessaire.

Aussi l'Allemagne, après avoir laissé les Roumains s'engager en Transylvanie, conçut-elle le projet de les y encercler en les enveloppant par le Sud dans un vaste mouvement tournant, renouvelant ainsi sa méthode classique d'enveloppement.

À cet effet, Falkenhayn concentra, en Transylvanie du Sud, des forces considérables dans la région d'Hermannstadt, tandis que le général autrichien Arzt devait agir de concert avec lui dans la Transylvanie du Nord.

L'avance roumaine, en territoire austro-hongrois, avait été rapide et importante ; après deux semaines de campagne, nos alliés avaient, en effet, occupé 12 000 kilomètres carrés du pays transylvain, et ils voyaient là l'aurore d'une conquête définitive. Hélas ! il leur fallut déchanter.

Les forces austro-boches s'avançaient au nord-ouest, s'emparaient des hauteurs qui commandent le col de Vulcan, dans les Karpathes, et menaçaient ainsi l'armée roumaine par sa gauche. Puis, le 20 septembre, Falkenhayn s'empara du col de la Tour-Rouge et força

les Roumains à évacuer Hermannstadt ; ils durent de même se retirer de Brasso et regagner leur frontière, qu'ils s'efforcèrent de défendre énergiquement au col de Prédéal.

Mais la poussée austro-allemande se faisait plus vigoureuse sur les Karpathes ; au sud, les contingents germano-bulgares avançaient en Dobroudja. Ils avaient traversé le Danube, sur lequel les Roumains avaient pourtant fait sauter le beau pont de Cernavoda, et ils s'étaient emparés de Braïla, menaçant Galatz.

En même temps, les cols des Karpathes étaient forcés. La situation de l'armée roumaine devenait critique.

Et les renforts russes, retardés par les difficultés de leur transport par des chemins de fer trop rares, retardés aussi, — on l'a su depuis, — par une véritable trahison du ministre Sturmer, acquis à la cause allemande, n'arrivaient pas !

Cependant, nos alliés résistaient héroïquement. Dans le courant d'octobre, au cours de maints combats, ils infligèrent des pertes sanglantes aux Allemands et leur firent, en plus d'une rencontre, de nombreux prisonniers ; plus de 20 000 depuis le début des hostilités.

Mais, ici encore, l'artillerie lourde des Boches devait avoir raison de l'héroïsme de leurs adversaires. Sous le feu terrible des gros canons Krupp, les Roumains devaient se replier sans cesse. En Dobroudja, ils avaient perdu Constantza, la perle de la mer Noire ; en Valachie, l'ennemi commençait à envahir la plaine et à descendre, en nombre, des cols des Karpathes qu'il avait pu franchir. Il descendait la vallée de la Prahova, s'avancant vers cette « terre promise » du pétrole où il comptait trouver d'abondantes réserves.

L'heure grave sonnait pour la Roumanie !

Le gouvernement quitta Bucarest pour s'installer à Jassy, capitale de la Moldavie. Nos alliés firent alors un sacrifice héroïque : plutôt que de laisser le pétrole tomber aux mains des Allemands, ils en

incendièrent les puits qui avaient coûté tant d'efforts et tant de travaux ! Mais au moins, en se retirant, eurent-ils la satisfaction de penser que les Boches ne trouveraient rien à ramasser comme « butin de guerre ». Les entrepôts de blé furent également incendiés.

Bucarest était défendue par une ceinture de forts construits autrefois par le général belge Brialmont, le même qui avait fortifié Anvers.

L'expérience de cette dernière ville montra que ces forts ne tiendraient pas devant les obus de 420 des Allemands. Aussi le gouvernement roumain résolut-il d'évacuer Bucarest et de ramener toutes les troupes de Moldavie, par une retraite héroïque et lente, afin de s'appuyer sur la rivière du Sereth.

Et ainsi, les Allemands entrèrent à Bucarest ! La jolie capitale, le « Paris de l'Orient », comme on l'appelait si justement, allait être souillée par l'occupation des Austro-Boches !

Mais, heureusement, quelques renforts russes étaient arrivés.

Unis à l'armée roumaine, qui ne s'était pas laissée entourer pendant sa belle retraite, ils se fortifièrent solidement sur le Sereth. Et l'armée de Hindenburg se trouva, et se trouve depuis lors, arrêtée sur cette rivière par des lignes russo-roumaines qu'elle est impuissante à percer.

Elle est donc bloquée en Roumanie.

Et le sacrifice de nos alliés aura eu l'avantage d'allonger le front allemand, d'immobiliser des forces importantes et de les maintenir sur place, sous la menace permanente d'une contre-offensive toute prête à se déclencher au moindre fléchissement de leur part.

La campagne de Roumanie aura été une grande faute de Hindenburg, une de celles qui auront contribué à notre victoire finale.

L'ITALIE EN GUERRE

Les premières hostilités. — L'invasion du Trentin. — L'avance sur l'Isonzo et la prise de Monfalcone. — L'offensive autrichienne. — Elle coïncide avec l'attaque de Verdun. — Le repli des Italiens. — La manœuvre géniale du général Cadorna. — Les Autrichiens battus sur toute la ligne. — L'offensive italienne sur le Carso. — La prise de Gorizia. — La route de Trieste ouverte. — La déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne.

Le grand événement de l'année 1915 fut, sans contredit, l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés des nations, alliées et contre les Empires du centre.

L'Italie avait, cependant, contracté avec ceux-ci un traité d'alliance connu sous le nom de *Triplice*. Mais ce traité, uniquement *défensif*, ne l'obligeait à intervenir que si l'un des Empires contractants était *attaqué*, et non s'il était l'*agresseur*.

Elle n'avait donc pas à intervenir dans la guerre aux côtés des Austro-Boches, ceux-ci ayant attaqué les premiers et violé la neutralité belge au mépris de tous les traités. Elle pouvait donc maintenir, en l'affirmant, une stricte neutralité.

Mais cette neutralité ne suffisait pas aux aspirations du peuple italien.

Le vieux sang latin qui coule dans les veines de nos frères d'au-delà des Alpes bouillait d'indignation au récit des atrocités allemandes.

De plus, les Italiens se souvenaient que des provinces, italiennes de race et de langue, le Trentin et l'Istrie, gémissaient sous le joug impitoyable des Autrichiens. Un mouvement se manifesta nettement dans les masses populaires en vue de reconquérir définitivement les provinces perdues.

La diplomatie italienne montra une fois de plus ses qualités légendaires de finesse et d'habileté.

Au début des hostilités, l'Italie, se basant sur l'article 7 du traité de la Triple-Alliance, en présence de l'invasion de la Serbie par les armées autrichiennes, réclama à son profit des « compensations territoriales ».

De longues et pénibles négociations s'engagèrent aussitôt.

Les Autrichiens durent, sous la pression du cabinet de Berlin, qui ne se souciait pas d'avoir sur les bras un ennemi de plus, admettre le principe des compensations. Mais leur duplicité bien connue se manifesta d'une façon éclatante.

Ils commencèrent par offrir à l'Italie l'*Albanie*, c'est-à-dire *un territoire qu'ils ne possédaient pas !*

À cette offre insolente, l'Italie répondit en revendiquant nettement les restitutions de Trente et de Trieste.

Vers le milieu de janvier 1915, le prince de Bülow, dont le rôle dans ces négociations fut particulièrement louche, fit admettre par le gouvernement de Vienne le principe d'une compensation empruntée au territoire autrichien.

Mais l'Autriche offrait simplement Trente : l'Italie demandait, en outre, Trieste. De plus, le gouvernement de Vienne n'admettait la cession *qu'après la guerre*. On voit d'ici ce que cela aurait signifié de la part de gens habitués à considérer les traités comme de simples « chiffons de papier ».

L'Italie réclamait donc la cession *immédiate* des deux territoires.

L'Autriche déclara inacceptables les revendications italiennes.

C'était la guerre !

Le 3 mai, le traité d'alliance avec les Empires du centre fut solennellement désavoué par le ministre des Affaires étrangères d'Italie. Le mouvement d'enthousiasme populaire prit une importance gigantesque. Sous la parole enflammée du poète « national » Gabriele d'Annunzio, les foules, portant drapeaux et couronnes, réclamaient à grands cris la déclaration de guerre aux Autrichiens détestés autant que méprisés.

Malgré les intrigues des pacifistes, soutenus par l'argent de l'Allemagne qui coulait à flots dans la Péninsule, l'opinion générale l'emporta de haute lutte, et, le 23 mai 1915, l'Italie déclarait officiellement la guerre à l'Autriche.

*

Les armées italiennes étaient commandées par le général Cadorna, ayant comme chef d'état-major le général Porro.

Dès le début des hostilités, le roi Victor-Emmanuel vint lui-même parmi ses troupes, menant la dure existence de l'officier en campagne, réconfortant ses soldats par sa présence et par son exemple.

Le duc d'Aoste avait un commandement aux armées, le duc des Abruzzes dans la flotte.

Les Italiens allaient se trouver aux prises avec les difficultés géographiques les plus grandes que la nature puisse opposer aux mouvements d'une armée.

Pendant les mois qu'avaient duré les négociations diplomatiques, les Autrichiens, domestiqués par les Allemands qui commandaient en

maîtres ce peuple de valets, avaient dû établir, sous les injonctions de leurs dominateurs, un système de défenses puissantes le long de leurs frontières, tant au nord qu'à l'est de l'Italie.

Au nord, les Alpes Dolomitiques dressaient contre nos frères latins une muraille, en apparence infranchissable : les crêtes en furent, en outre, garnies de batteries lourdes, qui semblaient en interdire à jamais la conquête.

À l'est coule un fleuve rapide, aux eaux torrentueuses, l'Isonzo, qui avoisine la frontière entre l'Italie et l'Autriche, coulant près des provinces italiennes du Frioul et de Vénétie et en avant de la région autrichienne du Carso.

Le cours de ce fleuve avait été fortifié, sur toute sa longueur, à l'aide des plus formidables moyens de défense que puisse fournir la guerre moderne : réduits casematés, tranchées bétonnées, réseaux de fils de fer barbelés sur des profondeurs énormes, batteries de pièces de tous calibres dissimulées dans des cavernes de rocs ou savamment « camouflées ».

Malgré l'aspect redoutable de toutes ces défenses, l'armée italienne n'hésita pas, et, prenant hardiment l'offensive, s'élança sur le territoire ennemi.

Dans la région montagneuse du Trentin, les Autrichiens, surpris par la soudaineté de l'attaque, furent d'abord chassés des passes, et l'artillerie de nos alliés démolit quelques-unes de leurs plus importantes positions. Ils durent abandonner aux Italiens, en particulier, la ville de Cortina d'Ampezzo. De plus, en Carnie, au nord du Frioul, ils furent contraints d'assister à l'anéantissement, par l'artillerie italienne, des forts qu'ils y avaient si laborieusement édifiés.

Mais l'effort principal de nos frères latins se porta sur l'Isonzo.

Dès les premiers mois de leur entrée en guerre, les Italiens en

avaient réduit plusieurs défenses. En particulier ils avaient enlevé, dans un assaut héroïque, les cimes de Monte-Nero, hautes de 3 000 mètres, sur la rive gauche du fleuve, et anéanti du même coup plusieurs régiments hongrois.

Le commandement suprême des armées italiennes procéda avec une méthode et une sûreté remarquables. Il ne lança pas ses troupes en attaques inutiles, ne pouvant obtenir que des succès sans lendemain ; il commença par détruire systématiquement, par des opérations d'artillerie lourde, les défenses de l'ennemi, et ce n'est qu'après leur suppression complète qu'il y jeta à l'assaut les colonnes de son infanterie.

À Plava, les braves « bersaglieri » italiens, par une attaque d'une audace sans pareille, réussirent au prix de mille difficultés à constituer sur la rive gauche de l'Isonzo une solide tête de pont : le fleuve redoutable était donc franchi. À Sagrado, la ligne autrichienne fut brisée de la même manière.

Dans leur irrésistible élan, les fantassins italiens s'élancèrent sur le plateau du Carso et s'y installèrent solidement ; ils eurent à faire face à de nombreuses et énergiques contre-attaques des Autrichiens, comprenant toute l'importance de la position perdue et cherchant à la reprendre. Mais ils les repoussèrent toutes et conservèrent leur conquête.

Le 10 juin, nos frères latins remportaient un nouveau et bien important succès. La ville de Monfalcone et son arsenal tombaient entre leurs mains, et servaient de base pour les attaques contre le camp retranché de Gorizia, où les Autrichiens avaient accumulé de formidables défenses, et que nos alliés bombardaient depuis le 17 juin.

Au 1^{er} août, la guerre contre l'Italie avait déjà coûté à l'Autriche la perte de 104 000 hommes, et sur tous les autres fronts, ses pertes

définitives s'élevaient, à ce moment, c'est-à-dire un an après l'ouverture des hostilités, à 2 600 000 hommes, tués, blessés ou prisonniers.

Ainsi se continuèrent, par des combats incessants, jusqu'en octobre, les hostilités sur le front italien, à l'avantage de nos alliés.

La nation entière était unie pour la lutte ; elle participait de son mieux à la conduite de la guerre, aussi bien à l'intérieur qu'au front.

Et pour mieux marquer cette unité, Sa Sainteté le Pape Benoît XV eut un geste que l'on ne saurait trop admirer.

On sait que depuis l'occupation de Rome par les troupes italiennes et l'installation de la famille royale au Quirinal, le Vatican avait jeté l'interdit sur ce dernier palais : il était donc défendu à tout prêtre d'y célébrer le saint Sacrifice sous peine d'excommunication.

Le 18 septembre 1915, Benoît XV leva l'interdit qui pesait sur le Quirinal, dans la chapelle duquel les souverains italiens pourront désormais assister à la sainte Messe.

C'est un acte digne du Vicaire de Jésus-Christ.

*

Dès le milieu d'octobre, le généralissime Cadorna fit les préparatifs d'une offensive plus énergique encore.

Cette offensive commença le 17, par la prise de Pragasona, puis par celle des cimes de Blone et de Bresano. Le 23 et le 24, les chasseurs alpins et les bersagliers enlevaient à la baïonnette d'importantes positions en faisant aux Autrichiens plus de 3 000 hommes prisonniers.

À la fin d'octobre les opérations avaient encore augmenté en intensité, et les pertes infligées aux Autrichiens se montaient, pour ces

deux derniers mois, à près de 60 000 hommes.

Les armées autrichiennes opérant contre nos alliés latins étaient au nombre de trois et comprenaient douze corps.

La première manœuvrait dans le Tyrol, sous les ordres du général Dankl.

La seconde, à l'est de la précédente, occupait le territoire de la Carinthie ; elle était commandée par le général Rohr.

Enfin, l'armée de l'Isonzo, qui avait la mission d'empêcher la progression des Italiens sur Gorizia et sur Trieste, obéissait au général Borowiec.

Dans les premiers jours de novembre, l'effort le plus énergique de nos alliés fut dirigé sur la vallée supérieure du Cordevole.

Nos alliés s'y emparèrent, le 7 novembre, du col di Lana, à 2 450 mètres d'altitude, et sous une couche épaisse de neige.

Les Autrichiens, pour venger cet échec, agirent avec leur sauvagerie ordinaire : ils bombardèrent par voie aérienne Venise, Vérone et Brescia, ne respectant pas même les chefs-d'œuvre d'art que les siècles avaient accumulés dans ces villes, mais paraissant, au contraire, les prendre pour objectifs de leurs bombes.

Cependant, la lutte reprenait de plus belle sur le plateau du Carso et autour du camp retranché de Gorizia. La ville, bien que partiellement détruite par les batteries lourdes italiennes, ne put être emportée d'assaut. C'était donc une opération à reprendre.

Le 1^{er} décembre, l'Italie donna son adhésion solennelle au « pacte de Londres », signé le 4 septembre 1914, en vertu duquel les puissances signataires s'engageaient à ne pas conclure de paix séparée, mais seulement une paix collective dont les conditions auraient été débattues et arrêtées d'un commun accord.

Les mois de décembre et de janvier 1916 se passèrent en

escarmouches au milieu des neiges épaisses dont les montagnes étaient recouvertes. L'armée italienne y fit preuve d'une endurance et d'un courage surhumains. Et quand on pense que, malgré la rigueur du climat et les difficultés du terrain, des pièces d'artillerie lourde étaient hissées jusqu'à des hauteurs de 2 000 et 3 000 mètres dans le Trentin, on aura une idée des efforts gigantesques que durent déployer nos frères latins pour obtenir ces résultats !

Du 10 au 20 février quelques positions autrichiennes de la haute vallée de la Brenta furent occupées par les soldats du général Cadorna. Pendant le mois de mars, nos alliés attaquent le Monte-Croce, dans les Alpes de Carnie. Cette cime fut définitivement conquise par eux le 20 mars.

Le 26, un combat très dur, près de Gorizia, permet aux troupes italiennes, après un insuccès local, de prendre leur revanche et de réoccuper Grafenberg. Le 16 avril, les Autrichiens lancent 12 000 hommes à l'assaut du val de Sugana : ils échouent complètement et subissent de lourdes pertes.

Mais cette offensive locale était une diversion pour masquer celle, beaucoup plus importante, qu'ils allaient tenter dans le Trentin pour rompre le front de nos alliés. Ils agissaient ainsi de concert avec les Boches qui, précisément, étaient dans toute l'énergie de leur attaque contre Verdun, commencée le 21 février 1916.

Cette offensive contre le Trentin, ils la préparaient depuis plus de trois mois.

Ils établissaient de solides lignes de défense, doubleraient leurs voies ferrées pour assurer l'intensité des ravitaillements en hommes et en projectiles, ouvraient des routes nouvelles, installaient de vastes dépôts de munitions.

De nombreux effectifs autrichiens et hongrois avaient été distraits du front russe pour être envoyés sur le front italien, et une formidable

artillerie lourde vint prendre position contre les retranchements du général Cadorna.

Pour donner une idée de l'importance des renforts, nous dirons simplement que ceux-ci s'élevèrent à 250 000 hommes et que le nombre des divisions autrichiennes mises en ligne contre les soldats du roi Victor-Emmanuel passa de 20 à 38. En outre, une réserve de 16 divisions fut massée dans le Trentin comme armée volante de secours : elle était formée des meilleures troupes de l'empire.

Toute cette armée était concentrée sous les ordres de l'archiduc Eugène.

*

L'attaque générale autrichienne commença le 14 mai.

Ce jour-là, un bombardement infernal crépita sur toute l'étendue de la ligne de front, depuis le Val Guidicaria jusqu'à la mer Adriatique. Entre l'Adige et la Brenta, les canons lourds crachaient sans arrêt leur ouragan de fer ; cette artillerie comprenait plus de 2 000 pièces, dont 4 canons de 420 et 20 batteries de 305 !

Le lendemain de cette « préparation » effrayante de l'artillerie, les Autrichiens firent avancer leurs troupes d'infanterie.

Celles-ci, suivant la tactique de massacre adoptée par les Boches sur l'Yser et à la bataille des Quatre-Rivières, avançaient par masses compactes et en rangs serrés. Leur effort se concentrait ainsi sur un front assez étroit, depuis les pentes au sud de Rovereto jusqu'à celles du Haut-Astico.

Nos alliés, dont les projectiles ennemis avaient absolument détruit les premières lignes de défense, durent se replier sur leur ligne principale. Les Autrichiens, poussant leur avance, contraignirent bientôt leurs adversaires à un nouveau repli sur leurs positions de

Coni-Zugna. À l'est, ils atteignirent la Posina dont, après une bataille terrible, nos alliés durent évacuer le bassin supérieur.

Les Italiens se voyaient ainsi contraints d'abandonner les parties du territoire autrichien qu'ils avaient si brillamment conquises ; l'ennemi pénétrait sur le sol, inviolé jusqu'alors, de la patrie italienne.

La situation devenait grave !

C'était le pendant de l'attaque allemande sur Verdun, la même menace, avec les mêmes conséquences redoutables si l'offensive ennemie réussissait.

Le général Cadorna, on peut le dire hardiment, se montra alors un stratège de premier ordre et s'éleva au niveau des plus grands capitaines de l'histoire.

Les Italiens résistèrent de leur mieux. La 37^e division en particulier, dans une lutte héroïque, réussit à briser les efforts de l'ennemi autour du massif de Coni-Zugna. Mais les Autrichiens, arrêtés devant le Pasubio, s'insinuaient dans la vallée de la Posina, et atteignaient Bettale. Le 30 mai, ils enlevaient Arsiero et Asiago.

Pendant les premiers jours de juin, les ennemis multiplièrent leurs attaques. Grâce à ces efforts répétés, souvent infructueux mais toujours renouvelés à l'aide d'effectifs de troupes fraîches, que l'archiduc envoyait à la mort sans le moindre souci de ménager ses soldats, les Autrichiens avaient pu réaliser une forte avance. Les braves soldats de l'Italie se trouvaient acculés à leurs dernières positions en montagne. S'ils étaient obligés de les abandonner, c'était la plaine de Vénétie ouverte aux hordes autrichiennes ; c'était l'invasion de cette richissime région, c'était la ruine du pays.

C'est là que se manifesta le génie du général Cadorna.

Dès la fin de mai, en moins de huit jours, il improvisa une cinquième armée italienne destinée à battre les 400 000 Autrichiens

qui combattaient dans le Trentin. Dans un ordre du jour enflammé, il lui enjoignait « de combattre jusqu'à la mort pour défendre le sol sacré de la patrie » !

En même temps, le 4 juin, commençait brillamment l'offensive russe de Galicie : l'« unité d'action sur l'unité de front » commençait à se faire sentir.

Après des assauts donnés avec féroce, les Autrichiens, le 10, commencèrent à être fort malmenés par nos alliés. Ceux-ci, installés sur le Val Canaglia, s'y maintiennent malgré toutes les attaques ennemies. Le 14 juin, ils font, à l'est de Monfalcone, une diversion heureuse, qui fait tomber entre leurs mains 600 prisonniers et 7 mitrailleuses.

Le 16 juin, nos alliés remportaient, aux monts Magari et Malga Fossetta, deux brillants succès, grâce auxquels la manœuvre tournante du général Cadorna allait commencer à porter ses fruits.

L'armée autrichienne était donc tournée par le nord, à la suite de la belle marche des troupes italiennes. Sa situation pouvait rapidement devenir critique.

Elle dut se décider à battre en retraite.

C'était dur, après les télégrammes de victoire que les généraux autrichiens avaient envoyés au kaiser, après les félicitations dithyrambiques de celui-ci !

Mais les Autrichiens n'étaient pas battus seulement sur le Trentin : ils l'étaient, en même temps, en Galicie par les Russes.

Le 25 juin, l'avance des Italiens commence à devenir générale, du Val Larsa au plateau dit des « Sette Comuni ».

Dans le Val Larsa, les alpins du général Cadorna enlèvent Raossi et le mont Lemerle ; ils s'emparent du mont Priafora et reconquérèrent les villes de Posina, d'Arsiero, d'Asiago, que les sauvages Autrichiens

incendient, d'ailleurs, avant de les évacuer. C'est leur méthode ordinaire !

Les monts Fiara, Sima, Saëtta sont de nouveau enlevés par nos alliés au milieu des difficultés d'attaque les plus grandes. Mais les courageux soldats sentaient sur eux le souffle de la victoire : rien ne pouvait plus les arrêter.

Le 27, ce sont les monts Gaimondo et Cavigio, sur le front Posina-Astico, qui sont réoccupés. La lisière sud de la vallée d'Assa est occupée par la cavalerie, qui trouve enfin l'occasion de participer à la bataille, et le mont Colombara est repris, cette fois définitivement.

En Carnie, les succès de nos alliés ne devaient pas être moins importants. Le 26 juin, des redoutes sont enlevées dans la région de Freikofel ; sur l'Isonzo, au cours d'une rencontre, les Italiens font plus de 400 prisonniers : ils en faisaient 700 le 28, 1 200 le 29, et s'emparaient, près de Selz et de Monfalcone, de positions de la première importance.

Les Autrichiens devaient donc reculer.

Mais ils se cramponnèrent au terrain si accidenté et si propre à la défense du plateau des Sette Comuni. Avec des réseaux de fil de fer, avec des mitrailleuses, ils y firent une résistance acharnée, qui retarda un moment la poursuite de nos alliés.

Malgré cela, leurs troupes perdaient confiance. Elles connaissaient les résultats, désastreux pour l'Autriche, de la bataille de Galicie ; elles sentaient qu'elles n'avaient plus la supériorité du nombre, la seule qui pût leur donner la victoire.

Aussi la résistance autrichienne commençait-elle à fléchir.

Les succès des Italiens allaient bientôt se compléter par une victoire nouvelle.

*

Le mouvement en avant de l'armée du général Cadorna allait, en effet, se maintenir durant l'été de 1916.

Et non seulement ce mouvement devait, en se poursuivant dans le Trentin, forcer les Autrichiens à céder le terrain qu'ils avaient momentanément conquis, mais encore la conception de l'« unité de front » allait montrer une fois de plus sa fécondité en amenant le généralissime italien à prendre, au mois d'août, une vigoureuse offensive tout le long du cours de l'Isonzo.

La prise de Gorizia, cette ville si convoitée par nos amis, devait être le couronnement de cette offensive, qui se développait parallèlement à celles des alliés sur tous les autres points du front « unique » et général.

Le moment était, d'ailleurs, admirablement choisi pour tenter cette offensive. Les Autrichiens, en effet, avaient dû retirer des contingents du front italien pour les porter en hâte au secours de leur front de Galicie, fortement menacé par l'offensive russe. Aussi réduisirent-ils leurs effectifs. Les bataillons furent ramenés au chiffre de 500 hommes.

Le général Cadorna profita de cet affaiblissement pour commencer sa pression sur la ligne autrichienne.

Pendant la fin de juin et au début de juillet, ce ne furent qu'attaques continuelles sur le bas Isonzo, dans le Trentin, dans les vallées de Boîte et de But.

En présence de ces assauts répétés et toujours heureux, le général en chef autrichien, Conrad von Hœtzendorf, dut se décider à faire revenir plusieurs divisions du front de Galicie : les 6^e, 19^e, 22^e et 28^e divisions étaient déjà en route ; le 3^e corps fut rappelé.

Pendant tout le mois de juillet, nos alliés continuèrent leur tactique

d'attaques incessantes, qui avaient pour résultat de harceler l'ennemi, de ne pas lui laisser une minute de repos. Partout des actions de détail avaient lieu où ils avaient invariablement le dessus.

Aux environs de Rovereto, sur la Posina, au Tofana, ils remportèrent autant de succès. Ils atteignirent le col de Rolle, ainsi que la grande route stratégique des Alpes Dolomitiques, en remontant la vallée du Boïte, de la Piave et de Cordevole.

Mais, tout en maintenant ainsi l'ennemi en éveil sur le Trentin, le général Cadorna déplaçait lentement le centre de son activité vers sa droite et orientait le principal de ses efforts vers l'Isonzo et le Carso.

Il avait, en effet, préparé une attaque de grande envergure contre la tête de pont de Gorizia et contre les hauteurs environnant cette ville.

Ce fut la troisième armée qui fut chargée d'effectuer cette attaque : elle était sous les ordres directs d'un prince de la maison royale d'Italie, le duc d'Aoste. L'armée autrichienne qu'elle avait à battre était commandée par le général Borowiec.

L'action fut engagée le 4 août, aux environs de Monfalcone, contre les deux hauteurs ayant pour cotes respectives les altitudes 85 et 121 mètres.

À droite de Rocca, les Italiens enlevèrent d'abord, par un de leurs irrésistibles assauts à la baïonnette, des ouvrages autrichiens extrêmement fortifiés. Mais des contre-attaques à gros effectifs les forcèrent de se replier.

Ce repli ne devait pas être de longue durée, comme nous allons le voir.

Le 6 août, dès le lever du jour, les batteries italiennes commencèrent leurs tirs d'ensemble contre la chaîne de hauteurs qui protège l'Isonzo et Gorizia, du Saleotino au Calvario, ainsi que contre le mont San Michele.

Quand la préparation d'artillerie fut jugée suffisante, le duc d'Aoste lança à l'assaut ses colonnes d'infanterie, pendant que ses pièces lourdes, effectuant des tirs de barrage, empêchaient tous renforts ennemis de parvenir au secours du front soumis à son attaque.

La formidable barrière du mont Sabotino fut enlevée de haute lutte, ainsi que les ouvrages défensifs d'Oslavia et ceux que les Autrichiens avaient rétablis au sommet de la hauteur, portant la cote 206, et qui domine Grafenberg.

En même temps que ces attaques victorieuses assuraient la possession des hauteurs, les troupes italiennes triomphaient également dans la plaine basse.

La ligne autrichienne fut enfoncée entre le sud de Podgora et d'Isonzo, et la droite fut attaquée énergiquement jusqu'à la hauteur de Santo Andrea. Sur la lisière sud du Carso, les courageux soldats du duc d'Aoste s'emparèrent des lignes de faite qui s'étendent dans la direction de San Martino. Enfin, dans la région de Monfalcone, un bataillon de cyclistes des bersagliers s'emparait brillamment de la cote 85 et repoussait toutes les contre-attaques tentées par l'ennemi pour en reprendre possession.

Parallèlement à l'attaque par terre se dessinait une importante opération navale. Une flottille de torpilleurs italiens bombarda la côte entre Duino et Miramar, retint les avions autrichiens par le tir de ses canons anti-aériens et, balayant de son feu la voie ferrée du littoral, empêcha l'ennemi de l'utiliser pour amener du renfort.

Dans ces deux journées des 6 et 7 août, les Italiens firent 8 000 prisonniers, parmi lesquels il y avait 200 officiers ; ils s'emparèrent aussi de 11 canons et de 120 mitrailleuses.

Nos alliés étaient donc en possession des monts Sabotino et San Michele. Ces deux hauteurs étaient, pourrait-on dire, les « clefs » de la tête de pont de Gorizia. Mais pour encercler complètement la ville

dans une ligne dominatrice, il était nécessaire d'occuper également les hauteurs qui la dominent complètement à l'ouest.

Cette conquête fut faite les 7,8 et 9 août.

Le 8 au soir, des détachements des brigades de Cazale et de Pavie passaient l'Isonzo à gué, et un corps de cavalerie, commandé par le comte de Turin, poursuivait, le sabre dans les feins, l'ennemi en pleine déroute.



Tracteur italien remorquant une pièce lourde en montagne.

Et, le 9 août, les troupes de nos alliés faisaient dans Gorizia, redevenue cité italienne, leur entrée triomphale.

Le général autrichien Zeiler s'était enfui précipitamment de la ville, emmenant avec lui 15 000 habitants sur 25 000.

L'accueil fait aux soldats italiens par la population demeurée dans

les ruines fut inouï : les hommes étaient couverts de fleurs. Des femmes et des jeunes filles leur jetaient des bouquets, les vieillards les embrassaient en pleurant !

C'est que l'entrée des soldats de l'Italie dans la vieille cité marquait enfin le terme de son long et dur esclavage. Pendant trop longtemps, la jolie ville avait été terrorisée sous le joug impitoyable des Autrichiens féroces, plus féroces peut-être et plus raffinés que les Allemands dans leur métier de tortionnaires. C'étaient donc des libérateurs qu'accueillaient les habitants de leurs cris enthousiastes, de leurs acclamations de victoire.

L'effet produit en Italie par la chute de Gorizia fut immense. Le pays entier fut secoué d'un frisson d'allégresse. Il sentait que c'était le commencement de la « reprise » des terres arrachées jadis à la mère patrie ; que c'était l'aube de la conquête qui éclairait le ciel, que l'avenir s'annonçait radieux après ce glorieux présent.

Les Autrichiens s'étaient sauvés de la ville, fuyant en complète déroute. La cavalerie du comte de Turin s'élança à leur poursuite à l'est de la ville, les char-géant vigoureusement et accentuant ainsi leur honteuse débâcle.

Sur le Carso, les troupes du duc d'Aoste occupèrent Boschini et, le 10 août, elles s'installèrent sur toutes les anciennes lignes fortifiées de l'ennemi, entre le Vipacco et le mont Cosisch, ainsi qu'à Rubbia, à San Martino et sur toute l'étendue du plateau de Doberdo.

Les Autrichiens avaient laissé des arrière-gardes sur le Debilli et sur la cote 121, à l'est de Monfalcone. À l'est de Gorizia, ils commençaient à se retrancher fortement le long de la ligne allant du mont San Gabriele à San Marco.

Le 11 août, nos alliés avaient dépassé le Vallone ; le lendemain, ils occupaient Oppachiasella, et la 28^e division s'emparait de Nad Logen en capturant 2 800 Autrichiens, qui se rendaient presque sans

résistance.

En outre, les Italiens atteignirent les faubourgs de Tolmino.

L'ennemi avait perdu dans cette affaire 67 000 hommes, dont 15 000 prisonniers.

*

Les Autrichiens comprirent le danger que constituait la présence des Italiens à Gorizia. Mais ils n'osèrent pas donner l'assaut à la ville pour essayer de la reprendre. Ils s'étaient trop durement frottés aux baïonnettes italiennes pour en tâter une seconde fois.

Ils se contentèrent donc de se fortifier en arrière, hors de la portée des canons de nos alliés, et de s'établir, dans ces conditions, sur une ligne défensive puissante.

Le 14 août 1916, le 11^e corps d'armée italien emporte d'assaut une longue ligne de tranchées à l'ouest de San Grado et s'y empare de plus de 1 400 prisonniers. Mais l'ennemi recevait renforts sur renforts. L'Autriche « faisait feu des quatre pieds » pour empêcher la progression italienne de s'étendre dans la direction de Trieste.

Aussi le duc d'Aoste se contenta-t-il d'occuper solidement Gorizia et ses environs, ne voulant pas risquer des pertes trop fortes en tentant, sur la ligne autrichienne, une attaque prématurée.

Le butin total ramassé par nos braves alliés au cours des journées de Gorizia et du Carso se chiffrait par des nombres importants.

Ils comprenait un total de 18 366 soldats et 393 officiers faits prisonniers ; 30 canons, 63 lance-bombes, 92 mitrailleuses et 5 millions de cartouches.

Le roi Victor-Emmanuel voulut consacrer solennellement par sa présence la rentrée de Gorizia dans le giron de l'Italie. Le 21 août,

aux acclamations du peuple, au son des cloches et au bruit du canon, le souverain fit son entrée triomphale dans la ville reconquise, affirmant ainsi devant toute l'Europe la prise définitive de possession de l'ancienne cité italienne arrachée pour jamais aux serres du vautour autrichien.

*

Vers la fin d'août, l'intensité de la lutte sur le front italien diminue un peu. 11 semble que les Autrichiens, à bout de souffle, se ramassent sur eux-mêmes, en vue d'un suprême et dernier effort.

Les actions cependant continuent sur l'ensemble du front, du Trentin à l'Isonzo. L'ennemi, en août et septembre, tente des diversions en plusieurs points : partout il est repoussé avec un égal insuccès.

C'est ainsi que ses contre-attaques sont brisées successivement au Tonale, dans les vallées de Ledro et de la Posina, sur le plateau d'Asiago, sur le Carso et dans la zone de Plava.

Dans la zone des Alpes de Fassa, sur les pentes du mont Cauriol, les Italiens progressèrent très fortement. Leurs chasseurs alpins en occupèrent, le 28 août, le sommet haut de 2 000 mètres ; en même temps leurs positions s'étendaient sur les cimes des monts Naroj et Cimone, dans la vallée de la Posina.

Partout, nos courageux alliés, qu'aucun obstacle n'arrête, s'emparaient de tranchées établies par l'ennemi sur des pentes inaccessibles pour tout autre que pour eux ; ils arrivaient quand même à s'en rendre maîtres.

Sur le mont Cauriol, ils menacèrent les communications entre Cavalese et le Haut-Avisio ; dans la vallée de Drava, ils bombardèrent les dépôts de wagons et les gares militaires de Toblach et de Sillian.

Le 14 septembre, le duc d'Aoste allait engager une nouvelle bataille sur le Carso.

Après avoir conquis tout l'ouest de ce massif, l'armée italienne se trouvait sur le Vallone, dépression médiane qui partage le massif en deux moitiés en se dirigeant sensiblement du sud au nord. Nos alliés avaient alors devant eux la quatrième ligne des défenses autrichiennes.

Le duc d'Aoste engagea la bataille le 14 septembre 1916.

Il l'avait fait précéder d'une longue et puissante préparation d'artillerie, destinée à avoir raison de sept ouvrages défensifs, véritables forteresses, que les Autrichiens avaient construits sur un front de 15 kilomètres. Trois de ces défenses étaient établies au nord-est d'Oppacchia Sella, les quatre autres au sud-ouest : c'étaient les redoutes de Nova Vas, et des deux cotes voisines 208 et 144.

Les fantassins italiens attaquèrent avec leur brio accoutumé et commencèrent par avancer au nord d'environ un kilomètre. Mais au sud, ils furent vigoureusement contre-attaqués. Trois fois, dans l'espace de trois jours, ils perdirent et reprirent les forteresses des cotes 208 et 144. Rien que dans les journées des 14 et 15 septembre ils firent 3 500 prisonniers.

Les Autrichiens comprenaient le danger d'une avance italienne ; c'était une porte ouverte sur la route de Trieste. Aussi, du 15 au 30 septembre, lancèrent-ils huit attaques en formation compacte pour reconquérir les deux hauteurs qui dominent le Vallone.

Mais, le 10 octobre, après des efforts surhumains, les héroïques soldats des 2^e et 3^e armées italiennes enlevèrent d'assaut, non loin de Gorizia, une partie de la ligne ennemie. En même temps, sur le Carso, nos alliés dépassaient toute la ligne multiple des fortifications autrichiennes entre le Vipacco et la cote 208, et, en particulier, tous les ouvrages qui entouraient cette dernière.

Là encore ils firent de nombreux prisonniers ; plus de 6 000

Autrichiens avaient fait « kamarad » ! et s'étaient rendus, trop heureux d'échapper ainsi aux dangers de la guerre.

Ainsi tombait une des défenses les plus solides qui protégeaient la route de Trieste. Ce succès est d'un bon augure pour nos alliés, et c'est sur un bel espoir qu'ils ont vu se terminer l'année 1916.

*

Mais, pendant le cours du mois d'août de cette même année 1916, s'était produit un événement qui, pour être d'ordre diplomatique et non militaire, avait cependant une importance capitale dans la présente lutte.

Nous voulons parler de la déclaration de guerre, de l'Italie à l'Allemagne.

Lorsqu'elle était entrée dans le conflit, l'Italie, en effet, avait simplement déclaré la guerre à l'Autriche seule. Elle attendait que l'Allemagne, se solidarisant avec son alliée, lui signifiât la rupture des relations diplomatiques.

Mais ce geste allemand se fit attendre plus d'une année.

Les Boches, avec leur politique louche et tortueuse, avaient-ils un espoir secret de voir l'Italie se détacher des autres alliés ? Voulaient-ils se ménager le terrain commercial dans la péninsule pour y poursuivre leurs « petites opérations » ?

Toujours est-il que la rupture, « pour être imminente, » n'était pas officielle.

L'Italie, cependant, accumulait chaque jour des motifs nouveaux pour avoir le droit de déclarer légitimement la guerre à l'Allemagne.

C'était d'abord l'invasion économique allemande : toutes les grandes maisons de commerce, tous les grands hôtels de l'Italie

étaient, en grande majorité, aux mains des Allemands, mains avouées ou mains dissimulées par l'intermédiaire d'hommes de paille transparents.

Ce fut ensuite la certitude acquise que l'Allemagne fournissait à l'Autriche des armes et des munitions pour l'aider dans la guerre contre l'Italie.

Ce fut enfin la preuve qu'elle apporta de la participation « effective » des troupes boches aux opérations sur le Trentin et de l'élaboration du plan de campagne de l'attaque autrichienne par une collaboration suivie entre l'état-major de Vienne et celui de Berlin.

Enfin ce fut la suspension, faite par l'Allemagne, du paiement des pensions aux ouvriers italiens qu'elle considérait comme des « étrangers ennemis ».

Pour tous ces motifs, le gouvernement italien décida d'en finir, de mettre fin à cette situation équivoque.

Aussi, le 27 août 1916, l'ambassadeur d'Italie à Berlin notifiait-il au ministère des affaires étrangères de l'Empire la déclaration de guerre.

Cet acte décisif de nos alliés scellait l'union complète qui les liait aux États de l'entente. Et elle avait une portée d'autant plus grande que *le même jour* la Roumanie, notre « autre sœur », entraînait également dans la lutte à nos côtés.

Mais, hélas ! la révolution russe, avec, comme conséquence, la défection des armées moscovites, devait porter ses fruits. Débarrassés du souci de défendre le front oriental, sur lequel les « pacifistes » russes fraternisaient avec l'ennemi, les Austro-Boches accumulèrent sur le front italien les forces ainsi rendues disponibles ; ils firent, de plus, agir en Italie leurs armes ordinaires : la trahison et le « défaitisme ».

Sous un flot inattendu d'assaillants, les armées italiennes, à la fin de

1917, durent abandonner leurs conquêtes et même défendre leur sol envahi. Mais nos alliés se sont vite ressaisis ; une forte armée franco-britannique est partie à leur secours, et leur échec momentané n'aura fait que retarder une victoire générale de plus en plus certaine.

VIII

LA GUERRE AUX COLONIES

Le domaine colonial allemand en Afrique. — La prise du Togo. — La conquête du Sud Ouest africain allemand. — L'expédition alliée contre le Cameroun. — L'attaque et la prise de l'Est africain allemand. — La prise de Tsing-Tao par les Japonais. — L'attaque des Allemands sur Tahiti et son insuccès.

Un des grands « buts de guerre » de l'Allemagne, en déchaînant le formidable conflit qui ensanglante le monde, était la création d'un empire colonial allemand, et surtout d'un empire africain.

Depuis la guerre de 1870, l'expansion coloniale avait été l'un des objectifs de nos ennemis. Ils convoitaient surtout nos possessions d'Afrique, en particulier nos magnifiques colonies du nord, l'Algérie, la Tunisie. On sait la mauvaise humeur que fit naître chez eux la proclamation de notre protectorat sur le Maroc.

Au cours du demi-siècle qui vient de s'écouler, l'Allemagne avait fait des efforts inouïs pour se créer un empire colonial. Mais, arrivée la dernière dans la conquête des terres inoccupées, elle dut se contenter, comme l'on dit familièrement, des « bas morceaux ».

Ainsi, au moment de la déclaration de guerre, les possessions allemandes étaient les suivantes :

En Afrique :

La colonie du Togo, enclavée dans l'Afrique occidentale française, avec un port sur le golfe de Guinée, terminus d'un chemin de fer de pénétration. Superficie : 87 000 kilomètres carrés ; population : 1

million d'habitants.

La colonie équatoriale du Cameroun, près de deux fois plus vaste que la France, mitoyenne de notre Congo, auquel les conventions signées en 1911 avaient enlevé une portion de territoire pour l'annexer à la possession allemande. Superficie : 760 000 kilomètres carrés ; population : 3 800 000 habitants.

Sous le tropique du Capricorne, la colonie du Sud-Ouest africain allemand, limitée au nord par l'Angola portugais ; au sud et à l'est par les possessions anglaises de l'Afrique australe. Superficie : 835 000 kil, carrés ; population 82 000 habitants.

Enfin, sous l'Équateur, sur la côte orientale d'Afrique, la plus belle de ses colonies, l'espoir de l'Allemagne, celle dont le nom seul faisait frémir les bourgeois de Berlin : l'Est africain allemand, capitale Dar-ès-Salam, terminus d'un chemin de fer reliant le rivage de l'océan Indien au lac Tanganyika. Superficie : 995 000 kilomètres carrés ; population : 10 000 000 d'habitants.

Voilà pour leurs possessions africaines, qui formaient une superficie totale de 2 600 000 kilomètres carrés en chiffres ronds, peuplés de 14 900 000 habitants. La France ayant une superficie totale d'un peu plus de 500 000 kilomètres carrés, on voit que l'empire africain des Boches représentait plus de cinq fois la superficie de notre pays et une population presque égale à la moitié de la nôtre.

Ces chiffres étaient importants à donner au lecteur pour lui permettre d'apprécier l'importance de la perte que les Allemands ont subie en se voyant arracher l'une après l'autre toutes leurs possessions africaines.

Indépendamment de ces possessions, les Allemands avaient des colonies en Océanie et sur un point de la côte asiatique.

En Océanie, dans l'archipel de la Polynésie, ils possédaient :

Une partie de la Nouvelle-Guinée et l'archipel Bismarck ; les îles

Salomon ; les îles Mariannes et les Carolines ; les îles Marshall et les îles Samoa. En tout, cela faisait une superficie de 243 900 kilomètres carrés, soit la moitié de celle de la France, et une population de 418 000 habitants.

Enfin, sur la côte chinoise, dans la baie de Kiao-Tchéou, ils avaient en concession le port de Tsing-Tao dont ils avaient fait une place militaire et commerciale de premier ordre. Avec 550 kilomètres carrés, cette possession comptait 172 900 habitants.

L'empire colonial total de nos ennemis comprenait donc 2 923 000 kilomètres carrés de territoires, peuplés de 15 490 000 habitants.

C'était, comme l'on dit, « quelque chose. »

Nous allons voir ce qu'il en reste actuellement.

*

Aussitôt que la guerre fut déclarée, les colonies allemandes furent envahies par les alliés sous les différents points du globe.

La première qui fut enlevée aux Boches fut le Togoland, en Afrique.

Le 22 août 1914, cette colonie se rendit sans conditions. Cette rapide conquête est due aux efforts combinés du lieutenant-colonel anglais Bryant et du commandant français Maucroix. Leurs deux colonnes expéditionnaires se rejoignirent à Tamira, où elles contraignirent les Allemands à capituler.

À la même date, en Océanie, les îles Samoa étaient conquises à l'Angleterre par un corps de débarquement formé de troupes de la Nouvelle-Zélande, débarqué sous la protection d'un de nos navires, le croiseur *le Montcalm*.

À la fin de septembre, les Australiens, ayant organisé une expédition contre la Nouvelle-Guinée allemande, débarquent sur le

territoire de cette colonie, et, après une faible résistance des Boches, en prennent possession ainsi que des îles de l'archipel de Bismarck.

Du 10 au 15 octobre, les Japonais attaquent les archipels allemands de la Polynésie. Ils y trouvent deux navires qui, sous le prétexte avoué de faire des opérations d'océanographie, n'étaient autres que des navires pirates destinés à desservir les bases de ravitaillement que les Boches avaient installées dans le Pacifique à l'intention de leurs corsaires.

L'un de ces vaisseaux fut coulé, l'autre fut capturé avec l'équipage et la garnison du port.

Dans le Sud-Ouest africain, les Allemands, comme nous l'avons indiqué déjà en parlant de l'effort des colonies anglaises, essayèrent de soulever les Boërs contre l'Angleterre. Le colonel Maritz, Christian de Wet et le général Beyers eurent la faiblesse de prêter l'oreille aux propositions allemandes.

Mal leur en prit, d'ailleurs, comme la suite des événements l'a démontré.

Le général Botha, à la tête des troupes de la colonie du Cap, ouvrit aussitôt la campagne contre ces traîtres ; il marcha sur leurs positions et les battit, le 13 novembre, près de Winburg.

Au milieu de février 1915 commença la campagne d'invasion de la colonie allemande par les troupes britanniques sud-africaines.

Dès le début de l'attaque, les Anglais prirent comme objectif la capitale allemande, Windhoek.

L'investissement de la ville commença en avril, et le 12 mai elle était obligée de capituler entre les mains du général Botha.

Un détachement allemand avait réussi à se retirer vers le nord, dans la direction des possessions portugaises de l'Angola : poursuivi énergiquement, atteint par les troupes anglaises à Otavi, il est contraint

de capituler. Nos alliés s'emparent alors de 3 160 hommes, de 204 officiers, de 37 canons et de 22 mitrailleuses.

Ainsi échappait aux Boches une de leurs importantes colonies africaines, qui leur était précieuse, non seulement par les sacrifices en hommes qu'elle leur avait coûtés, mais encore à cause des mines de diamants que leurs ingénieurs y avaient découvertes.

*

La conquête du Cameroun, pour avoir été moins rapide, n'en fut pas moins aussi complète.

Cette colonie est la plus ancienne possession allemande en Afrique, la seule dont la fondation, qui a eu lieu en 1860 par l'installation d'un premier comptoir, soit antérieure à la guerre de 1870.

Le jour même de la déclaration de guerre, c'est-à-dire le 2 août 1914, un détachement français s'embarqua sur la canonnière fluviale *le Largeau*, dans le but de faire irruption sur le poste de Bouga, l'un des points cédés aux Boches par la convention de 1911. La résistance de l'ennemi ne fut pas longue : le 5 août, cette ville tombait entre nos mains.

Remontant le cours de la rivière Sanga, le colonel Hutin battit les Allemands à Nola. Le 28 octobre, le général Aymerich et le gouverneur Foureau, aidés par un détachement belge venu de la colonie de nos alliés, remportèrent sur les Boches une grande victoire.

En même temps, le colonel Largeau envahissait la partie du Cameroun située à l'extrême nord de la colonie allemande et appelée, à cause de sa forme sur les cartes, le « Bec-de-Canard ». Il attaquait Kousséri, opérant en liaison avec les Anglais, qui marchaient contre Dikoa. Le 27 septembre, Kousséri était enlevé !

À Libreville, une expédition, convoyée par la canonnière *la*

Surprise, put débarquer à Cocobeach. Elle y rencontra deux bateaux allemands. Ces deux bateaux furent coulés et, malgré la résistance de l'ennemi, la station boche tombait entre nos mains. Et ainsi, à la fin du mois d'octobre, nous avions repris tout le territoire cédé aux Allemands par la signature des Conventions de 1911.

C'était là un heureux commencement : il devait avoir une suite.

Il fallait, pour porter le grand coup à l'ennemi, attaquer ses possessions par le littoral. Une colonne mixte de 500 hommes, commandée par le général anglais Dobell et le colonel français Mayer, colonne convoyée par plusieurs navires de guerre, occupa sans coup férir le poste allemand de Duéla, qui capitula sans conditions le 27 septembre. Quelques jours après, la station de Victoria, l'un des centres les plus importants de la colonie, se rendait à son tour. Il en était de même des stations de Jabassy et d'Edéa. Au cours de cette série de coups de mains, nous fîmes près de 1 200 prisonniers, qui furent envoyés dans notre colonie d'Afrique occidentale française.

Après la prise d'Edéa, notre commandement organisa dans toutes les directions des colonnes de marche. Les Boches avaient essayé de former des corps de soldats indigènes. Mais ils n'ont pas, comme nous, la « manière » de les traiter. Ils s'étaient comportés avec eux avec une telle brutalité de sauvages, qu'à la première rencontre leurs soldats noirs désertèrent pour venir à nous. Les Allemands étaient donc dans l'impossibilité matérielle de faire une offensive quelconque ; ils arrivaient à peine à se défendre.

Le 20 juin 1915, la ville de N'Gaoundéré, située au centre de la possession, à 600 kilomètres de la côte et autant du lac Tchad, tombait en notre pouvoir. Nos succès, on le voit, s'accroissaient de plus en plus.

Depuis lors, la campagne du Cameroun a été marquée par une suite ininterrompue d'avantages continuels. La liaison s'établit entre les diverses colonnes françaises qui opéraient contre la colonie

allemande.

Au nord, c'était la colonne Brisset ; à l'est, les troupes belges commandées par le colonel Morisson ; au sud, sous le commandement du général Aymerich, les colonnes Hutin, Le Meillour et Miquelard. Au nord-ouest, la colonne anglaise du général Webb-Bowen pénétrait sur le territoire allemand en venant de la Nigéria britannique.

Le colonel Hutin marchait sur Lomié ; le colonel Le Meillour occupait Akoafin ; le colonel Miquelard s'avancait vers Ambam, tandis que le corps de débarquement anglo-français du général Dobell et du colonel Mayer occupait Eseka et remettait en état le chemin de fer qui allait désormais servir à nos ravitaillements.

Au nord, le colonel Gorce marchait sur la route de Douala-Yaoundé et, le 1^{er} janvier 1916, entra dans cette ville que les Boches avaient dû évacuer. Ceux-ci se jetèrent à l'attaque de la colonne Mayer, mais ne firent que la retarder sans lui faire de mal. Le 8 et le 9 janvier, les colonnes Brisset et Morisson, après avoir fourni dans ces pays difficiles des marches de plus de 1 000 kilomètres, entraient enfin dans Yaoundé.

Ainsi tombait entre nos mains le dernier refuge des Allemands dans leur colonie, désormais perdue pour eux, du Cameroun. Les Boches en déroute s'enfuirent dans la Guinée espagnole, où ils furent désarmés et internés.

Le Cameroun était désormais entre les mains des alliés.

*

La dernière conquête des alliés en Afrique fut celle de l'Est africain allemand.

Les Boches avaient fondé dans cette région une colonie de peuplement. C'était celle où la population était la plus nombreuse : 10

millions d'habitants. Un chemin de fer relie la capitale Dar-es-Salam au lac Tanganyika. Cette ligne ferrée a 1 250 kilomètres de longueur.

Les troupes de la colonie se composaient de 6000 hommes de troupes blanches et de 7 000 indigènes réguliers.

Dès le mois d'août 1914, les Boches prirent l'offensive et attaquèrent Mombassa, la capitale de l'Afrique orientale anglaise, qui borde la colonie allemande au nord. Ils voulaient ainsi couper le chemin de fer qui relie la colonie anglaise au lac Victoria. Mais cette tentative échoua complètement.

Les Anglais, au contraire, préparaient minutieusement la conquête de la possession allemande. Celle-ci, en effet, leur barrait le chemin pour la construction de la ligne transafricaine du Cap au Caire, ligne qui était le rêve de leurs projets en Afrique. Aussi firent-ils venir de nombreux corps indiens avec mission de se porter sur Tabora, ville placée à peu près au milieu de la voie ferrée de Dar-es-Salam au lac Tanganyika.

Pendant toute l'année 1915, des combats locaux avaient eu lieu le long de la frontière anglo-allemande, laissant aux Boches l'illusion d'une trompeuse tranquillité. Mais à la fin de 1915 l'expédition anglaise était complètement prête : elle entra aussitôt en campagne.

Le 4 avril 1916, 500 soldats allemands, entourés par les troupes britanniques, durent se rendre à celles-ci le long de la rivière Pagani. En même temps que les forces anglaises avançaient par le nord, sous le commandement du général Smuts, deux colonnes belges, commandées l'une par le général Molitor, l'autre par le général Tombeur, entraient par l'ouest dans le territoire allemand, entre le lac Tanganyika et le lac Kivu. Au sud, entre le Tanganyika et le lac Nyassa, les colonnes anglaises Murray et Northey pénétraient dans la colonie boche, pendant que des contingents portugais, franchissant le Rovouma, l'envahissaient par sa frontière méridionale.

La colonie allemande était donc complètement encerclée.

Pendant le cours du mois de juillet 1916, les troupes belges réalisèrent une forte avance au nord-ouest, vers Kigoma, gare terminus du chemin de fer et le port le plus important sur le lac Tanganyika. Une escadrille d'hydravions bombarda les ports et les bateaux allemands du lac.

Le 15 août, les troupes du général Smuts arrivèrent au point de jonction des routes de Mirogoro et de Kilessa. Le général boër van Deventer s'avancait également, de l'ouest, vers cette dernière ville. Le même jour une escadre anglaise, opérant sur la côte de l'océan Indien, occupait le port de Bagamoyo. La ville de Kilessa fut prise le 22 août, celle d'Iarogora tomba aux mains de nos alliés le 26.

L'ennemi, fuyant en déroute, laissait entre leurs mains la ligne de chemin de fer.

La capitale de la colonie, Dar-es-Salam, fut occupée le 4 septembre.

La poursuite des contingents allemands continua alors de tous les côtés. Mais, cernés de toutes parts, les ennemis ne pouvaient tenter qu'une retraite sans issue possible.

À l'heure présente, toute la colonie allemande est entièrement aux mains des alliés.

Ainsi prenait fin le rêve germanique de la conquête de l'Afrique.

Dans leur orgueil immense, les Boches avaient espéré faire la conquête de l'Afrique tout entière. La tenant à l'ouest, au sud, à l'est, ils avaient patiemment, sans bruit, développé d'une façon extraordinaire leurs lignes de chemin de fer, pour réunir par le rail la côte africaine de l'Atlantique à celle de l'océan Indien. Ils pensaient ainsi devancer les Anglais et se mettre en travers de leur projet de la ligne du Cap au Caire.

Déjà les voies étaient construites dans l'Est africain allemand jusqu'au voisinage du centre de l'Afrique, à Albertville, au Congo belge. Là, la ligne se ramifiait : une branche allait au nord regagner la ligne du Cameroun ; une autre, au sud, devait rejoindre les voies ferrées de l'Angola portugais.

Quant à celui-ci et à la colonie de Mozambique, les Allemands comptaient en avoir aisément raison, soit en faisant du Portugal, après la victoire qu'ils escomptaient, un État vassal, soit en s'emparant purement et simplement de ses colonies en vertu du droit du plus fort.

Et ainsi l'Afrique serait devenue un continent allemand : *Deutschland über alles !*

Malheureusement, tout ce beau plan s'en est allé en fumée. Finis les rêves de conquête africaine ! Finis les espoirs d'un empire colonial !

Les anciennes colonies allemandes constituent une bonne « carte de guerre » pour les alliés.

*

Il nous reste à parler de la prise de la colonie asiatique que les Allemands avaient fondée à Tsing-Tao, en territoire chinois, dans la baie de Kiao-Tchéou.

Après les troubles causés par l'insurrection des Boxers, en 1899, les Allemands avaient exigé de la Chine une cession à bail de cette baie, pour une durée de cent années. Ils en avaient fait une puissante forteresse, en même temps qu'un remarquable port de commerce, un comptoir de premier ordre.

C'était une position à enlever dès le début des hostilités pour empêcher qu'elle ne pût devenir une base d'appui pour les croiseurs allemands du Pacifique.



Troupes des Indes transportant des munitions à Tsing-Tao.

Le 15 août 1914, le gouvernement du Mikado envoya à l'Allemagne un ultimatum, la sommant d'avoir à évacuer Kiao-Tchéou.

L'Allemagne n'ayant pas répondu, la guerre fut aussitôt déclarée par le Japon.

Le 20 août, la flotte japonaise, à laquelle s'étaient joints quelques navires anglais, met à terre les premières troupes qui doivent opérer contre Tsing-Tao. Quelques contingents de troupes australiennes faisaient également partie du corps de débarquement.

Les Allemands comprirent que l'attaque allait être sérieuse : d'une part les troupes de terre assiégeaient la ville à l'est, d'autre part les

escadres alliées bloquaient l'entrée de la rade, dans laquelle, impuissants à affronter le combat, s'étaient réfugiés le croiseur autrichien *Kaiserin-Elisabeth*, les canonnières *Tiger*, *Fuchs*, *Cormorant*, *Jaguar*, *Iltis*, et le destroyer *Taku*.

Le 27 septembre, les troupes allemandes étaient complètement battues à dix kilomètres de la ville, et les Japonais serraient celle-ci de plus en plus près, repoussant sans cesse devant eux les lignes avancées des troupes de défense.

Le 7 octobre, l'avant-garde japonaise s'emparait de la gare terminus du chemin de fer du Chang-Toung, et, le 31 du même mois, commença l'assaut général de la forteresse.

Le 7 novembre la place capitulait, après un siège de soixante-seize jours. Nos alliés firent 5 000 hommes prisonniers et s'emparèrent d'un butin de guerre considérable.

De même que le rêve allemand s'était évanoui en Afrique, leurs espérances, en Asie, s'en allaient en fumée.

Pour terminer ce qui a trait à la guerre coloniale, il ne nous reste plus qu'à mentionner une attaque que des navires de guerre allemands tentèrent contre une de nos colonies du Pacifique, l'île de Tahiti, en Polynésie.

Le 22 septembre 1914, deux croiseurs allemands, *le Gneisenau* et *le Scharnhorst*, parurent devant la ville, non fortifiée, de Papeete.

Cette délicieuse petite cité, chantée par les poètes pour ses fleurs et son climat riant, fut, en violation de tous les traités, sauvagement bombardée.

Plus de 200 obus furent tirés sur les habitations des paisibles Taïtiens.

Quelques incendies s'allumèrent ; mais, en somme, les dégâts furent assez faibles. Seul, un vieux bateau de guerre français, la canonnière

la *Zélée*, qui se trouvait mouillée dans le port, fut coulée avec quatre hommes de son équipage qui se trouvaient à bord, le reste ayant été débarqué pour concourir à la défense de la ville.

Celle-ci fut organisée par une colonne mixte composée de soldats d'infanterie coloniale, de marins de la *Zélée* et d'habitants de la ville, qui s'étaient armés pour repousser le débarquement.

Voyant ces forces bien décidées à la résistance, les équipages des deux navires boches se hâtèrent de ne pas débarquer, et, leur forfait accompli, les deux pirates s'éloignèrent sur le Pacifique immense.

Ils ne devaient pas tarder à recevoir le châtimement mérité.

Cette action fut la seule tentée par les Allemands contre nos possessions d'outre-mer.

LA GUERRE MARITIME

Les premières opérations. — Action dans l'Adriatique. — La bataille des Falkland. — L'héroïsme du *Curie* et de la *Néréide*. — La guerre sous-marine. — Les torpillages. — La grande bataille de Jutland. — La défaite de l'escadre allemande. — Le bluff des sous-marins « commerciaux ». — Son échec définitif.

Le 2 août 1914, les forces navales des nations belligérantes étaient réparties de la façon suivante :

Pour l'Angleterre, quatre escadres, sous le commandement de l'amiral sir John Jellicoe, étaient groupées autour des îles Britanniques. Une escadre de sept dreadnoughts croisait en Méditerranée. Une escadre de croiseurs, sous les ordres de l'amiral Craddock, faisait la police de l'Atlantique, et une division navale croisait autour de l'Australie.

Pour la France, il y avait une escadre de croiseurs dans la Manche. En Méditerranée, l'amiral de Lapeyrière commandait trois escadres. Deux croiseurs revenaient d'Amérique, et nous avions, en outre, quelques navires anciens en Extrême-Orient ou sur les côtes du Maroc.

Pour la Russie, on comptait onze cuirassés, trois croiseurs et quatre-vingt-dix torpilleurs. Dans la mer Noire, six cuirassés, deux croiseurs et trente torpilleurs.

En ce qui concerne l'Allemagne, toute sa flotte de guerre était massée dans la rade de Kiel et de Wilhelmshafen, à l'exception du

Gœben et du *Breslau*, qui étaient en Méditerranée, et du *Scharnhorst*, du *Gneisenaa* et de quelques *croiseurs*, qui faisaient la guerre de pirates dans les mers lointaines, ainsi que de l'*Emden*, qui écumait le Pacifique.

Dans les premières semaines de la guerre, l'action navale se borna à quelques affaires dans l'Adriatique. Le 11 août, l'escadre autrichienne, sortie de Pola et de Cattaro, bombardait Antivari. Nos navires allèrent à sa rencontre, coulèrent le croiseur *Zenta*, et firent au *Zrinyi* de graves avaries.

Le 25 août, Cattaro était, à son tour, attaqué simultanément par terre et par mer par les Monténégrins et les Français. Nos navires bloquent la baie, tandis que nos marins, hissant sur le mont Lovcen, qui domine la baie, des canons de gros calibre, en permettent le bombardement efficace.

Le 3 novembre, une flotte anglo-française fait un premier bombardement des forts des Dardanelles. Mais, tout en notant des actions de détail, la grande attaque des détroits n'eut lieu que le 25 février. Les forts de la presqu'île de Gallipoli furent canonnés et réduits au silence par le tir de nos vaisseaux. Le bombardement continua les jours suivants.

Le 18 mars, toute la flotte va essayer de forcer le passage à Tchanak. La ville est rapidement en flammes. Malheureusement, ce jour-là, nous eûmes à déplorer la perte du cuirassé *le Bouvet*, coulé par une mine qui l'engloutit avec 800 hommes d'équipage : 61 survivants seuls purent être recueillis. Le même jour, *le Gaulois*, également touché par une mine, évitait le naufrage par une habile manœuvre de son commandant, qui fit échouer volontairement son navire. On put, par la suite, le déséchouer et le mener en réparation à Toulon. À 4 heures, les mines coulèrent encore deux cuirassés anglais, *l'Irrésistible* et *l'Océan*, dont les équipages purent être sauvés presque en entier.

C'est alors que fut décidée l'expédition des Dardanelles, dont nous avons parlé au cours d'un précédent chapitre.

*

C'est également à cette époque que les premiers sous-marins ennemis furent signalés dans la Méditerranée.

Nous avons donné, dans le tome II de cette histoire (*De la Marne à la mer*), quelques idées générales sur le rôle des sous-marins dans la guerre moderne.

Les sous-marins allemands capables de se rendre de Hambourg en Méditerranée, c'est-à-dire d'effectuer des trajets de 3 000 milles, doivent être des bateaux à grand rayon d'action. Ils ont dû pouvoir se ravitailler en route, évidemment avec la complicité de certains sujets d'États neutres, et, quand ils furent en Méditerranée, leurs centres de ravitaillement étaient dans les rades des îles grecques et turques.

Dans la nuit du 26 au 27 avril, le *Léon-Gambetta* fut torpillé par un sous-marin et coula en quelques minutes, entraînant dans les flots l'amiral Sérès et 650 hommes d'équipage. Le 12 mai, le cuirassé anglais *Goliath* était coulé devant les Dardanelles : 500 hommes de l'équipage périrent dans ce naufrage.

Du 3 au 4 juin 1915, le poseur de mines français *Casablanca* fut également détruit par l'explosion d'une torpille. Le 4 juillet, le *Carthage*, qui transportait des munitions, fut coulé : l'équipage put être sauvé. Le 7 juillet, le croiseur italien *Amalfi* fut torpillé également et perdit 150 hommes sur 650.

Mais, par contre, nos contre-torpilleurs font une chasse énergique aux sous-marins ennemis. Le 12 juillet, le *Bisson* et le *Magon* bombardent, dans l'Adriatique, un port de ravitaillement des pirates, et détruisent tout ; et le *Bisson*, fonçant à toute vapeur sur un sous-

marin allemand, l'U-3, le coule net. Huit jours avant, les Italiens avaient coulé l'U-12.

Dans cette guerre sous-marine, l'héroïsme de nos équipages et de nos officiers tient du prodige. Nous nous bornerons à relater les cas du *Curie* et de la *Néréide*.

Le *Curie*, commandé par le lieutenant de vaisseau Byrne, faisait partie de la flotte qui bloquait le port autrichien de Pola. Il reçut l'ordre de pénétrer dans le port et de torpiller les navires à l'ancre. Il suivit de loin un torpilleur autrichien et put ainsi éviter les défenses sous-marines. Mais, dans le port, une erreur de quelques mètres le jette en plein dans des filets de barrage. Pendant 24 heures, il cherche à se dégager, mais en vain. Il remonte à la surface, chargé des filets qui ont causé sa perte. Les Autrichiens ne peuvent croire à une pareille audace. L'équipage français est fait prisonnier ; mais l'enseigne de vaisseau Chailley se fait couler avec le navire.

L'histoire du sous-marin italien *Néréide* est poignante.

Le 23 août 1915, nos alliés étaient, depuis trois jours, sans aucune nouvelle de ce sous-marin, quand ils le virent rentrer au port. Dans le but d'éviter une torpille, ce bâtiment avait dû plonger, et une avarie subite l'avait empêché de remonter. Il était resté *soixante-douze heures dans l'eau* ! Toutes les réparations avaient été faites dans l'obscurité la plus profonde. Mais le commandant et deux hommes étaient morts de faim !

Nous avons, dans notre volume *De la Marne à la mer*, rappelé les combats navals qui eurent lieu le 24 janvier à Heligoland et le 8 décembre précédent aux îles Falkland. Dans ces deux rencontres, les navires allemands eurent le dessous. Dans la première, le *Blücher* fut coulé et trois autres navires gravement avariés. Dans la seconde, quatre navires allemands sur cinq sont détruits. Tous les corsaires allemands qui écumaient le Pacifique furent capturés ou coulés l'un après l'autre.

Dans les derniers mois de 1915 et en 1916, la guerre sous-marine prit une extension considérable.

Cette manière de comprendre la guerre navale est bien digne des Allemands : ils n'exposent pas leur flotte de guerre, prudemment garée à Kiel ; ils ne risquent pas non plus de perdre les bateaux de commerce, tous capturés ou internés dans des ports neutres. Alors ils lancent leurs sous-marins, qui torpillent indifféremment navires de guerre, navires de commerce, navires-hôpitaux ou navires neutres. Nous avons raconté le torpillage du *Lusitania*, qui fit 1 500 victimes.

Cette succession de forfaits devait, d'ailleurs, avoir une conséquence fatale pour les Allemands : les États-Unis, d'abord ancrés dans une neutralité systématique, prenaient peu à peu le parti de l'Entente : ils ont fini par rappeler leur ambassadeur à Berlin, et ils sont actuellement en guerre avec l'Allemagne.

Il serait trop long et fastidieux d'énumérer les torpillages nombreux effectués par les sous-marins allemands au cours des deux dernières années. Mais, par une heureuse contrepartie, dessous-marins anglais réussirent à passer dans la Baltique et infligèrent à la marine de commerce et de guerre allemande des pertes terribles.

Parmi les faits héroïques de la guerre maritime, il convient de rappeler l'exploit de notre aviso *Nord-Caper*, exploit qui rappelle ceux des corsaires du premier Empire. Au large de Crète, n'ayant que 10 hommes d'équipage, il attaqua et prit à l'abordage une goélette ayant à bord 48 Turcs !

Toutefois, au milieu de tous ces torpillages et de cette guerre de destruction, nombre de sous-marins ennemis disparaissaient pour jamais. Quelques-uns étaient coulés par un retour offensif des bateaux de commerce qu'ils attaquaient et qui les éventraient par le choc de leur étrave. Le 27 janvier 1916, le paquebot *la Plata*, attaqué par un

sous-marin, se défendit à coups de canon et atteignit son lâche agresseur. Dès lors, l'utilité de l'armement des navires de commerce était démontrée.

Au milieu de mars 1916, la fureur des Boches contre les navires neutres sembla portée à son paroxysme. Deux paquebots hollandais, *le Tubantia* et *le Palembang*, furent coulés par des sous-marins allemands. Le 24 mars, le paquebot de la Manche *le Sussex* fut torpillé sans avertissement. Grâce à la présence d'esprit du capitaine, le navire ne fut pas coulé, mais l'explosion fit plusieurs victimes dont plusieurs sujets américains et le célèbre compositeur espagnol Granados.

*

Tout cela, cependant, ne constituait pas une « guerre navale » à proprement parler. C'étaient des séries d'attentats au droit des gens, mais il ne s'était pas livré de « bataille sur mer ».

La première grande rencontre allait avoir lieu le 31 mai 1916, au large des côtes ouest du Danemark, non loin du Jutland.

Le 30 mai, l'amiral sir John Jellicoe avait donné l'ordre à ses commandants de quitter leurs bases et de procéder à un « balayage » rapide et énergique de la mer du Nord. Pour cela, il avait divisé sa flotte en deux groupes principaux : le premier comprenait les cuirassés d'escadre, sous le commandement direct de l'amiral ; le second comprenait les croiseurs, sous les ordres de l'amiral sir David Beatty.

Ces deux forces navales prirent la mer et naviguèrent parallèlement, séparées par une distance de 30 milles marins.

Le 31 mai, vers 2 heures de l'après-midi, l'amiral Beatty fut averti de la présence, non loin de son escadre, de la flotte allemande

commandée par l'amiral von Hitter, qui avait déjà été battu par lui-même à la bataille d'Heligoland, au mois de janvier 1915.

L'amiral Beatty avait sous ses ordres huit croiseurs de bataille, trois croiseurs cuirassés, quelques croiseurs éclaireurs et une flottille de contre-torpilleurs.

L'amiral von Hitter avait à sa disposition onze croiseurs de bataille, plusieurs croiseurs-éclaireurs, des contre-torpilleurs et des sous-marins. En outre, une escadre aérienne de zeppelins survolait la flotte allemande pour lui servir d'éclaireur, et, au besoin, jeter des bombes sur les navires de l'adversaire.

Comment la flotte allemande s'était-elle décidée à sortir de sa prudente retraite ? C'est bien simple.

Depuis la fermeture des Dardanelles, la Russie ne pouvait recevoir de munitions de l'étranger que par deux routes : celle du Transsibérien, qui lui apportait les ravitaillements du Japon, et celle d'Arkhangel par où arrivaient, une fois la mer libre de ses glaces, les munitions et les armes des États-Unis.

Or, en mai, la fonte des glaces était complète. Le port d'Arkhangel redevenait accessible aux navires américains, qui apportaient à nos alliés les munitions nécessaires.

Il fallait donc, à tout prix, barrer cette route, c'est pour cela que la flotte boche s'était enfin décidée à prendre la mer et à s'aventurer dans l'Océan.

Dès qu'il eut connaissance de la proximité de l'ennemi, sir David Beatty n'hésita pas à s'éloigner immédiatement de la flotte de l'amiral Jellicoe, et fit route vers le sud, afin de placer ses navires comme une barrière entre l'escadre allemande et ses bases de Cuxhaven et de Wilhelmshaven.

L'amiral Beatty se privait ainsi du secours immédiat de la flotte Jellicoe ; mais en officier anglais, observateur des traditions de sa

glorieuse marine, il tenait « à attaquer du moment où il avait vu ».

À 3 heures et demie, l'ennemi fut aperçu par des hydravions de l'escadre. Alors l'amiral Beatty donna l'ordre d'ouvrir le feu et le tir commença à une distance de dix milles marins (18 kilomètres).

Aussitôt la flotte allemande répondit en ouvrant le feu de son côté. La canonnade devint terrible et s'entendait sur une partie de la mer du Nord.

Ce fut alors que l'amiral allemand, se sentant menacé, reçut le secours de la première escadre de cuirassés ennemis. C'était un renfort précieux qui arrivait aux Boches, et ce pouvait être une grave menace pour l'escadre anglaise.

Sir David Beatty, attaqué ainsi par toute la flotte allemande, lança par télégraphie sans fil un appel à l'amiral Jellicoe, dont il était éloigné de plus de 50 milles marins.

Pendant que l'amiral se dirigeait à toute vapeur avec ses cuirassés sur le lieu du combat, les Allemands ouvraient un feu convergent sur le croiseur *le Lion*, portant le pavillon de l'amiral Beatty, puis sur le croiseur *Queen Mary*. Ce dernier, atteint par le tir remarquablement précis de nombreux obus de gros calibre, coula avec une grande rapidité.

Le croiseur *Indefatigable*, attaqué par plusieurs cuirassés d'escadre allemands, ne put résister au déluge de fer qu'ils faisaient pleuvoir sur lui : il sombra également.

Le croiseur *Invincible* avait attaqué et coulé un croiseur allemand ; mais il fut entouré de navires ennemis, touché par un obus qui éclata dans une de ses soutes à munitions et coupé en deux par la formidable explosion qui en résulta.

Un épisode des plus admirables fut le combat livré par le croiseur anglais *Tiger*.

Attaqué simultanément par deux cuirassés, par une dizaine de torpilleurs et par cinq sous-marins, ce vaillant navire, dont les cheminées étaient en lambeaux, dont la cuirasse était perforée, dont les ponts étaient défoncés, réussit cependant, en quelques minutes, à couler trois torpilleurs et en à avarier gravement quatre autres. Malgré la bravoure héroïque de son équipage, il allait cependant succomber sous le nombre, quand, tout à coup, ses officiers virent leurs agresseurs virer de bord et s'éloigner en toute hâte.

Que s'était-il donc passé ?

Simplement ceci, que la flotte des cuirassés de l'amiral Jellicoe, accourant à l'appel de sir David Beatty, venait de se montrer à l'horizon.

Or les Boches, sur mer encore plus que sur terre, ne sont braves que quand ils ont l'avantage du nombre. Dès qu'ils se sentent seulement « à égalité », ils s'enfuient prudemment.

Il était 6 h, 15 quand apparut la première division des cuirassés anglais. Les canons du *Warspite*, du *Malaya*, du *Barnham* et du *Valiant* concentrèrent alors leur feu, ouvert à 12 kilomètres, sur les navires ennemis en fuite. On put en voir plusieurs qui coulaient. D'autres sautèrent par suite de l'explosion de leurs soutes. D'autres enfin se sauvaient à toute vitesse, leurs cheminées abattues, leurs tourelles démontées, leurs mâts renversés.

Ce terrible combat dura ainsi jusqu'à 8 heures du soir.

À ce moment, le reste de la Hotte de l'amiral Jellicoe arrivait à la rescousse. Mais déjà l'appui de la première escadre avait permis à sir David Beatty de mettre la flotte allemande en pleine déroute.

Les contre-torpilleurs de l'escadre Jellicoe prirent alors la chasse et harcelèrent les navires boches en les repoussant vers leurs repaires. Au cours de cette poursuite acharnée, ils éperonnèrent et coulèrent au moins un sous-marin, et peut-être deux. Plusieurs des navires

allemands ainsi poursuivis étaient en feu, et n'apparaissaient que comme des incendies ambulants.

Malheureusement, pendant cette chasse de l'ennemi en fuite, le vaillant amiral Arbuthnot, qui commandait les contre-torpilleurs anglais, trouva la mort.

C'était, en tout cas, celle d'un héros !

Vers 8 heures et demi du soir, une brume épaisse s'abattit sur le théâtre de la bataille et facilita ainsi la fuite de la flotte allemande en la dérochant à la vue de ses poursuivants.

Le lendemain, 1^{er} juin, quand le jour se leva, l'escadre britannique se trouvait au nord des rochers de Horn, entre Heligoland et la côte du Sleswig. L'ennemi avait pu disparaître à la faveur du brouillard et se réfugier dans ses tanières de Kiel, de Bremershaven et de Wilhelmshaven.

La lutte se terminait pour la flotte anglaise par une éclatante victoire. Nos alliés avaient, en effet, coulé aux Allemands trois cuirassés et six croiseurs, soit neuf grandes unités ; en outre ils avaient détruit six destroyers et un sous-marin, sans compter un autre cuirassé, un second croiseur et trois destroyers, qui avaient eu à subir des avaries considérables.

La victoire leur avait, d'ailleurs, coûté cher.

D'abord, deux des amiraux, Hood et Arbuthnot, avaient trouvé dans ce combat une fin glorieuse.

En outre, ils avaient perdu six grands navires, trois croiseurs de bataille et trois croiseurs cuirassés ainsi que neuf destroyers ; 11 000 marins des deux parties étaient tués ou noyés.

Mais ce triomphe de la puissance navale anglaise affirmait la suprématie des forces alliées sur mer, et ôtait aux Allemands toute velléité de se mesurer de nouveau avec la redoutable flotte du

Royaume-Uni.

*

La fin de 1916 ne vit d'autres événements maritimes qu'une recrudescence des torpillages de navires de commerce et des paquebots par les Allemands. Ceux-ci n'épargnèrent même pas les navires-hôpitaux, bien qu'ils portassent ostensiblement l'insigne protecteur de la croix rouge de Genève. Ainsi le navire-hôpital *Anglia* fut coulé : 80 blessés furent noyés.

C'est au mois de juin 1916 que le croiseur anglais *Hamsphire*, au nord des îles Shetland, fut coulé par une torpille ; 12 marins seulement en furent sauvés. Mais la perte la plus grande fut celle de lord Kitchener, qui se trouvait à bord.

L'illustre homme de guerre se rendait en Russie pour y étudier, de concert avec nos alliés, un programme d'action militaire intensive.

Ainsi le vaillant soldat, à la parole duquel l'armée anglaise était, peut-on dire, sortie de terre, trouvait la mort dans le lâche attentat d'un sous-marin, sans avoir vu en face l'ennemi qu'il aurait tant aimé combattre !

Cette perte fut pour l'Angleterre un deuil national.

C'est également au mois de juin que se produisirent les incidents des sous-marins allemands baptisés par eux « sous-marins commerciaux ».

D'abord, le 21 juin, un sous-marin allemand vint mouiller dans le port espagnol de Carthagène. Son commandant était porteur d'une lettre autographe du kaiser pour S. M. Alphonse XIII, roi d'Espagne.

C'était surtout un de ces « coups de théâtre » chers à l'impérial cabotin.

Il espérait ainsi impressionner les neutres, leur donner une haute idée de la puissance navale de l'Allemagne et les terroriser. Il comptait sur ce « bluff » pour effacer l'impression de faiblesse maritime que la bataille récente de Jutland avait laissée dans le monde entier.

Mais ce bluff était loin d'être le seul : il allait être suivi d'une seconde tentative, encore plus accentuée, dans le sens de la réclame.

Le 23 juin partait de Hambourg, à destination de l'Amérique du Nord, un sous-marin allemand non armé, le *Deutschland*, commandé par le capitaine Koenig.

Ce sous-marin, baptisé « sous-marin de commerce », portait de nombreux sacs de dépêches, et une cargaison de matières colorantes.

Il arriva en Amérique le 9 juillet et mouilla dans le port de Norfolk.

Les États-Unis crurent loyalement pouvoir reconnaître au *Deutschland* le caractère commercial ; cela permettait donc à tout sous-marin allemand de se « maquiller » en navire marchand, et, à l'abri de cette qualité tutélaire, de pouvoir augmenter le nombre de ses torpillages tout en diminuant la somme de ses risques.

Les Américains ne devaient pas tarder à se repentir de leur confiance.

Aussitôt, la presse allemande triompha bruyamment.

Ce ne furent que dithyrambes pour les « audacieux marins » qui avaient accompli, à l'admiration du monde entier, un raid « sans précédent », qui prouvait d'une façon péremptoire « la supériorité écrasante de l'industrie allemande » et la toute-puissance infinie d'un Empire ayant de tels moyens d'action ! On le voit, c'était le *Deutschland über alles* ! entonné à pleins poumons.

Cependant, sans faire tant de bruit, les marines alliées avaient fait maintes fois des prouesses égales et même supérieures.

Le premier, un sous-marin français s'était rendu de Cherbourg à Toulon par ses propres moyens, couvrant ainsi une distance de près de 3 000 milles en passant par le détroit de Gibraltar.

Au printemps 1914, deux submersibles anglais accomplirent l'immense traversée d'Australie en Angleterre, et en 1915 dix sous-marins construits au Canada étaient venus mouiller à Portsmouth, après avoir traversé l'Atlantique tout comme le *Deutschland*, mais avec moins de bruit.

Suivant leur coutume, les Allemands, aussitôt, se préparent à renchérir ; ils veulent « battre le fer pendant qu'il est chaud » et assommer l'opinion publique qu'ils s'imaginent avoir impressionnée fortement par la réussite de cette première traversée.

Ils annoncent donc qu'un second sous-marin « de commerce », le *Bremen*, va partir pour l'Amérique à son tour et qu'une « flotte commerciale » d'autres sous-marins, toujours « commerciaux », va organiser « un service régulier de marchandises et de passagers » à travers l'Atlantique, bravant ainsi le blocus des alliés et le rendant inutile.

Hélas, il fallut en rabattre !

Le *Bremen* partit effectivement pour New-York, mais on ne l'a jamais revu. Selon toute probabilité, il repose au fond de l'Atlantique, cercueil d'acier de son équipage de forbans.

Quant au *Deutschland*, après une seconde traversée, on n'en entendit plus parler non plus. Et voici qu'un homme d'État anglais, parlant de ces tentatives allemandes, vient de dire que le *Deutschland*, capturé, était à l'ancre dans un port du Royaume-Uni.

Ainsi finit le bluff sous-marin allemand.

L'une après l'autre, toutes les espérances de nos ennemis s'en vont.

L'un après l'autre, les peuples, demeurés neutres jusqu'alors, se

groupent à nos côtés pour combattre les barbares.

On peut prévoir leur abaissement prochain, et l'arrivée certaine de la Victoire.

LA PRISE DE JÉRUSALEM

Les conséquences de la prise de Bagdad. Les préparatifs allemands. — La concentration germano-turque à Alep. — Le général Allenby. — L'organisation de l'attaque anglaise en Palestine. — La prise de Gaza. — L'investissement de Jérusalem. — L'entrée des alliés dans la ville sainte.

Pour terminer ce volume sur « la guerre hors de France » nous allons faire le récit d'un événement d'une importance capitale, au point de vue moral principalement.

Cet événement, qui aura fait tressaillir d'allégresse les cœurs des chrétiens du monde entier, est la prise de Jérusalem par l'armée anglaise du général Allenby, assistée de contingents français et italiens.

Renouvelant l'exploit des croisés d'autrefois, les armées chrétiennes viennent d'arracher, et définitivement, espérons-le, la TERRE-SAINTÉ à la profanation que lui faisait subir, d'une façon permanente, la domination des Turcs ; et même, elles ont fait plus : elles ont soustrait les « Lieux saints » à la domination, qui eût été plus odieuse encore, de l'Allemagne luthérienne qui, commandant en maîtresse sa vassale la Turquie, n'eût pas manqué de s'approprier les territoires historiques qui furent le berceau du christianisme.

Indépendamment de l'importance morale de cette conquête, son importance militaire est considérable, et c'est une grande victoire qu'ont remportée en Palestine les troupes britanniques.

*

Pour s'en rendre compte il faut tout d'abord se rappeler les ambitions allemandes, les visées des Boches sur l'Asie, se remémorer tout ce qu'ils voulaient et qui leur échappe désormais d'une manière complète.

Un de leurs grands « buts de guerre » était Bagdad : la possession de la ville des Califes avait toujours hanté la cervelle des Allemands ; ils avaient lancé à grand fracas la construction du chemin de fer qu'ils avaient baptisé orgueilleusement « ligne Berlin-Bagdad » ! Les victoires anglaises en Mésopotamie les avaient obligés à rayer cela de leur programme ; Bagdad est aux mains de nos alliés et non à celles de nos ennemis.

Ceux-ci, comprenant l'importance de la prise, avaient cherché à la reprendre. Dès le début de l'an 1917, les Allemands avaient préparé une campagne avec le plus grand soin, réorganisant l'armée turque et la munissant d'un nombreux matériel d'artillerie ultra-moderne. Des contingents turcs furent prélevés, grâce à la défection des Russes, sur les corps d'armées ottomans qui combattaient en Galicie et en Roumanie. Le général Falkenhayn fut nommé généralissime de l'armée de Mésopotamie et chargé de mener la campagne contre les armées anglaises.

Dès les premiers jours de juillet, les troupes turco-boches furent concentrées à Alep, formant une armée importante à laquelle, dans leur orgueil sans limites, les Allemands donnaient le nom d'*armée foudroyante* ! Elle comprenait, outre les contingents turcs, formant plus de 60 000 hommes, des éléments allemands pris sur le front occidental pour former les 1^{re} et 2^e divisions « du Tigre ». Vers la fin de septembre 1917, l'ensemble des forces concentrées à Alep représentait plus de trois corps d'armées : elles comprenaient les VII^e et VIII^e armées, dites « armées de l'Euphrate », qui devaient se

joindre à la VI^e armée, dite « de Mésopotamie ».

*

En même temps plus de 20 000 hommes travaillaient nuit et jour à la ligne de chemin de fer de Ras-el-Aïn à Mossoul. Les tunnels d'Antali-Djebel-Kordouan étaient achevés, et le premier train parti d'Adana était arrivé à Alep dans les premiers jours d'août.

Les travaux étaient activés fébrilement, afin de pouvoir ravitailler l'armée destinée à reconquérir Bagdad. Un formidable amas de canons, d'obus, de matériel, d'automobiles, affluaient à Constantinople, à la gare de Haïdar-Pacha. L'Allemagne envoyait ses meilleurs techniciens, officiers du génie, d'artillerie, aviateurs ; bref, Alep était devenue le centre de l'armement boche en Asie-Mineure.

Falkenhayn visitait à tout instant le front de Mésopotamie ; tout indiquait une attaque imminente et terrible contre les armées britanniques.

Cependant, le général boche Kress von Kressenstein, qui commandait en chef les armées turques de la région du mont Sinaï, sentait la menace d'une offensive anglaise venue d'Égypte et s'égosillait à demander des renforts : son appel resta sans réponse. L'Allemagne veut reprendre Bagdad à tout prix ; tout le reste lui importe peu.

Et puis, n'avait-elle pas le souvenir de l'expédition manquée des Français en Syrie, à la fin du XVIII^e siècle, malgré le talent de Bonaparte, qui les commandait ?

Mais, par une opération audacieuse, le général Maude, commandant les troupes anglaises de Mésopotamie, s'emparant de Ramadié, coupa la tête d'approvisionnement de la VI^e armée turque. L'incendie de la gare d'Haïdar-Pacha, à Constantinople, fut un désastre pour les

Ottomans en entravant pendant plus de deux mois le ravitaillement des unités nouvelles.

Enfin, en septembre, l'Allemagne comprend la menace anglaise contre la Palestine, et s'aperçoit de la vanité de son plan « kolossal » ! Il lui faut, en hâte, faire descendre vers le Sinaï les divisions massées à Alep.

Ce renversement des plans boches fut la première conséquence des succès anglais en Asie.

*

Le général Allenby, commandant l'armée britannique de Palestine, allait bientôt les accentuer par ses propres victoires.

Dès le début de novembre 1917, il prit vigoureusement l'offensive. Quelques jours avant l'attaque, le brillant soldat déclarait qu'il fallait environ deux mois d'opérations, méthodiquement conduites, pour s'emparer de Jérusalem ; moins de trois semaines lui auront suffi à conduire son armée victorieuse au pied du mont des Oliviers !

Il avait envisagé avec soin toutes les difficultés de sa lourde tâche, et les avait, d'avance, surmontées par une prévoyance admirable. Non seulement il avait renforcé et entraîné les effectifs de ses troupes, mais encore, du canal de Suez au front de Gaza, il avait accumulé matériel et munitions ; il avait doublé la ligne ferrée qui va d'El-Kantara au nord d'El-Arisch, assurant ainsi, dans cet aride désert, l'arrivée de l'eau indispensable. Son aviation lui avait fait connaître par le menu les défenses de l'adversaire : sur le front étroit qui va de Gaza à Bir-Saba, les Turcs avaient installé plus de cinq cents mitrailleuses, dissimulées dans les cactus épais, et disposaient d'au moins douze divisions, que le général Allenby bouscula victorieusement.

L'armée turque était forte de plus de 60 000 hommes ; entre la mer

et Bir-Saba, elle s'abritait derrière une ligne de tranchées continue.

Le général Allenby attaqua simultanément les deux ailes des Ottomans. Il s'ouvrit d'abord la route de Bir-Saba dans des combats où les vaillants « Anzacs » s'illustrèrent une fois de plus ; puis il effectua par le nord l'investissement de Gaza.

Dans cette ville, les soldats turcs furent éprouvés par le choléra : la place tombait au bout de quelques jours, et l'ennemi, s'enfuyant en hâte, se retranchait sur la ligne qui part d'Askalon à Beit-Seid, et au nord de Huj. Mais, harcelé par l'armée anglaise, il devait, peu après, abandonner Jaffa et son port pour aller défendre Jérusalem.

Nos alliés, soucieux de respecter les Lieux saints, n'essayèrent pas de bombarder la ville : ils la tournèrent par le nord et l'encerclèrent complètement. Dans ces conditions, coupée de ses ravitaillements, la garnison turque ne put plus résister et capitula le 10 décembre.

Le 12 décembre 1917, le général Allenby, ayant à ses côtés les commandants des contingents français et italiens qui avaient collaboré à l'attaque, fit son entrée dans la ville sainte, enfin arrachée aux Turcs par les chrétiens.

*

On pouvait s'attendre à ce résultat heureux.

Depuis le mois d'avril, les Turcs avaient procédé à la déportation en masse des populations de la Palestine. Tous les indigènes de Jaffa et de Caïffa avaient été envoyés du côté de Homs, et les Arabes avaient été transportés en Anatolie.

Les habitants de Jérusalem avaient dû chercher un refuge au-delà du Jourdain, et l'on prétend que Djemal-Pacha, le féroce commandant des armées turques, aurait dit : « Si je ne puis pas arrêter les Anglais à Gaza, je ne leur laisserai qu'un désert, sans un habitant et sans un

arbre ! »

Parole à rapprocher de celle du farouche Guillaume II, qui s'était écrié, également : « Si je suis obligé de rendre l'Alsace-Lorraine aux Français, je la leur rendrai *chauve* ! »

Mais la rapidité de la victoire anglaise a déjoué les projets des barbares.

Les armées alliées sont maintenant à Jérusalem. Le Saint-Sépulcre, arraché aux infidèles, est sous la garde des nations chrétiennes.

Puisse cette reconquête de la moderne croisade porter des fruits plus importants encore ! Puisse la France, qui malgré tout reste et restera toujours « la fille aînée de l'Église », comprendre que le temps doit être passé des persécutions religieuses, et que l'on admettrait difficilement qu'elle reprît son rôle historique, consistant à « protéger » les chrétiens en Syrie, si elle devait continuer à les « tracasser » sur son territoire.

Espérons que la reprise du tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ marquera le début d'une ère nouvelle ; que l'on cessera de s'acharner sur les citoyens « qui vont à la messe », et que l'on comprendra enfin ce mot de Lamartine :

« La France est assez grande pour qu'on puisse s'y agenouiller sans gêner son voisin ! »

Ce sera aussi une victoire remportée sur l'intolérance, parallèle à la victoire que nos soldats remporteront sur les hordes allemandes.

Et ce sera la gloire de notre belle patrie, triomphante au dehors, et pacifiée, à l'intérieur, par l'union de tous ses fils !

www.ilivri.com

**la librairie en ligne
des textes rares
et classiques**

**format numérique,
impression papier
et impression
grandes lettres**



EAN : 9782335015522

©Ilivri 2015

Table des Matières

Annonce	4
Page de titre	6
I – LES THÉÂTRES DE LA GUERRE	8
CHAPITRE II – L’EFFORT DES NATIONS ALLIÉES	30
III – LA GUERRE EN SERBIE	63
IV – LA GUERRE EN RUSSIE — (I)	82
V – LA GUERRE CONTRE LES TURCS	112
VI – LES DARDANELLES. — SALONIQUE. — LA ROUMANIE	127
VII – L’ITALIE EN GUERRE	152
VIII – LA GUERRE AUX COLONIES	175
IX – LA GUERRE MARITIME	188
X – LA PRISE DE JÉRUSALEM	202
Annonce	209
Page de Copyright	211

Alphonse
Nicot



La Grande Guerre

Tome V
La Victoire



eBook offert par



La Grande Guerre

Tome V
La Victoire

www.ilivri.com

**la librairie en ligne
des textes rares
et classiques**

**format numérique,
impression papier
et impression
grandes lettres**



Alphonse
Nicot

La Grande Guerre

Tome V
La Victoire

CHAPITRE 1^{er}

L'ACCENTUATION SCIENTIFIQUE DE LA GUERRE

La mise en œuvre des sciences appliquées. — Les gaz asphyxiants. — Les armes à feu. — Le tir à longue distance. — Les projectiles explosifs. — Les avions et leurs trois catégories. — Les « saucisses ». — Le moteur à explosion. — La science à l'arrière.

Au cours de l'année 1917, qui marquait le quatrième millésime de la lutte gigantesque entre les nations du monde, le caractère « scientifique » de la guerre s'est accentué de plus en plus.

Notre grand Pasteur, un *savant* dans la plus haute acception du terme, un homme qui voyait dans la science un instrument de progrès et non un instrument de destruction, avait, dans une page célèbre, écrit cette phrase admirable :

« C'est l'ignorance qui sépare les hommes et la science qui les rapproche. »

C'était vrai dans la pensée du grand savant français, qui a consacré sa vie au salut de l'humanité ; ce n'est plus vrai dans la pensée des savants allemands, pour qui la science n'est que le moyen de détruire plus sûrement et plus complètement ses semblables, et cela seul suffisait à démontrer la fausseté de ce principe, cher à nos socialistes-bolcheviks, que « la science n'a pas de patrie ».

Il suffit de comparer la science française à la science allemande pour voir que, tout au contraire, rien n'est plus séparé par des frontières que la science comprise par deux races aussi différentes que

la race de nos vieux Gaulois et celle des Germains.

Pour ceux-ci, la science n'est que matière à destruction : destruction des hommes et destruction des choses. Tout l'effort intellectuel des savants d'outre-Rhin était dirigé dans le seul but de réaliser des machines à tuer, à incendier, à détruire. Aussi, bien que les alliés de l'Entente eussent hésité longtemps avant de se servir des modernes moyens des barbares, il leur a bien fallu pourtant se décider à les mettre en œuvre. Ce serait duperie que d'employer des armes courtoises contre des adversaires déloyaux et féroces ; pour se servir du dicton populaire : « Avec les loups, il faut hurler. »

*

La première application scientifique faite par les Allemands dans la voie de la barbarie fut l'emploi, généralisé par eux, des *gaz asphyxiants*.

Cet emploi avait été pourtant condamné par les conventions internationales, qu'avaient signées les délégués plénipotentiaires de l'Allemagne. Mais qu'est-ce qu'un traité aux yeux des Boches ? Un simple « chiffon de papier », comme l'a cyniquement avoué leur chancelier de Bülow ! Aussi violèrent-ils sans se gêner les conventions auxquelles ils avaient adhéré précédemment et employèrent-ils, au mépris du droit des gens et des lois de la guerre, les gaz asphyxiants, d'abord dans la guerre de tranchées, puis, plus tard, dans le bombardement.

Que sont donc ces « gaz asphyxiants » ?

Ce sont des gaz qui doivent être, non seulement « irrespirables », mais encore « toxiques », de façon que leur introduction dans les voies respiratoires provoque des accidents graves pouvant entraîner la mort. De plus, ces gaz doivent avoir une grande densité par rapport à l'air, de façon que leur poids les fasse s'accumuler dans les cavités

du sol et ramper à la surface de celui-ci en couches épaisses.

Les premiers gaz employés par les Boches furent du chlore et des vapeurs de brome. Très dangereux à respirer, ces gaz, par leur grande densité, s'entassaient à la surface du sol et y rampaient en épaisses volutes qui rendaient intenables les régions où ils s'étaient ainsi dégagés. Il fallut improviser la lutte contre les gaz. On y parvint en munissant les hommes de « masques » spéciaux, dans lesquels les yeux étaient protégés par des glaces, s'appliquant exactement sur le visage, et dans lesquels la respiration se faisait à travers des tampons d'ouate imprégnée de substances chimiques susceptibles de fixer les gaz toxiques à leur passage. Ainsi « masqués », les poilus prenaient l'apparence d'animaux fantastiques.

Puis ce furent d'autres gaz plus complexes, chefs-d'œuvre des chimistes d'outre-Rhin, en particulier le gaz appelé « gaz moutarde » dont la respiration, ne fût-ce qu'un instant, amenait en quelques heures des troubles graves, souvent suivis de mort.

En présence de cet usage systématique de moyens interdits par les lois de la guerre, les puissances de l'Entente protestèrent d'abord par l'intermédiaire des puissances neutres. Rien n'y fit, et les Boches utilisèrent de plus belle leurs gaz toxiques.

Alors les Alliés durent se résigner à en faire autant. À chimiste, chimiste et demi. Nos savants et ceux d'Angleterre se chargèrent de prouver péremptoirement aux Allemands que notre chimie valait et dépassait la leur. Finalement, les « gaz » que nous envoyions sur les troupes boches étaient autrement efficaces que ceux dont ils se servaient contre nous.

Dans la guerre de tranchées, ces gaz sont lancés directement, en nappes épaisses, sur l'adversaire, à partir de récipients où ils sont comprimés à haute pression. Mais on a été amené, pour lutter à armes égales avec nos sauvages ennemis, à envoyer ces gaz au moyen d'« obus asphyxiants », dont l'explosion dégage la provision de gaz

qui s'y trouve accumulée. Là encore, et bien malgré nous, nous avons dû faire comme les Allemands. Inutile de dire que nous avons fait mieux.

*

Le tir des armes à feu a été perfectionné, au cours des deux dernières années, dans une proportion extraordinaire.

Le fusil automatique est devenu le « fusil-mitrailleur », véritable mitrailleuse portative, d'une manœuvre et d'un transport faciles. La portée efficace de ces armes a été étendue à 2 500 mètres, et même à 3 000 mètres pour certains modèles ; elle permet donc d'effectuer de véritables tirs de barrage et d'employer des balles où, primitivement, on était obligé d'employer des obus de petit calibre.

L'artillerie a été améliorée par la création de pièces plus portatives, basses sur leurs affûts. Quant au calibre des canons d'usage courant, il a été partout augmenté, à tel point que le calibre de 105 millimètres a remplacé presque partout l'ancien 75, de si illustre mémoire, aux effets duquel nous devons, en partie, la victoire de la Marne.

Les projectiles ont été, de leur côté, l'objet de perfectionnements importants.

Nous sommes loin, hélas ! de l'ancien « boulet » rond en fonte de fer, qui était le projectile classique lancé par les bouches à feu lors des guerres du premier Empire. C'était par le choc de pareils projectiles que l'on faisait à la longue des brèches aux fortifications assiégées, et, tout au plus, dans les combats en ligne, l'artillerie en remplaçait-elle le tir par celui des « boîtes à mitraille », dont la portée atteignait à peine quelques centaines de mètres.

Quand il s'agit de démolir à longue distance des pièces d'artillerie

ennemies ; quand il fallut « arroser » de loin des troupes retranchées, démolir des forts aux épaisses cuirasses de béton ou d'acier, ces projectiles primitifs, archaïques, furent vite reconnus insuffisants. On n'avait même plus la ressource de l'ancienne *bombe*, en fonte creuse, chargée de poudre noire et allumée par une mèche. On s'adressa alors à l'*obus* cylindro-ogival, lancé par une pièce dont l'âme, munie de rayures en spirale, donne à son tir de la portée en même temps que de la précision, et dont l'explosion est provoquée par une *fusée*.

Mais la poudre noire dont étaient, au début, chargés ces nouveaux projectiles, n'avait pas une puissance explosive suffisante pour les effets qu'on en attendait. Il fallait donner aux parois de fonte de l'obus une épaisseur telle qu'elles pussent résister au choc de la décharge du canon ; aussi l'effet destructeur de ces obus primitifs n'était-il pas énorme.

Pour augmenter l'intensité de cet effet, on chercha à remplacer la poudre noire par un explosif plus puissant : la nitroglycérine, et ses dérivés les dynamites. Malheureusement les obus ainsi chargés étaient par trop sensibles aux chocs de toutes sortes auxquels ils pouvaient se trouver exposés, et pouvaient même éclater dans l'âme de la pièce. Le coton-poudre (fulmi-coton ou pyroxyle) ne donna pas de résultats bien supérieurs.

Ce n'est qu'en 1885 que le problème fut résolu d'une façon complète par l'invention de la *mélinite*, due à notre compatriote Turpin. C'était l'explosif rêvé pour les projectiles, explosif à la fois très puissant et très stable. Nous fûmes les premiers à posséder cette poudre, qui, grâce à des indiscretions criminelles, fut vite imitée à l'étranger, principalement en Allemagne, sous le nom de *picrine*.

Mais on chercha à faire plus encore et à augmenter la puissance de l'obus en augmentant la charge d'explosif qu'il contenait. Comme on ne pouvait pas augmenter le volume extérieur du projectile, qui est limité pour chaque calibre, on chercha à accroître la capacité réservée

à l'explosif en diminuant l'épaisseur des parois et en constituant celles-ci d'un métal plus résistant que la fonte.

Ainsi fut réalisé *l'obus en acier*.

On alla plus loin encore, en « allongeant » ledit obus de telle façon que le projectile qui, en fonte, contenait 1 kg. 700 de poudre noire, reçut 2 kg. 400 de mélinite et, quand il fut « allongé », put en renfermer une charge de près de 10 kilos.

C'est à ce système d'obus en acier à parois minces et à forte charge qu'est due l'efficacité de notre canon de 75. Les Boches l'ont appréciée à leurs dépens, et ce n'est qu'après en avoir fait la dure expérience qu'ils se sont mis à fabriquer, eux aussi, des obus d'acier à parois minces. Les *marmites*, comme les ont baptisées nos poilus, sont donc une invention bien française, comme celle de la poudre sans fumée, due aux découvertes de l'illustre ingénieur M. Vieille, membre de l'Académie des sciences.

L'explosion de tous ces obus est provoquée par une *fusée*, vissée sur la partie ogivale du projectile et destinée à le faire éclater quand il rencontre un obstacle résistant.

L'action de cette fusée diffère, d'ailleurs, selon les résultats qu'il s'agit d'obtenir. Par exemple, pour rompre un réseau de fils de fer barbelés, on emploie des fusées « instantanées », qui font éclater l'obus au moindre contact. Au contraire, si l'on veut que l'obus ne fasse explosion qu'après avoir parcouru, en vertu de son choc, un certain trajet à l'intérieur de l'obstacle rencontré, on utilise des fusées « avec retard », ce retard pouvant être réglé à volonté au moment du tir.

Enfin les pièces de campagne légères comme le 75, ou lourdes jusqu'au calibre de 150 millimètres, tirent des « shrapnells » ou obus à balles concurremment avec des obus explosifs.

Il en résulte la nécessité d'un double approvisionnement, ce qui

peut présenter, à certains moments, des inconvénients sérieux. Aussi a-t-on cherché à combiner un type *unique* de projectiles, réunissant à la fois les propriétés des shrapnells et celles des obus explosifs. Nous ne parlerons pas des nôtres par discrétion patriotique ; mais nous pouvons sans inconvénient parler de ceux que fabriquait la maison Krupp. Ce sont des shrapnells dans lesquels les balles sont noyées dans une masse d'un explosif très puissant : le *trinitrotoluène*. Ces obus « omnibus » paraissent avantageux en ce sens qu'ils ne nécessitent qu'un approvisionnement unique.

Enfin, dans la variété des projectiles employés au cours de cette guerre, citons trois sortes bien spéciales : les obus *incendiaires*, projetant, par explosion, des matières susceptibles d'allumer et d'entretenir un incendie ; les obus *éclairants* qui, lors de l'éclatement qui a lieu en l'air, projettent une poudre métallique, qui brûle en répandant une lumière d'une extrême intensité, qui éclaire le sol sous-jacent dans un très large rayon ; enfin les obus à *gaz*, dont l'explosion répand, autour du point de chute, des gaz asphyxiants.

On voit donc que les projectiles ont été notablement perfectionnés.

*

Mais le *tir* des canons, lui aussi, a fait des progrès considérables, progrès dus à l'utilisation judicieuse des données scientifiques.

Pour en donner une idée, nous rappellerons simplement les tristes exploits du canon à l'aide duquel les Allemands ont pu bombarder Paris d'une distance de 120 kilomètres, et dont un obus, tombant sur une église le Vendredi saint, à 3 heures, c'est-à-dire à l'heure de la mort du Sauveur, fit soixante-quinze victimes, réunissant ainsi, dans un exploit doublement criminel, le sacrilège à l'assassinat.

Pour réaliser une portée aussi considérable, il faut, d'abord, employer un projectile de masse considérable, afin que la résistance

de l'air ait sur lui une influence *relativement* moindre. Cette résistance est, en effet, proportionnelle à la *surface* du corps qui se meut à travers l'atmosphère. Or considérons un projectile ayant la forme d'un cube de 1 décimètre de côté. Si la densité du métal dont il est fait est égale à 10, son poids sera de 10 kilos, et sa *surface totale*, somme de celles de ses six faces, sera de 6 décimètres carrés, ou 600 centimètres carrés.

Partageons maintenant ce cube en *centimètres cubes* : nous aurons *mille* petits cubes, d'un centimètre de côté et pesant chacun 10 grammes. Le *total* de leurs poids sera toujours de 10 kilogrammes ; mais le total de leurs surfaces sera de mille fois 6 centimètres carrés, c'est-à-dire 6 000 centimètres carrés, soit *dix fois plus* que celle du cube Unique de même poids. La division d'un mobile en masses plus petites augmente donc l'importance *relative* de la résistance que l'air oppose à son mouvement, et la longue portée est interdite aux projectiles de faible masse.

Une seconde condition est une *grande vitesse initiale*. Il est nécessaire, en effet, que cette vitesse soit grande pour compenser la déperdition rapide due à la résistance de l'air.

Mais, pour augmenter la vitesse initiale, il faut utiliser *progressivement* toute la force expansive de la poudre. Celle-ci doit donc être puissante et mettre à brûler complètement tout le temps que le projectile emploie à parcourir l'âme de la pièce. C'est ce qu'on appelle l'utilisation *optima* de la puissance expansive de la poudre.

Or il faut, pour lancer rapidement un gros projectile, une charge considérable, qui, par suite, mettra d'autant plus de temps à brûler complètement. Il faut donc que le canon soit *assez long* pour que la poudre ait le temps de brûler entièrement pendant le temps qui s'écoule entre l'inflammation de la charge et la sortie du projectile.

Dans les grosses pièces de marine du calibre de 305 millimètres, la longueur de la pièce atteint 50 et 60 fois le calibre. La longueur du

canon allemand à longue portée était de plus de 100 calibres. Ce calibre étant de 210 millimètres, c'est donc, pour la longueur totale de la pièce, un chiffre voisin de 20 *mètres*.

Il y a lieu d'admettre une vitesse initiale voisine de 1 500 mètres par seconde. Dans ces conditions, le canon étant pointé sous l'angle de 45 degrés correspondant à la portée maximum, le projectile, quand il atteint le sommet de sa trajectoire, doit se trouver, dans l'atmosphère, à une altitude de 30 *kilomètres*.

Cette altitude est, d'ailleurs, un des facteurs principaux de la longue portée.

En effet, à cette hauteur, l'air est très raréfié ; la pression barométrique n'y est plus que de quelques centimètres de mercure. La résistance opposée au mouvement du projectile est donc plus faible, et celui-ci peut conserver pendant plus longtemps une vitesse voisine de celle qu'il avait en pénétrant dans ces couches d'air raréfié.

Ainsi, par une application judicieuse des données scientifiques, on a réalisé pour les canons une portée insoupçonnée jusqu'ici.

*

Un nouvel engin de guerre a fait son apparition sur le front, au cours des deux dernières années de lutte : nous voulons parler des *tanks*.

Qu'est-ce donc qu'un tank ?

Un tank est simplement un chariot automobile blindé, armé de canons et de mitrailleuses, muni d'un moteur protégé et propulsé par des roues « à chenilles », ce qui lui permet, grâce à la longueur de l'*empattement* ainsi réalisé, de franchir les fossés, les tranchées, de passer par-dessus les obstacles, de ramper, en un mot, à la surface d'un sol aussi cabossé que possible, comme le ferait une gigantesque tortue.

Et c'est, en effet, à un animal antédiluvien que l'on ne peut s'empêcher de comparer instinctivement ces mastodontes métalliques, dont la marche titubante par-dessus crevasses et saillies du sol rappelle le dandinement lourd d'un éléphant.

Leur première apparition sur les champs de bataille du front britannique fut une stupeur pour les Allemands qui voyaient arriver sur eux ces masses invulnérables à leurs coups, et d'où s'échappait un tir continu et meurtrier.

Il faut, à « l'équipage » de ces « chars d'assaut », une dose d'endurance peu commune pour supporter l'existence à bord. La température y est, en effet, étouffante. Le bruit du moteur, le fracas des détonations de l'artillerie, les secousses et les cahots indescriptibles qui secouent le véhicule au cours de son invraisemblable randonnée en font un séjour qui n'a rien de confortable.

Malgré cela, nos intrépides alliés britanniques sont passés maîtres dans la construction et dans la manœuvre de ces formidables machines de guerre, qui rappellent, avec le progrès moderne, les anciens « chars de guerre » des armées de l'antiquité. Et, chez nous, le célèbre constructeur d'automobiles Louis Renault a encore perfectionné, en l'allégeant, la construction de ces redoutables engins. Les petits « tanks Renault » ont été un des facteurs de la victoire.

Pourquoi leur a-t-on donné ce nom de *tanks* qui, en anglais, signifie *réservoirs* ? Sans doute parce que leur forme massive, les parois métalliques de leur cuirassement rappellent l'aspect des réservoirs d'eau ou de pétrole construits de feuilles de tôle assemblées.

En tout cas, leur apparition fut une nouveauté bien inattendue, et leurs premiers effets furent foudroyants. Naturellement les Boches, si aptes à s'approprier les trouvailles d'autrui, construisirent aussitôt des tanks qu'ils voulurent de dimension « kolossale », avec des tourelles blindées. La pratique a montré qu'ils étaient inférieurs aux tanks plus mobiles de nos armées.

*

Les progrès les plus marqués du matériel de guerre ont porté sur l'*aviation*.

Au début de la guerre, en 1914, les avions présentaient un type unique ou presque unique, développant une vitesse de 100 à 120 kilomètres à l'heure sous l'action d'un moteur de 50 à 80 chevaux. Ces avions portaient un seul aviateur, rarement deux. Leur armement se composait, le plus souvent, d'un fusil automatique système Winchester et ils emportaient quelques bombes de petit calibre, du poids de 8 à 10 kilos chacune.

Les besoins de la guerre ne tardèrent pas à montrer l'insuffisance de l'aviation militaire réduite à cette forme par trop simple, et l'on eut vite fait de comprendre qu'il fallait un type d'avions correspondant à chacun des trois missions qu'avait à remplir ce navire aérien, c'est-à-dire l'*observation*, la *chasse* et le *bombardement*.

On a donc dû créer des types d'*avions de reconnaissance*, destinés aux *observations* ; des types d'*avions de chasse*, dont la mission est de poursuivre, de combattre et de détruire les avions ennemis, et des types d'*avions de bombardement*, les plus puissants de tous, pouvant enlever une provision importante d'explosifs qu'ils doivent laisser tomber sur les lieux ou les troupes qu'il s'agit d'arroser de projectiles.

Les *avions de reconnaissance* sont les auxiliaires indispensables du grand état-major. Ce sont eux qui s'en vont, au loin, derrière les lignes ennemies, observer les mouvements des troupes de l'adversaire, repérer l'emplacement de ses divisions, de ses dépôts de munitions, de ses batteries d'artillerie. Les aviateurs qui montent ces avions spéciaux sont munis d'appareils photographiques de haute précision, qui leur permettent de rapporter, à l'appui de leur observation personnelle des documents indiscutables, qui viennent

authentifier « ce que leurs yeux ont vu ».

Ces avions de reconnaissance sont également les auxiliaires indispensables du tir de l'artillerie lourde, qui est devenue l'arme prépondérante de la guerre moderne.

En effet, aux distances énormes auxquelles tirent les gros canons actuels, les artilleurs ne peuvent pas apercevoir le but sur lequel ils pointent leur pièce d'une façon purement « géométrique ». Une fois leur coup tiré, ils ne sauraient pas si l'objectif du tir a été atteint.

Mais l'avion de reconnaissance est là.

Par des signaux, soit optiques le jour, soit lumineux la nuit, il indique aux pointeurs si le coup est juste, s'il est « trop long » ou « trop court », s'il est « à droite » ou « à gauche ». Dans les avions des derniers types, chaque aviateur avait à sa disposition un petit poste de T. S. F. (télégraphie sans fil) qui lui permettait de transmettre directement ses observations à l'officier qui dirige et commande le tir. Ainsi celui-ci, sans apercevoir le but qu'il doit atteindre, sait cependant s'il l'atteint et, en cas d'écart, connaît la valeur de cet écart.

Tel est le rôle de l'avion de reconnaissance et d'observation. On comprend, sans qu'il soit besoin d'en dire plus long, combien grande est son importance.

*

L'avion de chasse est le « franc-tireur » de la guerre aérienne.

Son rôle est de foncer sur tout avion ennemi, quelle qu'en soit la nature, de l'attaquer et de le détruire s'il est possible.

Ce rôle de « chasseur aérien » convient à merveille au tempérament audacieux de nos hommes volants français ; il met en relief leurs qualités de courage, d'initiative, parfois de valeur téméraire, toujours

d'abnégation patriotique, de mépris du danger poussé jusqu'aux limites suprêmes de l'héroïsme.

Ces avions, de petite taille, ont des moteurs dépassant 150 chevaux et pouvant atteindre une vitesse de 200 kilomètres à l'heure. Le plus souvent, ils sont montés par un seul aviateur, quelquefois par deux.

Quand un « chasseur » aperçoit un avion ennemi, il s'élance sur lui et, selon le tempérament propre de son pilote, tantôt l'attaque de front, tantôt, par des manœuvres de voltige aérienne d'une effrayante audace, il se laisse tomber sur lui en le dominant, ou cherche à l'attirer par une chute simulée, après quoi il se redresse quand il le juge en bonne position pour lui faire essuyer de la façon la plus efficace le feu nourri des balles de sa mitrailleuse.

Le langage populaire a donné un nom à ceux des héros de l'air qui ont abattu au moins *cinq* avions boches ; il les appelle des AS ! Et la liste de nos « as » est déjà longue. Il suffit, pour n'en citer qu'un seul, de rappeler l'héroïque Guynemer, mort après avoir descendu 54 avions allemands.

Et la statistique officielle, chez nous, est à la fois sincère et impitoyable ; elle ne compte comme avions abattus que ceux qui sont tombés à *l'intérieur de nos lignes*, alors que les Boches comptaient, pour enfler le chiffre de leurs victoires imaginaires, à l'actif de leurs aviateurs, ceux de nos avions qui, simplement endommagés, venaient tomber à l'intérieur de nos lignes, c'est-à-dire en dehors des leurs.

Nos « as » se sont montrés des virtuoses de l'aile, des héros sans pareils, qui n'ont eu d'égaux nulle part ; leur courage tranquille, leur audace souriante ont été à la hauteur du rôle qu'ils ont eu à remplir ; ils avaient conscience de l'importance de leur tâche, dont ils ne se dissimulaient pas les dangers et dont ils ont accepté allègrement les risques.

La Patrie leur en est reconnaissante, et les lauriers qu'ils ont

moissonnés par gerbes leur font une couronne qu'ils n'ont, certes, pas volée.

*

L'avion de bombardement est le troisième élément de la trilogie aérienne ; il en est, peut-on dire, l'expression la plus complète.

L'avion de bombardement, en effet, doit être à la fois puissant, rapide et peu vulnérable. Puissant, pour pouvoir emporter une somme importante de projectiles à forte charge, ainsi qu'une provision d'essence suffisante pour assurer la consommation élevée de son moteur de grande force pendant un temps assez long. Il faut, en effet, qu'il puisse accomplir des raids à grande distance de ses bases, qu'il ait, comme l'on dit, un grand « rayon d'action ».

Il doit être rapide, afin de n'être pas à la merci, des avions de chasse, d'une part, et, d'autre part de ne pas constituer une cible trop aisée pour les canons de défense antiaérienne qui lancent, dans l'atmosphère, de véritables « rideaux » d'obus explosifs destinés à constituer des tirs de barrage aériens.

Et enfin il doit être peu vulnérable ; son « fuselage », c'est-à-dire la sorte de nacelle où prennent place les aviateurs, où sont installés les appareils de direction, de pointage, de T. S. F., est blindé, tout au moins à l'épreuve des balles de mitrailleuses.

Les avions de bombardement actuels réalisent ces multiples conditions.

Nous ne décrirons pas les nôtres pour ne pas dévoiler des secrets militaires ; nous nous bornerons à donner les principales caractéristiques des fameux avions allemands, les *gothas*. Qu'il suffise au lecteur de savoir que les nôtres ne leur sont pas inférieurs en qualité, au contraire.

Les *gothas* ont 24 mètres d'envergure, de bout en bout des ailes. Ce sont des « biplans », c'est-à-dire qu'ils sont formés de deux surfaces portantes parallèles réunies par des montants. Leurs moteurs, au nombre de deux, ont 260 chevaux chacun, ce qui fait 520 chevaux, et, dans les derniers types, les deux moteurs ont chacun 350 chevaux, soit une force totale de 700 chevaux. Sous l'impulsion de leurs hélices, la vitesse de ces avions dépasse 150 kilomètres à l'heure.

Ils sont à trois et même à quatre places. Ils portent trois mitrailleuses ; quelques-uns même sont armés d'un petit canon. Ils ont à bord une véritable usine électrique, fournissant le courant nécessaire à l'éclairage d'un puissant projecteur, au fonctionnement de la T. S. F., au chauffage des vêtements des aviateurs, par des résistances serties dans les tissus. Aux grandes altitudes atteintes, le froid, en effet, est intense, et il faut le combattre énergiquement.

Ils emportent une provision d'essence leur permettant des raids de 300 kilomètres de distance, et ils enlèvent en même temps une cargaison importante de bombes de grande puissance destructrice ainsi que des « torpilles aériennes », chargées au trinitrotoluène.

Le rôle de ces avions ne se borne pas seulement à bombarder des villes, des dépôts de munitions ou des gares de chemin de fer ; ils constituent de véritables « machines de guerre » qui interviennent pendant la bataille. Alors ils descendent près du sol, volent à faible altitude et font pleuvoir sur les troupes ennemies une pluie de grenades et la grêle des balles de leurs trois mitrailleuses. Ce sont des engins de combat des plus redoutables.

Nos aviateurs et les aviateurs britanniques ont acquis la maîtrise incontestée de l'air. Sous ce rapport, nous avons dominé nettement nos ennemis.

L'appoint de l'aviation américaine, tant au point de vue du matériel nombreux et perfectionné que du personnel entraîné de façon admirable, n'a fait que confirmer cette maîtrise de l'air possédée par

les alliés de l'Entente.

Et cette maîtrise de l'air nous a assuré la victoire définitive.

Disons, pour terminer ce qui concerne les progrès de l'aviation depuis la guerre, que les exploits qui, avant 1914, constituaient des « records » exceptionnels sont, aujourd'hui, chose tout à fait courante.

Ainsi le vol à 4 000,5 000 et même 6 000 mètres est réalisé à tout moment par des aviateurs, non seulement isolés, mais « en escadrilles ». Les vitesses de 200 kilomètres à l'heure ont été obtenues, et des avions anglais sont allés de Londres à Constantinople avec, seulement, quelques escales intermédiaires.

Cela nous montre que, avec la paix conclue par la victoire, l'aviation a devant elle la plus belle des carrières ; elle permettra le transport rapide des dépêches et des voyageurs « très pressés ». À 200 kilomètres à l'heure, on ira de Brest à New-York en une journée ; on pourra partir de Paris le matin, aller déjeuner à Marseille et être de retour pour le dîner.

*

Mais, si la guerre a marqué le triomphe de l'aviation, en revanche elle aura été la condamnation presque complète du dirigeable.

Les nombreuses catastrophes dont ont souffert les fameux *zeppelins* sont présentes à toutes les mémoires. Un dirigeable, en effet, non seulement est vulnérable à cause de ses grandes dimensions, mais encore les blessures qu'il reçoit sont mortelles : un petit obus de 35 millimètres éclatant dans l'enveloppe de l'aéronef suffit à enflammer l'hydrogène qu'elle renferme et par suite à amener la perte de l'engin « corps et biens ».

Aussi les dirigeables ne sont-ils plus guère employés que par la marine comme éclaireurs aériens, destinés à survoler les escadres en

croisière au large des côtes et à leur signaler, de loin, l'approche des navires ennemis.

En revanche, l'aéronautique a pris une autre forme : celle des ballons captifs d'observation, à qui leur forme de cylindres courts, terminés par deux calottes sphériques, forme qui les fait ressembler à d'énormes cervelas, a fait donner le nom populaire de « saucisses ».

La saucisse, retenue à terre par un câble d'acier fin, enroulé sur un treuil actionné par un moteur, enlève dans une petite nacelle un seul observateur, relié au sol par un fil téléphonique, grâce auquel il peut transmettre ses observations.

Ces saucisses peuvent atteindre des altitudes considérables. Malheureusement leur fixité en fait des cibles pour les canons de l'ennemi, qui s'efforce de les abattre en les enflammant à l'aide d'obus incendiaires.

Dans ce cas, l'aéronaute se laisse tomber de la nacelle, soutenu par un parachute dont les portants le soutiennent sous les aisselles. L'expérience a montré que le dispositif était efficace et que, dans presque tous les cas, l'aéronaute arrivait au sol sain et sauf.

Enfin il faudrait un volume entier pour citer les innombrables utilisations, pendant cette guerre, du moteur à explosion sous toutes ses formes.

L'automobile, d'abord, aura dominé en reine : camions, tracteurs, voitures, motocyclettes furent l'essaim, toujours en mouvement, qui assura les communications auxquelles ne suffisait plus la voie ferrée. Les convois de camions chargés de munitions ont, en particulier, assuré la victoire de Verdun, et leurs conducteurs ont inscrit une belle page à l'histoire de l'automobile militaire.

Le moteur à essence se manifeste encore sous d'autres applications.

Les projecteurs, de plus en plus puissants, sont alimentés par des groupes électrogènes actionnés par des moteurs d'automobile. Les

appareils de T. S. F., les bobines d'induction pour les voitures de radiographie des ambulances du front, les stérilisateurs d'eau par l'ozone, tout cela utilise le merveilleux moteur à explosion, si précieux par sa légèreté et l'instantanéité de sa mise en marche. Il n'est pas jusqu'au creusement des tranchées pour lequel on ait employé des excavateurs actionnés par des moteurs à pétrole.

En résumé, cette guerre aura pris, de plus en plus, le caractère d'une guerre scientifique, au cours de laquelle les applications de toutes les sciences auront joué un rôle de plus en plus grand.

*

Ce n'est pas seulement pour les choses concernant directement la guerre que les sciences ont été mises à contribution : les besoins de l'arrière, les nécessités de la vie des nations, troublée par la prolongation des hostilités, auront amené savants et techniciens à s'unir pour rechercher les solutions de nombreux problèmes posés par les circonstances.

L'un des plus typiques est celui qui a été résolu en Allemagne pour la fabrication artificielle des nitrates, si indispensables à la fabrication des explosifs.

Ces nitrates, l'Allemagne, comme tous les pays de l'Europe, les tirait du Chili, où on les trouve à l'état naturel et où ils forment d'importants et riches gisements.

Mais, dès le début des hostilités, le blocus des flottes alliées arrêta toute importation vers l'Allemagne. Celle-ci se fût donc trouvée en présence d'une situation sans issue, si ses chimistes, plagiant, d'ailleurs, en cela, des découvertes françaises dues à notre compatriote Charles Tellier, le « père du froid », n'avaient réalisé la synthèse directe des nitrates à partir de l'azote atmosphérique. Et ainsi l'Allemagne a pu être sauvée d'un désastre qui, sans cela, eût été sans

précédent.

Il en fut de même chez nous. L'industrie des produits chimiques était, avant la guerre, une sorte de monopole allemand. Dès que les hostilités furent ouvertes, il fallut bien improviser la nouvelle industrie : c'est aujourd'hui chose faite. En France, en Angleterre, en Italie, des usines se sont élevées comme par miracle, où l'industrie chimique a pris une extension rapide, enlevant aux Boches leur fameux monopole.

Un fait analogue s'est passé pour l'industrie des instruments d'optique. Les fameuses maisons Zeiss, d'Iéna, et Gœrz, de Berlin, avaient à peu près monopolisé la fabrication des « jumelles à prismes », volées d'ailleurs par les constructeurs boches à un officier du génie italien nommé Porro. La guerre nous trouva dépourvus en cette matière.

Grâce à l'initiative du général Bourgeois, directeur du Service géographique de l'armée, qui a su grouper et organiser les constructeurs français, nos opticiens ont fabriqué pendant la guerre plus de mille jumelles par jour, d'une qualité au moins égale à celles des établissements d'optique allemands.

Voilà encore un monopole qui échappe à nos ennemis.

CHAPITRE II

LA BATAILLE DE LA SOMME

Les forces allemandes sur le front français. — 150 divisions. — Le combat d'Ablaincourt, — La prise de Sailly — Saillisel. — Les Anglais à Baumont-sur-Ancre. — Les résultats de la bataille : 150 000 prisonniers, 350 canons, 1 500 mitrailleuses. — Le dégagement de Verdun : la victoire de Bezonvaux. — Les conséquences.

À la fin du troisième volume de notre tableau de la Grande Guerre, nous avons laissé l'armée française attaquant les Allemands sur la Somme et reprenant, devant Verdun, les forts de Vaux et de Douaumont, ce qui transformait en une véritable défaite pour les Boches leur formidable attaque contre notre citadelle de l'Est.

Il n'est pas inutile de récapituler, au moment où nous reprenons notre récit, de passer en revue l'état des forces ennemies sur notre front de bataille.

Les armées allemandes, entre la mer du Nord et les Vosges, étaient partagées en deux groupes : l'un, allant de la mer à l'Oise, sous les ordres du kronprinz Ruprecht de Bavière ; l'autre, allant de l'Oise aux Vosges, sous les ordres de ce sinistre oiseau de proie, le kronprinz héritier d'Allemagne, le fils aîné de Guillaume II.

Le groupe du kronprinz Ruprecht de Bavière comprenait :

La IV^e armée, commandée par le duc de Wurtemberg ; elle avait pris position entre la mer du Nord et la Douve ;

La VI^e armée, placée sous le commandement du général von Falkenhausen ; ses divisions s'étendaient de la Douve à Monchy ;

La I^{re} armée, dont le général en chef était le général von Below, qui était en position entre Monchy et Péronne ;

La II^e armée, enfin, sous les ordres du général von Gallwitz, échelonnée de Péronne à l'Oise.

Le *groupe du kronprinz allemand* était composé de la manière suivante :

La VII^e armée, placée sous le commandement du général von Schubert ; elle avait ses troupes réparties sur le terrain allant de l'Oise à Berry-au-Bac ;

La III^e armée, dont le commandant en chef était le général von Einem, s'échelonnait de Berry-au-Bac à Rouvroy ;

La V^e armée, à la tête de laquelle se trouvait le *kronprinz* en personne, dont les divisions étaient disposées entre Rouvroy et les Éparges ;

Enfin un groupe de corps d'armée, placé sous les ordres du général von Strauz, était en position entre les Éparges et la Moselle.

Cet ensemble de forces militaires sur notre front ne comprenait pas moins de 130 *divisions* qui se répartissaient de la manière suivante :

20 divisions étaient postées sur la Somme ;

29 divisions avaient pris position devant Verdun ;

81 divisions étaient échelonnées sur le reste du front franco-britannique.

Mais, indépendamment de ces 130 divisions, placées en position de combat, il y avait une réserve de 7 divisions disponibles, « haut-le-pied » pour employer le terme militaire, et un groupe de 13 divisions en voie de reconstitution, après avoir été très éprouvées par les combats précédents. Cela portait à 150 le total des divisions ennemies

opposées à nos héroïques poilus et à leurs valeureux alliés, les « Tommies » britanniques.

*

À la fin d'octobre 1916, la bataille de la Somme tirait à sa fin.

Cependant les derniers engagements, ceux qui devaient en être le couronnement final, n'étaient pas encore effectués. Nous allons en faire un rapide récit.

Le 10 octobre, une brigade française, composée des 109^e et 409^e régiments, avait attaqué les abords d'Ablaincourt. Presque en même temps, la 4^e armée anglaise, placée sous les ordres du général Rawlinson, réalisait, le 12 octobre, une avance de près d'un kilomètre devant Gueudecourt. En vain les Boches essayèrent-ils de reprendre le terrain qu'ils avaient dû céder ; ils en furent pour leurs frais de contre-attaque et furent repoussés avec des pertes importantes.

Le 14 octobre, nos régiments s'élançaient à l'est de Belloy et s'emparaient, par un hardi coup de main, du hameau de Générmont et de la sucrerie voisine, qui fut disputée avec acharnement et ne resta entre nos mains qu'après avoir changé plus d'une fois de possesseurs. Mais nous réussîmes à nous y maintenir en faisant 1 100 prisonniers dont 15 officiers ; de plus, nous capturâmes trois canons de campagne, sans compter un nombre respectable de mitrailleuses et du matériel varié.

Mais ces actions de détail n'étaient, pour ainsi dire, que les « préparations » d'une opération de plus grande envergure et d'une plus haute portée pratique : nous voulons parler de la prise de Sailly-Saillisel, qui eut lieu dans la nuit du 15 au 16 octobre, de concert avec les troupes de l'armée britannique.

Le village de Sailly est situé sur une croupe qui s'avance, en

formant une sorte d'éperon dominant la région environnante, au nord de Péronne, entre l'Ancre et la Tortille, affluent de la Somme. Le village fut attaqué de trois côtés à la fois par nos troupes, qui escaladèrent les pentes avec cet entrain caractéristique du soldat français.

L'ennemi, comprenant l'importance de la position que nous venions d'enlever, essaya de nous en rejeter par des contre-attaques extrêmement violentes. Ces contre-attaques n'eurent d'autre résultat que de faire perdre beaucoup de monde aux Allemands, de nous amener à occuper le village dans son entier, alors que nous n'en tenions, au début, que la plus grande partie.

Les Boches sont tenaces, entêtés même ; ils ne se tinrent pas pour battus et revinrent à l'attaque de notre nouvelle position ; ils dirigèrent en même temps une offensive entre Biaches et la Maissonnette. Cette offensive fut brisée par nos bataillons, pendant que nos alliés anglais enlevaient brillamment les tranchées baptisées par l'ennemi des noms de « tranchée Stuff » et de « tranchée Regina ».

La prise de Sailly privait les Allemands d'un de leurs points les plus importants, de celui qui constituait le meilleur observatoire sur toute la région environnante.

En vain, dans une série de contre-attaques acharnées, les Boches tentèrent-ils de nouveau de nous faire lâcher prise ; ces efforts furent inutiles, et nos succès allaient bientôt s'augmenter de prises nouvelles, celles du village de Saillisel, d'Ablaincourt et de Pressoire.

*

En liaison étroite avec l'armée britannique, nous organisâmes, le 3 novembre, une attaque qui, en nous mettant à même d'occuper quelques hauteurs dont la possession était importante, nous permit de nous approcher du Transloy.

Les Allemands, comprenant toute la portée de notre avance, s'efforcèrent de l'enrayer par une résistance désespérée, à laquelle participèrent les corps d'armée des généraux von Garnier, von Daimling et von Marshall. Malgré leurs efforts acharnés, nous continuions à avancer vers Saillisel chaque jour un peu plus que la veille.

Enfin, le 11 novembre, le jour de la fête de saint Martin, à 2 heures 30 de l'après-midi, trois bataillons d'infanterie française, de la division du général Lecomte, s'élancèrent intrépidement à l'assaut et enlevèrent le village de Saillisel, prenant 8 mitrailleuses et capturant 300 prisonniers. Trois jours auparavant, le 7 novembre dans la matinée, malgré une tempête effrayante et des torrents de pluie, nous avions emporté les villages d'Ablaincourt et de Pressoire, dans lesquels nous faisions plus de 500 prisonniers.

Ces prises successives de villages importants ne faisaient pas l'affaire des Allemands ; ils cherchèrent à nous déloger de nos conquêtes. Le 15 novembre, ils dirigèrent une puissante contre-attaque sur Ablaincourt, et entre Bouchavesnes et Lesbœufs. Un moment ils purent croire à un succès, car ils avaient réussi à pénétrer dans Pressoire ; mais nos poilus, par un énergique retour, les en chassèrent définitivement.

Pendant que les Boches se faisaient ainsi battre dans leur contre-attaque, nos alliés anglais remportaient, le 13 novembre, un succès important sur les deux rives de l'Ancre.

Ce jour-là, dès 6 heures du matin, malgré une pluie battante succédant à un brouillard épais, l'armée britannique avait vigoureusement pris l'offensive et enlevé Saint-Pierre d'abord, puis Beaumont, ensuite Hamel, après cela la hauteur marquée sur la carte sous le nom de *cote* 135, et enfin le village de Beaumont-sur-Ancre.



Marsouins du régiment colonial du Maroc occupant un saillant reconquis dans la Somme.

Les Allemands, en voyant le vaste développement de l'offensive de nos alliés, avaient compris qu'il s'agissait d'une opération des plus sérieuses et non d'un simple « coup de main » ; ils mirent en ligne plusieurs divisions et une nombreuse artillerie de campagne.

Mais ni le nombre de leurs bataillons, ni le tir de leurs canons de 77 n'eurent le don de faire reculer les braves « Tommies ». Les défenses boches furent enfoncées, et quand nos alliés eurent occupé tous les villages mentionnés plus haut, quand ils firent le compte de leurs prises, il se trouva qu'ils avaient fait à l'ennemi 5 700 prisonniers, dont 70 officiers. Et, cinq jours après, étendant et développant leur succès premier, ils atteignirent le village de Grand-court, dans lequel ils capturèrent encore 750 Boches qui levèrent les bras en criant « kamarad ! ».

Ces succès importants marquaient la fin de la bataille de la Somme.

En réalité, cette bataille était, pour les armées alliées de l'Entente, une magnifique victoire, tant par son importance que par ses résultats immédiats.

Au point de vue de son importance, on peut dire que ce fut elle qui détermina le recul formidable que les Allemands devaient exécuter quatre mois plus tard, sur tout l'ensemble du front compris entre Arras, à l'ouest, et Vailly, à l'est.

Au point de vue des résultats immédiats, elle se traduit par les chiffres suivants. Commencée le 1^{er} juillet 1916 et terminée le 15 novembre, cette bataille de quatre mois avait fait tomber entre les mains des troupes franco-britanniques : 105 000 *prisonniers*, 150 *canons d'artillerie lourde*, 200 *pièces d'artillerie de campagne* et plus de 1500 *mitrailleuses*.

Les pertes infligées à l'ennemi avaient été considérables.

D'après les estimations les plus dignes de foi, ces pertes atteignaient un total de plus de 700 000 hommes. Nos ennemis avaient d'ailleurs, comme l'on dit, « bien fait les choses ; » ils avaient mis en ligne, à un moment, jusqu'à 137 *divisions*, soit environ 1 500 000 hommes. Parmi ces divisions, comprenant chacune de 11 à 12 000 hommes, quelques-unes perdirent plus de la moitié de leurs effectifs, et trois d'entre elles eurent chacune plus de 8 000 tués.

Évidemment, la victoire fut payée cher, et les pertes des armées alliées furent élevées ; mais le résultat du moins était atteint, non seulement au point de vue matériel, mais encore au point de vue de l'effet moral.

Elle montrait, en effet, que, malgré l'obstination de leurs assauts, malgré les formidables masses d'hommes que les Allemands lançaient à l'attaque de nos lignes, malgré les pluies de fer et de feu que leurs canons lourds faisaient tomber sur nous, les bataillons de nos héroïques soldats formaient un rempart formidable que nulle puissance

ne parviendrait à renverser.

Et, du même coup, les armées ennemies étaient frappées dans leurs éléments vitaux, en même temps que les grands chefs allemands étaient atteints dans leur prestige de conducteurs d'armées, de stratèges infaillibles.

Enfin cette offensive, si puissamment menée par les armées françaises et anglaises, en occupant les ennemis sur le vaste front de la Somme, avait permis au général Nivelle, en reprenant les forts de Douaumont et de Vaux, de dégager Verdun. C'était donc un succès immense, gros des conséquences les plus heureuses.

Le roi d'Angleterre voulut reconnaître par une récompense éclatante le mérite du général sir Douglas Haig, qui commandait l'armée britannique : il le nomma maréchal, en même temps que les citations les plus élogieuses étaient adressées aux généraux Gough et Rawlinson, commandants des 4^e et 5^e armées anglaises.

Le Gouvernement français ne voulut pas être en reste vis-à-vis du chef de nos vaillantes cohortes. Le général Foch avait mené nos troupes à la victoire : il reçut la plus haute récompense que l'on puisse décerner à un général en chef : la médaille militaire.

Et ce fut la bataille de la Somme qui, en consacrant sa haute valeur de chef d'armées, le désignait pour le poste qu'il devait occuper dix-huit mois plus tard : celui de généralissime des armées alliées, réunies enfin sous les ordres d'un chef unique et ne formant plus qu'une seule phalange.

Ce ne fut pas l'un des moindres résultats de la victoire de la Somme.

*

L'année 1916 devait, d'ailleurs, s'achever devant Verdun par un

succès des plus brillants, succès qui devait compléter le dégagement définitif de notre importante forteresse.

Nous avons vu que, le 24 octobre et le 2 novembre, nos troupes avaient repris les forts de Douaumont et de Vaux. Le fort de Douaumont avait été enlevé par le bataillon Nicolaï, du régiment marocain, sous les yeux du général en chef ; celui de Vaux par des détachements des divisions Lardenelle, Passaga, Andlauer et Arlabosse.

Six mille prisonniers, dont 138 officiers, 66 canons, 144 mitrailleuses, tombèrent entre nos mains.

Mais ce double triomphe allait être couronné par une victoire décisive : celle de Louvemont-Bezonvaux, remportée le 15 décembre 1916.

Une fois que furent repris les forts de Douaumont et de Vaux, les troupes du génie s'emparèrent du terrain nouvellement reconquis et y effectuèrent, en hâte, des travaux d'importance. Ainsi, on construisit plus de 30 kilomètres de routes, dont une en madriers, pour le passage des pièces d'artillerie lourde ; on installa plus de 10 kilomètres de chemin de fer à voie étroite destinés à faciliter le transport des munitions et des approvisionnements de toutes sortes.

On creusa tout un réseau de tranchées, de boyaux de communication, de parallèles ; on organisa des postes d'écoute, des stations de T. S. F., des postes de commandement ; on creusa de véritables grottes pour en faire des dépôts de munitions bien abrités, et on y accumula des stocks formidables d'obus de tous calibres.

L'artillerie, pendant ce temps, était mise en batterie le plus près possible des lignes ennemies, car le but du général Nivelle était d'écraser les Allemands sous une pluie de projectiles, et, une fois cet écrasement réalisé, de s'emparer de leurs canons par une attaque à la grenade.

Entre Bezonvaux et la Meuse, les Allemands avaient échelonné 5 divisions ; ils avaient disposé de nouveaux travaux de fortification, creusé d'autres tranchées, installé des fortins et des réduits pour battre de flanc les fronts de leurs lignes de tranchées.

Mais la violence de notre bombardement leur fit perdre la notion exacte des choses. Nos obus tombèrent en pluie serrée sur les deux rives de la Meuse : ils dirigèrent leurs efforts de contre-batterie sur la rive gauche, tandis que notre commandement allait porter son attaque sur la rive droite du fleuve.

Quatre divisions allaient prendre part à l'attaque : elles étaient sous les ordres des généraux Guyot de Salins, Muteau, Passaga et Garnier du Plessis ; le tout constituait une armée à la tête de laquelle se trouvait le général Mangin.

Le général Nivelle avait donné l'ordre de lancer l'attaque le 15 décembre. Ce jour-là, sous une pluie glaciale, mêlée de neige, tombant en rafales, les troupes se tenaient prêtes à exécuter l'ordre du général en chef.

Notre artillerie lourde avait fait un « arrosage » intensif de toutes les positions occupées par l'ennemi. Elle avait, en particulier, détruit Hardaumont, Bezonvaux, Louvemont et Vacherauville. Cet arrosage fut d'une telle violence que, sur un front de plus de 10 kilomètres, l'artillerie ennemie fut, à un moment donné, réduite au silence le plus complet.

C'était le moment choisi par le commandement pour donner l'assaut.

À 10 heures, par une éclaircie du ciel, nos poilus s'élancèrent en avant, avec la *furia francese* traditionnelle : au bout d'une heure, ils étaient maîtres de toute la ligne allant de Vacherau ville à Louvemont et à la cote 378.

La division du général Guyot de Salins, accompagnée par des

escadrilles d'avions qui mitraillaient les Boches, franchit victorieusement tous les obstacles, et son commandant ajouta, dans son rapport, que ses régiments avaient progressé « sans aucune difficulté » : c'est la modestie succédant à l'héroïsme.

À Vacherauville et à Louvemont, les Allemands tentèrent une résistance plus accentuée ; cette résistance fut annihilée en un clin d'œil par l'irrésistible élan des régiments qui formaient la division du général Muteau.

À droite, la division du général Passaga enlevait, à 3 heures, l'ouvrage de Bezonvaux et, au centre de la ligne d'attaque, la ferme des Chambrettes tombait, au même moment, entre les mains de nos valeureux soldats.

Ainsi, grâce à cette brillante offensive, si savamment préparée, si hardiment exécutée, notre front se trouvait rétabli sur les lignes mêmes qu'il occupait le 21 février 1916, lorsque commença la grande offensive du Kronprinz contre Verdun. Celui-ci avait donc perdu tous les avantages momentanément acquis, et avait sacrifié en pure perte près de 500 000 hommes pour se trouver rejeté sur ses positions initiales.

Les Allemands avaient dû reculer de plus de 3 kilomètres sur un front de 10 kilomètres. Leurs batteries étaient démolies par le tir accablant des nôtres ; leurs approvisionnements détruits, leurs communications d'arrière fortement compromises.

Ces cinq heures d'assaut avaient suffi à nous assurer un butin considérable des prises importantes.

Ainsi nous capturâmes 11 387 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient 115 officiers ; nous nous emparâmes de 284 canons, de 107 mitrailleuses et de 44 lance-bombes.

Verdun était décidément, pour nos armées, une victoire éclatante ; pour les Boches, c'était la plus piteuse des défaites.

*

Après cet éclatant succès devant Verdun, une période d'accalmie régna sur tout le front, pendant la dernière période de l'hiver 1916-1917.

Partout, de la mer à la Meuse, ce ne furent qu'escarmouches locales, que tentatives restreintes de part et d'autre. Les deux ennemis se tâtaient sans s'aborder de face. Les Boches, « échaudés » par leurs précédentes déconvenues, ne se hasardaient pas à risquer une nouvelle attaque qui aurait augmenté le chiffre de leurs pertes. Ils nous savaient sur nos gardes et tout disposés à les recevoir encore plus chaudement que nous venions de le faire.

Le mois de janvier 1917 se passa ainsi, et les seuls événements notables furent les raids accomplis par les aviations alliées sur les gares, les arsenaux, les usines allemandes de la région du Rhin et de celle de la Moselle.

Ce n'est qu'à la fin de février 1917 que l'activité se réveille, plus vive, des deux côtés du front.

À partir de ce moment, on sent que la trêve imposée par l'hiver va prendre fin. Des pointes sont poussées à chaque instant ; des reconnaissances pénètrent dans les tranchées avancées ; des escarmouches incessantes se dessinent.

Les Anglais se mirent, les premiers, à accomplir des « actes de guerre » ; ils dessinèrent, le 7 février, un mouvement en avant tellement accentué, tellement bien appuyé par leur artillerie, que l'ennemi, en présence de cette marche en avant, dut se résoudre à évacuer Grandcourt ainsi que la ferme de Bailles-court.

Nos alliés continuèrent plusieurs jours leur mouvement de progression, si bien qu'au bout d'une semaine, c'est-à-dire le 15 février, ils avaient fait reculer le front allemand sur une profondeur

de 1 200 mètres et sur une longueur de plus de 5 kilomètres.

Les Boches alors essayèrent de réagir et de se tourner contre nous.

Le 15 février, grâce à une forte supériorité numérique, ils réussirent à s'emparer d'une position qui formait une saillie de nos lignes à gauche de Maisons-de-Champagne et à nous enlever 500 prisonniers et 30 mitrailleuses.

Mais, entre le 8 et le 12 mars, tout le terrain qu'ils avaient enlevé leur fut repris par nos poilus, et même ceux-ci forcèrent l'ennemi à reculer au-delà de sa ligne de départ.

Ainsi se préparait, par une série de petits succès locaux, le mouvement de recul général qu'allaient exécuter, au printemps, les armées allemandes commandées par le feld-maréchal von Hindenburg.

CHAPITRE III

LA RETRAITE ALLEMANDE DU PRINTEMPS DE 1917

Le recul de l'Ancre. — L'union des armées alliées. — Le recul de Hindenburg et l'avance anglaise. — L'opinion publique préparée, en Allemagne, à l'annonce de la retraite. — La « ligne Hindenburg » et la mythologie allemande — Les dévastations de l'ennemi : 264 villages, 225 églises incendiées. — L'avance du général Fayolle. — L'avance anglaise vers le Gatelet. — La destruction du château de Coucy. — L'encerclement de Saint-Quentin.

Les efforts désespérés qu'avaient faits les Allemands, en vain d'ailleurs, pour percer notre front à la fin de 1916, les échecs sanglants dont leurs tentatives avaient été suivies, leur avaient démontré à la fois l'inanité de leurs efforts et la solidité de notre résistance.

Ils leur avaient démontré autre chose : la cohésion, la coordination étroite qui existait déjà entre les armées françaises et les armées britanniques.

Avec leur esprit de division, avec le sens, inné chez eux, de la discorde et du trouble, ils avaient conçu l'espoir de séparer les actions militaires des deux nations combattantes. Attaquant tantôt nos lignes, tantôt les lignes anglaises, ils comptaient mettre en défaut l'esprit de solidarité entre les troupes de l'Entente ; ils s'attendaient à ce que, faisant montre d'un égoïsme dont ils se sentaient évidemment capables, les armées des deux nations alliées n'agissent chacune que « pour son compte », en se désintéressant du sort de sa voisine.

Ils avaient compté sans l'admirable esprit de l'Alliance franco-anglaise.

Tous ces calculs avaient été déjoués.

Dès que les Anglais, pressés par trop fort, paraissaient fléchir, les Français arrivaient à la rescousse. Dès que les Français avaient à soutenir une attaque par trop violente, les troupes britanniques se portaient aussitôt à leur aide.

Aussi, après avoir dû se reconnaître incapable de nous vaincre sur les champs de bataille, l'Allemagne étudiait-elle et préparait-elle le moyen de les abandonner en subissant le minimum possible de pertes en hommes et en matériel.

À cette époque, la révolution, — on peut dire la trahison, — russe n'avait pas encore fait sentir ses effets néfastes, et d'importantes armées allemandes étaient immobilisées sur le front oriental de la guerre. Les Boches commençaient à ressentir les effets de la disette d'effectifs, causée par les hécatombes d'hommes qu'avaient provoquées leurs attaques en masse. Pour tenir toute l'étendue des lignes de leur double front, du côté français et du côté russe, il leur fallait en réduire la longueur.

Il était donc indispensable, pour nos ennemis, de renoncer au « saillant » de leur front dans la région de Noyon ; il leur fallait rétrécir leur ligne ; en un mot, il leur était indispensable de « battre en retraite », quelque dure que dût leur sembler cette décision, en attendant que des circonstances favorables leur permissent de rétablir leurs lignes primitives.

Cette « retraite stratégique » (ainsi l'avait baptisée Hindenburg) se fit en deux temps : le premier fut le repli des positions allemandes sur la droite de leurs positions, c'est-à-dire le long de la rivière de l'Ancre.

Les Boches commencèrent par préparer, selon leur habitude, une

ligne de résistance à l'arrière de leurs positions, afin d'y trouver un abri sûr au cours de leur repli.

Cette ligne était jalonnée par une série de positions fortifiées, qui s'alignaient entre Arras et Vailly. Nous retrouverons tout à l'heure ces lignes défensives.

Ce fut le 17 février que l'ennemi commença l'exécution de sa manœuvre de repli. Il faut dire que, étant données les attaques incessantes de l'armée britannique, ce repli ne pouvait guère être considéré comme « volontaire », mais bien plutôt comme « forcé ».

Le 17, les Anglais poussaient en avant et progressaient ainsi de plus d'un kilomètre en profondeur sur la rive sud de l'Ancre, dans la direction de Miraumont. Les Allemands « firent tête » tant qu'ils purent ; mais, le 24, l'élan de l'armée du général Gough fut tellement accentué que la retraite allemande dut s'accroître aussi.

Cette retraite ne tarda pas à s'étendre vers l'est. Les Boches abandonnèrent, pour ainsi dire sans combattre, cette zone qu'ils avaient si fortement pourvue de défenses et sur laquelle ils avaient lutté avec tant d'acharnement au cours de la bataille de la Somme.

Serre, Miraumont, Pys, Warlencourt furent, en premier lieu, occupés par les bataillons anglais. Puis ce fut le tour de Ligny, de la Barque, de Gommécourt, de Puisieux-au-Mont et de Thilloy, le 28 février.

Le terrain ainsi reconquis par nos vaillants alliés comprenait une bande longue de 17 kilomètres et large de 3. Pendant la fin de février 1917, les « Tommies » firent près de 2 500 prisonniers.

Dès le commencement de mars, les Allemands tentèrent de réagir et dessinèrent plusieurs contre-attaques ; ce fut en vain. L'entrain des soldats du général Gough eut raison de leur retour offensif ; ils durent se résoudre à abandonner Irlès le 10 mars, et, trois jours après, à évacuer le bois Loupart et le village de Grévillers.

Cette « retraite de l'Ancre » était, en quelque sorte, le prélude, le

« premier acte », de la grande « retraite de l'Oise », qui devait être effectuée quinze jours plus tard.

*

L'annonce de cet événement devait porter une rude atteinte à l'orgueil germanique ; aussi fut-elle soigneusement « préparée » par une savante et longue campagne de la presse d'outre-Rhin.

Les journaux boches avaient, en effet, travaillé l'opinion allemande pour l'amener à envisager de gaîté de cœur la possibilité d'un recul là où, naguère, on ne lui parlait que d'avance victorieuse et irrésistible. Il fallait faire avaler au peuple allemand la retraite décidée par son idole, le maréchal Hindenburg, l'homme « à la statue enclouée », retraite commandée par une série de circonstances des plus impérieuses.

Ainsi fut-il fait.

Dès la fin de la bataille de la Somme, la *Gazette de Voss*, le *Berliner Tagblatt*, les *Munchener Nachrichten*, la *Germania* parlaient de l'opportunité d'un repli et indiquaient même la ligne jusqu'à laquelle ce repli devait avoir lieu. Cette ligne allait de Lille à Verdun, en passant par les Ardennes et par Mézières-Charleville.

Nous avons vu plus haut comment le repli avait commencé sur les rives de l'Ancre. Les Boches se décidaient donc à abandonner une partie de leurs gains territoriaux, un coin de la fameuse « carte de guerre » dont ils se montraient si orgueilleux.

Cette retraite, ainsi que celle de l'Oise, que nous allons raconter maintenant, était donc l'aveu non déguisé de la supériorité des Alliés, bien que la presse boche l'eût qualifiée de « conception géniale » de la part de Hindenburg !

Le général en chef des armées allemandes comptait tirer Un grand

profit de ce raccourcissement de sa ligne de front.

En repliant ses divisions entre Arras et Vailly, il espérait ainsi pouvoir constituer une armée de manœuvre, formée d'une dizaine de divisions rendues libres par cette opération ; il escomptait, en outre, la possibilité de consolider sa position sur les deux points d'appui principaux, la crête de Vimy et le plateau de Craonne ; enfin il pensait que la réalisation de son « repli stratégique » et l'occupation de ses nouvelles positions bouleverseraient tous les plans que l'état-major franco-britannique avait dû élaborer en se basant naturellement sur les anciennes positions occupées par les forces allemandes.

Ce n'est un mystère pour personne, si peu initié que l'on soit aux secrets de la science militaire, qu'une retraite est une opération difficile à exécuter, parce qu'elle se fait sous le feu de l'ennemi qui poursuit les armées en recul.

Les Boches avaient décidé de pratiquer leur repli en dévastant de fond en comble le terrain qu'ils abandonnaient : villages, maisons, fermes, châteaux, arbres, forêts, tout devait, en conséquence, être abattu, détruit, coupé au ras du sol ou incendié. Ces féroces barbares ne laisseraient qu'un désert derrière eux.

Hindenburg avait choisi la ligne qui devait former son nouveau front défensif et que les Allemands avaient baptisée la « ligne Hindenburg » ; elle passait par les points principaux suivants : Vimy, Cambrai, Saint-Quentin, Laon.

À la différence des ouvrages utilisés jusqu'alors et qui étaient constitués par une série de tranchées parallèles, la « ligne Hindenburg » était formée d'une série de zones fortifiées, faites de retranchements très forts établis sur des hauteurs, et soutenues en arrière par des fortifications profondes. Le tout, d'ailleurs, enserré dans un inextricable réseau de fils de fer barbelés, de postes de mitrailleuses enterrés et nombreux, de galeries bétonnées.

La mythologie germanique se donna libre essor pour nommer les différentes parties de cette fameuse « ligne Hindenburg » : toutes les divinités du Walhalla y passèrent ; tous les personnages de la « tétralogie » de Wagner furent mis à contribution.

C'est ainsi que l'on eut une « ligne Siegfried » ; plus loin, une « ligne Wotan » ; à un autre endroit, une « ligne Brunnhilde » ; ailleurs, une « ligne Faffner », une « ligne Loge », etc.

Ainsi, entre les deux points d'appui principaux, qui étaient la crête de Vimy et le plateau de Craonne, se trouvaient échelonnées de longues zones de résistance, formidablement armées d'artillerie et formant ainsi, pour les armées allemandes en retraite, des appuis absolument sûrs.

Si l'on suit sur la carte la série de ces positions, on y trouve d'abord la position si forte de Vimy, puis la ligne Drocourt-Quéant, puis celle allant de Hermies au bois d'Havrincourt, ensuite la région du Catelet, la ligne des hauteurs qui s'alignent entre la Somme et l'Oise, le massif boisé de Saint-Gobain, les forts de la Malmaison et de Condé et, pour terminer, la crête du Chemin-des-Dames et le plateau de Craonne.

*

Quand Hindenburg sentit que l'offensive anglo-française devenait plus pressante, il donna à ses généraux l'ordre de commencer le mouvement de retraite.

Alors les divisions allemandes se replièrent petit à petit, ne laissant sur les postes avancés que des rideaux de troupes destinés à masquer le recul des éléments principaux et à retarder la poursuite de l'ennemi par une résistance désespérée.

Ce fut le 15 mars que le mouvement de recul, déjà amorcé sur

l'Ancre, se développa, au sud, le long des lignes tenues par les troupes françaises.

Ce jour-là, l'armée britannique du général Gough, en liaison avec l'armée française commandée par le général Fayolle, s'aperçut que la résistance diminuait devant elle. Aussi nos alliés poussèrent-ils de l'avant vers Saillisel, tandis que nos troupes progressaient parallèlement vers Beuvraignes. Le lendemain, 16 mars, les deux armées avançaient encore jusqu'au sud de Lassigny.

Le 17 mars, au matin, le général Gough, qui, conformément au plan d'offensive arrêté au quartier général, devait commencer l'attaque entre Archiet et Transloy, vit bien qu'il n'avait plus affaire à « Une armée », mais simplement à des couvertures d'arrière-garde. À midi, les premiers détachements anglais entraient dans Bapaume, ou plutôt dans ce qui restait de Bapaume, dont les maisons, l'église, les édifices avaient été détruits et incendiés. Aussitôt l'artillerie allongeait son tir, atteignait les Boches dans leur retraite vers Cambrai et canonait sans interruption les détachements ennemis.



Convoi anglais traversant Bapaume.

Les Anglais, élargissant leur mouvement en avant, occupèrent successivement les villages d'Achiet, de Bucquoy, de Villers-Carbonnel, d'Étrepigny.

Pendant ce temps, les armées françaises du groupe commandé par le général Franchet d'Espérey se portaient en avant et accentuaient, dans la nuit du 16 au 17 mars, leur mouvement de progression. Elles étaient « en ordre de marche », précédées par des escadrons de cavalerie. Mais les Boches refusèrent le combat et s'échappèrent dans la direction du nord.

Alors la cavalerie française pénétrait dans Roye et dans Lassigny, chassant devant elle les arrière-gardes ennemies, et entra à Nesles le 18 mars.

Au même moment, d'autres escadrons de nos cavaliers pénétraient

au galop dans la vieille cité historique de Noyon, heureusement sauve. Dans leur précipitation à s'enfuir, les Boches n'avaient pas eu le temps de la détruire ou d'en incendier les monuments.

Ainsi se précisait, par des conquêtes successives, l'avance du général Fayolle.

D'autre part, l'armée du général Humbert pressait fortement les Allemands, qu'elle forçait à se retirer sur l'Ailette et la forêt de Coucy. Les Anglais, de leur côté, poursuivant leur avance, arrivaient à Nesles, où ils se soudaient à notre cavalerie.

Le 19 mars au soir, après avoir battu des détachements ennemis, capturé des convois et fait un important butin en matériel, l'armée du général Humbert, s'emparant de Tergnier, arrivait à 7 kilomètres de Saint-Quentin.

Entre le 19 et le 21 mars, les troupes britanniques réussirent à occuper 60 villages. Mais la résistance allemande commençait à se manifester plus sérieuse ; les Boches arrêtaient peu à peu leur mouvement de retraite, en un mot, ils « faisaient tête ».

Mais que de ruines derrière eux ! Quelle désolation dans ces contrées dévastées par ces Vandales ! 264 villages, 225 églises dont il ne reste que des décombres ; plus de 30 000 maisons complètement rasées. Hideuse conception de la guerre par la « Kultur » allemande !

Mais la haine qu'ils ont ainsi semée germera sur notre sol ; ils en payeront cher la moisson, et les générations futures recueilleront, de la bouche de leurs aînés, le récit de ces atrocités, qui entretiendra dans les cœurs français une haine inextinguible de l'Allemagne.

*

On était arrivé au 22 mars.

Les troupes du général Gough trouvèrent les Allemands en pleine

défensive le long de la ligne Arras-Roisel-Vermand. De même, l'armée du général Fayolle trouvait de la résistance entre Roupy et Crozat, ainsi que celle du général Humbert sur l'Ailette.

Les Boches allaient se retrancher sur leur « ligne Hindenburg ».

C'est alors que le général Fayolle entreprit de chasser l'ennemi des sommets compris entre la Somme et l'Oise, de Saint-Quentin à Moy, afin de les occuper, d'en faire des observatoires pour les mouvements des armées allemandes et d'y installer de l'artillerie dans le but de commander les positions sous-jacentes.

Mais Hindenburg, pressentant les intentions du général français, s'efforça précisément de nous empêcher de franchir la ligne des canaux de Saint-Quentin à Tergnier.

À cet effet, il provoqua des inondations autour de la Fère et accumula de grands effectifs dans la région de Grand-Seraucourt.

Mais l'entrain extraordinaire de nos troupes déjoua toutes les mesures prises par l'ennemi. Nos soldats, par une série d'attaques brillantes, eurent raison de tous les obstacles.

Dès le 22 mars, les Boches avaient tenté de nous rejeter de la rive orientale du canal de Saint-Quentin, près de Mondescourt, et le 23, lançant sur nos positions des colonnes d'assaut fortes de 20 000 hommes, ils avaient, un instant, réussi à nous faire légèrement reculer à Artemps. Mais nos divisions contre-attaquèrent avec vigueur une fois de plus, et rejetèrent les assaillants jusqu'à Grand-Serancourt.

Le 24 mars, les Allemands, harcelés sans répit, sont refoulés jusqu'aux tranchées de Savy et de Gibercourt.

Voyant l'ennemi fléchir, le général Fayolle se décide à « battre le fer pendant qu'il est chaud ».

Il fonce vigoureusement sur le centre des positions allemandes dans le but d'annuler toutes les attaques que les Boches pourraient tenter en

partant de la position de Saint-Gobain, qui constituait Un de leurs principaux points d'appui.

Le 24, nos soldats s'emparaient lestement des forts de Liez et de Vendeuil, au nord de la Fère, et, le 25, après une lutte terrible, enlevaient les crêtes dominantes de la région d'Essigny-le-Grand, privant ainsi les Allemands d'un excellent observatoire en même temps que d'une position d'où leur artillerie commandait les alentours.

Les divisions de Hindenburg firent naturellement l'impossible pour reprendre le terrain d'où on les avait si brutalement chassées ; tous leurs efforts furent inutiles. Malgré des assauts répétés, menés avec un courage qu'il faut reconnaître, leurs bataillons vinrent se briser contre le mur de nos baïonnettes et ils furent repoussés partout.

Après ces combats très durs, il y eut quelques jours d'accalmie. Mais le général Fayolle n'entendait pas s'endormir sur ses succès ; il reprit bientôt l'offensive qu'il avait si brillamment commencée ; et le 3 avril, sur un front de 13 kilomètres, entre l'Épine-de-Dallon et Benay, il lançait ses bataillons dans une attaque générale.

La résistance que les Boches offrirent à notre assaut fut farouche et désespérée ; ils avaient à nous opposer des forces importantes pour repousser notre attaque. Cependant tous leurs points d'appui furent contraints de succomber l'un après l'autre : tels furent Dallon, Cerizy, Giffécourt et les hauteurs au sud d'Urvillers.

Une fois en possession de ces points importants, les divisions du général Fayolle reprirent leur progression continue, malgré les difficultés du terrain détrempé, sous les rafales de pluie mêlée de neige qui fouettaient nos hommes au visage.

En dépit de la résistance des ennemis et de la fureur des éléments, les Allemands furent vigoureusement harcelés et contraints d'abandonner les sommets de Grugies, d'Urvillers et de Moy, qui

commandaient Saint-Quentin au sud et qui, tous, avaient été transformés par d'importants travaux en autant de formidables forteresses.

Non seulement nos troupes enlevèrent ces positions tant défendues, mais encore près d'Urvillers, au nord de la ferme de la Folie, elles s'emparèrent de trois lignes de tranchées, d'un fort réseau de fils de fer barbelés, de nombreux camions et de trois obusiers, tout en faisant quelques centaines de prisonniers.

La progression française continua pendant plusieurs jours encore, et le 13 avril, nos poilus enlevèrent plusieurs lignes de tranchées nouvelles.

Alors le recul des Boches s'arrêta et la guerre de tranchées reprit, scandée par le long et terrible duel des deux artilleries lourdes.

Le fort de la lutte allait se porter sur un autre point.

Saint-Quentin était, du côté de l'est, complètement cerné par nos troupes. D'autre part, les régiments anglais entouraient étroitement et serraient de près la ville, du côté nord-ouest.

C'est de ce côté qu'allaient se développer les nouvelles phases de l'offensive.

*

Dès le début du repli allemand, dès que le mouvement de retraite se fut nettement dessiné, sir Douglas Haig avait pris comme objectif de son avance la ligne allant de Cambrai à Saint-Quentin.

Cette ligne, en effet, constitue une dépression dirigée du nord au sud, et à son centre se trouve une sorte de relèvement, qui est le Catelet. C'est sur cette proéminence que se tourna tout l'effort de l'armée britannique.

Les Allemands avaient pressenti cette offensive et s'y étaient préparés ; ils avaient organisé de puissants travaux de défense en avant de Cambrai, entre Bullecourt, Quéant et Havrincourt. Tranchées, réduits bétonnés, abris souterrains pour mitrailleuses, boyaux de communication, réseaux de fils de fer barbelés, rien n'y manquait.

Les troupes de sir Douglas Haig commencèrent leur attaque par une série de coups de main dirigés contre ces défenses, du côté du sud, dans la direction du Catelet.

Le 23 mars, nos alliés s'étaient établis sur une ligne allant de Beaurains à Etreillers. Les Allemands, inquiets de les voir installés dans une position dont ils appréciaient l'importance, cherchèrent à les en déloger et lancèrent contre eux, du 24 au 27 mars, une série d'attaques acharnées. Mais ce fut inutilement qu'ils firent décimer leurs bataillons.

Les soldats britanniques, non seulement repoussèrent victorieusement tous les assauts, mais encore purent élargir et étendre leurs positions dans la direction de Croisilles.

Le 26 mars, ils s'emparèrent de Lagnicourt ; le 28, ils enlevèrent Neuville-Bourjonval. Pendant ce temps-là, au sud, leurs cavaliers avaient occupé Roisel le 24 mars, et, à la date du 31 du même mois, les villages de Liérancourt, de Villers-Faucon, de Hendicourt, de Marteville, de Vermand, d'Hervilly et de Sainte-Émilie étaient à eux.

Ce fut alors que les corps d'armée sous les ordres du général Rawlinson se rapprochèrent de Saint-Quentin et procédèrent à l'encerclement de plus en plus étroit de la ville.

Le 1^{er} avril, les Anglais enlevaient Savy après un combat acharné ; le lendemain, c'était le tour de Holnon, de Francilly, de Villecholles, L'avance de nos alliés se dessinait plus caractéristique ; elle devenait générale et incessante.

Les obstacles accumulés par l'ennemi autour de Cambrai se

trouvaient fortement ébranlés. Les jours suivants, les « Tommies » s’emparaient de Boursies, d’Hermies, de Demicourt. En même temps, leur marche s’accroissait au sud dans la direction du canal.

Cette avance graduelle mais sûre rapprochait ainsi nos alliés de la grande route allant de Cambrai à Saint-Quentin, route qu’ils dominaient déjà complètement en la tenant sous le feu de leurs batteries.

*

Tandis que les soldats de sir Douglas Haig progressaient ainsi d’une manière régulière et continue, les corps d’armée français commandés par le général Humbert ne restaient pas inactifs et exploitaient heureusement les résultats de leur avance entre l’Aisne et l’Ailette, à travers cette riche région dévastée par la sauvagerie allemande.

Le 22 mars, le général Humbert avait passé l’Ailette et arrivait au pied de la colline au sommet de laquelle s’élevaient les ruines imposantes du château de Coucy, chef-d’œuvre de l’architecture militaire du moyen âge.

Les Boches, voyant qu’ils ne pourraient pas tenir sur la position, l’évacuèrent ; mais auparavant, ils firent sauter le vieux et majestueux donjon, celui qui avait abrité ces fiers seigneurs dont l’altière devise était :

Je suis ne roy, ne duc, ne comte aussy :

Je suis le sire de Coucy.

Rien ne devait trouver grâce devant les barbares qui avaient détruit la cathédrale de Reims : le donjon de Coucy s’écroula, démoli par l’explosion de mines au trinitrotoluène.

Les Boches avaient commis une infamie de plus !

Le 27 mars, nos troupes entraient dans Coucy-la-Ville, dans Verneuil, et nos poilus s'étendaient en bordure de la forêt de Saint-Gobain et de celle de Coucy.

À la droite de nos positions, les divisions de Hindenburg s'étaient maintenues sur le saillant formé par le plateau de Vrigny, d'où elles pouvaient surveiller et battre simultanément les dépressions de Soissons et d'Anizy-Pinon. Afin d'asseoir plus solidement encore leur situation, les Allemands tentèrent de nous déloger des hauteurs que nous avions conquises. Dès le 22 mars, ils avaient lancé une violente attaque sur notre droite.

Mais leur assaut fut un insuccès complet ; nous reprîmes le train continu de notre avance méthodique sans subir le moindre arrêt.

Le 1^{er} avril, nos bataillons d'assaut attaquaient les lignes allemandes aux abords de Laffaux et de Vauxaillon. Ce dernier village fut abandonné par les Boches après un dur combat, à la suite duquel ils durent laisser la place, tandis que, profitant de notre succès, nous élargissions nos positions dans le nord de Landricourt. Notre supériorité dans une foule d'actions de détail continua ainsi à s'affirmer jusqu'au 12 avril.

À cette date, les Allemands étaient refoulés à la lisière sud de la forêt de Saint-Gobain, et nous resserrions de plus en plus le cercle de notre investissement autour de ce massif qui est le bastion avancé commandant la plaine de Lens.

CHAPITRE IV

VIMY ET CRAONNE

L'offensive franco-anglaise. — Les points d'appui allemands. — La crête de Vimy et le plateau de Craonne. — La préparation d'artillerie des Anglais. — L'aviation britannique. — Les armées Horne et Allenby. — L'attaque française sur Graonne. — Les régiments africains à l'assaut. — Le succès français. — Les manœuvres défaitistes. — La prise de Moronvilliers. — Le Chemin — des — Dames. — L'échec du kronprinz. — Le canal de Saint — Quentin. — Le résultat de l'offensive de printemps.

La fameuse « retraite stratégique », la « conception géniale » du feld-maréchal Hindenburg était donc terminée.

Afin de donner le change à l'opinion d'outre-Rhin, la presse allemande, stylée par le gouvernement impérial, s'empessa de la présenter comme un succès sans précédent dans l'histoire militaire. Elle devait nous retarder plus longtemps, en même temps qu'elle avait rendu le front boche « plus mobile pour l'attaque ».

Mais tout ce bluff allait être réduit à néant par la science des généraux alliés.

Les armées françaises et anglaises n'avaient pas un seul instant cessé de harceler les bataillons du kaiser en retraite, et au moment même où Hindenburg croyait pouvoir faire marcher ses divisions de réserve, voici qu'il allait voir se dessiner contre lui l'offensive combinée des deux armées alliées et qu'il allait être forcé d'accepter la bataille avant l'heure qu'il avait choisie avec soin pour la livrer avec le plus de chances.

Au commencement du mois d'avril, les forces allemandes sur le front français s'élevaient à 145 divisions, c'est-à-dire à 1 450 000 hommes. Sur ces 145 divisions, 45 étaient tenues en réserve. Mais les armées de l'Entente avaient la supériorité et du matériel et du nombre ; l'Angleterre avait, en effet, voté le service obligatoire, et ses armées, renforcées de ses héroïques contingents du Canada et de l'Australie, s'étaient augmentées sans cesse.

Le général Nivelle et le maréchal sir Douglas Haig avaient combiné leur offensive dans le dessein d'user le plus vite possible les relèves de Hindenburg.

Les deux chefs alliés se proposaient également de réduire à néant les deux points d'appui de la ligne de retraite allemande, c'est-à-dire d'une part la *crête de Vimy* qui commande la plaine de Douai, et d'autre part le *plateau de Craonne* qui commande toute l'étendue de la plaine de Laon.

Tel était l'objectif que se proposait d'atteindre l'offensive combinée qu'allaient mener les armées françaises et britanniques.

*

Nos lecteurs peuvent se souvenir des événements de guerre dont la fameuse « crête de Vimy » avait antérieurement été le théâtre.

Cette position, d'une importance stratégique exceptionnelle par suite même de sa position géographique, occupée par les Allemands, avait résisté aux attaques françaises en décembre 1914, en mai, juin et septembre 1915.

Cette crête, longue arête dirigée du nord-ouest au sud-est, s'abaisse en pente douce vers l'ouest, tandis qu'elle tombe presque à pic, d'une hauteur de 60 mètres, sur la plaine de Lens et de Douai. Elle avait été utilisée par les Boches avec toutes les ressources de la fortification

moderne, et ils en avaient fait une position défensive de premier ordre.

C'est contre ces formidables défenses que le maréchal sir Douglas Haig allait lancer deux armées britanniques : celle du général Horne, au nord, et celle du général Allenby, au sud.

L'attaque commença par une préparation d'artillerie sans précédent.

D'un côté, les Boches avaient massé, sur une longueur de front de 20 kilomètres, plus de 3 000 pièces de canon, principalement d'artillerie lourde.

De l'autre, nos alliés anglais avaient aligné, en face de cette artillerie ennemie, plus de 4 000 pièces, qui, *pendant sept jours consécutifs, lancèrent sur les lignes allemandes plus de six millions d'obus de tous calibres !*

En outre, comme prélude, comme « ouverture » de cette gigantesque symphonie de bouches à feu, une lutte aérienne avait inauguré l'action.

Les avions britanniques, affirmant d'une façon décisive leur supériorité sur l'aviation boche, accomplirent de véritables tours de force.

C'est ainsi qu'ils prirent 1 700 vues photographiques des batteries et des positions ennemies ; qu'ils effectuèrent 17 opérations de bombardement intensifs ; qu'ils abattirent 15 avions allemands, en contraignirent 31 à atterrir désarmés.

Et ces magnifiques exploits aériens, les aviateurs anglais les accomplissaient en dépit des conditions atmosphériques les plus dures ; la pluie, la neige tombaient, en effet, sans interruption, et c'est dans des rafales perpétuelles que les avions britanniques devaient s'envoler pour l'exécution de leurs raids audacieux.

Le 9 avril 1917, le maréchal sir Douglas Haig donna l'ordre d'attaquer.

À 5 heures 30 du matin, les bataillons anglais s'élancèrent sur une longueur de front de 20 kilomètres, du sud de Givenchy-en-Goelle jusqu'au Cojeul. Et, comme si le Ciel avait voulu manifester son aide à nos alliés, la pluie cessa vers 8 heures.

Au nord, les divisions canadiennes de l'armée du général Horne escaladèrent les pentes de Vimy, sous le commandement direct du général Byng. Admirablement soutenus par le feu de l'artillerie, ces héroïques soldats avancèrent sous la protection d'une véritable voûte de fer, voûte faite des obus lancés par les 4 000 canons de l'artillerie anglaise, et qui se déplaçait progressivement, avec une régularité géométrique, au fur et à mesure de l'avance de l'infanterie dont elle avait à protéger les mouvements.

C'est alors que tombèrent aux mains de nos alliés la ferme de la Folie, le hameau des Tilleuls, la cote 132. le village de Thélus.

Le lendemain ce fut le village et le bois de Farbus.

Le 10, au soir, toute la partie septentrionale de la crête qui résistait encore fut enlevée et occupée solidement par les Anglais. C'était un heureux et brillant début.

Au centre, par conséquent à l'est d'Arras, l'avance britannique fut encore plus foudroyante. Saint-Laurent-Blangy fut emporté avec un brio extraordinaire, et les « Tommies » se lancèrent en plein à travers les positions allemandes échelonnées le long de la Scarpe, vers un important système de fortifications établi pour relier Athies à Fenchy. Le 9 avril, ces deux villages furent conquis de haute lutte. Il en fut de même, le lendemain 10 avril, pour Fampoux.

Au sud, pendant ce temps-là, l'armée du général Allenby s'était emparée de Tilloy, de Neuville-Vitasse et avait, en outre, enlevé de nombreux abris bétonnés ainsi que quantité de réduits fortifiés et armés de mitrailleuses.

En deux journées de bataille, les deux armées des généraux Horne

et Allenby avaient fait 11 000 prisonniers, capturé 100 canons, 60 mortiers, 170 mitrailleuses. C'était, pour les troupes britanniques, un succès éclatant.

*

Ces heureux débuts de l'armée anglaise constituaient une préface pleine de promesses pour l'offensive générale.

Celle-ci, commencée d'une manière si brillante, devait se continuer sans trêve ni merci et sans laisser aux troupes de Hindenburg « le temps de souffler ».

L'armée du général Allenby avait devant elle la troisième ligne allemande, qui s'étendait au sud de la Scarpe, couvrant les villages de Rœux, de Monchy-le-Preux, de Wancourt, de Héninel et de Héninsur-Cojeul.

Le général Allenby lança ses troupes le long de la Scarpe, vers Rampoux, s'y fraya avec énergie un passage et envoya ses escadrons en avant, prenant pour objectif l'investissement complet de la position constituée par le village de Monchy. L'artillerie et les mitrailleuses boches, dissimulées dans les bouquets d'arbres, ouvrirent alors un feu terrible sur la cavalerie anglaise. Celle-ci, voyant qu'elle ne pourrait arriver à investir Monchy, s'élança, avec une intrépidité presque téméraire, à l'assaut du village lui-même.

Cette audace sans pareille eut sa récompense : Monchy tomba entre les mains de nos alliés. L'infanterie, appuyée par l'action irrésistible des tanks, atteignait le village par l'ouest et y pénétrait de son côté en même temps que la cavalerie.

Ainsi tombait le pivot du centre de la ligne allemande.

Pendant que s'accomplissaient ces opérations, la droite de l'armée Allenby attaquait, par le sud, les villages de Wancourt et de Héninel.

Le 11 avril, dès le petit jour, les bataillons anglais débouchaient de Croisilles et prenaient le village de Bullecourt. Du coup, les positions allemandes de Wancourt et de Héninel se trouvaient sous une menace sérieuse.

Hindenburg comprit le danger et résolut d'y parer par une action énergique. Il lança toutes ses troupes disponibles dans une furieuse contre-attaque qui fut menée avec une grande violence, et, grâce à la supériorité numérique des effectifs qu'il avait engagés, il réussit à enlever Bullecourt à nos alliés.

Mais, pour trouver les effectifs ainsi engagés, il avait dû prélever des troupes qui tenaient le saillant Wancourt-Héninel. Le général Allenby comprit cette faute de son adversaire ; il en profita en tacticien habile. Attaquant aussitôt Wancourt et Héninel ainsi dégarnis de défenseurs, il enlevait ces deux villages dans la journée du 12 avril.

*

Nous avons laissé l'armée du général Horne au moment où ses bataillons, après avoir enlevé de haute lutte la falaise de Vimy, voyaient se dérouler sous leurs yeux le panorama de la plaine de Lens et de Douai.

Hindenburg, sentant la menace que la conquête de nos alliés constituait pour lui, s'efforça de paralyser leur avance, en dirigeant sur les positions occupées par les troupes britanniques un feu d'artillerie d'une violence exceptionnelle.

Cette pluie de feu arrêta le général Horne dans sa progression vers l'est, mais non pas dans sa progression générale. L'éminent officier, tournant ses efforts dans une autre direction, entreprit Un mouvement enveloppant vers le nord.

En exécution de cette manœuvre, ses troupes se dirigèrent vers Givenchy-en-Gohelle, qu'elles attaquèrent par le sud. Le 13 avril au matin, elles enlevaient le village.

Ce même jour, après une longue et copieuse préparation d'artillerie, l'armée britannique put élargir son action ; elle prit de biais les pentes sud de la crête de Vimy et lança une attaque violente dans la direction de l'est.

Malgré une résistance désespérée que firent les Allemands, nos braves alliés, poussant leur élan irrésistible, s'emparèrent du village de Vimy, du Petit-Vimy, de Villerval et de Bailleul ; et, en même temps, le mouvement dessiné dans la direction du nord faisait tomber entre leurs mains le village d'Angres et les tranchées qui défendaient Loos au sud.

C'était donc la continuation du succès des armées anglaises.

Le lendemain, c'est-à-dire le 14 avril, les troupes du général Horne entraient dans l'importante cité industrielle de Liévin. Celle-ci n'est pour ainsi dire qu'un faubourg de la ville de Lens, de ce centre minier d'une importance exceptionnelle, autour duquel se groupent des corons, des cités ouvrières considérables, des puits de mine nombreux et des crassiers. À midi, la cité Saint-Pierre tombait entre les mains de nos alliés, qui, pendant la nuit, achevaient d'emporter les défenses établies entre Liévin et Lens.

L'investissement de cette dernière ville était donc commencé.

Cette suite d'actions, menées avec une méthode et un entrain dignes de tous éloges, avait fait tomber aux mains des troupes anglaises plus de 14 000 prisonniers et 104 canons. Tel était, pour nos alliés, l'inventaire de *la bataille de Vimy*.

Nous allons voir comment, de leur côté, les soldats français, dans le même temps, se couvrirent de gloire à la bataille de Craonne.

*

Aussitôt que le maréchal sir Douglas Haig eut enlevé la crête de Vimy, le général Nivelle, en conformité du plan adopté, s'occupa d'enlever à son tour le second point d'appui de la ligne allemande, le fameux *plateau de Craonne*.

Que de souvenirs éveille ce nom célèbre dans les fastes militaires !

C'est sur le plateau de Craonne que, au cours de son immortelle campagne de France, Napoléon avait battu à plates coutures, en 1814, les armées prussiennes commandées par Blücher.

Ce plateau de Craonne, par sa situation topographique, a une importance exceptionnelle : il commande, en effet, l'Ile-de-France ; il protège les Ardennes et la région de Laon ; il constitue une menace pour la Champagne. C'est un véritable rempart, dont la hauteur de Laon forme une sorte de bastion avancé, et l'on se rappelle qu'après la bataille de la Marne, en septembre 1914, il avait résisté à toutes nos attaques.

C'est là que les Allemands avaient organisé, par de prodigieux travaux de défense, leur fameuse « ligne Siegfried ». Cette ligne était un ensemble de tranchées profondes, de réduits souterrains, d'abris blindés, armés de mitrailleuses, protégés par des réseaux inextricables de fils de fer, où les Boches pouvaient se retirer et résister d'une façon très efficace. Ils n'avaient laissé, en avant de ce système de défense, qu'un mince rideau de troupes de première ligne, qui avaient reçu les ordres les plus sévères : elles devaient se défendre jusqu'au dernier homme, de façon à laisser à la masse des troupes le temps de s'abriter dans les réduits souterrains et de s'y organiser pour la défense.

Pour réaliser ce plan que, naturellement, les journaux d'outre-Rhin présentaient comme une conception « géniale », Hindenburg avait rassemblé une force globale de plus de 400 000 hommes sur les

plateaux de Craonne et de Moronvilliers. Les positions fortifiées étaient armées d'une nombreuse et puissante artillerie et disposaient de mitrailleuses innombrables.

Le général Nivelle divisa notre offensive en deux périodes : la première, le 16 avril, sur un front de 40 kilomètres, entre Coucy et Soissons ; la seconde, le 17 avril, à l'est, sur un front de 15 kilomètres, entre Prunay et Auberive.

Voici quelle était la disposition générale des forces françaises.

À gauche, sous les ordres du général Mangin, se trouvait la 6^e armée. Au centre, le général Mazel commandait les corps de la 5^e armée. Ces deux armées constituaient un « groupe » à la tête duquel était le général Micheler.

À droite était le général Anthoine, commandant la 4^e armée, sous le commandement supérieur du général Pétain. La 10^e armée, sous les ordres du général Duchêne, était placée en réserve et conservée pour exploiter le succès éventuel des autres divisions.

Pendant dix jours entiers, nos batteries lourdes accablèrent de projectiles les positions ennemies. Ce feu terrible fut dirigé sur toute l'étendue du front comprise entre Saint-Quentin et l'est de Reims.

Une préparation par avions devait avoir lieu en même temps que celle de l'artillerie. Malheureusement, par suite d'une incompréhensible série de malentendus, l'opération, qui avait été soigneusement préparée, ne put avoir lieu ; peut être aussi les conditions atmosphériques, qui se montrèrent exceptionnellement mauvaises, mirent-elles au départ des appareils un obstacle difficile à surmonter.

Cependant, le 16 avril, le groupe d'armées du général Micheler attaquait, malgré la tempête, entre Soupir et Courcy.

Les Allemands, nous l'avons dit, avaient tout préparé en vue d'une

résistance opiniâtre. Inutile de dire que cette résistance se produisit et fut acharnée.

Mais les Boches avaient affaire aux divisions du général Mangin. Les régiments d'Afrique, commandés par cet intrépide « conducteur d'hommes », donnèrent à cette occasion la mesure du maximum d'héroïsme que l'on puisse attendre de soldats français.

S'élançant à l'assaut, sans souci des rafales de mitraille et des shrapnells qui les arrosaient de leur pluie mortelle, nos valeureux fantassins escaladèrent les falaises de craie, bousculèrent l'ennemi dans leur élan irrésistible et réussirent à le chasser de sa première position, à laquelle il s'était pourtant désespérément « accroché ».

Sur un front de 8 kilomètres, deux de nos divisions, dont les unités étaient disposées sur l'Aisne, entre Vailly et Braye, attaquèrent les falaises crayeuses et réussirent à les enlever le 17 avril ; mais cette conquête fut chèrement achetée au prix de pertes très lourdes.

Toutefois, au cours des trois jours suivants, les 18, 19 et 20 avril, nos vaillants soldats purent goûter la saveur de la victoire et récolter le fruit de leurs efforts surhumains ; ils purent, en effet, grâce à une habile manœuvre de leur général, refouler l'ennemi en pleine retraite, et s'emparer du même coup de 72 canons ainsi que d'un grand nombre de mitrailleuses, pendant qu'à droite le 2^e corps colonial, par une attaque impétueuse, réussissait à chasser les Boches de la ferme de Heurtebise.

*

Nous venons de voir ce que fit l'armée du général Mangin. À sa droite était l'armée commandée par le général Mazel.

Au cas où l'on aurait réussi à rompre le front allemand, le 32^e corps d'armée français devait marcher sur Neufchâtel, appuyé à droite

par la 37^e division, tandis que la 14^e division devait prendre pour objectif de ses attaques le fort de Brimont situé au nord de Reims, près du canal de l'Aisne à la Marne et de la ligne du chemin de fer.

Dès le premier jour, les troupes du général Mazel marquèrent une avance importante : elles parvinrent à s'emparer de la deuxième position allemande, au sud de Juvincourt. Pour la première fois, des tanks français entrèrent en jeu. Les bataillons d'assaut s'accrochèrent aux pentes de la butte sur laquelle est construit le fort de Brimont, la brigade russe enleva le village de Courcy ; mais, là comme à Soupir et à Vailly, nos pertes furent lourdes, tant était fort le système défensif organisé si patiemment par l'ennemi.

Néanmoins, les résultats furent d'une grande importance.

En dépit des contre-attaques répétées des Allemands, malgré le tir en rafale de ses pièces lourdes qui nous canonnaient sur les positions nouvellement conquises, le soir du 16 avril, nous pouvions dénombrer plus de 10 000 prisonniers. Si les Boches en avaient fait autant, on aurait illuminé à Berlin et donné, aux écoles d'Allemagne, un jour de congé.

Mais, mettant en œuvre les avant-gardes de cette armée de trahison, de *défaitisme*, qui à l'intérieur de notre pays travaillait sourdement pour eux, les Allemands organisèrent chez nous une campagne de pessimisme qui réussit à semer l'inquiétude dans les esprits. On se mit, tout à coup, à incriminer les grands chefs, alors que, si l'on cherchait bien, c'est à l'intrusion d'hommes politiques, et principalement d'un ministre néfaste, dans les affaires militaires que l'on dut l'arrêt inattendu d'une offensive qui avait débuté par une victoire.

En dépit de cette campagne dans laquelle apparaissait nettement la main sinistre de l'Allemagne, nos généraux ne se laissèrent pas démonter ; mieux que les autres, ils savaient que les avantages

remportés, s'ils avaient été payés cher, n'en étaient pas moins réels, positifs et indiscutables.

Dès le 17 avril, l'armée du général Anthoine, partant d'Auberive, marcha à l'attaque des hauteurs de Moronvilliers, hauteurs qui forment un observatoire important, dominant et commandant toute la région environnante.

À 5 heures du matin, l'assaut fut donné.

Les forces ennemies qui défendaient la position ne comprenaient pas moins de 8 divisions, 4 en ligne et 4 en réserve ; quant à l'artillerie allemande, son importance se chiffrait au nombre de 200 batteries. C'est dire à quelle tâche s'attelaient nos valeureux soldats.

Mais, pour nos « poilus », il n'est rien d'impossible : ils le firent bien voir.

Malgré les rafales de mitraille qui s'ajoutent aux rafales de la pluie et de la neige qui font rage, nos bataillons s'emparent de quatre ou cinq lignes de tranchées le long de l'ancienne voie romaine et, continuant leur avance victorieuse, s'élèvent sur le massif le long d'un front de 11 kilomètres. Dans le corps du général Hély d'Oissel, la division du général Le Gallais franchit le bois de la Grille, celle du général de Lobit enlève brillamment le mont Cornillet. À droite, par contre, dans le corps d'armée du général Dumas, la division du général Naulin ne peut atteindre le Mont-Haut ; mais la division marocaine du général Degoutte enlève le mont Sans-Nom. Ainsi s'achève la journée du 17.

Le 18, la division Naulin atteint la crête du Mont-Haut ; le 19, de nombreuses contre-attaques ennemies sont brisées par l'intrépidité de nos hommes. La division du général Eon parvient à s'emparer du Téton, dont l'honneur de la prise revient au 11^e régiment. La division du général Mordacq s'empare d'Auberive, et, le 20, le général Eon s'empare du Casque.

En trois jours, grâce à la science profonde du général Pétain, qui avait combiné tous les détails de cette action, nos armées avaient fait 5 000 prisonniers, capturé 50 canons, 120 mitrailleuses et avaient enlevé aux ennemis une position dont l'importance justifiait leur défense acharnée.

*

En somme, notre offensive était couronnée de succès, et les objectifs principaux qu'elle se proposait avaient tous été atteints.

Les armées des généraux Mangin et Mazel, cependant, ne se reposaient pas sur leurs lauriers et continuaient à confirmer, par des actions de détail, les succès premiers qu'elles avaient remportés au début de leur marche en avant.

Une opération importante leur restait à faire : celle de réduire le saillant de Vailly, qui constituait un avantage pour les lignes allemandes. C'est à quoi furent employées les deux armées placées sous le haut commandement du général Micheler.

Dans la nuit du 17 au 18 avril, les villages de Chivy et de Chavonne furent enlevés, et nos troupes atteignirent les abords immédiats de Braye.

Le 18, nos bataillons continuèrent leur marche en avant, excités par les succès des jours précédents. Ils prirent Ostel, Braye-en-Laonnois, tandis que d'autres unités s'emparaient de Nanteuil-la-Fosse. En même temps, par une attaque énergique, nous enlevions Vailly et la tête de pont de Condé.

C'était là une éclatante manifestation de la supériorité de notre commandement et de celle de nos troupes : l'armée française venait ainsi de s'installer sur toute la longueur du plateau et en atteignait le bord opposé, celui qui domine la vallée de l'Ailette.

Les Allemands tentèrent de réagir et de nous rejeter de notre nouvelle position : une puissante contre-attaque, menée par tout un corps d'armée boche, du sud de Juvincourt, fut brisée par nos feux et contrainte de se replier après avoir subi des pertes terribles.

En même temps, le général Mazel, par une manœuvre d'une grande virtuosité, arrivait à cerner un fort point d'appui des lignes ennemies. À la suite de cette manœuvre, les Boches qui occupaient cette position durent se rendre. Nous fîmes ainsi 1 300 prisonniers et prîmes 180 mitrailleuses.

L'échec général des armées allemandes se compliquait donc d'une série d'échecs de détail.

Le kronprinz avait dirigé en personne les opérations ; il essaya de « sauver sa mise » en faisant appel à des forces nouvelles. Cent vingt mille hommes des divisions de réserve allemandes furent envoyés sur la ligne de feu pour rétablir l'équilibre détruit : ce fut en vain.

La réduction du saillant de Vailly fut promptement achevée. Les villages de Laffaux, de Condé, de Jouy, d'Aizy tombèrent l'un après l'autre entre nos mains le 19 avril. Partout, en dépit des contre-attaques les plus acharnées, les troupes du général Micheler purent conserver les positions qu'elles avaient conquises.

Quels étaient en résumé, les chiffres par lesquels pouvaient se traduire les succès de nos armées au cours de cette bataille de Craonne-Moronvilliers, qui avait duré du 16 au 20 avril 1917 ?

Nous avons fait, en tout, au cours de cette bataille, que les « défaitistes » à la solde des Boches avaient essayé de présenter comme un échec, 19 672 *prisonniers*. Et la meilleure preuve que c'était une véritable victoire que nos troupes venaient de remporter, c'est que le kaiser retira leurs commandements aux deux généraux allemands qui commandaient sur le front de l'Aisne.

*

Malgré tous leurs insuccès, les Boches « insistèrent » et revinrent à la charge.

Nous avons vu que l'ineffable kronprinz avait fait venir 120 000 hommes empruntés à ses divisions de réserve. Nous allons voir la façon dont il essaya de s'en servir.

Il fallait à tout prix nous déloger des importantes positions que nous avions conquises et qui nous permettaient de dominer complètement la région ; aussi, outre les réserves précitées, les Allemands mirent-ils en ligne, sur le front de l'Aisne, 75 divisions sur les 155 dont ils disposaient sur l'ensemble du front occidental.

Le 23 avril, jour de la fête de saint Georges, patron de S. M. le roi d'Angleterre, les Boches lancèrent contre le Mont-Haut une formidable attaque. De nombreuses vagues d'assaut s'élancèrent successivement sur nos positions dans le but de les enlever et de nous en chasser. Aucune d'elles ne put, même un seul instant, aborder nos lignes.



Départ d'une première vague d'assaut.

Repoussé avec des pertes sanglantes, l'ennemi dut s'arrêter « pour souffler » ; mais, pendant qu'il reprenait ainsi haleine, nous poussions plus avant notre progression et, le 27 avril, nous entrions dans la zone du mont Sans-Nom, après avoir enlevé d'importants points d'appui auxquels pouvaient s'étayer les positions allemandes.

Plus tard, le 30 avril, les divisions placées sous les ordres du général Anthoine attaquaient le massif du mont Cornillet. Dès le premier choc de nos troupes, les lignes allemandes furent emportées entre Beine et le mont Cornillet. Près de 600 prisonniers, une batterie de 6 canons de 77 tombèrent entre nos mains.

Pendant ce temps, sur le plateau même de Craonne, au Chemin-des-Dames, les Boches intensifiaient leurs contre-attaques, qu'ils avaient fait précéder d'une préparation d'artillerie exécutée avec une violence peu ordinaire.

Le 25 avril, nos intrépides fantassins repoussèrent une attaque furieuse dirigée contre nos positions du plateau de Vauclerc. L'ennemi, en vue d'un nouvel assaut, rassembla alors des forces importantes au nord du plateau et les lança derechef à l'assaut de nos lignes. Écrasées sous le feu de nos mitrailleuses et de nos terribles 75, elles furent décimées et durent se retirer en désordre.

Ces insuccès ne découragèrent pas l'opiniâtre ténacité des Boches. Le soir même, les divisions du kronprinz redoublaient leurs efforts et revenaient, par deux reprises, à l'assaut de nos inébranlables positions. Deux fois elles furent rejetées et durent se replier après avoir essuyé des pertes sanglantes.

Une tentative sur la ferme Heurtebise eut le même insuccès.

Ainsi, non seulement l'orgueilleux héritier de la couronne impériale d'Allemagne ne parvenait pas à nous chasser du Chemin-des-Dames, mais encore, à mesure qu'il multipliait ses inutiles efforts, nos troupes, à chacune de ses tentatives nouvelles, marquaient un avantage, faisaient un progrès nouveau.

Si nous récapitulons en chiffres les résultats de la double bataille de Craonne et de Moronvilliers, à la date du 29 avril, voici les nombres exacts qui mesurent les succès remportés par nos troupes :

23 000 prisonniers ;

175 pièces d'artillerie (lourdes et de campagne) ;

412 mitrailleuses ;

119 lance-bombes et mortiers de tranchée.

Les pertes totales de l'ennemi dépassaient 200 000 hommes, tandis que les nôtres, évaluées au maximum, atteignaient à peine la moitié de ce chiffre.

*

Le mois de mai 1917 allait marquer, pour notre armée, de nouveaux et importants progrès dans cette région d'une importance indiscutable.

Le 4 mai, notre artillerie fit subir au village de Craonne, que l'ennemi avait transformé en une puissante forteresse, un bombardement intense et prolongé.

Le soir, les troupes commandées par le général Paquette s'élancèrent à l'assaut. En moins de dix minutes, un bataillon d'infanterie enlevait le village dans son entier, en chassait les Allemands et ramenait 225 prisonniers.

Naturellement les soldats du kronprinz firent des efforts désespérés pour nous déloger du village que nous venions de leur prendre ; ils prévoyaient que, dans cette position si importante, nous trouverions un point de départ pour des attaques ultérieures dirigées contre le plateau appelé « la Californie ».

Pendant la nuit, ils lancèrent jusqu'à cinq assauts contre nos bataillons qui occupaient Craonne. Cinq fois ils vinrent se briser contre l'infranchissable rempart de nos baïonnettes, rempart rendu encore plus inabordable par le feu combiné de nos mitrailleuses et de nos admirables 75.

Le village de Craonne restait donc en notre possession. Nous tenions là non seulement un observatoire sans pareil, mais encore une position exceptionnellement forte, commandant, par sa situation même, tous les débouchés sur la plaine de Champagne.

Et le même jour, pour couronner nos succès par un nouvel avantage, nos troupes, au nord-ouest de Reims, enlevaient brillamment les premières lignes des nouvelles positions allemandes sur un front de plus de 4 kilomètres.

Là encore des assauts furieux de l'ennemi tentèrent de nous arracher notre prise. Tous ses efforts furent sans effet ; tous vinrent se briser devant nos lignes. En vain les Boches lancèrent-ils contre nous deux

divisions toutes fraîches. Accueillies par une pluie de mitraille, elles durent se retirer dans le plus grand désordre, en essayant de lourdes pertes et en laissant entre nos mains plus de 700 prisonniers.

Ces succès répétés avaient redoublé l'ardeur, déjà si grande, de nos poilus : le sentiment de la victoire remportée est le stimulant le plus efficace pour augmenter la valeur combative d'une armée. La nôtre allait le montrer dans la journée du 5 mai.

*

Il s'agissait d'enlever le moulin de Laffaux et de se rendre ainsi maîtres de la totalité du Chemin-des-Dames.

Depuis le bord est de Vauxaillon jusqu'à la droite de Craonne, les divisions du général Micheler partirent pour l'attaque dans trois directions différentes.

D'abord, à l'ouest, elles s'élancèrent avec un élan admirable à l'assaut du saillant de la ligne Hindenburg, au centre duquel se dressait le moulin de Laffaux. Leur impulsion fut telle que les points les plus importants de la ligne ennemie « crevèrent », comme crève une digue sous la poussée trop forte des flots d'une rivière débordante. Le moulin de Laffaux fut enlevé par une division formée de trois régiments de cuirassiers combattant à pied : les 4^e, 9^e et 11^e cuirassiers. On captura 600 prisonniers et 10 mitrailleuses.

Au centre, le mordant de nos hommes ne fut pas moindre. En peu de temps, grâce au « cran » merveilleux dont ils firent preuve, nous fûmes maîtres de la crête du Chemin-des-Dames au voisinage de la ferme de Froidmont. La fameuse « ligne Siegfried », avec ses souterrains bétonnés, ses abris blindés et ses réseaux de fils de fer, était brisée comme verre, et 1 800 Allemands, levant les bras, durent se rendre à nos poilus victorieux.

Enfin, à l'est, à la droite du village de Cerny, le plateau formait une sorte d'éperon, constituant une position terminale dominante. Les Allemands s'y étaient fortement retranchés et s'y défendirent énergiquement. Malgré leur défense dont il faut reconnaître la bravoure, ils furent contraints de l'évacuer.

Au cours de ces différents combats, le kronprinz dépensait, sans compter, le « matériel humain », tout en restant prudemment à distance ; il jetait ses hommes dans la mêlée par paquets, les lançait à l'assaut en masses compactes, dans lesquelles les obus de nos 75 et les balles de nos mitrailleuses traçaient de sanglants sillons. Et ce qui donne une idée des pertes que ses armées durent éprouver, c'est que, dans l'espace de deux jours, quatre divisions durent être remplacées.

Nous étions maîtres, dès le 5 mai, de la crête du Chemin-des-Dames sur une longueur de plus de 20 kilomètres ; nous avons fait plus de 5 000 prisonniers au cours de ces deux journées et nous nous étions emparés de nombreuses mitrailleuses ainsi que d'un matériel de guerre considérable.

En vain, dans la journée du 6 mai, le kronprinz essaya-t-il de nous contre-attaquer ; ses assauts répétés ne parvinrent pas à lui rendre les positions perdues. Ces journées, si heureuses pour nous, lui avaient coûté non seulement des pertes d'hommes considérables, mais encore des positions stratégiques de la plus haute importance.

*

Avec leur opiniâtreté habituelle, les Allemands, qui ne pouvaient que difficilement se résigner à nous voir définitivement installés sur la crête du Chemin-des-Dames, n'abandonnaient pas encore la partie, et se disposaient à y risquer leurs dernières cartes.

L'armée du général von Boehm fut chargée d'effectuer une suprême tentative pour reprendre les positions perdues.

À partir du 7 mai, elle mena une série d'attaques dans ce but. Ça et là, elle réussit à s'introduire dans quelques-unes de nos tranchées de première ligne ; mais, le 16 mai, elle subit devant le moulin de Laffaux un échec complet. Le 20 mai, l'armée allemande, après un violent bombardement, lança un assaut général entre Heurtebise et Sancy. Cet assaut fut brisé net par notre résistance. Et nos troupes, mettant à profit l'insuccès des Boches contraints à reculer, en profitèrent pour s'emparer, dans la journée du 22 mai, des derniers sommets de la Californie dominant la vallée de l'Ailette, en faisant 350 prisonniers.

L'attaque allemande, repoussée une première fois, allait reprendre plus violente.

Dans la nuit du 2 au 3 juin, le kronprinz lança contre le plateau de Californie deux divisions fraîches, récemment ramenées du front oriental.

Nos positions étaient défendues par de dures soldats : c'étaient les 64^e et 24^e bataillons de chasseurs alpins de la division Brissaud-Desmaillets, le 5^e et le 8^e bataillon de chasseurs à pied, et enfin les 18^e et 49^e régiments d'infanterie de la division du général Paquette. Les Allemands mirent tout en œuvre pour enfoncer nos lignes : gaz asphyxiants, jets de liquides enflammés, rien ne manqua au programme. Ils en furent pour leurs frais et furent rejetés en désordre sur les flancs du plateau.

Mêmes insuccès répétés de l'ennemi, le 5 juin à Heurtebise, le 6 à Vauxaillon.

Tandis que ces combats incessants se livraient sur le plateau de Craonne, le plateau de Moronvilliers était, de son côté, le théâtre de luttes ininterrompues.

Le 20 mai, les Allemands avaient tenté, au mont Cornillet, une attaque avec un dispositif vraiment « kolossal ». Ils avaient creusé dans la masse de ce monticule un vaste tunnel pouvant contenir trois

bataillons d'infanterie, comptant ainsi, en les faisant déboucher brusquement, nous surprendre par l'imprévu de cette arrivée de combattants sortis de dessous terre. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres !

Ce même jour, notre commandement lançait une attaque avec les régiments des divisions Joba, Ferradini et Aldebert. Tous nos objectifs furent conquis et, par surcroît, les zouaves du premier régiment s'emparèrent du fameux tunnel qui se transforma en un gigantesque cercueil pour les 600 Boches qui y étaient massés et qui y furent asphyxiés. Au cours de cette opération vigoureusement et lestement menée, nous avons fait 1 000 prisonniers et enlevé les derniers observatoires qui restaient à prendre.

*

Pendant que nos troupes remportaient ainsi une série ininterrompue de succès importants, que faisaient nos braves alliés britanniques ?

L'armée anglaise avait à résister aux attaques furieuses des armées allemandes commandées par le kronprinz Ruprecht de Bavière.

On se souvient que, la 14 avril, nos alliés s'étaient emparés de la ville de Liévin. Ce jour-là même, le kronprinz de Bavière lança la 3^e division d'infanterie bavaroise à l'assaut des positions anglaises de Monchy-le-Preux.

Les Bavares se sont toujours distingués, parmi les barbares, comme plus barbares encore. Ce sont des maîtres en assassinats de femmes et d'enfants, en achèvement de blessés, en incendie de maisons, en destruction d'églises. La division choisie avait complètement dévasté la région avant de s'élancer à l'attaque des lignes britanniques.

Les « Tommies » laissèrent les Bavares aborder leurs lignes, et,

quand ils furent à bout portant, ils les accueillirent par un feu roulant tellement nourri qu'ils en firent une véritable marmelade : plus de 1 500 cadavres restèrent sur le terrain.

En présence de cet insuccès des Boches, voulant profiter de leur désarroi, le maréchal sir Douglas Haig résolut de tenter une offensive de grande envergure sur le front de 25 kilomètres compris entre Lens et Croisilles.

Au nord de cette longue ligne d'attaque, la lutte ne fut pas très vive ; mais, en revanche, au centre, elle fut très acharnée

Là, les Anglais attaquèrent avec un remarquable courage et s'emparèrent audacieusement des défenses organisées par l'ennemi autour du cimetière de Rœux.

Entre Gavrelles et Croisilles, sur une longueur de près de 15 kilomètres, la lutte fut plus terrible encore. Les Allemands y avaient mis en ligne plus de 70 000 hommes ; ils réussirent à reconquérir le nord de Rœux et capturèrent 600 Écossais ; mais, devant Gavrelle, ils eurent à subir un véritable désastre et leurs bataillons furent anéantis.

Au sud de la ligne d'attaque, nos alliés triomphèrent complètement.

Le 24 mai, ils réussissaient à enlever Guémappe et à en chasser les régiments bavarois. Le village fut pris et repris neuf fois de suite, et finalement il resta aux mains des troupes britanniques.

Celles-ci, continuant leur progression victorieuse, poussèrent jusqu'aux environs immédiats de Chérizy et de Fontaine, et ne s'arrêtèrent qu'aux tranchées allemandes de seconde ligne dont la fortification et les défenses rendaient impossible toute avance ultérieure. Mais elles avaient, au cours de leur mouvement en avant, fait prisonniers 3 000 Bavarois.

*

Nous avons dit précédemment que l'armée du général Gough devant Cambrai, et celle du général Rawlinson au sud, avaient effectué une progression combinée dans la direction du canal de Saint-Quentin et avaient encerclé la ville en la serrant de très près, à la fois du côté de l'ouest et du côté du nord.

Au cours de la nuit du 22 au 23 août, le général Rawlinson lança les Canadiens à l'assaut du village de Gouzeaucourt, que ces braves soldats emportèrent, ainsi que tout le bois qui l'entoure.

La nuit suivante, ses troupes occupaient successivement Fayet, Gricourt, Trescault, Gonnellieu. Dans la nuit du 23 au 24 avril, les deux villages de Villers et de Beaucamp furent enlevés, et l'armée anglaise arrivait enfin aux environs de Vendhuile, sur les rives du canal de Saint-Quentin.

L'armée allemande, pendant ce temps, augmentait sans cesse ses effectifs et son artillerie le long de la ligne défensive allant de Drocourt à Quéant. Dès le 13 avril, les avions britanniques, au cours de leurs reconnaissances, avaient observé que des centaines de canons avaient remplacé ceux pris par les troupes alliées, et que de nombreuses nouvelles batteries de canons lourds et de canons de campagne étaient mises en position. Bientôt, le long d'une seule des armées boches, on pouvait dénombrer plus de cent batteries d'artillerie de tous calibres. En même temps, l'ennemi donnait des signes manifestes d'une activité croissante, multipliant le nombre de ses contre-attaques qui devenaient, chaque jour, de plus en plus puissantes.

Le maréchal sir Douglas Haig, en présence de cette ligne renforcée de la sorte, cherchait à en trouver le point faible pour l'y attaquer et la rompre. Successivement, il tâtait la résistance ennemie par une suite d'actions de détail : au nord, vers Arleux ; au centre, à Gavrelle ; au sud, vers Ballecourt.

Le 28 avril, l'armée du général Horne se déployait au nord de la

Scarpe, entre Acheville et Rœux, en vue d'une nouvelle offensive.

Dès le début de leur attaque, nos alliés enlevèrent de haute lutte le village d'Arleux et purent étendre leur front jusqu'aux abords immédiats d'Acheville et d'Oppy, qu'ils occupèrent un instant, mais furent contraints d'abandonner devant une contre-attaque allemande faite avec des effectifs puissamment renforcés.

En somme, l'offensive d'avril faite par l'armée anglaise lui avait permis de faire 19 340 prisonniers, et de capturer 470 mitrailleuses ; elle avait, de plus, fourni à l'aviation britannique l'occasion d'affirmer sa supériorité, qu'elle n'a, depuis lors, pas cessé de conserver et d'accroître, puisque, au cours de ce mois d'avril 1917, *les aviateurs anglais avaient abattu 257 avions allemands.*

*

L'activité des armées anglaises ne devait pas en ester là.

Le 3 mai 1917, une quatrième offensive fut effectuée, sur Un front de 18 kilomètres, contre la ligne Hindenburg.

Dès le petit jour, les contingents des Dominions s'élancèrent à l'assaut dans la direction de Bulle-court. Quelques heures plus tard, le village tombait entre leurs mains, et nos alliés s'emparaient de ce pivot de la ligne défensive ennemie.

Les troupes australiennes furent moins heureuses devant Fontaines-Croisilles. L'attaque avait été dirigée contre l'ensemble des positions allemandes ; les bataillons anglais durent se contenter d'en conquérir et d'en occuper les premières lignes, car les Boches, se reprenant après la surprise du premier choc, revinrent avec des effectifs renforcés et ripostèrent par une contre-attaque vigoureuse. Il en fut de même sur les deux rives de la Scarpe, où les troupes du prince de Wurtemberg, défendues par des marécages et les ruines des

usines de Rœux, purent opposer une résistance efficace.

Mais, en revanche, plus au nord, un vigoureux élan des troupes canadiennes leur permit de se rendre maîtresses du village de Fresnoy, puissamment fortifié par l'ennemi. Le village était défendu par toute une division allemande : la 15^e. Les Canadiens étaient secondés par une flotte d'avions qui ne comprenait pas moins de dix-huit escadrilles.

L'artillerie britannique fit, dans les rangs ennemis, de véritables hécatombes, et le commandement allemand dut faire appel à trois divisions fraîches pour renforcer ses effectifs, sur lesquels les Anglais firent 900 prisonniers.

Mais, à l'aide de leurs puissants renforts, les Allemands effectuèrent une contre-offensive et reprirent à nos alliés le village de Fresnoy ; ils ne purent toutefois leur reprendre les tranchées de la ligne Hindenburg. Ils furent chassés de Bellecourt le 17 mai et, le 20, durent évacuer une nouvelle portion de leur ligne entre Bellecourt et Fontaine-les-Croisilles.

Ainsi, sauf sur un secteur de 2 kilomètres, la fameuse « ligne Hindenburg » que les Boches déclaraient inexpugnable, qu'ils avaient placée sous l'égide des divinités de leur brumeuse mythologie, était complètement aux mains du maréchal sir Douglas Haig.

Nous pouvons maintenant faire une récapitulation d'ensemble des résultats obtenus par l'offensive franco-britannique du printemps de 1917.

Entre le 16 avril et le 1^{er} juin, les batailles de Vimy, de Craonne, de Moronvilliers, les actions de détail qui eurent lieu et les contre-attaques allemandes repoussées, avaient permis aux Alliés de faire plus de 52 000 *prisonniers*, dont 1 000 officiers, de capturer 440 *pièces d'artillerie et plus de 1 000 mitrailleuses*, sans compter un nombre considérable de mortiers de tranchées et de lance-bombes.

Les Boches, de leur propre aveu, toujours disposés à enfler leurs succès, ne nous avaient pris que 12 500 hommes et 210 mitrailleuses.

C'est donc comme un succès très caractérisé qu'on doit juger cette offensive que certaines manœuvres défaitistes tendaient, chez nous, à présenter à l'opinion publique comme un échec, et qui fut arrêtée en pleine réussite par les influences criminelles de certains parlementaires, et surtout par celle d'un ministre que l'on aime croire inconscient, pour n'avoir pas à le supposer criminel.

CHAPITRE V

MESSINES

(7-8 juin 1917)

La puissance militaire anglaise. — La position de Messines. — La formidable préparation d'artillerie. — Les sapeurs anglais. — Les 19 fourneaux de mines. — La victoire : ses conséquences. — Les résultats d'ensemble de l'offensive franco-anglaise.

L'offensive de printemps n'avait pas été seulement, pour les armées alliées, une suite ininterrompue de succès, elle avait eu un autre résultat d'importance. Elle avait permis, en effet, à l'armée britannique d'affirmer la haute valeur militaire de ses généraux, le courage indomptable de ses soldats, métropolitains et coloniaux, la perfection remarquable de son artillerie lourde et la supériorité écrasante de son aviation.

Ainsi tombait cet espoir fou qu'émettait le kaiser quand, au début de la guerre, parlant de l'armée anglaise, il l'appelait « la *méprisable* petite armée du maréchal French ».

Cette *méprisable* petite armée, à la suite des assassinats de femmes et d'enfants commis par les zeppelins sur les villes anglaises, avait vu grossir ses rangs des innombrables contingents fournis grâce au service militaire obligatoire. Les « premiers cent mille » (pour employer l'expression anglaise) étaient devenus plus de deux millions. Les colonies et les protectorats anglais (Indes, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du sud) envoyaient sans marchander les meilleurs de leurs fils pour aller combattre les

barbares et défendre la cause de la civilisation et de la liberté menacées.

Et, pour couronner cette unanimité des Anglo-Saxons contre l'Allemagne, le 5 avril 1917 les États-Unis déclaraient la guerre à l'Empire des Hohenzollern. Ainsi le sauvage empereur Guillaume voyait peu à peu le monde entier se dresser contre ses ambitions sanglantes. Et la maîtrise acquise par les armées britanniques n'est pas un des moindres résultats de la haine suscitée dans tous les pays civilisés par les excès inadmissibles du militarisme allemand.

Cette perfection croissante, cette augmentation continue de la puissance militaire anglaise avaient déjà porté leurs fruits au cours de l'offensive dont nous venons de retracer les principaux épisodes ; elles allaient recevoir un couronnement des plus brillants par une victoire éclatante remportée par l'armée britannique sur les bords de la Lys.

Nous voulons parler de la victoire de Messines, remportée par les bataillons de nos alliés, le 7 et le 8 juin 1917.

*

Depuis le 15 mai la situation était relativement calme dans le secteur de la Lys. Les forces allemandes qui y tenaient position étaient sous le commandement suprême du kronprinz de Bavière, le prince Ruprecht ; en sous-ordre, et à la tête de la 4^e armée, était le général Sixt von Arnim, dont les troupes occupaient une position saillante puissamment fortifiée sur la crête de Messines, position qui, s'étendant jusqu'à Wytschaete, dominait toute la plaine flamande.

Celle-ci, en effet, est à la cote d'altitude de 20 mètres, tandis que Messines est à la cote 65, et Wytschaete à la cote 84 ; ces deux positions sont donc d'importance.

En raison même de cette importance, les « pionniers » du génie allemands les avaient fortifiées dans, le grand style et les avaient hérissées de toutes les variétés de défenses dont la guerre actuelle a provoqué l'apparition.

Tranchées profondes et recouvertes, boyaux de communication, réduits blindés, réseaux de fils de fer, postes à mitrailleuses y étaient à profusion, sans parler d'une quantité considérable de lance-bombes, de canons spéciaux et de mortiers de tranchée.

C'est à la 2^e armée anglaise, placée sous les ordres du général sir Herbert Plumer, que sir Douglas Haig confia la difficile mais glorieuse mission d'enlever ce redoutable obstacle. Nous allons voir comment elle s'acquitta de cette tâche.

Tout d'abord, les soldats du génie britannique se mirent à l'œuvre. La bataille, en effet, par une audacieuse conception du général Plumer, allait débiter par une formidable action souterraine, par une gigantesque explosion de mines.

À cet effet, les sapeurs britanniques creusèrent un réseau de galeries qui formait, sous terre, une véritable ville. Ces galeries aboutissaient à dix-neuf carrefours où furent installés autant de fourneaux chargés chacun de plusieurs tonnes de trinitrotoluène, que l'on pouvait enflammer simultanément par l'électricité.

De plus, les bataillons de chemins de fer avaient construit des tronçons de lignes qui formaient un réseau « aussi serré que celui d'une des gares de Londres ».

Enfin une multitude d'avions sillonnaient le ciel au-dessus des lignes boches et, au cours de leurs vols incessants répétés pendant une semaine entière, avaient fourni à l'artillerie, pour le réglage de ses tirs, les renseignements les plus précieux.

L'artillerie de nos alliés ouvrit alors son feu, qui fut tellement précis que 72 batteries allemandes furent littéralement « muselées » et

que le général Sixt von Arnim dut retirer ses canons en arrière du canal, entre Zillebeke et Zandvoorde.

Cette formidable préparation d'artillerie ne dura pas moins de sept jours pleins. Son effet écrasant fut secondé par une action de la flotte britannique dont les monitors attaquèrent les positions d'Ostende et de Zeebrugge.

Le bruit de la canonnade était tel qu'on l'entendait de Londres et de Dieppe.

En présence de ce déluge de fer, le prince Ruprecht de Bavière chercha à produire une diversion à l'aide d'une attaque à effectifs renforcés. Il appela à son aide 4 divisions fraîches pour soutenir les 6 divisions qui tenaient la crête et qui subissaient le terrible feu des canons britanniques. De cette façon, l'armée du général von Arnim put disposer de 10 divisions et de 1 000 canons sur un front de 15 kilomètres.

Des instructions, trouvées sur Un officier allemand fait prisonnier au début de l'affaire, prescrivaient aux troupes de « tenir jusqu'à la mort cette position capitale, *l'une des plus importantes du front occidental* ».

C'est au lever du jour, le 7 juin, que le commandement britannique avait décidé de fixer le commencement de l'attaque.

Cette attaque devait débiter par l'explosion simultanée des dix-neuf fourneaux de mine.

À 3 heures du matin, à Londres, M. Lloyd Georges, appelé au téléphone, put entendre le fracas vraiment effroyable que firent les dix-neuf mines en sautant à la fois.

Ce fut un véritable tremblement de terre !

Sous la force expansive des matières détonantes accumulées dans les fourneaux, le sol se crevassa et s'entrouvrit ; des collines furent

rasées ; des gouffres se creusèrent, engloutissant tout : arbres, canons, chevaux et hommes.

En même temps, les batteries anglaises ouvraient le feu dans un tir de barrage sans précédent, tendant à l'arrière des lignes ennemies un rideau de projectiles absolument impénétrable.

*

C'est alors que les bataillons de nos alliés s'élancèrent à l'assaut.

Australiens, Néo-Zélandais, Irlandais montèrent à l'attaque de la crête de Messines, secondés par des avions qui, volant à peine à 20 mètres d'altitude, arrosaient de mitraille les troupes allemandes et jetaient sur les servants des batteries boches une sorte de « feu grégeois » formé d'huile bouillante et de liquides enflammés.

La colline au nord de Wytschaete, qui portait le cote 60, sauta au milieu d'un nuage de fumée qui couvrit tout l'horizon, et aussitôt une foule de tanks, s'avancant en rampant comme de gigantesques tortues, se précipita sur les lignes boches.

Le résultat fut foudroyant !

En quelques minutes, tout l'ensemble des premières lignes allemandes fut enlevé, sur un front de 15 kilomètres, entre la colline de cote 60 et Saint-Yves. Messines avait été complètement anéanti par le tir de l'artillerie anglaise. Les bataillons néo-zélandais s'emparèrent des ruines du village. Avant midi, ils avaient conquis également Wytschaete.

La première phase de la bataille était terminée.

Il s'agissait maintenant, pour l'armée de sir Herbert Plumer, de descendre le long des pentes est du plateau dont la crête venait d'être si brillamment occupée.

L'opération fut faite d'une façon très heureuse.

En faisant descendre ses troupes le long des pentes à l'est, le général anglais emportait la deuxième position, livrait une série de combats de détail dont chacun lui donnait un point d'appui important, et enlevait une série de boqueteaux organisés en défense.

Dès 4 heures de l'après-midi, le village d'Oostaverne était pris et, quand la nuit arriva, tous les objectifs de l'armée britannique étaient atteints.

Cette opération, admirablement conçue, minutieusement préparée, habilement conduite, fut réussie dans tous ses détails. Les prévisions du commandement se réalisèrent tellement bien que pas une contre-attaque allemande ne put être lancée avant 4 heures.

Les pertes de l'ennemi, au cours de cette bataille, furent énormes.

Trois divisions prussiennes, une division saxonne, une division bavaroise et une division wurtembergeoise furent décimées, refoulées ou faites prisonnières.

Ce n'est que le lendemain, 8 juin, que l'ennemi put, à 7 heures du soir seulement, dessiner une contre-attaque grâce à l'appoint de divisions fraîches appelées en toute hâte. Mais son effort fut en pure perte.

À minuit, malgré l'acharnement avec lequel les Allemands étaient revenus à l'assaut, la tentative du général Sixt von Arnim était définitivement arrêtée.

Les résultats de la victoire anglaise étaient des plus importants.

Nos alliés avaient fait 7 432 prisonniers dont 145 officiers ; ils avaient pris 47 canons, 60 mortiers de tranchées, 242 mitrailleuses. Leur aviation avait fait de véritables merveilles : du 2 au 9 juin, elle avait abattu 95 avions allemands et n'en avait perdu que 45. Les pertes allemandes s'élevaient à 36 000 hommes. Celles des Anglais,

beaucoup plus faibles, atteignaient à peine le chiffre de 10 000.

*

Aussitôt installés sur les positions si vaillamment conquises, les soldats du général Plumer s'occupèrent de les consolider vigoureusement.

Le nouveau front, au cours de la journée du 11 juin, fut avancé vers la ferme de la Poterie, au sud-est de Messines, et le 12 il fut poussé jusqu'au hameau de Gœpaert. Pendant ce temps, l'armée allemande, complètement désarmée, essayait de se reconstituer le long du canal d'Ypres à Comines.

Nos alliés avaient gagné, à Messines, la bataille la plus scientifiquement organisée et la moins coûteuse de toute la guerre. Cette belle victoire fait autant d'honneur aux chefs qui l'ont préparée qu'aux vaillants et héroïques soldats qui l'ont remportée à la pointe de leurs baïonnettes. Elle contribua à accroître, dans une mesure prodigieuse, la confiance que le peuple anglais avait dans son armée.

Dans l'ordre du jour qu'il adressait aux troupes victorieuses du général sir Herbert Plumer, le maréchal sir Douglas Haig disait :

« La victoire de Messines montre d'une façon péremptoire que ni la force de ses positions, ni la connaissance de nos desseins, ni la préparation minutieuse de ses défensives, ne peuvent sauver l'ennemi d'une défaite complète, et que, quelque braves et tenaces que soient les troupes allemandes, il ne s'agit que de savoir combien de temps elles pourront supporter la répétition de pareils coups. »

C'est cette conclusion de l'illustre chef des armées britanniques qui est à retenir. Ce n'est qu'en martelant sans cesse, avec un marteau de plus en plus lourd, le front des armées allemandes, que l'on est arrivé à les vaincre en les écrasant.

On a répété souvent que la victoire serait à celui qui pourrait tenir « un quart d'heure de plus que l'autre ». Jamais mot ne fut plus vrai.

Mais ce qui est certain, c'est que la victoire de Messines, comme celle de Vimy, était, cette fois, non plus d'ordre « tactique », mais bien d'ordre « stratégique ». Ces deux succès, en effet, avaient eu comme résultat un changement total du front au nord d'Arras, et leur conséquence première et importante avait été un refoulement très accentué de l'ennemi dans la plaine basse.

*

Cette victoire de Messines, il fallait en profiter ; il était indispensable de n'en pas laisser perdre les bénéfices immédiats.

C'est à quoi sir Douglas Haig employa ses armées jusqu'à la fin du mois de juin.

Jusqu'à cette date, ses divisions ne cessèrent de harceler les troupes du kronprinz Ruprecht de Bavière, sans leur laisser un moment de répit.

Le 3 juin, les bataillons anglais attaquèrent au sud de la Souchez ; le 5, ce fut au nord de la Scarpe, où nos valeureux alliés s'emparèrent des collines qu'ils avaient eux-mêmes baptisées du nom de « Greenland-Hill ». Le 14 juin, c'était « Infantry-Hill » qui tombait entre leurs mains.

Après ces succès très marqués, ils progressèrent entre la Lys et la Warnave, prirent de nombreuses tranchées allemandes et pénétrèrent dans les lignes ennemies dans la direction de Bullecourt, en réprimant vigoureusement toutes les contre-attaques esquissées par les Boches.

Le 25 juin, ils accentuèrent encore leur progression sur les rives de la Souchez, et le lendemain 26, ils purent enlever plusieurs positions importantes.

Enfin, le 28, ils atteignirent les abords immédiats d'Avion et enlevèrent une longueur de 1 600 mètres de tranchées dans le secteur d'Oppy.

Pendant que ces événements se déroulaient le long du front britannique, le front tenu par les armées françaises était également le siège d'une activité très manifeste.

Chaque jour, pendant le mois de juin, l'ennemi intensifiait ses attaques, ses tentatives de coup de main, ses essais de raids dans nos lignes.

Le 20 juin, à l'aide de renforts ramenés du front oriental où la trahison des républicains russes les avait rendus disponibles, les Allemands nous attaquèrent à l'est de Vauxaillon, et, grâce à leur supériorité numérique, remportèrent un demi-succès qui nous obligea à évacuer le saillant des Bovettes.

Enhardis par cet avantage d'un moment, les Boches tentèrent aussitôt d'élargir leur progression ; ils échouèrent complètement devant la ferme de Froidmont. Il en fut de même tous les jours de la semaine qui suivit, et, le 30 juin, les vagues d'assaut sans cesse renouvelées vinrent mourir au pied de nos retranchements.

En même temps, nos poilus contre-attaquaient vigoureusement, et leur énergique réaction produisait des effets heureux. Le 25 juin, pour dégager le monument de Heurtebise, les régiments de la division du général Gaucher s'emparaient brillamment d'une caverne appelée la « Crosse du Dragon » ; ils y faisaient 350 prisonniers et y capturaient du matériel, entre autre 9 mitrailleuses.

*

Ainsi s'achevait l'offensive combinée des armées françaises et anglaises pendant le printemps de l'année 1917.

Quels en avaient été les résultats d'ensemble ? C'est ce que nous allons examiner ; car cet examen est des plus instructifs au point de vue de l'histoire, étant données les accusations que les agents du « défaitisme », à la solde de l'Allemagne, ont essayé de faire retomber sur notre haut commandement militaire.

Entre le 15 avril et le 30 juin, les troupes franco-britanniques avaient capturé :

64 500 prisonniers (dont plus de 700 officiers) ;

509 canons lourds et de campagne ;

1 318 mitrailleuses ;

Et un nombreux matériel de nature variée.

De plus, leurs attaques incessantes, leurs coups de main renouvelés chaque jour, leurs attaques de détail ininterrompues avaient usé à l'extrême les effectifs allemands, dont ils avaient fortement diminué la force de résistance.

Déjà nos ennemis avaient été dans l'obligation d'envoyer au front le quart des contingents de la classe 1917, et avaient dû constituer leurs réserves avec la classe 1918. Une partie de la classe 1919 était, en outre, déjà appelée sous les drapeaux.

Les Allemands *avouaient* avoir perdu plus de 116 000 hommes en avril et 172 000 en mai, c'est-à-dire, rien que pendant ces deux mois, près de 300 000 hommes. Quant à leurs pertes depuis le début de la guerre, ils accusaient eux-mêmes le chiffre de 4 700 000 *hommes tués, blessés ou disparus* !

C'est au cours de l'hiver 1916-1917 que, à Londres, à Paris et à Calais, au cours de séances tenues par les gouvernements alliés, avaient été prises les décisions relatives à cette offensive réalisée au cours du printemps 1917.

Nous avons vu comment ces décisions avaient été exécutées par les

armées du général Nivelle et du maréchal sir Douglas Haig.

Les armées franco-britanniques, par leurs attaques heureuses, avaient contraint les Allemands à reculer sur un vaste front et leur avaient enlevé les plus solides de leurs points d'appui : la crête de Vimy, le plateau de Craonne, la position de Messines. Par la conquête de ces points culminants, elles dominaient maintenant les lignes ennemies et avaient acquis l'initiative des opérations.

En outre, cette incontestable série de succès, en augmentant la confiance des troupes qui les avaient remportés, avait eu l'effet correspondant de diminuer celle de l'ennemi ; enfin, elle arrivait à point pour allumer l'enthousiasme des premiers contingents américains qui, débarqués sur le continent, venaient faire flotter les plis de la « bannière étoilée » à côté du drapeau tricolore et de l'« Union-Jack ».

CHAPITRE VI

LA CAMPAGNE D'ÉTÉ ET LA BATAILLE DES FLANDRES

(de juillet à septembre 1917).

Les attaques allemandes. — La garde prussienne. — La cote 304. — Le Mort-Homme et la côte de l'Oie. — Verdun dégagé définitivement. — La bataille des Flandres. — La préparation d'artillerie. — Les Canadiens devant Lens. — Le bilan de trois ans de guerre. — L'impuissance allemande sur le front de guerre. — Les tentatives boches à l'arrière.

Le kronprinz ne pouvait pas se consoler d'avoir perdu Vimy, Craonne et Messines.

Outre la blessure d'amour propre de ce grotesque héritier du trône allemand, qui s'intitulait lui-même l'« Invincible », il y avait le dommage réel que ces conquêtes des Alliés avaient infligé aux armées allemandes. En effet, l'état-major boche en était arrivé au point de se demander si, par une nouvelle « conception géniale », un second repli stratégique, c'est-à-dire une seconde reculade, ne serait pas nécessaire.

Le maréchal Hindenburg fit prévaloir son avis dans les conseils de guerre ennemis, et les Boches décidèrent de tenter une réaction par tous les moyens disponibles. Ainsi avaient-ils fait à Verdun pendant l'été de 1916.

En exécution de ce plan, l'ennemi exécuta attaques sur attaques. Onze fois dans la seconde quinzaine de mai, vingt fois dans le courant

de juin, il lança ses divisions à l'assaut des positions que nous lui avions enlevées et que nos poilus tenaient avec une remarquable solidité.

Au Chemin-des-Dames, surtout, pendant le mois de juillet, les attaques allemandes furent terribles, et nos hommes furent mis à une rude épreuve. Mais, en retour des efforts surhumains qu'eurent à dépenser nos héroïques soldats, ils eurent la satisfaction de constater que leur résistance avait fait fondre, comme cire au foyer, les réserves ennemies. À la fin de juillet, 71 divisions boches avaient défilé successivement sous le feu de nos bataillons et étaient venues s'abîmer devant leur énergique tenue.

Le 1^{er} et le 2 juillet, les Allemands attaquaient notre première ligne de tranchées au sud-ouest d'Ailles et réussissaient à s'emparer de quelques-uns de ses éléments. Le 3 juillet, ils faisaient un effort violent sur nos positions de « la Californie » ; mais ils se heurtèrent aux régiments de la division du général Breton, régiments composés de montagnards du Dauphiné. Ces rudes soldats infligèrent aux assaillants une « tape » sanglante, et les bataillons allemands, qui étaient montés à l'assaut en chantant le *Wacht am Rhein*, durent s'enfuir en dégringolant les pentes du plateau qu'ils n'avaient pu nous ravir.

Le kronprinz chercha alors à nous enfoncer sur un point plus fragile de notre ligne. Au Chemin-des-Dames est une position importante dénommée « le Panthéon » et dominant Pargny. Ce fut là qu'il dirigea ses efforts.

Le 8 juillet, il lança ses colonnes d'assaut qui y firent sept attaques furieuses ; mais le Panthéon était défendu par les chasseurs à pied de la division commandée par le général de Corn ; ils repoussèrent victorieusement les sept attaques allemandes. Il est vrai qu'au sud de Royère les Boches réussissaient à gagner un peu de terrain et à nous faire quelques prisonniers.

Mais toutes leurs tentatives échouaient en Champagne et, à notre tour, le 14 juillet, nous marquions un progrès important au Mont-Haut, en faisant 360 prisonniers.

Tandis que ces événements s'accomplissaient sur terre, l'atmosphère était le théâtre de combats nombreux et acharnés.

Les aviations des deux camps devenaient de plus en plus actives, et déjà la cinquième arme témoignait de son importance, en attendant qu'elle affirmât sa suprématie.

Dans la nuit du 6 au 7 juillet, 84 avions alliés exécutèrent en Allemagne une vaste opération de bombardement, en représailles des bombardements que les avions allemands avaient fait subir à des villes ouvertes.

Onze avions laissèrent tomber de nombreux projectiles sur Trêves, où sept incendies y furent ainsi allumés, et les villes de Ludwigshafen et d'Essen furent bombardées également. L'effet de l'attaque aérienne sur Essen, le siège des usines Krupp, fut immense en Allemagne.

*

La résistance de nos troupes sur le plateau de la Californie avait exaspéré le kronprinz ; il voulut à tout prix la réduire à néant, et pour cela il se décida, comme on dit familièrement, à « faire feu des quatre pieds ».

À ces fins, il « fit donner la garde » !

Le 19 juillet, il lançait à l'assaut du Chemin-des-Dames trois divisions fraîches, dont une de la garde prussienne et deux de Bran de bourgeois. Ces régiments, triés sur le volet, étaient renforcés de deux bataillons de ces troupes spéciales dressées en vue des assauts difficiles et que les Boches ont appelées *Stosstruppen* (troupes d'assaut).

À 7 heures du matin, ces forces attaquèrent avec fureur nos positions entre Heurtebise et Craonne, sur le Chemin-des-Dames.

Au centre de leur front d'attaque, entre le plateau des Casemates et celui de Californie, elles réussirent à pénétrer de 700 mètres dans nos lignes ; mais, aux deux extrémités, elles furent contenues avec la dernière énergie par les troupes de la division du général Dilleman, dont les effectifs étaient composés d'hommes de la Touraine.

Le lendemain la lutte continuait avec violence. L'ennemi atteignait la crête. Ce fut un instant d'angoisse, mais cette angoisse fut de courte durée.

Le soir, nos troupes, contre-attaquant avec vigueur, dégagèrent complètement le plateau des Casemates et en rejetaient les assaillants.

Pendant toute la nuit du 21, ce fut un tonnerre ininterrompu, un grondement continu de l'artillerie, qui préparait la reprise de la bataille pour le lendemain matin, 22.

Le kronprinz lança ses divisions de la garde dans des assauts d'une violence incroyable. Rejeté, il ramène à la rescousse une division nouvelle non encore engagée. Mais nos soldats tiennent bon ; accrochés à leurs positions, ils sont inébranlables.

Notre commandement ne se jugea pas satisfait d'avoir simplement « résisté » aux assauts furieux de la vague allemande ; il décida de reprendre les quelques positions que nous avions dû abandonner sous la violence du premier choc.

Pendant toute la journée du 23, ce fut une préparation d'artillerie « soignée », et le 24 au matin, notre contre-attaque fut lancée avec un brio admirable ; elle refoula les Boches, les chassa définitivement du plateau des Casemates et nous rendit à peu près tous les points que nous avions provisoirement abandonnés au début de l'affaire.

*

L'assaut furieux du kronprinz était donc brisé.

L'héritier de Guillaume II tourna alors ses vues vers un autre point de nos lignes. Le 25 juillet, il reporta son attaque vers l'ouest, entre Heurtebise et la Bovelleville.

L'assaut fut mené par deux divisions ennemies, comprenant quatre régiments prussiens et quatre régiments bavarois. Il fut mené avec une grande énergie ; mais nos tirs de barrage arrêtaient l'élan des assaillants.

Les vagues d'assaut, désemparées par le feu de nos 75, vinrent s'échouer sur nos premières lignes après avoir subi des pertes effroyables et les éléments restants durent se replier à grand-peine sur leurs positions de départ.

Le 26 juillet, la tentative fut renouvelée. Non seulement elle n'eut pas plus de succès que la première fois, mais de plus une contre-attaque heureuse nous fit avancer.

Le 31 juillet, à l'est de Cerny, la 13^e division boche réussit cependant à nous déborder à la Bovelleville où elle nous fit un millier de prisonniers ; par contre, à la ferme de la Royère, nos troupes, par une attaque brillante, culbutèrent l'ennemi à qui elles prirent 200 hommes. Et le 31, le 403^e régiment s'emparait de 300 mètres de terrain en avant de Heurtebise.

Tandis que ces actions se déroulaient sur le Chemin-des-Dames, les autres secteurs du front étaient dans un état de calme relatif.

La seule affaire méritant d'être relatée est celle qui eut pour théâtre la fameuse « cote 304 », sur la rive gauche de la Meuse.

Le 28 juin, les Allemands nous y avaient légèrement refoulés. Il s'agissait de rattraper le terrain ainsi perdu et de prendre une revanche éclatante.

C'est ce que fit la 2^e armée, commandée par le général Guillaumat.

Après une remarquable préparation d'artillerie, le général Leboucq lança sa division, composée de contingents de Picardie, à l'assaut de la position convoitée.

En moins d'une demi-heure, les bataillons du 51^e et du 87^e atteignirent la troisième tranchée ennemie, dépassant même leur objectif de plus de 300 mètres, et ramenèrent 425 prisonniers. Ils avaient, du coup, avancé nos lignes au-delà de nos anciennes tranchées, sur la pente ouest de la cote 304 ; mais, le 1^{er} août, un retour offensif des régiments badois renforcés de troupes fraîches nous força à rétrograder.

Il fallait donc « insister » de nouveau pour s'assurer la possession de la cote 304 qui, au dire d'un général allemand, était « la clef de tout le front occidental ».

On décida alors une préparation d'artillerie de grand style.

Dès les premiers jours d'août, le général Franiotte, commandant l'artillerie de l'armée, avait donné les ordres nécessaires et pris toutes les dispositions voulues.

Les pièces de tous les calibres, depuis le 105 jusqu'au 305 et au 400, écrasèrent sous une avalanche de projectiles les 35 kilomètres de lignes que les troupes du kronprinz avaient fortifiées sur les deux rives de la Meuse, entre le bois d'Avocourt et Bezonvaux. Sous cette véritable pluie de fer, tous les établissements ennemis : gares, camps, réserves, parcs de projectiles, baraquements, aérodromes, furent démolis et anéantis.

Ce tir formidable de nos canons atteignit son paroxysme le 20 août.

Ce fut le moment choisi par le commandement pour lancer l'attaque.

Le 20 août, à 4 heures 40 du matin, nos bataillons s'élançaient hors de leurs tranchées et contre les positions allemandes. Celles-ci étaient protégées par plus de 400 batteries. De plus, indépendamment des

troupes chargées de la défense immédiate des tranchées boches, le kronprinz avait cinq divisions en réserve. Mais le tir de nos canons, surtout de nos gros calibres, le 370 et le 400, avait pulvérisé littéralement les ouvrages de l'ennemi.

Nos troupes d'assaut atteignirent rapidement les premières lignes allemandes. À 7 heures 30, on pouvait déjà se rendre compte du résultat obtenu.

Sur la rive droite de la Meuse, le 13^e corps, formé des 123^e et 126^e divisions, s'était emparé sans difficultés de la côte du Taloux et avait enlevé les villages de Champ et de Neuville, les cotes 314 et 240. ainsi qu'une partie du bois de Chaume et de la ferme de Mormont. Nous étions en bordure du bois des Caurières et aux abords immédiats de Beaumont. Pour enlever la cote 314 que les Allemands défendaient par des émissions de gaz asphyxiants, nos braves poilus avaient dû charger avec leurs masques sur la figure.

*

L'ennemi, devant la vigueur de notre assaut, avait évacué la côte du Taloux, n'y laissant, en guise de rideau, qu'un seul bataillon. Cet obstacle ne pouvait plus arrêter longtemps nos soldats. Dès le lendemain ils reprirent leur bond en avant avec une ardeur nouvelle, et, devançant les heures prévues par le plan d'attaque, enlevèrent à la pointe de leurs baïonnettes le village de Samogneux.



Pente Est de la cote 304.
Un boyau transformé en ruisseau de boue

Sur la rive gauche de la Meuse, notre attaque avait comme objectifs bien définis, fixés pour le 20 août, la cote 304, le Mort-Homme et la côte de l'Oie.

Les deux dernières positions furent atteintes rapidement, mais la cote 304 tenait toujours. Toutefois, elle était étroitement encerclée par la division du général Martin, qui occupait le bois d'Avocourt et le Mort-Homme.

Cette dernière position avait été littéralement creusée de terriers par les Boches et ressemblait à une écumoire ; des galeries, dont quelques-unes mesuraient 800 mètres, la perçaient d'outre en outre. Mais le bombardement terrible de nos canons en avait fait écrouler les issues, et ce furent autant de sépulcres où furent ensevelis vivants les soldats de S. M. Guillaume II.

Les Allemands qui tenaient toujours la cote 304 tentèrent, le 21 août, de réagir sur le Mort-Homme qui, entre nos mains, les menaçait directement.

Ils contre-attaquèrent donc avec violence au Mort-Homme et au bois d'Avocourt, d'ailleurs sans le moindre succès. Chaque fois ils furent repoussés avec de lourdes pertes, et, profitant de leur désarroi, nos troupes poussèrent des reconnaissances jusqu'au ruisseau de Forges.

Enfin, le 24 août, la cote 304 fut enlevée par les régiments du général Pauffin de Saint-Morel, commandant la 26^e division. Ils emportèrent du même coup le bois Camard et atteignirent les bords du ruisseau de Forges où ils s'établirent.

La fameuse cote 304 était à nous et la bataille était finie.

Pour donner une idée de l'intensité avec laquelle avait été menée la préparation d'artillerie qui lui servit de début, nous dirons simplement, d'après les communiqués officiels, que, dans certains

secteurs, les artilleurs étaient plus nombreux que les fantassins.

Au cours de cette brillante victoire, nos poilus firent 6 000 prisonniers, dont 5 000 avaient été pris sur la rive gauche de la Meuse. Trois divisions allemandes avaient été anéanties.

Le 26 août, une vigoureuse poussée en avant nous permit d'enlever, sur la rive droite, le bois des Fosses et le bois de Beaumont, en y faisant 1 100 prisonniers.

Ce ne devait pas encore être la fin de nos succès.

Le 8 septembre, le jour de la Nativité, jour qui est marqué dans nos fastes militaires par la prise de Sébastopol en 1855, nous pûmes marquer un nouvel et sérieux avantage. Deux divisions allemandes occupaient encore le plateau à l'est de Beaumont.

L'assaut fut donné par la division du général Monroy, soutenue par celle du général Riberpray. Les objectifs furent enlevés, en plus d'une avance d'un kilomètre ainsi que d'une cueillette de plus de 800 prisonniers.

Furieux de ce nouvel échec, le kronprinz essaya, à défaut de la cote 304 solidement tenue par nous, de nous reprendre la cote 314, en appliquant les manœuvres enveloppantes chères aux généraux d'outre-Rhin.

Le 9 septembre, dès l'aube, les Boches lancèrent sur cette position un assaut des plus violents, grâce auquel ils purent, au début, progresser légèrement.

Mais le général Hénocque et le général Philippot arrivèrent avec leurs héroïques divisions. Le premier rejeta les assaillants à gauche, le second à droite de la ligne d'assaut. Et, pour mieux accentuer le succès ainsi remporté sur un ennemi décidément impuissant, nous dirons simplement qu'il fut remporté sur douze divisions ennemies, dans un secteur qui n'en comptait que trois précédemment.

Nous étions donc maîtres des côtes et du bois de Chaume, ainsi que de la cote 304. Nous possédions les positions permettant d'observer et de commander toute la région.

Et, comme glorieuse conséquence de cette belle victoire, c'était la délivrance définitive de Verdun. Le 28 août, M. Poincaré, au cours d'une visite aux vainqueurs de la cote 304, après avoir remis de nombreuses décorations aux officiers et à leurs valeureux soldats, décernait, devant le front des troupes, au général Pétain la grand-croix de la Légion d'honneur.

*

Tandis que nos troupes remportaient, dans la région de Verdun, des succès aussi décisifs, les armées britanniques, commandées par le maréchal sir Douglas Haig, ne restaient pas inactives, loin de là ; et les Boches avaient pu reconnaître, à des signes non équivoques, que le grand chef de l'armée anglaise leur préparait une offensive importante.

Aussi le commandement allemand fit-il tout son possible pour en paralyser, ou tout au moins pour en gêner l'exécution.

À cet effet, il décida de devancer l'attaque redoutée en dessinant une action violente dans la région des dunes. Le 10 juillet, après un tir très nourri de leurs batteries de côte, les Allemands lancèrent à l'assaut des lignes britanniques des bataillons d'infanterie de marine. Grâce à la surprise causée par la soudaineté de l'attaque, les soldats ennemis réussirent à pénétrer dans les lignes de nos alliés sur un front de 1 500 mètres et une profondeur de 600, à atteindre la rive droite de l'Yser, près de la mer, et à capturer 1 200 prisonniers.

L'état-major britannique ne se laissa pas émouvoir par cet insuccès purement local et n'en poursuivit pas moins ses plans d'offensive de grande envergure.

Cette offensive était une conséquence naturelle, un corollaire de la victoire remportée à Messines par l'armée du général sir Herbert Plumer, victoire qui allait ainsi trouver sa consécration par une consolidation des lignes de nos alliés.

L'offensive fut préparée de concert avec le commandement français et avec le concours assuré de nos troupes.

La préparation de l'artillerie fut d'une telle violence, qu'elle ne laissa à l'ennemi aucun doute possible sur les intentions des généraux anglais. Aussi les Boches se préparèrent-ils non seulement à la résistance la plus acharnée, mais encore à la contre-offensive. Dès le 15 juin, ils avaient vigoureusement renforcé leurs batteries de canons lourds et augmenté dans des proportions inouïes le nombre de leurs saucisses, ou ballons captifs d'observation.

Mais les Anglais ne leur laissaient pas un moment de répit, aussi bien dans leurs batteries que dans leurs observatoires aériens. Le 13 juillet, au cours d'une formidable « bataille aérienne », 31 avions allemands furent descendus par les avions britanniques.

Et, dans le même temps, les batteries lourdes anglaises, pilonnant l'artillerie allemande par leur tir implacable, détruisaient un grand nombre de pièces ennemies et rendaient les lignes tellement intenables que le commandement boche dut faire replier quatre divisions avant la bataille. Le 30 juillet, l'intensité du tir de l'artillerie atteignait son maximum ; la terre tremblait dans un rayon de 50 kilomètres sous l'effet des détonations incessantes. Les prisonniers allemands déclarèrent que le feu était un véritable « roulement de tambour » (*trommel feuer*).

*

C'est le 31 juillet que les divisions anglaises des armées du général Gough et du général Plumer commencèrent leur offensive, sur un front

de 24 kilomètres, entre Steenstraate et la Basse-Ville. Les armées britanniques étaient appuyées, à gauche, par une division française provenant du groupement du général Anthoine.

La veille, les troupes françaises, jetant vingt-neuf ponts sur l'Yser, avaient franchi la rivière, et les troupes anglaises, de leur côté, passant sur dix-sept ponts construits par le génie, traversaient le canal.

Le 31 juillet, par un mauvais temps, un ciel nuageux et de la pluie, l'assaut fut lancé. Les masses de troupes formant les colonnes d'attaque avaient à parcourir un terrain qui n'était qu'une succession d'entonnoirs, creusés par les obus de l'artillerie lourde.

Les Allemands avaient mis en ligne six divisions de la 4^e armée, commandée par le général Sixt von Arnim ; elles furent décimées par les rafales des shrapnells anglais. Et nos alliés, usant enfin des procédés inaugurés par les Boches et qu'ils leur rendirent avec usure, firent pleuvoir sur les divisions ennemies des liquides enflammés, de l'huile bouillante, et les inondèrent de jets de gaz asphyxiants.

Vers midi, le général Anthoine avait enlevé les positions visées jusqu'à plus de 3 kilomètres et Steenstraate était entre ses mains. Alors, voulant profiter de son succès, il dépassa l'objectif et enleva également Bixschoote. Pendant ce temps, les Anglais prenaient Werlorenhoek, Pilkem et Saint-Julien, ainsi que le bois du Sanctuaire. Et, à la droite de leur ligne d'attaque, ils étaient maîtres de Hollebeke et de la Basse-Ville.

Malheureusement, les conditions météorologiques commencèrent à contrecarrer notre offensive. Le 1^{er} août, une pluie diluvienne se mit à tomber, pluie qui allait durer plusieurs jours. Le terrain était complètement détrempé, et, dans les trous d'obus, les hommes avaient de l'eau jusqu'aux épaules. Il était difficile à nos alliés de rapprocher leurs canons lourds à travers un sol transformé en bourbier.

Profitant de cette circonstance, les Allemands lancèrent de vives et

nombreuses contre-attaques, dont le nombre et la violence ébranlèrent un peu les Britanniques.

Néanmoins, les soldats du général Plumer reprirent Saint-Julien, qu'ils avaient été momentanément contraints d'évacuer. Et, malgré les éléments hostiles, nos braves « Tommies » avaient fait 6 122 prisonniers comme « entrée de jeu ».

C'était un joli coup de massue administré au kronprinz Ruprecht de Bavière, qui commandait les armées ennemies.

Enfin, le 16 août, le ciel devint plus clément.

Profitant de l'éclaircie, nos troupes, en liaison avec les Anglais, attaquèrent au nord et à l'est de Bixschoote et enlevèrent, à gauche, la tête de pont de Dry-Gratchen, en faisant 442 prisonniers et en prenant 15 canons. Nos pertes avaient été insignifiantes.

Le même jour, les soldats britanniques enlevaient, dans un brillant assaut, les positions du Steenbeck, s'emparaient de Langenmark et dépassaient même ce village, malgré la résistance désespérée des Boches. Ils continuèrent à progresser ainsi jusqu'au 19 août. À cette date, ils avaient fait 2 200 prisonniers et pris 24 canons.

*

Pendant que les armées des généraux Gough et Plumer bataillaient ainsi au nord, les troupes canadiennes, commandées par le général Currie, manœuvraient au sud du front principal de la bataille des Flandres.

Elles attaquaient vigoureusement les positions allemandes, avec le but, non dissimulé, de déborder la ville de Lens par le nord et d'en parfaire l'encercllement.

Une hauteur dominante, marquée sur les cartes par la cote 70, constituait le meilleur observatoire ayant vue sur toute cette région

minière. Le premier objectif de nos alliés était la prise de cette « cote 70 ».

Le 15 août, à 4 heures du matin, les bataillons canadiens bondissaient hors de leurs retranchements avec un « cran » admirable. Moins d'une heure et demie après leur premier élan, la cote 70 était enlevée. À 10 heures, la cité Élisabeth, les cités Saint-Laurent et Sainte-Émilie étaient conquises.

Fidèles à leurs habitudes, qui leur interdisent par tradition d'accuser un insuccès, les Boches lancèrent, le lendemain matin, des contre-attaques pour rejeter les Anglais des positions qu'ils avaient si brillamment conquises.

Ce fut en vain.

La 4^e division de la garde prussienne, que l'on avait réservée pour cet effort suprême, eut beau lancer à l'assaut la masse compacte de ses bataillons, tous ses efforts vinrent se briser devant le mur inébranlable constitué par les soldats du Canada.

Et c'est avec fierté que nous enregistrons ce bel exploit des fils, catholiques pour la plupart, de cette ancienne colonie française : devenus Anglais, ils servent loyalement leur nouvelle patrie ; mais, au fond de leur cœur, sommeille l'amour de l'ancienne qu'un rien suffit à réveiller. Et quand il s'est agi pour eux de défendre, dans les rangs de l'armée anglaise, le territoire de la France, leurs deux patriotismes se sont totalisés en une seule valeur doublée, qui en a fait des héros.

Ces deux journées nous valaient plus de 900 prisonniers et la possession d'un observatoire de premier ordre, possession qui rendait difficile à l'ennemi la tenue de la ville de Lens. Cette cité, en effet, se trouvait maintenant entourée de tous côtés par des positions dominantes occupées par les troupes britanniques. Non seulement celles-ci avaient la faculté d'observer ainsi les mouvements de l'ennemi, mais encore leur artillerie, du haut de ces positions, pouvait

commander la plaine sous-jacente et la tenir sous le feu croisé de ses canons de tous calibres.

Ainsi se confirmait l'importance de la prise de la cote 70.

*

L'enlèvement de cette hauteur terminait, si l'on peut ainsi dire, le second acte de la bataille des Flandres.

Le troisième acte allait s'ouvrir par le combat d'Inverness, livré le 20 septembre.

L'artillerie britannique, depuis plusieurs jours, préparait le terrain pour l'assaut de l'infanterie, par un vigoureux bombardement des positions allemandes.

Quand cette préparation fut jugée suffisante, le maréchal sir Douglas Haig donna l'ordre d'attaquer les lignes ennemies.

Aussitôt neuf divisions anglaises s'élancèrent à l'assaut le long de la route d'Ypres à Menin, sur un front long de 12 kilomètres, se ruant sur la 4^e armée allemande placée sous les ordres du général Sixt von Arnim.

L'effet de cette attaque soigneusement préparée fut indescriptible.

En quelques heures, nos alliés progressèrent sur une profondeur d'un kilomètre et demi et, malgré les innombrables mitrailleuses dont les Boches avaient garni le bois d'Inverness, s'emparèrent de ce bois ainsi que du village de Veldhoek et de Zevenkote.

Le général von Arnim, complètement débordé par les troupes britanniques, dut se résigner à abandonner le plateau de Zonnebeke, après avoir assisté à un véritable massacre des régiments d'élite de son armée.

Les six jours de bombardement préalable, en effet, ne lui avaient

pas coûté moins de 10 000 hommes, tant tués que blessés. La journée du 22 septembre achevait l'holocauste ; car, outre 4 000 prisonniers capturés par les Anglais, il totalisait ses pertes au chiffre global de 22 000 hommes.

Mais ces pertes, déjà très grosses, subies par nos ennemis allaient s'aggraver encore vers la fin du mois de septembre.

Le 25, en effet, les troupes anglaises lançaient une attaque sur un front de 9 kilomètres, entre Saint-Julien et Tower-Hamlet.

Ce qui restait du bois du Polygone, ainsi que le village de Zonnebeke furent très rapidement enlevés par les divisions de sir Douglas Haig, qui capturèrent encore 1 000 prisonniers. Tous leurs objectifs avaient été atteints ; le plateau de Zonnebeke était pris.

Ainsi, rien que pour le mois de septembre, l'armée britannique avait fait 5 000 prisonniers, pris 11 canons et 377 mitrailleuses ; et les chiffres, plus éloquents que tous les récits, donnent une idée très nette de la supériorité prise par nos braves alliés.

Du 1^{er} janvier au 30 septembre 1917, ils avaient fait aux Boches 52 000 prisonniers et leur avaient pris 332 canons, alors qu'eux-mêmes n'avaient perdu que 15 000 prisonniers et pas une seule pièce d'artillerie.

Ainsi s'aggravait de plus en plus l'usure graduelle de l'armée allemande.

Disons, pour terminer ce rapide exposé de la campagne d'été 1917, que, le 23 octobre, nos troupes firent sur l'Aisne une nouvelle offensive, qui fut, elle aussi, préparée avec le plus grand soin.

Dès le premier jour, cette offensive nous valut, au sud du Chemin-des-Dames, l'occupation du fort de la Malmaison, des villages de Vaudesson et d'Allemont. Devant ces succès, les Boches durent se replier en toute hâte sur la rive droite de l'Ailette, poursuivis par nos

fantassins qui les harcelaient rudement.

*

Ainsi s'achevait la troisième année de la guerre mondiale.

Certes les Empires du Centre, grâce surtout à l'occupation des territoires russes et de la Pologne, pouvaient dresser une « carte de guerre » qui paraissait à leur avantage.

Les trois années de la grande rencontre leur avaient, en effet, fourni, sur tous les fronts, 47 forteresses, 3 millions de prisonniers, plus de 12 000 canons, 1 600 000 fusils, près de 10 000 mitrailleuses. Les territoires qu'ils occupaient (548 000 kilomètres carrés) dépassaient la superficie de l'Empire allemand.

Cela, c'était leur « actif ». Voyons maintenant leur « passif ».

D'abord, ils avaient perdu la totalité de leur empire colonial, fruit de quarante-cinq ans d'efforts ; et cette perte était pour eux une perte capitale.

En second lieu, leur marine marchande était en partie immobilisée dans des ports neutres où la maintenait le blocus étroit des Alliés ou, pour une autre partie, confisquée par les nations de l'Entente qui s'étaient emparées des navires boches. Là aussi ils perdaient le bénéfice d'un immense effort.

D'un autre côté, le chiffre des prisonniers austro-allemands tombés entre les mains des Alliés était des plus considérables. Rien qu'en Russie il y avait plus de 1 200 000 Autrichiens prisonniers. Quant au chiffre des pertes totales, les Allemands *avouaient* que, depuis le début de la guerre, il s'élevait à 4 700 000 *hommes tués, blessés ou disparus*. Étant donné le souci constant de nos ennemis d'altérer la vérité en leur faveur, on peut, sans risque d'exagération, tenir pour certain que ce chiffre dépassait 6 millions.

Si l'on excepte les premiers succès remportés par les Allemands en août 1914, grâce à la surprise résultant de leur longue préparation poursuivie pendant quarante ans, les Austro-Boches n'avaient guère, depuis lors, remporté d'avantages que sur des adversaires faibles : la Serbie (et encore, au prix de pertes sanglantes) et la Roumanie. Quant au front russe, s'ils l'avaient enfoncé en 1917, c'était grâce à la défection des troupes républicaines travaillées par des agents de trahison.

Mais toutes les fois qu'ils s'étaient attaqués à la France, à l'Angleterre, à l'Italie, ils avaient été finalement battus.

Sur la Marne, sur l'Yser, à Verdun, en Champagne, sur la Somme, à Craonne, sur l'Isonzo, en Galicie, ils avaient, comme on dit familièrement, « laissé des plumes. »

Rien que dans la troisième année de la guerre, les armées franco-britanniques, à elles seules, avaient fait 170 000 prisonniers, capturé 1 700 canons de tous calibres et 2 550 mitrailleuses. Elles avaient reconquis, en outre, plus de 400 villages.

Au début de mai 1917, l'ennemi avait, sur tous les fronts, tant en Orient qu'en Occident, 235 divisions. Sur ce nombre, il en avait 156 sur le front occidental. En l'espace de deux mois, il en avait engagé 112, dont 23 durent subir *deux fois* le terrible feu des Alliés. Toute la masse des 50 divisions de réserve avait fondu dès la fin du mois d'avril.

La campagne du printemps, seule, faisait aux armées allemandes au front français une saignée de 500 000 hommes !

C'était donc pour les Alliés un ensemble de conditions de jour en jour plus avantageuses.

De plus, la guerre sous-marine, qui avait un instant constitué pour nous une grave menace, commençait à décroître ; les mesures de défense prises par les amirautés anglaise et française portaient leurs

fruits, en même temps que l'intensification des constructions navales permettait de boucher les vides causés par les torpilles allemandes.

Les États-Unis arrivaient à la rescousse avec leurs formidables ressources financières, avec la puissance, de leur industrie, avec leur marine et avec leurs armées qui, improvisées avec cet esprit de décision propre à nos alliés transatlantiques, allaient bientôt compter un chiffre de 5 millions de combattants admirablement équipés.

Le Japon, inquiet de la révolution russe qui ouvrait à l'Allemagne la porte de l'Extrême-Orient, se recueillait et se tenait prêt à intervenir avec sa puissante armée de terre, après être intervenu dans les opérations de la guerre navale.

*

Tout cela, l'Allemagne le sentait parfaitement.

Elle voyait le terrain manquer petit à petit sous ses pas de plus en plus incertains.

Aussi chercha-t-elle à nous attaquer sur un autre front. Impuissante à enfoncer notre « front de l'avant », elle se rabattit sur notre « front de l'arrière ».

En France, hélas ! les complicités ne manquèrent pas qui se prêtèrent à une véritable campagne de trahison, à laquelle on a donné le nom très juste de campagne « défaitiste ».

Nous ne traiterons pas ici en détail un pareil sujet, à l'exposé duquel une plume française se refuse. D'ailleurs les « procès de trahison » ont dévoilé une partie de la vérité, mais si Bolo et Duval ont reçu, au poteau d'exécution de Vincennes, les douze balles réservées aux traîtres, combien d'autres ont échappé aux poursuites de la justice de leur pays ! Quoi qu'il en soit, il serait injuste de ne pas citer ici les noms des grands citoyens qui ont démasqué les agents de

l'étranger, et qui sont Léon Daudet et Georges Clemenceau.

L'affaire du *Bonnet rouge* amena les affaires Malvy, Leymarie ; puis ce fut l'arrestation de l'ancien président du conseil Caillaux, du député Turmel, du sénateur Humbert ; et, sous l'impulsion de l'opinion publique, le 15 novembre 1917, Georges Clemenceau, que l'on a justement appelé « le Père la Victoire », devenait président du Conseil et ramenait la confiance en assurant la punition des traîtres.

Et ce n'était pas trop ; car, sous la conduite d'une bande de juifs achetés par l'Allemagne, la Russie s'écroulait. Un orateur de réunions publiques, Kerensky, qui aurait pu sauver son pays, perdit son temps en discours et en palabres, et finalement les traîtres Lenine et Trotsky, devenus, par la terreur, maîtres de l'ancien empire des tsars, firent régner le « bolchevisme », c'est-à-dire l'anarchie la plus sanglante, auprès de laquelle les horreurs, pourtant bien atroces, de notre révolution de 1793 ne sont que jeux d'enfants. Ces traîtres devaient naturellement s'entendre avec les Boches qui les avaient payés ; ils signèrent, à Brest-Litovsk, le 3 mars 1918, un traité honteux par lequel la Russie était démembrée au profit de l'Allemagne et de ses alliés, l'Autriche et la Turquie.

L'infortunée et héroïque Roumanie, trahie par les Russes, isolée de ses alliés de l'Ouest, ne pouvait matériellement plus tenir ; un traité draconien lui fut imposé à Bucarest, le 26 mars 1918, par lequel elle était livrée, pieds et poings liés, aux mains des Empires centraux.

Ceux-ci avaient donc, comme contrepartie à leurs échecs en France, des raisons d'espérer. Ils allaient, en conséquence, tenter un dernier effort pour rompre nos lignes et atteindre enfin Paris, ce but tant convoité par eux.

C'est l'exposé de ce dernier et vain effort des Boches qui va occuper les dernières pages de ce livre, qui se terminera par le récit de notre victoire définitive.

*

Nous avons vu précédemment comment l'armée anglaise avait entrepris, au cours de juillet 1917, une série d'opérations sur le saillant d'Ypres, en vue d'user la résistance de l'ennemi. Cette attaque n'était pas finie et allait se continuer, pendant tout l'automne, par une suite d'actions locales qui, combinées à de courts intervalles, devaient aboutir à la prise de Passchendaële, clef du front des Flandres. Le 4 octobre, nos alliés enlevèrent toute une suite de positions autour de Broodseinde, faisant aux Boches 4 500 prisonniers. Cinq jours après, un nouvel élan des Britanniques, en liaison avec la 1^{re} armée française commandée par le général Anthoine, nous rendait maîtres de toute une série de villages et nous amenait à la forêt d'Houthulst. Le 6 novembre, les Canadiens, par une poussée irrésistible, prenaient Passchendaële. Ypres était dégagée, une poche s'enfonçait dans la ligne allemande, et l'on pouvait considérer la bataille des Flandres comme terminée.

CHAPITRE VII

LA CAMPAGNE D'AUTOMNE 1917 ET LA TRÊVE DE L'HIVER

L'occupation du Chemin-des-Dames. — La bataille de Cambrai. — L'action des « tanks ». — La résistance allemande. — L'immobilité pendant l'hiver. — Le bombardement de Paris par les « gothas ». — Les opérations en Italie. — L'offensive autrichienne et la défaite de Caporetto. — L'invasion de la Russie par les Allemands. — La révolution bolchevique.

Nous avons, au cours de nos attaques de 1917, conquis des points importants dans la région du fameux Chemin-des-Dames ; mais l'ensemble de cette position capitale ne nous appartenait pas encore : il fallait s'en emparer. Ce fut la tâche du général de Maistre.

L'ennemi, devant nos préparatifs, ne pouvant plus conserver aucun doute sur nos intentions, renforça ses divisions, décidé à « résister jusqu'à la mort ».

Depuis le 16 octobre, en effet, jour et nuit, un formidable bombardement des lignes ennemies avait nettement fait pressentir aux Boches l'imminence de notre attaque. Celle-ci se produisit le 23 octobre, en pleine obscurité, à 5 heures 15 du matin, par un froid terrible. Nos poilus partirent à l'assaut sur un front de 12 kilomètres. Le général Marjoulet et le 14^e corps étaient à la gauche de notre ligne ; puis le 21^e corps, sous le commandement du général Degoutte ; ensuite le général de Maud'huy, avec le 11^e corps, et enfin le général Deligny, à la tête du 39^e corps. Toutes ces troupes s'échelonnaient

entre la ferme de Moisy et la Royère, au sud du Chemin-des-Dames.

L'attaque du général Marjoulet, un instant arrêtée par les mitrailleuses boches du village d'Allemant, put continuer sa progression grâce à l'intrépidité de nos soldats. À 9 heures 15, le 14^e corps reprenait sa marche en avant et, à la fin de la journée, il avait pris 25 canons et fait plus de 3 000 prisonniers.

À la droite du 14^e corps, le général Degoutte, à la tête des 13^e et 43^e divisions, attaquait trois divisions allemandes qui occupaient les alentours de la ferme de la Malmaison. Le 31^e bataillon de chasseurs enleva la ferme de haute lutte, malgré une résistance opiniâtre de l'ennemi. À 9 heures, le général Degoutte lance le 1^{er} bataillon de chasseurs, soutenu par le 109^e et le 21^e de ligne. À 2 heures, nos « vitriers » avaient enlevé Chavignon, et la 13^e division avait fait trois colonels boches prisonniers.

Le succès du 11^e corps, sous les ordres du général de Maud'huy, ne fut pas moindre. Le général Guyot de Salins, à la tête d'une division africaine de zouaves, de tirailleurs et de Marocains, enleva avec un entrain extraordinaire le fort de la Malmaison et put atteindre, à 3 heures, la position de Chavignon. Le général Brissaud-Desmillet, suivi de son intrépide division de chasseurs alpins, enleva, malgré une pluie de balles de mitrailleuses, plusieurs lignes de tranchées ainsi que les arrières de Beauregard, et, le soir, le corps d'armée du général de Maud'huy avait fait 2 500 prisonniers et pris 15 canons. Notre succès avait été si rapide, notre attaque si soudaine, que les troupes ennemies étaient tout à fait désorientées et ne résistaient guère qu'à l'extrême droite de notre ligne d'assaut.

Le général de Maistre, comme un joueur qui « pousse dans la veine », décida de poursuivre son élan. Le 24 octobre, l'ennemi commença l'évacuation de la région de Pinon. Le 25, le village

tombait aux mains de la 27^e division, et nos troupes, ayant nettoyé la forêt de tous ennemis, arrivaient le soir sur les rives du canal.

Nous avons dit que la résistance allemande était localisée à l'est. Afin de la rompre, on décida une attaque à l'extrême droite de notre ligne, attaque qui fut faite à 11 heures, avec un succès complet. Les Allemands furent chassés de Pargny-Filain et de la Chapelle-Sainte-Berthe. Le 26, les troupes du général Deligny refoulèrent les Boches au nord de la Chapelle-Sainte-Berthe, s'emparèrent complètement du village de Filain et s'installèrent sur le plateau nord de l'Épine de Chevrigny.

Le résultat de cette attaque était donc considérable : en quatre jours, sur un front de 12 kilomètres, nous avons progressé de près de 6 kilomètres en profondeur ; nous avons défait 70 000 hommes, sur lesquels nous avons fait 11 500 prisonniers et capturé 180 canons. Aussi pûmes-nous recueillir les fruits de cette victoire. En vain les ennemis avaient-ils, par deux fois, lancé une division entière pour reprendre le secteur de Courtecon, où les tirs de notre artillerie rendaient leur ravitaillement impossible ; ils durent se résigner à un repli définitif que nos avions signalèrent le matin du 2 novembre.

Alors nos régiments, s'élançant en avant, purent enfin descendre les pentes nord de ce « Chemin-des-Dames », où l'ennemi s'était accroché avec tant de ténacité depuis plus de six mois, et atteindre l'Ailette, entre Cerny et Bray. Le recensement final du butin conquis accusa 200 canons lourds, 225 lance-bombes et 750 mitrailleuses.

Cette prise du Chemin-des-Dames était le couronnement d'une des plus belles phases de notre offensive de 1917 ; mais, hélas ! il n'y a pas de roses sans épines, et à ce moment même, les troupes italiennes, désarmées par la défection de deux de leurs corps d'armée, subissaient un de ces revers qui font frémir les peuples : c'était le désastre de Caporetto, dont elles allaient d'ailleurs se relever, après s'être ressaisies et avoir reçu l'aide puissante de renforts franco-

britanniques.

*

Après la victoire de la Malmaison, victoire due à une formidable préparation de notre artillerie lourde, les généraux anglais conçurent le projet audacieux d'attaquer les Allemands dans la région située au sud-ouest de Cambrai. L'ennemi n'avait guère dans ce secteur que des divisions de Landwehr, dont quelques-unes même arrivaient de Russie et, par conséquent, étaient fatiguées.

Le général Byng, l'ancien commandant de l'héroïque armée canadienne, prépara avec le plus grand soin une attaque « par surprise ». Pendant les nuits qui précédèrent la date fixée du 20 novembre, de nombreux « chars d'assaut », des *tanks*, comme les nomment nos alliés, furent amenés, dissimulés, le jour, sous les arbres, et ne sortant qu'une fois l'obscurité tombée. Et pendant que la 3^e armée anglaise s'appêtait ainsi, on laissa à dessein, pour tromper les Boches, « transpirer » des bruits d'une attaque vers le sud ; en outre, on ne fit aucune préparation d'artillerie lourde.

Le 20 novembre au matin, tous les canons hurlèrent à la fois et se livrèrent à un bombardement épouvantable, formant le plus effrayant des tirs de barrage. Derrière ce tir de barrage, 200 tanks s'élancent, leur drapeau au vent, sur les tranchées allemandes qu'elles inondent des projectiles lancés par les canons dont la bouche dépasse les embrasures blindées. Les Boches, effrayés comme autrefois les Romains à la vue des éléphants d'Annibal, se terrent dans leurs abris les plus profonds ou se sauvent à toutes jambes. Protégées par leurs forteresses roulantes, les troupes anglaises s'élancent en avant en poussant de formidables hurrahs. Les tanks, après avoir franchi la première ligne, ne s'arrêtent point : ils arrivent à la ligne Hindenburg, qui devait les arrêter et qui ne les arrête pas. Ils tombent dans les

fossés, ils se relèvent et écrasent tout sur leur passage, pendant que le feu de leurs canons « nettoie » le terrain de tous les ennemis qui l'occupaient.

Grâce à cette attaque aussi foudroyante qu'inattendue, les régiments de la 3^e armée anglaise s'emparèrent du premier système de défenses. Malheureusement la pluie se mit à tomber ; d'autre part, les Boches, un moment ahuris, envoyèrent des renforts de tous côtés. Malgré cela, le général Byng put progresser dans la matinée du 21 novembre, s'emparer de Noyelles, de Contring, de Mœuvres et de Fontaine-Notre-Dame. Les escadrons britanniques avaient enlevé à coups de sabre des batteries allemandes ; ils avaient libéré la population de nombreux villages occupés par les ennemis et atteint un des faubourgs de Cambrai. L'ère des héroïques chevauchées d'autrefois allait-elle donc se rouvrir ? L'enthousiasme débordait à Londres et l'on annonçait, dans la capitale anglaise, la capture de 8 000 prisonniers.

Mais l'ennemi revenait de sa surprise initiale ; il « faisait tête ». Malheureusement, aucun corps de réserve n'avait été prévu pour profiter de la victoire initiale. L'unité de commandement n'était pas encore réalisée, et les armées françaises, laissées en dehors de la combinaison, étaient demeurées immobiles. Les Boches comprirent le danger de l'avance anglaise et firent un effort désespéré pour l'arrêter ; ils y réussirent.

Non contents d'arrêter l'élan de nos alliés, les Allemands se donnèrent pour tâche de reconquérir le terrain qu'on venait de leur prendre. L'offensive anglaise avait fait dans leurs lignes une « poche » importante ; ils attaquèrent cette poche de deux côtés à la fois, en cherchant à l'enfermer entre ces deux attaques comme entre les deux mâchoires d'une tenaille gigantesque.

Le 30 novembre, le général allemand von Marwitz attaquait en colonnes serrées, après une terrible préparation d'artillerie ; il traversa l'Escaut, s'empara de Gonnellieu et de Villers-Guislain et

enleva à nos alliés 4 000 prisonniers et plusieurs batteries. Le lendemain, le général Byng réussit à reprendre Gonnellieu ; mais, au centre, il dut se replier, malgré les efforts héroïques de la cavalerie indienne, après avoir perdu 60 canons et plus de 100 mitrailleuses. Le 2 décembre, von Marwitz attaque sur toute la ligne : la Vacquerie est emporté et, après deux jours d'une lutte désespérée, le 6 décembre, le général Byng était obligé de battre en retraite, laissant aux mains des Boches les villages qu'il leur avait pris d'abord, ainsi que 9 000 prisonniers, 148 canons et 720 mitrailleuses.

Ainsi fut complètement perdu le bénéfice de la belle victoire remportée le 30 novembre.

*

À partir de ce moment, une ère de silence commença sur tout le front. On eût dit que les adversaires, dans le calme de l'hiver, se recueillaient, prenaient des forces pour le choc terrible qui allait se produire au printemps. Les canons n'aboient plus que par intervalle ; partout c'est une sorte de torpeur qui règne le long des lignes. À peine, çà et là, quelques coups de mains d'importance minime, quelques affaires locales. L'opinion publique s'énervait de cette longue inaction. Les uns y voyaient le signe de l'affaiblissement de l'armée allemande, les autres pressentaient que celle-ci se ramassait pour un effort qu'elle voulait décisif.

Toutefois, il était un champ de bataille qui présentait plus d'action que jamais : c'était l'atmosphère. La lutte aérienne prenait, elle, une extension formidable. Les Boches, bénéficiant de leur merveilleuse organisation, avaient réalisé des types d'avions de bombardement d'une puissance exceptionnelle : les *Gothas* et les *Friederichshafen*. Désireux d'abattre le moral des populations par la terreur avant de commencer l'attaque qu'ils projetaient pour le printemps, ils

commencèrent le bombardement intensif des grandes villes et, en particulier, de Paris.

Dans la nuit du 30 au 31 janvier, par une pleine lune magnifique, 30 avions boches attaquèrent Paris et y jetèrent 15 000 kilos d'explosifs, tuant 40 personnes, et en blessant 206. Les bombardements de Paris se renouvelèrent à des intervalles très rapprochés, faisant chaque fois des victimes et des dégâts.

Mais l'aviation alliée ne perdait pas son temps : elle inondait de bombes les gares et les approvisionnements de l'ennemi ; elle harcelait ses transports sur route ; elle bombardait, au loin sur le territoire allemand, ses usines de munitions et de produits chimiques. Dans les rencontres avec les avions boches, elle manifestait la supériorité individuelle de nos aviateurs : en décembre, janvier et février, nous avions abattu 380 avions allemands et n'en avions perdu que 189.

Quoi qu'il en soit, tout se préparait pour un gros effort. L'armée américaine du général Pershing était comprise dans le groupe d'armées commandées par l'immortel général de Castelnau, en Lorraine ; tous les Alliés : Anglais, Belges, Portugais, étaient « l'arme au pied ». On sentait que de gros événements allaient se produire.

*

Pendant ce temps, s'était produit sur le front italien ce « grave » événement qu'était le désastre de Caporetto.

Nos frères latins avaient, il est vrai, brillamment réalisé la prise de Gorizia, l'avance vers Trieste. Mais les Allemands n'avaient pas perdu leur temps : ils avaient intrigué à coups d'argent, dans certains éléments du peuple et du parlement italien, s'attachant à s'assurer le concours d'éléments socialistes que l'on trouve presque toujours, dans la plupart des pays, prêts à pactiser avec l'ennemi. Quatre nihilistes

russes, membres des « soviets », faisaient, dans la péninsule, une propagande défaitiste intense. Tout un contingent d'éléments socialistes affirmait qu'on fraterniserait avec les Autrichiens par-dessus les tranchées.

Ces derniers, impatients de venger leurs insuccès précédents, tablant d'autre part sur la décomposition intérieure préparée par les agents allemands, avaient massé quatre fortes armées tout autour du front italien, n'attendant que le moment opportun d'attaquer et préparant leur offensive enveloppante sous la forme de « tenaille », chère aux stratèges d'outre-Rhin.

Ce fut les 24, 25 et 26 octobre que l'offensive autrichienne se produisit. Elle débuta par une attaque du général von Below contre l'armée italienne du général Capello. Alors, — fut-ce un effet des menées défaitistes ? — on entendit dans les rangs italiens des cris de *salve qui peut* ! tandis que des bandes innombrables de fuyards se précipitaient vers Caporetto. Les Autrichiens dessinèrent un mouvement tournant, immobilisant les régiments de nos alliés, qui, cernés, ne pouvaient recevoir aucun secours. Le 24 au soir, les brigades de Gênes, d'Etna, de Caltanissetta, d'Alexandrie, du Frioul, les bersagliers et toute l'artillerie capitulaient. Le 25, les Autrichiens lancèrent une attaque générale, anéantirent deux brigades et capturèrent 10 000 hommes et 200 canons. Alors la retraite italienne devint une déroute. Von Below avait, le 26, pris 30 000 prisonniers et 300 canons. L'Autriche exultait !

Il fallut abandonner Gorizia et Udine, si chèrement conquises. C'était bien un « désastre », comme le disait orgueilleusement le général autrichien.

Ce désastre fut aussitôt suivi de l'invasion du territoire italien par les Autrichiens. Les armées ennemies passèrent le Tagliamento le 5 novembre. Les populations, affolées, s'enfuyaient vers l'ouest, emportant sur des chariots leurs hardes et leurs objets les plus

précieux. Les troupes du général Cadorna continuaient à battre en retraite et l'on se demandait avec angoisse où s'arrêterait leur recul.

*

C'est alors que la France et l'Angleterre intervinrent et apportèrent à nos malheureux alliés le secours moral et matériel de leur alliance.

Le 28 octobre, le Conseil supérieur de la guerre se réunit et décida d'envoyer de suite, au secours des Italiens, une armée de 120 000 hommes. Les chemins de fer français firent l'impossible, et en vingt-quatre heures l'armée franco-britannique, sous les ordres des généraux français Fayolle et Duchêne et du général anglais Plumer, franchirent les Alpes. Nos alliés se ressaisirent et reprirent courage. C'était une réédition de la campagne d'Italie de 1859, et on entrevoyait l'aurore d'un nouveau Solférino.

Le 4 novembre, le général Foch arrive à Rome avec M. Lloyd George. Le général Diaz devient généralissime des troupes italiennes. Il était temps : l'invasion autrichienne occupait les riches plaines du Pô.

Les armées italiennes, fortifiées de l'appui des corps d'armée franco-britanniques, rétablirent l'ordre dans leurs rangs ; leur aviation, toujours en pleine maîtrise de ses moyens, bombarda et détruisit les voies de communication des Autrichiens, obligeant ceux-ci à effectuer leurs transports à dos de mulets. Cependant la retraite italienne continuait, et nos alliés avaient perdu 250 000 prisonniers et plus de 2 000 canons. De plus, l'armée du maréchal Conrad von Hœtzendorff débordait par les hauts plateaux du Trentin et menaçait l'armée italienne d'un encerclement total. Le 11 au soir, la ville de Feltre tombait au pouvoir des barbares. Mais les Italiens, renforcés par les divisions anglaises et françaises, allaient faire une magnifique résistance à l'envahisseur.

La bataille se déroula, à l'ouest de la Brenta, sur le plateau des *Sette Comuni* ; à Pest, sur le massif de mont Grappa. Elle commença le 13 novembre.

Le 16, les Autrichiens réussissent à passer la Piave ; mais les troupes qu'ils ont réussi à faire passer de l'autre côté du fleuve sont capturées, anéanties ou repoussées sur l'autre rive. Les 50 000 alliés débarqués avaient rendu la confiance aux populations.

On avait pu évacuer Venise et en sauver les trésors artistiques que les hordes autrichiennes se faisaient, par avance, une joie de détruire ou de voler.

Cependant les Autrichiens, bénéficiant de la vitesse acquise par leur coup de bélier, avaient réussi à occuper le massif du Meletta et le mont Asolone ; mais, grâce au ressort des Anglais et des Français, l'avance ennemie était arrêtée. La division française du général Dilleman enleva, le 30 décembre, en une demi-heure, le sommet de mont Tomba, capturant 1 500 prisonniers, 7 canons, 60 mitrailleuses. À la fin du mois de janvier 1918, les Italiens reprirent le col Rosso aux Autrichiens, leur enlevant du même coup 2 500 prisonniers, 6 canons et 120 mitrailleuses. Dès lors, le front italien était stabilisé, et nos alliés latins pouvaient dire aux barbares du centre : « Vous n'irez pas plus loin ! »

*

Pendant que se déroulaient, en Italie, ces dramatiques péripéties, la révolution russe, menée par des Juifs aux gages de l'Allemagne, battait son plein et ouvrait à deux battants, aux armées du kaiser, la porte de l'ancien empire des czars.

Le 12 octobre 1917, le général allemand von Kathan débarquait, avec deux divisions, à l'île d'Æsel, dans la mer Baltique. Le 18, les Boches s'emparaient de l'île de Mohn ; la flotte russe, montée par des

marins bolcheviks achetés par l'Allemagne, ne fit qu'un semblant de résistance. Les Russes se laissèrent prendre 10 000 hommes et 50 canons. Le tribun Kerensky, le Gambetta russe, annonça l'évacuation de Petrograd et le transfert du Gouvernement à Moscou : c'était faire le jeu du bolchevisme.

Les Allemands se trouvaient donc maîtres du golfe de Riga, commandant ainsi l'accès de la Russie à la mer.

Dans le même temps, la révolution atteignait son paroxysme : les soldats russes fraternisaient avec les Boches, fusillaient leurs généraux, outrageaient leurs officiers. Les propriétés bourgeoises étaient pillées et incendiées, les banques dépouillées, les châteaux et les fermes détruits ; les usines s'arrêtaient, les chemins de fer cessaient leur trafic. C'était l'idéal socialiste réalisé dans une « expérience » décisive, sous les yeux satisfaits du kaiser, qui pouvait contempler l'accomplissement de son œuvre néfaste et sanglante.

Les Allemands surent, d'ailleurs, habilement profiter des événements. Sous le prétexte avoué de venir en aide aux populations de l'intérieur, ils occupèrent une immense bande de territoire russe, allant de la mer Baltique à la mer Noire et comprenant la Livonie, l'Ésthonie, la Pologne orientale, la Volhynie, la Podolie, la Bessarabie et l'Ukraine. En même temps, les Turcs reprenaient possession de la ville de Trébizonde, et, le 13 mars, les Austro-Boches et les Ottomans occupaient Odessa. Tel était le résultat de l'établissement du régime républicain en Russie : l'invasion du territoire, la révolution sanglante et le morcellement du pays.

CHAPITRE VIII

L'OFFENSIVE ALLEMANDE DU PRINTEMPS DE 1918

La tentative des empires centraux en faveur de la paix. — Les effectifs allemands : 3 100 000 hommes. — L'attaque du 21 mars en Picardie. — Le bombardement de Paris. — L'avance allemande. — L'allégresse en Allemagne. — L'unité de commandement. — Foch généralissime. — Le mont Kemmel. — L'attaque de mai. — Le Chemin-des-Dames perdu. — L'avance vers Compiègne. — L'avance sur Château-Thierry. — Paris est l'objectif allemand. — L'attaque de juin. — La contre-offensive du général Mangin. — L'avance allemande enrayée.

L'Autriche et l'Allemagne, au printemps de 1917, avaient manifesté des désirs très nets de paix, à leur profit naturellement. Les succès allemands en Russie réveillèrent les sentiments impérialistes chez nos ennemis, qui, dès lors, ne rêvèrent plus que d'annexion, de conquêtes et d'indemnité de guerre formidable à faire payer à l'Allemagne « victorieuse » par la France, l'Angleterre et les États-Unis.

Sous l'influence de ces sentiments infusés dans les cervelles allemandes, le grand état-major boche décida de frapper le coup décisif. Les insuccès italiens redoublaient son arrogance, et il considérait comme une certitude absolue la victoire à la suite du premier choc et l'entrée à Paris aux premiers jours du printemps. Paris ! ce paradis terrestre de tout Boche ! Paris ! cette ville si convoitée par les Huns ! Paris allait donc, pensaient-ils, tomber enfin en leur pouvoir !

Pour préparer ce coup de force, Hindenburg avait accumulé sur notre front du Nord des forces imposantes, que permettait d'augmenter encore la trahison des révolutionnaires russo-boches.

Au mois de février 1918, l'Allemagne disposait de 3 100 000 combattants. Le reste de ses effectifs, soit 2 400 000 hommes, était employé à la garde des frontières. Sur ces 3 100 000 hommes, Hindenburg en massa 2 300 000 sur le seul front français.

Depuis plusieurs mois, des hommes clairvoyants avaient signalé cet afflux constant de troupes boches, ramenées du front russe sur le nôtre. Les déplacements de ces troupes étaient faits avec un tel art du « camouflage » que l'aviation alliée ne put en signaler que quelques-uns. Aussi, forts de leurs effectifs si nombreux, bouffis d'orgueil de leurs succès en Italie, les Allemands crurent le moment venu de frapper leur grand coup, qu'ils comptaient être le « coup dé massue ».

C'est en Picardie qu'ils devaient tenter leur première attaque. Les routes qui pouvaient leur ouvrir l'accès de Paris sont, en effet, au nombre de trois : la vallée de l'Oise, les Flandres et Verdun. L'Oise avait « raté » dès 1914, Verdun avait raté ensuite ; il leur restait l'éventualité d'une invasion par les Flandres et la Picardie.

*

Ludendorff, le général qui commandait sur le front, avait comme premier objectif l'écrasement des Anglais, afin de détruire la gauche de notre ligne de résistance. Il tablait aussi sur la « dualité » du commandement des armées alliées dont la liaison se faisait, à angle droit, en un point assez faible, situé, par surcroît, sur une rivière qui n'était autre que l'Oise. Il comptait briser cette soudure imparfaite, et, une fois ce travail accompli, écraser d'abord l'armée anglaise.

Il fallait donc commencer par séparer les deux armées, puis s'emparer d'Amiens et, une fois les Anglais mis hors d'état de

résister, revenir sur l'Oise, battre l'armée française isolée de ses alliés et s'élancer sur le chemin de Paris.

Tel était le plan « mirifique » conçu par les généraux boches. Partout, dans les tranchées allemandes, on était certain du succès et on disait que l'on aurait, à Pâques, la paix avec la victoire.

L'art du camouflage fut poussé par l'ennemi à un degré inouï. Afin de tromper notre état-major sur leurs intentions, ils organisèrent en Champagne de faux aérodromes, de faux parcs de munitions et de faux hôpitaux. En réalité, l'armement allemand sur le vrai front de bataille était formidable, grâce surtout à la multiplication des mitrailleuses, et surtout des fusils-mitrailleurs, susceptibles d'être manœuvrés par un homme seul.

Chez les alliés, l'opinion publique était anxieuse : on s'attendait, chaque jour, à voir l'assaut allemand se produire. Il eut lieu le 21 mars et fut suivi du bombardement de Paris, bombardement effectué par des canons à longue portée qui tiraient sur la capitale d'une distance de 120 kilomètres. Les trois pièces en question, que le peuple appela tout de suite des « grosses Berthas », du nom de la fille de Krupp, étaient en batterie à Crépy-en Laonnois. Les Boches avaient pensé justement que les projectiles de 210 millimètres, arrivés dans une région de l'atmosphère où l'air était très raréfié, n'y subiraient qu'une résistance insignifiante et que la portée serait, du même coup, augmentée dans une proportion considérable. L'obus s'élevait à 30 000 mètres de hauteur, décrivant une immense parabole, et atteignait la portée fantastique de 120 kilomètres.

Ce bombardement, qui avait pour but de détruire le moral de la population parisienne, fut inauguré par le kronprinz lui-même le 21 mars, veille du dimanche des Rameaux, le jour même où fut lancée la première offensive. Le Vendredi saint, un obus, tombant, au moment de l'office des Ténébres, sur l'église Saint-Gervais, y tuait 75 personnes et en blessait près de 200. Malgré tout, le moral de Paris

demeurait inébranlable, et le seul souci des habitants de la capitale était de connaître les « communiqués » qui leur apportaient les nouvelles, hélas ! peu rassurantes, de la bataille de Picardie.

*

Les troupes allemandes étaient réparties en trois armées, commandées respectivement par les généraux von Below, von Marwitz et von Hutier, ce dernier descendant de protestants français passés au service de la Prusse. Elles formaient un total de 900 000 hommes, dont 300 000, commandés par Marwitz, occupaient l'espace compris entre la Scarpe et l'Oise, tandis que les 600 000 autres étaient massés en Thiérarchie ou dans les Ardennes. Par un raid de six marches de nuit, toutes ces troupes se portèrent, au jour fixé, sur Saint-Quentin. Suivant l'orgueilleuse expression de Ludendorff, « c'était toute l'Allemagne qui s'avavançait. »

Deux armées anglaises étaient exposées à cet assaut formidable : la 3^e armée, au nord, commandée par le général Byng, et la 5^e armée, au sud, sous les ordres du général Gough. Celui-ci avait, en tout et pour tout, pour s'opposer à l'attaque allemande, 14 divisions réparties sur 64 kilomètres. Cela faisait 170 000 hommes qui allaient avoir à subir le choc de 580 000 assaillants !

Des prisonniers, habilement « cuisinés » par des interprètes, avaient annoncé que l'attaque boche commencerait le 21. Aussi, prenant les devants, le général Gough fit-il, dès le 20, bombarder par son artillerie lourde les abords de Saint-Quentin. Les Boches ne répondirent pas sur le moment. Mais le 21, à 2 heures du matin, ils lançaient leur attaque sur toute la ligne avec une violence sans précédent, au milieu d'un brouillard qui cachait la vue des objets à 10 mètres de distance. Leur tir d'artillerie fut tel, que l'on a calculé que, *pendant les deux premières heures de cette journée, les Allemands*

lancèrent autant d'obus que pendant toute la guerre de 1870.

À la faveur de la brume persistante, l'ennemi arriva à 10 heures sur les premières lignes anglaises sans avoir été vu. Il traversa les réseaux sur des ponts portatifs préparés à l'avance, et surprit complètement les soldats anglais qu'ils encerclèrent. Bientôt, les lignes anglaises fléchirent, le 3^e corps céda à droite, le 19^e à gauche, le 18^e au centre, et les Boches entraient dans Contescourt à 6 heures du soir. L'armée Byng recula très peu et, en somme, soutint le coup. Le général Gough, devant l'afflux croissant des troupes amenées, donna l'ordre de la retraite. Celle-ci s'exécuta sous la protection de la cavalerie et des tanks. Pendant ce temps-là, le kaiser, installé confortablement et prudemment loin du front, dans un château à l'abri des projectiles, regardait défiler les régiments que son ambition sanguinaire envoyait à la mort.

Le 22 mars, les attaques allemandes se firent plus violentes encore, et l'armée du général Gough fut rejetée sur une ligne passant par Ham, Monchy, Vraignes et Tincourt. L'armée Byng, de son côté, fut forcée d'évacuer Vaulx et Jénin. Mais, tout en battant en retraite, les courageux soldats britanniques faisaient payer cher à l'ennemi l'avance qu'il réussissait à prendre et lui infligeaient des pertes terribles.

*

Cependant le général Pétain avait compris le grand danger qu'un écrasement des troupes britanniques ferait subir aux armées françaises. Il lança aussitôt le 5^e corps, commandé par le général Pellé, dans la direction du canal Crozat où s'était faite la trouée allemande. En même temps, trois autres divisions s'embarquaient sur des autos et arrivaient le 22, à midi, entre Guiscard et Chiry, rencontrant partout des Anglais en retraite et des habitants en fuite. Le

moment était critique ; il n'y avait pas d'hésitation à avoir en présence de l'avance allemande. Celle-ci avait lieu au point de jonction des deux armées. Partout l'armée britannique avait fléchi et battait en retraite.

Le 23 mars, le général Gough accentue encore son mouvement de retraite : le 19^e corps repasse la Somme, le 7^e repasse la Tortille, et le secteur entre ces deux rivières reste sans défense. Von Below tente de tourner Bapaume, et von Marwitz marche sur Bouchavesnes et Combles, pendant que von Hutier s'avance sur Ham et sur Chauny.

Le général Pétain et sir Douglas Haig tinrent conseil. On avait compté que les troupes britanniques pouvaient tenir pendant soixante-douze heures : elles n'ont tenu qu'un jour ! Le 23, à midi, le général Humbert reçoit le commandement d'un contingent franco-anglais, avec l'ordre de défendre la Somme et le canal Crozat. Mais l'ennemi vient de s'emparer de Ham ; la nuit arrive et l'heure est critique. Von Hutier s'avance vers les deux points importants de la région : Villers-Bretonneux et Lassigny. La possession du premier lui donnerait l'accès vers Amiens et la mer ; celle du second lui ouvrirait la route de l'Oise, c'est-à-dire celle de Paris !

Ce fut là que Ludendorff commit une faute : voulant emporter les deux points à la fois, il réussit à perdre la partie, pourtant si bien engagée par lui. « Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois ! » dit le proverbe, et il a raison. Le général Pétain, comprenant le danger, rappelle de Lorraine l'armée Debeney, qui se combinera à l'armée Humbert, toutes deux étant sous les ordres suprêmes du général Fayolle.

Ce fut le lendemain, 24 mars, que les armées allemandes tentèrent l'écrasement de l'armée anglaise du général Byng. Celui-ci dut se replier au nord-est de Bapaume, pendant que le général Gough était forcé d'évacuer Sillery-Saillisel. L'ennemi réussit à franchir le canal de la Somme jusqu'à Péronne. Von Hutier enlève Nesle aux troupes

britanniques et attaque notre 5^e corps, auquel il fait 5 000 prisonniers.

Le succès de l'attaque allemande était écrasant !

En trois jours, les ennemis avaient pris 45 000 prisonniers et 600 canons ; leur avance, en certains points, atteignait 40 kilomètres ; les Alliés avaient perdu leurs anciennes positions ; Montdidier était menacé, et sa prise, si elle était réalisée, pouvait amener l'encerclement complet des armées anglaises.

Mais nous allons assister à une de ces merveilleuses « reprises » qui étonnent le monde, tant par leur conception que par leur exécution.

*

Nos renforts arrivaient abondamment sur la ligne de bataille. Les trains se succédaient, si l'on peut dire, en chapelet, et les camions automobiles formaient sur les routes une chaîne continue.

Aussitôt les divisions françaises arrivées sur le front on les lance contre les colonnes allemandes. Toute l'infanterie est dirigée vers Montdidier. Le 25 mars, l'armée de von Hutier attaquait Noyon avec une telle violence que le général Pellé était obligé d'évacuer la ville que les Boches incendient aussitôt, pour bien manifester, par un crime de plus, les charmes de la « Kultur » allemande.

Pendant ce temps, von Below et von Marwitz dirigeaient leurs divisions vers la voie ferrée d'Arras à Amiens, en s'emparant d'une série de villages et en repoussant une vive contre attaque des Anglais. Ludendorff pouvait alors se réjouir : ses troupes nous avaient pris près de 1 000 canons. Le kaiser envoyait à l'impératrice un télégramme où il remerciait Dieu !

Et devant l'invasion boche, devant ce fléau si justement redouté, les populations s'enfuyaient vers la Normandie, vers l'Ile-de-France, vers la Beauce. Ces malheureux paysans, qui venaient de reprendre

possession de leurs champs dévastés, s'en voyaient chassés une seconde fois. Empilant les femmes et les enfants sur des charrettes chargées de leurs matelas et de leurs meubles, ces infortunées victimes de la guerre s'éloignaient, à petites journées, du théâtre de la dévastation. Et ceux qui ont vu ces lamentables processions traverser les villes et les villages n'oublieront jamais ce spectacle navrant. Non ! la Fiance ne doit pas oublier. Quelles que soient les tendances sentimentales des humanitaristes d'outre-mer qui, n'ayant pas connu chez eux les horreurs de l'invasion, rêvent d'une fraternité universelle qui réunirait les nations dans une société idéale, il faut que nos enfants se souviennent des crimes commis par les Boches ; que jamais ce souvenir ne s'efface de leur mémoire et que, de génération en génération, le récit fidèle des atrocités allemandes entretienne le feu sacré du patriotisme, en dépit des efforts des socialistes « sans patrie », c'est-à-dire des gens aux gages de l'ennemi.

Pendant que l'exode se déroulait sur les routes, les troupes se battaient en pleine campagne. Ce n'était plus la guerre de tranchées, c'était la guerre de mouvements qui reprenait, comme au début de la campagne de 1914. On voyait se mouvoir les masses d'infanterie, on voyait circuler les convois d'artillerie et les escadrons de cavalerie. La guerre se faisait, enfin, au grand jour et non plus sous terre.

Mais, en dépit des attaques allemandes dont la violence dépassait tout ce qu'on avait vu jusqu'ici, le « pivot » de notre résistance réussit à tenir bon. En vain, le 26 mars, après la chute de Noyon, von Hutier nous enlève les deux hauteurs de Porquéricourt et du Mont-Renaud : une brillante contre-attaque de nos troupes lui reprend ces deux collines. C'est le début de la résistance opiniâtre qui va marquer l'arrêt de l'avance allemande, et qui va coïncider avec l'un des plus importants événements militaires de la guerre : la réalisation de *l'unité de commandement*.

*

Les chefs des gouvernements alliés, MM. Clemenceau et Lord Milner, s'étaient, devant la gravité du péril, réunis en conférence à Doullens. Sur les observations de M. Clemenceau, ils étaient tombés d'accord sur la nécessité de remettre entre les mains d'un chef unique le commandement des armées alliées, et ils furent d'accord également pour désigner le général Foch pour ce poste suprême.

On peut dire que cette décision fut en même temps celle de la victoire.

Aussitôt investi du commandement unique, le général Foch, avec le coup d'œil de l'aigle, voit le péril et prend les dispositions pour le conjurer. Il coordonne les positions des armées britanniques et françaises, de façon à réaliser le « mur » contre lequel doivent se heurter et mourir les vagues de l'invasion des Huns.

Il n'était que temps, d'ailleurs, d'endiguer le flot boche. Voyant qu'il lui était impossible de briser la charnière anglo-française, von Hutier tourne ses efforts vers Montdidier ; il compte, une fois cette ville tombée entre ses mains, voir s'ouvrir devant lui la route de Paris. *Nach Paris !* c'est toujours le même objectif, c'est toujours le même cri de guerre traduisant l'éternel appât offert à l'avidité des féroces soldats de Guillaume II.

Tous les efforts de l'ennemi vont donc se tourner vers la petite ville qu'il s'agit, pour lui, d'emporter coûte que coûte.

Le général Foch envoie deux divisions d'infanterie et une brigade de dragons prendre position le long de l'Avre, pour tenir à tout prix. Le 26 au soir, il donne l'ordre de secourir au plus tôt les Anglais au sud-ouest d'Amiens et annonce que Roye est pris par les Allemands ; il faut défendre la route de Montdidier.

On peut dire que ce fut là le moment le plus critique de cette

situation, si grave déjà par d'autres points.

Au cours de la journée du 27, les Boches font un bond formidable en avant ; les divisions de von Hutier rejettent les troupes du général Debeney, malgré l'héroïque résistance de celles-ci, en particulier de la 56^e division du général de Metz et de la 5^e division de cavalerie du général de La Tour. L'armée du général Humbert est obligée d'évacuer Faverolles et von Hutier entre à Montdidier vers 5 heures 15 du soir. Aussitôt maître de la ville et de ses environs, il y fait installer une seconde batterie de « grosses Berthas », destinées à bombarder Paris à 120 kilomètres de distance et à « relayer » les premières.

On le voit, Montdidier tombé, la situation était plus que grave.

C'est alors que le général Pershing, commandant en chef des troupes américaines débarquées en France, vint trouver Foch pour lui dire : « Nous serions fiers que nos troupes fussent engagées dans la plus grande bataille de l'histoire. Infanterie, artillerie, aviation, tout ce que nous avons est à vous ; disposez-en. »

C'était la matérialisation de cette belle pensée d'un écrivain américain qui, au moment du départ des troupes des États-Unis pour l'Europe, avait lancé cette phrase où s'exprime la reconnaissance de tout un peuple : « La Fayette, nous voici ! »

*

Nous avons dit que la situation était grave.

Les Allemands avaient, en effet, creusé dans notre front une « poche » immense ; mais, heureusement, la rapidité même de leur avance avait empêché leur artillerie lourde de les suivre, et von Hutier n'avait guère à sa disposition que les batteries de campagne de 77. L'aviation française et anglaise, d'autre part, affirmait sans cesse sa supériorité sur l'aviation allemande dans toutes les rencontres.

L'espoir commençait à renaître.

Les Allemands avançaient, cependant, sans cesse sur les deux rives de la Somme et marchaient dans la direction d'Amiens. Les unités anglaises avaient été refoulées et le 18^e corps avait dû se replier sur Moreuil, après avoir abandonné Royc. Amiens se trouvait ainsi très menacé.

Foch alors prit la décision suprême. Il se servit d'une ancienne ligne qui barrait le plateau de Villers-Bretonneux. Le général Gough, rassemblant 2 500 hommes qu'il avait ramassés un peu partout, en confia le commandement au général Carey. Celui ci fit une résistance héroïque, qui rappelle les plus belles pages de l'histoire militaire. Obligé d'abord de se replier, il tient quand même ; sa troupe s'augmente de quelques unités, et il réussit ainsi à résister jusqu'à l'arrivée des renforts. Ainsi l'héroïque général anglais justifia la mot de Lloyd George : « La division de Carey a sauvé l'Angleterre. »

Le 26 mars, l'ennemi ne gagne que très peu de terrain : on sent qu'il n'est plus en force et que la bataille faiblit.

Mais il reste la menace de Montdidier, occupé par les troupes de von Hutier. Il faut à tout prix les empêcher de déborder la ville ; sans cela ce serait la route de Paris ouverte aux armées du kaiser. Le général boche a compris l'importance de l'opération et va la tenter en essayant de s'emparer d'Amiens.

Depuis le 25 mars, le général Fayolle commande les armées qui opèrent au sud de la Somme. Nos troupes s'introduisent au milieu des divisions britanniques.

Le 28, von Hutier reprend nettement l'offensive et oblige le général Debeney à reculer sur l'Avre, dans la direction du chemin de fer de Paris. Mais notre artillerie de tous calibres entre en jeu, nos aviateurs font des prodiges et, le soir, le général Fayolle avait la certitude de pouvoir résister efficacement.

La journée du 29 mars se passa en actions et en réactions locales, en attaques et en contre-attaques. C'étaient des coups d'essai lancés par l'ennemi en prévision de la grande poussée du lendemain.

Le 30 mars, en effet, von Hutier attaque sur toute l'étendue du front, de Noyon à Montdidier. Mais le plan de résistance de Foch se réalisait : le « mur » était dressé, et contre lui les hordes allemandes allaient venir se briser. À Lassigny, la division du général d'Ambly tenait la hauteur du Plessis-Plémont. Assaillie par trois divisions boches, elle dut d'abord fléchir un peu ; mais, dans un ressaut magnifique, elle rejeta les ennemis, leur prit 800 prisonniers, 50 mitrailleuses, et anéantit presque complètement la 7^e division allemande.

*

Voyant qu'il n'y a plus rien à tenter de ce côté, l'ennemi va porter tout son effort vers l'ouest, sur la voie ferrée d'Amiens, afin de couper les communications franco-britanniques. C'est le général Debeney qui, à la tête de la 1^{re} armée, doit assurer la résistance.

Le 30, l'ennemi ne lance pas moins de treize attaques contre nos positions ; toutes sont repoussées avec de grosses pertes, et les Anglais reprennent possession de Moreuil.

Mais von Hutier ne se tient pas pour battu. Devant l'insuccès de ses premiers assauts, il va jouer le grand jeu et faire donner la garde ; il lance à l'assaut la 1^{re} division de la garde prussienne. Mais, le 31 mars, elle est repoussée par les baïonnettes de nos poilus et, le 1^{er} avril, le front était, suivant l'expression consacrée, « stabilisé. » Les Allemands devaient renoncer à enlever Amiens et à atteindre le chemin de fer de Paris.

Du 21 mars au 4 avril, Ludendorff avait, dans cette offensive

gigantesque, perdu 250 000 hommes tués ou blessés.

Le général Foch pouvait donc dire, en recevant les correspondants de guerre des grands journaux : « Le Boche est endigué depuis le 25 ; le flot expire sur la grève. »

Mais quel terrain les Boches avaient conquis ! Ils s'étaient emparés d'un vaste triangle ayant un sommet près d'Arras, un second à Montdidier, un troisième à la Fère. Bapaume, Albert, Combles, Péronne, Ham, Montdidier, Roye, Lassigny, Noyon, Chauny étaient entre leurs mains, et leur avance, en certains points, dépassait 60 kilomètres.

Tel était le bilan de l'offensive allemande de Picardie. Heureusement arrêtée par l'initiative de Foch, elle eût pu, si elle ne fût venue se briser sur le mur réalisé par notre illustre homme de guerre, être le désastre qui aurait conduit les hordes allemandes jusque sous les murs de Paris.

Ils y comptaient bien, d'ailleurs.

Le 5 avril, l'armée allemande lança une attaque violente sur nos avant-postes, mais sans réussir à les faire reculer beaucoup. Le 24 avril, von Marwitz essaye une ruée dans la direction d'Amiens : 50 000 hommes s'élancent sur nos lignes ; les Anglais sont forcés d'évacuer Villers-Bretonneux, et nos troupes doivent abandonner Hangard. Mais, la nuit suivante, la division australienne du général Birdwood reprend Villers-Bretonneux, et la division marocaine chasse les Boches de Hangard qu'ils avaient, au moment, réussi à occuper.

La bataille de Picardie était finie, celle de la Lys allait commencer. Après l'attaque de mars, voici celle d'avril.

*

Le grand état-major allemand, voyant l'insuccès de la tentative sur Amiens et la route de Paris fermée devant lui, décida de reporter son effort au nord, afin de faire tomber la ligne des Flandres.

Les Allemands n'avaient alors devant eux, au début de cette attaque à laquelle ils consacraient 110 000 hommes, qu'une armée portugaise de 40 000 hommes.

L'action débuta, le 9 avril, par une préparation d'artillerie d'une grande violence, commencée dès le petit jour, à 6 heures du matin. Les colonnes allemandes s'élancèrent à l'assaut des lignes portugaises dont le centre fléchit ; cependant, nos braves alliés du sud se ressaisirent bien vite et, avec l'ardeur des races latines, exécutèrent d'héroïques contre-attaques à la baïonnette. Mais le nombre devait l'emporter sur la valeur. L'ennemi force la ligne et réussit à passer la Lys dans la soirée.

En présence de ce premier succès, Ludendorff décide de profiter immédiatement de ses avantages. Le 10 avril, l'armée allemande attaque les renforts anglais commandés par le général Horne ; en même temps, l'armée du général Sixt von Arnim s'élance de l'autre côté pour encercler les troupes qui occupent le fameux « saillant d'Ypres ».

Le 11 avril, les deux armées allemandes cernent Armentières que nos alliés britanniques sont forcés d'abandonner, en se laissant faire 3 000 prisonniers et prendre 45 canons. Le 12 avril, le général boche Éberhardt atteint le pied du mont Kemmel et, au sud de la ligne d'attaque, Locon est enlevé.

En même temps, les efforts de l'ennemi, dont l'effectif se monte à 340 000 hommes, viennent se porter sur Hazebrouck, qui est l'objectif des généreux allemands. Le kaiser, escomptant la déroute des Anglais, s'était installé à Armentières.

*

Le général Foch, pour parer à l'imminence du péril, décida de lancer contre les divisions allemandes, non seulement des troupes anglaises, mais aussi des troupes françaises. En moins de soixante heures, notre cavalerie arrive, ayant fait plus de 60 kilomètres par jour ; elle était suivie de deux divisions d'infanterie. Le 17 avril, l'armée anglaise du général Plumer évacua avec le plus grand ordre les positions conquises ; c'était un repli que, dans sa merveilleuse divination des desseins de l'ennemi, avait prescrit le général Foch.

Les Boches, de leur côté, poursuivaient leur tentative d'encerclement, suivant leur méthode classique. Leur plan était bien simple, et quelque peu « cousu de fil blanc » : ils se proposaient d'écraser l'armée belge avec 25 bataillons et 200 canons, d'atteindre le canal de l'Yser, puis de marcher sur Poperinghe.

Les Belges tiennent bon sous l'attaque allemande, contre laquelle ils se retournent à la baïonnette, enlevant à l'ennemi 700 prisonniers et 45 mitrailleuses. Mais les choses allaient moins bien sur les bords de la Lys : là les Anglais se voyaient contraints d'évacuer Neuve-Église dans la nuit du 14 au 15 avril ; puis ils durent encore évacuer Bailleul.

Une accalmie se produisit alors dans l'allure générale de la bataille. Mais les Allemands, sous cette tranquillité apparente, cachaient les préparatifs d'un coup décisif qui devait leur livrer le mont Kemmel, ce poste qui gardait tout l'ensemble des monts de Flandre. Ce fut l'armée de von Arnim qui reçut la mission de s'en emparer ; elle était forte de plus de 100 000 hommes.

Le 25 avril, après un long et violent bombardement, les Boches attaquèrent les troupes franco-britanniques chargées de la défense du mont Kemmel. Malgré une résistance héroïque des Anglais, ils forcèrent ceux-ci à évacuer Dranoutre et Wychstœte et cernèrent le 30^e régiment français qui occupait la montagne, en nous faisant 6 500

prisonniers et en nous prenant 220 mitrailleuses. Le lendemain, nous lançâmes plusieurs contre-attaques pour reprendre la montagne, mais ce fut en vain : les Boches s'y étaient consolidés et s'y cramponnaient énergiquement.

La conquête du mont Kemmel par l'ennemi était, pour celui-ci, un succès indéniable et pour nous un échec sérieux. Les Allemands tentèrent d'en profiter de leur mieux. Une attaque générale fut menée par l'armée de Sixt von Arnim contre les positions franco-britanniques en arrière du Kemmel ; mais les alliés tinrent bon et, le 1^{er} mai, la progression allemande pouvait être considérée comme arrêtée dans ce secteur.

Cependant, au 1^{er} mai, notre situation n'était pas brillante. Après la poche formidable creusée dans nos lignes par l'offensive d'avril sur la Somme, voici qu'une nouvelle poche s'était formée sur la Lys, et l'avance de l'ennemi l'amenait presque sous les murs d'Hazebrouck. Pourtant, en dépit des pertes de terrain, en dépit des pertes d'hommes et de munitions, l'Entente pouvait reprendre courage. Les Allemands, en effet, avaient raté leur coup qui devait séparer les Français des Anglais en écrasant ces derniers. En outre, les Alliés avaient maintenant l'unité de commandement, et l'on peut dire que la nomination de Foch au poste de généralissime équivalait à une victoire. Enfin les Américains, en dépit des mines et des sous-marins, débarquaient à raison de 150 000 par mois.

Mais il fallait compter avec la « hâte d'en finir », qui était le sentiment dominant en Allemagne. Dans ce but, les armées du kaiser allaient donner un effort suprême : après l'offensive de mars et celle d'avril, nous allons voir se dessiner celle de mai, celle qui fut la plus dangereuse et qui amena les troupes allemandes à 75 kilomètres de Paris.

*

Les premiers jours du mois de mai se passèrent dans un calme relatif. Ludendorff préparait, dans le plus grand secret, son attaque décisive, et cette attaque, il allait la lancer précisément contre celle de nos positions que tout le monde tenait pour imprenable, contre ce Chemin-des-Dames conquis au prix de tant d'héroïques efforts.

Au milieu du mois de mai, le général en chef des armées du kaiser disposait de 2 470 000 hommes, dont 800 000 étaient en arrière, autour de la frontière de Belgique, entre la Sambre, la source de l'Oise et la Meuse. Ces 800 000 hommes occupaient donc le nœud des chemins de fer qui descendent, en divergeant, vers la Seine et l'Ile-de-France.

Pendant ce temps-là, les tranchées françaises étaient en repos. Après les dures batailles de Picardie et des Flandres, les hommes avaient été envoyés dans un « secteur calme », et celui du Chemin-des-Dames semblait, par sa réputation d'imprenabilité, devoir mériter amplement ce qualificatif.

Combien les « théories », en matière de stratégie, sont trompeuses ! Combien les vérités « admises » sont vite devenues des erreurs ! Nous allions le voir au Chemin-des-Dames, au sujet duquel tous les écrivains militaires développaient à l'envi le thème de l'invulnérabilité des fronts.

Ce fameux Chemin-des-Dames, que l'on considérait comme une citadelle imprenable, tant à cause de sa position topographique que par suite des défenses qui y avaient été accumulées, allait tomber sous le coup de bélier de l'attaque allemande, et sa chute allait amener la phase la plus redoutable de l'invasion ennemie.

Notre état-major croyait que l'ennemi n'avait, d'après les apparences, que 13 divisions entre Noyon et Reims, sur un front de 80 kilomètres. On pouvait donc s'estimer en sécurité en laissant derrière les lignes formidables du Chemin-des-Dames 4 divisions françaises et

4 divisions anglaises.

Mais Ludendorff savait que les troupes de la défense étaient fatiguées par les durs combats qu'elles avaient eu à soutenir. Aussi mit-il en jeu les moyens nécessaires pour les écraser d'un formidable coup de massue.

Contre les 8 divisions franco-britanniques, il dirigea 25 divisions d'attaque, soit, en tout, 300 000 hommes. Derrière ces 25 divisions, il y en avait 17 autres, qui devaient les suivre à trois jours d'intervalle.

Le plan du général allemand n'était pas compliqué : pendant que la masse principale des troupes d'assaut allait attaquer de front les lignes du Chemin-des-Dames, il tournerait cette position par l'est, à Juvincourt, pour prendre le plateau à revers et atteindre le plus tôt possible les ponts de l'Aisne. Ainsi le rempart qui protégeait l'Ile-de-France tomberait et la route de Paris serait ouverte.

La préparation se fit dans le plus grand mystère : les troupes arrivèrent des Ardennes uniquement par marches de nuit, se dissimulant, pendant le jour, dans les villages et dans les forêts. L'aviation elle-même, quelle que fût l'habileté de ses observateurs, était impuissante à en déceler la présence.

D'ailleurs, tout concourait à donner une impression de sécurité : peu ou pas d'avions boches au-dessus de nos lignes, peu ou pas d'actions d'artillerie ; aussi nos divisions ne s'attendaient-elles pas à l'attaque terrible qui allait les chasser de ces positions si chèrement achetées.

Le 27 mai, au petit jour, le tonnerre du bombardement se met à gronder. Entre 2 heures et 4 heures du matin, ce ne sont qu'obus explosifs, obus à gaz toxiques, se succédant avec une rapidité et une violence inouïes. C'était la préparation de l'attaque.

Celle-ci fut lancée à 3 heures 30 : l'infanterie allemande arrive, comme une trombe, sur nos divisions absolument surprises. La

division anglaise, qui occupait le plateau de Californie, clef de la position, n'aperçut l'ennemi que quand il escaladait les pentes. Elle dut abandonner le plateau à 4 heures et demie. Au sud-est, la 50^e et la 8^e division sont littéralement submergées par le flot montant des assaillants. La 50^e tient jusqu'à l'impossible, mais, après des pertes énormes, elle est obligée de se replier sur l'Aisne. Au sud de cette rivière, la 21^e division anglaise et une division française résistent de leur mieux, mais l'attaque se poursuit avec des forces nouvelles qui arrivent à tout instant et qui emportent tout. Rien ne peut s'opposer à cette vague immense, et l'héroïsme des soldats, français ou anglais, jeunes « bleus » ou vieux « territoriaux », ne peut pas tenir tête à la poussée du nombre. À certains moments, nos poilus se battaient à 1 contre 8 ! Ce qui est vraiment miraculeux, c'est qu'ils aient pu résister aussi longtemps.

La ruée allemande se répand au sud du plateau ; les Boches arrivent aux ponts de l'Aisne que nos sapeurs n'ont pas eu le temps de couper et qu'ils traversent. D'ailleurs nous avons perdu Pinon, Chavignon, la Malmaison, Courtecon, Cerny.

Vers midi, le village de Vailly tombe entre les mains de l'ennemi. Jusqu'au soir, c'est une lutte sans merci qui amène des combats corps à corps. Notre division coloniale fait des prodiges, qui arrachent aux Anglais, qui combattent avec elle, des cris d'admiration. Mais que peut la valeur contre le nombre ? Il faut céder. Trois bataillons français, cernés dans la forêt de Pinon, tiennent jusqu'au lendemain à 2 heures 30. Alors, ils envoient un message par pigeon, avec ces mots plus grands, dans leur laconisme, qu'un long récit : *Les trois derniers hommes des trois bataillons viennent de se rendre !*

L'ennemi avait passé l'Aisne entre Vailly et Berry-au-Bac, et nos troupes étaient rejetées, en désordre, vers le sud. Le soir de cette première journée, les Boches dépassaient la Vesle, occupaient le

Mont-Notre-Dame, ayant réalisé ainsi une avance de 18 kilomètres.

Les habitants de ces régions fuyaient en hâte leurs demeures dévastées, laissant entre les mains des Huns tout ce qu'ils possédaient. On était arrivé au 28 mai.

Ce jour-là, le kronprinz attaque par les deux extrémités de son front de bataille, à la fois au plateau de Laffaux et au massif de Saint-Thierry. Nos troupes résistent héroïquement, et le général des Vallières trouve une mort glorieuse au milieu de ses soldats. Mais toutes les hauteurs qui commandent Soissons sont désormais entre les mains de l'ennemi, qui conquiert du même coup Braisne et Fismes et commence l'attaque du plateau du Tardenois.

Les contingents français et anglais se battent coude à coude, « épaule contre épaule, » comme dit la légende écossaise. Pas un seul moment, le contact étroit entre les Alliés n'est rompu, et l'ennemi, au lieu de lancer, comme au 21 mars, des attaques divergentes sur des adversaires séparés, se voit forcé de grouper ses efforts pour une attaque Unique contre une armée homogène. Et si nous sommes obligés de céder sous le nombre, du moins cédon-nous en demeurant en liaison constante et serrée avec nos braves alliés.

Ceux-ci tenaient le plateau de Saint-Thierry ; mais ils se voient bientôt encerclés par le flot montant de leurs assaillants et doivent l'évacuer après soixante heures d'une résistance où les faits héroïques ne se comptent pas.

*

Cependant l'infanterie du kronprinz, continuant son avance accélérée, avait passé les deux rivières. Les Allemands disposaient de six mitrailleuses par compagnie et les hommes avaient en abondance des fusils-mitrailleurs. Nos troupes en retraite étaient arrosées d'une véritable pluie de balles. Nos avions signalaient l'arrivée de troupes

venant renforcer les effectifs allemands de première ligne.

Dès lors la bataille devient acharnée : c'est une lutte sans trêve et sans merci. Malgré une résistance tenace du général Duchesne et de son armée, la pression ennemie s'exerce sur toute l'étendue du front, plus dure à chaque instant.

Soissons, bombardé à raison de 1 200 obus par jour, incendié de fond en comble, est enlevé par des troupes prussiennes, et la prise de la ville nous contraint de reculer sur la Crise, pendant que l'armée de von Bœhm brise nos lignes et nous enlève la position de Loupeigne.

Le lendemain, 29 mai, les Boches attaquaient Fère-en-Tardenois, après en avoir bombardé les maisons et mitraillé les habitants dans une incursion d'avions. Une division française essaye de défendre la position assaillie et, pendant plus de seize heures, elle combat avec l'intrépidité propre à nos poilus. Deux divisions allemandes viennent apporter leur appoint à l'attaque initiale. Une brillante contre-attaque des nôtres rejette un instant les assaillants ; mais il faut succomber sous le nombre et battre en retraite.

La prise de Fère-en-Tardenois avait permis aux Allemands de faire de nouveaux progrès. Le soir du 29, leur front atteignit Bétheny, au nord de Reims ; nous avons perdu près de 35 000 prisonniers ; de nombreux canons de tous calibres étaient aux mains de l'ennemi, qui s'était emparé, en même temps, de l'aérodrome de Magneux, comprenant 13 hangars et 20 avions, ainsi que des abondants dépôts de munitions de Soissons et de Fismes.

Le 30 mai, 42 divisions allemandes, représentant plus de 500 000 hommes, marchent vers la Marne, entre Soissons et Reims. En présence de cette masse d'ennemis, que pouvaient faire les quinze divisions françaises qui se trouvaient en ligne ? Toute résistance tendant à arrêter l'avance boche était matériellement impossible, et la retraite, cette retraite si contraire à l'esprit de nos troupes, s'imposait cependant par mesure de prudence.

Le 30 mai, dans la soirée, nous sommes encore obligés de nous retirer sur le mont de Choisy, tandis que l'armée de von Boëhm atteint Jaulgonne. Pour la seconde fois, les Allemands étaient sur la Marne !

Par ailleurs, ils s'emparent de Champvoisy et de Romigny et traversent la Vesle. Le chiffre des prisonniers qu'ils nous ont fait atteint 45 000 !

*

La bataille durait depuis cinq jours déjà ; on était arrivé au 31 mai. Ce jour-là, le kronprinz changea nettement l'allure de son attaque, dirigée jusque-là du nord vers le sud, en orientant sa marche face à l'ouest. Cette manœuvre était également exécutée plus au sud où, par les deux rives de l'Ourcq, les Allemands avançaient jusqu'aux hauteurs de Neuilly-Saint-Front. D'ailleurs, ayant atteint la Marne à Jaulgonne, ils s'étaient établis sur la rive droite de la rivière, entre Verneuil et Château-Thierry, réalisant ainsi une base de 25 kilomètres qui représentait la menace directe contre Paris.

C'est, en effet, la capitale de la France que les Huns cherchaient à encercler et à prendre ; c'est Paris qui devait couronner leurs efforts. Naturellement, le bombardement de la grande ville par avions et par canons à longue portée avait repris en même temps que l'offensive. Les rues de la grande ville se firent peu à peu désertes ; on avait commencé à évacuer vers le midi de la France les archives et les dépôts des grandes banques. Tous les musées avaient été vidés et leurs collections transportées en province. L'avance des Boches à Château-Thierry devenait inquiétante, et beaucoup de Parisiens quittaient la ville pour s'installer en province, où l'on ne trouvait plus à se loger. On organisait des départs collectifs des enfants, des écoles que l'on cherchait à mettre à l'abri. En un mot, on prenait, — et très sagement d'ailleurs, — toutes les précautions que commandait la prudence. La

gaieté française ne perd jamais ses droits, et un dessin d'Albert Guillaume passait de mains en mains, avec la légende suivante : « Ce n'est pas parce qu'on prend son parapluie qu'il doit forcément pleuvoir. »

La bataille demeurait dure ; mais nos renforts arrivaient sans trêve, et l'inégalité entre les forces opposées diminuait. Malgré cela, l'encerclement de Reims se resserrait, et la ville n'était plus qu'un monceau de ruines. Le fort de la Pompelle était défendu par le général Gouraud et ses troupes noires que les Boches essayèrent de déloger, mais en vain : ils furent repoussés, et les Américains vinrent prendre position, coude à coude avec nos hommes, sur la Marne, entre Verneuil et Château-Thierry.

Les Boches, ayant décidé leur conversion face à l'ouest, poussent tout leur effort dans ce sens. Visiblement ils s'efforcent de réaliser l'avancée sur Paris ; mais pour cela il leur faut posséder la forêt de Villers-Cotterets, qui protège de ses abris, impénétrables à l'observation des aviateurs ennemis, la concentration de nos effectifs. La lutte va se concentrer autour d'elle.

Les effectifs allemands tentent de déborder la forêt à la fois par le sud et par le nord. Le 2 juin, après six jours de combats ininterrompus, nos troupes se voient forcées, cédant sous la pression du nombre, de laisser les Boches occuper le ravin de Haute-braye et le village ; mais, le soir, une énergique contre-attaque nous rend le terrain perdu ; la lutte continue. L'ennemi paraît avoir « besoin de souffler ».

Son effort se porte sur Château-Thierry.

Le 1^{er} juin, von Boehm avait réussi à s'approcher des lisières de la grande forêt du Valois en s'emparant des villages de Faverolles, de Corcy et de Long-pont. Une brillante contre-attaque de nos poilus nous avait rendus les trois villages.

La poussée que l'ennemi avait amorcée le long de la Marne est

arrêtée également ; partout nos hommes combattent avec vigueur et enthousiasme ; ils sentent que l'adversaire commence à s'épuiser. Celui-ci, montrant un regain d'énergie, attaque avec violence, le 3 juin, les lisières de la forêt et nous fait 2 000 prisonniers. À Trœsnes, deux divisions de la garde prussienne tentent d'encercler le village ; elles échouent grâce au concours des Américains qui sont venus nous renforcer, ainsi que nos fidèles et braves alliés les Anglais, qui empêchent l'ennemi de s'établir dans la partie nord de Château-Thierry qu'il avait atteinte.

L'avance des Allemands était, certes, considérable, mais on les sentait vraiment à bout de souffle ; et, comme l'avait dit, sans ambages, Clemenceau devant les Chambres : « Le fléchissement est venu, énorme pour l'armée anglaise avec des pertes incroyables, redoutable et dangereux pour l'armée française. Nos effectifs s'épuisent, mais les Américains viennent pour la partie décisive : *il reste aux vivants à parachever l'œuvre magnifique des morts !* »

*

Malgré la fatigue manifeste de leurs troupes, énervées de voir l'objectif de leurs attaques leur échapper éternellement, les Allemands ne renonçaient pas, cependant, à l'espoir d'atteindre Paris. Ils comptaient, une fois la capitale entre leurs mains, voir capituler la France.

Aussi rassemblaient-ils, dans tous les secteurs du front, tous leurs effectifs disponibles afin de les grouper en vue d'une grande et décisive bataille qui serait livrée sous Paris. Les batailles de Picardie et du Chemin-des-Dames leur avaient procuré une avance considérable, et fourni les deux mâchoires de l'étau qui devait encercler la capitale ; il ne s'agissait plus pour eux, dans un effort suprême, que de resserrer l'étau pour obtenir l'écrasement définitif de

l'armée française.



Soldats français s'abritant dans des trous d'obus pendant un bombardement.

Mais, pour cela, il leur fallait être maîtres des deux forêts de Compiègne et de Villers-Cotterets.

C'est par Compiègne que les Boches vont commencer leur attaque.

La 18^e armée, celle de von Hutier, devait enlever Compiègne en quarante-huit heures, et il résulte de papiers trouvés sur des prisonniers qu'on avait fait briller aux yeux des soldats du kaiser l'espoir d'un pillage sans fin dans un pays où abondaient les châteaux et les riches demeures.

C'était toujours la « Kultur » allemande qui se manifestait !

D'ailleurs, l'ordre du jour adressé aux hommes au début de l'attaque disait sans détours : « Derrière le premier objectif, c'est

Paris ! *Ans nach Paris* !!! »

Von Hutier disposait de 14 divisions, soit environ 170 000 hommes, sur 35 kilomètres, entre le sud de Montdidier et le sud de Noyon.

Le 9 juin, vers 1 heure du matin, un bombardement violent par obus à gaz asphyxiants est exécuté contre nos lignes, en avant et en arrière. À 4 h. 30, l'infanterie allemande part en colonnes serrées à l'attaque générale, surtout dans la partie centrale, le long de la rivière du Matz.

Nos troupes cèdent encore, mais très peu à la fois. Ce n'est plus le coup de surprise du 27 mai : elles subissent une poussée à laquelle elles sont préparées. Notre aile droite recule et laisse l'ennemi escalader les premières pentes du massif de Lassigny. C'est là que notre fléchissement est le plus grand.

Les Allemands essayent aussitôt d'exploiter ce succès ; ils gagnent le bois de Rissons, le sud de Cuvilly, s'emparent du plateau de Bellinglise et réussissent, au prix de lourdes pertes, à pénétrer dans le bois de Thiescourt.

On était arrivé au 10 juin, et cette journée devait marquer, par la réussite victorieuse de l'offensive du général Mangin, le début des heures réparatrices qui allaient commencer et se terminer par la victoire.

*

Dès le matin, von Hutier avait reçu en renfort de nouvelles divisions ; il les lance à l'assaut, d'une part le long du Matz, d'autre part, sur le plateau de Belloy. Nous résistons ferme sur ce plateau que nous n'abandonnons qu'après avoir infligé aux assaillants des pertes sanglantes.

Mais, à droite de la ligne d'attaque, le plateau de Lassigny tombait définitivement aux mains des Boches.

Les héroïques cavaliers qui défendaient le Piémont avaient, la veille, été attaqués quatorze fois ; ils sont obligés de céder sous le nombre, et l'ennemi peut ainsi forcer nos lignes l'une après l'autre. Nous sommes obligés de nous replier sur le cours inférieur du Matz.

Ribécourt est aux mains des Allemands ; des combats corps à corps se livrent dans les rues de Machemont et de Béthancourt.

Pour ne pas nous exposer à un encerclement complet, il nous faut reculer encore. L'ordre est donné aux divisions de se replier sur Bailly et Tracy-le-Val, en avant de la forêt de Laigue. Notre ligne, dès lors, s'appuie à gauche sur l'Oise, à droite sur le plateau de Moulin-sous-Touvent.

Mais là vont s'arrêter les succès de von Hutier. Certes, la journée avait bien commencé pour lui, mais elle va mal finir.

Les Allemands avaient réussi à nous rejeter sur la petite rivière l'Aronde. Mais c'était le général Mangin qui défendait la rivière. Le brillant « colonial » allait montrer aux Boches de quoi étaient capables nos troupes sous les ordres d'un chef tel que lui.

À tout prix il nous fallait reprendre Méry, tombé aux mains de l'ennemi qui pouvait s'en faire un observatoire et une position de commandement. À 5 heures, nos chasseurs atteignent les Vergers, enlèvent le village, et le soir, à 10 heures, un feu continu de notre artillerie massacrait les rassemblements boches, bien à l'arrière de leur front.

Cette brillante affaire surprend von Hutier, qui continue à s'avancer vers l'Aronde ; son avance est rejetée par nos troupes.

Le 11 juin arrive : c'est le jour de notre contre-attaque.

Usant à merveille de ses admirables bataillons de tirailleurs sénégalais, Mangin lance son attaque de flanc sur un front de 12 kilomètres, entre Rubescourt et Saint-Maur.

Nos troupes noires, fières de combattre sous l'œil de leur chef qui les électrise, enlèvent le plateau du Frétoy, reprennent le bois de Genlis, le plateau de Belloy, font plus de 1 000 prisonniers et prennent 19 canons. C'était l'arrêt de l'offensive allemande.

Von Hutier dut comprendre, alors, qu'il lui serait impossible d'enlever Compiègne. Refoulé dans toutes ses tentatives, il se voyait cloué sur sa ligne, en attendant l'heure où il allait l'abandonner et battre en retraite.

*

Mais le grand quartier général allemand ne pouvait pas s'avouer vaincu : il lui fallait, au moins, sinon une riposte, du moins une tentative de riposte.

C'est ce qui fut fait le 12 juin 1918.

Ce jour-là, les Boches attaquèrent à l'improviste entre les forêts de Villers-Cotterets et de Compiègne. Von Bœhm lance sur ce front de 12 kilomètres, après un violent bombardement par obus à gaz asphyxiants, trois divisions en formations compactes. Il parvient vers midi à installer ses troupes à Laversine et à Cutry. L'état-major allemand avait l'espoir d'être, le lendemain, à Pierrefonds ; mais il lui fallut déchanter.

En réalité, il n'arriva qu'à Cœuvres, et encore au prix de pertes sanglantes. Le 13 et le 14 juin, il dut piétiner sur place, et le 15, une audacieuse contre-attaque nous rendait de nouveau maîtres de Cœuvres.

Médusé par notre résistance et notre contre-offensive, l'ennemi demeura presque inerte jusqu'au 25 juin. Nous profitâmes de sa stupéfaction pour pousser en avant, et le 28 juin nous pûmes reprendre le plateau de Cutry, faisant aux Boches 1 400 prisonniers et leur

prenant 119 mitrailleuses. Du même coup deux divisions allemandes étaient anéanties.

L'échec de von Hutier sur le Matz avait été suivi de l'échec de von Boehm à Cœuvres. Von Below essaya, pour compenser les succès, de s'emparer de Reims en attaquant la ville de toutes les positions qui l'encerclaient par le nord.

À 6 heures du soir, le 18 juin, un bombardement effroyable fut lancé sur toutes les lignes françaises. Se croyant sûr de l'effet produit par ses obus asphyxiants, l'ennemi lance trois divisions sur nos positions. Arrêté par la résistance de nos héroïques troupes coloniales, il est repoussé avec de grosses pertes et se voit obligé de regagner ses positions de départ.

C'est sur ce troisième échec allemand que se termina la campagne du printemps de 1918.

Certes, elle avait donné à l'ennemi des avantages de terrain sérieux, mais elle nous avait donné, par contre, l'unité de commandement ; elle avait épuisé l'ardeur offensive des Boches ; elle avait permis, grâce à la résistance de nos troupes, l'arrivée des Américains. Dans nos ports, plus d'un million de soldats des États-Unis avaient débarqué, pleins d'ardeur et d'enthousiasme : c'était la certitude de la victoire ; victoire dont l'arrêt de l'offensive allemande marquait la préface d'une façon irréfutable.

CHAPITRE IX

LA CAMPAGNE D'ÉTÉ DE 1918 LA MARCHÉ À LA VICTOIRE

L'attaque des Allemands. — La faute de Ludendorff. — Toujours les visées sur Paris. — 350 000 hommes autour de Reims. — Foch, Gouraud, Mangin. — L'attaque du 15 juillet. — Les ripostes du commandement français. — Les armées Mangin, Degoutte, de Mitry, Berthelot. — Les Allemands repassent la Marne. — Ludendorff donne l'ordre de battre en retraite. — 850 000 Boches en déroute. — Les attaques anglaises dans le nord. — Sir Douglas Haig, Rawlison Byng et Horne. — Reprise de Bapaume. — Chute du massif de Saint-Gobain. — Les Américains à Saint-Mihiel.

Nous laisserons de côté, pour en parler dans un autre volume, les événements qui se sont déroulés, en juin 1918, sur le front italien, ainsi que les admirables combats livrés dans la mer du Nord par la flotte anglaise, toujours digne de ses plus héroïques traditions.

Nous allons, continuant le récit des opérations du printemps, passer à celui des opérations qui se sont déroulées pendant l'été de 1918 et qui, grâce au génie de Foch, amenèrent, par la défaite des Huns, la victoire définitive des armées de l'Entente.

À l'intérieur, les menées boches allaient leur train, mais étaient paralysées par les campagnes de Daudet et par l'énergie patriotique de Clemenceau. Au cours du mois de juillet 1918, l'ancien ministre Malvy, traduit devant la Haute-Cour, se voyait condamné à cinq ans de bannissement.

C'est alors que l'état-major allemand commit la lourde faute, celle qui devait amener la défaite des armées du kaiser, celle qui devait avoir comme conséquence la chute de l'empire des Hohenzollern et la libération du monde civilisé.

Le commandement allemand voyait, en effet, de plus en plus la décision des opérations lui échapper. Chaque jour, 12 000 soldats américains débarquaient en Europe. On essayait bien de cacher le fait aux soldats boches, à qui on avait répété que, grâce aux invincibles sous-marins, pas un Américain n'arriverait de ce côté de l'Atlantique ; ils avaient dû se rendre à l'évidence en voyant les drapeaux étoilés devant eux, et leur moral s'en ressentait.

L'état-major allemand comprenait donc qu'il lui fallait en finir au plus vite, sous peine de n'en finir jamais.

Il était, d'ailleurs, un peu tard pour lui.

En effet, tandis que, au 21 mars, Ludendorff avait sur nous une supériorité numérique de 500 000 hommes, Foch, à son tour, dispose, en juillet, de 600 000 Américains bien entraînés, sans compter 600 000 autres qui s'instruisent dans des camps en France. Les chances ne sont donc plus du côté boche.

Dès lors, Ludendorff se demande de quel côté il va frapper le grand coup, celui qui, dans sa pensée, doit compléter l'anéantissement de la France, blessée, c'est certain, par les offensives de mars, de mai et de juin, mais cependant toujours debout, l'épée au poing, le regard vers l'ennemi.

*

Depuis le 20 juin, les Allemands préparaient cette bataille suprême. Ils font des merveilles de camouflage pour dissimuler leurs intentions et tromper notre état-major sur leurs préparatifs. Mais Foch est là, il

n'est pas de ceux que l'on puisse « mettre dedans » facilement.

Il lit dans le jeu de l'adversaire comme dans un alphabet. Il prépare ses divisions à l'action définitive dont il a, dans son esprit, arrêté déjà les grandes lignes et dont il va être le seul maître.

Vers le milieu du mois de juin, les Anglais font des attaques locales en Flandre, à Nieppe, à Locon, entre la Bassée et l'Ancre. Dans la région de Château-Thierry, Foch multiplie ses coups d'essai ; partout les troupes de l'Entente manifestent une initiative que l'on avait dû trop souvent laisser prendre aux armées allemandes.

Le 28 juin, les Anglais attaquent la forêt de Nieppe et y font 400 prisonniers ; le 30, ils réalisent, près d'Albert, dans la Somme, Un brillant coup de main. Le 3 juillet, les Australiens, ces « as » de l'armée britannique, s'emparent de Hamel et font un coup de filet de 1 500 Boches.

Au sud de l'Aisne, entre Ambleny et Montgobert, le général Mangin enlève Fosse-en-Haut, Laversine et Cutry, en faisant 1 500 prisonniers. Dès lors nous donnions à l'ennemi l'impression que nous prenions l'initiative de la guerre, que c'était nous qui devenions « chefs d'attaque ».

Le 8 juillet, nous dégagions la forêt de Retz par la prise de la ferme de Chavigny et du pays environnant. Pendant ce temps-là, les Américains avaient brillamment reçu le baptême du feu : le 25 juin, ils avaient enlevé le bois Belleau ; le 1^{er} juillet, ils enlevaient le village de Vaulx, où ils faisaient 500 prisonniers.

Le 11 juillet, nos poilus enlevaient Longpont et Carcy ; le lendemain nous attaquions près d'Amiens et nous prenions Castel et les bois environnants.

L'ennemi « encaissait » les coups sans paraître s'en soucier. En réalité, il assurait la concentration de ses effectifs. Comme ses tentatives à l'ouest du front avaient échoué, il était manifeste qu'il

allait porter son effort vers l'est et qu'il allait tenter le grand coup en Champagne.

*

Quelle était donc la pensée « de derrière la tête » qui guidait Ludendorff dans ses opérations ?

Il voulait évidemment, par une attaque en coup de hache, couper nos armées de l'est de celles de l'ouest. Alors il investissait Verdun d'une part et, de l'autre, il se retournait sur Paris, dont la conquête serait la fin de la guerre.

Pour réaliser cette conception stratégique, Ludendorff avait organisé trois armées.

La première devait opérer sur la Marne, sous les ordres de von Boehm.

La seconde était placée sous le commandement de von Mudra, la troisième avait à sa tête von Einem ; ces deux dernières armées réunies sous le commandement suprême du kronprinz.

Au centre du champ de bataille était Reims, la ville martyre, dont les ruines fumantes, dont la cathédrale éventrée attestaient la férocité allemande. Ludendorff espérait tourner la ville par l'est et par l'ouest. Alors c'était la prise de Châlons et d'Eprenay, c'est-à-dire la porte largement ouverte aux envahisseurs dans la direction de l'Ile-de-France.

Le 15 juillet, l'ennemi avait 340 000 hommes prêts à l'attaque : 170 000 à l'est de Reims et 170 000 à l'ouest. En outre, 350 000 hommes étaient massés en seconde ligne.

Pendant un mois, les Boches avaient tout préparé pour cette bataille suprême : leurs pionniers avaient réparé les routes, jeté des ponts sur tous les cours d'eau ; leurs artilleries avaient accumulé d'immenses

dépôts de munitions. Tout cela se faisait la nuit ; le jour on ne voyait rien.

Mais nos grands chefs veillaient. Foch voyait clair dans le jeu de Ludendorff, malgré tous ses camouflages.

Le général Gouraud, le glorieux et héroïque mutilé des Dardanelles, l'une des gloires militaires les plus pures de cette guerre formidable, adressait, le 7 juillet, à ses troupes, l'ordre du jour suivant :

« Vous pouvez être attaqués d'un moment à l'autre. Vous sentez tous que jamais une bataille défensive n'aura été engagée dans des conditions plus favorables. Nous sommes prévenus et nous sommes sur nos gardes. Vous combattrez sur ce terrain que vous avez, par votre travail, transformé en une forteresse redoutable. Le bombardement sera terrible : vous le supporterez sans faiblir. L'assaut sera rude dans un nuage de poussière, de fumée, de gaz ; mais votre position et votre armement sont formidables. Cet assaut, vous le briserez, ET CE SERA UN BEAU JOUR ! »

Cette « forteresse » dont parlait l'héroïque général, c'était le secteur de Champagne, que ses poilus, par leurs terrassements, avaient transformé en une place d'armes jugée inexpugnable.

*

Le 10 juillet, en raison même du silence de l'ennemi qui s'abstenait de répondre à nos attaques d'artillerie, on pouvait être assuré que l'attaque décidée par Ludendorff allait se produire à brève échéance.

Par des dires de prisonniers, habilement confessés par nos interprètes, on savait que, le 14 au matin, tous les hommes de l'armée allemande avaient reçu leurs vivres et que l'attaque allait être lancée.

En effet, le 15 juillet, à minuit, le bombardement commença, avec une violence inouïe.

À 4 h. 30, l'assaut des Allemands fut lancé sur toute la ligne. Partout nos troupes soutinrent le choc avec une fermeté admirable.

Le kaiser avait voulu assister à l'écrasement de ces Français abhorrés. Ayant à ses côtés Ludendorff et ses aides de camp, il se tenait sur le Blanc-Mont.

Eh bien ! il put assister à l'écrasement de la garde, des Poméraniens, des Bavaois, qui furent réduits en bouillie par le tir de nos canons, lardés par les baïonnettes de nos poilus. Ce fut une « journée de Rosalie » autant qu'une « journée de 75 ».

Cette fois, c'était l'insuccès net pour les Boches.

Le kaiser put s'en convaincre, comme il s'en était convaincu en 1914, au « grand couronné » de Nancy, sauvé par le génie de notre grand, de notre immortel général de Castelnau.

Gouraud, dans toute cette affaire, n'avait perdu que 5 000 hommes ; von Einem en avait perdu plus de 40 000 !...

Pendant que ce dernier recevait cette magistrale raclée, von Boehm essayait de franchir la Marne et réussissait, grâce à la protection de sa puissante artillerie lourde, à jeter des ponts sur la rivière, entre Château-Thierry et Dormans. L'ennemi put passer sur la rive gauche, malgré la résistance des Américains et réussit à atteindre Condé-en-Brie ; mais il avait subi des pertes énormes, et nous lui avions fait plus de 1 500 prisonniers.

Alors il tenta d'élargir ses positions, de « se donner de l'air ». Tout son effort se porta dans la direction d'Épernay, vers lequel il s'avavançait à la fois sur les deux rives de la Marne. Après différentes alternatives de succès et d'insuccès, il réussit à atteindre Monvoisin, à 10 kilomètres d'Épernay.

Mais alors commencent nos contre-attaques.

Partout nos troupes marchent vivement de l'avant. Partout, sous la

pression de nos poilus ainsi que sous celle des divisions italiennes qui sont venues combattre sur le front français, les Boches sont rejetés sur leurs lignes de départ. C'est l'arrêt de leur offensive, et bientôt le commencement de la nôtre.

*

Jusqu'à présent, la manœuvre allemande n'avait abouti qu'à un échec ; nous allons voir cet échec se transformer en une défaite.

Pendant que les régiments allemands se faisaient anéantir en Champagne sous les yeux de Guillaume II, l'offensive française allait se dessiner et porter l'attaque au point faible du front ennemi, c'est-à-dire au sud de Soissons.

Ludendorff croyait nos troupes très affaiblies et espérait les contraindre ainsi à se masser autour de Paris, où il comptait les vaincre « par encerclement », suivant sa méthode ordinaire.

Mais Foch avait vu le défaut de la cuirasse et avait conçu un plan magistral : pendant que les armées de Gouraud et de Berthelot tiendraient coûte que coûte en Champagne, les armées Mangin et Degoutte attaqueraient de flanc le front allemand en Tardenois.

L'heure était propice pour cette manœuvre audacieuse : des divisions françaises venaient d'être ramenées d'Italie ; l'armée anglaise s'était complètement refaite, et notre matériel était enfin de premier ordre.

Quant à Ludendorff, malgré sa réputation de grand homme de guerre, il semblait ne rien voir, et, dans son orgueil de général prussien persuadé de son invincibilité, il faisait croire à la presse allemande et croyait lui-même que l'armée française n'avait plus de réserves ; et cela juste au moment où les divisions américaines se massent à l'abri des forêts du Valois et où les régiments de Mangin

s'apprêtaient à bondir sur l'ennemi confiant dans sa force légendaire.

À ce moment, les positions de nos troupes étaient les suivantes :

À l'ouest, le général Fayolle ; au centre, le général de Maistre ; à l'est, notre grand Castelnau.

Sous les ordres de Fayolle se trouvaient : la 1^{re} armée, général Debeney, sur l'Avre ; la 3^e armée, général Humbert ; la 10^e armée, général Mangin, sur l'Ourcq, et la 6^e armée, général Degoutte, entre l'Ourcq et la Marne.

Sous les ordres du général de Maistre : la 9^e armée, général de Mitry, sur la Marne ; la 5^e armée, général Berthelot, et la 4^e armée, général Gouraud.

Enfin le général de Castelnau commandait la 2^e armée, général Hirschauer ; la 8^e, général Girard, et la 7^e, général de Boissoudy.

En face des armées Mangin, Degoutte, de Mitry et Berthelot, se trouvait une vaste poche allemande, appuyée sur la Marne et défendue par les deux armées de von Bœhm et de von Mudra.

Quatre divisions américaines étaient réparties entre l'armée Mangin et l'armée Degoutte, brûlant du désir de se montrer dignes de leurs alliés.

*

Nous sommes au 18 juillet.

Tous les facteurs de la guerre : infanterie, artillerie, tanks Renault, étaient rassemblés en masses énormes, sous le couvert des arbres de la forêt de Retz. Un orage d'une violence exceptionnelle vient aider notre commandement à dissimuler ses derniers préparatifs.

Nous étions prêts !

Au petit jour, à 4 heures 30, un ouragan de projectiles vomis par nos canons s'abat, dans la direction de l'est, sur les lignes allemandes, et aussitôt notre infanterie s'élance.

Elle franchit, au chant de la *Marseillaise*, les marécages de Savières et débouche sur le plateau au sud de Soissons, chassant les Boches devant ses baïonnettes.

Alors, nombreux et rapides, arrivent les petits tanks.

Les Allemands sont comme frappés de stupeur devant l'évolution rapide de ces merveilleux engins, qui ont pris la tête de l'attaque. Leur artillerie, surprise, ne tire plus. Les Américains, en bras de chemise, foncent sur l'ennemi à coups de baïonnette, et le général Mangin, de son poste de commandement, peut suivre la progression de la victoire.

À 10 heures, nous occupons Fontenoy, Vaux, Mercin, Vierzy, Villers-Hélon. Partout ce sont des colonnes de prisonniers boches, piteux, que nos soldats chassent devant eux comme du vil bétail. Et la cavalerie, retrouvant l'occasion d'exercer enfin son rôle, part au galop à la poursuite des Allemands qui s'enfuient vers leurs lignes.

Entre l'Ourcq et la Marne, l'armée du général Degoutte progresse d'une façon continue. Les Américains s'emparent de Torcy en un quart d'heure, puis de Belleau et de Givry.

C'est vraiment l'aurore de la victoire. Le butin devient, à chaque minute, plus considérable et nos pertes sont légères.

Les Boches, incontestablement surpris par notre attaque du 18, essayent de réagir. Le 19, ils esquissent un mouvement de résistance ; mais il leur faut reculer de Reims à Château-Thierry. Ludendorff est obligé, pour parer à l'imminence du danger, de rappeler des effectifs des Flandres et de renoncer à l'offensive qu'il y préparait.

Mais, à peine ces renforts sont-ils arrivés sur le terrain de la

bataille, qu'ils sont culbutés par Mangin et ses troupes noires qui s'emparent de Neuilly-Saint-Front. Degoutte s'empare de Livy-Clignon.

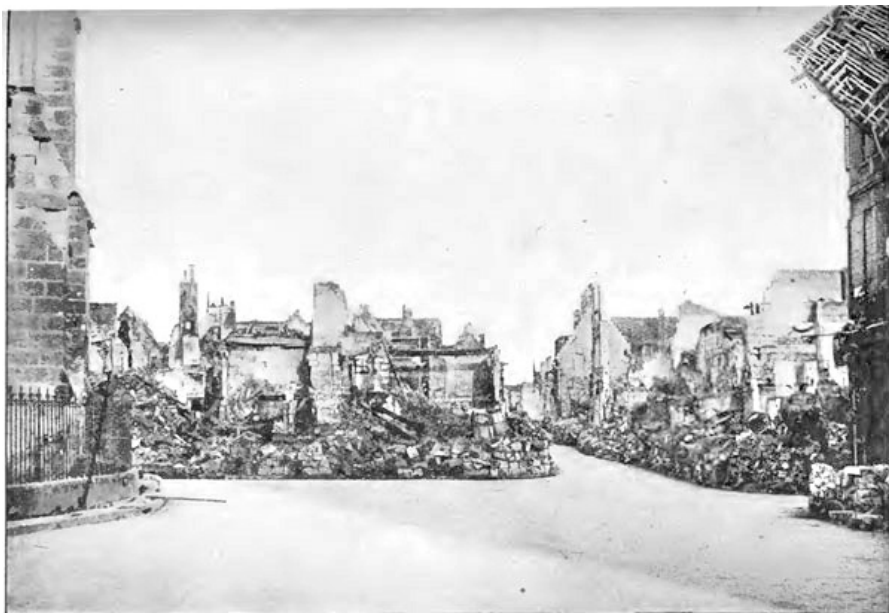
On le voit, la situation devenait de plus en plus grave pour l'armée allemande.

*

On se souvient que von Bœhm avait, très imprudemment, fait franchir la Marne à quelques-unes de ses divisions qu'il avait installées sur la rive gauche ; il ne croyait pas possible une offensive de notre part et estimait en parfaite sécurité les effectifs qu'il avait placés au sud de la rivière.

Mais l'armée du général de Mitry n'attendait que l'ordre d'aller de l'avant. Du reste, la situation des divisions allemandes qu'il allait attaquer était précaire. Une seule route leur permettait de se ravitailler, et c'était manifestement trop peu. Cette route était battue par le feu de notre artillerie, et, dès le 17, les hommes n'avaient déjà plus de vivres en suffisance.

Sous l'attaque des troupes du général de Mitry, von Bœhm dut se résoudre à ordonner une retraite, qui prit bien vite les proportions d'une débâcle. Des divisions boches perdirent jusqu'à la moitié de leurs effectifs. Et, au lever du jour, le 20 juillet, le général de Mitry avait atteint les bords de la Marne et s'y établissait solidement.



Ruines de Soissons.

Pendant la journée du 20, l'ennemi, qui s'est ressaisi, fait tête entre l'Aisne et la Marne ; mais, malgré les renforts qu'a reçus von Bœhm, celui-ci se voit encore forcé de reculer, d'autant plus que l'armée de Berthelot le pousse de l'autre côté.

En trois jours, nous avons fait 30 000 prisonniers et pris 400 canons. La France entière tressaillait d'allégresse ; elle sentait le vent de la victoire, et le monde entier vibrait avec elle.

Le 21 juillet va voir la continuation de notre avance victorieuse.

Les Américains se sont emparés du plateau d'Etrepilly, menaçant ainsi directement les troupes allemandes qui occupent encore Château-Thierry.

Sous cette menace, von Bœhm se décide à évacuer la ville. Il y laissait, d'ailleurs, la trace sinistre de son odieux passage : il avait

fait détruire la maison natale de La Fontaine. Sans doute la gloire du grand fabuliste lui portait-elle ombrage et peut-être voulait-il se venger de l'homme qui, dans sa fable « le Loup et l'Agneau », avait si bien dépeint le caractère du Boche.

Le 21 juillet, dès le matin, les troupes du général Degoutte entraient dans Château-Thierry reconquis et rejetaient les Allemands à 7 kilomètres de la ville, sur Bézu et Mont-Saint-Père.

Devant la persistance de nos progrès, von Boehm tente de réagir encore une fois. Il jette dans la bataille 230 000 hommes, mais c'est en vain. Le ravitaillement de cette armée n'est plus possible.

Cependant il va s'accrocher à ses deux points d'appui suprêmes, Soissons et Oulchy-le-Château. Mais Foch donne à Mangin l'ordre d'attaquer. C'est ce qu'attendaient ses héroïques soldats, qui attaquent et qui triomphent.

Avec des contingents français, anglais, italiens, Berthelot enlève Bouilly et Sainte-Euphrasie. L'armée de von Mudra se trouve directement menacée. Le 23, l'armée von Boehm lutte désespérément ; mais les tanks écrasent les Boches, et les avions franco-britanniques les arrosent de 450 tonnes de projectiles divers, pendant que les grands appareils anglais de bombardement vont semer la terreur dans les villes du Rhin qu'ils inondent de projectiles et dont ils incendient les édifices, particulièrement à Francfort.

Le 24 s'écoula sans grands événements ; mais, dans la journée du 25, nous reprenions Villemontoire, Oulchy-la-Ville, Oulchy-le-Château et Cugny. Nous étions arrivés devant la grande plaine, la plaine propice aux belles opérations militaires, aux évolutions savantes de l'infanterie, la plaine qui prêtait sa grande nappe aux charges ardentes de la cavalerie, la plaine sans tranchées, sans fils de fer, sans blockhaus.

Sur cet admirable terrain, la science stratégique de nos chefs allait

pouvoir utiliser largement la valeur de nos soldats.

*

Notre poussée, en voie d'exécution, avait pour but de réduire à néant la poche que formait le front allemand dans nos lignes.

Depuis le 24, à midi, le général Degoutte avait pénétré dans la forêt de la Fère. Le général de Mitry s'était introduit dans la forêt de Ris et le général Berthelot avait occupé, à côté de Vigny, la cote 240.

Nos avions harcelaient les Boches, volant avec une audace inouïe, à 25 mètres du sol, décimant l'ennemi par le tir incessant de leurs mitrailleuses. La forêt de Ris était devenue un cimetière d'Allemands.

Depuis quatre jours, Ludendorff, dont l'orgueil avait reçu la leçon méritée, sentait enfin le péril qui le menaçait. Devant les attaques de Mangin, devant la résistance inébranlable de Gouraud, devant l'insuccès piteux des tentatives du kronprinz, il comprend qu'il n'y a plus qu'une chose à faire : céder.

Aussi va-t-il donner l'ordre de battre en retraite.

Battre en retraite ! Pour les arrogants soldats de Guillaume II qui se vantaient de ne connaître que l'avance victorieuse ! Battre en retraite ! C'était évidemment le « commencement de la fin » !

Ludendorff commença par faire reculer ses moins bonnes troupes. Il ne conserva que la garde prussienne et un abondant effectif d'artillerie de campagne. Mais les colonnes en retraite étaient décimées par le tir incessant de nos canons et par l'arrosage de nos avions. Aussi cette retraite fut-elle désastreuse pour l'ennemi.

Le 26 juillet, l'armée du général Berthelot est à Reuil. La veille, Gouraud avait repris la fameuse « main de Massiges », capturant 200 mitrailleuses, 7 canons et 1 100 prisonniers. L'armée du général de Mitry avait repassé la Marne.

Quant à l'armée du général Mangin, elle était « l'arme au pied ».

Le 28 et le 29 juillet, les événements s'accroissent. Degoutte atteint les sources de l'Ourcq, s'empare de Fère-en-Tardenois et s'avance, au-delà de la forêt de Ris, jusqu'à Champvoisy.

C'est alors que des actions violentes se déroulèrent autour de Fère-en-Tardenois.

Les contingents américains de l'armée Degoutte s'y montrèrent dignes des plus réputées unités des troupes de l'Entente ; ils obligèrent deux divisions de la garde prussienne et une division bavaroise à lâcher prise.

Dans sa retraite, l'ennemi abandonna une quantité énorme de munitions et d'approvisionnements de toute sorte et dut évacuer, le 29, Sergy et Rorchères. Cela permit à Mangin d'enlever le plateau d'Hartennes, pendant que, plus au nord, la 15^e division écossaise, dont l'héroïsme força l'admiration des « coloniaux » eux-mêmes, enlevait le château et le parc de Buzancy.

Cela se passait le 30 juillet.

*

À partir du 1^{er} août, notre poussée s'accroît. Que dis-je, une poussée ? C'est une chasse à coups de pied... quelque part.

Mangin s'attaque aux contreforts de la Crise ; Degoutte a pour objectif le couloir de Coulonges, entre Nesle et le Bois-Meunière ; de Mitry s'efforce d'atteindre Ville-en-Tardenois, et Berthelot s'élance vers la vallée de l'Ardre.

Ces attaques de nos troupes sont couronnées de succès.

Mangin enlève la cote 205 et atteint la source de la Crise. Degoutte, après avoir conquis Cierges et le Bois-Meunière, arrive à la source de

l'Orillon. De Mitry pénètre dans le village de Romigny.

Et le lendemain, l'édifice boche commence à s'écrouler.

Le matin du 2 août, les Allemands se voyaient contraints d'évacuer Hartames. C'était le présage de la reprise de Soissons : la ville, cernée de toutes parts par nos régiments, tombe en notre pouvoir. À 6 heures du soir, le général Vuillemot y pénètre, à la tête de ses chasseurs, et en chasse les derniers Boches qui la souillaient de leur abjecte présence. Le soir, Mangin passe la Crise, Degoutte pénètre dans le bois de Dolel, et de Mitry prend Goussaucourt et Ville-en-Tardenois. Berthelot, en même temps, s'empare de Gueux et de Thillois.

Cette fois, la déconfiture allemande est certaine. Pour l'ennemi, c'est la défaite ; pour nous, c'est la victoire.

Nos brillants cavaliers, qui ont si longtemps et avec tant d'abnégation combattu « à pied », vont enfin retrouver et harceler l'ennemi en fuite.

Celui-ci s'échappe vers la Vesle. Les Américains s'avancent sur Fismes, qui est enlevé le 4 août au soir. Après quoi, la Vesle est atteinte par nos troupes qui la franchissent, et Berthelot arrive aux abords de la Neuville.

Les Allemands sont définitivement battus. Les ordres de Foch avaient été exécutés scrupuleusement par les divisions françaises, anglaises, italiennes et américaines, dont la valeur s'égalait.

Chaque jour de ce mois d'août voyait débarquer en France 12 000 Américains, qui nous rendaient, en hommes et en matériel, bien au-delà du chiffre de nos pertes. Désormais nous étions certains du succès final.

Aussi, la France entière tressaillait d'allégresse et était-elle tout entière de cœur, à l'exception de quelques socialistes « sans-patrie » aux gages de l'ennemi, avec le Président Poincaré, qui disait, le

6 août, au général Foch, en lui remettant le bâton de maréchal :

« Paris dégagé, Soissons et Château-Thierry reconquis de haute lutte, plus de 200 villages délivrés, 35 000 prisonniers, 700 canons capturés, les espoirs de l'ennemi écroulés, les glorieuses armées alliées jetées, d'un seul élan victorieux, des rives de la Marne aux rives de l'Aisne, tels sont les résultats d'une manœuvre aussi admirablement conçue par le haut commandement que superbement exécutée par des chefs incomparables. »

Cette défaite allemande abattit le moral de la nation de proie, moral soutenu à coups de mensonges par de fausses et tendancieuses nouvelles. Les journaux boches ne cachaient pas leur déconvenue et commençaient à trahir l'angoisse qui étreignait le peuple allemand tout entier.

*

Les Allemands n'avaient pas engagé moins de 850 000 hommes dans cette « bataille du Tardenois », qui se terminait pour eux par une déroute complète.

Depuis plus de quatre mois, ils avaient usé leurs meilleurs effectifs, épuisé leurs réserves.

Leurs armées, affaiblies, avaient besoin de subir une refonte complète. Mais ils avaient un espoir : tenir jusqu'à l'arrivée de 450 000 conscrits de la classe 20, qui rendraient à l'armée les effectifs que lui avaient enlevés nos victoires.

Mais Foch ne leur laissa pas le temps d'attendre ces renforts.

Victorieux dans le Tardenois, le maréchal ne va pas laisser un instant de repos à l'ennemi harassé ; il a comblé la poche de la Marne, il va s'attaquer à celle du Santerre.

On a souvenir de l'offensive allemande d'août, en Picardie : la

vague boche était venue s'éteindre au pied des collines qui s'étendent entre le chemin de fer de Paris à Amiens et l'Avre.

Foch, après avoir libéré, en Champagne, la voie ferrée de Paris à Nancy, allait maintenant libérer l'autre ligne, celle de Paris à Amiens.

Du reste, jamais les conditions n'avaient été meilleures. Le kronprinz Ruprecht de Bavière, un digne émule du sinistre kronprinz d'Allemagne, avait, comme nous l'avons dit, dû se démunir de 180 000 hommes qu'il avait envoyés au secours de son lamentable collègue. On pouvait donc « lui tomber sur le dos » avec la presque certitude de l'abattre.

Foch résolut de battre le fer pendant qu'il était chaud.

Il donna l'ordre aux armées françaises et britanniques, qui tenaient le front de l'Artois, de foncer sur l'ennemi l'une après l'autre, le centre d'abord, puis la droite, puis la gauche.

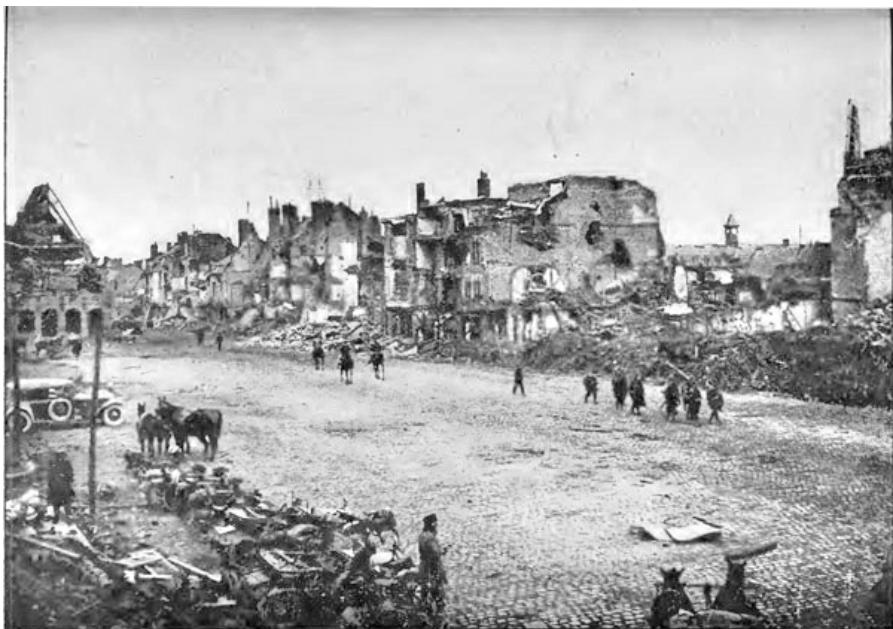
Voici quelles étaient les positions des deux adversaires.

Sur la rive ouest de l'Avre, le général Debeney dominait complètement l'ennemi. Von Hutier se trouvait adossé à la rivière et persistait à se maintenir dans cette si dangereuse situation, afin de conserver sous la menace de ses canons le chemin de fer de Paris.

En liaison avec von Hutier, l'armée de von Marwitz était en position sur la Luce ; mais, adossée à l'Ancre, ayant en face d'elle la valeureuse armée anglaise du général Rawlinson, elle n'était pas non plus dans une situation de tout repos.

Debeney, depuis le 23 juillet, avec le brillant concours de nos chars d'assaut, avait repris les villages de Mailly, de Sauvillères, d'Aubvillers, en faisant plus de 1 500 prisonniers.

Dans ces conditions, von Hutier dut se décider à se replier derrière l'Avre, en même temps que von Marwitz devait également se résoudre à repasser l'Ancre, afin de ne pas s'exposer à un désastre.



Péronne, après le départ des Allemands.

*

Mais ce n'était, pour les deux généraux du kaiser, que « reculer pour mieux sauter ».

Le maréchal Foch avait placé les deux armées Debeney et Rawlinson sous le commandement suprême de sir Douglas Haig. Il s'agissait de surprendre L'ennemi : à cet effet, tous les mouvements préparatoires de troupes et de matériel furent faits la nuit, dans le plus grand secret.

Français, Anglais, Australiens, Canadiens arrivèrent sur leurs positions d'attaque dans la nuit du 7 au 8 août, ayant rendu vaines, par l'habileté de leur camouflage, les observations des aviateurs

allemands.

C'est sur la région du Santerre, vaste plateau couvert de cultures, qu'allaient se porter les efforts de nos troupes. 70 000 hommes de l'armée de von Marwitz y étaient postés entre l'Ancre et la Luce, et 35 000 hommes de l'armée de von Hutier entre la Luce et Braches.

Ce front ennemi avait 34 kilomètres d'étendue : c'est lui qu'allaient attaquer les armées de Debeney et de Rawlinson. Ce dernier devait partir le premier, suivi à trois quarts d'heure d'intervalle par l'armée Debeney.

On n'avait prévu aucune préparation d'artillerie lourde avec bombardement préliminaire : l'infanterie avec ses tanks, les gros chars d'assaut, puis la cavalerie devaient marcher en avant, soutenus par une masse imposante d'artillerie de tous les calibres possibles.

Le 8 août, à 4 h. 30 du matin, le général Rawlinson commence l'attaque par une courte action d'artillerie de quelques minutes à peine. Alors des tanks, par centaines, se mettent en mouvement, encadrés par les masses d'infanterie qui partent à l'assaut.

Les Allemands sont surpris à tel point que leur artillerie même ne tenta pas de réagir. Tous les régiments de von Marwitz sont culbutés par les Canadiens et les Australiens qui n'en font qu'une bouchée. C'est la débandade complète.

Quarante-cinq minutes plus tard, conformément aux ordres du maréchal sir Douglas Haig, l'armée française du général Debeney s'ébranle à son tour, s'avance entre la Luce et l'Avre jusqu'à Braches.

Alors la débandade tourne à la déroute.

Les Boches, surpris par les tanks, sont « cueillis » par nos poilus. Les cavaliers anglais pourchassent les fuyards jusqu'à Vauvillers ; une de leurs brigades ramène 700 prisonniers, un hôpital de campagne et tout l'état-major d'une division. L'armée de Rawlinson a fait 7 000 prisonniers et pris 100 canons. Une seule division de l'armée

Debeney a enlevé 1 000 hommes et pris 70 canons, n'ayant elle-même que 87 soldats tués.

Dans le feu de l'enthousiasme provoqué par le succès de cette offensive, les troupes poursuivent l'ennemi la baïonnette dans les reins. L'un après l'autre, sautent les dépôts de munitions allemands, atteints par les bombes que laissent tomber nos avions. Nos automitrailleuses anéantissent des colonnes entières, et nos cavaliers ramassent une multitude de prisonniers.

À eux seuls, les Australiens capturent plus de 5 000 Boches.

Au cours de cette seconde journée, le maréchal Haig pouvait dénombrer 24 000 prisonniers, 300 canons (dont une *Bertha*), tout un parc de matériel et une quantité prodigieuse de munitions.

*

Mais le génie du maréchal Foch n'a pas donné encore toute sa mesure : il va se manifester de nouveau dans la journée du 10 août.

Ce jour-là, Ludendorff, dans un effort suprême, a pris 60 000 hommes sur les réserves. La bataille s'étend vers le sud et gagne dans la direction de Montdidier, où la « poche » allemande est devenue, par suite de nos conquêtes sur ses flancs, un saillant aigu.

L'ennemi a l'intention de s'y défendre vigoureusement et, de fait, il se cramponne aux villages qui entourent la ville et qui doivent être emportés l'un après l'autre. Mais, pendant que la ville est attaquée par le nord, Debeney l'assaille à son tour par le sud ; elle tombe entre nos mains.

Pendant ce temps, exécutant une manœuvre géniale conçue par Foch, l'armée du général Humbert, à 4 heures et demie du matin, s'abattait comme une trombe sur le dos de l'armée allemande. Sans aucune préparation d'artillerie, elle s'avance, protégée par des feux

de barrage.

Les Boches sont frappés de stupeur par cette attaque imprévue. Ils reculent partout. À 18 heures, plus de dix villages sont tombés entre nos mains. L'après-midi, la progression continue. L'aviation arrose les Allemands de projectiles ; elle en laisse tomber plus de 120 tonnes, en vingt-quatre heures, sur leurs colonnes et leurs dépôts.

Von Hutier et von Marwitz reçoivent alors de Ludendorff l'ordre de couvrir Lassigny, Roye et Chaulnes qui sont menacés. On leur envoie 52 000 hommes de renfort à cet effet.

Les 11, 12 et 13 août, des combats locaux ont lieu, dont les résultats se traduisent par une avance appréciable de nos soldats. Rawlinson dépasse Méricourt, s'empare de Proyart, résiste aux contre-attaques désespérées de von Hutier. Debeney, de son côté, s'avance sur Roye.

Le 13 août, l'armée allemande s'était vu faire 32 000 prisonniers dont 8 colonels et prendre 650 canons au cours de cette bataille du Santerre. Les Boches témoignent de leur ahurissement en renonçant à la « guerre de mouvements » et en s'enterrant dans leurs anciennes tranchées de Roye et de Lassigny. Mais peuvent-ils tenir contre les assauts répétés de nos poilus électrisés par la victoire ?

L'armée du général Humbert encercle cette forteresse que constitue le massif de Lassigny qui domine le pays. Elle déborde le bois des Loges, monte la côte, atteint Belval. En même temps, le général Rawlinson envoie ses régiments canadiens pour défendre Damery et Parvillers.

Humbert s'empare du massif de Ribécourt ; le 15 août, il enlève le plateau de l'Écouvillon ; puis le bois des Loges est pris par une attaque brillante, le 17 août. Dès lors, Roye est sous le feu de nos canons et le massif de Lassigny ne peut plus tenir longtemps. Il tombe en notre pouvoir le 21 août au matin. Le soir, nous nous emparons du Piémont et de Thiescourt. Toutes les hauteurs étaient enfin à nous.

Le front allemand était donc menacé à l'intérieur du demi-cercle qu'il dessinait. Mais Ludendorff pense pouvoir encore agir efficacement aux deux extrémités de ce demi-cercle.

Il occupe toujours des positions avantageuses, au nord entre les bords de l'Ancre et Bray-sur-Somme ; au sud entre l'Oise et l'Aisne. Il croit donc possible d'organiser en toute sécurité son mouvement de repli, quand, tout à coup, devant les divisions allemandes qui, sous les ordres de von Eben, occupent les plateaux entre l'Aisne et l'Oise, apparaît une figure terrible pour les Boches : celle du général Mangin, de ce grand chef qui a l'habitude de les rouler comme des lapins ».

Le 16 août, au matin, cet admirable « meneur d'hommes » fait attaquer Autrèches dont il s'empare en un rien de temps ; le 17, au soir, nouvel assaut de nos coloniaux qui font 12 000 prisonniers en ne perdant que 60 hommes. Le 19, dans la soirée, son armée tenait la ligne jalonnée par Bailly, Tracy-le-Val, Audignicourt, Nouvron et Fontenoy, prête à attaquer sur tout ce front.

Le 20 août, après une préparation d'artillerie, l'armée s'élance en avant, à 7 h. 10 du matin. À 9 heures, Tartiers était pris. Le ciel, d'abord couvert, s'est éclairci. Des essaims d'avions français bourdonnent au-dessus des lignes ; pas un seul avion boche. Au cours de cette première journée, nous faisons 8 000 prisonniers.

Le lendemain, 21 août, l'attaque reprend de plus belle. Blérancourt est pris, et nous nous rendons maîtres des forêts de Carlepont et d'Ourscamps. Le 22, nos troupes repartent, inlassables ; elles renversent et mettent en déroute une division bavaroise et atteignent les bords de l'Oise. Le soir, l'armée Mangin avait pris Manicamp, Quierzy, et tenait Juvigny.

Alors l'ennemi « fait feu des quatre pieds ». Dans un effort suprême, il jette dans la lutte toutes ses réserves disponibles ; il lui

faut, en effet, défendre le massif de Saint-Gobain. C'est pour lui une question de vie ou de mort.

Et, juste à ce moment, l'armée anglaise du général Byng attaque l'armée von Marwitz dans la direction de Bapaume. Le 21 août, à 4 heures du matin, les Néo-Zélandais partent à l'assaut et s'emparent aussitôt de trois villages. Mais ce n'était qu'une préface.

Le lendemain, 22 août, l'armée Rawlinson va entrer en jeu à son tour. Les Anglais passent l'Ancre, enlèvent Albert où ils font 700 prisonniers et étendent leur attaque à droite. Alors tombent entre les mains de nos alliés les villages de Garniécourt, Harmelincourt, Hénin, Arvillers. En deux jours, les armées Byng et Rawlinson ont fait 14 000 prisonniers et pris 60 canons.

Le 24, tous les effectifs britanniques sont en marche. Thiepval tombe, avec 500 prisonniers, aux mains des Anglais qui n'y perdent même pas un homme. Puis c'est le tour de Miraumont, de Pys, de Courceleste. Les Néo-Zélandais atteignent un faubourg de Bapaume.

En vain le prince Ruprecht de Bavière met-il en ligne les dernières réserves dont il dispose : une nouvelle armée anglaise, celle du général Horne, vient annuler cet effort. Les Britanniques, le 25 et le 26 août, débordent Bapaume au nord et occupent le faubourg sud de la ville.

Le 26 août, l'armée de Horne attaque sur la Scarpe et la Sensée avec une grande énergie. Les Canadiens et les Écossais s'y couvrent de gloire, et la fameuse « ligne Hindenbourg » est entamée de plusieurs points. L'encercllement de Bapaume devient complet. Le 31 août, le général Byng entrait à Bapaume.

*

Depuis le 20 août, l'armée du général Debeney était en face des

tranchées allemandes où l'ennemi s'était terré. Le général décida de s'emparer de Roye. Après avoir pris Fresnoy, le bois de la Croisette, Saint-Mard-les-Triot, il entra dans la ville le matin du 27 août.

Maintenant la retraite allemande, non plus le recul partiel des armées, mais la *retraite générale*, va commencer.

On va poursuivre et harceler sans cesse les Boches en retraite, sur terre et dans les airs, par l'artillerie et par les avions. Chaulnes et Érchen sont pris ; tous les villages de la plaine du Santerre tombent en notre pouvoir. Le 28 août, à 5 heures du soir, l'armée Debeney borde la Somme et von Hutier, laissant entre nos mains trois trains de munitions, réussit à fuir vers le canal Crozat.

L'armée Humbert s'élance, elle aussi, à la poursuite de l'ennemi. En vain celui-ci essaye-t-il de défendre Noyon ; le 27 août, nous nous emparons des faubourgs. L'ennemi se venge en inondant la cathédrale de projectiles qui font, au magnifique monument, d'incurables blessures. Mais la ville est enlevée par nos poilus qui y pénètrent le 30 août.

Le général Humbert, continuant ses opérations, attaque la ligne du canal du Nord, le 3 septembre au matin. Nos canons bombardent Grisolles pendant plusieurs heures. Le 4 septembre au matin, von Hutier est obligé de céder sur tout le front, et, à 10 heures, l'armée Humbert était sur la ligne allant de Salency à Frétoy-le-Château.

Le 5 septembre, dès le petit jour, les avant-gardes du général Debeney atteignent Falvy, Voyennes, Offoy, Ésmery et arrivent sur la route de Ham à Péronne. Ham, ainsi débordé par le nord et par le sud, tombe entre nos mains le 6 septembre dans l'après-midi.

Guiscard est pris le 6 au matin par l'armée Humbert.

Ce jour du 6 septembre était l'anniversaire de la bataille de la Marne de 1914, et, à cette date, l'armée Humbert, depuis le 10 août, avait fait 6 500 prisonniers, avait pris 672 canons boches et repris 75

canons que nous avions perdus à l'offensive allemande du 21 mars.

Pendant que s'accomplissaient ces événements, le général Mangin avait accentué sa progression, en dépit de la résistance acharnée de l'ennemi. Le 29 août, il avait franchi l'Oise, le canal de l'Ailette et occupé Champs. Le 30, il culbutait l'armée de von Ében ; le 31, les Américains occupaient Crouy. Le 1^{er} septembre, l'avance continuait sans arrêt, et le 4 on prenait Marizelle.

Attaquant face à l'est, l'intrépide général menaçait l'ennemi, précisément sur cette ligne du Chemin-des-Dames qui avait vu se dérouler des luttes si épiques. L'ennemi, en retraite sur toute sa ligne, est alors obligé de se replier sur la fameuse « ligne Hindenburg », et ce repli permet à Mangin de se relever vers le nord et de se former uniquement face à l'est. Notre audacieux « colonial » poursuit von Ében l'épée dans les reins. Le Boche s'enfuit ; mais Mangin attaque ses arrière-gardes, s'empare de la basse forêt de Coucy, occupe Folembray, Coucy-la-Ville, Voregny. À la date du 5 septembre, il avait repris plus de trente villages.

Dès le 4 septembre, l'ennemi avait compris l'impossibilité où il se trouvait de tenir des positions par trop directement menacées.

Déjà nos avions avaient remarqué et signalé des incendies intenses dans la vallée de la Vesle. À midi, nos troupes passaient la rivière. Le lendemain notre ligne s'étendait en bordure de l'Aisne, et les Américains atteignaient Villers-en-Prayères et Révillon.

De plus en plus la retraite générale s'imposait à l'armée allemande. Rien que depuis le 21 août, le général Byng avait capturé 18 000 hommes et plus de 100 canons, et, du 15 juillet au 31 août, les armées alliées avaient fait 130 000 prisonniers, pris 2 100 canons, 1 700 lance-mines, près de 4 000 mitrailleuses et des stocks importants de matériel et de munitions.

*

Le 1^{er} septembre, l'armée anglaise du général Byng avait enlevé Péronne aux troupes de von Marwitz. L'armée du général Horne poussait l'ennemi vers les marais d'Arleux. Les armées boches se repliaient sur la ligne Hindenburg, dont la « charnière » était Quéant. Ce fut à ce point important que s'attaquèrent les Britanniques dans la journée du 2 septembre.

Dès le matin, appuyés par les tanks et les automitrailleuses, les Canadiens emportent le système défensif. Le général Fergusson, avec les Écossais et les soldats de marine, encercle Quéant par le sud.

Entouré de tous côtés, von Below est obligé d'évacuer la position à la tombée de la nuit. Dans cette journée du 2 septembre, nos alliés avaient fait 10 000 prisonniers. Partout le terrain était jonché de matériel abandonné dans une fuite précipitée.

La retraite générale des Allemands était maintenant un fait accompli. La ligne Hindenburg, leur grand refuge, était entamée.

Ludendorff ne pouvait plus maintenir longtemps ses troupes trop aventurées sur cette ligne, dont les Alliés reprenaient chaque jour d'importantes parties ; des points stratégiques mêmes étaient en notre pouvoir, et le mont Kemmel était retombé, depuis le 31 août, entre nos mains.

Le 5 septembre, notre front était à peu près redressé. Il allait d'Ypres à Givenchy, en passant sous les murs d'Armentières.

Tandis que les armées allemandes étaient rejetées sur les lignes Hindenburg, dont les éléments portaient les noms sonores de Wotan, de Siegfried, de Donner, de tous les dieux de la mythologie germanique, l'armée américaine, commandée par le général Pershing, opérant à l'extrême droite du front des Alliés, se préparait à démolir le célèbre « saillant » de Saint-Mihiel, cette hernie que les positions

allemandes formaient dans nos lignes sur le front de Lorraine.

Il fallait, pour cela, détruire les défenses de la face sud du saillant, et ensuite attaquer sa face ouest en descendant des Hauts-de-Meuse.

Les généraux allemands, en voyant les concentrations américaines s'opérer de ce côté, avaient compris le danger d'encerclement auquel ils étaient exposés et commencé à exécuter un mouvement de repli.

Mais le général Pershing, prévenu par ses aviateurs, prit les devants.

Le 12 septembre, après un bombardement de quatre heures, les divisions américaines, soutenues par des chars d'assaut, s'élancèrent à l'attaque.

À midi, Montsec, Thiaucourt, Pannes sont occupés par nos alliés. L'ennemi réussit à échapper au resserrement des deux mâchoires de l'étau, grâce à l'appui de deux divisions autrichiennes qui couvrirent sa retraite. Et ce n'est pas une des moindres punitions de l'orgueil allemand, que d'avoir été obligé de faire appel à des soldats de cette nation de valets pour échapper à un désastre certain.

La progression des divisions américaines continua ainsi le 13, le 14 et le 15 : la « poche » était réduite. En trois jours, Pershing avait fait 15 000 prisonniers et avait pris plus de 200 canons.

CHAPITRE X

LA DÉFAITE ALLEMANDE

LA VICTOIRE

L'ARMISTICE ET LA PAIX

La rentrée en scène de l'armée belge. — Le roi Albert. — Les événements d'Orient et d'Italie. — Les capitulations successives de la Bulgarie, de la Turquie, de l'Autriche. — L'Allemagne reste seule en face de l'Entente. — La débâcle des troupes allemandes. — La reprise des villes du Nord. — La demande d'armistice. — L'armistice. — Les conditions de la paix. — Conclusion.

Nous avons vu les Américains s'emparer des positions allemandes qui formaient le saillant de Saint-Mihiel. Le 18 septembre, les armées britanniques, en liaison avec celle du général Debeney, commencèrent, dans le Nord, l'attaque des lignes Hindenburg. L'offensive réussit à merveille, et von Marwitz y perdit 6 000 prisonniers.

Mais cette offensive partielle n'était qu'une préface à une attaque plus importante qui allait se produire sur le front de l'Argonne.

Cette attaque eut lieu le 26 septembre.

Elle fut exécutée par l'armée Gouraud à gauche, et à droite par l'armée américaine du général Liggett, contre les armées allemandes von Gallwitz et von Mudra.

L'armée Gouraud, par son assaut irrésistible, surprit complètement le commandement boche, malgré les vingt-deux divisions que celui-ci pouvait mettre en ligne pour sa défense. De son côté, à l'est de

l'Argonne, l'armée américaine faisait à l'ennemi plus de 8 000 prisonniers, lui prenait 110 canons et continuait sa progression en descendant la Meuse et en marchant sur Vouziers.

En même temps, à l'autre extrémité du front on allait marcher sur Courtrai, Cambrai et Saint-Quentin.

Sous les ordres de leur héroïque roi Albert, les Belges, soutenus par l'armée anglaise Plumer, attaquent, le 28 septembre, l'armée de von Arnim.

En deux jours, la forêt d'Houthulst est enlevée, Ypres est dégagé ; les Belges arrivent aux abords de Roulers, les Anglais débordent la Lys.

Le 4 octobre, 40 kilomètres de longueur sur 4 de profondeur ont été reconquis. Les prisonniers sont nombreux, le butin est immense.

Les Britanniques continuent leur brillante avance, commencée le 27 septembre au matin. Ils enfoncent von Marwitz et von Below devant Cambrai qui, entourée de toutes parts, est évacuée par l'ennemi, qui laisse entre les mains de nos alliés 21 000 prisonniers et 300 canons.

Le maréchal Foch harcèle sans trêve les Allemands qui n'en peuvent plus. On sent la fin s'approcher. Les événements d'Orient vont la précipiter d'une façon victorieuse.

*

Sans empiéter sur le récit de la campagne heureuse des troupes de l'Entente dans les Balkans, campagne qui sera racontée plus au long dans un autre volume, disons simplement que le front de Salonique s'était enfin réveillé de son long sommeil. Le 15 septembre, la première ligne bulgare était enlevée. Le 18, nos troupes atteignaient la Cerna. Les jours suivants, la déroute ennemie s'accroissait. Le

21 septembre, les troupes françaises, italiennes et grecques mènent la poursuite avec ardeur ; le 22, les Serbes franchissant le Vardar ; le 24, nos cavaliers entrent à Prilep ; le 26, c'étaient les Anglais qui occupaient Stroumitza. Le 29, Uskub tombait.

La déroute des soldats du roi félon Ferdinand était complète.

Le 29 septembre, des plénipotentiaires bulgares se présentaient au camp du général Franchet d'Espérey, et le lendemain la capitulation de la Bulgarie était signée.

C'était la première pierre de l'édifice austro-boche qui s'écroulait ; le reste ne devait pas tarder à subir le même sort.

En effet, les succès de l'armée anglaise du général Allenby en Palestine d'une part, d'autre part la capitulation de la Bulgarie mettaient la Turquie dans l'impossibilité matérielle de continuer la lutte.

La Palestine était délivrée, la Syrie également, et une escadre française occupait le port de Beyrouth. Les Alliés avaient pris aux Turcs, du 19 septembre au 5 octobre, 78 000 prisonniers et 350 canons. Alep tombait le 25 octobre.

C'était la fin de la résistance turque.

Le 30 octobre, les plénipotentiaires ottomans signaient un armistice qui comportait le libre passage des flottes alliées jusqu'à la mer Noire, l'occupation des forts des Dardanelles et du Bosphore et le contrôle de tous les chemins de fer.

La seconde pierre de l'édifice des empires du Centre s'écroulait à son tour. Nous allons voir la chute de la troisième, avec la victoire décisive des Italiens sur les Autrichiens.

Le 24 octobre, le généralissime italien Diaz commençait son offensive avec cinquante-sept divisions. Nous donnerons, dans un autre volume, le détail de ses opérations victorieuses par lesquelles

les Autrichiens furent mis en pleine déroute.

Entre le 27 octobre et le 3 novembre, les Autrichiens durent évacuer tous les territoires qu'ils occupaient ; les Italiens les poursuivirent chez eux, entrèrent à Trente et à Trieste, après avoir fait 300 000 prisonniers et pris 5 000 canons.

Le 3 novembre, les plénipotentiaires autrichiens signaient un armistice qui était simplement la capitulation de l'Empire des Habsbourg, et qui assurait à l'Italie la reddition de la flotte austro-hongroise ainsi que l'occupation de tous les territoires jugés indispensables.

En même temps le châtiment commençait : Vienne et Budapest étaient en pleine révolution, l'empereur Charles I^{er} était forcé de s'enfuir de sa capitale, vivant symbole de la lâcheté traditionnelle de ses soldats.

La troisième pierre de la pyramide ennemie s'était abattue à son tour. Ce sera bientôt le tour de la quatrième.

*

Voilà donc les Allemands seuls en face de l'Entente.

L'offensive des Alliés se continuait en octobre avec une activité foudroyante, forçant l'ennemi à reculer sans cesse.

Le 3 octobre, Byng, Rawlinson et Debeney culbutent les Boches entre Cambrai et Saint-Quentin. Le 10, le Cateau est pris.

Pendant ce temps, en Champagne, le kronprinz était forcé d'abandonner ses positions sous l'irrésistible poussée de Gouraud. Le 13, Mangin enlève la Fère et pénètre triomphalement dans la ville de Laon.

La bataille devient générale sur tout le front, sans discontinuité.

L'armée belge du roi Albert achève la libération du sol national. Le 17 octobre, le dernier Allemand quittait Lille enfin lavé de sa longue souillure, et les Belges entraient à Ostende. Le 18, l'armée du général Birdwood entrait à Roubaix et à Tourcoing ; dans l'après-midi, les Belges étaient à Bruges, pendant que les Boches, se sauvant comme des lièvres, leur abandonnaient 18 000 prisonniers, 510 canons et 12 000 mitrailleuses.

La campagne d'avance continua, sans répit pour l'adversaire, jusqu'au 25 octobre. Ce jour-là, Hindenburg se sépare de Ludendorff, que remplace le général von Grœner. Le 26, Debeney pousse de l'avant et, le 27 au soir, ses divisions occupaient tout le plateau entre l'Oise et la Serre.

Depuis le 15 juillet, les alliés avaient fait 363 000 prisonniers, pris 6 200 canons et 39 000 mitrailleuses.

Le 1^{er} novembre, le groupe d'armées du roi Albert revient à la charge et atteint les bords de l'Escaut. Le 2, le général Currie et ses valeureux Canadiens entrent à Valenciennes, pendant que, sur la Meuse, Gouraud et Liggett, chassant devant eux l'ennemi en pleine débâcle, poursuivent leur marche sur Sedan.

Le 4 novembre, ce fut la débandade. Les troupes franco-anglaises enlèvent Landrecies, passent le canal, faisant 13 000 prisonniers et prenant 215 canons.

Le 5 novembre, notre victoire définitive se dessine, de l'Escaut à la Meuse. Le 6, Sedan est pris par l'armée américaine du général Liggett. Le 8, Condé et Mézières tombaient. Le 9, c'était Tournai, Maubeuge qui revoyaient nos glorieux drapeaux.

C'était, cette fois, l'effondrement définitif des Allemands. Ceux-ci allaient être forcés de s'humilier et d'implorer merci.

*

Déjà, le 5 octobre, le prince Max de Bade, nommé chancelier à la place de Hertling, avait sollicité de l'Amérique la signature d'un armistice.

Le 6 novembre, à midi, une délégation quittait Berlin pour se rendre dans la forêt de Laigue, où elle devait se rencontrer avec le maréchal Foch, généralissime des troupes alliées, *seul qualifié pour accorder ou refuser l'armistice demandé*.

Le lendemain, les conditions leur en furent communiquées par le maréchal qui leur donnait soixante-douze heures pour accepter ou refuser, sans attendre, le 8 novembre, le kaiser et son digne héritier le kronprinz se réfugiaient en Hollande après l'abdication de l'empereur et la renonciation du kronprinz à tous ses droits au trône. La révolution s'abattait sur l'Allemagne.

Le 11 novembre, à 5 heures du matin, l'armistice était signé par les plénipotentiaires à Rethondes. La nouvelle en fut connue à Paris à 10 heures et la capitale tressaillit d'une allégresse qu'elle n'avait jamais connue. Pendant trois jours, la population en délire parcourait les places et les boulevards, criant, chantant, agitant des drapeaux, pleurant de joie.

Les conditions de l'armistice étaient dures. En voici le résumé essentiel :

Évacuation, en quinze jours, de la Belgique, de la France, de l'Alsace-Lorraine. Les troupes boches qui n'auraient pas évacué dans ce délai seraient faites prisonnières.

Livraison de 2 500 canons lourds, de 2 500 canons de campagne, de 2 500 mitrailleuses, de 1 700 avions de chasse et de bombardement.

Évacuation, en trente et un jours, de toute la rive gauche du Rhin, où les Alliés devaient tenir garnison aux points stratégiques. Têtes de pont de 29 kilomètres de rayon et zone neutre de 10 kilomètres sur la rive droite du Rhin.

Livraison, en trente et un jours, de 5 000 locomotives et de 150 000 wagons, ainsi que de 5 000 camions automobiles. Tous les approvisionnements en charbon devaient être laissés sur place.

Retrait immédiat des troupes allemandes des territoires d'Autriche Hongrie, de Turquie, de Roumanie, de Russie. Renonciation aux traités extorqués à Brest-Litowsk et à Bucarest. Évacuation de l'Afrique Orientale. Restitution de tous les prisonniers de guerre *sans réciprocité*.

Livraison aux Alliés de tous les sous-marins. Désarmement, en six jours, de 6 croiseurs de bataille, de 10 cuirassés d'escadre, de 8 croiseurs légers, de 50 destroyers. Maintien du blocus, les navires de commerce allemands restant sujets à capture. Évacuation des ports de la mer Noire. Restitution, sans réciprocité, de tous les navires de commerce alliés.

Durée de l'armistice fixée à trente-six jours avec faculté de prolongation.

*

Ainsi finissait, par la capitulation honteuse du peuple le plus orgueilleux et le plus féroce du monde, la guerre la plus terrible qui ait jamais ensanglanté la terre.

Dès la fin de l'année 1918, une conférence de tous les États alliés se tint à Versailles pour la discussion des conditions de paix définitives. Le Président Wilson y vint en personne, pour en délibérer avec MM. Clemenceau et Lloyd George.

Les idées quelque peu utopistes du président américain alourdirent les délibérations de la Conférence dont les travaux traînèrent en longueur. Mais enfin, le 7 mai 1919, trois jours avant l'anniversaire du traité de Francfort, M. Clemenceau, — le *Père la Victoire*, comme

l'appelaient les poilus, — assisté du maréchal Foch et entouré des chefs de tous les Gouvernements alliés, signifiait les conditions de la paix au comte de Brockdorf-Rantzau, chef de la délégation allemande, dans ce même palais de Versailles où, en 1871, Bismarck proclamait l'Empire allemand.

Le traité, tenant compte de la *Société des nations*, de ce rêve conçu par la philosophie nuageuse du Président Wilson, envisage les points de vue militaire, économique, financier. En voici les points essentiels.

RÉPARATIONS POUR LE PASSÉ

I. *Alsace-Lorraine*. — Nos deux provinces nous reviennent libres de toutes charges juridiques, financières ou économiques, quittes de toutes dettes publiques. Tous les biens d'Empire ou de la couronne (chemins de fer compris) sont transférés à la France, sans indemnité. La force hydraulique du Rhin nous est réservée. Tous les ponts du fleuve nous appartiennent. Le port de Kehl est uni à celui de Strasbourg, pour sept ans, sous l'administration d'un directeur français, nommé par la Commission internationale du Rhin.

II. *Bassin de la Sarre*. — Les populations de tradition française qui habitent le bassin de la Sarre sont soustraites, dès maintenant, aux vexations allemandes et peuvent nourrir l'espoir de devenir françaises, au bout d'un délai de quinze ans, si le plébiscite prévu nous est favorable. Les mines du territoire en question, produisant par an 14 millions de tonnes de charbon, deviennent notre propriété.

III. *Restitutions diverses*. — Tous les animaux, outils, moyens de transport, valeurs, objets de toute nature, etc..., pris par l'ennemi et qui pourront être identifiés, nous seront rendus, ainsi que les espèces. Tous droits et propriétés français en Allemagne seront également restitués, ainsi que les drapeaux français pris par l'ennemi en 1870-71.



MM. Clemenceau, Wilson et Lloyd George
arrivant à Versailles pour la signature du traité de paix avec l'Allemagne, le 28 juin 1919.

IV. *Réparations matérielles.* — Tous les dommages causés aux civils seront réparés intégralement. Le coût des pensions et allocations nous sera remboursé. Nos dépenses d'occupation seront à la charge de l'Allemagne. Les sommes dues par l'Allemagne seront payées d'après le barème de répartition, qui sera arrêté entre Alliés, en marks or, en bons (marks or), en valeurs allemandes à l'étranger, en animaux, outils, objets, en navires (construits ou à construire), en charbon, en produits chimiques, en câbles sous-marins. Dès à présent, l'Allemagne doit payer une provision de 20 milliards de marks or avant le 1^{er} mai 1921, sur lesquels seront prélevés les frais d'occupation et de ravitaillement de l'Allemagne dans certaines conditions. Elle remettra, en outre, un acompte de 100 milliards de bons en marks or, dont la partie du paiement ci-dessus, qui sera consacrée aux réparations, constituera le *premier remboursement*. Les

fournitures de charbon, en plus des mines de la Sarre cédées en toute propriété, représentent des quantités variant, en dix ans, de 27 à 15 millions de tonnes, plus des dérivés. La France recevra également sa part du produit de la liquidation des intérêts allemands en Russie, Chine, Autriche-Hongrie, Turquie et Bulgarie. Elle encaissera intégralement le produit de cette liquidation, en ce qui touche les biens allemands sur son territoire et dans ses colonies.

Pour assurer le règlement des diverses créances, un privilège de premier rang est établi sur tous les biens et ressources de l'Empire et des États allemands.

Les nationaux français auront le droit d'obtenir, au taux de change d'avant-guerre, le paiement de leurs créances antérieures à la guerre.

En ce qui concerne spécialement l'Alsace-Lorraine, la France reçoit, outre tous les biens et propriétés de l'Empire (sans indemnité), le montant des pensions civiles et militaires acquises au 11 novembre 1918.

Si, à un moment quelconque après la fin de l'occupation, l'Allemagne manquait à ses engagements financiers, la rive gauche du Rhin et les têtes de pont pourraient être réoccupées par les forces alliées et associées.

V. Réparations morales. — Guillaume II sera traduit devant un tribunal spécial. Les autres coupables, que les Alliés réclameront, devront leur être livrés, avec tous documents utiles en vue de leur mise en jugement.

SÉCURITÉS POUR L'AVENIR

I. *Sécurité agricole.* — Notre agriculture a désormais à sa disposition les sels de potasse d'Alsace, qui ont donné à l'agriculture allemande un si remarquable essor.

II. *Sécurités industrielles.* — Notre industrie détient pour l'avenir les deux éléments essentiels de prospérité qui ont fait la force de l'Allemagne : le charbon et le minerai, ainsi que d'autres avantages importants.

a) *Charbon.* — Notre déficit est presque complètement comblé, pour toute la période de reconstruction de nos mines, par la cession des mines de la Sarre et les fournitures obligatoires imposées à l'Allemagne.

b) *Minerai.* — Le bassin lorrain double notre production d'avant-guerre.

c) *Métallurgie.* — Notre production de fonte est doublée.

d) *Textiles.* — L'industrie textile d'Alsace-Lorraine représente près du tiers de la capacité française d'avant-guerre.

III. *Sécurités commerciales.* — Notre commerce est libéré de l'emprise allemande : par la liquidation des biens et intérêts allemands en France ; par les mesures restrictives que nous avons le droit de prendre en Alsace-Lorraine ; par l'annulation des effets de la loi Delbruck, qui avait permis à tant d'Allemands de devenir citoyens français.

Des mesures transitoires viennent aider le commerce français, entre autres : franchise douanière, pendant cinq ans, pour les produits

alsaciens-lorrains ; interdiction d'augmenter pendant six mois les droits de douane en vigueur avant la guerre, et, pendant trente autres mois, ceux de ces droits qui frappent les vins, huiles végétales, etc.

D'autres mesures, permanentes celles-là, nous assurent des garanties importantes : liberté de transit en Allemagne ; égalité de traitement avec les nationaux dans les ports allemands ; traitement de la nation la plus favorisée en matière douanière ; sauvegarde contre les mesures de concurrence déloyale ; protection des marques de fabrique et appellations ; droit d'exploiter, sous certaines conditions, les brevets allemands en France ; régime international du Rhin, sous le contrôle d'une commission dont la France nomme le président, et, éventuellement, de la Moselle ; cession par l'Allemagne d'une partie des remorqueurs, bateaux et installations fluviales de Rotterdam.

IV. *Sécurités ouvrières.* — La charte du travail garantit aux travailleurs français, aussi bien à l'étranger qu'à l'intérieur, le bénéfice de dispositions universellement admises désormais et placées, comme les autres clauses du traité, sous la sauvegarde de la Société des nations.

V. *Sécurités coloniales.* — Toutes les colonies de l'Allemagne ainsi que ses droits et concessions hors de l'Europe lui sont enlevés. L'Allemagne reconnaît, en ce qui la concerne, l'abrogation de l'acte d'Algésiras. L'hypothèque allemande sur le Maroc disparaît. Le mandat de la France s'appliquera, après accord entre les Alliés, à celles des colonies allemandes d'Afrique que nous occupons actuellement. Le traité relatif au Congo de 1911 est *ipso facto* abrogé.

VI. *Sécurités militaires.* — L'Allemagne est diminuée de 12 millions d'habitants. Des garanties diverses nous sont d'autre part

assurées.

a) *Limitation des armements.* — Armée allemande de 100 000 hommes au plus, recrutés exclusivement par engagements volontaires pour douze ans ; suppression de toute aviation militaire ; réduction de la flotte à six cuirassés et six croiseurs d'un tonnage déterminé ; limitation du matériel de guerre et des usines qui le fabriquent ; suppression du grand état-major, des grandes manœuvres, des organes de mobilisation.



Les fêtes de la Victoire à Paris le 14 juillet 1919.
Le défilé sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile. — En tête, les maréchaux Foch et Joffre.

b) *Démilitarisation de la rive gauche du Rhin et de la rive droite jusqu'à 50 kilomètres du fleuve.*— Dans cette zone, pas de fortifications, pas de forces militaires, pas de facilités matérielles de mobilisation : toute violation de ces clauses étant considérée comme un acte d'hostilité contre les signataires.

c) *Occupation.* — Pendant quinze ans, la rive gauche du Rhin et les têtes de pont seront occupées par des forces alliées et associées. Si l'Allemagne exécute fidèlement ses engagements, l'occupation sera réduite de cinq ans en cinq ans. Jusqu'à la fin de la quinzième année, seront occupés les têtes de pont de Mayence et de Kehl et tout le territoire de la rive gauche couvrant les frontières luxembourgeoise, belge et française. Si au bout de quinze ans les garanties contre une agression non provoquée sont jugées insuffisantes, l'évacuation pourra être retardée. Si, avant ou après quinze ans, l'Allemagne manque à ses engagements, les forces alliées et associées auront le droit de réoccuper tout ou partie des territoires ci-dessus mentionnés.

d) *Investigation.* — Aussi longtemps que le présent traité sera en vigueur, l'Allemagne devra se prêter à toute investigation sur son statut militaire, qui sera jugée nécessaire par le Conseil de la Société des nations, votant à la majorité.

SÉCURITÉS POLITIQUES

a) *Clauses politiques diverses.* — La neutralité belge est abrogée. Le Luxembourg est libéré de la tutelle allemande. L'Autriche ne pourra s'unir à l'Allemagne, sans l'approbation de la Société des nations. L'Allemagne reconnaît l'indépendance inaliénable de tous les États ou groupements formés sur le territoire de l'ancien empire russe et l'abrogation du traité de Brest-Litovsk ainsi que de tous les accords passés par elle avec le gouvernement maximaliste. Elle reconnaît également l'abrogation du traité de Bucarest. Ces clauses constituent des garanties non seulement pour les Russes fidèles à l'Entente, mais aussi pour les États nouveaux ou agrandis qui sont unis à la France : Pologne, Roumanie, Yougo-Slavie, Tchéco-Slovaquie.

b) *Société des nations.* — Bien que moins fortement armée que ne l'eût souhaitée le gouvernement français, la Société des nations, par la solidarité immédiate qu'elle crée entre les alliés de la guerre, par la publicité qu'elle impose aux traités, par les règles qu'elle fixe pour les armements, par la procédure qu'elle établit en cas de conflit entre les puissances, par le cadre nouveau qu'elle donne à la vie internationale, représente pour les nations pacifiques, comme la France, une haute sûreté qui peut et doit recevoir d'année en année de précieuses améliorations.

*

Le traité de paix, on le voit, n'est pas un traite « à la Boche », qui aurait étranglé l'Allemagne : il laisse à nos ennemis, en leur ôtant le pouvoir de nuire, le moyen de payer leur dette par le travail.

Mais, en revanche, il laisse subsister au passif de la France des charges *qui exigeront chez nous le retour au labeur, à la discipline, au respect des lois.*

Après la détente et les troubles consécutifs à la grande secousse, la nation a plus que jamais besoin de faire appel aux antiques et traditionnelles vertus de notre race : le *travail* et l'*épargne*.

À ce prix seul, les lendemains de la victoire seront dignes de ceux qui l'ont héroïquement remportée. Suivant la belle parole de Clemenceau : « C'est aux vivants à parachever l'œuvre magnifique des morts. » Sinon, par la stérilité, par le danger des luttes de classes entretenues par l'argent allemand, par le désordre démagogique qui en résulterait, nous deviendrions fatalement des « vainqueurs vaincus ».

Il n'est pas de clauses d'occupation ou de servitudes militaires prolongées qui puissent, dans quinze ans, nous protéger contre ce péril. Malgré des défauts inévitables, malgré des lacunes que l'on peut regretter, le traité de paix peut être l'instrument définitif de notre grandeur. Mais les éléments de cet essor sont entre nos mains.

Si, dans la concorde et la justice sociales, la France sait instituer un régime où la compétence et la responsabilité soient, enfin, les colonnes de l'édifice politique, où les persécutions religieuses prennent fin pour faire place à la tolérance la plus large et au respect des croyances, le traité de Versailles lui assure le plus magnifique avenir.

Sinon, si elle ne déploie pas ces vertus nécessaires et ne réalise point ces réformes indispensables, aucune stipulation, même la plus stricte, vis-à-vis de l'Allemagne, ne saurait lui assurer la sécurité ou la prospérité à l'échéance des quinze années d'occupation.

Pour réaliser cette transformation de sa vie nationale, que la France ressaisie se tourne vers Dieu, le seul Maître de son avenir. Il la conduira dans la voie de ses destinées glorieuses, à l'ombre du signe de la Rédemption, et de nouveau, dans la suite des siècles, notre belle et chère patrie démontrera la justesse éternelle du vieil adage : « GESTA DEI PER FRANCOS ».

www.ilivri.com

**la librairie en ligne
des textes rares
et classiques**

**format numérique,
impression papier
et impression
grandes lettres**



EAN : 9782335015539

©Ilivri 2015

Table des Matières

Annonce	4
Page de titre	6
CHAPITRE 1 ^{er} – L’ACCENTUATION SCIENTIFIQUE DE LA GUERRE	8
CHAPITRE II – LA BATAILLE DE LA SOMME	27
CHAPITRE III – LA RETRAITE ALLEMANDE DU PRINTEMPS DE 1917	40
CHAPITRE IV – VIMY ET CRAONNE	55
CHAPITRE V – MESSINES	82
CHAPITRE VI – LA CAMPAGNE D’ÉTÉ ET LA BATAILLE DES FLANDRES	93
CHAPITRE VII – LA CAMPAGNE D’AUTOMNE 1917 ET LA TRÈVE DE L’HIVER	115
CHAPITRE VIII – L’OFFENSIVE ALLEMANDE DU PRINTEMPS DE 1918	126
CHAPITRE IX – LA CAMPAGNE D’ÉTÉ DE 1918 LA MARCHÉ A LA VICTOIRE	155
CHAPITRE X – LA DÉFAITE ALLEMANDE. — LA VICTOIRE	182
RÉPARATIONS POUR LE PASSÉ	190
SÉCURITÉS POUR L’AVENIR	193
SÉCURITÉS POLITIQUES	197
Annonce	200

